



$\frac{I}{g}$
No 13
F

OEUVRES SPIRITUELLES

DE

M^{GR} DE CHAFFOY.

TOME TROISIÈME.

PROPAGATION DE LA FOI PAR LES BONS LIVRES.

OEUVRES SPIRITUELLES

DE

M^{GR} DE CHAFFOY,

ÉVÊQUE DE NÎMES,

RECUEILLIES ET MISES EN ORDRE

PAR

M. L'ABBÉ J.-B. BERGIER,

MISSIONNAIRE DE BEAUPRÉ.



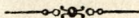
NOUVELLE ÉDITION.

III.

DISCOURS ET EXHORTATIONS.

AVIS DE DIRECTION AUX SUPÉRIEURES.

MÉDITATIONS.



*Venite, filii, audite me; timorem Domini
docebo vos.*

Venez, mes enfants, écoutez mes paroles; je
vous enseignerai la crainte du Seigneur.

(*Psalm. XXXIII, 12.*)

LIBRAIRIE CATHOLIQUE DE PÉRISSE FRÈRES

(NOUVELLE MAISON)

RÉGIS RUFFET ET C^{ie}, SUCCESSEURS

PARIS

38, RUE SAINT-SULPICE.

BRUXELLES

PLACE SAINTE-GUDULE, 4.

1867.



120505

NOTICE

Ce troisième volume des *Œuvres spirituelles de M^{sr} de Chaffoy* renferme des Discours et des Exhortations, des Avis particuliers et des Lettres pour la direction des Supérieures, et enfin des Considérations sur l'exercice des œuvres de miséricorde à l'usage des personnes chargées par devoir d'état ou de charité du soin des pauvres et des malades.

Nous n'avons pas hésité un instant à le publier ; seulement nous avons un regret, c'est de n'avoir pu donner qu'une petite partie des nombreux Discours écrits de la main du saint évêque et renfermés dans les archives de l'Hospice Saint-Jacques. Obligé de faire un choix, nous avons, conformément au plan que nous nous sommes tracé, préféré les Discours de circonstance, et les douces et pieuses Exortations qu'il adressait, dans les grandes solennités de la religion ou les jours de fêtes particulières, à un auditoire nombreux, composé de toutes les classes de la société et réuni dans l'église de l'Hôpital.

Nous le disons tout d'abord, ces Discours sont écrits avec simplicité et noblesse ; l'ordre, la clarté et

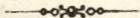
une douce onction en font tout le mérite. Ce serait se tromper que d'y chercher ce qui est malheureusement du goût de certaines personnes, des mots extraordinaires et retentissants, des phrases ambitieuses, des portraits et des tableaux qui ne sont propres qu'à amuser l'esprit, des sentiments affectés, des mouvements forcés et exagérés et tout enfin ce que quelques-uns décorent faussement du beau nom d'éloquence. L'abbé de Chaffoy était plus vrai et plus positif ; c'était au pied de la croix qu'il méditait et qu'il composait ses sermons, et c'était en présence de la croix qu'il les prononçait ; la gloire de Dieu et le salut des âmes était le but où le visait ; comme saint Paul, il prêchait Jésus et Jésus crucifié ; il s'oubliait lui-même pour ne voir que les intérêts de la gloire de Dieu et le bien spirituel des âmes.

Quant aux Avis de direction et aux Lettres adressées aux personnes constituées en dignité et chargées de la conduite des autres, nous l'avouons ingénument, nous n'avons trouvé nulle part et dans aucun auteur des données aussi justes sur l'autorité, des avis aussi sages pour la rendre respectable, des conseils aussi prudents sur la manière d'en user et de la sauvegarder, comme aussi nous n'avons rien trouvé de plus admirable que les règles de prudence, de patience et de bonté tracées aux Supérieures pour les diriger dans l'exercice pénible de leur charge. A notre avis, rien ne fait mieux ressortir la jutesse d'esprit, l'expérience et la haute sagesse dont était doué le saint évêque de Nîmes.

Nous nous serions reproché de ne pas avoir publié ces règles de sagesse applicables dans tant de circons-

tances et non moins utiles aux inférieurs qu'aux supérieurs. Quant aux Méditations, elles ne sont pas l'œuvre de M^{sr} de Chaffoy ; mais comme elles se sont trouvées dans ses manuscrits et que, du reste, elles sont excellentes, nous nous sommes fait un devoir, par respect pour le choix qu'il en avait fait, de les publier avec ses *Œuvres*. Le public, qui a accueilli avec faveur les deux premiers volumes, recevra celui-ci avec le même empressement, et nous espérons que, comme les deux autres, il produira dans les âmes des fruits d'édification et de salut.

Besançon, 16 août 1857.



DISCOURS

ET

EXHORTATIONS.

I

Pour la rentrée des Sœurs à l'Hôpital.

Nous devons voir, mes très chères Sœurs, dans les événements et dans les circonstances qui vous rouvrent les portes de la maison au service de laquelle vous vous étiez dévouées, les dispositions et les desseins de la Providence sur vous. Rien n'est l'effet du hasard, rien n'est même abandonné aux dispositions de la sagesse humaine. Dieu a ses vues dans tout ce qui arrive, il intervient dans toutes nos démarches, sa providence dirige tout et conduit tout au but qu'il se propose par des voies douces qui n'ont rien de frappant, rien d'extraordinaire, et qui ne se manifestent qu'au chrétien recueilli, attentif et qui juge de tout par la foi.

C'est là une vérité que dans ce moment-ci vous devez avoir sans cesse présente à l'esprit : elle seule peut vous soutenir dans la grande entreprise que vous formez. Vous ne vous dissimulez pas les peines, les travaux, les inquiétudes, les combats de tous genres que vous aurez à supporter; cette perspective aurait bien de quoi vous déconcerter, vous rebuter entièrement, si vous cessiez de voir un moment dans le con-

cours des circonstances qui vous ont amenées au point où vous vous trouvez, le doigt de Dieu, qui les a conduites; mais aussi avec cette pensée que ne pouvons-nous pas? Si c'est un devoir à nous tous de reconnaître que de nous-même nous ne sommes capables de rien, que le plus léger obstacle est plus fort que tous nos moyens personnels; ce n'est pas un devoir moins impérieux de croire, en mettant toute notre confiance en Dieu, qu'avec lui nous pouvons tout. L'Apôtre disait en retournant à Jérusalem: « Je sais que de grandes tribulations m'y attendent, mais je ne les redoute pas. » La raison de cette sécurité était dans cette maxime qu'il professait: « Je peux tout en Celui qui est avec moi et qui me conforte. » A son exemple, ayez Jésus-Christ, qui vous appelle, devant les yeux, et, remplies d'espérance en lui, marchez avec courage dans le chemin qu'il vous ouvre. Je ne vous dis pas: vous trouverez là des consolations humaines, une vie déchargée de soins, de peines, d'embarras; non, vous y trouverez des tribulations, vous y trouverez des croix, mais vous y trouverez aussi l'onction qui les accompagne, vous y trouverez les grâces de Jésus-Christ. Ces tribulations et Jésus-Christ qui les commande, et Jésus-Christ qui les supporte avec nous, ne nous rendent-elles pas plus heureux que toutes les douceurs dont nous jouirions sans lui? Quelle source d'encouragement encore dans les fonctions mêmes de votre état! Vous allez faire ce que faisait Jésus-Christ pendant la vie mortelle, guérir les malades, et les circonstances où nous sommes vous ménagent peut-être encore une ressemblance de plus avec lui. Vous savez que, tandis qu'il parcou-

rait les villes et les bourgades de la Judée pour y répandre les bienfaits de sa charité, de sa toute puissante bonté, toutes les sectes des Juifs, ennemies de l'œuvre de Dieu, l'entouraient de pièges; tantôt ils cherchaient dans ses discours quelques paroles qui portassent le peuple à se soulever contre lui; d'autres fois, par des questions insidieuses, ils tâchaient d'en obtenir des réponses ou qui décriassent sa doctrine, ou qui le rendissent suspect à l'autorité qui gouvernait. S'il permet que vous soyez aussi en butte aux mêmes contradictions, quelle force pour les supporter dans cette ressemblance avec lui! Et quels moyens pour n'être pas accablées, vaincues par elles, que de lui rappeler, dans la prière que vous lui ferez alors pour implorer son assistance, que vous êtes sur ses pas, que vous vous trouvez dans la même situation où il a daigné se mettre lui-même! Cette pensée donnera à vos prières l'ardeur, la confiance, qui les rendent toujours efficaces. Le chrétien qui porte sa croix à la suite de son Maître, est-il jamais faible? est-il jamais à plaindre?

Votre résolution est prise, votre sacrifice est fait; vous l'avez offert à Dieu, à Dieu, qui ne reçoit rien des hommes qu'il ne le leur rende au centuple. La confiance est donc présentement le principal sentiment qui doit vous occuper, et tout ne vous y ramène-t-il pas? En aplanissant devant vous votre retour à vos anciennes fonctions, Dieu vous a prouvé qu'il l'agréait; que, par conséquent il vous attend dans la maison qu'il vous a ouverte et que vous y trouverez tout préparé le secours de toutes les grâces qui vous sont nécessaires. Vous abandonnerait-il, vous à qui il

témoigne une si grande prédilection en vous appelant à des fonctions si saintes, si intéressantes et si précieuses à son cœur. Dieu est charité, c'est le nom qu'il a pris et qui lui plaît, et c'est vous qu'il choisit pour être les instruments par lesquels il l'exerce envers les hommes; il vous confie le soin de ce qui lui est cher, du pauvre et de l'orphelin, il est la ressource du pauvre, le père de l'orphelin : c'est ce que vous avez lu souvent sur les frontispices de votre maison, et c'est, je ne peux le dire sans un vif sentiment d'admiration et de reconnaissance envers Dieu, c'est ce que vous y lirez encore en y rentrant. Dieu, qui a souffert tant d'outrages dans les malheureux temps qui viennent de s'écouler, n'a pas permis que les hommes portassent une main sacrilège sur les caractères qui tracent celui de ses titres qui lui est si cher, celui de charité. Il semble par là qu'il ait voulu dans sa bonté que tous ceux qui n'ont pas cessé d'espérer en lui et de compter sur sa charité aient reçu un encouragement en lisant ces paroles : *Je suis la ressource du pauvre, je suis le père de l'orphelin*. Il semble encore que ce soit un droit qu'il vous ait conservé à l'administration de cette maison, et qu'il vous disait par là : Elle redeviendra la ressource du pauvre et l'asile de l'orphelin, parce qu'ils y seront encore accueillis, servis par la main de la charité.

Entrez donc dans cette maison pour y être les instruments de la charité de Jésus-Christ. Il ne se manifeste plus visiblement aux hommes; c'est par l'intermédiaire des hommes mêmes qu'il agit, vous serez ses mains, ses pieds; il sera votre âme, votre force, votre consolation. Unies si intimement à lui,

qu'auriez-vous à redouter ? Sa charité passera de votre cœur, où il l'a mise, dans vos actions et redeviendra plus ardente de vos actions dans votre cœur ; jugeant de tout, estimant tout par elle, vous ne vous égarerez jamais, et il me semble que j'ai eu tort de vous annoncer des peines et que j'aurais dû vous dire : Tout ce que la charité anime, n'est-il pas douceur, jouissance, consolation ?

Vous allez ajouter un mérite de plus à vos œuvres en les mettant dans l'ordre de l'obéissance, si agréable à Dieu. C'est déjà un mérite à ses yeux d'obéir à l'autorité temporelle en tout ce qui est conforme à la loi de Jésus-Christ. Par le choix que vous allez faire d'une Supérieure, d'après les constitutions que l'autorité ecclésiastique qui vous regarde comme Religieuses vous a données, votre Supérieure recevra par là une grâce plus particulière et un titre plus formel pour vous parler au nom de Dieu ; et vous toutes , par conséquent, vous pourrez regarder tout ce qu'elle vous prescrira comme commandé plus immédiatement par Dieu même.

Ne doutez pas que tout ce qu'il y a de plus catholique dans cette ville et d'âmes craignant Dieu ne s'occupent de vous dans ce moment, ne vous suivent et ne vous accompagnent de tous leurs vœux dans votre rentrée à l'hôpital. Tous bénissent le Seigneur de cet heureux événement. Espérons tout de lui et tenons-nous assurés de n'être pas confondus dans notre espérance.

Que la charité de Jésus-Christ, que la communion de son divin Esprit, soient toujours avec vous ! C'est la bénédiction que je vous donne au nom de l'Eglise.

II.

Discours pour une prise d'Habit.

*Tenebræ operient terram et caligo populos ;
super te autem orietur Dominus.*

Les ténèbres couvriront la terre, une nuit
sombre enveloppera les peuples ; mais le
Seigneur se lèvera sur vous.

(Isaïe, LX. 20)

Cette insigne faveur du Très-Haut que le prophète annonçait à Jérusalem me semble se renouveler à ce moment par rapport à vous, mes chères Sœurs ; je la reconnais dans la touchante cérémonie qui nous rassemble ; si d'ici je porte mes yeux sur le monde et les hommes qui l'habitent, je les vois plongés dans les épaisses ténèbres que l'oubli des vérités saintes, l'abandon des maximes de la religion, ont formées autour d'eux. Dans cette fatale obscurité, ils s'agitent cependant, ils travaillent, ils fatiguent ; hélas ! ils ne savent ni quel sera le fruit de leur travail, ni où ils vont aboutir eux-mêmes : *Tenebræ operient terram et caligo populos.*

Si, au contraire, je jette mes regards sur ce qui se passe au pied de cet autel, d'une part je vois le Seigneur se révéler au cœur de ses Servantes, se montrer à elles comme l'unique objet de leurs soins ; tracer devant elles une voie de lumière pour les faire parvenir à lui. De l'autre, je vois ces humbles et fidèles Servantes de Dieu, marchant au jour de cette céleste clarté, venant se donner à lui, renonçant au monde

et à ses occupations profanes, en se dépouillant jusqu'aux vêtements en signe de séparation plus entière, et se revêtant intérieurement de Jésus-Christ en même temps qu'elles se couvrent à nos yeux de ses livrées : *Super te autem orietur Dominus.*

Favorisées, distinguées de Dieu par dessus les personnes de votre âge et de votre sexe, comme Jérusalem l'était au milieu des nations, les mêmes expressions doivent servir à exprimer les mêmes bienfaits. Je ne peux donc mieux peindre et annoncer celui que vous recevez qu'en employant les paroles du prophète : *Les ténèbres couvriront la terre, une nuit sombre enveloppera les peuples ; mais le Seigneur se lèvera sur vous.*

Que sais-je ? peut-être même, sous la figure de Jérusalem, le prophète s'adressait-il directement à ces âmes privilégiées que Dieu retire des ténèbres auxquelles il abandonne une terre ingrate et coupable, pour répandre sur elles les vives lumières de la foi, et les conduire à la clarté des vérités saintes et, comme s'exprime l'Apôtre, de splendeurs en splendeurs, jusqu'au grand jour où l'éternel Epoux des vierges se manifestera à elles pour combler leur bonheur : *Super te autem orietur Dominus.*

Telle est la volonté, la bonne volonté de Dieu sur vous, et l'amour qu'il vous porte, mes chères Sœurs, que, résolu d'abandonner le monde aux ténèbres que le monde aime, où il se plaît et où il périra, pour que vous ne soyez pas enveloppées dans son malheur, il vous en fait sortir et vous place dans un lieu tout resplendissant des lumières de la foi, afin que, dirigées, fortifiées, consolées par elle dans tout le cours

de votre vie, vous parveniez heureusement à la grande destinée pour laquelle Dieu vous a créées.

C'est de cette faveur privilégiée, de cette grâce de choix que je vais vous entretenir. Dieu en vous éloignant du monde vous met à l'abri des grands obstacles au salut; Dieu en vous appelant à la religion met à votre portée les plus grands moyens de l'opérer.

Ave, Maria, etc.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'est qu'une seule chose nécessaire et absolument indispensable, le salut. C'est le but de notre existence, la seule fin que nous ayons à nous proposer, et l'objet bien formel du désir et de la volonté de Dieu. Vous l'avez compris, mes chères Sœurs, qu'il fallait à tout prix obtenir ce bien essentiel, qui seul suffit, et qui ne peut être remplacé. Vous avez voulu l'acquérir; Dieu l'a voulu avec vous; il s'est associé à votre bonne volonté, comme il s'associera toujours aux efforts que vous ferez pour parvenir à cette grande fin, et pour preuve de ses vues miséricordieuses sur vous, il vous a inspiré la pensée de vous retirer du milieu du monde, où l'œuvre du salut, où la conquête du ciel, éprouvent tant d'obstacles.

Obstacles dans la grande dissipation où l'on vit dans le monde;

Obstacles dans les maximes, les occupations, les plaisirs du monde;

Obstacles dans les inquiétudes et les chagrins dont il remplit le cœur.

Point de salut sans une continuelle attention sur

soi-même, sans une vigilance soutenue sur ses pensées, ses projets, ses jugements, ses actions; sans un recueillement de l'âme qui lui permette de réfléchir sur ce qu'elle entreprend, comme sur les moyens qu'elle emploie. C'est au recueillement que Jésus-Christ nous appelle; c'est à notre vigilance qu'il nous a confiés : *Vigilate..., omnibus dico : vigilate.*

Or, comment être recueilli, vigilant au sein de l'agitation, du mouvement, de la dissipation générale et continuelle dans laquelle on vit dans le monde? Qu'y a-t-il de plus étranger à son langage que les motifs de réflexion, d'union avec Dieu, de vie intérieure? Parle-t-on jamais de ces choses dans les entretiens du monde; s'y occupe-t-on des moyens de les faire entrer dans le plan de sa conduite? Les impressions que produisent les choses de la terre sont les seules dont on soit frappé, les seules qui parviennent jusqu'à l'âme et qui fixent son attention. L'âme est tout entière dans les sens, et par conséquent tout entière hors d'elle-même; elle promène sans cesse sur tout ce qui l'environne un regard de désir et de connaître, qui ne s'arrête que là où se trouve son intérêt ou son plaisir. Telle est en peu de mots, et à une petite exception près, la manière d'être des hommes dans le monde.

Voulez-vous en voir un tableau en raccourci, et vous représenter sous une seule image, qui périodiquement s'offre à nos yeux, cet état dont je parle? Jetez d'ici un coup d'œil sur la scène du monde à ces jours plus particulièrement destinés à traiter d'affaires et de négoce. Voyez cette foule, ce mouvement, ces flots, cet empressement, cette agitation parmi les hommes qui remplissent nos rues et nos places. Con-

sidérez cet air empressé, occupé tout à la fois et distrait, qui se peint sur toutes les figures. Pénétrez par la pensée dans l'esprit de tous ces hommes, que croyez-vous que vous y trouverez? La crainte d'enfreindre les lois de la justice et de la bonne foi? le désir d'agir sous les yeux de Dieu, de l'associer à leurs affaires, à leurs négoes? Oh! vous ne vous y attendez pas, et vous avez raison. Approchez de l'un de ces hommes et essayez de lui dire : Mon frère, songez à acquérir des trésors que la rouille et l'insecte ne détruisent pas; quel étonnement vous allez lui causer! Qu'il s'attend peu à ce discours! Oh, que ce sera de loin qu'il tirera de sa mémoire le souvenir qu'en effet Jésus-Christ a prononcé ces paroles, si déjà il n'en est pas effacé! Et si je cite en particulier ces jours solennels d'affaires, ce n'est pas que dans les autres il y ait plus de recueillement, mais parce que le défaut en est ici mieux exprimé. Tel est ce lieu, tels sont les hommes au milieu desquels, sous peine de compromettre le salut, il faut être cependant recueilli et vigilant. Si une chose bonne en elle-même, si l'intérêt raisonnable qu'on doit prendre à ses affaires sort si aisément de ces justes bornes et entraîne les hommes dans une si grande dissipation, qu'en est-il de ceux qui se trouvent jetés sur ces grands théâtres du monde, où l'orgueil, l'ambition, l'intrigue, le goût désordonné des plaisirs vifs, des fêtes bruyantes, exercent leur empire?

Qu'on a bien eu raison de comparer le monde à une mer toujours agitée! Quand on vient à considérer qu'une seule de ses vagues, si on ne l'a pas vue venir de loin, si on ne s'y est pas pris à temps pour l'éviter,

peut opérer le naufrage de la grâce que nous portons dans nos cœurs, et ouvrir sous nos pas les abîmes éternels, qu'un instant de distraction suffit pour nous y précipiter, oh ! que l'on sait estimer le prix d'une vocation où l'on peut conserver son âme dans le calme, où elle est à l'abri de ces flots tumultueux qui l'étourdissent, qui lui ôtent la faculté de réfléchir et de s'assurer toujours que la voie qu'elle suit la conduira au salut !

Qu'il est facile de la perdre dans le monde, cette voie du salut ! Comment être soi seul recueilli au milieu d'un monde de dissipation ? Comment tirer de soi toutes les forces nécessaires pour résister non-seulement aux mauvais penchants qui sont au dedans de nous, mais au torrent extérieur de l'exemple qui nous entraîne ? Comment être toujours mesuré, attentif, réfléchi, non-seulement malgré la légèreté, la paresse naturelle de notre esprit, mais malgré la dissipation générale qui nous environne, et vivre au dedans de soi quand tout nous appelle au dehors ? Sans s'en apercevoir, on se met aux fers des personnes avec lesquelles on vit, on s'intéresse à ce qui les intéresse, on parle comme elles, on pense comme elles ; insensiblement les yeux se ferment à la lumière intérieure de la grâce, bientôt le nuage s'épaissit, les ténèbres se forment, l'âme s'endort dans cette funeste nuit. Dans ce sommeil elle travaille néanmoins, elle prend de la peine, elle croit amasser, et quel affreux réveil que celui où elle s'aperçoit enfin qu'elle n'a suivi que des illusions et des fantômes, et que ses mains se trouvent vides, comme ces hommes dont il est parlé dans l'Ecriture : *Dormierunt somnum suum, et nihil invenerunt viri divitiarum in manibus suis.*

Ce n'est pas seulement à nous distraire qu'est bornée la funeste influence du monde ; que de maximes perverses, que de scandales, que d'occasions de chutes ne nous offre-t-il pas !

Jésus-Christ veut que nous soyons humbles, sincères, simples ; c'est la voie qu'il nous trace pour assurer notre salut. Or, toutes ces vertus sont des torts et des défauts aux yeux du monde ; on rit de la candeur de l'homme de bien : *Deridetur justi simplicitas* ; cela est vrai de nos jours comme cela l'était au temps de Job, de qui sont ces paroles. Dissimuler ses pensées ; feindre les sentiments qu'on n'a pas ; voiler ceux qui sont réels ; dérober sous des dehors qu'on appelle urbanité les haines, les jalousies, les envies, afin de mieux en aiguïser les traits et frapper à coups plus sûrs ; faire plier sous soi l'ennemi sur lequel on a du pouvoir ; user d'une douceur feinte, d'une bonté hypocrite envers celui qui a pour lui la force : telle est la sagesse du monde. Ceux qui la possèdent parviennent à ses faveurs et s'en prévalent, ceux qui l'ignorent s'extasient à l'aspect de ces heureux du siècle et s'attristent sur eux-mêmes : *Hanc qui sciunt superbiunt, hanc qui nesciunt mirantur*, dit saint Grégoire. Est-il bien facile, à la vue du triomphe de cette prétendue sagesse, de conserver la sainte folie de la croix, d'estimer toujours le renoncement, les abnégations, les abaissements, la pauvreté de Jésus-Christ ? De tout côté, comme dit saint Augustin, retentissent à nos oreilles ces exclamations de la cupidité : Heureux celui qui est parvenu à cette place ! heureux celui à qui ce domaine appartient ! heureux le possesseur de cette maison ! *Beatus cujus est ille fundus ! beatus*

cujus est hæc domus ! Et à toutes ces nombreuses exclamations le vrai chrétien doit toujours répondre, fût-il seul à parler : Heureux celui qui a pour lui le Seigneur son Dieu : *Beatus cujus Dominus Deus ejus !* Encore une fois, est-il bien facile de conserver ce sentiment dans son cœur ? Est-il aisé de se garantir toujours de ces maximes, que l'on voit être si favorables aux succès des choses de la terre, quand surtout le travail auquel on est livré nous met immédiatement sous les yeux un but terrestre et humain ?

Etre sans cesse ramené à la terre par ses occupations et ne jamais perdre de vue le ciel ; être continuellement appliqué au travail pour les besoins présents de la vie temporelle, et n'oublier jamais les besoins plus pressants de la vie éternelle ; être sans cesse livré aux soins d'accroître ses moyens, son aisance, sans jamais cesser d'être juste et désintéressé ; éprouver des revers sans en être abattu ; voir prospérer ses soins sans être attaché à leurs succès ; jouir d'une fortune, et être prêt à la quitter, oh que c'est là une position difficile ! Et cependant c'est celle de tout chrétien qui veut faire son salut dans le monde ; telles sont les difficultés qu'il rencontre à chaque instant, et, par une conséquence nécessaire, tels sont les motifs que vous avez, mes chères Sœurs, de remercier Dieu de la vocation qu'il vous a inspirée, et de vous livrer avec toute l'ardeur de la plus vive reconnaissance aux saintes fonctions dont il a fait votre partage.

Je ne vous ai parlé que des dangers attachés aux occupations même permises dans le monde : que serait-ce si je vous faisais le tableau de ceux que renferment ses amusements et ses plaisirs ? Mais ne crai-

guez pas que je profane la sainteté de cette cérémonie en retraçant ici l'image des plaisirs licencieux des mondains ; les délassements, même innocents de leur nature, présentent assez d'écueils dans le monde pour que votre reconnaissance envers la bonté de Dieu, qui vous en a délivrées, en reçoive un nouvel accroissement ; et pour me borner à un seul genre des récréations du monde, les conversations, quels dangers ne renferment-elles pas ? Quel en est le sujet ordinaire et encore le moins condamnable ? Les frivolités, nouveautés auxquelles le monde attache une si haute et si pitoyable importance ; les objets de vanité, de luxe qu'il recherche, qu'il admire et qui sont si propres à exciter dans les cœurs l'amour des richesses, à y faire naître des désirs, à donner le goût des vanités et le mépris de la pauvreté, du détachement et de toutes les maximes évangéliques ! Quel surcroît de travail quand il faut ajouter aux efforts nécessaires pour surmonter les penchants, les goûts sensibles, qui ne sont déjà que trop vifs en nous, la force et le courage de mépriser ce que chacun vante et estime, et d'estimer ce que le monde regarde en pitié !

Si au moins, en se donnant au monde, en suivant ses maximes, en se livrant à ses occupations, en goûtant ses plaisirs, on pouvait s'assurer une vie heureuse sur la terre, ce serait toujours une insigne folie de sacrifier l'éternité au temps ; mais du moins on goûterait le bonheur du temps ; mais non, le temps n'a point de bonheur pour celui qui le passe séparé de Dieu.

N'est-ce pas une chose bien étrange et bien inconcevable que le monde, en nous abreuvant de dégoûts

et de chagrins, nous lie plus fortement à lui et parvienne par là à opposer un obstacle de plus à notre sanctification ? Cela est cependant. Nous nous attachons à la terre ; nous nous obstinons à prendre intérêt aux choses de la terre, par cela même qui devrait nous en désabuser et nous en détacher. Plus nous sentons le vide, le néant de tout ce qu'elles nous offrent, et plus nous travaillons pour lui donner de la réalité ; plus le bonheur nous fuit, et plus nous le poursuivons ; plus il nous échappe, et plus nous faisons d'efforts pour le fixer, comme si ce n'était que par quelque erreur ou par un défaut de précaution que nous ne trouvons pas dans les choses d'ici-bas ce que nous y attendons, ou plutôt que nous trouvons tout ce que nous n'y attendons pas. Comme si le monde renfermait un bonheur réel, et qu'il ne fût question que de prendre la peine de l'y chercher pour l'y trouver et en jouir. C'est donc un surcroît de sollicitudes, de préoccupations d'esprit, que procurent les revers de fortune et tous les sujets d'afflictions qui arrivent. Or, notre esprit, qui dans le calme même a déjà tant de peine à s'élever au-dessus des choses de la terre, à penser au ciel, à la vie future, quand il est oppressé par la souffrance, par le chagrin, quand il est justement ému par les injustices, les perfidies, les malheurs qu'il éprouve, par la haine dont il ressent les effets, par les mauvais traitements qu'il essuie, par la honte que font rejaillir sur lui sa légèreté, ses inconséquences, ses erreurs, venues à la connaissance du public ; l'esprit, dis-je, dans cet état si violent, conserve-t-il assez de liberté pour s'occuper des choses de Dieu et de son salut éternel ? Lui est-il bien

facile d'oublier l'injure qui le blesse grièvement, de pardonner à celui qui en est l'auteur ? Et si, pour comble de malheur, il se trouve dans la funeste possibilité de remédier à ses maux par un crime, un mensonge, par exemple, une médisance, une injustice, une fraude, quelle grâce puissante ne lui faudra-t-il pas pour résister ? Qui de nous ne tremblerait pas et ne se croirait déjà perdu si son propre salut dépendait de la conduite que tiendra cet homme dans la situation où nous le plaçons ?

Cette situation n'est pas un état extraordinaire dans le monde ; ce n'est pas une de ces chances malheureuses que quelques personnes seulement ont à courir ; c'est l'état ordinaire de tous les hommes. Qui est celui qui est content de sa position ? Qui est celui qui n'a pas à se plaindre des coups du sort, des caprices de la fortune, de l'injustice des hommes, de l'inconstance d'un ami, de l'abandon d'un protecteur, des intrigues d'un concurrent, de la mauvaise humeur d'un voisin, du caractère difficile d'une épouse, des inclinations fâcheuses d'un enfant ? Quel est celui qui n'a pas à se plaindre au moins de l'ennui, de la tristesse, du dégoût, du vide qu'il trouve dans les occupations comme dans les plaisirs de la terre ? L'âme s'abat, s'affaisse dans cet état, si elle ne s'y aigrit pas : c'est une maladie de langueur qui la consume, qui use ses forces, et qui lui ôte toute énergie et toute force pour réfléchir. L'Esprit Saint a dit : « La désolation s'est répandue sur la face de la terre parce que personne ne rentre dans son cœur, » parce qu'il n'y trouverait que l'inquiétude et le chagrin. On se fuit soi-même, on se jette au dehors pour

chercher un remède à ses maux, ou du moins quelques distractions, quelques illusions qui les fassent oublier : est-ce là une situation favorable au salut ?

Oh ! que c'est une grande grâce de Dieu d'être à l'abri de ces secousses que les chagrins mêmes, les diverses inquiétudes, les alarmes, les détresses inspirent à l'âme, ou seulement d'être exempt de ces profondes tristesses, de ces ennuis, de ces langueurs, qui en détruisent sourdement les forces, de toutes ces choses auxquelles est si sujet l'homme placé au milieu des occupations et des intérêts de la terre ! Cette grande grâce, Dieu vous l'accorde, mes chères Sœurs, et nous sommes tous occupés en ce moment à célébrer avec vous cette extrême bonté de Dieu à votre égard.

Si quelques regrets, ce que je suis éloigné de supposer, et ce que je n'ajoute que pour accroître votre reconnaissance envers Dieu en vous offrant une nouvelle preuve de ses bienfaits ; si quelques regrets des plaisirs du monde pouvaient se faire sentir à un cœur qui s'en est séparé, ah ! qu'il écoute cette sage leçon de l'expérience que nous donne une personne non moins recommandable et non moins digne de notre confiance par sa piété que par son esprit et son jugement, qui d'un rang médiocre s'était élevée à la dignité d'épouse d'un de nos plus grands rois : « J'ai » été jeune, disait-elle ; j'ai goûté des plaisirs, j'ai » été aimée, j'ai passé des années dans le commerce » de l'esprit, je suis venue à la faveur ; et je vous » proteste que tous ces états laissent un vide affreux, » une inquiétude, une lassitude, une envie de connaître autre chose, parce qu'en tout cela rien ne

» satisfait entièrement; on n'est en repos que lors-
» qu'on s'est donné à Dieu, mais avec une volonté
» déterminée; alors on sent qu'on n'a plus rien à
» chercher, qu'on est arrivé à ce qui seul est bon
» sur la terre. On a des chagrins, mais on a de soli-
» des consolations et la paix au fond de son cœur,
» au milieu des plus grandes peines. »

Cette leçon, qui vous édifiera sans doute, mes chères Sœurs, ne vous apprendra rien; Dieu vous a tout appris; il vous a détrompées des illusions du monde, avant qu'elles ne vous aient séduites, et la grâce vous a tenu lieu d'expérience. Ce n'est pas la lassitude, le dégoût du monde, qui vous ont amenées à Dieu; ce ne sont pas les chagrins de la terre qui vous font soupirer après les joies célestes, c'est parce que la lumière de Dieu a éclairé vos esprits; c'est parce que Dieu lui-même s'est révélé à vos cœurs et que vous l'avez connu, que vous venez le chercher dans le lieu où il se plaît à se communiquer à ses créatures. Sa divine lumière vous a éclairées pour vous faire connaître et fuir les dangers du monde. Continuant à se répandre de plus en plus sur vous, elle vous fera goûter et mettre à profit les précieux avantages qui vous sont offerts dans la religion : *Super te autem orietur Dominus*; c'est ce qui va faire le sujet consolant de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Quittons, quittons ce monde dissipé et perverti, dont l'aspect est aussi affligeant pour la piété que l'usage lui en est funeste. Entrons dans cet heureux

séjour que Dieu a préparé à des âmes choisies, et qu'il éclaire des vives lumières de sa présence.

Dieu, mes chères Sœurs, en vous plaçant dans cette maison vous a transportées d'un trait à une immense distance du monde. Vous n'avez fait qu'un pas, et déjà, si vous le voulez, le bruit de toutes les passions qui agitent le monde, de toutes les frivolités qui le distraient, de toutes les illusions qui l'égarent, ne se fera plus entendre à vous que comme dans l'éloignement, et n'affectera votre âme que comme on l'est au récit des choses qui se sont passées à un temps ou dans un lieu éloigné et qui à peine effleurent notre attention.

Vous entrez dans une nouvelle vie et un nouveau monde ; Dieu y règne en souverain ; tout y rappelle son autorité et sa présence ; tout y porte à lui. Cette maison, ce temple qui en fait partie et où Dieu vient partager votre demeure et s'associer à vos œuvres ; le choix heureux des personnes avec lesquelles vous vivrez, la règle que vous suivrez, l'habillement que vous recevez, le titre de Sœur sous lequel vous êtes désignées, tout vous dira : Mes Sœurs, c'est au ciel que sont vos intérêts ; c'est pour le ciel que vous travaillez ; c'est là où l'on compte vos jours et vos heures ; c'est là où elles s'élèvent, où Dieu s'en saisit, où il s'en revêt pour paraître plus glorifié, plus grand aux yeux des anges et des saints ; c'est là où est votre récompense, au milieu de ce concert de voix qui répéteront sans cesse : Le ciel, le ciel, le ciel ne serait-il pas l'objet de vos pensées et le lieu où déjà résiderait votre âme ?

Oui, quand votre cœur viendrait à se dessécher, quand Dieu permettrait que les tendres sentiments

pour lui qui le remplissent à ce moment cessassent de vous faire éprouver leurs douces et encourageantes consolations, quand tout se tairait en vous, cette maison, toute seule, les murs qui la composent, les pierres qui en font partie, comme celles dont parlait notre Sauveur, rompraient le silence ; elles vous rappelleraient les droits de Dieu sur vous et renouvelleraient vos pieuses affections et vos saintes pensées : *Si hi tacuerint, lapides clamabunt*. Il n'en est aucune qui ne vous dise : J'atteste ici les soins paternels de Dieu pour les hommes. C'est la main de l'homme qui m'a placée, mais c'est la charité de Dieu qui m'a fait mouvoir. Dieu a voulu que les pauvres et les malades eussent un asile ; il a chargé ses fidèles serviteurs de l'exécution de sa bienfaisante volonté ; sa grâce est descendue dans leurs cœurs, et à l'instant j'ai été tirée du lieu qui me recélait, pour concourir à l'exécution de l'œuvre que la charité de Dieu a conçue ; je suis ici un monument de la Providence pour les hommes et de son amour compatissant pour les pauvres. Voilà ce qu'elles vous disent, tout en se taisant.

Vous allez donc marcher, mes chères Sœurs, tout environnées de témoins qui déposent continuellement d'une présence toute particulière et d'une action directe et immédiate de Dieu sur la terre. Dans cette heureuse situation, ne faudrait-il pas des efforts, de grands efforts pour rester dissipées et irréfléchies ? A portée de ce langage muet, mais bien expressif de tous les objets qui vous environnent, pourriez-vous ne pas vous dire : Mais moi-même quelle destination ai-je ici ? Je suis aussi placée dans ce lieu par la

charité de Dieu; ma vocation sort de son cœur; ces immenses matériaux dont il a formé cette maison ne sont rien sans moi, c'est moi, mon amour pour lui, ma tendre compassion pour les pauvres, qui remplissent l'objet que Dieu s'est proposé en élevant cet édifice : trouver sa gloire dans ses bienfaits. Mes soins rappellent aux pauvres malades que c'est Dieu lui-même, le Dieu de charité qui a placé un toit sur leurs têtes, qui a préparé le lit où ils reposent et qui leur présente les soulagements qu'ils reçoivent. Mes prévenances, ma douce déférence envers mes Sœurs, leur retracent pareillement les motifs et les règles de notre réunion. Mon attention à travailler continuellement sous les yeux de Dieu, à étudier son cœur, à diriger mes œuvres selon le modèle parfait que j'y trouve, font de cette maison ce que Dieu a voulu qu'elle fût : un foyer de charité, une source d'édification et le lieu où se prépare sa gloire. Pourriez-vous, mes chères Sœurs, passer ici, je ne dis pas une année, un mois, mais un jour, sans que quelques-unes de ces réflexions ne vinssent chauffer votre cœur et ranimer votre sainte ardeur?

Vous portez un habit qui vous attirera les regards, la considération des personnes devant lesquelles vous paraîtrez. Ce sont là des servantes de Dieu, dira-t-on en vous voyant : elles ont quitté le monde et ses occupations pour devenir les ministres de la charité de Dieu envers les pauvres, mais de cette charité qu'aucun détail de la misère humaine ne rebute, qu'aucune continuité de soins ne lasse. Il faut, ajoutera-t-on, bien du dévouement pour passer sa vie dans des œuvres, si utiles sans doute, mais si répugnantes

à la nature ; il n'y a que Dieu qui puisse être l'auteur et la fin d'une si belle vocation. Ainsi votre présence rappellera aux hommes la pensée de Dieu, ils le béniront en vous ; ceux-là même qui par une inconcevable et bien coupable indifférence s'abstiennent de venir l'adorer dans son temple, ne pourront se refuser, en vous voyant, de lui rendre quelque hommage. Ils l'adoreront présent en vous, par la grâce qui vous fait agir : *Adorabunt in te Dominum*. Ils l'y adoreront..., et il y serait délaissé de vous ! Ils l'y adoreront, parce qu'il l'y croiront..., et dans la réalité il n'y serait plus ! Des pensées humaines, naturelles, auraient pris la place de ses lumières célestes, de ses saintes inspirations ! Dieu, ne trouvant plus dans ce cœur ni patience, ni humilité, ni amour des souffrances, ni dévouement, ni culte intérieur, aurait abandonné un temple dévasté !... Oh non ! non. L'horreur que cette idée vous inspirera toujours, vous défendra contre le relâchement auquel la légèreté et l'inconstance qui nous sont si naturelles, le temps et une sorte d'habitude qui nous familiarisent si aisément avec les choses les plus graves, pourraient vous entraîner. Trop de choses vous rappelleront que vous êtes les premières adoratrices de ce Dieu qui manifestera au dehors le séjour qu'il fera en vous ; que vous êtes les premiers ministres du culte qu'il y attend, les prêtres des sacrifices qu'il y veut recevoir, pour que vous puissiez cesser un instant d'être pour lui tout ce que ces titres magnifiques expriment.

Il en est un encore de titre, bien grand et surtout bien cher à la piété, et qui vous rapproche de Dieu.

à un point qui ne peut plus vous permettre de l'oublier. Votre dénomination est celle d'Hospitalière; eh bien, le Dieu qui a fait élever cette maison, le Dieu qui a préparé une si favorable hospitalité aux pauvres, aux malades, le Dieu qui les y soulage et qui vient en personne les y visiter, n'est-il pas, selon toute la signification du terme, un dieu hospitalier? Votre titre est donc aussi le sien, et vous n'avez un nom commun avec lui que parce que vous avez avec lui des fonctions communes. L'action de Dieu se mêle ici à la vôtre : quelquefois elles ne font qu'un, et toujours elles s'accompagnent et se ressemblent. Vous offrez la nourriture à ce pauvre ; Dieu l'a préparée pour lui ; vous lui administrez les remèdes que son état exige, mais c'est Dieu, maître absolu de la santé et de la vie, qui y place leur efficacité ou qui l'en ôte chaque fois à son gré. Vous relevez l'âme de ce malade par quelques pensées consolantes, Dieu la relève en même temps par sa grâce. Vous parcourez cette salle pour aller de l'un à l'autre, Dieu la parcourt avec vous. Vous vous transportez près de celui qui exige plus particulièrement vos soins, Dieu en personne y vient comme vous. Combien de fois vous vous trouverez auprès du lit d'un malade avec lui ! Souvent quand Dieu voudra user de miséricorde envers un pécheur, il se servira de vous, de votre ministère, pour opérer sa conversion. Il affligera son corps pour sauver son âme ; cet homme, devenu malade, sera dévolu à vos soins et à votre zèle ; Dieu le verra entre vos mains, et son cœur miséricordieux sera consolé. Combien de fois le mot de salut que vous direz, et plus que cela l'image de la bonté, de

la charité de Dieu, que présenteront l'assiduité de vos soins, l'étendue de votre dévouement, l'imperturbable patience de votre âme, en rappelant au pécheur souffrant le Dieu qui console et soulage, lui rappelleront en même temps le Dieu qu'il a offensé, et le ramèneront au repentir et à la grâce. Les souffrances de cet homme, vos soins charitables lui présenteront en même temps et sous la même idée et le néant des choses de la terre, et les richesses abondantes du cœur de Dieu, et l'instabilité de la vie présente et l'importance de la vie à venir. Dieu l'aura détaché de lui-même par la souffrance ; et vous, vous l'aurez attaché à Dieu par la consolation et les soulagements.

Heureux dans son nouvel état, de quel salaire ce malade converti ne paiera-t-il pas votre zèle, lorsque dans l'effusion de son contentement et de sa reconnaissance il lui échappera de dire : Grâces soient rendues à Dieu et à vous, ma Sœur. Et ce Dieu, tout jaloux qu'il est des sentiments de nos cœurs, approuvera cependant ce partage dans lequel vous entrerez avec lui, et il saura gré à cet homme de la reconnaissance qu'il vous témoignera.

Peut-on entrer dans une société plus intime avec son Dieu ? Quel rapprochement avec lui ! Ne semble-t-il pas que vous formez une classe à part parmi les hommes, et que vous êtes placées par état entre la charité de Dieu et la misère humaine, pour être le terme de rapprochement entre l'une et l'autre ? Devenues ainsi sous certains rapports les confidentes, les coopératrices de Dieu dans l'exercice de sa charité, se pourrait-il qu'il ne fût pas de même le confident, le coopérateur, l'objet, le motif, la fin de vos pen-

sées, de vos affections, de vos œuvres ? Et tandis qu'il ne fait rien ici sans vous, pourriez-vous agir sans lui ? Voyez donc combien le recueillement et la vie intérieure sont mis ici à votre portée. Aurez-vous à cet égard quelque chose à envier aux personnes que Dieu appelle, dans la solitude et le cloître, à la vie de contemplation ? Oh mes Sœurs, vous diraient-elles, nous n'avons pas le bonheur comme vous d'être les associées de Dieu dans l'exercice de sa charité, de le sentir présent dans toutes nos occupations, et de l'aimer si visiblement dans toutes nos œuvres ! Chaque jour, et combien de fois par jour, vous vous dévouez pour le servir, et se dévouer n'est-ce pas aimer ?

On peut dire que s'il faut des efforts pour être vigilant et recueilli dans le monde, il faut une grande négligence et presque une volonté déterminée pour être dissipé et perdre la vie intérieure dans votre saint état. Tout vous y porte à la sainteté, et de plus tout vous défend contre les dangers. Le premier de vos défenseurs, c'est Dieu même, Dieu en propre personne, qui, pour être toujours à portée de vous, et comme pour veiller de plus près sur vous, établit sa demeure à côté de la vôtre. Voilà, pourrez-vous vous dire, le logement que j'occupe dans cette maison ; voilà celui que Jésus-Christ s'est choisi. Sa demeure m'est toujours ouverte ; il m'y témoigne tout son amour. C'est ici qu'il me fait apercevoir avec tant de bonté mes manquements envers lui, et me les pardonne avec tant d'indulgence ; c'est ici où il se donne à moi, où il vient habiter en moi et où je deviens réellement l'Hospitalière de mon Dieu. C'est ici

où chaque jour il renouvelle sous mes yeux le sacrifice dans lequel il a donné sa vie pour moi ; c'est ici où je reçois ses bénédictions et où il reçoit mes louanges. C'est ici où il m'appelle fréquemment pour me consoler dans mes peines, me remercier de mes services, et me faire reposer en sa personne des fatigues que j'ai eu le bonheur de supporter pour lui, en attendant qu'il vienne lui-même remuer le lit de mon infirmité pour m'y faire reposer plus doucement. C'est ici où ma jeunesse, comme celle de l'aigle, se renouvelle sans cesse, où mes forces anciennes renaissent pour aller de nouveau au secours de ses membres souffrants ; oui, mes chères Sœurs, Jésus-Christ s'est placé au milieu de vous afin de donner en vous le mouvement et la vie à tout. C'est de lui, de lui seul, que sort tout bien. Périssent dans cette maison tous sentiments, tous motifs, toutes pensées qui ne viendraient pas de Jésus-Christ ! C'est en lui que les respectables compagnes auxquelles il vous associe dans sa miséricorde, puisent toutes les vertus dont l'exemple sera pour vous un nouveau bienfait de Dieu et un secours de plus qu'il vous a ménagé. C'est par elles qu'il veut vous apprendre à pratiquer ce renoncement à soi-même qui vous fera devenir supérieures à toutes les répugnances comme à tous les goûts de la nature ; aux satisfactions comme aux souffrances, à l'estime des créatures comme à leur délaissement. Ce sera en remarquant en elles cet entier dévouement qui fait qu'on est tout aux autres et nullement à soi, qu'on est plus heureux d'éviter une peine à quelqu'un que fatigué de la prendre sur soi, que tout procédé est celui de la prévenance, toutes

paroles celles de la bonté, que tout service, s'il est prévu, est accordé avant d'être demandé, qui fait en un mot de tous les cœurs et de toutes les âmes un seul cœur et une seule âme, auxquels le cœur et l'âme de Jésus-Christ ont servi de modèle ; c'est, dis-je, en vous édifiant de ce beau spectacle que, préparées comme vous l'êtes par une heureuse éducation à en profiter, vous rendrez à votre tour à celles qui vous succéderont le secours puissant de l'exemple que vous aurez reçu de celles qui vous précèdent.

Heureuses élues de Dieu, ce n'est pas encore à cela que se borneront ses soins paternels envers vous. Il descendra avec vous dans le plus petit détail de vos actions. Il a préparé d'avance l'emploi de tous les instants de vos journées ; il a tout prévu, tout ordonné. Prières, occupations, délassements, mortifications, tout est réglé par lui. Il vous délivrera de toute anxiété, de toute incertitude sur le choix que vous désireriez faire des choses les plus propres à lui plaire. Il vous les indiquera lui-même, et ne vous laissera que le soin d'agir ; vous serez continuellement soutenues, encouragées par cette pensée si consolante : je fais tout ce qu'il y a de plus parfait, la sainte volonté de Dieu.

Oh qu'elle lui est agréable, cette âme humble, simple et soumise qui veut ce que Dieu veut, qui fait ce que Dieu prescrit ; qui est puissamment défendue par son humble docilité contre la tentation d'oser interroger Dieu sur ses motifs, qui respecte également son autorité dans la personne de ses Supérieurs ! Et ici, mes chères Sœurs, je peux vous faire remarquer une nouvelle preuve de la bonté de Dieu envers vous :

pouvait-il vous rendre l'obéissance plus facile que par le choix qu'il a fait des personnes à qui vous la devez ? Qui respecte, dis-je, dans un Supérieur l'autorité de Dieu, se soumettant à sa décision sans se permettre de la juger jamais, moins encore de la contraindre par des importunités et des sollicitations, et dont la délicate piété bénit, caresse la main de Dieu qui met obstacle à ses désirs, sans tenter de la serrer jamais. Peut-il se présenter une contrariété, une peine, un chagrin auquel cette conviction, Dieu le veut, Dieu a choisi pour moi cette croix, ce sacrifice, n'apporte une consolation surabondante ?

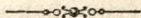
Tels, sont mes chères Sœurs, les secours que Dieu vous a ménagés pour vous faire parvenir au salut. Saisissez-les avec empressement ; emparez-vous de la vie éternelle, que Dieu met à votre portée : *Apprehende vitam æternam*. Ne pourrait-on pas dire qu'elle est déjà à vous, tant elle est près de vous, tant elle est à votre disposition ? Cependant toutes ces grâces de prédilection, toutes ces faveurs de Dieu, ne sont pas encore le salut, ce ne sont que des moyens de l'obtenir. Il faut de votre part du courage, de la résolution, des efforts. Ce n'est que la palme à la main que vous entrerez au ciel ; notre entrée doit y être un triomphe, et un triomphe suppose nécessairement des combats et des victoires. Ne nous le dissimulons pas, l'œuvre de la sanctification n'est pas un travail facile : *Non facilem laborem assumpsimus, imò verò negotium plenum vigiliarum et sudoris*.

Ainsi que l'athlète qui, à l'entrée de l'arène, se dévêt de tout ce qui pourrait l'embarrasser dans le

combat, vous avez renoncé au monde, à ses intérêts, à ses occupations, à ses maximes, à ses plaisirs. Libres de ce côté, c'est un immense avantage que vous avez déjà obtenu, mais tout n'est pas fait. Il vous reste à entrer maintenant dans une sainte guerre contre vous-mêmes, pour détruire les volontés, les goûts, les jugements et les inclinations de la nature, afin que Dieu seul règne en vous.

Armez-vous des grâces que Dieu vous présente pour combattre ce vieil homme, qui chaque jour renaîtra, et qui chaque jour doit mourir sous les coups que lui portera une main ferme et généreuse qui, bien que ressentant toutes les plaies qu'elle fait, reste néanmoins sans pitié sur elle-même.

Marchez constamment à la clarté de la lumière que le Seigneur, en se levant sur vous, répandra sur vos voies. Attachez vos yeux sur Jésus-Christ, auteur et consommateur du salut et qui se présente à l'autre extrémité de la carrière où vous entrez; qui vous y attend; qui ne vous perdant jamais de vue, vous excite de l'œil, et qui vous témoigne d'une manière si marquée le désir qu'il a de vous voir arriver à lui victorieuses et triomphantes, et de placer sur vos têtes les couronnes immortelles qu'il vous a préparées et que je vous souhaite....



III.

Même sujet.

Preparare in occursum Dei tui.

Préparez-vous à aller au devant de votre Dieu.

(Ama, IV, 12.)

Le voici, continue le prophète, le voici, Celui qui forme les montagnes, qui crée les vents et qui annonce sa parole à l'homme; Celui qui produit les nuages et qui marche sur ce qu'il y a de plus élevé sur la terre. Son nom est le Seigneur, le Dieu des armées, le voici qui vient à vous.

Je vous adresse ces paroles, mes chères Sœurs, parce qu'elles sont vraies par rapport à vous dans toute l'étendue du sens qu'elles présentent. Le Dieu du Ciel et de la terre se propose de s'approcher de vous, de venir à vous dans les vues les plus bienfaisantes; de vous placer près de lui, de vous élever à la dignité de ses épouses, de mettre en commun ses grâces et votre bonne volonté, ses mérites et vos œuvres, sa charité et la votre, vos cœurs et le sien.

Dieu vous a manifesté qu'il vous appelait à cette céleste union; la demande qu'il a faite de vous vous a été déclarée par la volonté qu'il vous a inspirée de vous rendre dans cette maison. Aujourd'hui c'est comme les fiançailles de cette divine alliance que nous célébrons. L'Epoux, pour gage de son empressement et de son amour, va vous permettre de porter

la robe nuptiale. Si dans sa forme elle n'annonce pas encore l'épouse, elle désigne celle qui est destinée à le devenir ; en sorte que tous ceux qui vous verront sous cet habit pourront s'écrier avec le serviteur d'Abraham : Voilà celle que Dieu a préparée au fils de mon seigneur ; *Ipsa est quam præparavit Dominus filio domini mei.*

Tandis que cette réflexion, qui vient si naturellement à l'esprit, occupera les chrétiens sous les yeux de qui vous paraîtrez, que de hautes et saintes pensées, que de profonds sentiments ne vous inspirerez-vous pas vous-mêmes à vous-mêmes sous cette robe mystérieuse ? Ce n'est plus moi, vous direz-vous, je ne me reconnais plus : ce n'est plus une fille de la terre que je vois en moi. Tout ce qui ressentait le monde, ses occupations, ses affaires, ses intérêts, jusqu'à ses usages, ses coutumes, ses habits, ont disparu et se sont éloignés de moi ; et tout ce dont je suis dépouillée du côté de la terre, Le Ciel est venu le remplacer. Fille du Ciel maintenant, c'est lui qui me donne une famille, c'est lui qui va me tracer mes occupations et régler l'emploi de tous mes instants ; c'est lui qui me fait paraître sous une nouvelle forme extérieure : si j'agis encore sur la terre, j'y agirai au nom du Ciel ; c'est dans le Ciel que je prendrai le but, le motif, le choix de mes actions ; et, pour constater et manifester ses droits sur toutes mes œuvres, le Ciel me revêt, par les mains de la religion, du saint habit sous lequel je me vois à présent : c'est dans le Ciel que je dois désormais aller chercher mes pensées et mes sentiments : je ne dois plus voir le monde comme le voient les personnes du monde,

comme le lieu de leur établissement, de leurs affaires, de leurs intérêts, mais comme une terre étrangère vers laquelle le Ciel m'a députée pour y agir en son nom, pour y être le canal des bienfaits que la charité, cette vertu du Ciel, verse sur les pauvres et les affligés ; je ne dois plus me voir moi-même telle que j'ai pu me voir autrefois, mais voir en moi un cœur formé pour le Ciel, puisque la fille de la terre doit disparaître en moi pour faire place à la fille du Ciel.

Telle est la hauteur des pensées à laquelle la faveur que Dieu vous accorde aujourd'hui, bien connue, bien goûtée, bien sentie, vous élèvera quand vous vous direz : Jésus-Christ, qui veut que les pauvres et les malades, qui sont ses membres et ses membres chéris, soient soignés, non par des mains étrangères, ce qui ne satisferait pas son amour pour eux, mais par d'autres lui-même, par des créatures qu'à cet effet il s'attache à titre d'épouses ; Jésus-Christ, dis-je, m'a choisie pour cet auguste ministère, et j'en porte le gage sur moi-même ; dans peu il viendra recevoir ma foi et me donner la sienne : *Sponsabo te in fide*. En présence de cette grande pensée, il ne sera pas nécessaire, sans doute, que qui que ce soit vous répète dans les jours de votre noviciat ; *Præparare in occursum Dei tui* ; préparez-vous à aller au devant de votre Dieu ; l'amour, la reconnaissance, le désir, ne vous permettront pas d'oublier la préparation que vous avez à faire ; la voix de la grâce vous le dira aussi intérieurement, et vous lui répondrez dans toute la sincérité et l'ardeur dont vous êtes capable : Formez, Seigneur, formez en moi un cœur droit, humble, docile ; un esprit réfléchi, attentif, ca-

pable de recevoir les enseignements que votre bonté me prépare ; corrigez la dissipation, la légèreté et toutes les inconsidérations du premier âge, de l'inexpérience, qui mettraient un obstacle à vos vues sur moi et me rendraient bien indigne de la haute faveur que vous me destinez ; éteignez en moi les lumières trompeuses de mes raisonnements et de tous les conseils qui ne seraient pas inspirés par vous, car il n'appartient qu'à vous seul de former votre épouse.

La première, l'essentielle préparation à votre noviciat est donc, mes chères Sœurs, cette disposition d'esprit qui ménage une confiance entière aux maîtres spirituels que Dieu a préposés pour vous parler de sa part, parce que, voulant vous former pour Dieu, vous ne pouvez l'être qu'autant que vous serez formées par lui ; ce n'est pas selon le plan de vos idées propres que vous devez lui préparer en vous des épouses, mais selon les siennes. Or, les pensées de Dieu ne sont pas les pensées des hommes, et ses voies ne sont pas nos voies. Dieu nous l'a dit dans l'Écriture, il nous y a donné des exemples bien frappants des funestes erreurs dans lesquels sont tombés ceux qui, dans les choses de Dieu, ont cru pouvoir se tracer une conduite par le secours de leur raison et les lumières de leur sagesse, quelque justes, quelque saintes qu'elle leur parussent. Loin de vous donc la tentation de juger, d'apprécier, de régler vous-mêmes les détails de votre éducation spirituelle et la nature des pratiques qui vous seront prescrites, et de prononcer jamais d'après vos lumières sur leur importance ou leur superfluité. Ce à quoi vous vous

arrêteriez comme à la chose que vous croiriez la plus grave serait peut-être aux yeux de Dieu la plus indifférente ; et le point que vous omettriez sans vous faire de peine serait peut-être aussi celui auquel Dieu attacherait le plus grand prix ; et votre erreur sur cela ne vous excuserait pas auprès de lui, parce que, vous le savez, ce n'est pas par des yeux humains que Dieu voit et juge les choses, mais par les siens propres : *Nec juxta intuitum hominis ego judico* ; parce que, encore une fois, c'est le bon plaisir de Dieu qu'il faut chercher, et qu'il ne le découvre pas à notre raison, mais qu'il le révèle seulement à notre docilité.

Votre raison, voici tout ce qu'elle peut vous dire : Je vous ai servie pour vous faire connaître l'état que vous embrassez, pour vous en développer les avantages, vous en inspirer le goût et vous mettre dans la voie où Dieu vous appelle : je vous ai amenée, parce que cela était dans l'ordre des fonctions que Dieu m'a confiées, je vous ai amenée dans ce sanctuaire de la charité de Dieu, de la perfection chrétienne, mais ici finit ma mission près de vous ; mes lumières ne pourraient dorénavant que vous égarer ; je vous laisse maintenant dans les mains de ceux que Dieu a préposés à votre instruction et sur qui il a transporté les droits que j'avais à être écoutée de vous. Suivez un maître plus éclairé que moi ; le dernier service que je puisse vous rendre est de vous dire : Si jamais, méconnaissant les bornes dans lesquelles Dieu a voulu que je me renfermasse, je présumais de diriger une conduite qui est tout à fait hors de ma portée, oh ! défiez-vous, défiez-vous de

mes conseils ; vous entrez dans des voies surnaturelles, Dieu seul les connaît, seul il peut vous faire avancer dans cette carrière ; en vous continuant mes services, je vous ramènerais infailliblement dans les seules voies qui sont à ma portée, dans les voies naturelles et humaines.

Oh ! qu'elles sont différentes de celles qui conduisent à Dieu ! Combien la raison humaine est opposée à la raison de la foi, qui n'est autre chose que docilité et simplicité ! Oh ! combien les moyens qui conduisent à la perfection chrétienne, qui nous font avancer vers Dieu, sont différents de ceux que la raison suggère aux personnes du monde pour les faire parvenir à des fins temporelles !

Dans le monde, il faut rendre impénétrable le voile qui couvre le secret des cœurs ; dans les voies du Ciel, il faut ouvrir son cœur, il faut conduire dans tous ses replis les yeux charitables de ceux qui nous dirigent.

Dans le monde on a soin de ne parler de soi que pour se montrer aux autres, non tel que l'on est réellement mais tel qu'on voudrait qu'ils nous visent.

Dans l'ordre de la perfection chrétienne, on parle de soi pour chercher à se mieux connaître et à se voir tel que Dieu nous voit.

Pour obtenir l'estime du monde, il faut cacher ses défauts, dissimuler ses mauvais penchants, faire valoir ses qualités.

Pour mériter l'estime de Dieu, il faut se montrer à ceux qui nous conduisent tel que l'on est, parler des grâces que Dieu nous fait avec humilité et recon-

naissance ; découvrir ses défauts, ses inclinations déréglées, les oppositions de la nature, les résistances du vieil homme avec simplicité, candeur et franchise.

Dans le monde, avouer ses torts, confesser son ignorance, sa témérité, son inconsideration, c'est grandement compromettre la réputation qu'on y cherche ; c'est trop se prêter au plaisir malin qui s'alimente des défauts qu'il reconnaît dans les autres ; il faut donc ne convenir d'aucun, les excuser tous, et si l'on est contraint d'avouer un fait défavorable, il faut savoir l'environner de tant de circonstances, le parer de si belles intentions, le dénaturer tellement, qu'il prenne la forme d'une bonne action.

Pour celui qui ne cherche à plaire qu'à Dieu, il n'est qu'un genre d'excuse à employer, l'aveu et la pratique de l'humilité qui en résulte ; plus il s'excuse d'ailleurs, moins Dieu le voit excusable, et au contraire, plus il s'avoue coupable, plus Dieu le voit innocent.

Dans le monde, ceux qui font remarquer nos défauts, surtout aux personnes de qui nous dépendons, sont regardés comme des rivaux, des jaloux, des ennemis qui veulent mettre obstacle à notre avancement, et de qui par conséquent il faut se défier.

Dans le chemin de la vertu, ceux-là nous rendent d'importants services ; ils nous empêchent de nous égarer ; ils nous aident à parvenir à notre but, ce sont nos vrais amis ; ils nous facilitent le point le plus essentiel et le plus difficile peut-être, celui de nous bien connaître nous-mêmes et de nous bien faire connaître aux autres.

Quelque pénible et opposée que soit à la nature cette conduite que je viens de tracer, qu'elle ne vous effraie cependant pas, mes chères Sœurs ! Tout s'aplanit par la grâce ; quand on a un but bien réfléchi, bien désiré ; quand on sent bien l'importance d'y parvenir et qu'on y place son bonheur, tous les moyens, quels qu'ils soient, qui y conduisent, ne sont-ils pas toujours saisis avec empressement ? On croit voir déjà l'objet désiré dans le moyen que l'on prend pour l'obtenir ; on l'y voit comme renfermé, on en jouit par l'espérance ; le bonheur qu'on s'en promet se répand d'avance sur tout ce qui y conduit ; il le rend précieux, facile, agréable, et soutient le courage. C'est ce que vous éprouverez autant de temps que vous n'aurez qu'un objet en vue, celui de remplir votre vocation, de correspondre aux grâces de Dieu et de vous avancer dans son amour et sa bienveillance ; les peines ne naîtront pour vous que lorsque votre cœur se divisera, lorsque vous voudrez mettre des bornes à ce que Dieu vous demandera par l'organe de ceux qui vous instruiront ; lorsque vous voudrez allier des choses incompatibles, le service de Dieu et le service de vos goûts particuliers ; lorsque vous vous diviserez et que vous ne voudrez accorder à Dieu qu'une portion seulement de vous-mêmes et vous en réserver l'autre. Alors toutes ces différences que je viens de tracer entre les voies de Dieu et celles qui conduisent aux avantages et aux satisfactions temporelles, n'indiqueraient plus la ligne que vous avez à suivre et celle que vous devez éviter : il faudrait les suivre toutes les deux à la fois, passer alternativement de l'une à l'autre, puisque vous auriez deux objets

en vue et un double but à atteindre. Il faudrait donc être envers vos Supérieurs dissimulées quant aux choses dont vous voulez vous réserver la jouissance, et confiantes quant à celles que vous donnez à Dieu ; laisser connaître les défauts auxquels vous ne tenez pas, mais cacher soigneusement ceux qui vous satisfont. Si quelqu'un révèle les premiers, il serait possible encore de voir dans sa démarche un acte de charité ; mais si l'on parle des seconds, je veux dire de ceux qui nous plaisent, ce ne sera plus de la charité, qu'on verra dans ce procédé, mais de l'indiscrétion, de la prévention, de l'exagération, de la mauvaise humeur, dont il faudra avoir soin de se garantir. Or, comment marcher ainsi à la fois sur deux routes si opposées ? On ne s'avance ni sur l'une ni sur l'autre ; on ne jouit de rien, on n'a de motifs suffisants pour aucun parti ; on est toujours dans la crainte de trop dire ou de ne pas assez dire ; on ne se sent pas porté vers Dieu par une confiance qui relève les forces, parce qu'on ne se sent pas assez généreux soi-même dans ce qu'on lui offre, et que le sentiment de notre confiance dans sa générosité naît de celle que nous nous sentons avoir envers lui ; on n'est pas non plus dédommagé de cette privation par les jouissances que l'on s'est réservées, parce qu'on ne peut se les conserver qu'avec trop de peines, et que trop souvent et trop justement ces peines deviennent des remords.

Par cette conduite, en formant ainsi un partage entre Dieu et soi, l'on vit toujours incertain de soi-même, ne pouvant se faire un état fixe qui procure le repos à notre âme ; incapable de soutenir ni les

efforts et les renoncements que l'état religieux exige, ni les remords et les craintes que font éprouver des sentiments, des actions que non-seulement on ne peut pas offrir à Dieu, mais encore que l'on ne peut guère regarder autrement que comme des infidélités à sa vocation ; on est placé comme dans un état habituel de guerre avec soi-même, quelquefois vainqueur, souvent vaincu, parce que, flottant toujours au gré des pensées qui dominent tour à tour, on prend parti, tantôt pour, tantôt contre l'ennemi qui dispute notre âme à la grâce.

Or, de quoi une âme est-elle capable dans cet état ? Peut-elle sérieusement et franchement s'occuper à rechercher ce qui en elle peut déplaire à Dieu, ou ce qu'il désire y voir de plus ? Les connaissances qu'elle trouverait dans un examen sérieux et approfondi d'elle-même ne sont-elles pas, au contraire, tout ce qu'elle redoute le plus d'acquérir ? Aussi, ce n'est pas tant dans sa conscience, qui ne la flatte pas, qu'elle se plaît à rentrer, que dans son imagination, qui lui présente obligeamment ou des motifs de sécurité dans la situation où elle est, ou d'heureuses illusions dans la situation où elle n'est pas, qu'elle lui crée telle qu'elle la désire et où elle la transporte ; ce qui l'éloigne de plus en plus de son vrai but. Peut-elle alors donner à sa prière l'attention qui naît du calme et la ferveur que produit une grande confiance ? Peut-elle goûter dans ses communications avec Dieu les consolations, les encouragements que reçoit de lui celui qui peut lui dire comme les apôtres : « Voilà que nous avons tout abandonné pour vous suivre ; quelle sera notre récompense ? »

N'y eût-il que l'inquiétude, la peine habituelle qui est l'effet de cette situation ; n'y eût-il que l'agitation continuelle produite par les pensées diverses qui se choquent et se combattent au dedans de nous, on deviendrait par là seul incapable de soin et d'attention, même pour les choses temporelles, à plus forte raison dans l'ordre des choses spirituelles.

Hélas ! disons-le à la honte de notre pauvre et misérable nature humaine, la pensée habituelle de Dieu, cette âme de la vie intérieure, de la vie religieuse, nous semble si difficile, elle nous effraie tant sous le point de vue du recueillement, de la vigilance, des soins, des efforts qu'elle exige, que nous sommes tentés de regarder comme un héroïsme ce qui devrait être un état ordinaire. Eh bien ! cette pensée de Dieu est-elle même possible quand à toutes ces difficultés se joignent les embarras de conscience, les combats intérieurs qu'éprouve un cœur divisé et qui met des réserves dans le don qu'il fait à Dieu de lui-même ? Et cependant sans cette pensée comment s'avancer dans l'état de perfection ? Comment supporter une continuité de peines, de fatigues et, ce qui est plus difficile encore, une série de choses qui contrarient nos affections et nos goûts ? Comment vivre de renoncements d'abnégation, si Dieu ne vient, par sa présence remplacer tout ce dont nous sommes contraints bon gré mal gré de nous dépouiller ? Mais aussi quelle force et quel encouragement nous recevons quand, dans ces circonstances pénibles, nous voyons des yeux de la foi Dieu se revêtir avec joie de tout ce dont nous nous sommes défaits par amour pour lui ; se donner lui-même pour nous dédom-

mager de tout ce à quoi nous avons renoncé; se manifester à notre foi comme il se manifesta visiblement à saint Martin, couvert du manteau dont ce saint avait revêtu un pauvre.

Bien pénétrées de ces choses, mes chères Sœurs, et bien convaincues premièrement qu'un cœur que Dieu appelle, que Dieu désire avoir, doit se donner à lui sans aucune réserve, et, en second lieu, que vous ne pouvez pas de vous-mêmes le former, ce cœur, et le rendre tel que Dieu veut qu'il soit, livrez-vous avec une entière docilité aux leçons qui vous seront données et à toutes les pratiques que l'on vous suggérera; gardez-vous de les juger, et n'allez pas croire que ce qui suffit à un simple fidèle dans le monde suffit aussi dans la religion; que Jésus-Christ n'exige pas plus de perfection, d'oubli de soi-même, de recueillement en lui de la part de ses épouses que de celles qui sont étrangères à ce titre. Ce serait d'avance renoncer aux fruits de votre noviciat, ce serait se présenter aux grâces de Dieu armé contre elles, se mettre dans un état de défense contre ses saintes inspirations; ce serait présumer de régler soi-même les qualités dont Dieu doit se contenter dans son épouse; ce serait la lui préparer non selon son cœur, mais selon qu'on la jugerait soi-même suffisamment digne de lui; ce serait, en un mot, aller au devant de Dieu sur une route de son choix, et non sur celle par laquelle il vient à nous, et s'exposer par là au danger presque certain de ne le rencontrer pas.

Ce n'est plus seulement dans la voie ordinaire de ses commandements, dans laquelle il appelle le commun des hommes, que Dieu vous attend; mais dans

la voie de son bon plaisir, dans l'ordre des volontés de son cœur; c'est des désirs de l'amitié, et non pas seulement des ordres d'un maître dont il attend de vous l'accomplissement. Le Maître veut être pour vous un ami; si vous manquez envers lui aux devoirs de l'amitié, satisferez-vous à l'obéissance que vous devez au Maître d'une manière qui le contente? Si vous manquez à Dieu se présentant à vous sous la forme d'un ami, contenterez-vous le Dieu qui est bien le maître sans doute de choisir la forme sous laquelle il veut bien se communiquer à ses créatures? Appelées par un privilège de sa grande bonté à l'état de la perfection chrétienne, il n'y a plus que cet état qui soit pour vous une voie suffisante et assurée. Quel danger ne court pas celui qui reste volontairement au-dessous de la perfection où Dieu l'appelle, et pour lequel il lui a accordé ses grâces; vous borner volontairement dans vos progrès vers la perfection, compromettre votre perfection, c'est pour vous compromettre votre salut même. Or, pour y avancer, qui peut se dire : Je saurai bien moi-même régler mes voies, faire choix des moyens, discerner ce qui est nécessaire, ce qui est simplement utile et ce qui est superflu?

Je me résume et je finis. Livrez-vous, mes chères Sœurs, à la joie que doit vous causer le choix distingué que Dieu fait de vous; prenez dans cette joie même, dans le sentiment bien éprouvé, bien établi en vous du bonheur de votre vocation, les motifs de la ferveur, du zèle, de la constance avec lesquels vous marcherez pendant votre noviciat à la rencontre de Jésus-Christ, qui vient à vous : *Præparare in*

occursum Dei tui. Persuadez-vous bien que, pour vous élever à la hauteur où doit s'efforcer d'atteindre une créature destinée à contracter avec Dieu les engagements de la profession religieuse, vous êtes incapables de vous-mêmes, fussiez-vous plus formées, plus instruites, plus avancées en âge que vous ne l'êtes, vous êtes incapables de concevoir aucune pensée, de former aucun jugement, de discerner les moyens propres ; que vous devez recevoir tout cela de Dieu même par le canal des personnes qu'il a placées près de vous pour vous instruire. N'oubliez pas que Dieu rejette un cœur qui ne se donne pas tout entier ; que tout ce qui n'est pas pour lui est contre lui ; que toute pensée, toute affection, toute parole de nature à ne pouvoir pas lui être offerte, l'offense.

Allez, mes chères Sœurs, allez avec courage et confiance à la rencontre de Dieu, qui vient à vous : *Præparare in occursum Dei tui.* Allez au devant de ses instructions avec une âme soumise, docile, dépouillée de toute confiance en elle-même, mais remplie de confiance en lui ; allez au devant de ses grâces avec un cœur humble, pénétré du sentiment de sa faiblesse, de son impuissance, autant que du désir d'être aidées de Dieu, pour lui préparer en vous une demeure assez digne de lui pour qu'il veuille bien y fixer son séjour à jamais ; allez tout entières au devant d'un Dieu qui veut bien se donner tout entier à vous. Allez enfin au devant de ses récompenses éternelles ; il vient vous en apporter le gage dans la faveur d'une vocation si privilégiée, dans les enseignements qu'il vous ménage, dans les secours de

tout genre qu'il vous destine ; et vous vous en assurerez la possession par votre dévouement et votre fidèle correspondance à ses grâces. Ainsi soit-il.

IV.

Pour une Profession.

Pars mea Deus in aeternum.

Dieu est mon partage pour l'éternité.

(Psaume 72.)

Voilà, mes chères Sœurs, ce que vous allez dire à Dieu dans votre profession. Ce grand acte de religion est de votre part une renonciation aux droits que Dieu vous a laissés sur vous-mêmes afin qu'il en accroisse son domaine sur vous ; elle est de la part de Dieu une adoption plus particulière qu'il fait de vous, afin de vous donner un titre de plus auprès de lui. Elle est non-seulement un acte de soumission aux lois que le Créateur a imposées à sa créature, mais un hommage libre et volontaire par lequel elle se soumet encore à son bon plaisir. Vous allez de votre côté resserrer et perfectionner les liens qui vous attachent déjà à Dieu, et du sien Dieu va se rapprocher de vous et entrer avec vous dans une liaison plus intime. Dans le baptême vous avez renoncé à tout ce qui peut offenser Dieu ; dans la profession religieuse vous vous engagez à tout ce qui peut lui plaire. L'un vous a faite enfant de Dieu, l'autre vous place dans un rapprochement avec lui qui a quelque chose de l'égalité, puisqu'il va jusqu'à vous élever au rang d'une épouse. Ce ne

sera plus seulement sur ce qui est permis ou défendu que vous allez régler vos actions; ce sera sur ce qui est agréable à Dieu, sur les désirs de son cœur. Ainsi vous allez être le partage de Dieu parce qu'il réunira toutes vos affections, parce qu'il sera le maître de toutes vos volontés, parce qu'il sera le but de toute votre ambition et de tous vos désirs. Dieu sera ainsi votre partage, parce qu'il se donnera tout entier à vous pour remplacer tout ce dont vous vous serez dépouillée pour lui.

Si tous les chrétiens ont droit de dire : Dieu est mon partage, parce qu'il l'est réellement par l'effet des vertus de foi, d'espérance, de charité qui les portent à Dieu; combien à plus forte raison n'aurez-vous pas le droit de le dire, mes chères Sœurs, vous en qui ces vertus s'accompliront d'une manière plus parfaite par la profession religieuse ? Car si j'entends bien le sens des vœux que vous allez faire, ils me semblent correspondre à ces trois grandes vertus qui constituent le chrétien, la foi, l'espérance et la charité, et en être comme le développement, la perfection et l'esprit.

La foi soumet l'esprit à la croyance des vérités que Dieu a révélées, quelque incompréhensibles qu'elles soient. L'obéissance soumet, non-seulement nos actions, nos jugements, mais notre volonté elle-même à la volonté de Dieu, quelque supérieure qu'elle soit à notre intelligence et à nos lumières, et quelque opposée qu'elle leur paraisse.

L'espérance a pour objet les grâces et les récompenses de Dieu; elle a pour fondement notre confiance en lui; et elle se prononce dans le vœu de pauvreté, qui se repose sur Dieu soit des soins de la vie tempo-

relle, soit d'une compensation pour les privations auxquelles la pauvreté se soumet.

La charité, la vertu la plus parfaite, la seule vertu du Ciel, celle qui dès cette vie nous assimile aux chérubins, dont les cœurs brûlent du plus ardent amour de Dieu, la charité s'allume dans une âme qui cherche à se rapprocher de ces esprits célestes en s'efforçant de se dégager des liens du corps, de se décharger de son poids pour être plus libre de s'élever vers Dieu, et c'est là l'heureuse situation qu'opère le vœu de chasteté.

La vérité de Dieu est le fondement de notre foi. Nous croyons parce que Dieu ne peut ni se tromper, ni nous tromper nous-mêmes; nous honorons Dieu par la foi parce que nous mettons sa parole au-dessus de nos lumières, et que nous anéantissons notre raison en présence de son témoignage. La foi est déjà une obéissance de l'esprit, et elle devient, dans l'accomplissement du vœu que vous allez faire, une obéissance de la volonté, dont Dieu tire également sa gloire. Les règles de l'obéissance de l'esprit aux vérités révélées sont aussi les règles de l'obéissance de la volonté aux désirs de Dieu. L'obéissance comme la foi doit être entière, intérieure et prenant son motif en Dieu même.

Le vrai chrétien se croirait coupable envers toutes les vérités de la foi s'il se permettait de douter d'une seule. De même l'obéissance qui ne serait pas toujours égale renverserait le fondement même sur lequel elle s'appuie; elle blesserait l'autorité de Dieu; elle retrancherait quelque chose du don de soumission qu'elle lui a fait. Moins la chose qui est prescrite paraît être de conséquence, plus elle est en opposition avec nos

propres idées et nos jugements; plus dans ce cas l'obéissance honore Dieu, parce que moins elle prend son motif dans la conviction de notre esprit ou dans l'importance de l'objet en lui-même, plus elle le prend dans la volonté de Dieu; elle n'excepte donc rien; et, soit qu'on lui prescrive des choses importantes ou légères, soit qu'elles lui paraissent conformes ou opposées à ses jugements, elle voit également l'autorité de Dieu dans les unes comme dans les autres, et cela lui suffit; l'autorité de Dieu lui tient lieu de tous raisonnements dans l'obéissance comme dans la foi, dont l'obéissance est comme la profession.

C'est la foi d'Abraham que loue l'apôtre saint Paul lorsqu'il parle de la fidélité avec laquelle il obéit à Dieu, qui lui prescrivait de se transporter dans un autre lieu que celui qu'il habitait : *Fide obedivit*, il obéit par la foi. En effet, c'est bien la foi du patriarche qui mérite d'être louée, parce que ce fut sa foi qui décida son obéissance. Si sa foi eût été moins vive, à combien de raisonnements, à combien de questions le commandement qu'il recevait ne lui eût-il pas donné lieu! Quitter le lieu où l'on a un établissement tout formé pour transporter au loin et dans un pays inconnu sa famille, de nombreux serviteurs, d'immenses troupeaux, toutes ses possessions; que de prétextes apparents à des réflexions, à des délais, à des éclaircissements préalables! Mais la vraie foi n'hésite pas; le patriarche commence par obéir; il part avant de savoir où il va : *Exiit nesciens quò iret*; et voilà l'héroïsme de la foi et le triomphe de l'autorité de Dieu dans l'obéissance entière de l'homme.

Un modèle plus glorieux pour vous à vous propo-

ser, plus parfait à imiter ; un modèle qui vous appartient plus particulièrement, puisque vous allez être élevée à la dignité de son épouse, c'est Jésus-Christ. Voyez son obéissance; pouvait-elle être plus entière, puisque, selon l'expression de l'Apôtre, il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix !

C'est à ce grand modèle d'obéissance que vous allez obéir vous-mêmes. Se bornera-t-il à n'exiger que l'action extérieur ? Non, sans doute. C'est sur le cœur qu'il veut régner, c'est là où il porte son attention : *Dominus autem intuetur cor*. C'est l'assentiment du cœur qu'il désire ; ce sont des serviteurs en esprit et en vérité qu'il cherche. De même que les œuvres sans la foi seraient inutiles au salut, ainsi l'acte extérieur de l'obéissance sans l'acte intérieur de la volonté, ne peut être méritoire aux yeux de Dieu. Ce n'est jamais en nous l'action extérieur qui est vertu ou péché ; c'est l'acte de la volonté qui la produit, ou qui y consent, qui en détermine la nature ; c'est donc cette volonté, seul auteur en nous du péché, qui doit être immolée à Dieu et servir par sa soumission de victime d'expiation pour toutes les révoltes dont elle s'est rendue coupable envers lui.

Si nous n'avions à obéir qu'à une autorité humaine, l'action suffirait. Mais c'est en Dieu que notre obéissance comme notre foi prend son motif, et Dieu, sans doute, a bien également le droit de soumettre notre volonté comme de décider notre action.

Si vous ne croyiez les vérités révélées que pour avoir compris, vous n'auriez pas la foi, mais une croyance toute naturelle. De même si votre volonté ne se sou-

mettait qu'après avoir jugé ce qui lui est prescrit, et l'avoir trouvé conforme à ses propres idées, c'est à elle-même qu'elle obéirait, et elle serait à elle-même toute sa récompense. Si vous ne croyiez les vérités de la foi que sur la parole d'un homme, quelles que soient son autorité et la confiance qu'il vous inspire, ce ne serait toujours pas là la foi, mais une croyance purement humaine. De même encore, si vous ne soumettiez votre volonté qu'à raison et à proportion de l'estime que vous faites de la personne et de la confiance qu'elle vous inspire, ce ne serait toujours là qu'une obéissance humaine qui n'honorerait que l'homme en qui elle prendrait son motif. Mais l'obéissance qui ne se permet ni raisonnement, ni distinction entre ce qui est grave ou léger, entre telle ou telle personne de qui émane le commandement; qui voit Dieu en tout, qui considère toujours et la règle et le Supérieur comme les organes de Dieu auprès d'elle, cette obéissance, dis-je, est la foi mise en action; elle en est l'expression, le développement; elle en a tout l'effet et le mérite.

J'ai dit que la pauvreté volontaire était dans l'homme l'expression, le témoignage de son espérance, de sa confiance en Dieu. Le vœu que vous allez en faire est restreint, je le sais, puisque vous conservez des propriétés; mais la piété, le dévouement, la ferveur, franchissent aisément ces bornes, et, opérant un dépouillement intérieur et parfait, rendent à votre vœu toute sa générosité et tout son mérite. Vous n'estimerez donc rien comme à vous; tout ce que vous avez pu considérer jusqu'ici comme une propriété, en perdra la qualité à vos yeux, et retour-

nera à Dieu, de qui il émane; c'est dans ses mains seules que vous vous permettrez de le voir et d'après sa permission expresse que vous vous croirez autorisées à en user. Vous ne serez donc occupées ni de sollicitude pour conserver, ni de désir de jouir, ni de crainte de perdre, ni, à plus forte raison, de soin pour accroître; vous attendrez tout de Dieu, à qui vous donnez tout. Cet abandon, cette indifférence, annonceront d'une part votre confiance en Dieu, sur qui vous vous reposez pour tous les besoins de la vie temporelle; elles annonceront de l'autre votre espérance en lui pour la vie future; car le détachement des biens de la terre, le peu de prix qu'on attache aux jouissances qu'ils servent à procurer, signifient que nous nous regardons comme étrangers ici-bas, et que nous espérons arriver à une patrie qui est véritablement et uniquement la nôtre. Nous imitons en cela dans son espérance le saint patriarche que j'ai cité. Transporté dans la terre de Chanaan, que Dieu lui avait donnée, il y vécut comme sur une terre étrangère; il dédaigna d'y bâtir des maisons; il habitait sous des tentes : car dit l'Apôtre, il espérait une meilleure patrie; il attendait cette cité sainte dont le fondement est immuable, parce que Dieu en est le fondateur et l'architecte. De même, mes chères Sœurs, ne considérant point comme à vous les biens qu'il a plu à la divine Providence de laisser à votre disposition, vous vous en servirez comme Abraham se servait des fruits de la terre de Chanaan, par la nécessité d'en user, vous regardant toujours comme destinées à d'autres biens.

Rejeter ainsi loin de soi toute sollicitude temporelle

pour s'occuper plus facilement des intérêts de Dieu, n'est-ce pas lui dire par un langage d'action que nous nous reposons sur lui de tout ce qui nous est nécessaire? Ne se permettre aucune jouissance dans cette vie temporelle, n'est-ce pas aussi dire à Dieu que nous espérons de lui une autre vie, une autre patrie, d'autres jouissances? Le vœu de pauvreté est donc la pratique de l'espérance chrétienne.

Combien le vœu de chasteté n'est-il pas propre à rendre et plus vif et plus tendre notre amour pour Dieu! Celui qui est engagé dans les liens du siècle, dit saint Paul, doit allier le soin de plaire à Dieu avec celui de plaire à la personne à qui il a uni son sort; ainsi il est divisé dans ses affections, partagé dans ses devoirs; mais une vierge s'occupe uniquement du soin des choses du Seigneur; elle pense à ce qu'elle doit faire, afin d'être sainte de corps et d'esprit et de se rendre agréable à Dieu.

Je ne parlerai ici de la chasteté que dans le sens où saint Paul l'a considérée, c'est-à-dire sous le point de vue de la liberté d'esprit et de cœur dans laquelle elle nous place. Dans un sens plus direct, le vœu que vous allez en faire rendra, il est vrai, vos obligations plus saintes, mais il n'ajoutera rien à leur étendue. C'est déjà bien assez qu'il restreigne en nous les affections trop vives, les attachements trop humains; qu'il modère ce penchant de la nature qui nous porte à unir notre cœur à un autre cœur; et qu'il nous retienne sur cette pente, si glissante, où nous trouvons tant de douceur à nous laisser aller.

Indépendamment du grand danger que peuvent avoir ces sortes d'attachements; en supposant même

que tous ces sentiments que le cœur se plaît tant à concevoir et à nourrir, ne soient pas mauvais dans leur objet, ils le sont presque toujours dans leur effet, parce qu'ils deviennent des obstacles à cette perfection de charité que le vœu de chasteté est destiné à produire en vous ; ils alarment toujours la chaste épouse de Jésus-Christ. La charité chrétienne est l'unique amour qui ne lui soit point suspect ; c'est pour cela qu'elle étouffe tous les mouvements de tendresse qu'elle ressent pour ses propres Sœurs lorsqu'elle aperçoit que cette tendresse est excitée en son cœur par des qualités purement naturelles. Bien plus, elle est dans l'inquiétude, elle frémit lorsqu'elle voit qu'on aime en elle quelque autre chose que l'image du Créateur ; aussi n'a-t-elle point de retour, point de reconnaissance pour toutes ces caresses qui sont des marques d'une affection purement humaine ; elle craint toujours que quelques créatures ne ravissent son cœur à son Epoux, ou qu'elle ne lui ravisse elle-même le cœur de quelqu'une de ses créatures. C'est là son unique sollicitude, et celle-là la délivre de toute autre.

C'est par la raison que l'état du mariage double nos soins et nos sollicitudes, bien qu'il soit saint en lui-même, que l'Apôtre place cet état si fort au-dessous de la virginité ou de la viduité. Ce serait donc en perdre, sous ce rapport, tout l'avantage que de permettre à son cœur des goûts, des sentiments, qui en partageraient les affections et le rempliraient de sollicitude. Car de là naîtraient d'une part des jouissances où Dieu ne serait pour rien, et qui, nous rendant ses entretiens et ses consolations moins né-

cessaires, feraient que nous les rechercherions avec moins d'empressement, que nous nous y livrerions avec moins de ferveur, et que nous y trouverions moins de douceur et de secours. De là naîtraient encore en foule les soins pour conserver les cœurs que l'on aurait ainsi cherché à s'acquérir, et que l'on trouverait tant de charme à posséder; de là l'inquiétude de les perdre, le travail pour éviter ce malheur, le tourment des soupçons, l'éloignement pour tout ce qui porte ombrage. Serait-ce à cette agitation que Jésus-Christ reconnaîtrait le cœur de sa chaste et fidèle épouse?

Cette précieuse qualité est l'effet de l'union de notre esprit avec celui de Jésus-Christ. Or, comment notre esprit s'unirait-il au sien s'il était rempli de pensées, d'affections que Jésus-Christ n'aurait pas approuvées ou seulement qu'il n'y aurait pas mises lui-même? S'unirait-il à quelque chose qui lui serait étranger, où il n'aurait pas une part? Il n'est donc pas jusqu'aux sentiments les plus graves et les mieux mérités, ceux de respect, d'estime, de confiance, que nous ne dussions concevoir pour des créatures qu'autant que nous sommes assurés que le divin Epoux nous y autorise; et le moyen de connaître son consentement est de voir si ces sentiments nous portent véritablement à lui, et si nous nous sentons rapprochés de lui par nos communications avec les personnes qui en sont les objets.

Ce que je dis des personnes, je le dis également des choses; car tenir à un office, à un emploi, à un meuble même, à un objet quel qu'il soit, s'y complaire, s'y attacher, c'est une infidélité plus ou moins

grande à l'alliance spirituelle que Jésus-Christ permet à l'âme religieuse de contracter avec lui ; il se donne tout entier ; il a bien droit, sans doute, d'exiger un retour égal.

Voilà mes très chères Sœurs, les lois sur lesquelles est établie votre alliance spirituelle avec Jésus-Christ ; ce n'est qu'en les accomplissant avec soin que vous pourrez dire : Dieu est mon partage. Voilà le côté laborieux des engagements que vous allez contracter ; mais en voici les douceurs, les consolations et les charmes. Ils sont renfermés ainsi que vos devoirs dans cette même pensée : Dieu est mon partage. Dans ces courtes paroles vous avez en abrégé tous les devoirs qui vous lient à Dieu, et tous les titres qui attachent Dieu à vous.

C'est par la voie même par laquelle vous vous portez vers Dieu que Dieu descendra en vous. Les vœux de la religion vous attachent à lui par la perfection des vertus de foi, d'espérance et de charité ; et Dieu se placera dans l'exercice que vous ferez de ces vertus pour se communiquer à vous. Il vous donnera dans la foi une lumière, dans l'espérance un rapprochement des biens qui en sont l'objet, et l'amour, l'amour, qui ne peut être payé que par l'amour, recevra dans les tendres communications du divin Epoux ce caractère qui, rendant ce sentiment plus fort que la mort, *fortis ut mors dilectio*, vous rendra tout facile.

La vie d'une Religieuse est précisément la vie du juste dont parle l'Apôtre, parce que c'est une vie de foi : *Justus ex fide vivit*. L'obéissance donne la mort à ses goûts, à ses jugements, à sa volonté, et Jésus-

Christ, qui habite dans son cœur par la foi, *Christum habitare per fidem in cordibus nostris*, devient le principe de son mouvement, de son action et de sa nouvelle vie. C'est Dieu qui dirige tout en elle, qui anime tout, qui dispose de tout : tout y est conforme à la volonté de Dieu. Quelle heureuse vie que celle dont Dieu dispose ainsi à tous les instants et pour tous les actes, où, comme dans la croyance des vérités de la foi, on n'a nulle crainte de s'égarer, nul doute, nulle hésitation sur la détermination que l'on a à prendre. Quel repos, qu'elle douce paix produit cette sécurité ! Pour sentir le prix de cette heureuse situation, comparez-là à celle des hommes de la terre qui, donnant tout à leurs propres jugements et à leurs lumières, se fatiguent à chercher dans leurs raisonnements et leur prévoyance le parti qu'il leur convient de prendre dans les diverses conjonctures où ils se trouvent. Que de soins, que d'inquiétudes pour diriger leurs marches ! Que de mouvements, que de sollicitudes, que de fatigues pour suivre leurs projets, pour éloigner les contrariétés, pour assurer le succès ! L'obtient-on ? La lassitude, la pensée de tout ce qu'il a coûté, la possession elle-même, en affaiblissent, en éteignent la jouissance. A-t-on manqué son but ? Les reproches qu'on se fait sur son imprévoyance, les erreurs que l'on s'attribue dans les moyens que l'on a employés ; la pensée que l'on n'a pas assez fait, aggravent l'infortune, et la vie se passe ainsi à craindre, à espérer, à regretter, à travailler à nouveaux frais, et à se préparer pour le moment de la mort la désolante pensée du vide et de l'inutilité de la vie.

Que votre sort est différent, mes chères Sœurs! Vous voyez avec sécurité toutes ces agitations dans les esprits, tous ces tourments de la prévoyance humaine, depuis l'asile de la paix où Dieu vous a placées. Qu'est-ce qui fait ici votre sécurité? L'obéissance que vous rendez à Dieu par la foi, qui vous montre son autorité dans la règle et dans vos Supérieurs. Tant que la foi dominera sur la volonté, tant que vous agirez par l'obéissance, vous serez établies dans la liberté de l'esprit, qui est celle des enfants de Dieu. N'est-ce pas être véritablement libre que de connaître et faire toujours ce qui plaît à Dieu? Or, la foi nous le fait connaître et l'obéissance nous le fait pratiquer. Elle est donc la foi mise en pratique, comme le détachement est l'espérance mise en action.

Si les préceptes que Dieu nous fait ont quelque chose de pénible à la nature, oh! combien ses promesses sont agréables aux cœurs qui savent s'ouvrir pour les recevoir! Combien elles les dilatent et les remplissent de joie, de force et de consolation! L'homme terrestre ne voit dans les renoncements évangéliques que privations et peines, et il se rebute. L'âme religieuse y voit des acquisitions, des richesses, des mérites, une récompense éternelle, et elle s'encourage; elle sait qu'elle ne perd rien par l'abstinence; que la privation d'une jouissance temporelle est la certitude d'une jouissance éternelle. C'est toujours la promesse de Dieu qu'elle voit dans tous ses renoncements, promesse si magnifique et si clairement exprimée: « Vous qui avez renoncé à tout pour me suivre, lorsque le Fils de l'homme se reposera dans sa gloire, vous serez vous-mêmes placés près de lui sur des trônes

où vous jugerez les nations. » Rapprochez dans votre esprit la pensée d'un trône de gloire établi à côté de celui du Fils de Dieu et la souffrance momentanée de la pauvreté évangélique. L'idée du trône est liée ici à la pratique de la pauvreté, celle-ci forme les degrés qui servent à y monter. De ces deux pensées ainsi rapprochées, laquelle dominera sur l'autre ? Sera-ce la peine passagère, la petite humiliation d'agir en pauvre et de porter dans sa conduite quelques emblèmes de la pauvreté qui l'emportera dans notre esprit ? Sera-ce le trône de gloire vers lequel on s'avance ? Celui-ci perdra-t-il de son prix parce qu'il a pour base l'esprit de détachement et de pauvreté, ou plutôt ces humbles vertus ne seront-elles pas relevées, annoblies par le trône auquel elles servent de fondement ? Oh ! il ne peut y avoir de doute. Ne séparons donc jamais la pensée des promesses de Jésus-Christ du sentiment de privation que peut produire la pratique de la pauvreté, et nous ne verrons plus en elle que les promesses.

Quelles pensées occupent le laboureur qui jette son grain sur la terre ? Lui en coûte-t-il de s'en déssaisir ? Regrette-t-il la perte qu'il en fait ? Croit-il s'appauvrir en le répandant ? Il n'en a pas même l'idée ; il n'a que celle de l'accroissement et de la multiplication que recevra son grain. Il n'est accessible qu'à une seule peine, car les fatigues, les veilles, les travaux, ne sont rien pour lui, tant il a présente à l'esprit l'époque de la moisson ; cette peine, c'est que la saison ne contrarie son travail et n'empêche sa main prodigue et confiante de se défaire de la semence.

Ainsi, mes chères Sœurs, Dieu répondra aux efforts que vous ferez pour lui témoigner par des renoncements et des privations temporelles combien est grande votre espérance dans ses promesses; il se rapprochera de vous par votre espérance même; il en accroîtra la vivacité, la certitude; chaque privation sera, à sa manière, une possession de Dieu, et n'ayant d'autre crainte que de ne le pas posséder assez, vous n'aurez, comme le laboureur dont j'ai pris une comparaison, d'autre inquiétude que celle d'être restreintes dans le désir de donner à Dieu des preuves de votre espérance en lui, en multipliant les actes de détachement et de mépris des biens de la terre.

Une possession de Dieu plus présente encore, plus vive et plus parfaite vous attend; c'est celle qui opère la charité; c'est la vertu des habitants du ciel, c'est leur bonheur. C'est s'élever au ciel, c'est commencer à y entrer déjà que se dépouiller de ses sens, de soi-même, de tout ce qui peut ralentir en nous les élans d'une vertu qui nous porte si directement à Dieu. Or, le vœu de chasteté achève de rendre ce dépouillement parfait. L'obéissance, la pauvreté, forment comme la dot que vous apportez au divin Epoux; la chasteté, c'est vous-même. Dans les deux premiers engagements, vous offrez à Dieu vos biens et vos facultés; dans le troisième, vous lui offrez votre propre personne; c'est celui-ci qui vous constitue véritablement épouse et qui vous autorise à dire dans toute l'étendue de cette expression : Dieu est mon partage. Ajoutez encore : Et je suis moi-même le partage de Dieu et l'objet de sa bienveillance. Considérez comme elle se déclare envers vous. Dieu

vous place dans l'état qu'il a déclaré être le plus parfait, dans l'état qu'il a choisi pour être celui de sa divine Mère; il vous met au rang de ceux qui, dans sa gloire, approcheront le plus près de son trône, et sur qui il nous dit par son prophète qu'ici-bas son œil se porte avec plus d'attention et se repose avec plus de complaisance, afin de mieux connaître l'emploi de leurs jours, et de ne rien perdre de la gloire qu'il peut en retirer : *Novit dies immaculatum.*

Je ne finirais pas ce cantique à la louange de l'état saint que vous allez vouer à Dieu si je voulais rapporter tout ce qu'il nous en a dit par ses prophètes, par ses apôtres et de sa propre bouche. Je mettrai le dernier trait à ce tableau des faveurs de Dieu sur vous, et je comblerai, sans doute, votre reconnaissance et votre amour pour lui, en vous disant : L'estime que vous faites de la vertu à laquelle vous venez vous dévouer, ce n'est pas vous qui l'avez produite en vous. Jésus-Christ a dit : Les hommes ne sont pas capables d'eux-mêmes d'en connaître le prix, il n'y a que ceux à qui cela a été donné. Reconnaissez donc en vous, dans la démarche qui vous conduit en ce moment au pied de l'autel, une lumière du Ciel, le choix de Dieu, un don de son amour, une marque de prédilection, l'opération de sa grâce, votre sanctification commencée. Adorez, remerciez; que votre cœur se remplisse de joie, de consolation, de confiance, Ah! sans doute, Dieu achèvera, Dieu confirmera, Dieu perfectionnera le bien qu'il a commencé en vous. Conduites par son amour, avancez-vous vers l'autel où il va s'immoler lui-même

pour vous. Mêlez à son sang les vœux qui vont vous attacher à lui. Que la voix de ce sang, prix auguste de notre rédemption, s'unisse à celle que vous allez élever vers Dieu, et qu'elles montent ensemble jusqu'à son trône; qu'il voie sur le même autel et la source et l'effet de la grâce; et le Dieu charitable, qui se fait victime pour sa créature, et la créature reconnaissante qui s'élance vers lui pour ne faire avec lui qu'un même holocauste, en anéantissant par l'obéissance ses lumières, sa raison, sa volonté devant le Dieu qui est le fondement de notre foi; en renonçant, par la pratique de la pauvreté chrétienne, à toutes les jouissances terrestres, pour se porter avec plus de ferveur vers le Dieu qui est le motif et l'objet de son espérance; en interdisant à son cœur par le vœu de chasteté toute affection, tout attachement humain, pour le réserver plus entièrement à Dieu, qui, après s'être fait victime, se fait encore Epoux, comme pour épuiser tous les genres d'amour envers elle.

Oh! si toute votre vie peut-être une habitude de foi, d'espérance et de charité, comme votre profession en est un acte, votre âme sera toute préparée à voir face à face le Dieu à qui elle se sera soumise, tout voilé qu'il était sous l'ombre des mystères; à posséder le Dieu qui, ne se communiquant encore que comme objet d'espérance, aura néanmoins été préféré à toute jouissance présente et sensible; à aimer dans le ciel, et au degré où il s'aime lui-même, le Dieu que seul elle aura constamment cherché à aimer sur la terre.

Qu'elle est agréable à Dieu cette cérémonie, qui

est comme l'abrégé de la religion, l'expression de ses vertus les plus parfaites, celles, qui se rapportent directement et immédiatement à Dieu, et qui constituent essentiellement le chrétien. Venez donc, filles de la religion, venez, à la suite et à l'exemple de la première des chrétiennes, de Marie, vous présenter à Dieu dans son temple pour vous y occuper à faire sa volonté, à jouir d'avance des biens qu'il nous a promis, à faire de vos actions autant d'actes de son amour. Le sort de Marie est celui que son Fils vous destine. Voulant honorer sa sainte Mère au jour où l'Eglise célèbre la fête de sa Présentation au temple, il lui donne en vous de nouvelles filles; et vous êtes bien les filles de Marie, puisque vous êtes les épouses de son Fils; il suscite des imitatrices de son dévouement, des vierges chrétiennes qui, inspirées par son exemple, se confiant en son secours, fortes de se trouver à sa suite, continuent l'œuvre de son dévouement, et disent à Dieu par leur démarche qu'elles ne connaissent de bonheur que dans son service, et qu'un jour passé dans son temple vaut mieux que mille années dans les délices du monde.

C'est sous ce point de vue que Dieu envisage sans doute cette pieuse communauté, objet particulier de sa protection. Vous formez toutes ici, mes chères Sœurs, le cortège de Marie, moins encore par la présence de vos personnes que par la conformité de vos sentiments à ceux de cette Reine des Vierges, vous donnant à Dieu avec assez de générosité, d'empressement, d'intégrité pour que Dieu, après avoir recueilli la gloire du dévouement de Marie, puisse encore, en jetant les yeux sur le vôtre, en recevoir

quelque honneur. Je partage avec vous, mes chères Sœurs, toute la joie que vous ressentez à l'approche du jour où vous allez renouveler à Dieu les serments qui vous attachent à lui. Ils sont la sincère expression de vos désirs, de vos résolutions, de votre amour pour Dieu, de tous les sentiments de vos cœurs. Puissent-ils devenir à la fin de vos jours l'abrégé de l'histoire de toute votre vie, de telle sorte qu'on puisse dire de chacune de vous avec vérité : Elle a servi les pauvres de Jésus-Christ dans la soumission parfaite de sa volonté à celle de Dieu, dans un détachement entier des choses de la terre, dans une pureté d'esprit et de cœur qui rendait agréable à Dieu l'amour dont elle brûlait pour lui. En un mot, elle a fait vœu de foi, d'espérance et d'amour, et maintenant l'amour s'est accru, pour son bonheur, de tout ce qui appartenait à la foi et à l'espérance. A présent elle aime d'autant plus qu'elle voit Celui en qui elle a cru, qu'elle possède Celui en qui elle a espéré, et qu'elle le verra et le possédera éternellement.

V.

Pour la fête de la Présentation. Rénovation des Vœux.

Une année s'est écoulée, mes très chères Sœurs, depuis que vous avez renouvelé à Dieu le vœu de le servir dans les pauvres en gardant la chasteté, la

pauvreté et l'obéissance. Vous allez en faire encore le renouvellement. Vous vous trouvez dans ce moment entre deux engagements avec Dieu ; l'un qui est fini, l'autre qui va commencer. Vous êtes placées comme à un point de vue d'où vous apercevez et le passé et l'avenir. Ce moment a quelque chose de particulier dont votre ferveur saura profiter. Il est hors du temps ; voyez l'année qui vient de s'écouler, elle n'est plus pour vous. Il n'appartient pas encore à l'éternité ; voyez l'année qui s'ouvre devant vous. Qu'est-ce donc que ce moment sous le point de vue que nous le considérons ici ? C'est comme un point entre le temps et l'éternité, c'est un intervalle entre l'un et l'autre, qui vous est donné pour être la réparation de l'un et la préparation à l'autre. C'est le moment de vous rendre compte à vous-mêmes, en présence de Dieu, de la fidélité avec laquelle vous avez rempli vos engagements passés, et des dispositions dans lesquelles vous allez en contracter de nouveaux.

Comment ont-ils été remplis, ces engagements avec Dieu ? Je ne parle pas seulement des obligations particulières résultant de vos vœux ; je parle encore des obligations en générale imposées à tout chrétien qui a renoncé à soi et à l'esprit du monde pour suivre l'esprit de Jésus-Christ, et des obligations plus spéciales encore imposées aux personnes que Dieu a appelées à professer le christianisme d'une manière plus parfaite. Pour vous rendre raison à vous-mêmes sur un point d'une si haute importance, il est une chose à examiner d'abord. Est-ce l'esprit de Dieu, est-ce le vôtre propre qui a dominé en vous ? Si votre vie a été, selon le conseil de l'Apôtre, cachée avec

Jésus-Christ en Dieu, ce seront ses intérêts propres, sa gloire, son service, qui se seront présentés à vous en tête de vos déterminations et de vos démarches et qui les auront dirigées; tout en vous aura reçu de cette céleste influence le caractère d'une action faite pour Dieu et qui se rapporte à lui. C'est pour lui que vous aurez vécu; voilà une année qui appartient à Dieu, l'examen en est fait.

Il faut au contraire reprendre le détail de toutes ses actions pour les connaître et les juger en particulier, si l'esprit, trop livré au dehors, a souvent perdu de vue Dieu et ses intérêts; car alors vous seriez rentrées sous l'empire de vos goûts, de votre humeur propre et de toutes les petites considérations humaines qui se seront présentées à vous. Dans cet état que de choses ont été dites, combien ont été faites auxquelles non-seulement Dieu n'a eu aucune part, mais encore qui ont pu contrarier ses desseins et ses intentions! Quelle ample matière s'offre là à un examen et à des réflexions!

Je veux bien que le témoignage de la conscience ne reproche rien sur cela de bien grave et de bien positif; mais la seule possibilité que ce défaut de recueillement nous ait entraînés dans nombre de fautes, le seul doute sur cela n'appelle-t-il pas toute notre sollicitude, et n'exige-t-il pas un examen un peu détaillé des actions qui ont rempli l'année qui s'est écoulée?

Votre but est de plaire à Dieu en toutes choses; dans toutes vos pensées comme dans vos actions, dans les moindres comme dans les plus importantes; vous les offrez toutes à Dieu au commencement de chaque

jour ; vous lui offrez l'intention de faire en tout sa volonté ; mais, si cet acte d'offrande terminé, la pensée de Dieu vous échappe et que vous reveniez aussitôt à vous-même, vous vous placez dans le danger prochain de reprendre en détail tout ce que vous avez offert en général. Si ce n'est pas Dieu, ce sera vous que vous considérerez dans les différentes occurrences, et ce sera d'après le rapport qu'elles auront avec vous que vous vous déciderez, que vous jugerez, que vous agirez ; il n'est donc que la pensée habituelle de Dieu, l'esprit intérieur, qui puisse assurer à Dieu l'exécution de l'offrande générale que vous lui faites au commencement de la journée et que vous allez renouveler en sa présence d'une manière plus solennelle.

Ce recueillement habituel, cet esprit intérieur n'est pas une pratique qui ne soit propre qu'aux personnes appelées à un état de perfection extraordinaire, à une haute contemplation ; ce n'est pas un acte de surérogation ; c'est le devoir de tout chrétien ; c'est la pratique indispensable de toute personne qui a à cœur son salut et qui veut efficacement y travailler. Ce n'est, pour ainsi dire et en d'autres termes, que l'accomplissement du précepte de vigilance que Jésus-Christ a fait à tous les hommes. C'est une conséquence nécessaire de l'amour de Dieu.

Ce n'est que pour ne pas comprendre le sens de cette obligation si nécessaire que l'on se persuade qu'elle n'est imposée qu'à un certain ordre d'âmes pieuses, qu'elle est impossible aux autres, et impraticable surtout aux personnes livrées à des occupations nombreuses, assujétissantes et qui font avoir une multitude de relations avec les choses extérieures.

Comment, se dit-on à soi-même, comment avoir toujours la pensée de Dieu présente à l'esprit conjointement avec la pensée de tant d'autres choses dont le soin nous est confié? Toujours penser à Dieu, cela ne se peut; et l'on s'excuse ainsi de toutes les légèretés, de tous les manquements, de toutes les paroles qui échappent, de tous les motifs imparfaits qui nous font penser et agir. On se rassure sur le mérite de toutes ses œuvres en comptant sur l'offrande générale qu'on a faite. Prenons-y garde, la foi qui sauve n'est pas celle qui est renfermée dans une formule de croyance que l'on se borne à prononcer, c'est celle qui, répandue dans toutes nos œuvres, leur donne l'âme et la vie : de même nos actions seront-elles suffisamment animées d'un esprit de vie si elles ne le reçoivent que par l'effet d'une offrande générale que nous en aurons faite à Dieu, et que nous nous croirons autorisés à ne plus nous rappeler. Il faut qu'elle persévère, qu'elle nous serve à discerner en toute occasion et la nature de l'action et la nature du motif; et qu'ainsi chaque action devienne une expression particulière de cette offrande. Est-ce à dire qu'il faille accompagner chacune de nos actions de la même attention de l'esprit à la présence de Dieu, de la même dévotion actuelle que celle qui doit animer nos prières dans le temps que nous vaquons à ce saint exercice? Non, cela serait au-dessus de notre portée; cela n'est même pas nécessaire pour que toutes nos œuvres se trouvent réellement placées sous l'influence de cette divine présence; mais aussi convenez que lorsque nous sommes animés d'un grand désir de parvenir à un but quelconque, toutes nos actions, toutes nos démarches, tous nos

procédés s'en ressentent, tous tendent comme d'eux-mêmes vers ce but, sans qu'il soit besoin que nous l'ayons formellement présent à l'esprit à chaque instant; toutes nos actions s'expriment d'elles-mêmes et pour ainsi dire sans que nous y participions. Si, par exemple, nous nous sommes chargés des intérêts d'une personne qui nous est véritablement chère et que nous désirions sincèrement la servir, nous nous y porterons comme naturellement, en suivant une impulsion qui n'est pas toujours l'effet de la pensée actuelle de cette personne. Nous arrivera-t-il de faire, de dire même quelque chose qui puisse nuire au succès que nous désirons pour elle ? Et si cela arrive, trouverions-nous une excuse à ce manquement aux droits de l'amitié en nous disant : Je ne pensais pas dans ce moment à cette personne et à l'amitié que j'ai pour elle, je ne peux toujours y penser ? Quand notre esprit a reçu une vive impression et qu'il s'occupe véritablement à l'entretenir, à la renouveler lorsqu'il le peut et qu'il le doit, cette impression s'entretient, persévère et nous fait agir par elle-même ; elle donne un certain pli à notre âme et tel que pour lui en faire prendre un contraire, il faudrait une sorte d'effort qui, la rappelant à elle, exciterait son attention et ferait qu'elle pourrait s'aider alors de la pensée actuelle de la fin qu'elle se propose et des motifs qui l'y portent. Tout consiste donc dans une volonté éclairée, ferme, réfléchie, de ne chercher que la gloire de Dieu en toutes choses, même dans les plus petites. Je n'en excepte même pas le boire et le manger ; car si je l'exceptais, l'Apôtre me reprendrait et me dirait : « Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, que tout soit pour la

gloire de Dieu. » Ayez une volonté pareille, et que sans doute vous allez offrir à Dieu dans le renouvellement de vos vœux, sa pensée se présentera fréquemment et sans effort à votre esprit et vous aidera en toutes circonstances à lui demeurer fidèles et à ne faire en tout que sa volonté.

Jugeons de cela par nous-mêmes. Dieu nous a donné de l'horreur pour les vices grossiers; nous nous sommes occupés dans nos prières, dans nos méditations, du bonheur de vivre dans l'amitié de Dieu, du malheur capital de nous en séparer et de nous dévouer aux peines de l'enfer. Eh bien ! est-il nécessaire que ces motifs agissent continuellement sur notre esprit pour nous faire éviter un crime ? Et si Dieu permettait, pour nous humilier et nous tenir dans la défiance où nous devons être, que la pensée seulement s'en présentât à nous, ne suffirait-elle pas pour nous rappeler à l'instant tout ce que cette action renferme de criminel et nous procurer le secours de toute notre présence d'esprit pour l'écarter ? Qui oserait, après avoir eu le malheur d'y succomber, s'excuser en disant : On ne peut toujours méditer, toujours réfléchir ?

N'exagérons rien ; je sais que l'horreur d'un crime fait à nos âmes une impression plus forte que la crainte de tomber dans une faute légère ; mais, remarquez-le, je ne parle pas ici des personnes qui volontairement et de propos délibéré commettent ces fautes légères ; je parle de celles qui, avec quelque volonté, quelques désirs de les éviter, n'y succombent que parce que, se persuadant qu'il est impossible de vivre dans un état de recueillement et de réflexion habituel qui les leur ferait éviter, elles négligent ce

moyen. C'est à elles que je dis : Si vous vous occu-
piez bien devant Dieu de rechercher et de reconnaître
les causes de ces imperfections et de ces fautes fré-
quentes ; si dans vos méditations, vos examens, vous
étiez assez recueillies pour apercevoir tout ce que
vous retranchez à Dieu de la gloire qu'il a droit d'at-
tendre de votre fidélité en toutes choses, lorsque vous
mettez vos intérêts, vos jugements, vos satisfactions
personnelles à la place des siens ; si vous vous repré-
sentiez Dieu devenu votre Epoux, assez bon pour des-
cendre avec vous jusqu'à la qualité qui annonce l'a-
mour le plus parfait, la plus grande intimité, le
partage de soi-même ; si ces pensées devenaient jour-
nalières dans votre esprit, si vous en faisiez votre
bonheur, elles persévéraient en vous, au moins dans
leur effet ; elles imprimeraient aussi à vos âmes une
crainte vive et salutaire pour tout ce qui peut, je ne
dis pas seulement offenser Dieu, mais lui déplaire ;
elles s'y présenteraient facilement ; elles leur donne-
raient ces heureux plis dont nous avons parlé ; que de
forces, en un mot, vous en recevriez ! que de saintes
pensées elles vous inspireraient ! que de jugements
elles rectifieraient ! que d'actes d'humeur, de ca-
ractère, de vivacité, de sensibilité, d'impatience,
elles tempéreraient ! Combien elles changeraient, en
mille rencontres, et le but et la manière de vos pen-
sées, de vos paroles, de vos actions !

Dieu a donc mis à votre portée un grand moyen de
faire disparaître d'une vie qui est à lui, que vous lui
avez dévouée et dont vous allez lui réitérer l'offrande,
toutes les taches qui pourraient la ternir et la rendre
moins digne de Celui à qui elle appartient.

Vous êtes d'autant plus obligées à prendre tous les moyens de resserrer les liens qui vous unissent à Dieu, que le genre de vos occupations tend plus directement à les relâcher, et qu'il est d'une plus grande conséquence pour l'édification publique que rien d'imparfait ne paraisse en vous.

Avant de vous présenter à Dieu pour renouveler vos engagements avec lui, prenez donc quelques moments pour examiner en sa présence comment vous les avez remplis pendant l'année qui vient de finir. Voyez si vous pouvez dire à Dieu : Je vous offre l'année qui s'ouvre pour la passer comme celle qui s'est écoulée. Il faut bien que vous examiniez à part vous ce que vous allez offrir à Dieu, afin de ne lui rien offrir qui ne soit digne de lui.

La matière la plus étendue de l'examen que vous avez à faire, c'est la manière dont vous avez pratiqué la vertu qui est par excellence celle de votre état, la charité. Ses devoirs sont bien étendus par rapport à vous. A l'égard de tous les chrétiens elle est une vertu; par rapport à vous, elle est votre état, votre occupation, votre affaire, je dirais votre nature. Si vous avez l'esprit de ce saint état, vous devez la posséder au point qu'elle s'exprime dans toutes vos paroles, dans toutes vos actions, dans toutes vos manières. Je ne sais si j'exagère; elle doit, ce me semble, sortir de vous comme la toute-puissance sortait de Jésus-Christ, de ses vêtements mêmes.

Charité envers les pauvres que vous servez; charité douce, patiente, compatissante, attentive, respectueuse, oui, respectueuse. Quand on dit que Jésus-Christ doit être considéré dans les pauvres, ce n'est

pas un vain mot ; ce n'est pas une figure inventée par quelque imagination humaine ; c'est Jésus-Christ lui-même qui l'a dit : *Ce que vous ferez au plus petit d'entre les hommes, c'est à moi que vous le faites.* Votre consolation dans vos pénibles travaux est de penser que Jésus-Christ reçoit lui-même tous les soins que vous donnez à ce malade. Eh bien, il n'est pas moins vrai qu'un acte d'humeur, d'impatience, de vivacité, qu'un essor de caractère, qu'une négligence, s'adressent pareillement à Jésus-Christ et que c'est lui qui les reçoit. C'est lui qui console ce pauvre malade qui en est l'objet extérieur et qui lui dit : Je partage avec vous ce traitement, je le reçois comme vous, je le supporte avec vous ; vous êtes traité comme je le suis moi-même. Supporterions-nous l'idée que Jésus-Christ fût obligé de consoler un malheureux du procédé que nous aurions eu envers lui ?

Charité envers ceux qui vous sont subordonnés. Vous avez toutes dans vos offices une sorte de surveillance et d'autorité à exercer. Ecueil dangereux pour la charité ! Oh ! qu'elle est opposée à l'esprit de domination, de hauteur et de dureté ! Ce n'est pas l'autorité altière des hommes que vous exercez ; c'est l'autorité de la charité, c'est par elle, c'est pour elle, pour son service que vous commandez. Lui feriez-vous parler le langage de la dureté, du caprice, du dédain, de l'impatience, de la mauvaise humeur ? Est-ce donc ainsi, ne manqueraient pas de dire les personnes qui ont des ordres à recevoir de vous, est-ce donc ainsi que la charité s'exprime, qu'elle commande, quelle reprend ? Si cela est, qu'elle différence y a-t-il donc entre les personnes qui, dans le monde, se livrent à

toute l'impulsion de leur caractère, et celles qui viennent professer la douceur, l'humilité de Jésus-Christ? Et par là la charité servirait à se décrier elle-même.

Enfin, charité les unes envers les autres. Et c'est bien ici qu'elle doit s'exercer dans toute sa perfection. La subordination est sans doute absolument nécessaire. Mais, comme les unes doivent voir Jésus-Christ dans celles qui leur donnent des ordres, celles-ci doivent le voir aussi en elles-mêmes. Ce n'est pas une autorité temporelle, humaine qui vous subordonne les unes aux autres dans vos différents offices. mais une autorité divine, spirituelle, évangélique. Apprenez de Jésus-Christ l'esprit dans lequel elle doit être exercée. Il avait établi sans doute une hiérarchie dans le collège des apôtres, et attribué bien formellement la primauté à saint Pierre; mais voici comme il exprime le sens dans lequel il veut qu'elle soit exercée. Ayant réuni autour de lui ses apôtres, il leur dit : *Vous savez que ceux qu'on regarde comme les maîtres des nations, leur commandent avec empire et que leurs princes ont un pouvoir absolu sur elles. Mais ils ne doit pas en être de même parmi vous; quiconque voudra être le plus grand, qu'il se fasse le serviteur de tous.* C'est donc en esprit de modestie, d'humilité et comme si l'on rendait un service, que doit se montrer et s'exprimer l'autorité. Il ne lui est permis d'être sévère que contre la mauvaise volonté ou pour inspirer de la crainte à des coupables; et encore dans ce cas doit-elle laisser toujours apercevoir un fond d'affection, d'intérêt, qui donne de l'espoir à celui que sa voix austère vient de rappeler, et qui facilite son retour. Partout ailleurs elle ne doit

être qu'un pur acte de charité, ou bien elle n'est plus l'autorité de Jésus-Christ ; elle est, comme il nous le dit, celle des maîtres des nations, des dominateurs de la terre. D'un autre côté, le fidèle interprète de la doctrine de Jésus-Christ, le grand Apôtre, veut que l'on adoucisse la sollicitude et le poids du commandement dans ceux qui en sont chargés par l'exactitude, l'attention, la fidélité à tout ce qui nous est prescrit, et qu'opèrent les motifs que nous trouvons dans une conscience occupée de Dieu et qui s'étudie à lui plaire. La charité veut donc également, et que nous ne contristions pas l'autorité par nos négligences et nos oublis, et que nous ne rendions pas la subordination amère par des duretés. Vous êtes dans cette maison pour y devenir des anges consolateurs auprès des affligés, pour y adoucir des douleurs, pour essuyer des larmes. Combien il serait donc opposé à votre but d'en faire couler !

Concluez encore de là quelles doivent être vos prévenances mutuelles. Votre état est la charité ; vous êtes toutes la charité en personne, et la charité pourrait-elle se manquer à elle-même ?

C'est de cette sorte que vous devez vous examiner sur toutes les vertus propres à votre état d'Hospitalière et à votre profession religieuse. Vous allez renouveler à Dieu l'engagement de les pratiquer ; que serait-ce que cette rénovation si elle n'était un renouvellement de ferveur, de résolution et d'efforts ? Vous y parviendrez en vous rappelant les motifs qui doivent vous porter à la pratique de toutes ces vertus en les imprimant dans votre esprit de manière à ce que l'effet en persévère. Vous reconnaîtrez, en fai-

sant un retour sur vous-même, que tous les manquements que vous pouvez avoir à vous reprocher ont leur cause dans le défaut de réflexion et dans l'oubli de la fin que vous devez vous proposer en tout : plaire à Dieu, faire sa volonté, soutenir ses intérêts, non par des moyens à votre choix, mais par ceux qu'il indique et autorise, et par là vous sanctifier.

C'est à la suite de Marie que vous allez vous présenter à Dieu dans son temple ; c'est sous sa protection, c'est en quelque sorte dans ses mains mêmes que vous allez placer l'offrande que vous destinez à Dieu, afin de la lui rendre plus agréable. Oseriez-vous placer dans les mains de Marie pour être offert à Dieu quelque chose d'imparfait, seulement les manquements et les fautes que vous pouvez avoir à vous reprocher depuis votre dernière rénovation ? Le choix du jour où vous allez vous présenter à Dieu est bien propre à attirer sur vous ses grâces et aussi à fixer sur vous son attention. C'est le jour où la plus parfaite des créatures s'est offerte à lui. S'il remarque une si grande différence entre le don qu'il reçut alors et celui que vous allez lui faire, qu'il aperçoive au moins quelque rapprochement entre eux, quelque marque de ressemblance dans le désir d'être entièrement à lui et dans la ferme volonté d'en prendre les moyens. Vous imitez Marie dans son offrande, imitez-la dans l'esprit de foi et de recueillement qui animait toutes ses actions. Cet effort pour vous rapprocher d'elle l'intéressera à vous et vous obtiendra sa protection.

La circonstance où nous sommes présente un motif nouveau et bien propre à nous inspirer à tous de la ferveur, de la générosité et du dévouement. Com-

bien la situation actuelle de l'Eglise nous laisse encore de choses à désirer ! Combien le séjour du vicaire de Jésus-Christ dans notre patrie peut contribuer à l'accomplissement de ces désirs ! Qui doit plus s'intéresser à l'exaltation de l'église de Jésus-Christ, au succès du zèle du vicaire de Jésus-Christ, que ses épouses ? Offrez à Dieu pour cet objet si important une rénovation de vos vœux plus parfaite que de coutume, un don de vous-mêmes plus entier, un accroissement de fidélité et d'amour, des prières ferventes et persévérantes, des résolutions plus sincères et plus fortes pour remplir vos saints engagements. Quel bonheur ce serait pour vous de contribuer efficacement à la prospérité de l'Eglise, aux avantages qui en reviendraient aux fidèles, à la gloire que Dieu en recevra ! Travailler efficacement à l'exaltation de l'Eglise militante, n'est-ce pas s'assurer un titre certain pour être admis dans l'Eglise triomphante ? Dieu nous en fasse la grâce !

Ainsi soit-il.

VI.

Pour l'élection d'une Supérieure.

Je n'ai pas à vous parler ici, mes chères Sœurs, pour éclairer et diriger le choix que vous allez faire d'une Supérieure, il est déjà déterminé dans votre esprit, et j'ai toute confiance que c'est Dieu lui-même qui vous l'a inspiré.

Quels que soient en général les motifs de détermi-

nation que les diverses circonstances dans lesquelles se font les élections puissent vous indiquer, votre devoir est de vous assurer toujours que ces motifs, quelque plausibles qu'ils soient, viennent de Dieu ; car c'est de lui, et non d'indications arbitraires, de considérations humaines, que doit venir votre choix. C'est donc toujours à Dieu et à lui seul qu'il faut avoir recours. et ce sera d'autant plus lui qui aura inspiré ce choix, que tout ce qui est humain y aura eu moins de part, et que vous vous serez mieux préservées de l'influence de tous autres conseils que des siens. Ces moyens de confiance en Dieu, de recours à lui, intéressent bien essentiellement la personne sur qui doit tomber votre choix. Car elle aura aussi d'autant plus abondamment le secours de Dieu pour s'acquitter de ses devoirs, et d'autant plus de confiance qu'elle pourra croire que c'est Dieu lui-même qui l'a appelée par votre organe.

Vous avez, je n'en doute nullement, suivi bien exactement ces règles. Vous avez profondément réfléchi sur l'importance de l'action que vous allez faire. Vous avez laissé de côté toutes les considérations personnelles pour n'avoir devant les yeux que la gloire de Dieu et le bien de la maison, c'est-à-dire ce bien estimé dans ses rapports avec la gloire de Dieu. C'est la charité, qui est votre but et votre état, que vous avez en vue ; c'est à elle à qui vous avez voulu procurer, dans la Supérieure que vous allez nommer, un premier instrument, un premier ministre, une représentatrice digne d'elle. Pénétrées de l'importance du droit que la règle vous donne, ou plutôt de la charge et des conséquences de l'obligation qu'elle vous impose, du poids de la con-

fiance que Dieu vous témoigne en se reposant sur vous du choix de celle qui doit veiller à ses intérêts les plus chers, vous vous êtes adressées à lui pour le prier de vous donner lui-même ce qu'il demande en vous, et obtenir qu'en cette circonstance vous lui serviez de bouche pour prononcer le nom qu'il désire, comme dans le cours de vos fonctions vous lui servez de bras pour opérer le bien qu'il veut faire aux pauvres. Vous apportez donc le choix que vous avez fixé dans la présence de Dieu et avec son assistance. Votre devoir à cet égard va être consommé et sans doute pour la plus grande gloire de Dieu.

Restera à remplir chaque jour les devoirs réciproques de la Supérieure envers ses Sœurs, et de ses Sœurs envers elle.

C'est moins par rapport à la circonstance particulière où nous nous trouvons, que par la raison que c'est la première fois que je confère avec vous sur ce sujet, que j'ai dû préméttre ces réflexions générales et ajouter celles qui vont suivre.

J'ai appelé une charge plutôt qu'un droit la part que vous avez toutes à l'élection de la Supérieure. Je peux bien, par la même raison, appeler aussi une charge et non une prérogative l'office de la Supérieure. Cette place, à la différence des dignités mondaines, est toute en devoirs et rien en privilèges. C'est le caractère propre de toute participation à une autorité qui est dans l'ordre de la religion et qui vient immédiatement de Dieu. Jésus-Christ, de qui procède cette autorité, est venu pour servir et non pour être servi. Il a voulu que le titre propre de son représentant sur la terre fût celui de serviteur des servi-

teurs. Une Supérieure est donc établie pour le secours, pour l'aide, pour l'utilité, pour l'assistance de celles qui l'élisent et non pour dominer sur elles. Elle n'existe plus pour elle-même ; et son existence est aussi multipliée que le nombre des personnes dont elle est chargée. Car son devoir est d'être *toute à toutes*. L'Apôtre trace dans ces deux mots le caractère que doit prendre celui qui a la sollicitude des autres ; et il en donne le développement en disant : « J'ai vécu avec les Juifs, comme les Juifs ; avec ceux qui étaient sous la loi, comme si j'y eusse été ; avec ceux qui n'avaient point de loi, comme si je n'en eusse point eue. Je me suis rendu faible avec les faibles pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Oh ! le consolant témoignage ! la belle récompense de ses travaux que reçoit une Supérieure qui peut se dire comme saint Paul : « Je me suis réjouie avec celles qui étaient dans la joie ; j'ai été triste avec celles qui étaient affligées ! Qui de vous a éprouvé une peine à laquelle je n'ai pas pris part ? Qui a été faible sans que je me sois affaiblie avec elle ? Qui a souffert sans que j'aie ressenti ses souffrances ? Qui a été scandalisée sans que j'aie brûlé du désir de la secourir ? »

Cette douce satisfaction sera toujours recueillie par une Supérieure bien pénétrée de l'esprit de la règle et de l'esprit de la charité, et qui en suivra toujours la direction. L'une est la loi écrite, l'autre en est le commentaire. Comme chacune doit se former sur ce double esprit, la Supérieure se trouve par là à l'unisson avec chacune ; et parlant à toutes le langage de la règle et de la charité, elle est sûrement entendue de toutes.

Ce double esprit corrige tout ce qui est humain en nous, tout caprice, tout humeur, toute prévention, toute préférence, tout ce qui serait arbitraire, tout ce qui ne tiendrait que de l'homme et qui ne laisserait apercevoir que lui ; il interdit tout ce qui ne serait que l'effet du caractère ; il allège par là même le poids de la responsabilité.

S'il est vrai, comme on le répète sans cesse et avec raison des juges de la terre, qu'il doivent être impassibles comme la loi, à plus forte raison cela est-il vrai de ceux qui sont revêtus d'une autorité spirituelle. Ce n'est jamais eux, c'est la règle qu'on doit être habitué à voir en eux, c'est la règle qui doit toujours paraître comme le motif de ce qu'ils prescrivent et comme la première et évidente justification de ce qu'on pourrait remarquer de sévère dans leur conduite. Dans les occasions où la règle se tait et où elle laisse quelque chose au jugement et à l'interprétation d'une Supérieure, la charité vient à son secours ; elle supplée à ce que la règle ne dit pas ; dans le doute, la charité doit l'emporter ; dans ce que l'exécution que la règle a de pénible, la charité dans la bouche de celle qui la fait exécuter rend la soumission plus prompte, plus douce et plus facile. Ainsi la charité, la règle et la Supérieure ne faisant qu'un, sa voix n'est jamais méconnue pour être l'organe dont Dieu se sert pour manifester ses volontés, et par là, elle en rend l'accomplissement plus exact et plus parfait.

Cette qualité dans la Supérieure, d'organe pour faire connaître les volontés de Dieu, devient le principe des devoirs de chacune envers elle. Jamais vous

ne devez perdre de vue que c'est l'autorité de Dieu qu'elle exerce, et en son nom qu'elle parle, qu'elle dispose, qu'elle prescrit. Lorsque vous seriez tentées d'arrêter vos regards sur la personne qui commande, de juger les motifs qui la déterminent, de discuter les conséquences de ce qu'elle prescrit, appelez-vous et faites-vous à vous-mêmes ce reproche que les apôtres Pierre et Jean faisaient aux peuples qui, témoins d'un miracle qu'ils venaient d'opérer, arrêtaient leurs yeux avec étonnement et curiosité sur leurs personnes comme pour y chercher et y découvrir la source du pouvoir qu'ils venaient d'exercer. *Pourquoi, leur dirent-ils, nous examinez-vous ainsi, comme si c'était en notre nom que nous eussions agi ? Sachez que c'est au nom de Jésus-Christ.* Regardez ces paroles comme vous étant dites à vous-mêmes : pourquoi arrêtez-vous vos pensées à la personne qui vous parle, et cherchez-vous à deviner les motifs qui la dirigent ? Elevez vos yeux vers Jésus-Christ, et voyez-le dans l'autorité qu'il imprime à une Supérieure, dans la grâce qu'il lui donne pour l'exercer, et dans le commandement de soumission qu'il vous fait. Mais l'on croit que la chose qui est prescrite est peu convenable ; elle semble être l'effet d'une prévention ; elle intéresse l'opinion favorable qu'on désirerait donner de soi au public. Sans doute vous serez à l'abri de ces craintes. Mais quand même elles paraîtraient avoir de la réalité, vous est-il démontré que Dieu ne veuille pas éprouver votre fidélité, comme il éprouva celle d'Abraham, en vous commandant une chose dont vous n'apercevez pas le but ? Si le saint Patriarche eût voulu raisonner, eût-il obéi ?

Dieu ne peut-il pas, dans des vues miséricordieuses sur vous, vous ménager un mérite dans une action qui vous contrarie, dans une privation qui vous coûte ? Ne peut-il pas être plus honoré par l'esprit d'humilité dans lequel vous supporterez ce qui vous semblerait devoir influencer défavorablement sur l'estime publique, qu'il ne le serait de l'accroissement que vous désireriez lui voir prendre ? Enfin l'obéissance n'a-t-elle pas toujours son motif dans la conviction où l'on doit être qu'elle est tout ce qu'il peut y avoir de plus parfait ? Et les ordres d'une Supérieure ne sont-ils pas des déclarations très certaines de la volonté de Dieu ?

Le même principe qui fonde l'obéissance et la soumission envers la Supérieure, établit aussi le respect qui lui est dû. Il ne doit pas consister seulement dans les égards et les procédés extérieurs ; mais ce doit être un acte de religion qui s'adresse à Dieu même, qu'on honore dans celle qui nous représente son autorité. Il doit donc être dans le cœur et être formé par un sentiment intérieur qui fait que nous nous estimons au-dessous d'elle en lumière et en grâce, et qui exclut comme une faute grave, non-seulement tout murmure, toute censure, tout propos, qui tendraient à affaiblir dans les autres les motifs du respect qu'elles doivent rendre à celle qui est dépositaire de l'autorité ; mais qui nous interdit jusqu'aux pensées, jusqu'aux jugements particuliers qui seraient en opposition avec ce qui émane de la Supérieure et dans lesquels nous nous complairions.

Ce sentiment intérieur ne doit pas porter seulement le caractère du respect ; il doit avoir aussi celui de la

confiance, de l'attachement et d'une vraie charité. Eh ! qui mérite mieux ces sentiments que celle qui est unie à vous par les liens de ses intérêts les plus chers ? Vos mérites et vos torts à bien des égards lui sont communs, et ne lui sont indifférents à aucun ; son bonheur est lié au vôtre et dans ce monde et dans l'autre ; vous êtes ici la consolation de ses travaux, et vous serez un jour sa couronne. Quand le souverain Juge vous citera à son tribunal, elle y comparaitra avec vous parce qu'elle aura à rendre compte de vos âmes. C'est la pure doctrine du christianisme enseignée par saint Paul. *Obéissez, nous dit-il, à vos conducteurs et demeurez soumis à leurs ordres, afin que, ainsi qu'ils veillent pour le bien de vos âmes comme devant en rendre raison à Dieu, ils s'acquittent de ce devoir avec joie et non en gémissant, ce qui ne vous serait pas avantageux.* Quel titre plus respectable à votre affection que celui qu'établit l'Apôtre ? Qui est plus digne de votre attachement que celle dont le sort est si intimement uni au vôtre et qui vous appartient de si près ?

Je n'ai pas l'intention, mes chères Sœurs, en vous retraçant sommairement vos devoirs réciproques, de rappeler à votre mémoire des pensées qui en seraient effacées ; je vous ferais injure ; je rends grâces à Dieu de la fidélité avec laquelle il permet que vous remplissiez tous ces devoirs. S'il est consolant pour moi de pouvoir finir ainsi ce mot d'instruction, il l'est toujours pour vous d'entendre retracer le détail de vos devoirs, puisqu'il est en même temps celui des mérites que vous vous êtes déjà acquis en les accomplissant, et que votre constante fidélité vous fera acquérir

de plus en plus. Puisse le bon esprit qui vous anime toutes se perpétuer parmi vous, par l'effet de la grâce de Dieu, pour sa plus grande gloire, pour votre salut éternel, pour l'édification de l'Eglise et le plus grand avantage des pauvres de Jésus-Christ que vous soignez !

Ainsi soit-il.

VII.

Pour l'ouverture du Jubilé.

Je m'étendrai peu sur la nature des indulgences en général, et de celle qui est donnée en forme de jubilé. Vous êtes instruites de l'enseignement et de la croyance de l'Eglise sur cette matière ; vous avez renouvelé déjà, et vous renouvellerez encore les actes de votre foi sur tout ce que l'Eglise nous enseigne et nous oblige de croire sur ce sujet. Je me bornerai à dire que l'indulgence en général est une application qui nous est faite par l'Eglise, en vertu du pouvoir qu'elle en a reçu, des mérites satisfactoirs et surabondants de Jésus-Christ, de ceux de la Sainte-Vierge, de ceux des saints qui sont dans le Ciel, des justes qui sont sur la terre, dont les mortifications et la pénitence sont supérieures aux satisfactions qu'ils doivent pour leurs propres péchés, de telle sorte que les œuvres de Jésus-Christ, méritoires par elles-mêmes, que les œuvres de la Sainte Vierge et des saints, méritoires par leur union avec celles de Jésus-Christ, nous appartenant

par le don spécial qui nous en est fait dans l'indulgence, nous acquittent de la peine temporelle dont nous sommes redevables à la justice divine pour les péchés qui nous ont été remis quant à la coulpe par le sacrement de pénitence.

L'indulgence est appelée plénière lorsque l'Eglise nous fait don de ces mérites expiatoires en proportion équivalente à l'entière satisfaction que nous devons à Dieu pour nos péchés ; elle est partielle lorsqu'elle est déterminée et bornée à un certain nombre d'années ou de jours ; elle ne nous remet alors qu'une partie de la peine dont nous sommes redevables : par exemple, quand l'Eglise nous accorde quarante jours d'indulgence, elle nous remet la peine que nous aurions subie en purgatoire, qui eût été équivalente à celle de quarante jours de pénitence publique que nous aurions faite sur la terre d'après le prescrit des anciens canons pénitentianx.

L'indulgence plénière accordée en forme de jubilé a quelque chose de plus solennel ; c'est une invitation plus générale, plus pressante que l'Eglise fait à tous les fidèles, à tous les pécheurs de revenir à Dieu ; elle semble leur ouvrir le ciel plus amplement ; elle accorde à tous les confesseurs le pouvoir d'absoudre de tous les crimes et de changer presque tous les vœux.

La doctrine des indulgences repose sur le dogme des mérites de Jésus-Christ, sur le pouvoir de l'Eglise d'en faire la dispensation et sur la nécessité de la pénitence.

Jésus-Christ ! c'est la richesse, c'est le bien, c'est le trésor du chrétien ; c'est la rémission, c'est l'expiation du péché ; c'est la justice de l'homme, c'est l'espoir du coupable, c'est la gloire des élus ; c'est la

lumière de l'univers, c'est la science de l'ignorant, c'est le mérite de celui qui n'en a pas, c'est tout. Connaître Jésus-Christ, c'est toute la science ; posséder Jésus-Christ, c'est toute la richesse ; être uni à Jésus-Christ, c'est toute la force ; aimer Jésus-Christ, c'est tout le bonheur. Tout ce qui ne procède pas de Jésus-Christ, tout ce qui ne vient pas de lui, tout ce qui ne se rapporte pas à lui n'est rien. Mais aussi, tout ce qui part de lui, tout ce qui se rattache à Jésus-Christ, est grand, parfait, divin, infini. Jésus-Christ se met tout entier dans tous les rapports, dans toutes les communications qu'il veut bien avoir avec nous. Oh ! puissions-nous sentir tout le prix de cette possession, et dire dans les sentiments du grand Apôtre : « Je mets toute ma gloire à ne savoir qu'une chose, qui est Jésus-Christ ! » Puissions-nous, à son exemple, porter Jésus-Christ dans notre âme, dans notre cœur, en être rempli, tellement que de la plénitude de cette précieuse possession, nos pensées, nos sentiments, nos actions ne respirent que Jésus-Christ et le représentent en tout. Prenez déjà ici une idée du grand prix des indulgences par le nouveau rapport qu'elles établissent entre Jésus-Christ et nous.

Tous les mérites de Jésus-Christ, tout ce qu'il a fait et souffert pour nous, les prières qu'il a adressées à Dieu le Père pour tous ceux qui croiraient en lui, les pénibles travaux de sa mission sur la terre, le sang qu'il a répandu, la mort qu'il a subie, tous ses mérites, en un mot, sont confiés par lui-même à son Eglise, qu'il en a rendue dépositaire et dispensatrice. Ils nous sont conférés soit par les sacrements, qui nous donnent les uns la grâce de la réconciliation, les autres

une augmentation de la grâce sanctifiante, soit par la dispensation que l'Eglise fait en forme d'indulgence des satisfactions de Jésus-Christ pour suppléer et remplacer les nôtres; elle la fait, cette dispensation, par l'autorité que Jésus-Christ lui en a donnée en lui disant : « Je vous confie les clés du ciel; tout ce que vous aurez délié sur la terre le sera dans le ciel; tout ce que vous aurez lié sur la terre le sera pareillement dans le ciel. » Elle l'a fait à l'exemple de Jésus-Christ, qui accorda à Madeleine un entier pardon de ses péchés, en considération de son vif repentir et de son grand amour; à l'exemple de Jésus-Christ encore, qui, en disant au bon larron qui mourait à côté de lui : « Vous serez aujourd'hui avec moi en paradis, » lui remit non-seulement ses péchés, mais encore lui fit grâce de tout délai de satisfaction et de toute expiation ultérieure.

Les apôtres ont usé de ce pouvoir immédiatement après Jésus-Christ : l'apôtre saint Jean remit au jeune homme qu'il avait converti pour la seconde fois la peine temporelle qu'il avait encourue par sa rechute; saint Paul abrégea, à raison de la sincérité et de la ferveur de sa conversion, la pénitence publique qu'il avait infligée à l'incestueux de Corinthe.

Après les apôtres, l'Eglise a continué d'en agir de même; elle recevait les souffrances des martyrs, sur l'offrande qu'ils lui en faisaient, pour tenir lieu de pénitence aux pécheurs : les uns satisfaisaient pour les autres. Admirable effet de la charité chrétienne, qui nous unit, et de la bonté de Dieu, qui veut bien, en faveur des plus pieux de ses serviteurs, se laisser fléchir envers les autres. L'Eglise dispose pareillement des mérites des saints qui sont dans le ciel parce qu'ils

lui appartiennent, ainsi que leurs œuvres. Lorsqu'ils ont passé de cette vie à l'autre, les liens par lesquels ils tenaient à l'Eglise n'ont point été rompus. L'Eglise bienheureuse dans le ciel, l'Eglise qui expie dans le purgatoire, l'Eglise qui combat sur la terre, est toujours la même Eglise, l'Eglise de Jésus-Christ. Voilà ce que signifie le dogme de la communion des saints, renfermé dans le symbole, et que nous faisons profession de croire. Par un effet de cette communion, l'Eglise militante dispose des mérites de l'Eglise triomphante, soit en faveur d'elle-même, soit en faveur de l'Eglise souffrante, parce qu'elle peut accorder des indulgences applicables aux âmes qui sont en purgatoire, comme elle peut les appliquer aux chrétiens qui vivent sur la terre.

Je ne vous apprends rien sans doute que vous ne sachiez déjà. En vous rappelant ces choses, mon but n'est donc que de vous présenter l'occasion de ranimer, de renouveler votre foi sur tout ce que Jésus-Christ a révélé à son Eglise sur cette matière, et qu'elle nous propose de croire.

J'ai dit en troisième lieu que le dogme des indulgences était fondé sur la nécessité d'une pénitence satisfactoire de notre part pour tous les péchés commis après le baptême.

Mais, hélas ! quelle satisfaction sommes-nous capables d'offrir à Dieu ? Quel mérite de notre part peut couvrir à ses yeux la tache de notre péché et réparer l'outrage qu'il a fait à sa gloire ? Ne perdons jamais de vue notre Rédempteur ; c'est par lui et ce n'est que par lui, par la participation qu'il nous donne à ses mérites infinis, que notre pénitence personnelle peu

être rendue digne de Dieu. Écoutons, sur l'efficacité de la satisfaction appartenant aux seuls mérites de Jésus-Christ et sur l'application qu'il nous en fait, l'exposition de la doctrine chrétienne tracée par Bossuet, dont je vais emprunter les paroles :

« Les catholiques enseignent d'un commun accord
» que le seul Jésus-Christ, Dieu et homme tout en-
» semble, était capable, par la dignité infinie de sa
» personne, d'offrir à Dieu une satisfaction suffisante
» pour nos péchés. Mais, ayant satisfait surabondam-
» ment, il a pu nous appliquer cette satisfaction in-
» finie en deux manières : ou bien en nous donnant
» une entière abolition sans réserver aucune peine,
» ou bien commuant une plus grande peine en une
» moindre, c'est-à-dire la peine éternelle en des
» peines temporelles.... Ayant acquis sur nous un
» droit absolu par le prix infini qu'il a donné pour
» notre salut, il nous accorde le pardon à telle con-
» dition, sous telle loi et avec telle réserve qu'il lui
» plaît... C'est donc pour accomplir ces conditions
» que nous sommes assujétis à quelques œuvres pé-
» nibles, que nous devons accomplir en esprit d'hu-
» milité et de pénitence ; et c'est la nécessité de ces
» œuvres satisfactoires qui a obligé l'Eglise ancienne
» à imposer aux pénitents les peines qu'on appelle
» canoniques. Quand donc elle impose aux pénitents
» des œuvres pénibles et laborieuses, et qu'ils les su-
» bissent avec humilité, cela s'appelle *satisfaction* ;
» et lorsqu'ayant égard ou à la ferveur des pénitents
» ou à d'autres bonnes œuvres qu'elle leur prescrit,
» elle relâche quelque chose de la peine qui leur est
» due, cela s'appelle *indulgence*. »

Maintenant, pour concevoir une idée de la sévère pénitence que nous avons à faire pour expier nos péchés, et par conséquent pour savoir estimer le bienfait de l'indulgence qui nous remet cette pénitence, il suffit de réfléchir sur la rigueur des peines que souffrent les âmes qui achèvent cette pénitence dans le purgatoire. Ces peines sont, selon la croyance de l'Eglise, les mêmes, à l'espérance et à la durée près, que celles de l'enfer : le même feu, le même désir et la même impuissance d'aller se réunir à Dieu, le même obstacle formé par le reste des souillures qu'ils ont à effacer et qui les repousse du sein de Dieu.

Le sein de Dieu ! c'est là le lieu de notre repos éternel. Or, Dieu, la sainteté même, pourrait-il admettre en lui, je ne dis pas une âme qui aurait seulement encore sur elle quelques taches du péché, Dieu et le péché peuvent-ils jamais s'unir ! mais qui en conserverait encore quelques cicatrices, quelques vestiges qui n'auraient pas été entièrement effacés par une pénitence équivalente et qui rendit à la gloire de Dieu tout ce que le péché lui aurait enlevé. Voilà ce qui nous explique pourquoi Dieu n'épargne à ses élus ni les croix, ni les tribulations sur la terre. Le calice de sa Passion est le présent qu'il offre à ceux qui lui sont le plus chers. Qui est-ce qui y a plus participé que sa sainte Mère, quoiqu'elle n'eût rien à expier ? Il a sans doute voulu nous ménager dans les douleurs dont il a permis qu'elle fût accablée, un supplément à notre pénitence par le don qu'elle nous ferait de la sienne. Ce calice est le présent qu'il a fait à ses apôtres, aux martyrs, aux confesseurs, à toutes les pieuses vierges qui se sont dévouées,

dans les cloîtres ou comme vous, sous les auspices de la charité, au service de Dieu dans les pauvres et à la fidélité particulière à l'observation de ses conseils. Les tribulations des justes sont grandes, disait David. Ce n'est que par de grandes tribulations, dit saint Paul, que nous pouvons entrer dans le royaume de Dieu. Et remarquez que toutes les fois que l'Ecriture parle des tribulations des élus, elle ajoute toujours les mots de grandes et de nombreuses, tant le péché doit être expié, tant doit être pur et parfait tout ce qui est destiné à s'approcher de Dieu, à être uni à lui.

Concevez par là, mes très chères Sœurs, tout l'avantage de participer au bienfait de l'indulgence qui nous est offerte, et de pouvoir donner à quelques légères observances que l'Eglise nous prescrit un mérite capable d'effacer en nous toutes les traces du péché et de satisfaire pleinement à la justice divine. Hélas! nous reconnaissons et nous disons tous les jours que nos œuvres, nos prières, nos travaux, accompagnés souvent de tant de négligence et de dissipation, sont bien faibles pour expier, sinon l'énormité, du moins la multitude de nos fautes et l'habitude de l'offense de Dieu. Oh! si nous pouvions, ajoutons-nous, prier, agir avec la ferveur, le zèle, la charité d'un apôtre, d'un martyr, d'un saint, que nous nous trouverions heureux! Eh bien! ce vœu, que le sentiment de notre indignité rend si ardent, va s'accomplir pour nous dans une étendue infiniment plus grande. Ce ne sera pas seulement la prière, l'action, la pénitence d'un saint, d'un apôtre, de la Sainte Vierge même que nous allons faire, ce sera celle de Jésus-Christ; elle en aura, par sa grande bonté, tout

le prix, tout le mérite; celui qui fera, pour ainsi dire, tout en nous. S'il nous laisse si peu de chose à faire, s'il veut bien se contenter de ce peu, rendons-le de notre côté aussi parfait qu'il peut l'être, faisons-le au moins avec ferveur, reconnaissance et amour.

L'estime des bienfaits de Dieu est la première disposition pour les recevoir avec fruit, et l'estime de la grâce qu'il vous offre aujourd'hui deviendra en vous un sentiment profond quand vous réfléchirez que, pour si peu de chose de notre part, Dieu veut bien nous mettre dans un état tel que si nous venions à mourir, nous serions admis à l'instant, en vertu de l'indulgence plénière, au rang des bienheureux.

Occupons-nous maintenant des moyens d'accomplir les desseins de la grande miséricorde de Dieu sur nous.

Le premier est la volonté bien établie, bien déterminée, de faire tout ce qui dépendra de nous pour recevoir la grâce du Jubilé, et d'employer à cette grande œuvre tout le temps qu'elle exige. L'esprit de l'Eglise dans la dispensation des indulgences est d'aider les hommes de bonne volonté à s'acquitter envers Dieu et de suppléer à leur infirmité; il faut donc qu'une bonne volonté commence à produire quelque chose en nous. Vous ne pouvez pas espérer de recevoir un don si précieux de Dieu sans penser à lui offrir vous-mêmes quelque chose qui lui soit agréable. C'est bien ici le lieu de chercher à connaître ce que vous vous seriez encore réservé dans l'offrande que vous lui avez faite de vous-mêmes, afin de ne mettre plus de bornes à votre dévouement. Examinez donc avec soin les manquements, les négligences, les infidélités et tout ce en quoi le caractère

propre aurait prévalu sur la grâce, par défaut d'attention et de vigilance de votre part, pour en faire la matière d'une nouvelle offrande. La preuve la plus sûre que vous pourrez avoir que vous avez gagné la grâce du jubilé, sera la connaissance que vous acquerez du défaut dominant qui est en vous, et les succès que vous remarquerez dans vos efforts à vous en corriger. Or, cela ne peut-être que l'effet d'une volonté décidée et courageuse d'être entièrement à Dieu ; car toutes les volontés douteuses, qui hésitent, qui combattent avec elles-mêmes, qui voudraient composer avec Dieu, n'ont jamais produit et ne produiront jamais rien de bien ; elles sont toutes jugées par ces paroles de Jésus-Christ : « Celui qui, dans la carrière du salut, regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume des cieux. »

Cette connaissance de soi-même, la nécessité de rappeler à votre esprit, par des lectures et des réflexions qui puissent suppléer aux instructions publiques dont vous êtes privées par votre service dans la maison, les grandes vérités de la religion pour y puiser des motifs de devenir plus parfaites, exigeront l'emploi de quelques moments pendant ces saints jours. Vous devez donc ménager tellement votre temps que vous puissiez allier aux fonctions ordinaires de votre état ces occupations spirituelles ou du moins ne les pas omettre par votre faute.

Un second moyen est, pendant ce saint temps, de vous abandonner absolument à la conduite de Dieu sans y mettre aucun obstacle volontaire. Il va vous parler ; disposez vos cœurs pour l'entendre, de telle sorte que vous puissiez dire comme Samuel : « Parlez,

Seigneur, votre servante est attentive, elle ne cherche qu'à connaître vos desseins sur elle et à les exécuter : » ou bien comme Saül sur le chemin de Damas : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? » Il veut vous toucher, vous atteindre, vous frapper ; hâtez les aimables coups de sa grâce ; que vos saintes dispositions vous permettent de lui dire avec vérité : Frappez, Seigneur, mon cœur est prêt ; mon cœur ne vous résistera pas. Attendez le moment de sa grâce ; si elle paraît retarder et vous abandonner encore à toutes les misères que vous voyez en vous , supportez cette épreuve, mais supportez-là avec confiance. Dieu agit avec lenteur, mais il accomplira en vous les promesses que sa miséricorde nous fait à tous. Surtout ne redoutez pas les sacrifices que Dieu vous ferait connaître qu'il exige encore de vous. Ah ! qu'il vous dédommagera abondamment de tout ce que vous aurez retranché, pour lui plaire, à vos goûts, à vos attachements, à vos penchants ! Saint Augustin redoutait aussi les privations qui doivent accompagner l'entier dévouement au service de Dieu ; de loin , il ne voyait en elles que tristesse et afflictions ; mais il se fût fait un crime d'accéder à cette crainte et de mettre obstacle à la moindre des grâces de Dieu ; il gémissait devant lui de toutes les contradictions qu'il éprouvait. Le moment heureux de la grâce arrive enfin pour lui , et toutes ses appréhensions se changent en délices ; et, comme il nous l'apprend lui-même, il ne se défaisait d'aucun des plaisirs, des attachements dont le sacrifice l'épouvantait d'avance, que Dieu ne le remplaçât par le goût et les délices infiniment plus grands de sa divine présence.

Ne vous prévenez donc pas contre la grâce ; ne vous exagerez pas les difficultés ; ne vous vous découragez pas par une prétendue impossibilité qu'il vous semblerait voir dans ce que Dieu exige de vous ; reconnaissez en cela un artifice du démon ; tenez-vous en garde contre ses suggestions, et abandonnez-vous avec une entière confiance à la conduite de Dieu pendant ces saints jours. C'est le second moyen que je vous conseille d'employer pour en bien profiter.

Un troisième moyen, c'est d'aider vous-mêmes à la grâce par le recueillement et la prière ; c'est là l'esprit de ces saints jours et la suite naturelle des deux premiers moyens. De quoi vous servirait de vous occuper, comme nous l'avons dit, des vérités du salut, d'avoir sous les yeux les instructions de Dieu, si elles ne pénétraient pas dans vos cœurs, si la dissipation enlevait toutes les bonnes pensées qu'elles peuvent vous inspirer. Et cependant, sans le recueillement et la réflexion, c'est le malheur qui nous arriverait : sans le recueillement, que serions-nous autre chose par rapport à la parole de Dieu que cette voie publique à laquelle Jésus-Christ compare l'esprit dissipé qui reçoit la sainte semence ? Elle y reste à découvert et est bientôt enlevée ; que serions-nous que la pierre qui ne nourrit pas le grain qu'elle reçoit et qui le laisse dessécher et périr ? Ou bien encore un lieu couvert d'épines et de ronces qui représentent si bien les soins, les sollicitudes temporelles, la recherche de soi-même, la satisfaction de ses goûts, de ses inclinations et tous les embarras au milieu desquels la sainte semence est bientôt étouffée. Le recueillement, c'est la bonne terre qui recouvre le grain, qui le

nourrit, l'échauffe, et lui fait produire du fruit au trentième et même au centième de ce qu'il était.

Le recueillement et la prière se commandent mutuellement. Qu'aucun obstacle qu'il soit en votre pouvoir de lever ne s'oppose donc à une prière assidue et constante pendant ce saint temps. Prières de douleurs, d'afflictions, de gémissements sur la multitude de vos fautes, sur l'infidélité à correspondre aux grâces de Dieu ; prières de reconnaissance, de confiance et d'amour envers Jésus-Christ, qui daigne ainsi incliner le ciel vers la terre afin d'en faciliter l'accès à tous les hommes, qui vient d'une manière si puissante à notre secours, qui veut non-seulement nous pardonner tous nos manquements, mais encore prendre sur lui toute la peine de la satisfaction que la justice de Dieu est en droit d'exiger de nous ; prières de zèle que nous devons tous faire les uns pour les autres, afin qu'elle ne soit perdue pour personne la grande grâce que Dieu daigne offrir à tous.

Epouses de Jésus-Christ, cette prière doit être particulièrement la vôtre : les intérêts, les volontés, les désirs, les sentiments du divin Epoux ne doivent-ils pas être essentiellement les vôtres ? Il a daigné vous unir si intimement à lui ! Dans ce moment donc où son amour pour les pécheurs se développe, se dilate, se satisfait, où il s'offre tout entier à eux pour être lui-même et le pardon et l'expiation de leurs fautes, n'avez-vous pas aussi quelque bien à leur faire ? Seriez-vous sans moyens pour aider aux vues miséricordieuses de votre Epoux ? Il ouvre tous ses trésors aux pécheurs : serez-vous moins généreuses, et ne recevront-ils de vous aucun don ? Non, il n'en sera pas

ainsi, et vos prières, vos mortifications, vos peines, vos travaux, vont être offerts par vous au divin Epoux, afin qu'il en use selon les vues charitables de son cœur en faveur des pécheurs. Que de consolations, quel accroissement de ferveur vous éprouverez dans vos prières, dans l'accomplissement fidèle de vos devoirs, dans vos fatigues, dans vos renoncements, dans toutes les peines que vous ressentirez, en pensant que par là vous secondez les désirs de Jésus-Christ, que vous remplissez le vœu le plus ardent de son cœur, que vous faites ce qu'il a fait lui-même, que vous satisfaites pour vos frères, que vous sauvez les âmes qu'il a rachetées des peines de l'enfer et de celles du purgatoire!

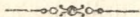
Je sais que vos occupations vous laissent peu de temps pour vaquer au saint exercice de la prière; mais vous pouvez rendre ces occupations mêmes une prière par la perfection de votre intention, par l'offrande que vous en ferez, et par la pensée habituelle et plus fréquente de Dieu, qui fasse de chacune de vos actions une élévation tout ensemble de vos mains et de vos cœurs vers Dieu, ce qui constitue une véritable prière.

Puisse votre maison, dans ces saints jours, offrir le beau spectacle du recueillement et de la prière! Puisse-t-elle paraître changée en un sanctuaire où chacun, autant qu'il peut dépendre de lui, porte avec soi le maintien, la gravité, la modestie, les saintes occupations, l'air, en un mot, qu'on ne respire que dans les temples! Tout doit devenir temple pour vous, qui ne pouvez pas passer de longs moments dans ces saints lieux. Que la ferveur qui agira au dedans de

vos âmes peigne ses traits sur votre extérieur et dans toutes vos manières, en sorte que vous concouriez encore par une grande édification au but miséricordieux et charitable de Jésus-Christ et de son Eglise.

Affermissez-nous, Seigneur, dans le désir que nous éprouvons de nous rendre dignes de la grâce que vous nous offrez; séparez-nous par la force de votre bras de tout ce qui pourrait être pour nous un obstacle à l'accomplissement de vos vues salutaires sur nous; séparez-nous de nous-mêmes, de cette mollesse, de cette tiédeur, de cette recherche de nos satisfactions propres; de ce caractère, ou dur, ou impatient, ou faible, qui arrête nos résolutions et qui interrompt le cours de vos grâces sur nous. Abattez-nous à vos pieds, et que nous ne nous relevions que justifiés et parfaits à vos yeux, l'esprit éclairé de votre divine lumière, le cœur embrasé de votre divin amour, et possédant le gage de notre félicité éternelle, dont vous faites le prix et la récompense de notre fidélité à la grâce que vous nous offrez dans ces saints jours.

Ainsi soit-il.



VIII.

Discours aux Dames de Charité, prononcé dans l'église Notre-Dame.

Beatus... qui vigilat.

Heureux celui qui veille.

(*Prov.*, VIII, 34.)

Heureux le saint vieillard Siméon, qui, attentif aux secrets mouvements de l'Esprit Saint et fidèle à ses inspirations, s'avance vers le temple au moment même où le fils de Dieu vient y faire à son Père la première offrande de lui-même, comme victime destinée à réparer sa gloire et à sauver tous les hommes ! Heureuse la sainte prophétesse Anne, qui, dans les actes assidus d'une piété qui ne trouve ni dans l'âge, ni dans les infirmités, de prétexte au relâchement, rencontre le Messie promis à Israël au lieu même où elle avait coutume de venir soupirer après sa venue !

Heureux ces deux fidèles enfants d'Abraham qui, au terme d'une vie de foi, de désir, de vigilance, trouvent l'entier accomplissement de tous leurs vœux, et à qui Dieu réserve, pour le dernier sacrifice qui leur reste à faire, l'autel même où Jésus-Christ vient se reposer comme pour préluder à la croix sur laquelle il doit se placer un jour ; où Marie vient volontairement immoler à l'accomplissement de la loi la gloire de sa maternité virginale.

En félicitant ces deux vrais Israélites, n'oublions pas que c'est notre bonheur même que nous louons

et que nous célébrons , que comme eux, tous les jours nous entrons dans le temple de Dieu ; que le Messie qu'ils attendaient, qu'ils virent une fois, tous les jours sous nos yeux se place sur cet autel ; que là, à côté de lui, nous pouvons placer aussi nos bénédictions, nos prières, nos œuvres journalières, le sacrifice de notre vie , nous-même , et nous unir à la Victime divine de manière à ne faire plus qu'un avec elle ; que près de Jésus la foi nous découvre sa sainte Mère, et qu'aussi heureux que Anne et Siméon, nous pouvons adresser nos paroles tour à tour à Jésus et à Marie.

Jouissez en ce jour, jouissez particulièrement de ce bonheur, vous, Mesdames, à qui cette fête appartient plus spécialement par le choix que vous en avez fait pour adorer dans ce mystère, sous les dehors de la faiblesse, du besoin, de la pauvreté, le Dieu que vous servez dans les pauvres ; pour prendre dans les soins que Marie rend au chef la règle et la forme de ceux que vous désirez rendre aux membres ; pour donner à votre piété, à votre exactitude, à votre vigilance, un modèle qui en soit digne, dans la conduite des saints vieillard Anne et Siméon. Placez en ce saint jour, vous en avez le droit, placez dans les bras de Marie, à côté de Jésus, les œuvres de charité, dont vous faites votre occupation habituelle, dans votre sainte association ; et réjouissez-vous dans la pensée que Marie les accueille et les reçoit comme un ornement dont elle se plaît à revêtir son Fils ; qu'elle les présente avec lui à Dieu le Père ; et que Dieu, qui ne dédaigne pas le don, l'humble don de deux tourterelles offertes avec Jésus, agréera également la double

offrande que lui fera Marie, pour que la dignité de l'une se communique à l'autre; et qu'il ne distinguera plus, dans les bras de Marie, l'offrande qui est son Fils et l'offrande qui sera vos œuvres.

Que j'aimerais à les retracer ici, ces œuvres qui nous édifient; à vous suivre auprès du riche, dont vous sollicitez les aumônes; auprès du pauvre, à qui vous en distribuez les secours; et vous voir, usant de tout l'ascendant que donne la charité chrétienne, placer la sensibilité près des richesses, et les consolations près des misères; ouvrant le cœur des uns à la compassion, et fermant le cœur des autres à la douleur! Oui, j'aimerais à m'établir ici l'organe de la reconnaissance du pauvre, et, osant aussi devenir le vôtre, après avoir parlé de tout le bien que vous faites, exciter par le récit plus touchant peut-être de tout le bien qu'il vous est si pénible de ne pouvoir faire, exciter, dis-je, dans les âmes chrétiennes qui forment cette pieuse assemblée quelques mouvements de charité qui rendissent un peu abondantes les aumônes que vous en espérez, et contribuer ainsi à ce que ce jour devînt plus complètement votre fête, en devenant un peu aussi la fête des pauvres.

Je ne dois pas perdre de vue que c'est plus particulièrement pour vous que je suis monté dans cette chaire; que mon but a été de vous offrir dans quelques courtes réflexions des moyens d'entretenir, de soutenir votre piété et votre dévouement, et de rendre vos œuvres toujours dignes de Dieu, qui en est l'objet.

Je prends le sujet de ces réflexions, et comme l'inspiration, dans cette fête même. Tout, dans ce mystère, tout est action, tout veille, tout s'empresse, tout agit.

Dieu, sa gloire, son culte, sa loi, animent, inspirent tout, donnent la vie et le mouvement à tout : pensées, actions, désirs, tout en est plein, tout en reçoit l'impression. Jésus se hâtant d'offrir à son Père un corps qui compte à peine quarante jours : *Corpus aptasti mihi... Tunc dixi : Ecce venio*. Marie, placée si fort au-dessus de la loi, et veillant avec tant de soin pour ne pas laisser échapper l'heure de son accomplissement ; Anne et Siméon si vigilants à saisir et à suivre les inspirations de l'Esprit Saint : *Venit in Spiritu in templum*, et si heureux par l'effet de leur vigilante fidélité ; Joseph si attentif à tout ce qu'il voit, et tout entier à la méditation de ces choses : tout me présente ce jour comme la fête, le triomphe et la récompense de la vigilance.

Je crois lire déjà ce grand précepte de vigilance sur les lèvres de ce Dieu enfant qui , devenu le Dieu de l'Evangile, va répéter mille fois cette parole : Veillez : *Vigilate* ; et la fera écrire dans presque toutes les pages de ce livre sacré.

C'est en effet dans la fidélité à suivre ce précepte que repose la sûreté de notre salut. Il n'est ni grâces privilégiées de Dieu, ni sainteté commencée, ni longue habitude de la vertu, ni abondance de bonnes œuvres, ni trésor de mérites, ni horreur du vice, qui puissent nous autoriser à nous regarder comme soustraits à tout l'effet de ce commandement : Veillez : *Vigilate* ; c'est le dernier que Jésus-Christ répète à ses apôtres en les quittant pour se livrer aux Juifs et commencer les tristes actes de sa Passion, afin que cet avis de vigilance se conserve plus présent à leur esprit ; c'est le dernier mot qu'il leur adresse, le dernier don

qu'il leur fait, le dernier adieu qu'il leur dit : « Veillez, parce que le démon, comme un lion rugissant, s'agite sans cesse autour de vous pour vous surprendre; ce que je vous dis, je le dis à tous : Veillez : *Omnibus dico : Vigilate.* »

Si des apôtres choisis, instruits par Jésus-Christ, l'esprit et le cœur remplis de sa doctrine, encore dans la première admiration de l'éclat de ses prodiges; si des apôtres retirés avec Jésus-Christ au jardin des Olives, faisant avec lui la veille de sa Passion, étaient néanmoins exposés à des tentations, à des pièges qui dussent exciter en eux une si grande vigilance; si, seuls avec Jésus-Christ, durant le silence de la nuit, et d'une nuit marquée par de si grands événements; si, couchés sur la terre, sans autre objet sous les yeux que la cruelle agonie du Sauveur et la présence des anges que Dieu le Père lui envoyait pour apaiser les horreurs de ce cruel moment, si, dis-je, à cet instant même les apôtres reçoivent de Jésus-Christ l'ordre précis, formel, réitéré, de veiller sur eux-mêmes, nous, faibles créatures, nous, vivant au milieu de tant d'occasions dangereuses et de scandales, portant au dedans de nous un trésor si précieux et tout à la fois si facile à perdre, la grâce sanctifiante, sans cesse aux prises soit avec des ennemis étrangers que le monde nous suscite, soit avec des ennemis intérieurs plus dangereux encore, nos passions, nos goûts, nos inclinations, notre caractère propre et toutes les illusions qu'ils produisent en nous, dans cette situation quelle constance, quelle assiduité, quelle persévérance ne devons-nous pas donner à notre vigilance !

Dans quel lieu portons-nous la grâce de Dieu, qui nous rend ses amis ? Au milieu de ses ennemis mêmes ; voilà où est placée l'arche sainte, notre âme, qui renferme la grâce, dont l'arche d'alliance du peuple juif était une figure. C'est le camp des Philistins que nous avons à traverser avec ce précieux dépôt. La sainteté est au dedans de nous, et la corruption nous environne de toute part et de toute part fait effort pour pénétrer en nous ! Que d'issues nous avons à garder ! Que d'attentions n'exigent point nos communications avec les hommes du siècle où nous vivons, pour ne point participer à leurs vices, et cependant ne manquer à aucun des devoirs que la charité nous impose envers eux, pour ne jamais perdre de vue la loi de Dieu, dans un lieu où Dieu lui-même est oublié ; pour nous trouver sans cesse au milieu du choc des intérêts et des passions humaines, et commencer toujours, dans toutes les affaires qui nous occupent, dans tous les événements qui nous arrivent, particulièrement dans ceux qui touchent plus immédiatement à nos sentiments, à nos affections, à notre cœur, parce que c'est là où l'illusion est plus dangereuse, pour commencer toujours par examiner quel intérêt Dieu peut avoir à ces choses avant que de songer à ceux que nous pouvons y avoir nous-même, afin de subordonner toujours l'un à l'autre ! Que de précautions sont nécessaires pour nous sentir si souvent en butte à la malveillance, à la haine, et, ne méconnaissant jamais les droits de la charité, ne répondre que par des services et par des soins ; pour avoir à sa disposition la réputation de celui qui cherche à nous nuire et la lui conserver intacte ; pour voir

le crime heureux, honoré, sans diminuer d'horreur pour lui; pour vivre avec les coupables sans diminuer d'amour pour eux; pour savoir toujours aimer Dieu et toujours aimer ses ennemis; pour reprendre leur conduite selon toute l'étendue de l'autorité qui peut nous être confiée, sans les aigrir, et les supporter sans lâcheté ni condescendance coupable. Car telle est la route peuplée d'ennemis que nous avons à parcourir. Encore une fois, qui est-ce qui nous préservera de tous ces dangers? Je le répète, la vigilance chrétienne, qui n'est autre chose qu'une habitude de réflexion qui, ne nous laissant jamais perdre de vue la loi de Dieu, ne nous permet pas de nous familiariser avec les usages, les jugements, la manière de penser, les maximes du monde, qui lui sont contraires; la vigilance chrétienne, qui nous fait entretenir une union constante avec Dieu, qui nous rend commun avec lui tout ce qui l'intéresse, qui fait que nous sommes sérieusement occupés de sa gloire, que nous ressentons de la joie de tout ce qui la procure, et que nous sommes sincèrement affligés de tout ce qui l'offense. Tant que nous resterons ainsi, par l'effet de la vigilance, unis à Dieu de pensées, de sentiments, d'intérêts, il s'unira aussi à nous pour nous faire traverser sans naufrage les écueils que le monde nous présente.

Si nous portons nos regards sur tous ceux qui sont au dedans de nous et que produisent nos passions, nos goûts, nos inclinations, notre caractère propre, nous comprendrons encore mieux combien nous avons besoin de circonspection et de vigilance. Que deviendraient pour nous les grâces de Dieu? Que seraient

nos vertus ? Que seraient les œuvres de charité que dans votre pieuse association vous faites profession d'exercer, sans la vigilance qui les garantit de l'influence fâcheuse de nos inclinations et de nos humeurs ? Tous ces biens nous échapperaient et deviendraient peut-être pour nous des sujets de condamnation !

Et premièrement que deviendraient les grâces de Dieu ? Les grâces de Dieu ne sont pas toutes de ces coups de foudre qui terrassent le pécheur, qui font que le persécuteur de Jésus-Christ, comme Saül, est renversé et se relève apôtre. Ces grâces privilégiées sont bien rares ; celles qui entrent dans l'ordre ordinaire des desseins de Dieu sur la sanctification des hommes, celles que nous avons à espérer pour nous-mêmes, sont des inspirations secrètes, des fruits d'une lumière douce que Dieu répand dans nos âmes ; c'est le son d'une voix intérieure qui parle sans bruit, c'est une légère circonstance que Dieu répand dans nos âmes ; c'est le son d'une voix intérieure qui parle sans bruit, c'est une légère circonstance que Dieu fait naître et qui paraît tout ordinaire à l'œil peu attentif ; c'est un exemple que Dieu mettra sous nos yeux, c'est un trait qui n'aura, ce semble, rien de frappant en lui-même. Voilà les moyens que Dieu emploie et la source des grâces qu'il met à notre portée. Réfléchir sur les voies dont Dieu use à notre égard, n'est-ce pas se convaincre déjà de la nécessité de la vigilance ? Comment, en effet, un esprit dissipé, trop jeté au dehors, trop occupé d'objets extérieurs, deviendrait-il susceptible de ressentir ces douces inspirations, ces célestes influences, ces touches délicates de la grâce ?

Dieu parle au dedans de lui, et lui-même n'y est pas; comment entendrait-il sa voix ? Dieu fait paraître sous ses yeux une douce lumière, et ces yeux sont éblouis du faux éclat des choses de la terre ; comment apercevrait-il la lumière du ciel ? Dieu l'appelle à lui par l'attrait de l'exemple et de l'édification ; mais, s'arrêtant par l'habitude à ce que les choses ont d'extérieur et de sensible, comment s'élèverait-il jusqu'aux motifs surnaturels qui inspirent une action, jusqu'à la pensée de Dieu qui y coopère, jusqu'aux douceurs et aux consolations spirituelles qu'elle répand dans l'âme de celui qui en est l'instrument, et par conséquent comment se sentirait-il porté à l'imiter ? Voilà une grâce perdue, et rarement une grâce est perdue toute seule. Elles sont liées ensemble : un jour, un instant sans vigilance, suffit pour rompre cette chaîne sacrée. Demain, une tentation, un piège, vous attendent ; dès aujourd'hui Dieu a voulu vous prémunir : il vous a donné la grâce d'une sainte pensée, d'une pieuse réflexion propre à vous rapprocher de lui ; vous n'appercevez encore aucun danger, vous n'êtes point sur vos gardes, cette grâce vous échappe. Quelle force néanmoins elle vous eût donnée pour le moment du combat ! Il arrive, vous voilà aux prises avec l'ennemi, et vous manquez de l'arme victorieuse que Dieu vous avait ménagée pour le combattre et pour le vaincre ! Est-il donc un seul instant où nous puissions impunément manquer de vigilance ?

En second lieu, sans la vigilance, que seraient nos vertus mêmes ? Vous le savez, deux hommes sont en nous et s'y disputent l'empire de nous-même, le vieil homme et l'homme nouveau ; nos passions et la grâce

du Rédempteur. Nos passions, nées avec nous, ne s'éteindront qu'avec nous. Jésus-Christ en effaçant le péché nous les a laissées, afin que nous pussions coopérer en quelque manière, par la résistance pénible que nous leur opposons, par nos efforts à les tenir enchaînées, au sacrifice douloureux par lequel il nous a rachetés, et que nous ayons à lui donner par là un témoignage journalier, libre, volontaire, de notre reconnaissance et de notre fidélité. Si ces passions agissaient toujours en nous d'une manière violente et dans toute la direction de leur perversité, peut-être cette exacte vigilance dont je parle serait-elle moins nécessaire, et serions-nous suffisamment avertis de leur présence et de leur action par les excès grossiers dans lesquels elles chercheraient à nous entraîner. Mais ce n'est pas toujours là leur marche. Si elles craignent d'être reconnues et de rebuter en se montrant sous l'odieux dehors du vice, elles sauront se déguiser et emprunter jusqu'aux couleurs de la vertu. N'ayant plus à redouter alors que l'attention la plus active et la plus exacte vigilance, quel funeste pouvoir n'acquerront-elles pas ! Les voilà devenues par quelque endroit semblables à la vertu, et nous voilà exposés à la plus dangereuse illusion. Nous croirons agir par la grâce, et ce ne sera que notre caractère qui se développera en nous. Nous aurons du zèle pour les intérêts de Dieu, mais un caractère inquiet, fâcheux, le rendra rebutant ; un caractère plein d'humeur le portera jusqu'à la haine ; un caractère orgueilleux jusqu'au mépris du pécheur et de là jusqu'à l'estime de soi-même ; un caractère ardent irréfléchi, le dirigera contre la vertu peut-être ; il ju-

gera de tout d'après son imagination, ses préjugés; il blâmera d'après ses jugements; et ce seront les intentions les plus pures peut-être, la vertu elle-même que par zèle il aura ainsi condamnée. On aura de la charité; mais un caractère faible, timide, la portera jusqu'à de lâches condescendances, jusqu'à des complaisances coupables. On aura de la fermeté; mais un caractère dur et opiniâtre sera entraîné jusqu'à manquer de douceur ou de docilité. On aura de la sincérité, mais un caractère inconsideré en usera jusqu'à l'indiscrétion, jusqu'à l'imprudence. On gémera sur les fautes si graves que Dieu reçoit chaque jour; mais un caractère curieux va s'emparer de ce sentiment; il aimera à connaître en détail les circonstances de l'offense, les qualités du coupable, et après de longs entretiens sur ces choses, dans lesquels tout est à gagner pour l'amour-propre et tout à perdre pour la charité, il croira encore n'avoir fait en tout cela qu'une longue amende honorable à Dieu. Enfin on aura de la piété, mais un caractère peu juste la pratiquera à contre-temps; un caractère petit la placera dans des minuties, un caractère pusillanime l'étendra jusqu'au scrupule, que sais-je? jusqu'à la superstition peut-être!

Telle est sur nos vertus l'influence de notre caractère. La grâce ne le change pas précisément; elle ne met pas tout à l'unisson de ce côté; elle se borne à nous donner des lumières pour éclairer nos jugements, de saintes inspirations pour déterminer notre volonté et des forces pour agir; mais d'ailleurs elle nous laisse avec les goûts, les inclinations, le caractère, qui nous sont naturels. Et à cet égard elle nous confie à notre

vigilance. Les plier, les soumettre, les faire servir à notre sanctification, c'est là la part du travail que dans cette grande œuvre Dieu nous laisse à faire, et quels moyens nous donne-t-il pour y parvenir ? Je ne cesserai de le répéter : la vigilance. Veillez pour ne pas quitter la ligne étroite hors de laquelle la vertu n'est plus vertu, où elle devient excès ou défaut, parce qu'elle n'est plus que l'effet tout naturel de nos goûts, de nos humeurs, de notre caractère, laissés à eux-mêmes. Veillez, enfin, parce que c'est le seul moyen de conserver le mérite des œuvres de charité auxquelles vous vous dévouez dans votre sainte association.

Nos passions, qui cherchent à dominer sur nos vertus mêmes, ne s'empareront-elles pas aussi de vos œuvres de miséricorde pour les diriger et les conduire à leur gré ? Oui, sans doute, et cette juste crainte doit être pour vous un nouveau motif de vigilance. Si nous nous abandonnons, l'habitude, qui refroidit tout, va s'emparer de nous : le respect humain, l'amour-propre, qui se mêlent partout, corrompent nos motifs : le dégoût, l'ennui, qui nous suivent partout, éteindront l'ardeur de notre zèle et interrompront le cours de nos saints exercices.

L'habitude du bien, qui le rend facile parce qu'elle a plié, soumis la volonté, est un heureux effet de la grâce, c'est déjà une récompense de Dieu ; mais l'habitude qui remplace l'attention est un funeste effet du défaut de vigilance, elle en est la punition parce qu'elle rend nos œuvres toutes communes et purement naturelles ; perdant de vue la fin pour laquelle on agit, on reste froid au milieu d'une ac-

tion toute brûlante du feu de l'amour de Dieu et de la charité envers le prochain. Quand cette habitude produite par la négligence domine en nous, ce n'est plus alors que le corps qui agit ; l'esprit ne veille plus et ne coopère à l'action en rien qui la rende digne de quelques récompenses. On continue néanmoins à agir, et l'on se croit encore quelque mérite parce qu'on l'estime par le nombre de ses actions. Hélas ! et l'on ressemble à ces hommes dont il est parlé dans l'Ecriture : Ils se sont endormis, et à leur réveil, croyant ramasser leurs œuvres, ils n'ont saisi que des illusions et des fantômes, et leurs mains se sont trouvées vides.

Ils se sont endormis, c'est-à-dire ils ont manqué de vigilance, et voilà le moment où l'homme ennemi a répandu l'ivraie. La vanité, l'amour-propre, le respect humain, vont croître sur un champ d'humilité et de charité ; bientôt ils nous déroberont la vue de Dieu, au nom de qui on le cultive et à qui on doit en rendre les fruits ; on ne verra plus que soi sur ce champ respectable, et de là, jetant un coup d'œil sur le reste des hommes occupés sur une terre qui nous semblera profane, et jugeant d'eux et de nous par le genre du travail auquel on est livré, on en fera la mesure de la distance à laquelle on se croira placé au-dessus d'eux. Ainsi le fruit d'une action de charité que la vigilance eût ornée encore du nouveau mérite de la modestie et de l'humilité, sera perdu ; heureux encore s'il n'est que perdu !

La vigilance n'est pas moins nécessaire pour conserver notre ferveur. L'inconstance appartient essentiellement à notre nature ; elle est telle en nous qu'en

continuant un ouvrage, nous sommes exposés à perdre de vue le motif qui nous l'a fait entreprendre et à laisser imparfait un travail auquel nous nous étions portés d'abord avec une grande ardeur. La vigilance préviendra ce malheur ; elle ne permettra pas que les motifs qui vous ont fait entrer dans la sainte carrière d'une vertu plus parfaite et des œuvres de charité qui doivent l'accompagner, vous échappent. Toujours présents à votre esprit, par l'effet de la vigilance, ces motifs soutiendront et rendront toujours égale votre ardeur pour le bien. Ainsi, en vous découvrant les écueils à travers lesquels vous avez à marcher, la vigilance les rendra pour vous sans danger.

Je ne fais qu'indiquer sommairement les motifs qui doivent exciter votre vigilance ; vos réflexions leur donneront toute l'étendue et le développement dont ils sont susceptibles, et que méritent bien l'importance de ce précepte de Jésus-Christ et les grands exemples que la fête de ce jour nous met sous les yeux. En méditant ces motifs, vous vous convaincrez de plus en plus que la vigilance doit être la compagne inséparable de nos jours, que vivre et veiller ce doit être la même chose pour un chrétien, que chaque instant de son existence doit être un acte de vigilance, que c'est là l'amie fidèle que Dieu, qui connaît nos besoins et qui a désiré si ardemment d'y pourvoir, nous a donnée pour parcourir avec nous la carrière de la vie ; pour nous faire éviter le mal, pour nous faire pratiquer le bien, pour nous conduire, en un mot, à cet heureux terme où nous nous reposerons avec sécurité dans le sein de Dieu, où il se chargera lui-même de veiller sur nous et de combler notre bonheur.

IX.

Pour la Fête de tous les Saints.

Nous professons, mes Frères, dans la célébration de la fête de ce jour l'article du symbole par lequel nous croyons à la communion des saints, c'est-à-dire à cette société que forment entre eux tous les membres de l'Eglise catholique, et que la mort ne dissout pas. Tous les hommes qui ont été régénérés en Jésus-Christ par le baptême et unis dans la foi de son Eglise et la soumission à ses ministres composent entre eux, je ne dis pas une société, l'expression serait beaucoup trop faible; je ne dis pas non plus une même famille, cela n'exprimerait point encore assez le rapprochement, l'union que produit entre nous notre régénération en Jésus-Christ; mais je dirai avec l'Apôtre : Ils composent entre eux un même corps en Jésus-Christ; étant chacun les membres des uns des autres. Voyez dans quels liens étroits la religion nous unit; quel motif de charité entre nous elle nous offre; sous quel admirable point de vue elle nous montre les uns aux autres! Mais que cet aspect est magnifique, qu'il est imposant, quand c'est dans le ciel même, dans les saints que la religion nous montre des membres de notre propre corps, des portions de nous-mêmes, et qu'elle nous apprend que nous sommes vus aussi sous ces intimes et mêmes rapports par les heureux habitants du ciel.

Si ce titre de membres d'un même corps établit

entre nous , vivant encore sur la terre , des liens si étroits de charité et nous donne tant de droits de réclamer notre assistance réciproque , combien ce même titre n'a-t-il pas de pouvoir auprès des saints ? Si nous, tout méchants que nous sommes, comme dit Jésus-Christ, *si vos cùm sitis mali*, si nous savons cependant donner secours, aide, assistance, à ceux de nos frères qui sont dans la peine et la souffrance, oh ! combien à plus forte raison nos frères du ciel savent-ils compatir à nos maux, nous aider et nous secourir ! Ils ne connaissent plus toutes ces passions humaines d'intérêt personnel, d'amour-propre, de rivalité, d'impatience, d'humeur, de raideur de caractère, qui affaiblissent si fort la charité parmi nous et en rendent l'exercice si imparfait sur la terre. Au ciel, telle elle sort de Dieu , telle elle se répand sur les saints, telle elle y persévère, ne cessant jamais d'être en eux la pure charité de Dieu. C'est donc la charité de Dieu que nous invoquons quand nous réclamons la charité des saints, et puisque j'ai dit que les saints étaient comme nos membres d'un même corps, c'est donc dans nos membres mêmes qu'est descendue déjà la charité de Dieu, c'est donc avec tout l'intérêt qu'un membre prend à un autre membre de son corps que les saints désirent et s'empressent de disposer en notre faveur de la charité de Dieu. Quel titre pour les invoquer ! Quel inappréciable avantage dans l'article de notre foi sur la communion des saints, et ce n'est pas là le seul motif que la foi donne à notre confiance en eux !

Ces saints, maintenant si heureux, si puissants dans le ciel, ont vécu sur la terre hommes comme nous,

sujets aux mêmes tentations, éprouvant comme nous les révoltes d'une nature corrompue, obligés aux mêmes efforts que nous pour dominer leurs passions, retenir leurs sens captifs, réduire leur corps en servitude. Tels d'entre eux se sont sauvés dans l'état même où nous sommes aujourd'hui et malgré tous les obstacles que nous y rencontrons. Combien n'y a-t-il pas au ciel d'enfants dociles, soumis, laborieux, qui ont pratiqué avec fidélité, avec foi, avec piété, les devoirs de la religion, qui, par les vertus toutes simples du premier âge, ont obtenu une éternité de bonheur ! Combien d'autres dont la vertu a mérité d'être couronnée dans le ciel parce qu'elle a été éprouvée, purifiée dans le creuset des tribulations sur la terre, et qui sont devenus saints par l'effet de la patience, de la soumission à la volonté de Dieu, de l'esprit de pénitence dans lequel ils ont supporté soit les travaux et les fatigues de leur état, soit les infirmités et les souffrances corporelles ! Combien encore qui ont été conduits par les œuvres de la charité au bonheur de la charité, qui sont heureux aujourd'hui de tous ces humbles et modestes actes de charité dont ils ont rempli leurs jours sous les yeux de Dieu, et qui se trouvent convertis en actions éclatantes et glorieuses pour former une couronne qui les accable d'un poids immense de bonheur et de gloire ! Combien, dois-je aussi me dire à moi-même, combien qui, par les actes d'un charitable zèle, ont mérité d'entrer dans la joie des serviteurs fidèles et d'être réunis au souverain Pasteur ! Combien enfin que nous avons connus, avec qui nous avons vécu, et qui jouissent aujourd'hui de la couronne des martyrs !

Quel titre tous ces saints n'ont-ils pas respectivement à notre confiance? Ne doutons pas qu'ils ne s'intéressent particulièrement, et pourquoi ne dirais-je pas aussi par reconnaissance, à l'état où ils ont servi, honoré Dieu et opéré leur sanctification? Ils nous suivent des yeux dans la carrière qu'ils ont parcourue et dans l'accomplissement des devoirs qu'ils ont si bien remplis; ils nous voient dans ces circonstances où la tentation se présente, où le découragement et la paresse nous arrêtent; où, tantôt séduits par l'attrait de quelques jouissances passagères, tantôt rebutés par quelques dégoûts, nous hésitons, nous chancelons, nous sommes prêts à quitter les voies de la mortification et le sentier de la vertu; ils nous voient, dis-je, avec l'œil de l'encouragement, et ils nous tendent une main secourable; ils connaissent l'audace et le pouvoir de l'ennemi qui nous attaque, et ils nous offrent les armes dont ils se sont si heureusement servis pour le combattre. Oh! si dans le moment du péril nous savions nous adresser à ceux de nos frères du ciel qui nous ont précédés dans les mêmes combats, si puissants auprès de Dieu, si charitables envers nous, quel secours ne recevrons-nous pas? Unis alors d'efforts avec eux, serions-nous jamais terrassés par l'ennemi qu'ils ont si souvent vaincu eux-mêmes?

Un autre motif porte encore les saints à s'intéresser à nous. Infiniment charitables, puisqu'ils participent à la charité de Dieu, ils sont infiniment heureux puisqu'ils partagent son bonheur. Or, plus ce bonheur est grand, plus ils désirent de nous y associer, car n'est-il pas vrai que plus nous éprou-

verions un sort heureux, plus nous désirerions le faire partager aux personnes qui nous sont chères ? D'après cela, le désir dans les saints de nous voir réunies à eux dans le ciel est inexprimable, puisque leur bonheur est incompréhensible. N'attendez pas que j'entreprenne de vous en donner ici une idée. L'Apôtre, à qui Dieu l'a fait connaître un instant pendant sa vie mortelle, nous dit qu'il n'est pas donné à l'homme d'en parler : *Non licet homini loqui*. Tout ce qu'il nous apprend, c'est que dans le ciel nous verrons Dieu tel qu'il est, et que par là nous deviendrons semblables à lui : *Similes ei erimus quoniam videbimus eum sicuti est*, Voilà tout ce que Dieu a permis à saint Paul de nous en révéler. L'Apôtre ajoute seulement que l'œil de l'homme n'a jamais rien vu, que son oreille n'a rien entendue, que son cœur, tout immense qu'il est par ses désirs et par son insatiable avidité de bonheur, ne peut rien concevoir de semblable au genre et à l'étendu de la béatitude que Dieu réserve à ses élus. Eh ! comment pourrions-nous le concevoir en effet, puisque ce bonheur consiste à voir Dieu d'une manière si entière et si parfaite qu'il n'y a plus en lui de mystère ? Or, pour comprendre Dieu de la sorte, il faut ou être lui-même, ou être devenu, comme les saints, semblable à lui : *Similes ei..... quoniam videbimus eum sicuti est*.

Ce Dieu que nous adorons sur la terre, devant qui nous nous prosternons, abîmés dans la pensée, toute faible que nous la concevons, de son immensité, de sa sainteté, de son pouvoir, de son infini majesté ; ce Dieu qui a créé par un acte de sa volonté tout ce que

nous voyons, et qui le conserve parce qu'il le veut ; ce Dieu qui est le suprême modérateur de tous les événements qui nous étonnent, dont les moindres ouvrages sont pour nous des mystères, tant ils surpassent la portée de notre faible intelligence, eh bien ! encore une fois, le Dieu incompréhensible élève tellement les saints à sa hauteur, il se communique si intimement à eux, il les rapproche tellement de lui, qu'il fait de lui-même un objet de similitude avec eux : *Similes ei.... quoniam videbimus eum sicuti est.*

C'est donc au ciel que s'accomplit à la lettre cette grande parole que Dieu prononça lorsqu'il voulut créer l'homme : « Faisons l'homme à notre image . » *Faciamus hominem ad imaginem nostram.*

Voilà, mes Frères, tout à la fois et la récompense encourageante de nos travaux, et la mesure de la confiance avec laquelle nous devons implorer l'assistance des saints, puisque le désir de nous aider est proportionné en eux au bonheur dont ils jouissent.

Les secours que nous avons à demander aux saints, nous avons nous-mêmes à les accorder à d'autres membres de notre propre corps, et l'accomplissement de ce second devoir achève le développement de ce qui est renfermé dans l'article du symbole concernant la communion des saints.

L'Eglise, après nous avoir conduits auprès de ses enfants glorieux et puissants dans le ciel, nous apprend qu'elle en a d'autres détenus dans un lieu de douleur et d'expiation, et elle appelle sur eux notre attention ; assurée de leur bonheur éternel, cette bonne mère s'afflige de l'état de souffrance dans le-

quel ces saintes âmes sont retenues pour achever d'y être purifiées des imperfections et des taches qu'elles ont contractées sur la terre. Elle désire d'en abréger la durée, et pour cela elle réclame notre assistance en leur faveur, Eh quoi ! nous, tout faibles et misérables que nous sommes, pourrions-nous abréger les délais que Dieu apporte à glorifier ces âmes dans le ciel ? Oui, mes Frères, nous avons ce pouvoir : nos prières, nos bonnes œuvres, nos communions, nos sacrifices, ont cet effet. C'est celui de la charité qui unit entre eux tous les membres de Jésus-Christ ; la charité est toute puissante auprès de Dieu ; elle est une avec Dieu ; elle est son essence même ; elle est le but de toutes ses œuvres ; tout ce que Dieu a établi est établi en charité.

Le dogme dont je parle, celui de la communion des saints, est-il autre chose que charité ? Sur la terre nous honorons, nous glorifions les saints ; dans le ciel, les saints nous protègent et nous aident ; ici-bas, nous soulageons les âmes du purgatoire ; et ces âmes, délivrées par notre charité, deviennent à leur tour nos protecteurs dans le ciel. Qu'est-ce que tout cela qu'un concours de services mutuellement demandés et accordés, en un mot qu'une union de charité ?

Accomplissons de notre côté cette union de charité par l'honneur que nous rendrons aux saints en les félicitant du bonheur dont Dieu les fait jouir, en les intéressant à notre sort et à nos besoins par nos prières et surtout par l'imitation des vertus qui les ont sanctifiés. Il est un objet d'imitation que nous suggère tout naturellement la solennité de ce jour. Nous

invoquons les saints, nous nous adressons à eux avec une pleine et entière confiance, parce que nous sommes sûrs de trouver en eux secours, bonté, compassion, consolation, condescendance, encouragement, caractères essentiels de la charité. Notre état, nos fonctions, nos devoirs, nous mettent dans le cas de nous adresser aussi réciproquement les uns aux autres. Alors ceux qui ont recours à nous se sentent-ils portés vers nous par tous ces motifs de confiance qui nous portent nous-mêmes vers les saints, et sans lesquels il n'y a point de charité ? Savons-nous les leurs inspirer ? Examen important à faire, car ce ne sera pas dans le ciel que la charité commencera à nous faire ressentir ses saintes ardeurs et à opérer en nous ; elle n'y fait aujourd'hui le bonheur des saints que parce que, revêtue des caractères constitutifs que j'ai énoncés, elle a fait leur mérite sur la terre.

Accomplissons encore cette union de charité avec nos membres souffrants dans le purgatoire ; offrons pour eux à Dieu de ferventes prières, des mortifications, des œuvres satisfactoires ; prenons sur nous une partie de leur pénitence, et en vivant ainsi sur la terre dans la communion des saints, nous mériterons que notre société avec eux se perpétue éternellement dans le ciel.

Ainsi soit-il.

X.

Pour la Fête de l'Immaculée Conception.

L'Eglise honore aujourd'hui, mes Frères, l'heureuse Conception de Marie, le moment où elle a commencé à exister. Ce n'est pas tant l'existence de Marie que l'Eglise entend célébrer que le bonheur singulier qu'elle ne partage qu'avec la seule humanité de Jésus-Christ, d'avoir été conçue sans péché. C'est peu de recevoir la vie, mais c'est tout que de vivre sans péché. J'ajouterai même : quelque magnifique que soit la destinée de Marie, de naître pour devenir la Mère de Dieu, médiatrice avec le Fils de Dieu dans l'acte de la réconciliation des hommes avec lui ; quelque sublimes que soient les titres de reine des anges et des saints, de protectrice souveraine de l'Eglise et de tous les chrétiens, tout cela n'est rien encore en comparaison du privilège singulier d'avoir été conçue dans la grâce, et de n'avoir jamais cessé d'être aux yeux de Dieu tout ce que les yeux de Dieu peuvent voir après lui-même de plus saint et de plus parfait. Ainsi, l'honneur le plus grand que nous puissions rendre à Marie, le titre le plus excellent que nous puissions lui donner, est de la nommer immaculée.

Quelle était sage et éclairée la piété de nos pères qui choisirent Marie sous le titre de son Immaculée Conception pour la patronne spéciale de notre diocèse ! Ils s'adressaient à son cœur et à la plus belle partie

de lui-même, à celle qui éprouvait le sentiment le plus vif, le plus pur, le plus parfait, celui qu'y faisait naître le privilège d'avoir été conçue et d'avoir vécu sans péché. Quel bel asile ils avaient recherché que le Cœur immaculé de Marie! Où pouvaient-ils mieux trouver à se pénétrer d'horreur pour le péché et à se prémunir de secours plus puissants pour l'éviter que dans ce sanctuaire de la grâce sanctifiante? Ils nous l'ont ouvert, ce précieux asile! Par combien de traits de protection Marie n'a-t-elle pas démontré qu'elle acquiesçait à leur choix et qu'elle acceptait le titre de patronne!

Quand l'hérésie, dans les siècles derniers, tantôt, marchant tête levée, affrontait les jugements de l'Eglise et séparait de son sein d'immenses contrées; tantôt, affectant une perfection hypocrite et éludant les décisions de l'autorité, s'insinuait sourdement dans les esprits; tantôt encore, corrompant la morale de l'Evangile, en rendait les préceptes aussi illusoires que ridicules, et entraînait les hommes dans de pernicieuses maximes par l'attrait de la liberté et du relâchement, à qui devons-nous, si ce n'est à celle sous la protection de qui nous nous étions placés, d'avoir été constamment persévérants dans l'intégrité de la foi, dans la pureté de la morale, dans l'unité de l'Eglise, et par là même dans la voie du salut? L'hérésie nous entourait de toutes parts, les peuples qui nous environnaient en devenaient les malheureuses victimes, et nos frontières furent pour elle une barrière qu'il ne lui fut jamais donné de franchir; l'hérésie ne put rien contre le territoire de Marie. Partout ailleurs, les fidèles ministres de Jésus-Christ,

obligés d'avoir continuellement à la main les armes spirituelles, avaient chaque jour à combattre contre les partisans des erreurs ; et dans cet heureux diocèse, qui était dès-lors le diocèse de Marie conçue sans péché, elle seule combattait pour tous, elle ne nous laissait d'autre office que d'être à ses pieds pour l'invoquer et la remercier.

Nous tous, qui avons reçu de nos pères la connaissance de tous les bienfaits qu'ils ont obetenus par l'intercession de notre divine patronne, ranimons en ce jour les sentiments de notre gratitude, de notre confiance, de notre piété envers elle.

Et vous, mes chers enfants, à qui l'âge et l'instruction n'ont pas donné encore de connaître dans toute leur étendue les grâces spirituelles et les secours de tout genre que nos prédécesseurs ont obtenus du Ciel par l'intercession de Marie, recevez-en ici une première connaissance. Le souvenir des bienfaits de Marie envers nos pères, leur tendre, leur sincère dévotion à la Mère de Dieu, sont un dépôt sacré que leur reconnaissance nous a confié pour le transmettre à nos successeurs. Je remplis leurs intentions, et je vous donne en même temps une grande marque de confiance en vous transmettant ce précieux héritage pour que vous le conserviez soigneusement, et qu'à votre tour vous disiez à ceux qui vous succéderont : Nos pères reconnaissaient devoir à la protection de Marie tous les biens dont ils ont joui et particulièrement la conservation de la foi parmi eux ; et qu'ainsi par le témoignage que vous en rendrez, il soit connu d'âge en âge que les jours heureux qui ont lui sur ce pays ont été ceux où la dévotion envers Marie animait les

cœurs de ses habitants. Et si vous parlez à vos successeurs des révolutions, des troubles, des guerres qui ont agité notre patrie dans les premières années de votre vie, ne manquez pas d'ajouter : C'est qu'alors la corruption avait gagné les cœurs ; les péchés multipliés des hommes, leur impénitence, les avaient rendus indignes de la protection d'une patronne sans péché. Privés de ce secours, tous les malheurs ont fondu sur nous, et nous avons éprouvé la triste vérité de ce qui nous est annoncé par l'Esprit Saint, que le péché rend les peuples misérables : *Miseros facit populos peccatum.*

Oui, c'est le propre du péché, particulièrement de celui qu'on commet dans une pleine connaissance, avec réflexion, par habitude, que l'on prévoit et contre lequel on ne prend aucun moyen de se prémunir, de nous entraîner de malheur en malheur pour nous faire arriver à celui qui est le comble de tous, qui est irréparable, à la damnation éternelle.

Rappelons sur nous, mes Frères, le cours des anciennes bontés de Marie ; à l'exemple de nos pères, honorons en elle d'un culte particulier la grâce privilégiée qui l'a rendue toute sa vie exempte du péché. Mais pour honorer dignement cette grâce, il faut en connaître le prix ; or, celui qui commet volontairement, habituellement le péché, celui qui, se sentant retenu dans les honteux liens du péché, ne fait aucun effort pour s'en dégager, peut-il dire qu'il connaît le prix de l'innocence et de la sainteté de Marie ? Est-il propre à lui rendre l'honneur et la gloire qu'elle ambitionne et qui lui plaît davantage ? Il est donc privé des abondants effets de sa protection.

C'est donc par l'horreur du péché, c'est en rendant agissantes en nous les grâces que Dieu nous donne pour l'éviter ou pour nous en purifier, que nous prouverons à Marie l'estime, le respect que nous inspire sa qualité de Vierge conçue sans péché; et en l'honorant ainsi sous le titre le plus auguste pour elle, le plus cher à son cœur, cette sainte et puissante protectrice nous aidera à son tour dans l'œuvre la plus essentielle pour nous, dans celle qui nous suffit, qui remplace toutes les autres et qui ne peut être remplacée par aucune, l'œuvre de notre sanctification. Marie reprendra à notre égard la qualité de patronne, et, marchant appuyés sur son bras puissant, nous arriverons au jour heureux où, réunis à elle, nous louerons éternellement le Dieu qui l'a préservée de tout péché, et qui nous aura miséricordieusement remis et pardonné ceux que nous avons eu le malheur de commettre.

Ainsi soit-il.

XI.

Pour la Fête de Noël.

Préparons-nous à la fête de la naissance de notre Sauveur par des réflexions sur l'amour que Dieu nous témoigne dans ce mystère, et sur les vertus que Jésus-Christ prêche dès sa naissance même.

C'est l'amour de Dieu qui nous a sauvés. Amour gratuit : qu'y avait-il dans l'homme coupable qui

pût attirer sur lui un regard de la bonté de Dieu ? Nés dans le péché, nous étions un objet abominable à ses yeux. Celui qui pourrait se faire une idée de la sainteté de Dieu, celui-là seul pourrait concevoir l'horreur que Dieu doit avoir pour le péché et pour tout ce qui en porte la tache odieuse ; celui-là seul comprendrait aussi combien est gratuit de la part de Dieu l'effort d'amour par lequel il vient secourir le pécheur.

Nous louerions la clémence d'un bon roi qui voudrait bien ne pas tirer vengeance du crime de ceux qui se seraient indignement révoltés contre son autorité et qui auraient attenté à sa gloire, s'il disait : « Je veux bien oublier le crime, laisser la liberté aux coupables, à la seule condition qu'ils ne paraîtront jamais devant moi. » Nous exalterions sa bonté, sa clémence ; nous publierions avec éloge ce généreux pardon. Et cependant combien cette générosité serait au-dessous de celle dont Dieu use à notre égard. Ce n'est pas un simple pardon, un oubli de notre révolte qu'il veut bien nous accorder ; c'est une réintégration dans l'état d'innocence ; c'est plus que cela ; c'est dans une situation plus parfaite, plus grande, plus rapprochée de lui que celle où nous étions avant le péché, qu'il veut nous placer ; c'est à son bonheur, à sa destinée même qu'il veut nous associer ; et ce n'est pas encore là tout ce qui caractérise la générosité de son amour. Comme nous ne pouvons parvenir à cet état si relevé, si sublime, qu'après l'entière expiation du péché, parce que Dieu et le péché ne peuvent jamais s'allier ; et comme le genre humain tout entier n'aurait jamais pu opérer cette expiation, Dieu nous a aimés à ce

point de nous donner son Fils unique, de vouloir que son Fils se fît l'homme comme nous, afin qu'il y ait parmi nous un homme qui pour tous les autres pût satisfaire à la justice divine.

Le Fils de Dieu se rend à la volonté de son Père; il ne dédaigne pas de descendre dans l'abîme où le péché nous a plongés, d'y habiter avec nous, de se revêtir extérieurement de tous les honteux attributs du péché, de la faiblesse, du besoin, de la pauvreté, des souffrances, de la mort, de se faire absolument semblable à nous, afin de nous rendre semblables à lui.

Quelle leçon il nous donne tout en naissant, et quelle rigueur il commence à exercer sur lui-même ! Considérons le temps, le lieu de sa naissance et tous les objets qui l'environnent en entrant dans ce monde. C'est dans la saison la plus rigoureuse de l'année; c'est dans l'embarras de la plus grande obscurité de la nuit, c'est dans le lieu le plus abject, une misérable étable, où nous n'oserions offrir une retraite au dernier des hommes, qu'il veut naître : une crèche, des animaux, de pauvres bergers, voilà ce qui entoure le berceau du Fils de Dieu !

Aimez et estimez la situation où Dieu vous a fait naître, vous tous dont la naissance a été dans un état humble et pauvre. Si vous fussiez nés au sein de la mollesse, du luxe, de toutes les aisances et les commodités de la vie, votre naissance eût pu ressembler en quelque chose à celle des enfants des rois, au lieu qu'elle ressemble à celle du Fils de Dieu.

Aimez et estimez aussi, vous qui l'avez volontairement embrassé, l'état de pauvreté, qui vous donne

une ressemblance avec Jésus-Christ ; il aime en vous l'état qu'il a choisi pour lui-même.

Joseph et Marie se retirèrent dans une étable, parce qu'il est dit qu'ils ne trouvèrent point de place dans la ville. Jésus-Christ fuit, tout en naissant, le trouble, le tumulte, la dissipation du monde. Il fuit ainsi un cœur agité par ses inclinations, dominé par ses goûts, rempli de lui-même, et à plus forte raison encore, un cœur esclave de ses passions, souillé de quelques péchés. Non, il n'y a point de place là pour Jésus-Christ. Eh! voudrions-nous, à l'exemple des habitants de Béthléem, répondre à Jésus-Christ, qui frappe à la porte de nos cœurs pour y entrer, pour venir y prendre connaissance, qu'il n'y a point de place pour lui : *Non erat eis locus?* Non, sans doute, non ce ne sera pas dans cette maison, où il se plaît à habiter, où il donne des marques si multipliées et si visibles de sa protection, où il fait tant de bien aux hommes, qu'il trouvera des cœurs ingrats et insensibles; et quand les portes lui seraient fermées partout, ne serait-ce pas ici où il devrait se retirer comme chez lui ? Oui, et c'est ici où il trouvera des Joseph et des Marie tout occupés à contempler et à méditer le grand mystère de sa venue sur la terre; cherchant à honorer ses souffrances, ses fatigues, son abaissement en se dévouant, à son exemple, au soulagement de leurs frères. C'est ici où il trouvera de vrais chrétiens, des enfants reconnaissants pour les bienfaits de sa tendre charité envers eux et particulièrement pour le grand amour qu'il leur témoigne en se faisant homme, en se faisant enfant comme eux pour les sauver et leur donner en même temps un modèle de vertus par les-

quelles il se rendront dignes des grâces qu'il est venu leur apporter. C'est ici où il retrouvera ces bons et simples bergers qui furent ses premiers adorateurs et qui admireront comme eux et adoreront dans la sincérité de leurs cœurs le Dieu qui, pour les sauver, daigne naître semblable à eux dans les larmes, dans la faiblesse et la souffrance.

Puisse-t-il renaître ici dans tous les cœurs et y renouveler par sa présence la ferveur dans son service et le désir de correspondre à son amour !

XII.

Pour la fête de la Circoncision.

Parmi les divers événements qui ont consacré l'enfance de notre Sauveur, celui dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire me semble, mes Frères, avoir des caractères bien propres à ranimer notre reconnaissance, notre amour envers lui, et à nous inspirer d'utiles réflexions.

Cet enfant, que le Ciel par des prodiges avouait tout à l'heure pour le sien, dont les anges célébraient la naissance par leurs concerts et l'annonçaient aux bergers qu'ils appelaient à son berceau comme le sujet de la plus grande joie qu'ils pussent concevoir, eh bien, cet enfant du Ciel ne se montre plus aujourd'hui à nos yeux que comme l'enfant de la terre comme le fils du péché, qui se soumet au baptême de l'ancienne loi, qui reçoit sur son corps la marque

sensible et douloureuse d'une alliance reconquise avec Dieu. Il n'y a que huit jours qu'il est né, et déjà le sang coule ; une plaie paraît, la souffrance se manifeste ; nous entendons ses pleurs et ses cris. Que signifie ce changement subit dans le sort de cet enfant ? Dieu le Père, qui l'a avoué pour son Fils, a-t-il retracté cet aveu ? Le méconnaît-il ? L'a-t-il rejeté à ce moment ? L'amour seul peut nous expliquer ce mystère. Fils de Dieu par nature, Jésus-Christ quitte le sein de son Père pour venir recevoir dans le sein d'une créature une vie semblable à la notre. Saus cesser d'être Fils de Dieu, l'amour le fait devenir fils de l'homme. Il ne peut, il est vrai, recevoir avec la vie humaine la tache du péché qui souille la naissance de tous les hommes, parce que l'état du péché est essentiellement opposé à la sainteté de Dieu ; mais il en revêt les honteux attributs, il en prend sur lui l'expiation ; il se met à notre place, et Dieu accepte cet échange par amour pour nous ; il a traité, comme nous l'enseigne l'Apôtre, il a traité Celui qui ne connaissait pas le péché comme s'il eût été le péché même, afin qu'en lui nous devinssions justes de la justice de Dieu. C'est là la raison pour laquelle Dieu semble méconnaître son Fils et le mettre au rang des pécheurs.

Jésus-Christ se met à notre place pour souffrir, afin de pouvoir nous mettre à la sienne pour jouir, pour être heureux. Voilà ce que nous savons, ce que nous entendons dire souvent et ce que nous oublions plus souvent encore. Serions-nous si froids envers lui, si insensibles, si peu empressés à rendre ses souffrances efficaces par rapport à nous, à achever la pénitence

qu'il a si péniblement commencée pour nous, en accomplissant sur nous-mêmes, selon l'expression de l'Apôtre, ce qui manque aux souffrances de Jésus-Christ, si la pensée du Fils de Dieu s'abaissant par amour pour nous jusqu'à prendre la forme du péché, jusqu'à en supporter la peine par l'effusion de son sang, faisait sur notre esprit l'impression qu'elle doit y produire ?

Serions-nous si sensibles à la souffrance, si impatients dans les contrariétés, si chagrins dans les humiliations, si troublés lorsque nous croyons remarquer quelques manquements de charité ou d'égards envers nous-mêmes ; si prompts à en manquer nous-mêmes pour peu que nous soyons contrariés dans nos goûts, dans nos désirs, dans notre attente, dans les satisfactions que nous recherchons, si nous avons présents à l'esprit les abaissements, les humiliations, les souffrances auxquels le Fils de Dieu s'est dévoué pour nous délivrer du péché et nous rendre à l'innocence ?

Ce n'est pas la seule considération de l'intérêt propre que nous avons tous aux mérites des grandes souffrances que Jésus-Christ a supportées pour nous, que je voudrais offrir ici pour motif à votre reconnaissance , il sera temps de nous occuper de ce grand motif lorsque nous verrons notre Sauveur répandre jusqu'à la dernière goutte de son sang sur la croix, dans le supplice le plus épouvantable ! C'est alors que nous pourrons mesurer et la rigueur de la justice de Dieu, et l'immensité de la dette que le péché nous fait contracter envers lui, et le prix infini de la grâce de la rédemption. Les prémices de ce sang qui coule

aujourd'hui offrent à notre amour, à notre reconnaissance, un motif bien suffisant et plus touchant peut-être. Sur le Calvaire Jésus-Christ soumet aux tourments un corps qu'il sait qui peut souffrir : ici il livre ce corps tendre et délicat qui n'en avait ni l'habitude ni la force. De part et d'autre l'amour est parfait, il est immense ; mais si là il paraît plus fort et plus frappant, ici il me semble plus doux et plus touchant.

Pour le rendre plus sensible, figurez-vous, et ce n'est pas une supposition que je vais faire, c'est notre propre histoire que j'exprimerai en d'autres termes, figurez-vous, dis-je, qu'abandonnés de Dieu, vous avez eu le malheur de commettre une faute du genre de celles que reprend la justice humaine, vous avez été arrêtés, jugés, condamnés à une peine infamante ; vous attendez dans la prison le moment d'aller subir cet ignominieux arrêt : déjà vous entendez que les portes s'ouvrent et qu'on vient vous chercher pour vous montrer aux regards du public comme un objet digne de son mépris. On arrive à vous, et c'est pour vous annoncer qu'un être généreux et bienfaisant s'est hautement avoué auteur du crime que vous aviez commis, qu'il a volontairement présenté son corps au feu brûlant qui lui a imprimé la marque d'un coupable ; qu'il a subi votre arrêt, que vous êtes libre, et que votre réputation est rétablie. Quelle émotion vous éprouveriez à cette nouvelle ; mais qu'elle deviendrait plus vive encore si l'on vous disait que votre libérateur est un petit enfant qui se regarde comme né pour vous servir, qui, par amour pour vous, unit son sort au vôtre, qui se dévoue à vivre et à mourir pour vous ; qui se réjouit de l'espérance de

vous rendre de plus importants services, et qui assure qu'il ne vous abandonnera pas qu'il ne vous ait conduit au plus haut degré de bonheur auquel une créature humaine puisse parvenir ! A ce récit, pourriez-vous modérer l'expansion de vos sentiments, et faire un autre usage des prémices de votre liberté que d'aller vous jeter aux pieds de ce jeune libérateur, le serre dans vos bras, admirer, exalter son dévouement, et lui jurer un attachement, une reconnaissance éternelle ?

Hélas ! ce n'est déjà plus ici notre histoire que je continue ; c'est notre condamnation que Jésus-Christ prononce. Qu'a fait de moins pour nous que ce que je viens de vous raconter, notre Sauveur à l'âge de huit jours ? N'a-t-il pas pris sur lui tout l'odieux, toute la honte du péché dont nous étions coupables, en se soumettant à la circoncision ? Ne nous annonçait-il pas tout ce qu'il se propose de faire encore pour nous en prenant dans cet acte le nom de Sauveur ? Ne subit-il pas tout en naissant un baptême de sang, afin de nous faire recevoir un baptême de grâce qui efface en nous la tache et la honte du péché, et nous réintègre dans l'auguste qualité d'enfants de Dieu ?

Comment avons-nous correspondu jusqu'ici à tant et de si grands bienfaits ? Examinez à part vous et sous cette figure que je vous ai tracée, et qui n'a rien que de naturel et de vrai, si c'est de la reconnaissance ou de l'ingratitude que vous avez témoignée à cet enfant Dieu ; rapprochez, sous cette forme que je n'ai fait qu'indiquer, votre conduite envers Jésus-Christ de la conduite de Jésus-Christ envers vous, et voyez quel rapport elles ont eu contre elles. Quel qu'il soit, au

surplus, que la confiance ne s'éloigne pas de votre cœur. Jésus-Christ renouvelle pour nous, par la mémoire et la célébration qu'il permet que nous en fassions, l'acte dans lequel il a pris le titre de Sauveur et s'est mis à notre place pour subir la peine de notre péché et nous délivrer de la mort éternelle. En même temps, il renouvelle en quelque sorte votre vie en faisant qu'une nouvelle année s'ouvre devant vous et vous mettre à même de réparer la vie ancienne ; soit que vous la voyiez finir, cette année qui commence, ou que vous finissiez avant elle, vous avez assez de temps pour rendre efficaces par rapport à vous les mérites du sang que le Fils de Dieu a versé pour votre salut. Quelle bonne et heureuse année sera celle que nous commençons, si elle peut devenir pour vous la source et le principe de l'année éternelle que Jésus-Christ nous a acquise par l'effusion de son sang ! C'est dans ce sens que je vous la souhaite et que je la demande à Dieu pour vous. Veuille-t-il bien accueillir et exaucer les vœux que l'attachement le plus vif et le plus sincère pour vous tous m'inspire de lui offrir, et que je joins à la Victime sainte qui va s'immoler pour nous sur l'autel !

XIII.

Pour la Fête de la Purification.

Le mystère que nous honorons aujourd'hui me semble avoir quelque chose de bien propre à ranimer

notre piété et notre ferveur. Quand l'Eglise rappelle à notre foi les grands mystères de la vie de Jésus-Christ, sa naissance, sa mort, sa résurrection, à la pensée de ces prodiges incompréhensibles à notre raison, elle se confond, s'anéantit et adore. Tout est étonnant dans ces mystères, tout y est divin, c'est Dieu qui se montre, c'est Dieu qui agit.

Dans le mystère au contraire que nous offre la solennité de ce jour, tout est rapproché de nous; Dieu s'y cache, c'est l'homme qui paraît, c'est lui qui agit. Dieu ne s'y montre que pour recevoir, c'est l'homme qui offre.

Là Joseph et Marie, préludant au sacerdoce de la loi nouvelle, placent les premiers sur l'autel le Dieu victime que nous y offrons et immolons tous les jours. Sur ce même autel, à côté de Jésus-Christ, chacun dépose son offrande. Là est l'hommage d'une parfaite soumission aux ordres de Dieu dans l'exact accomplissement de sa loi. Là est l'objet des grandes et pieuses pensées qui occupent profondément Joseph; là est l'offrande ou plutôt le sacrifice de Marie, sacrifice par lequel elle commence à remplir sa haute destinée en écrasant déjà la tête du serpent qui inspira l'orgueil à nos premiers parents, par un acte d'humilité qui voile aux yeux des hommes, sous les dehors d'une mère ordinaire, la gloire de sa maternité virginale; sacrifice plus réel encore en présentant son cœur dès ce moment au glaive que Siméon lui annonce et lui montre dans l'avenir. Là, ce saint vieillard, content d'avoir vu son Sauveur, offre à Dieu sa vie, et, transporté d'espérance, entonne ce cantique de résignation, de confiance et d'amour que l'Eglise répète si sou-

vent : « C'est à présent, Seigneur, que vous laisserez aller en paix votre serviteur, puisque mes yeux ont vu le Sauveur que vous nous donnez. » Là encore la sainte femme Anne offre à Dieu la vie qu'il lui plaira de lui conserver pour l'employer par le zèle à faire connaître à Jérusalem l'enfant qu'elle a vu, qu'elle a adoré comme le Messie promis à Israël.

A la vue de l'empressement général que nous remarquons dans ce mystère pour offrir à Dieu, avec Jésus-Christ et par Jésus-Christ, des vœux, des sacrifices, des actes de zèle, de soumission à sa loi, resterions-nous froids et insensibles, sans éprouver le désir de mêler aussi notre offrande à celles de ces saintes âmes, et d'unir à la présentation que Jésus fait de lui à son Père la présentation qu'il nous invite à faire de nous-mêmes, de nos pensées, de nos sentiments, de quelque chose qui procède de nous ?

C'est à vous, mes enfants, à qui je m'adresse d'abord. Je vois entre vous et Jésus enfant présenté au temple un rapport si marqué ! Comme lui vous avez été introduits dès votre plus tendre âge dans la maison du Seigneur ; Dieu vous y a accueillis, nourris, élevés. Chaque jour, plusieurs fois par jour, il vous permet de vous approcher de lui, de venir tout auprès du tabernacle qu'il habite, toujours disposé à recevoir avec bonté les demandes, les prières, les adorations que vous lui adressez ; sa divine Providence vous a prévenus et vous a admis dans sa demeure avant même que vous ayez pu apprécier le bienfait qu'il vous accordait. Aujourd'hui que l'âge vous permet de le sentir, aujourd'hui que le mystère que nous célébrons vous présente Jésus-Christ dans une

situation si rapprochée de la vôtre, ne chercherez-vous pas à vous en rapprocher aussi de votre côté par des pensées qui vous portent à lui, par des sentiments de reconnaissance ? N'y aurait-il que votre corps qui se trouverait placé dans le temple de Dieu et sous ses yeux ? Et votre âme, cette belle portion de vous-même, par laquelle vous êtes les images de Dieu et capables de le connaître et de l'aimer, se refuserait-elle à lui, s'éloignerait-elle de lui en se livrant à la paresse, à la désobéissance, à la colère, à des fautes que Dieu déteste, à l'ingratitude envers lui ; en vivant sans penser à ses bienfaits, sans soins pour vous instruire de sa religion, sans dévotion dans vos prières ? Je ne présume pas que vous soyez ingrats à ce point ; mais si votre conscience vous fait à cet égard des reproches, c'est bien ici la circonstance de réparer vos fautes. Jésus-Christ vous permet de vous placer à sa suite et d'entrer dans le temple avec lui ; il n'y entre lui-même que pour vous y introduire. Offrez-lui donc aujourd'hui un cœur pénétré de reconnaissance pour ses bienfaits, de désirs, de bonne volonté pour y correspondre. Le bonheur de vous avancer vers Dieu avec Jésus-Christ ne vaut-il pas bien tout ce qu'il vous en coûtera de peines et d'efforts pour vous rendre dignes d'être offerts à Dieu ?

Vous tous à qui le soin de cette jeunesse est confié, vous êtes envers elle ce que Joseph et Marie étaient envers Jésus. Voyez leur fidélité à accomplir la loi de Dieu et à lui offrir l'enfant qu'il a commis à leurs soins, puis-je vous présenter un plus beau motif pour exciter votre zèle envers ces enfants, pour di-

riger vers Dieu leurs esprits et leurs cœurs, pour leur faire aimer la vertu, le travail ; pour les porter à accomplir fidèlement les commandements de Dieu, que de vous dire : En cela vous faites l'office, autant qu'il peut y avoir de comparaison, de Joseph et de Marie : vous attirez sur vous l'attention de Dieu et ses bénédictions !

Vous à qui Dieu a ménagé une retraite dans le temple de sa charité ; vous dont il console avec tant de bonté l'infirmité, la vieillesse, voyez quelle récompense Dieu accorde aux saints vieillards Anne et Siméon pour la fidélité, la persévérance de leur foi et de leur piété. Venez comme eux, venez, ne vous lassez pas ; venez assiduellement soupirer au pied de l'autel après le jour heureux où vous verrez face à face le Sauveur du monde. Dieu avait promis à Siméon que ses yeux ne se fermeraient pas à la lumière avant qu'il eût vu le Messie promis aux hommes, et Siméon eut le bonheur de le contempler avant de mourir. Il vous a promis également que vous verriez de vos yeux son Fils dans toute sa gloire si vous perséveriez constamment dans son service, et il remplira avec la même fidélité cette promesse si vous imitez ces saints vieillards. L'Evangile nous dit que la sainte femme Anne, au sortir du temple, fit connaître le Messie, qui avait été présenté, à tout Jérusalem. Voilà ce que vous pouvez imiter encore par la prédication si efficace de l'édification et du bon exemple.

Pour vous, mes chères Sœurs, tout semble vous appartenir dans ce mystère. J'y vois pour vous instruction, règle, modèle, comme je vois en vous imitation, conformité, ressemblance. A la suite du Sau-

veur. vous vous êtes présentées à Dieu dans son temple pour y passer votre vie à le servir. Jésus, sous la forme d'un enfant et d'un pauvre, car l'offrande qui l'accompagna fut celle des pauvres, est reconnu néanmoins pour le Messie promis à Israël. Dieu a voulu que vous fussiez reconnues aussi dans vos rapports avec lui, et que, revêtues des livrées de la religion, vous parussiez aux yeux du monde comme des instruments que la divine charité emploie, que l'Esprit de Dieu dirige et qui acquittent en son nom la promesse qu'il a faite de prendre soin du pauvre et de l'orphelin. Le jour où Dieu vous a marquées de nouveau du sceau visible de sa propriété, est précisément le jour anniversaire de celui où Anne et Siméon proclamaient l'Enfant qu'ils voyaient pour le Fils de Dieu, pour le Sauveur du monde. Le choix de ce jour, cet heureux rapprochement, sont bien propres à exciter votre reconnaissance et votre ferveur.

Je voulais vous proposer des modèles dans Marie, Joseph, Anne et Siméon, et voilà que je vous parle de Jésus lui-même et de vos rapports avec lui ; c'est bien lui qui doit être en effet le modèle par excellence, comme le motif de votre dévouement. C'est là votre but ; et c'est pour en approcher que vous devez vous étudier à pratiquer les grandes vertus dont tous les saints personnages que je viens de nommer nous donnent un si bel exemple dans le mystère de ce jour. Ce sont les vertus propres de votre saint état. Les soins que Joseph et Marie prennent de Jésus dans l'état d'enfance, de faiblesse, de besoin, où il a voulu paraître, sont un beau modèle des soins que vous devez rendre à ceux de ses membres qui se trouvent

réduits dans le même état. Marie sacrifiant sa gloire à l'accomplissement de la loi, et trouvant dans le bonheur de plaire à Dieu un ample dédommagement à ce qu'elle perd aux yeux des hommes, vous rappelle à la sainteté de vos motifs et vous conduit à la source des vraies consolations. Anne et Siméon, dans le ravissement que leur cause la présence du Sauveur, faisant avec joie le sacrifice d'une vie à laquelle ils ne voient plus rien qui les attache, nous apprenent à n'estimer la vie qu'autant qu'elle nous conduit à Jésus-Christ. Joseph et Marie contemplant avec tant d'attention tout ce qui se passe sous leurs yeux, Siméon conduit au temple par la voix que l'Esprit Saint a fait entendre au dedans de lui, nous instruisent que le moyen d'aller à Jésus-Christ, de profiter de sa présence, d'honorer ses mystères, est tout entier dans le recueillement et l'esprit intérieur.

Moi-même, quel modèle de foi, de ferveur, d'abandon, ne trouvé-je pas dans le saint veillard Siméon ! Tenant dans mes mains la victime divine qu'il reçut dans ses bras, que ne puis-je lui exprimer les mêmes sentiments et lui dire avec la même soumission, la même ardeur : « C'est à présent, Seigneur, que vous laisserez aller votre serviteur en paix ! »

La grâce qui opéra dans le saint veillard cette parfaite résignation, cette offrande volontaire de sa vie à celui qui est le Maître suprême de la vie et de la mort, nous venons de la voir se manifester et agir dans la vertueuse Sœur que Dieu vient d'appeler à lui. Elle appartient donc aussi, cette grande grâce, à tous ceux qui, comme elle, cherchant Dieu uniquement, vont à lui dans la sincérité et la simplicité de leur

cœur. Demandons à Dieu ce caractère de douceur, de simplicité, de vérité, que nous avons admiré en elle et qui est le caractère propre des élus. Pour cela, répétons souvent cette prière que l'Eglise a consacrée pour le temps où nous sommes : « Faites, ô mon Dieu, » qu'honorant dans les sentiments d'une vraie piété » l'humilité et les mystères de l'enfance de votre » divin Fils, nous méritions de lui devenir conformes » par la simplicité et l'innocence. »

Ainsi soit-il.

XIV.

Pour la Fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs.

L'intention de l'Eglise dans la fête que nous célébrons, mes très chères Sœurs, est d'honorer dans la Mère de Dieu la part qu'elle a eue aux souffrances de son divin Fils, et d'offrir aux chrétiens un modèle des sentiments que doit exciter en eux le souvenir des grands mystères que nous retrace la sainte semaine où nous entrons.

Marie la plus parfaite des créatures, la plus privilégiée, la plus avancée en grâce, est aussi celle qui a eu le plus de part aux douleurs de Jésus expirant sur la croix. C'est en sa présence que se passe ce grand acte d'immolation : c'est de ses yeux qu'elle voit se rassembler sur la tête de son Fils tous les péchés des hommes, et tous les traits de la vengeance céleste se

réunir pour les punir en accablant de leur poids cette tête innocente. Elle voit son Fils et en même temps le Fils de Dieu, la lumière du monde par sa doctrine, le Réformateur du monde par son enseignement et ses exemples, le Maître du monde par sa puissance et ses miracles, s'en faire volontairement la victime, et consentir pour nous sauver à devenir tout à coup l'opprobre des hommes et le rebut du peuple : *Opprobrium hominum et abjectio plebis* ; elle le voit renoncé par ses amis, abandonné de ses disciples et en apparence délaissé par le Ciel même ; proscrit par sa nation, accusé, condamné par elle comme un malfaiteur ; traîné hors de la cité comme le rebut de ses habitants, et subissant le supplice aussi douloureux qu'infamant réservé aux derniers des criminels.

Représentons-nous cette Mère de douleur en face de son Fils sur la croix, voyant le reste de sons ang s'échapper de ses plaies, recevant les gouttes de sueur que la force de la douleur fait sortir de son corps ; témoin des plaintes que la violence de sa situation lui arrache ; le voyant s'adresser au Ciel, lui demander pourquoi il l'a ainsi abandonné, et n'en recevoir que les fruits de sa colère et l'ordre de souffrir, et de souffrir jusqu'à la mort. Marie est témoin de l'exécution de ce terrible arrêt ; le même coup frappe le Fils et la Mère. Le Fils expire réellement, et sa mort complète le martyre de la Mère.

D'où vient que la plus pure et la plus sainte des créatures, l'objet des complaisances de Dieu le Père, la Mère qu'il a donnée à son Fils, l'Epouse de l'Esprit Saint, est aujourd'hui, par une disposition du Ciel même, la plus désolée, la plus humiliée, la plus

affligée des Mères? Pourquoi l'Eglise fait-elle de cette affliction le sujet d'une de ses fêtes et la matière du culte particulier qu'elle rend à Marie? Entrons dans l'esprit de ce mystère. La gloire des créatures n'est pas dans la joie, les honneurs, les avantages du monde. Ce n'est pas par là que nous sommes grands. Toutes les faveurs de la terre, en se répandant sur nous, nous marquent nécessairement du caractère de l'instabilité, du changement, du peu de durée qui leur est essentiel. Les choses de Dieu, au contraire, les humiliations, les souffrances même de Jésus-Christ, en se communiquant à nous, nous détachent de tout ce qui est changeant et périssable, et nous laissent apercevoir que nous tenons déjà aux choses durables et permanentes de l'éternité. Devenir semblable à Jésus-Christ, souffrir avec lui, le suivre même au Calvaire, est la plus grande gloire, le plus grand privilège que Dieu puisse accorder à un homme : *Gloria magna est sequi Lominum*. Et qui était digne comme Marie d'approcher d'aussi près Jésus-Christ, de concevoir les mêmes sentiments et de ressentir les mêmes douleurs?

Marie participe aussi plus que tout autre au grand sacrifice qui réconcilie le ciel avec la terre par une suite de la part spéciale que Dieu continue à lui donner aux desseins de sa sagesse et de sa miséricorde à l'égard du salut des hommes. C'est avec elle qu'il a traité d'abord de l'incarnation de son Fils. Le Sauveur du monde était déjà sur la terre, il était porté dans les chastes flancs de Marie; et la terre ignorait encore la présence de son Libérateur; Marie était seule confidente de l'accomplissement des promesses. Lors-

qu'elle présenta ce divin Fils au temple, le même prophète, le même vieillard Siméon, voit et annonce tout à la fois et comme des événements étroitement liés ensemble, et la destinée future du Fils, et le glaive de douleur qui doit transpercer l'âme de la Mère. La mission du Fils arrive-t-elle à son terme? Se consomme-t-elle sur le Calvaire? Qu'y voyons-nous? Dieu le Père irrité des prévarications, des infidélités, de la révolte de ses créatures, vengeant sa gloire offensée avec toute la rigueur et la force d'un Dieu; son Fils incarné étendu sur la croix, traitant de notre paix avec Dieu, et épuisant sur son corps mortel toute la vengeance céleste; et enfin Marie, seul témoin qui connût parfaitement l'étendue et le but de tant de souffrances. Tout le reste des hommes, les disciples mêmes, ne savaient point assez qu'il fallait que le Christ souffrît et entrât ainsi dans sa gloire.

Vous l'observez, mes très chères Sœurs : dans toutes les circonstances importantes, l'Evangile joint toujours le nom de Marie à celui de Jésus; il semble nous la présenter comme un autre, comme un second Jésus. Sans doute, les seuls mérites de Jésus-Christ pouvaient racheter les hommes; eux seuls ont pu effacer le péché et nous rendre à l'état de justice. Mais admirons la bonté de Dieu, qui nous ménage encore une surabondance de mérites, de secours et de grâces dans les souffrances de Marie. Elles ont cela de commun avec celles de son Fils qu'elles ont le même but et le même objet, et que ce n'est pas pour elle qu'elle les supportait; elle n'avait rien à expier. La gloire de Dieu, sa charité pour nous, aiguisaient seules le glaive qui perçait son âme. Dieu ne se borne donc pas à

nous offrir l'infini, l'inépuisable trésor des mérites de son Fils; il en ouvre un second devant nous, qui semble plus rapproché de nous, plus à notre portée et si propre à donner à notre piété, à nos sentiments religieux un caractère parfait de tendresse, de confiance, d'abandon; c'est le trésor des mérites de sa sainte Mère; trésor qui est bien à nous puisqu'il nous est donné par Jésus-Christ même sur la croix.

L'Eglise, dans l'application qu'elle fait de ces dernières paroles que Jésus expirant adressa à Marie et au disciple bienaimé : « Ma Mère, voilà votre Fils : mon Fils, voilà votre Mère, » l'Eglise, dis-je, nous autorise à nous mettre tous à la place du disciple chéri, à recevoir de la bouche de Jésus-Christ Marie pour notre Mère et à lui dire : Votre Fils Jésus-Christ veut que vous nous regardiez comme vos enfants. Profitons de ce titre précieux : ehl qui a plus d'obligation et de droits d'en profiter que vous, mes très chères Sœurs, qui faites profession de reconnaître Marie mère de douleur pour votre patronne, vous qui lui vouez en cette qualité un culte spécial, vous qui aimez tant à méditer ses vertus, à pénétrer dans son cœur, à y chercher les règles et le modèle de la vraie perfection chrétienne, vous à qui elle permet de regarder ce cœur comme un bien qui vous appartient déjà, et les sentiments qu'il renferme comme le germe et la forme de ceux qu'elle désire voir se développer en vous. Profitez de vos titres et priez Marie de vous introduire elle-même sur le Calvaire, et de vous aider à vous occuper du grand mystère qui s'y passe; c'est à ce fruit que je borne cette courte réflexion. Là, sur le Calvaire, d'après le conseil que Jésus donne aux

saintes femmes, ne vous bornez pas à pleurer sur ses propres souffrances; mais, considérant d'un côté tout ce que Dieu fait pour sauver les hommes, et de l'autre l'aveuglement et l'obstination avec lesquels les hommes refusent, repoussent le salut que Dieu leur conquiert par tant de tourments, gémissiez profondément sur le malheur qu'il se préparent, et, unissant votre prière à celle que Jésus-Christ du haut de la croix adressa à son Père pour ses bourreaux mêmes : « Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font, » implorez cette divine miséricorde pour tant de chrétiens devenus infidèles à leur vocation, qui, par leur conduite, renoncent au bienfait de la Rédemption et crucifient de nouveau Jésus-Christ, là, au pied de sa croix, où vous ne serez, hélas ! comme Marie, que dans la compagnie de quelques saintes femmes et d'un petit nombre de disciples fidèles. Dédommez Dieu, par la ferveur de vos prières, par l'étendue et l'ardeur des sentiments que le zèle et la charité vous inspireront, de l'ingratitude et de l'infidélité d'un si grand nombre de chrétiens qui, entraînés par les passions et les vices dans l'incrédulité, courent en aveugles à leur perte. Là, occupez-vous du salut de vos frères : c'est entrer dans les vues du Dieu qui souffre pour eux; c'est s'unir aux sentiments que sa Passion excitait dans le cœur de Marie. Mais occupez-vous aussi de vous-mêmes, de vos besoins personnels, de votre propre sanctification, des vertus et des devoirs particuliers de votre état. Apprenez-y à estimer, à respecter vos frères. Jésus-Christ, tout Dieu qu'il est, ne regarde pas comme indigne de lui de donner sa vie pour les hommes. Combien vous devez donc vous

estimer heureuses d'être appelées par lui à dévouer aussi tous les instants de votre vie à leur service ! Ce service offre-t-il quelque chose de pénible, de répugnant, d'assujétissant, qui puisse se comparer à l'opprobre, à l'ignominie, aux douleurs de la croix ? L'amour, la constance, avec lesquels Dieu les a supportés pour nous, présents à votre esprit, vous rempliront de force et de patience. En lui demandant et à sa sainte Mère qu'ils vous permettent de regarder comme dites à vous-mêmes ces paroles adressées au disciple bien aimé : « Mon fils, voilà votre mère, » faites-vous aussi l'application de ces autres paroles de Jésus à Marie : « Ma mère, voilà votre fils ; » regardez-les comme vous étant adressées par Jésus-Christ en vous montrant la nombreuse famille qu'il commet ici à vos soins. Tous ces enfants délaissés, tous ceux-là qui sont privés de l'aisance et des secours de leurs parents, ces vieillards accablés du poids des ans et des infirmités, tous ces malades, tous ces pauvres de tout genre, sont des enfants que Jésus-Christ vous donne et qu'il veut que vous mettiez à sa place dans vos cœurs, pour y recevoir les soins, les attentions, les services, le respect même qu'il a droit de réclamer pour lui. La fidélité avec laquelle vous remplirez à leur égard les devoirs de mère que Jésus-Christ vous demande pour eux, sera la mesure et la règle de l'adoption que Marie fera de vous-mêmes ; vous serez ses filles comme vous serez les mères des pauvres et des orphelins. Que votre vie soit donc l'exécution fidèle des dernières paroles de Jésus-Christ sur la croix : Ma mère, voilà vos enfants ! Par là vous compatirez réellement, avec Marie, à la

Passion de son divin Fils, vous consolerez ses souffrances, et vous mériterez le bonheur qu'elles nous ont acquis.

XV.

Exhortation à une Novice.

Ce va être quelque chose de bien consolant et de bien doux pour vous, ma chère Sœur, que d'entendre ce nom de charité, que la religion vous donne, retentir à vos oreilles. Vous avez quitté votre famille et des parents qui vous sont justement chers, pour venir vous donner à Dieu, et Dieu vous rend une nouvelle famille, et sainte et nombreuse : vous êtes sortie de la maison de votre père, et le Père céleste vous ouvre la sienne ; il vous accueille, il vous reçoit dans ses bras. C'est ainsi que Dieu paie dès cette vie les sacrifices que nous faisons pour lui, et qu'il vous rendra au centuple tout ce dont vous continuerez à vous défaire pour son amour.

Oui, ma chère Sœur, tous les renoncements à votre volonté propre, tous les actes de soumission que vous pratiquerez envers les personnes qui vous instruiront dans vos devoirs de Religieuse et d'Hospitalière ; toutes les résistances que vous opposerez à la nature et à ses répugnances ; tous les efforts coûteux que vous ferez sur vous-même, seront remplacés par les consolations et les grâces que Dieu répandra dans votre âme ; il viendra lui-même prendre la place de

tout ce dont vous vous serez dépouillée pour lui plaire.

Entrez avec courage et confiance dans la belle carrière qu'il vous ouvre ; appliquez-vous particulièrement à acquérir les vertus qui forment une parfaite Religieuse. Voilà le premier travail que les saintes règles de cette maison vous donnent à faire. Les hommes pieux et éclairés qui les ont établies, ces saintes règles, ont pensé avec raison que la conduite d'une Hospitalière ne pouvait être agréable à Dieu qu'autant qu'elle aurait pour principe et pour but les vertus d'une fervente Religieuse. Voilà pourquoi ils ont prolongé le terme du noviciat au-delà de ce qui se pratique dans les autres communautés, *parce que, ont-ils dit, la vie d'une Hospitalière ayant en soi beaucoup de peines et d'assiduités, exige un grand intérieur pour qu'elles soient parfaites dans leur vocation.*

S'ensuit donc de vous conformer à l'esprit de la règle que vous embrassez, et de devenir une Hospitalière capable de beaucoup de peines et d'assiduités. Consacrez, ma chère Sœur, consacrez tout particulièrement vos premières années à former en vous ce grand intérieur, qui seul en effet peut vous soutenir dans vos travaux, adoucir vos peines, donner de la constance et de la stabilité à vos résolutions, sanctifier votre vie en imprimant à toutes vos actions le précieux caractère d'œuvre de charité.

Sans cet intérieur, quand il serait absolument possible que les pauvres fussent servis, à coup sûr Dieu ne recevrait aucune gloire de ce service, ni vous aucun mérite, ni le prochain aucune édification. Au

sein d'une grande abondance, vous resteriez comme dans un état de dénuement; et, toute livrée que vous seriez à des occupations non interrompues, à des travaux, à des fatigues continuelles, il n'y aurait cependant d'autre expression pour vous désigner que celle qu'emploie l'apôtre saint Paul : un airain sonnant qui fait quelque bruit et qui ne laisse après lui aucun vestige de son existence. Au lieu de cette triste stérilité, la vie spirituelle dont vous avez reçu le principe va tout animer, tout vivifier en vous ; elle fera sortir de vous comme d'une terre fertile, cultivée et qui reçoit abondamment la rosée du ciel, les fruits réels et durables d'un généreux et charitable dévouement au service des pauvres, d'une sainte ardeur pour glorifier Dieu, d'un empressement toujours croissant pour augmenter vos mérites auprès de lui et devenir de plus en plus agréable à ses yeux ; et aussi d'un zèle auquel la charité donnera sans cesse de nouvelles forces pour édifier le prochain.

Votre bonne volonté, ma chère Sœur, vous obtiendra les grâces de Dieu pour acquérir tous ces avantages, et déjà, pour les mettre à votre portée, il vous a ménagé dans cette maison et leçons et modèles.

Quand, par l'heureux effet du travail que vous allez commencer, toutes les actions de votre vie auront reçu leur direction et comme leur inspiration de cet esprit intérieur que vous aurez formé en vous par la grâce de Dieu, oh ! alors, mais alors seulement, parce que nous ne pouvons solliciter de Dieu ses récompenses éternelles en vertu de nos œuvres qu'autant qu'il y voit jointe son opération secrète ; alors, dis-je, arrivée vers le terme de votre carrière, vous

goûterez l'inexprimable consolation de pouvoir dire à Dieu : « Vous m'avez donné, ô mon Dieu ! vos pauvres à soigner ; vous m'avez confié vos amis dans leurs besoins ; je les ai consolés ; j'ai contribué avec vous et par vous à leur soulagement ; vous leur avez fait du bien par mes mains ; j'ai tâché qu'ils reconnussent toujours, à la forme dans laquelle je leur distribuais, que ce bien venait de vous ; vous m'avez rendue l'instrument de vos bontés envers eux ; rendez-moi maintenant l'objet de vos miséricordes.

XVI.

Exhortation à la piété pour la Semaine sainte.

Oh comme à la vue de Jésus sur la croix, votre amour pour lui va se ranimer dans vos cœurs ! Votre foi vous le représentera dans cet état, comme y expiant vos fautes propres, vos négligences, vos défauts de courage, tous les retours sur vous-mêmes, toute la faiblesse avec laquelle vous avez cédé aux penchants de la nature, à la pente du caractère, toute la mollesse avec laquelle vous avez attaqué les inclinations que vous reconnaissez être dominantes en vous. En voyant Jésus-Christ souffrant parce que vous avez craint les souffrances et les peines, et les portant lui-même à votre décharge, pour vous éviter d'abord les tourments éternels que les péchés griefs vous auraient mérités, et vous aider à vous acquitter de la pénit-

tence temporelle que vous auriez eue à faire pour les fautes moins graves ; combien vous les détesterez, ces fautes, en les reconnaissant et en les lisant écrites en lettres de sang sur le corps de notre Sauveur ! Et puisqu'il vous est donné de pouvoir, sinon l'empêcher de souffrir dans son corps, du moins de répandre quelques douceurs dans son âme en lui montrant le fruit que vous retirez de ses souffrances, de consoler son cœur si rempli d'amour pour vous, en vous montrant sensibles au témoignage qu'il vous en donne, en détestant devant lui vivement, sincèrement, tout ce qui en vous a pu contribuer à ses souffrances ; en vous affermissant dans la solide résolution de profiter de tous les mérites qu'il vous acquiert par de si vives et si nombreuses douleurs, vous lui promettrez bien que vous n'en laisserez perdre aucun par quelque lâcheté ou négligence.

Avec quelle componction, quelle confiance, vous allez faire chacune votre examen de conscience au pied de la croix du Sauveur, qui est le trône des grâces sur lequel repose la miséricorde de Dieu, où non-seulement nos fautes nous sont pardonnées, mais où toutes nos dettes sont acquittées, où le tort que nous avons fait à la gloire de Dieu est réparé ! Quelle heureuse situation que celle où l'on n'a qu'à dire à Dieu : Mon Dieu, je vous dois encore ceci, je vous ai encore fait tort en cela, pour que toutes nos dettes soient payées ! Je sais qu'il faut, de plus, la ferme résolution de n'en pas contracter de nouvelles ; mais tiendrait-on à ce que cette résolution pourrait présenter de pénible dans l'exécution quand on est en face de la croix, quand on voit un Dieu se livrer lui-même pour déli-

vrer sa créature ? Oh non, et je suis bien sûr que vous direz toutes à Dieu dans la parfaite sincérité de vos cœurs : Oubliez, ô mon Dieu, oubliez cette lâcheté, oubliez cette négligence, et jamais je n'aurai le malheur, en la commettant de nouveau, de vous faire ressouvenir que j'en ai été coupable.

Il me semble assister à l'examen que vous ferez chacune de vos fautes au pied de la croix, pour en obtenir de notre Sauveur le pardon et l'expiation ; et vous entendre dire dans l'humilité et l'amertume de votre cœur : Mon Dieu ! quoique jaie horreur de la perfidie de Judas, quoiqu'il me semble qu'aidée de votre grâce, jamais je ne ne pourrais prononcer ces horribles paroles : *Que me donnerez-vous et je vous le livrerai !* cependant combien de fois j'ai agi dans un pareil sens ! Quand je cédaux sollicitations du démon, qui me présentait l'appât des petites satisfactions que l'on trouve à se laisser aller à ses inclinations, à ses goûts naturels, pour me faire renoncer à votre saint joug, à la mortification de mon esprit, au détachement de moi-même, n'était-ce pas là comme un pacte tacite par lequel je livrais Jésus-Christ, moyennant la jouissance des chétifs biens de la nature et la délivrance des sollicitudes et des efforts pénibles que m'aurait coûtés la résistance à mes penchants ?

Ne vous livrais-je pas, ô mon Sauveur ! vous qui êtes, ainsi que vous nous l'avez dit, la douceur et l'humilité même, ne vous livrais-je pas à mon amour-propre, à la dureté de mon caractère, toutes les fois que je prenais de l'humeur parce que je me sentais humilié, parce qu'on se plaignait de ma négligence, de mon défaut de soins, parce qu'on observait en moi

des manquements, qu'on s'apercevait de mes fautes, qu'on voyait mes défauts ; ce qui me faisait craindre d'être moins aimée , moins estimée ; qu'on me crût moins capable, qu'on eut moins de confiance en moi, qu'une autre ne me fût préférée dans l'opinion de la communauté. Dans ces circonstances, que deveniez-vous, ô mon Sauveur ! qu'étiez-vous pour moi ? Vous sacrifiais-je toutes ces petites passions d'orgueil et d'amour-propre ; ou bien vous sacrifiais-je vous-même au déplaisir que j'éprouvais, à l'humeur qui me gagnait, à la tristesse dans laquelle je m'enveloppais ?

Pareillement, quand j'avais un peu à souffrir des défauts des autres, qui me déplaisaient, qui me contraignaient, qui me faisaient trouver leurs manières peu obligeantes, leurs paroles peu gracieuses, sacrifiais-je tout cela au bonheur d'imiter votre douceur et votre patience ? Vous invitais-je par la pratique de ces vertus à continuer à habiter dans mon cœur ! Ou bien, pour éviter la peine d'endurer quelque chose pour l'amour de vous, d'exercer sur moi quelque contrainte et me laissant aller à la pente de mon caractère peu tolérant, peu complaisant, ne vous livrais-je pas à mon humeur et à mon impatience ?

Quand le démon venait mettre le trouble dans mon imagination, en y introduisant de faux jugements, des soupçons, des préventions, des idées inquiétantes, chagrinantes, qui me fatiguaient, qui me faisaient trouver de la lassitude dans votre service et l'accomplissement de vos desseins sur moi, dans ces cas vous livrais-je mes pensées, en cherchant à ne pas m'y arrêter, en en supportant la fatigue, pleine de confiance en vous, sans chercher à m'en soulager au-

trement qu'en le faisant servir de matière à des sacrifices qui annonçassent mon entier dévouement à vous, ô mon Sauveur ! et par là vous livrais-je tout ce qui était en moi ? Ou, malheureusement, mon inquiétude ne l'emportait-elle pas trop souvent, ne ralentissait-elle pas ma marche dans les voies de la perfection ? Ne m'abandonnais-je pas à mille idées vaines, illusoires, qui me transportaient dans d'autres situations, d'autres circonstances ? Ne sortais-je pas, du moins en esprit, de la ligne que votre Providence m'avait tracée et de l'ordre selon lequel il lui avait plu de disposer de moi ? Et en cela, c'était vous que je livrais aux bizarreries et aux caprices de mon imagination pour la faveur d'un bien triste soulagement !

La nature aime les petites jouissances du cœur, les petits attachements humains ; elle se repose doucement dans les choses sensibles : elle s'y complaît, elle les demande. Vous me les défendez, ô mon Dieu ! parce que vous voulez être le seul objet de mes affections. Vous ai-je livré toutes ces petites sensibilité de la nature, en les immolant à votre amour ; ou bien vous ai-je livré vous-même à elles, en m'y attachant, en les recherchant, en les recevant comme le prix de l'abandon que je faisais de votre pur amour ?

Dans les moments de tentations et d'épreuves, lorsqu'après avoir goûté quelque temps de repos, ou bien après avoir remporté quelques victoires, l'ennemi se présentait de nouveau, et qu'il fallait retourner au combat, armée de courage et de confiance en vous, m'estimais-je heureuse de pouvoir ainsi multiplier des témoignages d'une constance et d'une fidélité à

toute épreuve envers vous ? ou bien me laissais-je aller au découragement, à la pensée, si injurieuse à vos bontés pour moi, que vous m'abandonniez, qu'il était inutile que je fisse de nouveaux efforts ; que jamais je ne parviendrais à soutenir une suite de résistances à laquelle il vous plaisait de me soumettre. Oh combien de fois, le découragement l'a emporté sur la confiance ! Combien de fois, au lieu de soutenir la faiblesse de la nature par la force de l'espérance, n'ai-je pas livré et l'espérance et la confiance que je vous devais, aux efforts, aux instances de la nature, en y cédant ?

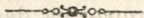
Faites ainsi au pied de la croix une petite revue de vos fautes. Oh s'il est une circonstance favorable pour en rappeler le souvenir, c'est bien celle où nous les voyons toutes effacées, toutes expiées par les souffrances de notre Sauveur sur la croix ! C'est bien le moment aussi de ranimer notre confiance, notre espérance. Comment ne seraient-elles pas vives quand on a sous les yeux les moyens si prodigieux que Dieu emploie pour assurer notre salut !

Disons à Jésus sur la croix : Si je vous voyais dans votre gloire, ô mon Sauveur, je ne pourrais ni supporter vos regards, ni jeter les yeux sur vous, ni soutenir la vue de moi-même ; mais je vous vois à présent dans votre humilité, dans l'état de souffrances et d'opprobres où vous vous êtes mis pour moi, et qui me fait connaître jusqu'à quel point vous m'aimez et jusqu'où doit aller ma confiance en vous. Vous ne dédaignez pas les pécheurs, puisque vous mourez pour eux, puisque vous prenez sur vous toutes leurs iniquités. En présence de votre per-

sonne adorable, actuellement sur la croix pour l'amour de moi, oh que j'abjure d'un grand cœur toutes mes infidélités envers vous, toutes mes trahisons, toutes mes faiblesses, mes lâchetés, mes découragements, mon amour-propre, la mollesse, le dégoût, avec lesquels j'ai porté votre aimable joug ! De ce moment je ne vous perdrai plus de vue. Dans toutes mes tentations, je me représenterai mon Sauveur sur la croix. Et à cet aspect, moi qui me glorifie d'être votre disciple, moi qui ai été élevée par votre prédilection à la dignité de votre épouse, pourrais-je être lâche quand il s'agit de votre gloire, en présence de mon Sauveur, de mon Epoux, sur une croix pour mon salut !

Non-seulement, ô mon Dieu ! vous vous immolez pour moi, pour mon salut : non-seulement vous me comprenez personnellement dans la masse des descendants d'Adam pour qui vous vous sacrifiez : vous faites quelque chose de plus pour moi en particulier. Vous voulez que, non-seulement je profite pour mon salut de votre sacrifice, mais vous voulez encore que je participe d'une manière active à cette grande charité qui vous a fait mourir pour les hommes, en m'appelant par état à vivre pour eux. Vous êtes mort par l'effet de votre charité pour les hommes, et vous voulez que je ne vive plus moi-même que par charité pour eux. Me voilà donc associée par vous à votre amour, à votre dévouement, à votre sacrifice. Vous me traitez véritablement en épouse, puisque vous me faites partager en tout votre sort et votre situation. Et moi, j'aurais des goûts, des jouissances que je ne partagerais pas avec vous ! Qu'elle indignité, qu'elle ingratitude ce serait !

Ne serais-je déjà pas infiniment heureuse d'être seulement admise au pied de votre croix pour y recevoir le sang que vous versez et en laver mon âme; pour recevoir réellement en moi la vie que vous quittez pour me la faire passer, et voilà que vous me faites monter à côté de vous; vous m'assimilez à vous; vous voulez qu'à votre exemple, je donne ma vie à mes frères, en consacrant tous les instants à leurs besoins. Quels moyens de force vous me donnez, ô mon Sauveur! Placée, par un effet de votre choix, à vos côtés, sur l'autel même de votre sacrifice; appelée par vous à me dévouer comme vous, avec vous, au service de mes frères, je serais lâche, molle, peu généreuse, peu dévouée, peu confiante en vous, esclave de mes penchants, de mon caractère! Quel contraste! oh je ne peux en supporter la vue! Quand je suis près de vous, oh que je me sens être différente de ce que je suis quand je vous perd de vue! Aussi, ô mon Dieu! je prends bien fortement à vos pieds la résolution de ne pas me séparer de vous, d'être recueillie, réfléchie, intérieure, toujours unie à vous dans mes pensées. Je me regarderai désormais comme l'épouse d'un Dieu sur la croix, dépouillé de tout, détaché de tout, et je saurai être contente et consolée dans mes renoncements, par la possession que j'acquerrai de vous-même, par le bonheur de vous être assimilée, en me dévouant tout entière, comme vous le faites, à Dieu pour procurer sa gloire, au prochain par les œuvres de la charité.



XVII.

Pour la Fête de la Pentecôte.

La fête que nous célébrons aujourd'hui, mes Frères, n'est pas seulement grande et solennelle par les événements imposants dont elle nous rappelle le souvenir ; elle l'est encore par les rapports présents et directs que nous avons avec elle : elle n'est pas seulement la commémoration de ce jour mémorable où, sur le sommet embrasé du Sinaï, Dieu, paraissant dans l'éclat de sa majesté et usant de son autorité suprême, manifesta ses volontés au peuple juif et lui donna des lois qu'il voulut qui fussent aussi celles du peuple chrétien ; ce n'est pas non plus le seul souvenir de la première descente de l'Esprit Saint sur les hommes et du commencement de la publication de la loi évangélique qui fait l'objet de cette solennité.

Quelque grand que soit l'intérêt qu'elle doit nous inspirer sous ce double rapport, il en est un troisième encore qui nous touche de plus près, qui nous est personnel, et qui doit faire pour nous de ce jour une fête de reconnaissance, de ferveur et d'amour. Pour éprouver ces sentiments, il n'est pas nécessaire de vous transporter en esprit au mont Sinaï ou au Cénacle ? il est au dedans de nous un lieu que la foi nous rend tout aussi respectable, tout aussi sacré ; rentrons en nous-même et nous nous trouverons dans un temple sanctifié, consacré par la présence de l'Esprit Saint. La

foi nous y découvrira la marque réelle et toujours subsistante qu'il y a imprimée lorsqu'il est venu en prendre possession dans les sacrements de baptême et de confirmation, que nous avons eu le bonheur de recevoir. Entrons donc dans ce temple, en ce jour surtout où nous en célébrons la dédicace, et, considérant dans le don de l'Esprit Saint qui nous est fait, l'extrême amour de Dieu, l'estime qu'il fait de nous, la dignité avec laquelle il nous traite, confondons-nous, prosternons-nous, adorons, remercions, offrons des sacrifices.

Avez-vous jamais bien réfléchi sur la nature et l'immensité de ce bienfait de Dieu ? Vous savez que le Saint-Esprit est la troisième personne de la Sainte Trinité, procédant de l'amour mutuel et éternel du Père et du Fils ; ce sentiment dans les créatures n'a pas une existence distinguée de celle du cœur qui le conçoit et qui l'éprouve. Il n'en est pas même dans l'Etre infini ; tout est fécondité, tout est production en lui, jusqu'à ses pensées, jusqu'à ses sentiments. Cet amour donc du Père et du Fils devient en eux un être distinct de l'un et de l'autre, subsistant par lui-même et cependant égal à l'un et à l'autre, et consubstantiel à tous deux. Comment s'opère cet acte essentiel de la Divinité, que nous nommons la procession du Saint-Esprit ? Nous le comprendrons dans le ciel, quand nous serons devenus en intelligence semblables à Dieu : *Similes ei* ; nous comprendrons alors comment agit un être infini. Qui peut se faire une idée des merveilles que nous sommes destinés à voir et à comprendre, et du genre de bonheur qui nous attend ? Bornons-nous donc

dans cette vie à ce qu'il a plu à Dieu de nous en révéler. Ces connaissances suffisent pour nous donner une idée de la dignité de notre âme et nous apprendre avec quel soin, avec quel saint respect nous devons la traiter.

Puisque l'Esprit Saint procède de l'amour du Père et du Fils, puisqu'il est leur amour même existant en personne, en nous envoyant l'Esprit Saint, le Père et le Fils dirigent donc leur amour sur nous. C'est dans ce sentiment parfait, dans ce lien sacré qui les unit eux-mêmes, qu'ils nous unissent avec eux. C'est dans le nœud que forme entre le Père et le Fils leur amour mutuel qu'ils nous font entrer. Unis à l'Esprit Saint, nous devenons participants de la nature divine; il nous ouvre le sein de la Divinité; il nous fait pénétrer avec lui dans le cœur de Dieu, dans ce foyer d'amour d'où il procède, comme dans notre source à nous-mêmes, comme vers notre propre centre. C'était donc bien avec raison que le Prophète-Roi, voyant dans l'avenir les communications, le rapprochement de Dieu avec les hommes, s'écriait en leur adressant la parole : « Vous êtes tous des dieux et les enfants du Très-Haut : *Diî estis et filii Excelsi omnes.* »

Nous ne jouissons encore de cette auguste prérogative que par la foi et l'espérance, qui sont les vertus du temps et les communications avec Dieu ouvertes à l'homme encore voyageur sur la terre; mais elles suffisent pour nous guider dans notre route, et nous conduire à une pleine et parfaite possession de Dieu, parce qu'elles nous font connaître et goûter les lumières, les inspirations que l'Esprit Saint répand dans nos âmes : nous connaissons ce Dieu qui vient à notre

rencontre, qui habite en nous; nous connaissons l'abondance des secours qu'il nous ménage pour toutes les circonstances où nous pouvons être; la foi, qui nous les révèle, nous apprend aussi à puiser dans cette divine source. Ainsi, sommes-nous travaillés de doutes et d'incertitudes; nous nous recueillons, et la voix de l'Esprit Saint, qui parle à notre âme attentive, dissipe bientôt tous les motifs humains et terrestres qui embarrassaient et égaraient notre raison; dans les peines et les tribulations, nous trouvons en lui un consolateur, et quel consolateur! Oh! qu'on se trouve aisément élevé au-dessus de l'effet des préventions, des jugements, des procédés des hommes, des événements de la terre, quand on sait jouir de la présence et des entretiens de l'Esprit de Dieu, qui est au dedans de soi. Dans les tentations, dans ces combats de la nature contre la grâce, de la volonté propre contre la volonté de Dieu, de l'amour de nous-même contre les lois de la pénitence, du renoncement, de l'humilité, de nos humeurs propres, de nos goûts ou de nos antipathies contre le précepte si universel, si absolu de la charité; dans tous ces moments où nous hésitons, où nous chancelons, l'Esprit Saint nous rappelle les jugements de Dieu, il nous en inspire la crainte; notre âme retrouve sa force et sa vertu dans sa frayeur même, et ainsi l'Esprit Saint devient pour nous l'esprit de la crainte du Seigneur: *Spiritus timoris Domini*. Dans nos tristesses, dans nos découragements, dans nos sécheresses, il s'attendrit sur nos peines, il gémit avec nous, et ses gémissements ineffables, portés vers le Ciel, demandent pour nous à Dieu les consolations qui nous manquent: *Ipse enim*

Spiritus postulat pronobis gemitibus inenarrabilibus. Enfin, nous avons eu le malheur de contrister ce divin Esprit et de le forcer par nos péchés à s'éloigner de nous, il nous quitte; mais, comme pour protester contre l'injustice que nous lui faisons, comme pour conserver sur nous des droits qui lui sont toujours chers, il laisse empreint dans nos âmes le sceau qui en fait sa propriété, il ne les abandonne qu'en leur laissant ce témoignage, qui subsistera toujours, de ses regrets et de ses désirs. Aussi, du moment où nous revenons de notre égarement, dès que la faute nous en est remise dans le sacrement de pénitence, ce divin Esprit rentre dans nos âmes et il y consume du feu de son amour tout ce qui peut y rester d'imparfait et de terrestre; car l'Esprit Saint est encore un feu qui purifie : *Deus enim noster ignis consumens est.*

A des soins si attentifs si tendres, si assidus; à des services si multipliés, si constants, qui ne croirait qu'il est question ici d'un ami, d'un intime, d'un autre soi-même? Conservez cette pensée si vous le voulez, la bonté de Dieu nous y autorise; mais ajoutez à cela que cet ami, cet intime est aussi notre Dieu, notre Créateur, le souverain arbitre de notre destinée, et que sous la forme des services de l'amitié, ce sont les grâces de Dieu, ses secours, sa force toute puissante, que nous recevons.

La promesse que Jésus-Christ fit à ses apôtres au moment de les quitter : « Je ne vous laisserai pas orphelins : *Non relinquam vos orphanos,* » est donc fidèlement accomplie : Dieu nous donne au-delà de toute espérance, puisqu'il nous donne son Esprit.

Faites, ô divin Esprit, que nous sachions toujours goûter le bonheur et jouir de l'avantage de vous posséder dans nos âmes ; ne vous rebutez pas de notre dureté, de nos insensibilités, de nos tiédeurs ; rendez-nous plus dociles à vos saintes inspirations, fortifiez-nous contre nos ennemis, contre le démon, contre nous-mêmes ; sanctifiez-nous, sanctifiez cette maison, qui ne peut plaire à Dieu et procurer sa gloire qu'autant qu'elle sera conduite et dirigée par vous, qui êtes un Esprit de charité ! Puissions-nous, mes Frères, en conservant fidèlement à ce divin Esprit une demeure qui lui plaise dans nos âmes, mériter de trouver aussi nous-mêmes, dans le sein de la Divinité, une demeure où elle daigne nous admettre pour y passer l'éternité !

Ainsi soit-il.

XVIII.

Pour la Fête-Dieu.

L'apôtre saint Jean, voulant retracer dans l'Evangile l'institution du sacrement du Corps et du Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont nous solennisons aujourd'hui la fête, commence par dire : « Jésus-Christ avait toujours tendrement aimé ceux qui lui avaient été fidèles sur la terre ; mais ce fut à la fin de sa vie qu'il leur montra jusqu'où s'étendait son amour. » C'est bien, en effet, dans cette circonstance que, donnant un plein et entier essor à son amour

pour les hommes, il consomme en un seul tous les prodiges et nous les donne tous réunis en un seul point.

Il est descendu sur la terre par l'effet de sa compassion pour nos besoins, nos erreurs, nos ignorances, les excès de nos passions ; il est venu fermer sous nos pas le précipice où toutes les générations allaient s'engloutir et se perdre. Il paraît au milieu des hommes semblable aux hommes, il exerce tous les pouvoirs du Ciel ; il en répand la lumière ; il en ouvre les trésors ; il rétablit pour nous le chemin qui y conduit. Revêtu de notre nature, il en répare les désordres, il en corrige les erreurs, il en console les misères, il en sanctifie les peines. Uni à un corps et à une âme, il se soumet à la loi de la mort, afin que la mort trouve le terme de son empire dans l'excès de son pouvoir ; il détruit l'horreur qu'elle inspirait, en plaçant près d'elle la résurrection. Rendu à la vie, Jésus-Christ continue à paraître encore au milieu des hommes ; il achève l'ouvrage de notre bonheur ; il en assure la perpétuité de siècle en siècle ; puis il assemble ses disciples et en leur présence il quitte la terre et monte au ciel.

Sommes-nous donc privés de sa présence sur la terre et ne nous reste-t-il de lui que le souvenir de son passage et de ses bienfaits ? Nous possédons, il est vrai, ses préceptes, sa doctrine, ses engagements ; mais la bouche divine qui les prononçait n'est donc plus parmi nous ? Nous connaissons ses bontés, sa tendresse, son amour ; mais le cœur qui contenait tous ces sentiments, où est-il ? Où sont les yeux qui en exprimaient l'émotion par les larmes dont ils se

mouillaient ? Où sont les mains qui ne s'élevaient que pour bénir, qui ne s'ouvraient que pour répandre de nouveaux bienfaits ?

Ah ! éloignons de nous tous ces regrets ! Tout ce que nous pouvons désirer pour notre bonheur, l'amour prévoyant de Dieu pour nous l'a conçu, et son amour tout puissant l'a accompli. Jésus-Christ a aimé les siens, et c'est au moment de s'en séparer qu'il leur en a donné une preuve aussi incompréhensible que celle de la mort qu'il va subir pour eux ! Il se donne en quelque sorte à lui-même une nouvelle naissance, qui ne sera plus sujette à la mort, qui perpétuera sa présence parmi les hommes jusqu'à la consommation des siècles ! Son corps, né de Marie, va naître de nouveau par la force de son amour dans le sacrement qu'il va instituer. Nous, qui regrettons de n'avoir pu l'approcher, le voir, l'entendre, nous allons nous unir à lui, nous incorporer à lui, être transformés en lui ; en un mot, prendre en lui le pouvoir et la force pour l'aimer comme il nous aime.

Quel heureux choix de moyens Jésus-Christ a fait pour perpétuer sa présence parmi nous, en nous laissant l'Evangile et l'Eucharistie !... Ce sont, en quelque sorte, deux Eucharisties, dans l'une desquelles il a placé son corps mystique, sa parole, et dans l'autre son corps réel. Dans l'un il parle à nos sens, dans l'autre il emploie le langage de la foi, et dans ce langage muet, mais facilement compris par le vrai chrétien, il nous répète tout ce qu'il a dit autrefois et qui est consigné dans l'Evangile. L'un et l'autre réunis ne nous laissent rien à désirer du côté du bonheur dont ont joui ceux qui ont vécu pendant qu'il

conversait visiblement avec les hommes. Dans l'Evangile il nous parle ; dans l'Eucharistie il nous écoute ; l'Evangile nous fait connaître son cœur ; l'Eucharistie nous le présente et nous y introduit. C'est l'Evangile à la main qu'il est consolant de s'approcher de Jésus-Christ dans l'Eucharistie ; car c'est le moyen d'animer notre foi, de donner de la ferveur et surtout de l'encouragement et de la confiance à notre piété. Si nous élevions, en effet, les yeux vers la sainte Eucharistie ; si nos âmes se concentraient dans la pensée du Dieu très haut, de l'auguste majesté du Dieu créateur, dont la voix toute puissante crée ou anéantit le monde à son gré, de l'Etre éternel, immense, infini, souverain juge des justices, que l'Eucharistie renferme, faibles créatures, supporterions-nous longtemps le poids de cette redoutable présence ? S'il est à propos de la considérer quelquefois sous ce rapport, afin de ne pas perdre de vue l'idée de Dieu et de notre néant, afin de confondre notre orgueil en nous abîmant dans la crainte et le respect en présence de la terrible majesté de Dieu, oh ! voyons souvent, Dieu le permet, Dieu le veut, voyons plus souvent encore dans la sainte Eucharistie le Dieu de l'Evangile, Jésus-Christ, notre Sauveur ; les sentiments de terreur qu'imprimerait en nous son imposante et redoutable majesté ne perdront rien du côté de leur sainteté ; mais, adoucis par la pensée de sa bonté infinie, ils se transformeront et se reproduiront en actes d'amour.

Lorsque nos besoins renaissants nous amènent aux pieds de Jésus-Christ dans l'Eucharistie pour implorer son secours et son assistance, l'esprit rempli de

l'Evangile, ne nous semblera-t-il pas entendre encore sortir du tabernacle une voix prononçant ces paroles : Demandez, que vous voulez-vous que je vous fasse ? Je le veux, soyez guéri. Le Dieu qui dans l'Evangile a prononcé ces miséricordieuses paroles est le même Dieu à qui nous nous adressons dans l'Eucharistie. Combien ce rapprochement est propre à animer notre prière et à lui donner de la ferveur et de la confiance !

Avec quelle effusion de sentiments nous exprimerons notre reconnaissance à Jésus-Christ présent sur l'autel, pour les grâces que nous en aurons reçues, quand nous nous rappellerons que dans l'Evangile il a fait une vertu de la reconnaissance ; qu'il a su gré de sa démarche à celui des dix lépreux qui vint lui rendre gloire de sa guérison ; qu'en lui témoignant sa surprise de le voir seul, il manifesta qu'il s'attendait à son hommage et qu'il l'agréait.

Si le vif sentiment de notre indignité nous confond et nous fait craindre de lever les yeux vers Dieu et de regarder le voile mystérieux qui le dérobe à nos regards, eh bien ! frappons-nous la poitrine à l'écart ; le Dieu de l'Evangile, qui a loué l'humble publicain et annoncé qu'il était sorti justifié du temple, est aussi le Dieu présent dans l'Eucharistie ; il nous voit, nous lui rappelons ce qu'il a dit du publicain, pourquoi ne le dirait-il pas encore de nous ?

Quand, accablés à la vue de nos infirmités spirituelles, de nos fautes journalières, nous gémissons sous le poids des chaînes qui nous retiennent dans notre marche et nous empêchent de nous élever vers la perfection à laquelle Dieu nous appelle ; quand,

pour éprouver notre volonté et exciter en nous des désirs plus vrais et plus ardents, Dieu semble nous abandonner au mécontentement que nous éprouvons de nous-mêmes, que la foi et l'humilité nous amènent près de Jésus-Christ, nous trouverons notre prière toute tracée dans l'Evangile, et dans l'Eucharistie Jésus-Christ tout prêt à l'entendre. Ah! si nous lui disions avec autant de foi que la Chananéenne : « Je sais que je ne suis pas digne de recevoir le pain qui n'appartient qu'aux enfants toujours fidèles, mais les pauvres cherchent leur nourriture dans l'abondance des riches, » croyez-vous que sous les espèces eucharistiques qui le couvrent, Jésus-Christ ne voudra ou ne pourra dire à votre cœur ce que sa bouche a dit dans l'Evangile : « Votre foi est grande ; qu'il soit fait selon vos désirs. »

Quel avantage pour vous en particulier, mes très chères Sœurs, quel motif à votre piété, à votre confiance, à votre ferveur ; quelle source de consolation et d'espoir lorsque, venant rendre vos devoirs à Jésus-Christ réellement présent sur nos autels, et implorer ses grâces pour remplir saintement votre vocation, vous mêlez aux demandes que vous lui faites le souvenir de tout ce qu'il a dit et fait lui-même pour honorer votre saint état ! Vous êtes en face de Jésus-Christ, qui sur la terre a paru se dévouer plus particulièrement au soin des pauvres et des malades ; qui, tout en faisant des miracles pour les guérir, se cachait lui-même sous les dehors de la pauvreté et du besoin pour recevoir le secours de l'hospitalité et de sa propre subsistance, à laquelle il permettait aux saintes femmes de pourvoir par leurs facultés : *Minis-*

trabant ei de facultatibus suis. En même temps que l'Evangile vous rappelle tous les traits par lesquels Jésus-Christ a relevé le mérite de l'état auquel vous vous êtes dévouées, l'Eucharistie vous offre réellement présent le Dieu protecteur de ce saint état, modèle de vos fonctions, objet de vos soins. Laissez-vous inspirer par les pensées que l'Evangile vous donnera de Jésus-Christ exerçant la charité envers les pauvres et recevant ensuite pour lui-même les secours de la charité. Ces pensées vous donneront une idée juste de la dignité et de la sainteté de vos fonctions ; elles animeront en vous le désir d'être aidées de Dieu pour les remplir d'une manière digne de l'estime qu'il vous en fera concevoir ; et le désir que le Dieu de l'Evangile aura mis dans vos cœurs, le Dieu de l'Eucharistie l'accomplira.

Quand vous venez implorer ses grâces en faveur des malades que vous soignez, empruntez ces paroles si simples à force de foi et de confiance et que nous voyons dans l'Evangile si bien accueillies par Jésus-Christ : « Seigneur, votre serviteur est malade, il souffre extrêmement : *Jacet et malè torquetur.* » Le Dieu de l'Eucharistie répondra-t-il différemment que le Dieu de l'Evangile ? Non sans doute ; sa réponse sera la même : « J'irai et je le guérirai. » Annoncez à ce malade la visite de Jésus-Christ, car il ira réellement en personne le visiter ; il achèvera de guérir les plaies de son âme ; il l'ornera de ses propres mérites ; il lui donnera son corps en nourriture et dans son corps le gage de la résurrection et de l'immortalité !

Rendons grâces à Dieu du bienfait de l'institution

de la divine Eucharistie ; adorons dans ce sacrement le Dieu fait homme pour nous, qui a vécu pour nous instruire et qui est mort pour nous sauver. Parlons en toute liberté des choses qui intéressent notre salut au Dieu présent sur l'autel, qui a tant fait pour nous le procurer. Parlons avec confiance de nos besoins temporels à l'Homme-Dieu, qui a voulu les éprouver lui-même. Parlons des besoins de nos âmes à celui qui en est le Pasteur, la nourriture et le Rédempteur. Le Dieu de l'Evangile faisait des miracles pour prouver sa divinité et établir notre foi ; le Dieu de l'Eucharistie en fera pareillement pour prouver son amour et fonder notre confiance. Ils ne frapperont pas nos sens, il est vrai, mais ils ne s'opéreront pas moins réellement au dedans de nous. Il pouvait se borner à écouter nos vœux du haut du ciel : il eût soustrait par là son Corps adorable aux blasphèmes, aux sacrilèges des impies ; mais il a voulu donner à notre foi, à notre piété un objet plus fixe et plus présent, en venant en personne recevoir nos vœux sur la terre. Rien ne lui coûte quand il s'agit de notre bonheur. Il s'est exposé volontairement aux outrages, aux injures, aux profanations qu'il a prévus ; il les supporte afin que ses fidèles, ses amis, puissent jouir du bonheur de sa présence. Rendons-lui amour pour amour ; réparons les excès si nombreux, si horribles envers le Corps adorable de Jésus-Christ, et dont peut-être vous avez eu la douleur d'être témoins, réparons-les par une foi vive sur le dogme de la présence réelle de Notre Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, par nos adorations profondes, par notre respect dans le lieu qu'il habite ; par notre désir ardent de nous unir à

lui dans ce sacrement, par la ferveur de nos dispositions, par des sentiments en un mot qui assurent la durée éternelle de notre union avec Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

XIX.

Pour la Fête de l'Assomption.

Livrons-nous, mes Frères, aux vifs sentiments de joie; d'allégresse, d'espérance, de piété, que doit faire naître en nous la fête que nous célébrons de la glorieuse Assomption de Marie. Félicitons-là du bonheur dont elle jouit; félicitons-nous aussi nous-mêmes. Ce n'est pas un triomphe étranger pour nous dont nous solennisons la pompe et la magnificence. Celle que nous voyons aujourd'hui élevée au plus baut des cieux, qui est proclamée reine du ciel et de la terre, qui s'assied sur un trône qui ne le cède en éclat et en splendeur qu'à celui de l'adorable Trinité, cette reine triomphante, c'est notre mère. Par elle nous sommes déjà placés nous-mêmes bien près de Dieu, car son cœur maternel renferme tous ses enfants. Nous sommes présents à Dieu par tous les sentiments que conçoit et nourrit pour nous tous la plus tendre et la meilleure des mères; les vœux qu'elle forme pour notre bonheur, le désir de nous voir tous réunis près d'elle dans le temple céleste, sont avec Marie sous les yeux de Dieu. Le même regard de Jésus-Christ qui voit avec tant de complissance dans Marie la mère

qu'il a eue sur la terre, voit également en elle la mère qu'il nous a donnée à tous ; elle conserve cette qualité dans le ciel même. Comme Mère de Dieu, elle ne peut être heureuse que par la réunion à son divin Fils ; comme mère des hommes, son bonheur ne peut être complet que par le pouvoir qu'elle acquiert de nous aider à nous réunir à elle et à partager son éternelle félicité.

Quel fondement à notre dévotion à Marie et à notre espérance en elle ! Son bonheur même l'intéresse à nous ; Dieu ne peut le rendre parfait que par le pouvoir qu'il lui donne de nous attirer à elle.

Une grande voie nous est donc ouverte pour arriver à Dieu ; c'est le cœur maternel de Marie, ce cœur placé si près de celui de son Fils, ce cœur où nous sommes déjà tous admis comme objet de sa sollicitude et où nous pourrions obtenir une place plus parfaite encore en fixant sur nous l'amour de prédilection qu'elle port à tous les fidèles imitateurs de ses vertus ; imitons les vertus de Marie, et nous sommes tout à fait dans son cœur.

Mais que personne n'espère entrer dans ce port assuré du salut tandis qu'il restera l'esclave honteux et volontaire du péché. Si le cœur de Marie est le refuge du pécheur pénitent ou du moins de celui qui veut le devenir, il repousse loin de lui ceux qui, lâchement et sans effort pour y résister, se laissent dominer par des penchants, par des habitudes qui les entraînent au vice, à la paresse, à la désobéissance, à l'orgueil, tout au moins à la négligence, à la dissipation, lorsque le temps du travail ou de la prière exige d'eux l'attention, les soins, le recueillement, le respect, la dévotion.

Qu'ils n'espèrent pas non plus de s'y introduire, ceux qui négligent les obligations de leur état, les devoirs que la religion leur impose et les moyens qu'elle leur offre pour servir et glorifier Dieu ; qui s'acquittent de leurs fonctions sans zèle pour la gloire de Dieu ; pour qui cette divine gloire est le plus indifférent de leurs motifs et qui se contentent pour tout but de remplir les engagements qu'ils ont contractés avec les hommes.

Hélas ! aucun de ceux-là n'a une part à la solennité que nous célébrons ; le triomphe de Marie leur est absolument étranger ; ils refusent la qualité d'enfant de Marie ; comment reconnaîtraient-ils leur mère dans celle qu'ils voient s'élever aujourd'hui au plus haut des cieux ? Cette fête est sans intérêt pour eux. Puissent le vide et la tristesse qu'ils éprouvent au milieu de la joie générale qui remplit tous les cœurs des enfants de Marie, les faire rentrer en eux-mêmes, les ramener aux pieds de cette bonne mère et leur faire trouver en elle une médiatrice qui les réconcilie avec Dieu !

Mais vous à qui cette fête est si chère et si précieuse, jouissez de tous les avantages qu'elle vous offre, voyez dans la gloire dont Marie est revêtue aujourd'hui la récompense destinée à vos efforts pour imiter ses vertus, et dans le pouvoir qu'elle acquiert un grand moyen de les perfectionner en vous.

Quel droit n'avez-vous pas de l'invoquer et de vous introduire dans son cœur, vous surtout qui vous êtes vouées à l'imitation de son humilité, de sa pureté, de son obéissance, de son amour pour la pauvreté, de sa piété, de sa soumission à la volonté de Dieu, de sa

charité envers le prochain ! Le cœur de Marie est le sanctuaire de toutes ces vertus : efforcez-vous d'y pénétrer et de vous y établir ; c'est là que vous les verrez dans toute leur beauté ; c'est là que vous apprendrez à les estimer et que vous vous sentirez le désir de les acquérir ; c'est là que pour y parvenir vous vous trouverez avoir des forces nouvelles, inconnues ailleurs, parce que la bonté de Marie, son amour pour nous, sa bienveillance, son pouvoir, qui se font remarquer dans son cœur, à côté de toutes ses vertus, éloignent la pusillanimité et le découragement.

C'est là que vous apprendrez à rendre facile aux autres la pratique de la vertu en la leur montrant toujours en vous douce, aimable, bienfaisante, portant ce caractère qui ouvre les cœurs à la confiance, comme nous sentons les nôtres s'y livrer lorsque nous méditons les vertus de Marie et que nous nous adressons à elle. A son exemple, apprenons à donner à toutes nos œuvres le caractère de la bonté, le mérite de la charité : toutes les actions de Marie n'étaient que l'excès de ces excellentes vertus.

Remarquez que l'Evangile ne nous parle presque de Marie que pour nous faire connaître un trait de sa bonté et de sa charité. S'il nous la représente visitant sainte Elisabeth, elle ne se rend auprès d'elle que pour la féliciter de son heureuse fécondité, pour prendre part à sa joie, pour lui porter Jésus-Christ renfermé dans son sein, pour sanctifier Jean-Baptiste, pour remplir tous les cœurs de cette pieuse famille de joie, de consolation, de bénédiction et de grâces.

Si nous la voyons aux noces de Cana, ce qui l'occupe, c'est l'embarras, c'est la peine qu'elle craint de

voir éprouver à ceux qui l'ont invitée ; le désir de leur épargner une affliction la rend tout de suite médiatrice entre eux et son Fils.

Quand l'Evangile la place au pied de la croix, c'est pour y recevoir un grand titre de charité, pour y être proclamée par son Fils mourant mère de tous les hommes.

Qu'une charitable prévenance envers toutes les personnes avec qui la divine Providence nous fait avoir des rapports ; qu'une attentive vigilance qui aille jusqu'à la sollicitude pour éviter tout ce qui pourrait attrister les âmes, contrister les cœurs ; que la tendresse de nos sentiments les uns envers les autres, dignes d'être comparés à ceux de Marie pour nous tous ; que toutes ces dispositions, dis-je, donnant le ton, le prix, le mérite à toutes nos œuvres, leur donnent par là même le trait de ressemblance avec celles de Marie. Formons aujourd'hui sur cela de sincères résolutions et offrons-les à Marie ; elle les agréera ; elle daignera les ajouter comme un nouvel ornement à son triomphe.

Par là, tandis que le Fils par nature couronne d'une gloire éternelle sa sainte Mère dans le ciel ; nous, enfants par adoption, nous la ferons admirer et triompher sur la terre ; nous coopérerons en quelque sorte avec Jésus-Christ, et selon la mesure de notre pouvoir, au bonheur et à la gloire de Marie, et nous établirons solidement en nous l'espérance d'en devenir les heureux témoins. Dieu nous en fasse la grâce !

XX.

Pour la Fête de sainte Marthe.

Telle est la gloire de la sainte dont nous célébrons aujourd'hui la fête, mes très chères Sœurs, que toutes les pieuses chrétiennes occupées au service de l'humanité la reconnaissent pour leur patronne et leur protectrice ; toutes mettent sous sa protection leurs services, et, sous les auspices de sainte Marthe, offrent à Dieu les œuvres journalières de l'état où sa Providence les a placées. Sans doute, toutes on droit à sa protection ; mais ne semblerait-il pas que des œuvres si semblables aux siennes, puisque vous exercez envers le corps mystique de Jésus-Christ les mêmes fonctions qu'elle exerça envers son corps réel, vous donnent un titre plus particulier pour l'invoquer ? Je le croirais volontiers, et j'en conclurais que cette ressemblance plus parfaite qui se trouve entre ses œuvres et les vôtres vous impose l'obligation de rendre plus parfaite aussi la ressemblance entre l'esprit de foi, de piété, de dévouement, qui inspirait ses actions, et celui qui doit diriger les vôtres.

Il faut que Dieu chérisse et protège bien spécialement votre saint état, puisqu'il a permis que dans l'histoire de l'Evangile, déjà si courte, plusieurs chapitres fussent consacrés à retracer et l'esprit et la sainteté et les règles du charitable ministère que vous exercez, et parussent écrits particulièrement pour vous. Les rappeler ici au jour de la fête de sainte

Marthe, c'est faire son panégyrique puisque son éloge est dans l'Evangile : *Laus est in Evangelio* ; c'est, par conséquent, lui rendre le culte le plus honorable, et mettre sous vos yeux le plus beau sujet d'édification.

Proche Jérusalem était une maison que Jésus-Christ s'était choisie pour s'y reposer quelquefois des fatigues de sa mission ; là deux saintes filles s'empressaient à le servir. Déjà chrétiennes dans le cœur et reconnaissant leur Dieu dans leur hôte, leurs soins envers lui étaient un culte ; en versant sur ses pieds les plus précieux parfums, elles adoraient dans l'homme le Dieu qui venait visiter et racheter son peuple. Elles rendaient hommage au dispensateur de tous les biens, en mettant à sa disposition et leurs services et leurs facultés. Cette sainte maison, l'hospice de Dieu, devint encore l'hospice d'un malade, et ces pieuses servantes de Jésus-Christ sont en même temps de tendres sœurs tout occupées du soin d'un frère qu'une maladie afflige. Leur maison est ainsi consacrée par la religion et la charité. Là un homme malade reçoit les soins d'une sœur affectionnée, et Jésus-Christ les soins de la piété ; là Dieu et sa créature sont également servis ; là l'amour de Dieu s'unit à l'amour fraternel pour former avec lui une parfaite charité ; là, peines, soins, veilles, tout est prodigué au soulagement de l'hôte malade ; mais tout espoir, toute confiance repose dans le secours que l'on attend de la part de l'hôte Dieu. On use de tous les moyens temporels, mais en même temps on s'adresse à Jésus-Christ, on invoque sa présence, on le supplie de venir, de joindre ses soins tout puissants aux soins si faibles et si bornés du pouvoir humain ; on se fait

auprès de lui un titre de ses bontés pour en réclamer de nouvelles, et ce n'est pas en vain que le cœur reconnaissant de Marthe rappelle à Jésus-Christ l'attachement qu'il daignait témoigner à son frère. Le cœur de notre Sauveur ratifie le sentiment que Marthe lui rappelle : « Notre ami Lazare est malade, dit-il. » Il pouvait faire cesser d'un seul mot les alarmes de sa pieuse sœur et rendre Lazare à la santé et à sa tendresse. Il diffère, il laisse Marthe dans son affliction ; il permet qu'elle arrive à son comble par la perte de son frère. Cependant Jésus-Christ ne perd point de vue le malade qu'il aime , ni la prière de sa charitable sœur ; il se rend à Béthanie ; il remplit la maison de Marthe de merveilles, et lui montre dans celui qui reçoit d'elle les secours de l'hospitalité l'arbitre suprême de la vie et de la mort, celui qui est lui-même la résurrection et la vie. Est-ce absolument dans l'histoire de l'Évangile que j'ai puisé pour vous présenter ce tableau de la maison de votre sainte patronne ; ou, sans le vouloir, aurais-je employé quelques traits dont ici j'aurais pu être le témoin ? J'aimerais cette surprise, et je me réjouirais de voir les mêmes traits servir à peindre et la maison que Dieu vous a donnée pour modèle, et celle qui par sa grâce en serait devenue l'imitation fidèle. Quoi qu'il en soit, tel est le berceau de votre saint état ; tel est le lieu que Jésus-Christ, venu sur la terre pour instruire les hommes dans tous les genres de vertus, a choisi pour prêcher les vertus hospitalières ; telle est la chaire où il s'est assis pour nous apprendre que les sentiments de pitié, d'humanité, de compassion , qu'il a mis dans nos cœurs, doivent se répandre en actes

surnaturels de foi, de piété, de religion ; et que le moindre service temporel rendu au prochain est élevé à la dignité d'un devoir rendu à Dieu. C'est donc là où vous devez vous transporter souvent en esprit pour méditer les leçons du Sauveur, pour vous renouveler dans la grâce de votre vocation ; pour en prendre les sentiments, les motifs et les règles dans les enseignements immédiats de Dieu. Quel maître, quelles leçons, quels disciples, se trouvent réunis dans la maison de Marthe ! C'est Jésus-Christ qui vient réclamer les secours nécessaires à son humanité ; c'est Marie que Jésus-Christ se plaît à instruire ; c'est Marthe dont il reçoit les soins, dont il accueille la prière, dont il ressuscite le frère.

Si parmi les patriarches l'hospitalité était si recommandable, si par la pratique de cette vertu ils méritèrent de recevoir quelquefois des anges sous la forme de voyageurs, que doit être à vos yeux l'hospitalité chrétienne, qui commence à la réception de la personne réelle de Jésus-Christ dans la maison de Marthe, et qui se continue dans la vôtre par la réception de ce même Dieu qui se place dans chaque homme qui y est admis ? Si l'hospitalité des patriarches les rapprochait des anges de Dieu, l'hospitalité des chrétiens les rapproche plus près encore du Dieu des anges et des hommes.

Tout ce que vous trouverez d'heureux pour Marthe dans l'asile qu'elle a eu le bonheur de donner au Sauveur, dans la familiarité avec laquelle il daignait converser avec elle ; toutes les merveilles qu'il opérait en faveur de ces pieuses hospitalières, le bonheur d'être aimé de Jésus-Christ : *Diligebat autem Jesus Martham,*

celui de recevoir la connaissance des vérités de la foi de sa bouche même ; l'honneur d'être appelée par lui à en faire une profession publique, authentique : *Credis hoc* : Croyez-vous ? et d'y répondre par ces paroles, en présence d'un peuple nombreux : « Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ Fils du Dieu vivant, qui êtes venu dans ce monde pour donner aux hommes la vie éternelle ; » toutes ces prérogatives, toutes ces grâces spéciales ne sont pas le partage exclusif de sainte Marthe. Vous n'avez à en regretter aucune ; c'est elle, au contraire, qui aurait quelque chose à vous envier ; car enfin si elle reçut Dieu dans sa maison, vous le recevez en vous-mêmes ; il n'était que son hôte, et pour vous il est tout à la fois l'hôte, le festin et le convive. Elle préparait une nourriture à Jésus-Christ, elle entretenait, elle conservait son corps mortel, et c'était pour vous, c'était la nourriture spirituelle de vos âmes, qu'elle soignait ainsi et qu'elle préparait de loin.

Rien n'approche de la merveille de notre union avec Jésus-Christ dans la participation à la sainte Eucharistie, rien n'y ressemble. Notre vie s'y mêle tellement avec la sienne que nous ne pouvons en rendre l'admirable effet que par ces paroles inspirées de saint Paul : « Je vis ; non, ce n'est plus moi qui » vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi ! » Pour trouver un rapprochement plus vrai, une parité plus exacte entre vous et sainte Marthe, il faut que vous descendiez de la hauteur à laquelle vous êtes placées, à la sainte table, à laquelle rien ne peut être comparé.

C'est là où je vous vois, dans le lieu de la prière, en face de Jésus-Christ, portées à sa rencontre par le

zèle pour les intérêts de la famille souffrante que vous soignez et pour les vôtres propres ; c'est dans l'exercice de vos fonctions, c'est plus encore dans la foi, le zèle, la charité, qui animent et vos entretiens avec Dieu et les actes du ministère que vous remplissez, que l'on reconnaît la suite des fonctions que sainte Marthe exerça et l'analogie qui se trouve entre les siennes et les vôtres.

Lorsque je vous vois parcourant cette salle de malades, passant de l'un à l'autre pour faire quelque bien à tous, je crois voir Marthe occupée à soulager son frère malade et à éloigner de lui le danger ; je ne vois de différence que dans le nombre de ceux qui participent à vos soins, car tous vous appellent leurs Sœurs, et tous sont pour vous des frères. Quand je considère votre respect, vos égards, vos soins attentifs envers les malades et cette tendre sollicitude qui cherche à prévenir jusqu'à leurs plus légers besoins, alors mes idées s'élèvent à quelque chose de plus parfait encore ; ce ne sont pas seulement les soins d'une sœur affectionnée envers son frère que j'aperçois, mais bien les services religieux d'une pieuse vierge envers Jésus-Christ. Quand vous préparez la nourriture de ces malades, vous remplissez auprès des membres les fonctions que Marthe a exercées envers le chef, et la même personne qui a été l'objet des unes est encore l'objet des autres. Lorsque vous qui en avez l'art, art que Dieu a créé, je me sers ici des expressions de l'Ecriture ; lors, dis-je, que vous préparez des compositions agréables et des onctions qui rendent la santé aux malades et que vous diversifiez leur confection en mille manières pour les

rendre utiles à différentes maladies, vous me représentez la maison de Marthe, où les préparations précieuses, les baumes, les essences, coulaient sur les pieds du Sauveur. La foi peut rendre votre action digne de tous les éloges que Jésus-Christ a donnés à celles de l'Évangile. Lorsque vous ranimez dans les malades les forces de leur âme en relevant leurs espérances, en leur montrant le Seigneur, qui vient à eux et qui les appelle par la voie des souffrances, je crois entendre Marthe accourue auprès de sa sœur et la rassurant par ces courtes, mais si consolantes paroles : « Le Seigneur est là, et il vous appelle. » Lorsque l'empressement vous fait hâter de vous transporter d'un lieu à un autre et que la sollicitude pour tout ce qui vous est confié précipite vos pas, je crois toujours voir Marthe inspirée par son bon cœur, cherchant à démontrer par la multitude de ses soins, le bonheur qu'elle ressent de posséder Jésus-Christ dans sa maison. Peut-être aussi, pour plus grande ressemblance, Jésus-Christ vous dit-il quelquefois . « Marthe, Marthe, que tous ces soins ne deviennent pas pour vous des distractions, ne vous en prévaliez pas ; quels que soient leur nombre et leur importance, qu'ils ne vous préoccupent pas et ne vous écartent pas du seul but que vous avez à vous proposer, celui de me servir en toute humilité dans mes pauvres, de faire ma volonté et d'agir en tout dans la vue de vous assurer la possession de cette bonne part que Marie a su se choisir ! »

C'est particulièrement, mes très chères Sœurs, lorsque Dieu permet que nous éprouvions des peines et des tribulations que nous acquérons une grande ressemblance avec les saints et un partage commun

avec eux. C'est dans le creuset des tribulations que Dieu éprouve et purifie ceux qu'il a prédestinés. L'Evangile, en vous représentant sainte Marthe dans l'agitation et la douleur où la plongent la maladie et la mort de son frère, vous donne en elle un parfait modèle de conduite dans les contradictions, les peines, les sujets de tristesse qui vous arrivent. A peine sainte Marthe conceit-elle quelque inquiétude sur la maladie de son frère, qu'elle recourt à Jésus-Christ; elle députe vers lui; elle l'invite à ne pas oublier celui qu'il aime, dans le danger où il se trouve. Jésus-Christ ne se présente point d'abord, le danger devient extrême, le malade succombe et meurt. Quelle est trop souvent notre conduite quand Dieu semble sourd à la voix de notre affliction, et qu'il ne se rend pas à nos premières demandes? Dieu ne m'écoute pas, disons-nous; mes prières sont sans effet; il ne veut pas m'exaucer. Apprenons de Marthe à éloigner de nous toutes ces pensées de défiance en la bonté, en l'amour, en la miséricorde de Dieu. Elle était grande la confiance de Marthe en Jésus-Christ malgré l'abandon où il semblait la laisser; elle était bien convaincue qu'il avait non-seulement le pouvoir, mais tout autant la volonté de l'exaucer. La mort même de son frère ne lui fit pas désespérer du succès de la prière qu'elle avait faite pour sa guérison. C'est de l'abondance de sa foi et de sa vive confiance que, tout en abordant le Sauveur, elle lui dit : Ah ! si vous aviez été présent, mon frère ne fût pas mort; mais je sais que présentement même Dieu ne vous refusera rien de ce que vous lui demanderez. Cette persévérante confiance reçut sa récompense : Lazare ne fut pas guéri, mais il fut ressuscité.

Demeurons convaincus que lorsque Dieu tarde de nous exaucer, c'est qu'il veut nous accorder bien au-delà de ce que nous lui demandons.

Votre piété, vos réflexions achèveront ce rapprochement, que je n'ai fait que vous indiquer, et vous y trouverez de puissants moyens pour vous soutenir, vous édifier, vous sanctifier dans vos pénibles et charitables fonctions. La fête de sainte Marthe n'est pas bornée à votre égard à ce jour auquel l'Eglise la célèbre; elle est pour vous la fête de tous les jours, parce que, succédant à son ministère, chaque jour vous la représentez, chaque jour vous avez à l'imiter, à l'invoquer et par conséquent à lui rendre un culte.

Quel saint état que celui dont l'institution se trouve dans l'Evangile même; que celui dont plusieurs pages de l'Evangile sont employées à en tracer les règles, dont Jésus-Christ lui-même développe l'esprit! Oui, vos œuvres journalières, les motifs qui les inspirent, la grâce qui les dirige, la force qui les produit, l'histoire en un mot de votre vie entière, est tracée d'avance dans l'Evangile. Et pour vous y reconnaître vous-mêmes, vous n'avez presque que quelques noms à changer. Daigne la main du Dieu qui a dicté l'Evangile écrire elle-même, écrire ces noms à côté de celui de sainte Marthe et continuer à donner dans votre maison à son Eglise le touchant, l'édifiant spectacle des vertus de votre sainte patronne, toujours vivantes, toujours agissantes en vous!

Toutes ces choses, mes Frères, ne sont pas tellement particulières aux personnes à qui j'ai jusqu'ici adressé la parole, qu'elles ne nous regardent, nous aussi directement. Ne vivons nous pas tous au milieu du monde

comme sainte Marthe? N'avons-nous pas tous des pauvres à nourrir, des actes de charité à exercer, quelquefois des malades à soigner, plus souvent des afflictions à supporter, Dieu à recevoir, ses grâces à implorer, sa foi à professer? Sainte Marthe est donc aussi notre modèle, les vertus que nous honorons en elle sont celles de tous les chrétiens. Elle nous a tracé la voie que nous sommes tous obligés de suivre. Quel bonheur pour nous si dans ce siècle où Dieu est banni d'un si grand nombre de familles, les nôtres méritent de lui offrir un asile où il daigne venir se reposer, se consoler de l'odieuse désertion de tant de chrétiens, qui renoncent au bienfait de sa venue sur la terre, méprisent sa loi, abandonnent son culte, abjurent sa foi. Faisons en sorte qu'il trouve dans nos maisons des Marthe, des Marie, des Lazare, qui sachent estimer le prix de sa visite, mériter ses faveurs et recevoir dans ses bienfaits sur la terre le gage de celui qu'il nous réserve dans l'éternité!

Ainsi soit-il.

XXI.

Pour la Fête de la Nativité de la Sainte Vierge.

C'est toujours, mes Frères, un jour de joie, de consolation pour les chrétiens, que celui où ils célèbrent un des mystères de la Sainte Vierge; la pensée de Marie est si propre à ranimer en nous la ferveur, le

courage, l'espérance, la confiance. Par elle tous les biens du ciel se sont répandus sur la terre. Les implorer dans Marie, c'est aller en quelque sorte les chercher dans leur source. C'est donc avec raison que l'Eglise a mis au nombre de ses grandes solennités la naissance de Marie. Ce n'est pas là un événement particulier qui ne donne lieu qu'à féliciter un juste d'une grâce spéciale qu'il a reçue de Dieu, ou à glorifier Dieu dans la fidélité d'un de ses élus. Non, c'est un de ces grands événements, marquants, solennels, dont l'effet est général et intéresse tous les hommes, que nous célébrons.

Si à la naissance des saints nous pouvons dire : Heureux ceux qui naissent prévenus des grâces du Seigneur, ici nous avons à nous écrier : Heureux le genre humain, pour qui Marie est née ! Sa naissance ne peut être comparée qu'à celle de son Fils. Elles ont des traits communs qui les distinguent de toutes les autres. Marie et l'humanité sainte de Jésus-Christ, quelle rapprochement, quelle comparaison je fais ici ! et elle est exacte, Marie et l'humanité sainte de Jésus-Christ sont seules exemptes du péché qui souille l'origine de tous les hommes. Le décret éternel qui place dans ce monde Marie et l'humanité de Jésus-Christ est un décret de miséricorde pour le genre humain. Jésus-Christ naît pour nous racheter tous, et Marie naît pour mettre au monde le Dieu qui se fait notre Rédempteur. La naissance de Jésus a fait naître les hommes à la grâce ; la naissance de Marie, qui l'a précédée, les a fait naître à l'espérance. L'une nous a donné le Soleil de justice qui a dissipé les ténèbres de notre esprit et purifié notre nature ; l'autre a été

l'aurore de ce jour de grâce. Dieu nous est donné dans la naissance de notre Rédempteur ; l'image de Dieu nous est donnée dans la naissance de Marie, mais une image pure, parfaite, sortant immédiatement des mains de Dieu, et portant sans altération tous les traits de ressemblance avec lui que cette main toute puissante vient d'y graver.

Ainsi, par la raison même pour laquelle les anges invitèrent les bergers de Béthléem à se réjouir en leur disant : « Un Sauveur vous est né, » nous pouvons nous dire à nous-mêmes : Réjouissons-nous parce que celle de qui ce Sauveur doit naître, vient de paraître dans le monde ; et le jour où nous sommes est particulièrement destiné à cette sainte joie. Participons-y avec tous les chrétiens, joignons nos félicitations, nos bénédictions à celles que l'Eglise adresse à Marie. Au jour de sa Nativité, disons-lui avec l'Eglise : O vous qui venez de naître, vous êtes notre sœur : *Soror nostra es* ; croissez ; que mille et mille générations reçoivent par vous la vie : *Crescas in mille millia*. Et que Celui qui doit sortir de vous conquière tous les cœurs de ses ennemis, qu'il s'en ouvre les portes et qu'il y établisse son règne à jamais : *Possideat semen tuum portas inimicorum suorum* !

Voilà, mes Frères, les sentiments que cette fête doit nous inspirer par rapport à Marie. Mais par rapport à nous-mêmes, quelles réflexions pratiques nous suggérera-t-elle ? Après avoir pris part à la gloire que Marie reçoit par les caractères divins qui signalent sa naissance, que pouvons-nous lui offrir dans l'emploi de nos jours où elle puisse à son tour prendre une part qui satisfasse son amour pour nous ! Notre con-

duite fait-elle, de notre naissance, un sujet de joie pour Marie ? A-t-elle aussi à nous en féliciter ? Quels traits de ressemblance peut-elle y remarquer avec la sienne ? Elle est née pour la gloire de Dieu et le salut des hommes ; notre naissance à tous participe, quoique dans un degré inférieur, à la même destination : comment l'avons-nous remplie ? car nous avons tous des devoirs à cet égard.

Oui, vous-mêmes, mes chers enfants, vous qui n'avez encore ni emploi, ni état dans le monde, Dieu vous juge déjà utiles à sa gloire, et il vous charge d'y travailler ; vous êtes nés non-seulement pour opérer votre salut, mais encore pour contribuer, comme Marie, au salut des autres ; et Dieu vous en a donné le pouvoir dans l'obligation qu'il vous a faite du bon exemple et de l'édification ; combien ce moyen peut être efficace en vous pour porter au bien ceux que des inclinations perverses entraîneraient au mal ! Quel effet n'auraient pas sur eux votre respect, votre dévotion à l'église, votre assiduité au travail, votre attention aux leçons qui vous sont données, votre docilité envers vos maîtres, et si quelqu'un de vos compagnons avait la malheureuse pensée de vous associer à ses propres fautes, en vous incitant à la désobéissance, à la paresse, au mensonge, à des vices dont le nom seul prononcé ici serait une profanation de la fête que nous célébrons , si, dans ce cas, vous repreniez avec sévérité ceux qui vous scandalisent ainsi ; si vous leur témoigniez une juste horreur pour toutes ces fautes, vous leur en inspireriez aussi à eux-mêmes ; vous les remettriez peut-être sur le chemin de la vertu ; vous rempliriez le but pour lequel Dieu

vous a mis au monde ; Marie se réjouirait de votre naissance ; elle y verrait un trait de ressemblance avec la sienne ; et vous vous assureriez sa puissante protection pour toute votre vie.

Combien vous avez aussi de moyens d'acquérir cette précieuse ressemblance avec Marie, vous à qui le soin de toute cette jeunesse est confié. N'oubliez pas le plus beau de vos titres ; vous êtes chargés près de ces enfants des intérêts de Dieu ; si vous êtes leurs maîtres pour leur apprendre par vos bons avis, par vos exemples, l'art par excellence, celui d'opérer son salut. C'est peu de leur apprendre à pourvoir à leur vie temporelle ; mais c'est tout de les mettre sur la voie de la vie éternelle, et en les y plaçant, vous vous y placez vous-mêmes.

Vous tous que l'âge, le besoin, les infirmités ont amenés dans cette maison, et qui y avez été accueillis par la charité de Dieu ; en vous donnant une vie et une vie pénible et douloureuse, il vous a appelés à un grand dédommagement, à une haute destinée : il en a fait le prix de votre zèle à glorifier Dieu dans vos peines, et à édifier ceux qui vous voient par votre patience, votre soumission à sa volonté ; par un religieux emploi de vos loisirs qui manifeste votre reconnaissance envers Dieu, qui, dans sa grande bonté s'empressa d'alléger vos peines. Que votre fidélité à remplir les vues que Dieu a eues sur vous fassent que ses anges et ses saints le bénissent au jour de votre naissance !

C'est toujours en éprouvant une vraie consolation que je viens à vous, mes chères Sœurs ; c'est bien vous dont la naissance a des rapports marqués avec

celle de Marie : vous vous êtes renoncées vous-mêmes ; vous ne vivez plus pour vous, afin qu'il soit plus vrai de dire que vous êtes nées pour le soulagement des malheureux et pour le bonheur des hommes. Il jouissent de votre temps, de vos soins de vos veilles ; tandis qu'ils en recueillent les avantages, Dieu en réclame la gloire ; et vous la lui assurez par l'effet de l'esprit intérieur qui vous anime et qui donne le mouvement et la vie à tout ce qui procède de vous ; par les motifs surnaturels qui vous dirigent et par lesquels vous rapportez à Dieu tout ce que vous faites de bien ; par l'amour et la charité qui vous tiennent constamment unies à lui ?

Non-seulement votre naissance a eu ce rapport avec celle de Marie, qu'elle vous a consacrées au bonheur des hommes ; elle en a un autre plus relevé encore : vous êtes nées comme elle pour mettre Jésus-Christ au monde, c'est-à-dire pour faire connaître au monde la charité de Jésus-Christ, son amour pour les hommes, sa Providence, sa bonté, sa patience, son zèle pour le salut du prochain, son caractère doux et humble et par là même si aimable et si propre à lui concilier les cœurs. Conçu dans les vôtres par une grâce toute spéciale, il doit sortir de vous par toutes vos actions, comme il est sorti réellement du sein de Marie ; c'est-à-dire encore que toutes vos actions, doivent porter le caractère de douceur et d'humilité auquel Jésus-Christ a voulu qu'on le reconnût et qui n'appartient qu'à lui, de telle sorte que tous ceux qui vous voient et vous entendent, reconnaissent et adorent en vous Jésus-Christ dirigeant toutes vos démarches et se manifestant dans toutes vos paroles.

Votre saint état vous rapproche donc tout particulièrement de Marie, et votre fidélité à en remplir les devoirs, achevant d'opérer votre conformité avec elle, vous assure son secours et sa protection pour vous aider à parvenir à une nouvelle naissance et à une plus parfaite ressemblance avec elle dans la vie éternelle.

XXII.

Pour la Fête du saint Rosaire.

Rappelons à notre souvenir, mes Frères, les motifs et l'objet du culte que l'Eglise rend à la Sainte Vierge dans la fête du Rosaire que nous célébrons aujourd'hui. La prière que, sous le nom de Rosaire, nous adressons à la Sainte Vierge, a pour but d'honorer la part si grande qu'elle a eue aux mystères de l'Homme-Dieu dans le grand acte de la rédemption des hommes. Chaque fois que nous récitons avec foi, avec attention, la salutation angélique, nous rappelons à Marie les titres de ses grandeurs, nous célébrons son bonheur et sa gloire, nous accomplissons la prophétie qu'elle-même a faite lorsque, dans sa visite à sainte Elisabeth, elle lui dit : Voilà que dès ce moment toutes les générations vont m'appeler bienheureuse : *Ecce enim ex hoc beatam me edicent omnes generationes*. Nous nous réjouissons avec Marie dans la prière du Rosaire des grandes choses que Dieu a faites en elle ; nous l'en félicitons, nous lui répétons : Bienheureuses

les entrailles qui ont porté le Fils du Père éternel, bienheureux le sein qui l'a allaité, bienheureuse celle qui a si longtemps fait croître et préparé la Victime qui devait s'offrir pour expier le péché, réparer la gloire de Dieu et ouvrir le ciel aux hommes; bienheureuse celle qui a si longtemps vécu sur la terre avec le Verbe de Dieu fait homme, qui a reçu de sa bouche la connaissance de tous les mystères qu'il venait accomplir; bienheureuse celle dont le cœur, si rapproché de celui de Jésus-Christ, en a reçu toutes les impressions et l'embrasement de charité dont il était consumé; bienheureuse celle dont l'âme a été percée du même glaive que celle de Jésus-Christ, qui a été associé aux douleurs de sa Passion, qui est montée avec lui sur la croix, et qui repose maintenant dans le sein de la gloire où il est entré par ses souffrances !

Voilà le sens des prières que nous adressons à Marie quand nous récitons le saint Rosaire ; ainsi, tout en félicitant Marie de ses grandeurs et de ses privilèges, nous professons notre foi sur tous les mystères de la vie de son Fils. Nous ne pouvons penser à Marie sans que notre esprit se reporte vers Jésus, ni nous occuper de Jésus sans nous trouver par là même en la présence de Marie.

Allons-nous adorer notre Sauveur à la crèche ? C'est dans les bras de Marie qu'il se présente à nous. Le suivons-nous au temple, où il va offrir son sang à Dieu son Père, en expiation du péché ? nous nous rappelons que le sang qu'il offre est celui qu'il a reçu de Marie ; c'est elle encore que nous voyons dans cette offrande faire les fonctions de pontife, puisque la

victime est dans ses mains. Méditons-nous sur la vie cachée du Sauveur? c'est dans la société de Marie, sous ses yeux, sous l'obéissance à sa Mère, que nous le voyons vivre. Son heure de se produire au monde est-elle arrivée? Marie est son précurseur immédiat, elle sollicite et obtient son premier miracle; elle nous avertit tous, dans la personne de ceux qui servaient aux noces de Cana, de nous rendre dociles à ce qu'il nous prescrit : *Quodcumque dixerit vobis facite*, Voulons-nous connaître les sentiments qu'elle éprouvait pendant la prédication de son Fils? nous n'avons qu'à nous représenter ceux de Jésus-Christ même; elle pleurerait avec lui sur les malheurs de Jérusalem et de tous ceux qui, comme cette ville ingrate, ne profiteraient pas des jours de salut qu'il leur offrait; elle priait avec Jésus-Christ; toujours unie à lui, elle aidait à sa mission. Sur le Calvaire, elle paraît avec Jésus-Christ; après sa résurrection, il apparaît à sa sainte Mère; au jour de la Pentecôte, elle partage avec les apôtres les prémices de l'Esprit Saint. Dieu la laisse à son Eglise naissante pour en être le conseil, l'oracle, l'exemple, le refuge dans les premières persécutions qu'elle éprouve, et la protectrice dans toute sa durée.

La dévotion à Marie est donc fondée sur la religion même; elle en fait partie; Marie en est comme l'abrégé. Tous les traits de sa vie sont tellement mêlés à ceux de la vie de Jésus-Christ, la grandeur du Fils rejaillit tellement sur la Mère, qu'adresser un culte à Marie, c'est rendre des adorations à Jésus-Christ. Combien doit donc être recommandable pour nous la pieuse association et la réci-

tation du Rosaire, qui est , comme vous le voyez, la commémoration de la part que Marie a eue à tous les actes de la vie mortelle du Sauveur. Aussi, quels secours les fidèles n'en ont-ils pas reçus ! C'est par l'institution de cette dévotion que saint Dominique est parvenu à éteindre la secte hérétique des albigeois, qui désolait l'Eglise de France. C'est à cette dévotion qu'entre autres grâces, l'Eglise reconnaît devoir cette célèbre victoire navale que les chrétiens , avec des forces inférieures, remportèrent sur les infidèles le jour même de la fête du saint Rosaire.

Ah ! puissions-nous donner à notre dévotion à la Sainte Vierge la même ferveur, l'animer de la même confiance et mériter d'en recevoir les mêmes marques de protection que nos religieux pères. Les infidèles, il est vrai, n'ont plus les armes à la main contre les chrétiens ; mais combien de chrétiens qui, armés de scandales, de l'irréligion et de tous les funestes moyens que le démon leur met en mains, font à leurs frères une guerre plus cruelle et bien plus dangereuse que les infidèles ! Nous avons pour nous défendre les mêmes armes que nos pères ont employées avec un si heureux succès , le recours à Marie. Demandons-lui avec ferveur de nous conserver cette sainte religion, qui fait sa gloire comme notre espérance ; demandons-lui de toucher, de changer le cœur des pécheurs et de tous ceux qui sont rebelles à la voix de son Fils, et de les replacer dans le chemin de la vérité et du salut.

C'est à vous surtout, à qui une conscience pure, un cœur plein de charité, permettent de recevoir en vous le Dieu que Marie a enfanté et donné au monde,

qu'il appartient d'implorer sa puissante protection ; elle écoutera votre prière, elle l'exaucera. Quand, dans la communion, nous possédons Jésus-Christ au dedans de nous, nous fixons par là même sur nous l'attention de Marie ; elle se porte partout où elle voit son Fils ; elle nous félicite du bonheur que nous avons de devenir en quelque chose semblable à elle en possédant en nous le Dieu qui fait des choses si admirables dans les âmes auxquelles il s'unit. Elle prend part à notre joie ; ne prendrait-elle pas intérêt à nos désirs, et n'accueillerait-elle pas favorablement des vœux qui s'élèvent du temple même, du trône même où repose son Fils ? Unissons-nous donc à tous les fervents chrétiens, à tous les pieux serviteurs de Marie qui sont aujourd'hui prosternés à ses pieds. De concert avec eux et dans le moment surtout où Jésus-Christ repose en vous dans la compagnie de Marie, demandez, par son intercession, l'exaltation de la sainte Eglise et la réunion de tous les chrétiens dans les liens de la foi, de la paix et de la charité.

Ainsi soit-il.



AVIS DE DIRECTION POUR LES SUPÉRIEURES



I.

A Mère C., Supérieure, et à Sœur F. Maîtresse des Novices.

C'est à vous deux, mes chères Sœurs, et à chacune en particulier que s'adresse cet écrit. Je ne vous ai jamais séparées dans ma pensée. Vos fonctions respectives ont tant de rapports entre elles : la fin, les moyens, le genre de travail, tout est le même. Vous portez l'une et l'autre le titre de maîtresse ; vous avez donc chacune les devoirs d'une autorité à remplir et, par conséquent, les dangers qui lui sont propres à éviter. Je n'ai point fait d'articles particuliers pour l'une ou pour l'autre. Ce qui m'a paru convenir à l'une m'a paru convenir également à l'autre. Si quelquefois je n'ai nommé que la Supérieure seule, je n'ai pas voulu signifier par là que je ne parlais qu'à l'une des deux et exclure celle qui n'est pas désignée d'une part aux choses dont il s'agit. Dans tout ceci je puis m'être trompé sur quelques points, et, me préoccupant trop de mes idées n'avoir pas toujours bien vu. Je ne réponds que de mes intentions. Aussi, c'est moins une règle que j'ai entendu tracer dans cet écrit, qu'une occasion que

j'ai voulu vous fournir de renouveler vos réflexions sur une matière qui vous intéresse si éminemment.

Ce ne sont, mes chères Sœurs, que des pensées et des réflexions qui se sont bien des fois présentées à votre esprit et qui l'ont souvent occupé, que je viens vous rappeler ici. Je ne vous apprendrai rien. Le seul avantage que cet écrit puisse vous offrir est un petit renouvellement d'attention sur les choses qui en sont le sujet, et qui s'opère comme naturellement quand les mêmes idées que nous avons déjà conçues et méditées nous sont présentées par une autre personne. Je ne les destine qu'à celles de vous que Dieu a chargées de diriger les autres : telle est la Mère Supérieure, et aussi la Sœur Maîtresse des Novices.

Le point essentiel pour diriger sûrement notre conduite est de connaître parfaitement la situation où Dieu nous a mis, ce qu'il veut de nous, ce que nous avons à faire. Il en est de cela comme d'une question que l'on veut traiter ; on ne peut rien éclaircir, on ne peut parvenir à aucune vérité si l'on ne commence d'abord par se faire une idée précise et juste du sujet dont il s'agit. De même pour se faire une règle de conduite juste et sûre, qui puisse nous servir dans toutes les circonstances, il faut tâcher de connaître parfaitement sa vraie position et s'y tenir bien fixée ; car ce n'est que de là qu'on peut apercevoir le vrai but où doivent tendre nos actions et d'où, par conséquent, on peut l'atteindre. Tout me semble tenir à ce point capital. Je suis convaincu que toutes les fois qu'on s'égare, quand on a d'ailleurs de bonnes intentions, l'erreur ne vient que de la fausse position où l'on s'est laissé placer et d'où le vrai but ne s'aper-

çoit plus. On prend alors celui qui paraît véritable ; on y tend par une erreur de fait ; on travaille, on se fatigue, on se tourmente, on prend bien de la peine, et, comme tout cela porte à faux, on n'arrive point à la fin que l'on s'était proposée.

Par exemple, si une Hospitalière, au milieu de sa salle, entourée de malades, vient à dire : « Je suis venue ici pour soigner les malades ; le but vers lequel doivent se diriger tous mes efforts est de soulager, de guérir, si je le puis, tous ces pauvres ! » il est clair que si c'est là son but, elle doit employer tout ce qu'elle juge être un moyen pour leur procurer le soulagement et la guérison ; que dès lors, empressement, vivacité, brusquerie, impatience, tout sera bon, pourvu que tout cela la conduise à la guérison de ses malades ; car nous n'avons de manière de juger ce qui est bon ou mauvais qu'en reconnaissant s'il nous approche ou nous éloigne de la fin que nous nous proposons. Or, combien cette première erreur en produit d'autres ! Que de fautes contre la charité, contre l'obéissance, on commettra ! Que de murmures on se permettra, et, ce qu'il y a de pire, que l'on se justifiera à soi-même par l'erreur où l'on est et qu'avait produite la fausse position où l'on se sera mis ! Que de peines aussi on se ménagera ! car si l'on ne réussit pas, et peut-on toujours réussir dans un pareil plan, si l'on est contrarié, quelles consolations aura-t-on ? Quand on a manqué la fin principale qu'on s'est proposée, qu'est-ce qui peut compenser cette perte ?

Au contraire, une Hospitalière qui se dira : « Je suis venue dans cette maison pour travailler à la gloire de Dieu en me dévouant au soin des malades, »

fera de la gloire de Dieu sa fin, et du soin des malades ses moyens; ce ne sera point la guérison des malades qu'elle poursuivra par toutes les voies, non, ce sera la gloire de Dieu. Elle subordonnera les moyens à la fin, et servant les malades pour Dieu, elle les servira selon Dieu. Les soins qu'elle leur donnera ne la satisferont qu'autant qu'elle croira avoir glorifié Dieu par là, et dès lors tout sera réglé par l'obéissance et la charité.

Si ses soins ont le succès que sa charité lui fait désirer par rapport aux malades, elle aura un double sujet de consolation : d'avoir procuré la gloire de Dieu et l'avantage du prochain. Si Dieu ne donne pas ce dernier succès à ses soins, il ne la privera pas du mérite d'avoir été dirigée pour lui, et, conséquemment, son vrai but, la gloire de Dieu, sera toujours atteint.

Etablissons donc la vraie position où il a plu à Dieu de nous placer. Qu'elle est belle la situation où Dieu vous a mises, mes chères Sœurs ! Qu'il est satisfaisant, pour quelqu'un qui vous est attaché par les liens d'une sincère charité, de vous les rappeler ! O vous qui êtes à la tête d'une maison pour en diriger pour en former tous les membres, vous qui êtes chargées par Jésus-Christ du soin de paître une partie de son troupeau, les fonctions qui vous sont déléguées viennent de Dieu, car nulle créature n'a par elle-même une autorité sur une autre. Celle dont vous êtes revêtues, je la vois originairement, moralement renfermée dans ces paroles adressées par Notre Seigneur à saint Pierre : « Paissez mes brebis, paissez mes agneaux. »

Vous êtes Religieuses, c'est l'Eglise qui vous a placées dans vos offices ; c'est donc de l'autorité de

l'Eglise, qui a sa source dans les paroles que je viens de citer, que dérive celle que vous exercez. Les sujets qui vous sont soumis font partie du troupeau de Jésus-Christ : vous voilà donc, dans un sens, participant à la qualité de pasteur donnée à saint Pierre. Vous êtes pasteurs au lieu et place de Jésus-Christ, pasteurs d'un troupeau qui n'est pas à vous, mais à lui, et dont il se réserve la pleine et entière propriété, en sorte que vous ne pouvez dire : « Ma communauté, mes novices, » qu'autant que vous vous regarderez comme ne faisant qu'un avec Jésus-Christ, car c'est à lui que tout appartient. C'est donc pour Jésus-Christ, au profit de Jésus-Christ, que vous devez procurer l'accroissement et la prospérité du troupeau. Cette réflexion, toute simple qu'elle est, vous offrira néanmoins bien des conséquences pratiques.

Les moyens que vous avez à employer pour remplir cette grande fonction ne sont pas laissés non plus à votre disposition ; ils ne sont pas le fruit de la sagesse humaine ; c'est dans les voies de Dieu que vous devez conduire son troupeau. C'est donc de lui que vous devez apprendre à les connaître. C'est à lui à vous les indiquer ; c'est avec lui que vous devez concerter toutes vos démarches, comme ce n'est qu'en lui que vous pouvez trouver les secours pour les exécuter utilement pour vous et pour les autres.

Vous devez vous regarder comme revêtues par le bon Dieu d'une portion de son autorité à l'effet de procurer sa gloire en travaillant soit à lui former, soit à lui conserver des épouses dont toutes les œuvres soient par rapport à lui des actes de dévouement qui

l'honorent, et par rapport à elles des vertus, des mérites, qu'il puisse un jour récompenser. Votre ministère, n'ayant pour objet que la gloire de Dieu, ne doit avoir pour moyens que ceux que sa sagesse a choisis, que les saintes inspirations, la connaissance qu'il vous a donnée lui-même de ses intentions, de ses volontés, vous suggèrent, et que sa grâce vous fait employer.

En vous considérant comme des instruments dans les mains de Dieu, qui ne doivent être mus qu'au gré de sa volonté, vous trouverez en vous pour agir un motif toujours également puissant, et une règle de conduite toujours également sûre. Vous serez toujours à l'abri de toutes les variétés auxquelles l'esprit humain est si sujet, de tous les dégoûts auxquels il est si accessible quand il éprouve des contrariétés ou des défauts de succès, comme aussi de toutes les erreurs dans l'emploi des moyens que vous devez prendre pour atteindre votre but, parce qu'il sera toujours sous vos yeux, tant que vous vous tiendrez dans la position où Dieu vous a placées.

Vous exercez une autorité qui vient de Dieu, parce que comme je vous l'ai dit, toute autorité a sa source en lui. Toutes les expressions dont se servait saint Paul pour rendre le ministère dont il était revêtu respectable aux yeux de ceux près de qui il l'exerçait, ont un sens qui est applicable au ministère particulier que Dieu vous a confié. Ainsi, vous pouvez, vous devez dire à Dieu comme saint Paul : *C'est Dieu qui parle, c'est Dieu qui exhorte, c'est Dieu qui reprend par ma bouche. Je ne suis que son organe dans l'exercice de mes fonctions ; je suis l'aide de*

Dieu, un aide qu'il s'est choisi. — Si quelqu'un, dit l'apôtre saint Pierre, exerce un ministère, qu'il le fasse comme n'agissant que par l'autorité que Dieu lui donne, afin qu'en tout ce que vous faites Dieu soit glorifié par Jésus-Christ, à qui appartiennent la gloire et l'empire dans les siècles des siècles.

Quand vous vous mettez en devoir de remplir une fonction de Supérieure, de Maîtresse des Novices, rappelez-vous que vous portez Dieu au dedans de vous, et que c'est son autorité qui va se manifester et agir. Si vous ouvrez la bouche, c'est pour que les paroles de Dieu en sortent ; si vous exhortez, c'est pour établir le règne de Dieu dans les cœurs ; si vous faites quelque acte d'administration, c'est pour que son service soit mieux fait, si vous êtes dans le cas d'en venir à des réprimandes, c'est pour réparer sa gloire en ce qu'elle est offensée ou prévenir de nouvelles offenses. En toutes choses, c'est pour lui que vous agissez et en son nom, car vous êtes ses envoyées, ses fondées de pouvoir.

En considérant vos fonctions sous ce point de vue, combien elles vous pénétreront de respect ! quel profond recueillement, que de saintes et salutaires pensées elles portent dans l'âme attentive et réfléchie, qui se sent ainsi honorée de l'autorité de Dieu, et chargée de parler en son nom, et qui se dit : Dieu accompagne mes paroles, mes remontrances, mes prescriptions de ses grâces ; elles pénètrent dans le cœur de ceux à qui je parle et à mesure que je parle ; avec quel respect et quelle circonspection je dois donc prononcer ces paroles, ces remon-

trances auxquelles les grâces de Dieu viennent s'associer ! Mes ordres, mes commandements, mes avis, donnent aux actions de ceux qui les suivent un mérite réel, celui de l'obéissance et de la soumission envers Dieu. Dieu a mis en moi la source de ce mérite que je répands sur les autres ! Quel mérite, quelle sainteté, quel avantage ne dois-je pas y puiser moi-même ! Ainsi vous recevez, mes chères Sœurs, de cette autorité même (quand vous l'exercez avec l'attention et le respect qui lui sont dus), les prémices des grâces qu'elle va ensuite répandre sur ceux en faveur de qui elle vous est confiée.

Mais lorsqu'on en use avec un esprit peu appliqué, peu intérieur, qu'on y mêle quelque chose d'humain et qu'une action qui devrait avoir la dignité d'une action de Dieu devient l'acte de l'homme, la miséricorde de Dieu peut permettre qu'elle ne perde rien malgré cela de son efficacité par rapport à la personne envers qui elle est exercée ; mais elle perd tout l'avantage qu'elle pourrait avoir par rapport à la personne qui l'exerce ; celui qui obéit a le même mérite, mais celle qui commande n'en a point.

Ne perdez donc jamais de vue cette grande et essentielle pensée, qui vous place toujours dans votre vraie situation : « Je parle, j'agis au nom de Jésus-Christ et pour ses intérêts ; c'est lui que je représente auprès de mes Sœurs, auprès de mes Novices ; c'est lui que je dois montrer en moi dans tous mes procédés, dans toutes mes paroles ; c'est son zèle pour la gloire de son Père, c'est sa charité pour le salut de ses frères, c'est sa bonté, c'est sa patience, que je dois reproduire dans toutes mes actions : j'agis pour lui, je dois donc agir comme lui. »

C'est à cette pensée qu'il faut toujours en revenir. Dieu a renfermé en elle la force puissante dont vous avez besoin pour vous acquitter dignement des devoirs de votre place. Pourriez-vous n'être pas animées de reconnaissance, d'amour pour Dieu, en considérant l'estime qu'il vous témoigne dans le choix qu'il a fait de vous, en vous confiant des intérêts si précieux à sa gloire que de lui former ses épouses et de les lui conserver toujours telles qu'elles soient dignes de cette auguste alliance ; et ce sentiment d'amour et de reconnaissance ne produirait-il pas celui d'un vrai zèle pour atteindre à un but si parfait ?

Un précieux effet encore de cette pensée, c'est qu'elle vous aidera à vous détacher, dans l'exercice de votre emploi, de cette recherche de soi-même qui nuit tant lorsqu'elle est mêlée à l'œuvre de Dieu, et qui en arrête le succès. Nous serons moins tentés de nous occuper de nous, de nous compter pour quelque chose ; nous agirons avec bien plus d'humilité et de circonspection, quand nous nous considérerons comme les agents de Dieu, comme des anges de la terre qu'il a députés auprès de telles ou telles de ses créatures, pour faire valoir les intérêts de sa gloire et les aider dans l'œuvre de leur sanctification. En face de cette pensée, oserions-nous mêler nos petits intérêts aux grands intérêts de la Divinité même ? Oserions-nous faire de ce qui nous regarde personnellement ou le motif ou la règle de quelques-unes de nos démarches, nous reposer dans l'exercice d'une autorité qui vient de Dieu et qu'il ne nous a conférée que pour lui-même, nous en attribuer quelque chose, nous laisser décourager, ou ne nous sentir animés dans les devoirs que

nous remplissons que selon la peine ou le contentement que nous y éprouvons ? Oserions-nous, pour parvenir à une fin si relevée, prendre dans notre caractère propre, dans nos inclinations, dans nos goûts, dans notre prudence humaine, les moyens que nous devons employer ; ou, cédant à une lâcheté coupable, nous laisser aller au gré de la nature et des idées qu'elle nous inspire, parce que cela est moins coûteux, que de la surmonter, pour ne prendre qu'en Dieu seul la forme et la règle de notre conduite ! En un mot, pouvons-nous n'être pas amenés à reconnaître cette vérité, que l'habitude de traiter avec réflexion les intérêts de Dieu rappelle sans cesse, que ce n'est qu'en nous sanctifiant nous-mêmes, que nous nous acquitterons des devoirs que Dieu nous a imposés de travailler à la sanctification des autres ?

Une place qui nous est confiée, une autorité de direction, de surveillance sur nos frères, n'est qu'une obligation de plus pour nous d'être saints. Tout succès vient de Dieu ; c'est une vérité bien reconnue. Nous pouvons semer, arroser, comme dit saint Paul ; mais faire germer la semence spirituelle que nous répandons, lui faire porter des fruits, c'est ce que Dieu s'est réservé à lui seul d'opérer ; et c'est ce qu'il accorde bien moins à la multiplicité de nos soins qu'aux dispositions de nos cœurs. C'est sur le travail d'un ami que Dieu se plaît à répandre l'abondance de ses bénédictions et les grâces qui opèrent le succès. C'est à une action faite pour lui qu'il aime à joindre sa propre action. Ce n'est pas qu'il n'ouvre quand il lui plaît sa main libérale sur ceux auprès de qui nous exerçons son autorité, en considération de leur pro-

pre ferveur ; mais dans le cours ordinaire, il veut que ceux qu'il a chargés du soin des autres attirent sur eux les grâces qu'il leur destine. C'est la vertu qui reproduit la vertu. Si on ne l'a pas soi-même, comment en placer le germe dans les autres ? Et, en effet, concevrons-nous que nous puissions inspirer la douceur à quelqu'un en lui parlant avec le ton de la vivacité, la patience avec des manières qui manifesteraient qu'on nous importune, la bonté en laissant échapper des paroles qui auraient quelque chose de piquant et qui mortifieraient, le renoncement si l'on est connu pour aimer les attentions et les prévenances, le détachement si l'on se montre si sensible aux intérêts qui nous touchent, si susceptible pour un mot échappé à quelqu'un ; l'amour des souffrances si l'on paraît abattu, découragé, parce qu'on aurait éprouvé soi-même un mécontentement, un déplaisir, une marque d'improbation ; l'oubli et le pardon des injures si l'on en laissait apercevoir le souvenir à celui qui viendrait s'en humilier devant nous ? Ne serait-ce pas détruire d'une main ce que l'on tenterait d'édifier de l'autre, et mettre soi-même un obstacle aux grâces que Dieu désirait répandre sur le travail dont il nous avait chargés ?

Le moyen donc d'obtenir qu'il veuille bien unir son action à la nôtre, et par là en assurer le succès, c'est de travailler de notre côté à unir notre cœur au sien. Pour que l'action soit commune entre Dieu et nous, il faut que le principe d'où elle part et qui en forme le motif, l'inspiration, la règle, sois pris en Dieu ; que Dieu se reconnaisse en nous, qu'il s'y retrouve, qu'il voit les intérêts de sa gloire dominer

dans notre cœur sur tout autre sentiment, que tout en nous agisse, s'immole, s'emploie à sa manière pour les faire valoir. Ce n'est qu'alors que Dieu prend une part réelle à nos œuvres et qu'il leur accorde le succès qu'il veut qu'elles obtiennent.

Si, malgré cela, il y met des bornes, c'est l'effet des dispositions secrètes de sa sagesse, qui ne doivent jamais opérer en nous de découragement, mais que nous devons adorer, sans chercher à les comprendre.

C'est donc par nous-mêmes, doivent se dire une Supérieure, une Maîtresse de Novices, par notre propre sanctification, que doit commencer le travail dont Dieu nous a chargées lorsqu'il nous a imposé le devoir de lui procurer, de lui conserver des épouses dignes de son nom auguste. Et il faut bien que la sainteté dans le maître soit une condition nécessaire pour produire la sainteté dans le disciple, puisque Jésus-Christ nous en a fait sentir la nécessité d'une manière si frappante, si inconcevable, que jamais nous n'aurions pu, ni osé nous l'imaginer, alors qu'il disait à Dieu son Père : « Je me sanctifie, afin que ceux que vous m'avez donnés pour disciples soient eux-mêmes sanctifiés. » Après cela, quel espoir de succès pouvons-nous avoir, quelque soin que nous prenions des autres, si nous négligeons notre propre sanctification ! Ne deviendrait-on pas par cela même une cause du peu de succès que ferait une Sœur ou une Novice dans la perfection de leur état ? Quand Dieu nous demandera compte de son âme, sera-ce assez pour être acquitté envers lui, de nous prévaloir des soins extérieurs qu'on lui aura donnés, des remon-

trances, des leçons, des instructions verbales qu'elle aura reçues de nous, si elle n'a eu, de plus, pour s'en pénétrer et y conformer sa conduite, les grâces célestes que l'âme sainte et pure d'une institutrice, d'une supérieure, aurait attirées sur elle, et si elle n'a pas eu pour s'aider le secours puissant de l'exemple ? car c'est encore ici une de leurs obligations essentielles, parce que c'est un des grands moyens que Dieu leur a mis en mains.

C'est une réflexion qu'elles doivent faire souvent que celle-ci : Puis-je dire à mes Sœurs, à mes Novices : « Faites ce que vous me voyez faire ; soyez mes imitatrices, comme je le suis moi-même de Jésus-Christ. » C'était là la recommandation fréquente que saint Paul faisait aux chrétiens qu'il instruisait, elle est souvent répétée dans les lettres qu'il leur adressait : *Imitatores mei estote, sicut et ego Christi*. Elle est présente, en effet, à ceux que l'on dirige ; c'est le moyen le plus à la portée pour connaître et pour acquérir toute la perfection à laquelle Dieu les appelle ; car ce moyen est pris dans la nature même. Il est naturel aux inférieurs de prendre le ton, le genre, les manières de leurs supérieurs. Cela est si vrai que l'on dit communément : Tel maître, tel serviteur. Aussi l'expérience a-t-elle constamment démontré qu'une Maîtresse des Novices déterminait la manière d'être de tout le noviciat comme une Supérieure celle de toute sa communauté, s'il n'y a pas d'obstacles d'ailleurs.

La conduite de ceux qui sont à la tête d'une communauté a, dans le fait, une autorité supérieure à celle même de la règle ; elle la confirme, elle la sou-

tient, ou bien elle la détruit. La règle finit toujours par n'être plus aux yeux d'une communauté que ce qu'elle est dans la conduite d'une Supérieure. Quels que soient les prescriptions, les règlements tracés par les fondateurs, quelles que soient les expressions dont ils se sont servis, ils sont toujours pris dans le sens selon lequel on les voit pratiqués par les chefs. La règle en elle-même, bien qu'elle soit une autorité grave, à laquelle chacun doit obéissance et soumission, la règle est une autorité morte, passive ; c'est une loi, il est vrai, mais une loi qui a besoin d'un secours étranger pour être exécutée, mais une loi qui est susceptible d'interprétation, de commentaire ; or, le secours, l'interprétation, le commentaire, se trouvent tout entiers dans la manière dont cette loi est observée par les supérieurs. De jeunes personnes qui entrent dans une communauté en lisent le règlement, mais elles ne lui donneront jamais un autre sens que celui que leur indique la conduite de celles qu'elles regardent comme leurs maîtresses dans la science et la pratique des devoirs que prescrit le règlement. Ainsi, mes chères Sœurs, vous êtes pour elles plus que la règle, car elle n'est que ce que vous la faites, et elle ne peut rien sans vous.

Vous êtes liées par des vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéissance. Vous êtes dévouées comme Religieuses à la pratique du recueillement, du renoncement à soi-même ; la vie intérieure est votre véritable vie ; voilà ce que votre règle vous présente en premier ordre et vous prescrit.

A l'exception du vœu de chasteté, qui, par la gravité de la matière, ne laisse rien à l'arbitraire et

excite assez par lui-même la vigilance, la plupart de vos autres obligations ne portent pas sur des sujets si évidemment bons ou mauvais en eux mêmes qu'ils ne puissent recevoir quelques modifications de la part des circonstances, et, par conséquent, qu'ils ne laissent quelque chose à l'interprétation qu'on peut leur donner. Par exemple, vous avez fait le vœu de pauvreté, mais non dans toute l'étendue qu'il peut avoir. Il n'est pas le même pour vous qu'il était autrefois pour les religieux mendiants ; il ne vous assujétit pas aux mêmes privations ; mais jusqu'où s'étend-il à votre égard ? Comment devez-vous le pratiquer ? Il me semble évident qu'une jeune personne qui entre chez vous, n'apprendra ce comment que par ce qu'elle verra et surtout par ce qu'elle observera dans ses Supérieures ; elle ne se propose pas de faire d'autres vœux que ceux qu'elles ont faits, ni de s'astreindre à d'autres observances que celles auxquelles elle les voit soumises. C'est donc vous qui, par votre conduite, déterminez l'effet de ce vœu, l'étendue de ses obligations, et celles du mérite, par conséquent, de celles qui le font, ainsi que du degré de gloire que Dieu en recueille.

Quelle obligation pour vous de n'en pas restreindre par votre conduite les saintes observances, d'aimer à paraître pauvre par le choix de ce qui sert à vos personnes, à votre usage, à ressentir quelques effets de la pauvreté, quelques-unes des privations qui en sont l'apanage, à avoir par là quelques ressemblances avec les pauvres ! Quel effet sur toute une communauté, et aussi quel bonheur pour elle quand des Supérieures lui mettent sous les yeux, dans

leur conduite, un modèle des vertus que Jesus-Christ aime à voir en elles, et que leur exemple devient tout à la fois pour leurs sœurs et une lumière qui les éclaire sur leurs devoirs et un secours qui les aide à les remplir !

Je ne cite ici la pauvreté que comme un exemple de l'influence de la conduite des Supérieures sur l'exact accomplissement des observances religieuses. Cette conduite a le même effet sur tout le reste. Je ne particulariserai que deux objets qui me paraissent un peu négligés, sur lesquels l'exemple des chefs peut beaucoup, et qui, bien qu'ils paraissent peu graves, sont cependant la marque à laquelle on peut reconnaître une communauté recueillie et réglée.

Je veux dire, premièrement, le silence dans le temps où il est prescrit. Il me semble que si une Supérieure, une Maîtresse des Novices, ne permettaient pas qu'on leur parlât soit dans le chemin qui conduit de l'église au réfectoire, soit, après la prière du soir, dans les galeries, les corridors, le dortoir, etc., mais que, faisant sentir l'utilité de ce point de la règle, le présentant comme une préparation nécessaire, quoique éloignée, à l'oraison du lendemain, elles conduisissent celles qui auraient à leur parler dans un endroit écarté, afin de ne pas troubler le silence qui doit régner dans la maison et le recueillement des autres Sœurs, et que leur entretien ne se prolonge pas au delà de ce qui est strictement nécessaire, renvoyant le surplus à un autre moment ; je crois que le respect qu'elles montreraient par là pour cette loi du silence serait pour la faire observer un moyen plus efficace que toutes leurs observations.

Un second article, c'est l'exactitude à se rendre ponctuellement aux exercices : je sais que votre genre d'occupations présente souvent des obstacles à cette ponctualité, mais souvent aussi on s'en fait des prétextes. J'ai été plusieurs fois dans le cas de remarquer que lorsque la cloche sonne, soit pour une bénédiction, soit pour le réfectoire, c'est le moment où l'on commence à se mettre en mouvement et à entrer dans une grande activité. Est-ce pour se rendre où l'on est appelée ? Non, c'est pour faire encore mille choses que l'on a oubliées, ou qu'on aurait pu faire plus tôt, ou qu'on pourrait différer, ou peut-être aussi qui sont fort peu utiles ; d'autres fois, si une occupation ne se présente pas d'abord, on a l'air d'en chercher pour employer encore un peu de temps, précisément comme si l'on craignait d'arriver trop tôt. Et cette crainte a bien quelques fondements : car celles qui se rendraient, par exemple, au réfectoire au moment où l'on sonne, auraient bien du temps à attendre, et qu'elles regarderaient comme perdu, avant que l'on dise le *Benedicite*. Bien de petits inconvénients suivent de cet usage : il rend aux jeunes Novices la règle moins respectable, moins impérative, et comme s'accommodant à tous les petits arrangements qui conviennent aux Sœurs ; il donne à la communauté, que l'on voit arriver successivement et à de longs intervalles, un air décousu que l'on excuse, à la vérité, sur le nombre et l'urgence des occupations des Sœurs, mais qui prive de cette édification que porte avec soi une grande régularité. Il entraîne une perte de temps, parce que tous les exercices commencent plus tard : il faut bien attendre qu'au moins

le gros de la communauté soit rassemblé. Par rapport aux repas, cela abrège le temps de la récréation, dont cependant la communauté a besoin. Mais le plus grand mal, c'est que cette lenteur, si elle est un peu volontaire, prive du mérite de la prompte exécution de la volonté de Dieu, qui est manifestée par le signal donné. Les délais qu'on apporte, quand on a pu les éviter, font que ce n'est plus à l'ordre de Dieu que l'on se rend, mais à la convenance de ses propres arrangements. On nous dit de sainte Thérèse, qu'elle faisait tant de cas de cette ponctualité, qu'elle laissait une lettre à moitié formée quand la cloche sonnait.

Voilà un point auquel il conviendrait qu'une Maîtresse cherchât à former ses Novices, car c'est grand dommage de leur laisser perdre tout le mérite qu'elles pourraient trouver dans la ponctuelle exactitude à la règle, en leur inspirant l'amour de l'ordre et l'habitude, si utile à contracter, de faire toutes choses en son temps. Tout se trouverait fait pour un moment où l'on sait que Dieu nous appellera à un autre devoir ; il n'y aurait que quelques cas rares où l'on serait obligé de différer, et qui ne feraient rien perdre du côté de la prompte obéissance à la volonté de Dieu, puisque ce serait un nouvel ordre de Dieu, survenu alors, que l'on exécuterait.

Une Supérieure qui, après avoir fait part à ses Sœurs de ses réflexions sur ce sujet, serait ensuite la première à chaque exercice et le commencerait au moment, établirait cette exactitude et ouvrirait à sa communauté un nouveau trésor de mérites ; et elle y trouverait en particulier pour elle-même celui qu'elle est moins dans le cas que les autres Sœurs de se

procurer, le mérite de l'obéissance. Je sais qu'elle est aussi celle qui peut rencontrer le plus souvent des obstacles à cette ponctualité ; il y en a qui sont invincibles ; mais l'amour du bien peut lui en faire surmonter beaucoup d'autres. Des personnes qu'elle quitterait un peu brusquement parce que la cloche l'appellerait, ne pourraient être qu'édifiées de cette exactitude.

Si la conduite d'une Supérieure a, en général, une si grande influence sur toute une communauté, combien n'en a-t-elle pas dans une maison comme la vôtre, où les Sœurs ont plus d'objets d'imitation à prendre dans leur Supérieure qu'elles n'en ont ailleurs ? Chez vous, toutes les Sœurs qui sont à la tête d'un office, sont aussi supérieures dans cette partie. Elles ont une surveillance, une autorité à exercer, des commandements à donner. Celles de leurs Sœurs qui leur sont associées leur sont subordonnées. Or, ces Supérieures particulières seront-elles fâcheuses avec leurs compagnes, grondeuses dans les petits manquements qu'elles remarqueront en elles, inquiètes, tracassières dans leur surveillance, jalouses dans l'exercice de leur autorité, quand, redevenant elles-mêmes simples Religieuses devant la Supérieure de la maison, elles trouveront en elle une constante égalité d'humeur, une imperturbable patience dans les fréquentes importunités qu'elles lui voient éprouver ; un accueil toujours amical, toujours le même envers celles qui à tout instant réitèrent leurs visites pour venir lui demander un avis, une permission, une chose de peu d'importance ; une condescendance qui sait excuser les fautes involontaires et prendre avec bonté le parti de celles qui se trouvent innocemment coupables ; une charité qui,

dans tous les torts réels, sachant toujours allier la fermeté que les intérêts de la gloire de Dieu prescrivent avec la douceur dont elle prend le modèle dans le cœur de Jésus-Christ, corrige sans blesser, reprend sans aigrir, opère le repentir sans faire entrer dans l'âme le trouble et le découragement, et qui, commandant avec humilité, donne l'exemple de la bonne leçon qu'elle fait. Une Supérieure qui ne fait acception de personne, pas même d'elle-même, qui fait taire en elle tout intérêt propre en présence des grands intérêts de Dieu et de ceux de ses Sœurs ; qui leur facilite à toutes sans exception, par la confiance que leur inspirent sa droiture, l'égalité de sa conduite et l'esprit de charité qui dirige son gouvernement, les devoirs qu'elles ont à remplir envers elle et la soumission qu'elles doivent lui rendre, devient le point de ralliement de la communauté, le centre où tous les cœurs se rencontrent et s'unissent. Ils apprennent ainsi, en se voyant aimés, supportés, aidés, à s'aimer, se supporter, s'aider entre eux. Avec un tel lien que celui-là, il ne peut guère y avoir ni division, ni parti, parce qu'il n'y a ni ombrage, ni jalousie, parce que la bonté, la patience, la charité que l'on trouve dans la Supérieure, met sous les yeux de toutes le prix, l'amabilité de ces vertus, en rappelle la pratique dans l'occasion, et fait que si l'on y manque, du moins ce n'est pas sans repentir, sans remords, sans former des résolutions.

C'est à une Maîtresse des Novices, qui est Supérieure plus immédiate de ses jeunes Sœurs, qui est plus rapprochée d'elles, à commencer à leur faire connaître et aimer dans sa conduite les vertus de

leur état et à leur apprendre par tous ses procédés, par tous ses rapports avec elles, comment elles doivent en user les unes envers les autres.

Il en est des communautés comme des individus : comme eux, elles ont leur défaut dominant, qui y naît tout naturellement de leur destination, des fonctions auxquelles elles sont livrées, du rang qu'elles tiennent dans le monde, d'un certain esprit de corps qui s'y établit et s'y perpétue. De même qu'il est recommandé à chaque individu de chercher à connaître et à combattre par tous les moyens ce penchant dominant ; de même c'est un devoir essentiel à toute communauté, et ce devoir est particulièrement celui de la Supérieure et de la Maîtresse des Novices, parce qu'elles doivent mieux connaître les individus et qu'elles ont une influence plus grande, plus efficace sur leur esprit.

Les intentions que vous me connaissez, vos dispositions personnelles, qui me sont également connues, ne m'autoriseraient-elles pas à vous dire ma pensée tout entière sur le genre de défaut qui, dans votre maison, est plus susceptible d'y devenir le défaut dominant ?

Je crois donc, premièrement, que la grande activité, le mouvement continuel dans lequel vous jettent vos fonctions, et qui contribue à donner à toutes les Sœurs un extérieur un peu dissipé, contribue aussi, ce qui est d'une plus grande conséquence, à leur rendre plus difficile le recueillement intérieur, la vie de l'esprit ; pour allier cette vie intérieure à une vie très active, il faudrait plus de soins qu'on n'en prend, plus de vigilance qu'on en pratique et plus d'efforts qu'on n'en fait.

Je crois, en second lieu, que l'autorité dont cha-

cune est revêtue dans son office, la surveillance, la présidence qu'elle y exerce, peut bien contribuer à donner à toute l'habitude de ses actions, de ses manières, un certain ton de commandement quelquefois un peu dur, un peu sec, un peu impatient. J'ai entendu autrefois faire ce reproche à vos devancières. D'autres circonstances favorisent encore le développement de la cause dont je parle : les applaudissements que le monde donne au généreux, au courageux dévouement d'une Hospitalière, les marques de considération qu'elle éprouve, l'accueil qu'elle reçoit partout, que sais-je? la beauté, l'air de grandeur de la maison qu'elle habite, le costume qu'elle porte et dont elle est parée autant que vêtue, tout cela élève, exalte l'imagination, tout cela donne le change aux plus pures intentions, et contribue à produire ce ton un peu haut, un peu exigeant dont nous parlons. Combien il est facile de conformer vos pensées à tous ces accessoires de votre état, et de laisser son esprit se monter au ton de l'autorité et du commandement! Rien dans ce ton n'effraie d'abord et n'excite la vigilance. On se justifie à soi-même sa conduite par l'importance des choses dont on est préoccupée : C'est le service des pauvres, dit-on et l'on se trompe ainsi dans les moyens que l'on se propose. Le service des pauvres, comme je l'ai dit, n'est pas votre fin, mais bien le service de Dieu dans les pauvres, ce qui change tout à fait les moyens que l'on doit employer, et ce qui conserve dans le cœur d'une Hospitalière les sentiments et le ton d'une humble servante des pauvres, sentiments qui la rendent si agréable et si grande aux yeux de Dieu.

L'effet de toutes ces causes se manifeste par les

impatiences, les vivacités auxquelles les unes se laissent aisément aller, et les dépits, les amertumes, les tristesses, les larmes qu'éprouvent les autres. Étudiez toutes les petites tracasseries, les petites humeurs, les petites bouderies parmi les Sœurs, et les dégoûts parmi les Novices. Je ne dis pas que vous reconnaîtrez que ces inconvénients ont tous la même cause, mais je dis que celle qui en produit le plus est le ton que donne aisément l'habitude de commander et d'exercer une autorité, d'être chargée en chef de quelque chose.

Toute autorité est, par sa nature, jalouse, ombrageuse. Celui qui en est revêtu est continuellement sur ses gardes pour qu'on ne lui enlève pas ses prérogatives. L'autorité, par conséquent, s'irrite aisément et l'autorité irritée choque. Oh ! qu'il est difficile de surveiller, de présider avec simplicité, de commander avec modestie, de reprendre avec humilité ! Pour cela, il faut bien être maître de soi, il faut que l'empire sur soi, si difficile à obtenir, si pénible à exercer, devienne plus fort que le charme attaché à l'usage de l'autorité sur les autres. Il faudrait dans ceux-ci un pareil empire sur eux-mêmes pour exécuter avec humilité et soumission un commandement qu'il leur semble qu'on aurait pu exprimer par des paroles plus douces, ressentant davantage la fraternité et la charité. On le laisse trop facilement apercevoir ; de là naissent des mécontentements réciproques. Mais quand deux autorités se rencontrent, le choc devient plus fort. Entrons dans quelques détails ; il n'y a rien de petit là où les intérêts de Dieu sont engagés.

Lorsque, par exemple, celle qui est en chef dans une salle, croira qu'elle est mal partagée dans la distribution de la cuisine, elle viendra trouver la Sœur chargée de cet office, et elle y viendra accompagnée de tout le cortège de l'autorité qu'elle exerce dans sa salle ; elle en parlera le langage. La Sœur qui est en chef à la cuisine est là aussi dans son empire et ne trouvera pas bon que l'autorité d'une salle vienne s'exercer sur son territoire. On se séparera mécontentes l'une de l'autre ; et ce mécontentement s'exprimera, selon le caractère propre de chacune, soit par des murmures, soit par des plaintes à la Supérieure, soit par des larmes. Si celle qui préside à la cuisine a besoin de quelque chose qui soit à la disposition de celle qui préside au four, n'arrivera-t-il pas souvent qu'on remarquera, dans les rapports qu'elles auront ensemble à ce sujet, deux autorités en conflit, et non deux Sœurs qui s'entraident. Si deux autorités sont dans le cas d'agir ensemble et de concourir à la même action, comme, par exemple, dans une lessive commune, quelle abondante source de pointilleries, de mécontentements, peut naître de ce rapprochement de deux chefs ! Et, comme il est à remarquer que les Novices, les secondes et les troisièmes dans l'office gardent ordinairement la neutralité dans ces petites contestations, sans qu'on puisse cependant les supposer indifférentes au bien du service de leur emploi, on peut en conclure que ce n'est pas le zèle tout seul pour le bien du service qui produit ces petits orages, mais qu'ils sont en grande partie l'effet du caractère que l'exercice de l'autorité a formé dans celles qui en sont revêtues.

Mais ces petites guerres deviennent plus sérieuses encore lorsqu'une Sœur a le malheur de disposer d'une chose qui appartient à un autre office, et de se servir dans le sien d'un meuble destiné à l'usage d'un autre; ou bien quand une seconde a pris sur elle quelques dispositions réservées à l'autorité de la première. C'est alors qu'un grand mécontentement se manifeste, que les lois de l'humilité et de la charité ont peu d'empire, et que l'autorité blessée déploie tout ce qu'elle a d'énergie et de moyens pour faire réparer l'injure qu'elle a reçue. Quand cette espèce de délit est opéré par une Novice, des excuses peuvent terminer promptement cette affaire; mais quand le procès est entre deux anciennes, il n'en est pas de même; l'accommodement est plus difficile, et quelquefois c'en est qu'au temps (qui use tout) qu'en revient toute la gloire.

Je ne veux pas dire ici qu'il est indifférent que l'on confonde les meubles d'un office dans un autre, ou qu'une seconde fasse quelques dispositions sans la participation de la première; ce serait un abus qui pourrait entraîner beaucoup d'inconvénients; mais tout abus que cela serait, on ne doit pas y remédier par un moyen qui deviendrait lui-même une faute. On ne peut pas faire un mal pour empêcher un abus. Or, pour savoir si la manière dont on s'y prend pour prévenir cet abus est elle-même une faute, il n'y a qu'à savoir si, après les petites scènes d'impatience, de vivacité, de reproche, d'élévation dans le ton que l'on s'est permis dans ces occasions, et la petite humeur qu'on a conservée, on voudrait se présenter à la sainte table sans être auparavant entrée au confessionnal. On se préoccupe toujours de cette idée : Je suis chef, je

suis préposée pour le service de cet emploi, je dois y veiller. On se met toujours ainsi dans une fausse position, et l'on perd de vue son but. Pour y rentrer, il faut se dire : Je suis préposée au service de Dieu dans cet emploi, c'est lui qui doit diriger ma surveillance. Alors on jugera avec discernement quels sont les moyens que l'on doit employer pour écarter les abus qui s'y pourraient glisser.

C'est une partie principale des devoirs d'une Supérieure et d'une Maîtresse des Novices, et ce en quoi elles peuvent servir si utilement leur communauté, que de connaître les causes des fautes les plus ordinaires qui s'y commettent, pour les prévenir. Elles ont des moyens particuliers pour cela. Elles sont en spectacle à toute la communauté, et l'une spécialement à ses Novices ; elles en sont observées. Leur exemple, vu, connu, étudié (car il est tout cela, sans même qu'elles s'en aperçoivent), est de tous les moyens le plus efficace pour établir un bon esprit dans cette maison.

L'emploi de ce moyen est toujours sans dangers et sans inconvénients. Il a cet avantage sur celui de l'exercice de l'autorité (dont elles sont cependant tenues d'user selon les circonstances, mais qui dans son usage exige de leur part bien de la circonspection et de la réflexion, pour s'assurer de la pureté, de la solidité des motifs qui en déterminent l'emploi), qu'il est plus efficace et qu'il nous perfectionne nous-même en concourant à la perfection des autres. C'est un danger attaché à l'exercice d'une autorité quelconque, et que notre faiblesse humaine rend bien imminent, que de se complaire dans les devoirs de soumission, de déférence, d'égards, que les inférieurs lui rendent.

Tous ces devoirs sont des vertus pour ceux qui, en les rendant, les adressent à l'autorité de Dieu, qu'ils voient et qu'ils reconnaissent dans le supérieur. Combien donc celui-ci serait coupable s'il s'en attribuait quelque chose ; si, placé comme il l'est entre Dieu et les personnes qu'il a confiées à ses soins, il interceptait au passage les hommages que celles-ci prétendent offrir à l'autorité de Dieu, pour s'en réserver à soi-même quelques portions. Ne nous rassurons pas néanmoins sur l'horreur qu'une pareille faute nous inspire, pour nous en croire incapables et nous dispenser de surveiller soigneusement notre conduite à cet égard. Sans doute, on ne voudrait pas formellement et sciemment conserver pour soi-même des hommages destinés à Dieu, et dont l'on n'est que dépositaire. Mais que d'illusions, que de pièges attendent un supérieur qui ne serait pas singulièrement attentif et vigilant ! L'amour-propre est si industrieux. les complaisances sur soi-même sont si fréquentes, si habituelles ; elles nous sont si naturelles, elles sont si douces, elles nous plaisent tant et nous effraient si peu, que l'on n'échappe à leurs séductions que par le recueillement, l'habitude de la réflexion, l'esprit intérieur, qui ne nous laissent rien perdre des lumières et des grâces que Dieu a jointes à son autorité quand il nous l'a déléguée.

Nous sommes naturellement sensibles aux manières, aux égards, aux procédés des autres envers nous. Si l'on ne peut absolument se défendre de ce sentiment, il faut une bien grande attention pour se préserver de ses mauvais effets, et éviter les erreurs de conduite dans lesquelles il peut nous

entraîner; car c'est là une abondante source de préjugés, de défiances, de préventions pour ou contre les personnes, et qui peuvent nous aveugler et nous faire illusion au point qu'en ne croyant agir qu'avec raison et justice et pour les intérêts de Dieu, nous pouvons n'être que les instruments d'un sentiment naturel qui se serait emparé de nous. Une Sœur, une Novice, par exemple, aura pour sa Supérieure, pour sa Maîtresse, des soins plus attentifs, elle se montrera occupée d'elle, empressée à prévenir ses désirs, à lui plaire, à lui témoigner de la reconnaissance; que de motifs en cela pour lui trouver, de son côté, plus de vertus, pour se dissimuler ses défauts ou les excuser trop facilement, pour la croire plus agréable à Dieu parce qu'elle lui est plus agréable à elle-même, pour lui accorder, en un mot, une amitié de préférence sur celles qui ont des qualités moins aimables ou des dehors moins heureux. Si l'on se laisse gagner par ces motifs, et qu'ils viennent à déterminer la mesure de l'intérêt que l'on prend aux personnes et des soins qu'on leur donne, on n'agit plus comme ministre de Dieu, on n'est plus, ainsi que je viens de le dire, que les instruments des sentiments propres que l'on a conçus. C'est l'impulsion du cœur qui a la principale part à l'action; les intérêts de Dieu, devenus moins sensibles, n'agissent qu'en second ordre.

Quel malheur ce serait, cependant, si on venait à faire servir l'autorité dont on n'est revêtu que pour les intérêts de Dieu seul, à récompenser ou à faire expier les impressions de satisfaction ou de déplaisir que l'on reçoit de la part des personnes que Dieu nous charge de former pour lui, et qu'il nous pres-

crit de ne regarder que sous les rapports qu'elles ont avec lui ! Or, cependant, pour peu qu'on s'examine attentivement, on ne peut se dissimuler que l'habitude de recevoir des égards, des déférences, expose un supérieur au danger de se regarder un peu comme l'objet à qui s'adressent ces procédés, à les recevoir un peu pour lui-même, à se croire quelquefois personnellement offensé s'ils ne sont pas tels qu'il les attend et qu'il les désire. Il ne dépend pas de nous, je le sais, d'être parfaitement insensibles aux qualités naturelles que l'on trouve dans les personnes avec qui on a des communications aussi fréquentes que celles qui existent entre une Maîtresse et ses Novices, une Supérieure et toutes ses Sœurs. Et c'est un motif de plus pour se tenir soigneusement en garde contre les impressions que peuvent faire toutes ces qualités extérieures, afin d'en prévenir les fâcheux effets, et pour cela, 1^o une Supérieure, une Maîtresse des Novices, se rendront souvent compte à elles-mêmes des sentiments qu'elles conçoivent pour leurs Sœurs, tâchant de connaître si c'est la gloire que Dieu reçoit de leur conduite qui est le principe de l'estime qu'elles en ont et de l'attachement qu'elles leur portent ; si elles ne se retrouvent pas elles-mêmes dans leurs affections, et pareillement s'il n'entre pas quelque chose de personnel dans l'éloignement qu'elles ressentent pour quelques-unes, notamment si ce n'est pas parce qu'elles ont plus de peines à prendre pour leur rendre profitables les soins qu'elles leur donnent. Elles feront ce petit examen chaque fois qu'un sentiment ou d'affection ou d'éloignement se manifestera en elles ; il sera pour elles un avis de vigilance et

comme le cri d'une sentinelle avancée qui leur dit : « J'aperçois du mouvement, c'est peut-être l'ennemi, soyez sur vos gardes. » Elles s'armeront sur-le-champ de précautions, de temporisations dans tout ce qui en sera susceptible, consultant, priant Dieu qu'il ne permette pas que leurs cœurs ne soient pas d'accord avec le sien ; qu'elles ne donnent pas aux unes ce qu'il ne leur destine pas, et qu'elles ne refusent pas aux autres ce qu'il leur a préparé.

2° Elles reconnaîtront à part elles et se convaincront bien qu'il ne leur est rien dû à elles-mêmes personnellement ; qu'individuellement prises, elles ne sont que des Sœurs à côté d'autres Sœurs ; que sous ce rapport, tout est égal et doit être réciproque ; que c'est l'autorité de Jésus-Christ seule qui a droit à la soumission, à la déférence, au respect, et qui, bien que déposée en elles, en est cependant distinguée. Quand nous nous prosternons devant le ciboire qui renferme le corps de Jésus-Christ, c'est au corps invisible de Jésus-Christ que s'adressent nos adorations, et non au vase sacré qui le contient. C'est pareillement à l'autorité de Jésus-Christ que nous offrons un hommage quand nous recevons avec docilité les avis, les prescriptions d'un supérieur, et que nous lui témoignons du respect. De même encore que le prêtre qui porte le corps de Jésus-Christ et qui voit tous les fidèles en adoration autour de lui, s'en fait un motif pour s'incliner aussi intérieurement vers le Dieu qui s'est placé dans ses mains, ainsi un supérieur ne se regarde que comme le témoin et non l'objet des soumissions, des respectueuses déférences offertes à l'autorité dont il est revêtu ; il rentre au dedans de lui-

même et s'efforce de joindre au tribut de son humilité et de son adoration intérieure un tribut d'obéissance, de docilité, offert au dehors à Dieu dans sa personne. Par là il conserve l'humilité au milieu du respect dont il est entouré, et l'esprit intérieur dans tous les exercices publics de son ministère, et trouve en cela sa sûreté au milieu des illusions et des dangers de l'autorité. 3° Les Supérieures s'observeront de telle sorte qu'on ne puisse pas les soupçonner d'être sensibles à toutes les petites formes de prévenances, d'attentions, de petits services, de petites confidences dont dont on userait envers elles, et ceci est bien essentiel. Telle qui se présente dans la maison (et ce n'est pas ici un cas purement imaginaire) dans le bon dessein d'y chercher Dieu seul, et qui vient à s'apercevoir qu'une conquête plus facile à faire se présente, savoir : l'amitié, la confiance, la protection de ceux qui sont à la tête d'une communauté, peut-elle résister parfaitement au dangereux appât d'entreprendre cette conquête et de jouir de toutes les petites douceurs dont elle sera pour elle la source abondante ; et si elle vient à obtenir ce funeste succès, sera-t-elle capable ensuite de tous les efforts qu'il lui faudra faire pour y renoncer, et revenir à ne rendre des soins qu'à Dieu et à ne servir que lui ?

Tel doit être dans une Supérieure le mélange de la condescendance et de l'autorité, que, tandis que l'une dispose le cœur à la confiance, l'autre en impose assez pour ôter à ceux qui en concevraient l'idée, tout espoir de la subjuguier. Or, il est toujours dangereux qu'on ne veuille s'emparer de nous quand on montre un certain empressement à venir au devant de

nos délicatesses, de ce qui est pour nous un objet de pur agrément, de ce qui ne nous procure une jouissance sensible, qu'un peu de délassement, qu'un contentement de l'amour-propre, que la satisfaction de nos goûts. La charité, la vertu, n'inspirent pas de pareils procédés ; ils ne sont ordinairement que le produit d'un sentiment tout naturel. Tout cela, en nous montrant l'opinion qu'ils ont de nous, nous aide à nous bien connaître nous-mêmes.

Quand Jésus eut annoncé à ses apôtres qu'il allait à Jérusalem pour y être crucifié et y mourir, saint Pierre, attristé de cette prédiction par l'effet du grand attachement qu'il avait pour notre Sauveur, mais attachement encore trop humain et charnel, le prit à part et lui dit : « Maître ! à Dieu ne plaise que cela vous arrive ! Vous ne souffrirez pas tous ces maux ; en tous cas, je donnerai ma vie pour vous sauver ! » Voilà ce qui s'appelle de l'obligeance, des marques de bon cœur, voilà des paroles qui sont propres à nous remplir d'amitié, d'affection pour les personnes qui nous les font entendre ; voilà comme on parle et comme on est affecté quand on écoute trop la nature. Mais voici comme on pense, comme on agit quand on est animé d'un esprit vraiment intérieur. Le bel exemple que Jésus-Christ nous en donne dans cette circonstance ! Que répond-il aux paroles si obligeantes de saint Pierre ? *Retirez-vous de moi, Satan ; vous m'êtes un sujet de scandale, parce que vous ne goûtez pas les choses de Dieu, mais les choses des hommes...* Lorsque c'est Dieu qu'on recherche en tout, on juge de toutes choses selon les

rapports qu'elles ont avec lui ; on y prend l'intérêt qu'il y prend lui-même ; on n'est touché que de ce qui le touche ; et l'on se met à l'abri, autant qu'il nous est donné de le faire, des erreurs de l'esprit et du cœur.

Je ne veux pas dire, loin de là, que tout égard, toute attention, toute prévenance, de la part des inférieurs vis-à-vis de leurs supérieurs, soient toujours suspects. Non, sans doute ; tout cela peut avoir une cause bonne en soi : l'éducation, la politesse, une âme sensible et reconnaissante, peuvent déterminer ces beaux procédés ; la religion même en fait un précepte et les sanctifie par la pensée de Dieu, qu'on honore dans une Supérieure. Mais en même temps que tout cela est devoir et vertu dans les uns, tout cela n'en présente pas moins aux autres des dangers de séduction, contre lesquels ils doivent soigneusement se tenir en garde.

De tous les égards qu'on peut nous témoigner, celui qui me semblerait le plus propre à nous faire impression et qui appelle, par conséquent, une attention plus réfléchie, c'est la confiance qu'on nous manifeste. Cet hommage est toujours bien accueilli, parce qu'il s'adresse immédiatement à l'amour-propre, et qu'il est comme un témoignage de l'idée qu'on a conçue de notre mérite ; l'amour-propre, qui le saisit avec empressement, qui s'y complaît, nous entraîne dans le piège qu'on lui a tendu. Je ne parle pas seulement des occasions où quelqu'un se ferait un système de se rendre maître, et de forcer ainsi l'opinion de son Supérieur en l'égarant par des flatteries et d'industrielles confidences. Mais sans avoir sur cela un sys-

tème déterminé, on cherche à atténuer une faute qui peut être connue, à disposer favorablement une Supérieure par des demi-aveux auxquels on donne l'air d'une confiance entière. Une Novice qui croira avoir quelque chose à redouter de sa Supérieure ou de sa Maîtresse, peut être bien tentée d'aller chercher l'appui de l'une contre ce qu'elle croira avoir à redouter de la part de l'autre ; et ce n'est pas ici un cas chimérique. Or, quelques aveux, quelques déclarations palliées d'un tort, une confiance étudiée, sont les moyens qui se présentent tout naturellement à l'esprit ; et s'ils viennent à réussir, il est aisé de prévoir combien ils peuvent avoir de résultats fâcheux. Que serait-ce si, dans le dessein de faire croire davantage à la sincérité de la confiance dont on use, celle qui prétend l'établir allait jusqu'à faire ce que l'on appelle des rapports, jusqu'à former des plaintes sur le compte des autres et leur supposer des torts ? Ce serait là une source de divisions, de défiances, de préventions, dont les résultats seraient bien plus fâcheux encore.

Comment distinguer toujours les confidences sincères de celles qui seraient industrieuses et étudiées ? Ce n'est sans doute pas aisé : tout ce que je puis dire, c'est qu'on peut tenir pour sincères celles dans lesquelles on peut reconnaître une humilité véritable et qui tendent plutôt à mettre à découvert des torts et des défauts cachés qu'à diminuer ceux que l'on croit connus ou dont on craint que la connaissance ne s'acquière. Mais le préservatif le plus universel, le plus efficace, parce qu'il rend tous ces petits moyens de séduction inutiles, c'est l'humilité dans la Supérieure et la Maîtresse, l'humilité qui les fera tenir sur leurs

gardes dès qu'elles s'apercevront que l'amour-propre s'éveille en elles, qu'elles se sentent gagnées; c'est une conduite sage, prudente, exacte, telle, en un mot, qu'elle ôte aux personnes qu'elles sont chargées de diriger et de conduire, tout espoir de les capter, de les circonvenir par les petits détours et les divers moyens dont nous avons parlé.

Il est donc bien à souhaiter que les inférieurs ne voient dans leurs supérieurs que des vertus qui leur rendent l'autorité plus respectable, la soumission plus facile et les avis plus salutaires, et surtout qu'ils n'y remarquent jamais quelques côtés faibles par où ils apprennent à s'en rendre maîtres. Si les supérieurs en présentent quelques-uns, ils seront bientôt connus. Il appartient tellement à la situation de toutes personnes subordonnées de saisir le genre, le caractère de ceux qui les gouvernent, que, sans même s'en occuper avec réflexion, sans y viser bien positivement, par une sorte d'instinct, elles parviennent bientôt à cette connaissance, qui leur met en mains un grand pouvoir de diriger elles-mêmes leurs directeurs. Celui qui sait plaire, qui sait, comme l'on dit, prendre quelqu'un par son faible, a plus de pouvoir que celui qui a l'autorité; celle-ci fléchit devant cette autre puissance. On est bien faible contre ce qui plaît, comme aussi on est trop fort quand l'autorité sert une petite antipathie, un petit mécontentement auquel on s'est laissé être sensible.

Evitons avec le plus grand soin tout ce qui peut éveiller la jalousie dans l'âme de ceux dont nous sommes chargés. La jalousie est la manière d'être de l'amour-propre dans toutes les personnes qui courent

la même carrière, qui sont sur la même ligne; la moindre préférence, si elle n'est pas fondée sur un motif évidemment juste, l'excite, et le cœur qui en est travaillé est bien à plaindre; il lui faut des efforts plus qu'ordinaires pour faire quelques progrès et même pour se soutenir. Un des signes auxquels les supérieurs peuvent reconnaître que ce sentiment-là existe dans une communauté, c'est lorsqu'ils s'aperçoivent que celui qui désire obtenir d'eux quelque chose, emploie pour cela le crédit d'un autre. Il est clair que l'on soupçonne alors la prédilection; or, point de prédilection qui n'excite une jalousie; à moins qu'elle ne soit justifiée par un mérite assez marquant pour que chacun y rende hommage. Un autre moyen, c'est d'examiner à part soi si pour dire la même chose à l'une ou à l'autre on n'emploie pas un langage différent; car cette différence, qui sera bien sûrement remarquée, décèlera une autorité de préférence et fera naître des jalousies. Ce n'est pas que quelques-unes ne méritent plus d'égards que d'autres, et qu'on n'en doive plus à une respectable ancienne qu'à une jeune Novice; il ne naîtra jamais là des jalousies, parce que l'ancienne et la Novice ne sont pas précisément sur la même ligne; mais toutes ont un droit égal à être traitées avec charité, avec patience et surtout avec justice.

Quelqu'un a dit avec un grand sens : « La justice est la bienfaisance des voies. » Ce principe s'étend du grand au petit, et ce genre de bienfait tourne toujours au profit de l'autorité comme de la généralité de ceux qui lui sont soumis. On ne se rebute guère d'un devoir qu'on nous impose, quand on reconnaît qu'un bien

doit en résulter, et qu'on le prescrit aux autres comme à nous. On supporte plus facilement les travaux, les fatigues lorsqu'ils sont également répartis; on ne se plaint pas des peines de son office quand on y est d'ailleurs dans la même situation que celles qui nous y ont précédées, ou qui se trouvent dans un office pareil, lorsqu'on y reçoit de la part de sa Supérieure les mêmes attentions, les mêmes secours, les mêmes marques d'intérêt, la même participation aux ennuis que l'on peut éprouver, que toutes les autres.

Lorsque tout est réglé avec équité, le service de Dieu se fait bien, les âmes sont calmes, elles ne ressentent pas le besoin d'aller chercher dans le cœur d'une compagne, en y versant ses inquiétudes et ses chagrins, en racontant ses griefs, une justice qu'elles craignent qu'une Supérieure leur refuse.

Tout est en paix, et la Supérieure a la consolation de penser qu'elle a disposé sa maison à devenir la demeure du Dieu qui n'habite que là où est la paix.
Factus est in pace locus ejus.

Je sais que, malgré l'attention que se donnera une Supérieure pour être toujours juste et impartiale dans son administration, elle ne parviendra que difficilement et peut-être jamais à prévenir toutes les inquiétudes, tous les petits tourments que l'amour-propre, qui nous aveugle toujours sur notre propre compte, nous suggérera dans l'esprit de nos Sœurs. Quel est celui qui sait toujours se rendre justice à lui-même et ne se flatter jamais, et aussi croire qu'on lui rend toujours ce qui lui est dû ? Mais, du moins, quand l'esprit de justice et d'impartialité d'une Supérieure est bien connu, bien établi, on est plus disposé à

attribuer à erreur de sa part qu'à intention les choses par lesquelles on serait blessé; la plaie est moins profonde, plus facile à guérir, et la bonté, la patience, la condescendance de la Supérieure, achèvent facilement de fermer cette plaie qu'aurait pu produire une injustice vraie ou regardée comme telle.

Une Supérieure, une Maîtresse des Novices, chacune en ce qui la concerne, doivent se regarder comme chargées de faire acquérir des vertus, éviter des défauts, obtenir et conserver des mérites à tous ceux que Dieu a commis, et n'a commis que dans cette intention à leurs soins. C'est vers ce point que doivent tendre tous leurs efforts, et de là vient la grande différence de procéder entre une autorité spirituelle et une autorité temporelle.

J'expliquerai ma pensée par un exemple. Si une autorité séculière a intérêt à connaître un fait, elle interroge sur-le-champ ceux qu'elle soupçonne d'en avoir été les auteurs ou les témoins, elle les presse de répondre; elle multiplie les demandes, elle diversifie ses questions pour faire éviter les réticences et les réponses évasives. Il ne reste au répondant que l'alternative ou de révéler la vérité tout entière, quelque intérêt qu'il puisse avoir à la cacher, ou de la nier en prononçant un mensonge bien formel; l'autorité alors n'a qu'un but : connaître la vérité; elle y tend par tous les moyens qui sont en son pouvoir. Le but de l'autorité spirituelle n'est pas précisément le même. Une Supérieure qui n'agit que pour la gloire de Dieu et afin de lui éviter des offenses, quand elle a une information à prendre, s'arrête avant d'y procéder; elle examine si elle ne va pas exposer Dieu

à recevoir une nouvelle injure, et le prochain à commettre un péché de plus en répondant par un mensonge ; elle considère si cette offense ne sera pas plus injurieuse à Dieu que le mal qu'elle veut empêcher par la question qu'elle va poser, et si elle ne rendra pas plus coupable celle qu'elle doit s'efforcer de rendre plus parfaite.

Elle arrête soigneusement tous les mouvements de vivacité, d'empressement, de curiosité, pour consulter Dieu et concerter avec lui sa conduite ; et, aidée de ses grâces, elle commence à disposer à la confiance le cœur où elle désire pénétrer ; elle mesure ses questions sur le degré de sincérité qu'elle rencontre dans les réponses ; elle tempore, elle attend, elle laisse à la grâce le temps d'agir. Aussi, qu'elle est heureuse si elle est enfin parvenue à un bien pur, sans mélange d'aucune circonstance qui aurait pu produire quelques fautes ou seulement quelque tentation.

Je ne prétends ici que donner, ainsi que je l'ai dit, un exemple de la réflexion, de la sagesse, qui doivent accompagner tous les actes d'une administration spirituelle, pour qu'ils ne s'écartent jamais du vrai but auquel ils doivent tendre, je veux dire la gloire de Dieu et la sanctification des âmes.

Je sais et je reconnais qu'il est des cas où l'autorité doit être instruite, où elle a droit, où c'est même un devoir pour elle d'exiger qu'on lui réponde et qu'on lui fasse connaître la vérité. S'il s'agit de réparer une faute grave, d'éviter un tort dont seraient prochainement menacés la gloire de Dieu, le service des pauvres, l'édification du prochain, l'autorité doit suivre

alors les lois strictes de la justice. Le Supérieur devient juge, il ne doit pas ménager le délinquant au dépend d'un tiers. Ce que j'ai dit n'a donc pour objet que les cas bien plus ordinaires où l'autorité est purement paternelle et soumise aux seules lois de la charité; c'est alors qu'elle ne doit pas perdre de vue qu'elle n'est que établie pour édifier et qu'elle ne doit pas s'employer à détruire. Si, dans les cas mêmes qui pourraient être justifiés par le motif d'un intérêt spirituel, le supérieur doit user d'une grande circonspection pour ne pas présenter au prochain des occasions de commettre de nouvelles fautes, combien à plus forte raison dans tout le reste une autorité paternelle et protectrice ne doit-elle pas être sur ses gardes pour éviter toutes questions indiscretes, de pure curiosité, qui surprennent les personnes à qui on les adresse, qui les trouvent dans un moment où, n'étant pas préparées, il est si dangereux qu'elles ne cèdent au premier mouvement et qu'elles ne prononcent un mensonge que l'amour-propre rend ensuite si difficile à désavouer.

Un supérieur qui sait qu'il n'exerce qu'une autorité tutélaire, se garde bien de vouloir, par tous moyens, tout connaître; il sait qu'il est naturel à tout inférieur d'être un peu sur la réserve vis-à-vis de lui; d'où cela provient-il? Peut-être un peu du respect que l'autorité impose, et qui en impose à son tour à la confiance; beaucoup plus de l'imperfection humaine, qui est impatiente du joug; la perfection chrétienne le fait supporter, elle y ramène, mais elle ne détruit pas la cause qui tend à nous en faire écarter, et qui produit cet effet sans que nous nous en apercevions bien. Il suffit de devenir Supérieure pour n'être plus consi-

dérée sous le même point de vue, et pour qu'il s'établisse d'autres rapports entre celle qui est élue et celles qui étaient auparavant ses égales. Il ne faut pas qu'une Supérieure, qui remarque quelque chose de pareil dans ses Sœurs, s'en chagrine et en prenne de l'humeur. Devenue confidente par une disposition de Dieu de l'indice de la fiabilité humaine dans les autres, son premier devoir est de les supporter telles qu'elles sont. Le second est de les ramener à ce qui est dans l'ordre, mais par des voies douces, insinuantes, paternelles, en se conformant à la marche de la grâce de Dieu en elles, se gardant bien de vouloir forcer la nature, pouvoir qui n'appartient qu'à Dieu; mais étudiant le caractère de chacune afin de les conduire plus doucement et plus sûrement à l'heureuse fin qu'elle se propose, leur sanctification, en accommodant à leurs divers caractères l'exercice de son autorité. Il en est d'assez dévouées pour préférer dans la Supérieure un pur commandement, et pour elles par là même le mérite tout entier de l'obéissance, aux ménagements qui sembleraient laisser quelque chose à leur volonté et demander leur consentement. Ce procédé leur deviendrait suspect; elles craindraient de perdre de vue l'autorité de Dieu, qui leur est mieux rappelée par un commandement que par une prière; d'autres ont besoin de tous ces petits adoucissements. Mais dans toutes les manières d'agir, une bonne et charitable Supérieure cherchera à accommoder la diversité des caractères, elle aura le plus grand soin pour que tout en elle soit vrai, franc et sincère; que, soit qu'elle manifeste ses volontés, soit qu'elle insinue ses désirs, rien ne ressente la gêne, la réserve,

des intentions secrètes et ce qu'on appelle de la politique ; car la confiance, qui lui est si nécessaire pour la conduite de toutes, ne se donne qu'à la confiance ; on ne la commande pas par autorité ; si on la ravit par feinte, ce n'est pas pour la conserver longtemps. On la mérite et on la conserve par la franchise, les bonnes intentions bien connues et les procédés d'une vraie charité.

Saint Paul avait bien, sans doute, dans l'autorité de son ministère, dans le dévouement de son zèle, un droit à la confiance de ceux qu'il évangélissait et pour le salut desquels il s'immolait ; cependant ce n'était pas seulement à titre d'apôtre qu'il prétendait l'obtenir. Il cherchait à gagner les cœurs par les témoignages de la plus tendre charité. « Qui de vous, disait-il aux Corinthiens, qui de vous est faible sans que je m'affaiblisse avec lui ? Qui est scandalisé sans que je brûle et que je ressente une vive douleur de sa chute ? Etant libre à l'égard de tous, je me suis rendu le serviteur de tous, pour gagner à Dieu plus de personnes ; j'ai vécu avec les Juifs comme Juif, avec ceux qui étaient sous la loi comme si j'eusse encore été sous la loi. Je me suis rendu faible avec les faibles ; en un mot, je me suis fait tout à tous pour les gagner tous, me regardant comme le débiteur de tout le monde. »

Oh qu'elle devient puissante, quelle confiance elle inspire, l'autorité qui se regarde comme débitrice envers tous, et qui ne se manifeste que par les actions de la plus tendre charité ! Elle trouve peu d'obstacles ; elle ôte à l'orgueil, à la volonté propre, aux préventions, à l'obstination, sources ordinaires de nos résis-

tances, toute leur force. Lorsque la charité marche la première, l'autorité qui est à sa suite trouve les cœurs ouverts, et ils seraient bien resserrés devant elle si elle se présentait seule. Particularisons l'idée que j'exprime sous cette figure. Vous êtes forte, ma chère Sœur, Dieu vous a donné la grâce d'un entier et généreux dévouement au service des pauvres ; vous ne voyez que leurs besoins, vous oubliez les vôtres. Vous avez des indispositions, des souffrances, vos pauvres ne s'en aperçoivent pas ; ils sont également servis par vous ; tant que votre corps peut obéir, votre âme, toujours saine, toujours dévouée, ne cesse de lui commander ; c'est l'âme d'une véritable Hospitalière.

Voilà le modèle sur lequel doivent être formées les personnes que Dieu vous envoie pour vous être associées. Vous avez à leur apprendre à ne pas s'écouter, à surmonter les incommodités légères, les délicatesses de la nature, à ne pas céder aux craintes de l'imagination, qui se frappe trop vivement sur ce que le corps peut éprouver de souffrances. Vous avez à les former à cette charité de saint Paul, à vous donner encore vous-même à vos frères, après leur avoir donné ce qui était à vous, votre temps, votre liberté, à vous attacher à la croix de Jésus-Christ et à le suivre en la portant.

C'est là la matière d'une belle leçon, et qui renferme la perfection de la charité. Mais si vous en faites un précepte avant d'avoir reconnu si on est en état de l'entendre, il est dangereux qu'on ne vous réponde : « Ce discours est bien dur, et qui peut l'écouter ? » C'est donc ici, ma chère Sœur, qu'il faut

oublier ce que vous êtes devenue par la grâce de Dieu, pour vous faire faible avec les faibles ; c'est ici où la charité, qui dispose à la confiance, doit précéder l'autorité, qui manifeste un devoir, où elle doit commencer par faire goûter ce qu'elle voudra ensuite obtenir. Ce grand dévouement est quelque chose de bien nouveau, soit pour des personnes élevées avec une certaine délicatesse, soit pour celles qui n'ont pratiqué que des vertus ordinaires et qui n'ont que des désirs, sans connaissance encore de la perfection chrétienne. Il faut être bien assuré de l'affection que quelqu'un nous porte, de l'intérêt qu'il prend à nous, de la sincérité avec laquelle il veut notre bien, pour recevoir de lui sans prévention la première leçon qu'il nous donne sur ce sujet. C'est donc cette affection, cet intérêt, qu'il faut commencer par bien établir. Or, une des choses les plus propres à cet effet, parce qu'elle nous touche de plus près et plus sensiblement, c'est précisément la part que nous prenons aux petites indispositions, aux petits malaises, aux souffrances corporelles, soit réelles soit exagérées par l'imagination. Imitons saint Paul ; donnons le lait avant de donner une nourriture plus substantielle. Ne serait-il pas possible de faire servir ici le mal même de remède au mal, et d'employer la faiblesse de quelqu'un pour le faire devenir fort ? Je m'explique. Une Novice se plaint, elle ressent quelque incommodité, elle se croit malade ; je ne jugerais pas ce moment propre pour lui donner une leçon du mépris de toutes ces petites souffrances ; j'entrerais, au contraire, dans ses peines, j'écouterais avec intérêt le récit de tout ce qu'elle éprouve et dont elle se

plaint ; je lui parlerais comme quelqu'un qui en est occupé soi-même, qui y prend une part sincère ; et dans le fait, si ce n'est pas le danger que court sa santé qui m'émouvrait alors, ce serait la charitable compassion que me causerait cette faiblesse en elle, ainsi que le désir sincère de lui inspirer un plus courageux dévouement ; l'intérêt que je lui montrerais serait, ce me semble, un moyen de gagner sa confiance. Je laisserais ainsi passer le moment où je la vois affectée de sa situation, parce qu'il n'est pas dans notre nature de pouvoir passer subitement d'un sentiment qui fait sur nous une vive impression à un sentiment tout contraire. J'attendrais donc que la cause de cette préoccupation ait cessé, que l'âme, un peu plus dégagée du corps par l'absence d'une souffrance quelconque, fût capable d'entendre les mots de sacrifice, d'abnégation, de dévouement, de courage. Je ferais sentir alors ce que Dieu demande de renoncement à soi-même, d'amour des souffrances, de force pour les supporter, et ne pas en faire un prétexte de repos, de relâchement, etc., etc. J'en montrerais des exemples, et vous avez le bonheur d'en avoir dans votre maison ; mais je proportionnerais autant que je le pourrais ces leçons à la mesure et au progrès des grâces de Dieu, cherchant toujours à les suivre, jamais à les précéder.

Ainsi données par quelqu'un que nous avons vu prendre à nous un tendre intérêt, faire des souffrances, et qui nous a fourni de la sorte des preuves si touchantes qu'il ne voudrait pas nous imposer un joug que nous ne puissions porter avec le secours de la grâce, ces leçons nous laissent sans défense ; notre

cœur, que la confiance a ouvert, les reçoit, elles s'y établissent, elles y fructifient et forment enfin notre caractère.

En prenant ici pour exemple la conduite à tenir envers celles de vos jeunes Sœurs qui manqueraient d'un certain courage, qui seraient plus portées à s'écouter, à user de ménagements excessifs, je n'ai prétendu faire qu'une application particulière de l'esprit de charité, de patience, de condescendance, qui doit généralement diriger la conduite d'une Maîtresse et la faire condescendre un peu à la faiblesse de sa Novice, afin de la porter à recevoir avec moins de prévention, plus de confiance et de fruit, les leçons de courage, de renoncement, de dévouement qu'elle a à lui donner. Je ne traite pas en particulier ce cas, que j'ai seulement pris pour exemple. Je sais que j'aurais des exceptions à apporter à la règle générale. Il peut se trouver des sujets vis-à-vis desquels une condescendance serait une autorisation à la faiblesse plutôt qu'un moyen de disposer leur cœur à la confiance. Il en est qui sont naturellement portés à exprimer leurs mécontentements, leurs petits chagrins par une feinte indisposition de corps; d'autres veulent s'en faire une excuse pour quelque faute; on en rencontre qui emploient ce moyen pour obtenir des soins, des caresses, inspirer de l'intérêt et faire qu'on s'occupe d'eux; d'autres, enfin, pour certains motifs que ni vous ni moi ne pouvons ni deviner ni comprendre, quoique l'expérience nous ait mis à même de ne pas pouvoir douter de leur réalité. Sans doute, ces cas particuliers demandent aussi une conduite particulière. Je n'entreprendrai pas de la tracer. Il ne

m'est pas donné de deviner à l'avance toutes les petites idées, les vues, les sentiments, les fantaisies, les caprices, qui peuvent entrer dans la tête d'une jeune personne; peut-être vous-même, qui avez avec elle le rapprochement du sexe, ne parviendriez-vous pas à débrouiller tous les petits motifs qui agitent et qui font mouvoir une jeune tête. « C'est l'art des arts, a dit un Père de l'Eglise avec une grande vérité, que la conduite des âmes » Pour les conduire, il faut les connaître; et quel labyrinthe que le cœur humain! Il n'existe qu'un fil qui puisse nous y conduire : ce sont les grâces et les lumières du ciel. Nouveau motif pour que les Supérieures s'efforcent de les mériter.

Au nombre des moyens de prudence humaine qui peuvent nous aider à acquérir quelque connaissance des divers caractères sur lesquels notre zèle doit s'exercer, un de ceux qui m'inspireraient le plus de confiance serait le jugement que vos jeunes personnes elles-mêmes portent les unes des autres. Un disciple est toujours un peu couvert sous les yeux de son maître; il est plus en liberté, moins en défiance sous les yeux de ses condisciples, et, indépendamment de ce que ceux-ci ont en cela une donnée de plus pour se connaître mutuellement, ils ont encore plus de finesse, plus de sagacité pour se deviner les uns les autres, même sur ce qu'ils se cacheraient entre eux, que n'en ont les supérieurs. Il est fort rare qu'une réunion d'opinions de plusieurs condisciples sur l'un d'eux ne forme pas un jugement très juste sur son compte. Je ne manquerais pas de m'en aider, mais en usant d'une grande circonspection dans les moyens que j'emploierais pour m'en instruire et pareillement d'un

grand secret sur l'intérêt que j'y attache, de peur que étant connu, il ne m'exposât à un nouveau genre de surprise.

Connaissant donc la façon de penser de toutes les Novices les unes envers les autres, je la rapprocherais de l'opinion que moi-même j'aurais acquise sur leur compte ; et si je venais à m'apercevoir que celle dont j'espérais peu, en qui je croyais entrevoir le germe de quelques défauts, celle qui m'avait semblé un peu cachée envers moi, peu disposée à la confiance, ou bien qui m'aurait paru avoir quelque singularité dans le caractère, dans sa dévotion, etc. , si je voyais, dis-je, que celle-là réunit l'estime de ses jeunes compagnes, que toutes l'aiment et se plaisent dans sa compagnie, je serais bien porté à craindre que mon jugement particulier ne fût qu'un préjugé, et que moi seul aie mis obstacle à ce qu'elle ne soit à mes yeux telle qu'elle est aux yeux des autres.

Pareillement si celle pour qui je me sens plus favorablement disposé, qui me paraît avoir dans ses communications avec moi de l'ouverture, de la simplicité, de la bonne volonté, du dévouement, glace néanmoins ses compagnes lorsqu'elle se mêle avec elles ; si elle n'a pas leur cœur ; si en les abordant elle les met dans un état de réserve, si je ne la vois pas traitée avec franchise et cordialité, je soupçonnerai, et avec raison, que j'ai pu me tromper sur son compte ; je me tiendrai sur mes gardes et j'examinerai la chose de plus près. Je ne parle ici que des deux extrêmes, entre lesquels il y a une grande latitude. On peut être plus ou moins aimé, plus ou moins estimé, on peut l'être sous un rapport et ne l'être point sous un autre,

parce que d'ordinaire l'on est soi-même un mélange de vertus et de défauts. Or, vertus et défauts, tout cela est saisi, tout cela est senti, tout cela est apprécié par les jeunes gens entre eux. Pour peu qu'on s'applique à les observer, je crois qu'on peut aisément découvrir qu'elle est leur façon de penser les unes à l'égard des autres, et connaître celle qui, par exemple, passe pour être discrète et sincère, ou flatteuse et jalouse, contente ou mécontente de son état. Tous ces jugements que les pairs prononcent les uns sur les autres me semblent être d'un grand secours à un supérieur pour l'aider à former lui-même son jugement sur tous.

L'étude de ces opinions particulières me paraît être plus à la portée de la Maîtresse des Novices que de la Supérieure. La Maîtresse des Novices a avec elles des communications plus fréquentes et plus intimes. L'autorité dont elle est revêtue est moins éminente, moins imposante que celle de la Supérieure ; elle est plus protectrice, plus maternelle, et elle met, par conséquent, plus à l'aise. Je me la représente sous l'image de l'autorité de la mère dans la famille, et celle de la Supérieure sous la figure de l'autorité du père. Or, en général, les enfants sont plus en liberté, plus ouverts devant leur mère que devant leur père ; ils y sont moins sur la réserve, ils étudient moins ce qu'ils disent devant elle, ils en attendent plus de condescendance, plus d'indulgence. Ils voient, d'un autre côté, le père décider des choses en dernier ressort, et la mère acquiescer à ses décisions, ce qui forme un rapprochement entre eux et elle, et ce qui représente assez bien la position de la Maîtresse des Novices à l'égard de la Supérieure. Un père bien avisé favorisera

cette grande confiance, cette liberté, cette aisance des enfants avec leur mère, il ne cherchera point à lui arracher son secret, comme celle-ci ne lui dissimulera pas, par faiblesse, par une ambition jalouse et coupable de la confiance de leurs enfants, les fautes sur lesquelles il est nécessaire d'appeler l'attention du père et de faire intervenir l'ascendant de son autorité. Heureux les enfants dont les parents savent entretenir ce précieux accord et faire entre eux une distribution de fonctions si avantageuse à l'éducation de leur famille ! Heureuse la communauté, heureuses les Novices qui trouvent dans la Supérieure et la Maîtresse cette même intelligence, ce même concours de volonté et d'action, si propre à les conduire à l'état de perfection auquel Dieu daigne les appeler !

Cet écrit, mes chères Sœurs, s'est étendu bien au delà des bornes que je m'étais proposé de lui donner, et sans doute aussi au delà de ce qu'il était nécessaire. Je ne vous ai rien dit de nouveau, rien appris ; je ne peux avoir fait que mettre une fois de plus dans votre esprit des pensées qui l'occupent fréquemment. La seule leçon que vous trouverez ici venant de moi est une leçon d'obéissance, que je vous donne en la pratiquant et accomplissant ce que vous avez désiré ; et, puisque vous l'avez ainsi voulu, écoutez encore ces dernières paroles. Ne perdez jamais de vue la fin que vous avez à vous proposer : la gloire de Dieu, la sanctification propre. Veillez à ce que les moyens que vous employez ne soient jamais en contradiction avec cette grande fin. Soyez, par conséquent, en garde contre les vivacités, les impatiences, la vaine gloire et toutes les impulsions qui viennent uniquement

de la nature ; elles offensent Dieu. Hé ! que serait-ce d'offenser Dieu afin de le faire glorifier ! Ne prenez jamais le change sur votre fin véritable. Persuadez-vous bien que vous n'êtes pas appelées aux succès, qui sont toujours libres dans les mains de Dieu, mais au travail, à la patience, aux contrariétés, aux croix, qui ont toujours leurs effets par rapport à Dieu, quand tout cela est supporté pour l'amour de lui. Que les peines ne soient donc jamais des motifs de découragement, puisqu'elles tendent directement à vous faire arriver à votre fin, la gloire de Dieu. Ne désirez rien avec trop d'ardeur et d'empressement, pas même le bien ; cet empressement, en préoccupant votre esprit, pourrait l'égarer sur le choix des moyens qu'il doit prendre et vous exposerait à faire le mal, tout en ayant l'intention d'opérer le bien.

Le moindre inconvénient de ces désirs vifs à l'objet desquels l'âme se porte et s'attache fortement, est d'en troubler le calme, le recueillement, la dévotion, et de lui ôter le goût, l'application à la prière ; mais s'ils sont contraires, c'est alors qu'ils produisent les impatiences, les humeurs, les jugements téméraires, les paroles vives, qui molestent et contristent les autres, les scandalisent quelquefois et blessent toujours la charité. Espérez plus, pour le succès que vous désirez, de votre fidélité à Dieu, de votre confiance en lui, de votre constance, de la sanctification de vos peines, que de tout autre moyen. Allez souvent vous jeter aux pieds de Dieu, qui écoute si volontiers la prière des humbles, pour lui demander de vous donner tout ce qui vous manque, d'aider à votre faiblesse et de suppléer à votre indignité.

Terminons par ces avis de saint Paul, qui me semblent si bien s'adresser à vous : « Rendez-vous un modèle de bonnes œuvres en tout genre ; servez d'exemple à toutes vos Sœurs dans les entretiens, dans la manière d'agir avec le prochain, dans la charité, dans la foi, dans la chasteté... Mes Sœurs, si quelqu'une parmi vous est tombée dans quelque péché, vous qui êtes spirituelles, ayez soin de la relever dans un esprit de douceur, chacune de vous faisant réflexion sur soi-même et craignant d'être tentée aussi bien qu'elle... Portez les fardeaux les unes des autres, et vous aurez ainsi accompli la loi de Jésus-Christ, qui est toute de charité. N'entrez point dans des sentiments d'estime de vous-même à la vue des imperfections d'autrui, dont par une disposition de Dieu vous êtes dans le cas de devenir les témoins et les confidentes ; car si quelqu'un s'estime être quelque chose, il se trompe lui-même, parce qu'en effet il n'est rien. Ainsi, mes chères Sœurs, demeurez fermes et inébranlables, et travaillez sans cesse de plus en plus à l'œuvre de Dieu, sachant que votre travail ne sera pas sans récompense en Notre-Seigneur. Ainsi soit-il. »

II.

Nouvelles instructions à la Maîtresse des Novices.

Après m'être rappelé, ma chère Sœur, ce que j'ai pu vous dire dans les instructions précédentes sur l'im-

portance de l'office que le bon Dieu vous a confié, il me semble que j'y ai renfermé toutes mes pensées sur ce sujet. Je ne peux guère que me répéter pour répondre à votre désir que je vous écrive encore quelque chose sur cette matière. Ainsi, ce que j'ai de mieux à faire est de vous rappeler aux connaissances et aux réflexions que les lumières de la grâce de Dieu ont déjà produites en vous. Vivez au milieu de ces saintes pensées ; qu'elles servent de nourriture habituelle à votre âme ; elles en modifieront les affections, la nature, comme l'air que nous respirons, la nourriture que nous prenons, modifient notre tempérament et la manière d'être de notre corps. Elles vous montreront les choses sous un tout autre jour que celui sous lequel les sens, les inclinations, le caractère propre, les présentent ; vous serez affectée tout autrement. Et comme l'on parle et l'on agit selon ce qu'on éprouve, vous parviendrez aisément à donner à vos paroles, à vos procédés, à toute votre conduite, la forme que Dieu veut qu'ils aient pour lui plaire. Perdez-vous de vue vous-même afin de ne plus voir que le service de Dieu dans les fonctions dont il vous a chargée. Il vous a fait Maîtresse ; ce n'est pas pour recevoir des déférences, des égards, des respects, des attentions, de la part de celles envers lesquelles il vous a donné ce titre. Il vous répugnerait de penser qu'en vous le donnant, Dieu ait eu l'intention de vous dire : « Je veux que vous ayez près de vous des personnes qui vous respectent, qui soient occupées à vous procurer des satisfactions, des contentements, des succès, qui soient à vos ordres. Je veux qu'elles n'oublient jamais un mot de tout ce que vous leur direz, afin qu'elles

vous évitent la peine de le répéter ; qu'elles ne manquent jamais à exécuter tout ce que vous leur prescrirez, afin que vous viviez en paix, vous reposant sur leur exactitude. J'entends que devant vous elles soient toujours gaies et contentes, afin que vous n'ayez que des objets agréables sous les yeux, qu'elles soient toujours ouvertes et confiantes en vous parlant, afin de vous faire jouir de l'estime que vous leur inspirez et de l'idée qu'elles ont de votre bonté et de vos lumières ; qu'elles soient toujours bien disposées, pour se rendre au premier avis que vous leur donnez et vous éviter l'ennui et les fatigues de la patience ; qu'elles soient exemptes de défauts, au moins de ceux qui déplaisent, parce que cela vous éloignerait et repousserait d'elles ; qu'elles mettent à grand profit toutes les instructions que vous leur donnerez, afin que vous soyez consolée et encouragée dans vos soins par des succès visibles ! »

Oh non ! vous savez bien que ce ne sont pas là les attributs de votre place ; je crains même de vous avoir fatiguée par ce petit détail. Mais, tout en repoussant toutes ces idées ainsi exprimées, n'agit-on pas quelquefois comme si elles étaient la juste expression de notre situation et de nos droits ? Nous ne voulons point de prévenance , et cependant une incivilité nous choque, l'obligation de répéter souvent la même chose fatigue, la vue des mêmes défauts impatiente, le peu de succès décourage, les contrariétés que l'on éprouve dépitent, et il s'établit ainsi une petite contradiction entre nos principes et notre conduite ; mettons-les d'accord. A cela se réduit tout ce que j'ai à vous dire. Vous êtes instruite ; agissez d'après les connaissances

que Dieu vous donne des fonctions que vous devez remplir. Il veut que vous soyez chargée de vos Novices, les regardant comme d'autres lui-même, que vous les formiez pour lui, que vous vous oubliiez totalement, que vous ne fassiez aucune attention à ce qui vous est personnel, que vous vous sacrifiiez tout à fait, que vous vous consumiez pour elles, qu'elles naissent en quelque sorte de vos cendres, c'est-à-dire de la mortification de tout ce qu'il y a d'humain en vous, de toutes les petites passions, de toutes les impulsions du caractère, de toutes les inclinations naturelles, de tous les retours sur soi-même.

La nature va s'effrayer de tant de travail et s'écrier : Est-il possible d'opérer un si grand vide en soi ? Cela serait impossible, en effet, si rien ne devait le remplacer, car notre cœur ne peut rester vide ; il a nécessairement des goûts, des désirs. Il faut qu'il se propose quelque chose ; il ne vit que de jouissances, de sentiments, d'affections. Mais si nous ne sommes pas libres pour l'en priver, nous le sommes sur le choix de celles qui peuvent mieux le satisfaire. Si nous arrêtons ce choix sur les choses humaines, sur les penchants de la nature, nous le trompons, nous lui présentons des illusions pour des réalités, nous ne lui donnons qu'un bonheur fictif et des peines trop réelles. Si, au contraire, nous allons prendre dans le cœur de Jésus-Christ même, comme il nous le permet, comme il le désire, de quoi remplir le nôtre, oh ! que nous serons dédommagés de l'effort que nous aurons fait pour en arracher toutes les séduisantes inclinations de la nature, par le contentement qu'il éprouvera à se plaire dans ce qui plaît à Dieu, à travailler

pour les intérêts de sa gloire, à se porter à ce que Dieu aime et à l'aimer dans tout ce qu'il fait. Cette union de pensées, de désirs, d'affections avec Dieu, vous donnera la pleine connaissance de vos devoirs, la présence d'esprit pour vous les rappeler dans l'occasion et, ce que vous désirez surtout obtenir, l'encouragement pour les remplir, et les consolations, les douceurs qui en accompagnent l'accomplissement. Persuadez-vous donc bien que la pensée de Jésus-Christ, qui est partout, qui habite dans l'âme de tous les chrétiens fidèles, est en vous d'une manière plus particulière encore à raison du ministère dont il vous a chargée. Telle est la bonté de Dieu pour les siens, qu'il multiplie sa présence en se plaçant en toutes choses et en toutes personnes en leur faveur, afin qu'ils le voient en tout, et que toujours ils travaillent pour lui, par lui et en lui. Il veut qu'en qualité d'Hospitalières, vous le voyiez dans les malades, comme il veut que les malades le voient dans les personnes charitables qui se dévouent pour les servir en son nom. Il est dans vos Novices pour y recevoir comme un culte de votre part les soins, les services que vous leur rendez; il est en vous pour vous inspirer, afin que vos Novices, qui doivent le chercher, l'honorer en vous, l'y trouvent en effet. De sorte que quand vous aidez, que vous servez, que vous supportez vos Novices, ce sont des adorations, des hommages que vous rendez à Dieu. Disons mieux, parlons le langage de Jésus-Christ : c'est Jésus-Christ que vous aidez, que vous servez, que vous supportez. Vous voulez des consolations et des encouragements; eh bien, considérez si celui qui aide, qui sert, qui supporte Jésus-

Christ, n'est pas assuré d'être aidé, servi, supporté par lui. Il est corporellement dans la sainte Eucharistie, mais il y est silencieux et ne se découvre qu'à la foi : il est en vous pour parler et pour agir, et vos Novices doivent l'y trouver parlant, vivant, conversant avec elles ; dans l'Eucharistie il les écoute, il dispose intérieurement leur cœur ; il l'ouvre aux instructions que dans votre personne il leur donne. Le même Jésus-Christ qui, sous forme d'aliment, se donne à elles pour nourrir leur âme de son corps réel, sous votre propre forme leur donne pareillement l'aliment spirituel de sa parole, de sa doctrine, de ses préceptes, de ses conseils. Elles abordent avec confiance le Dieu caché qui repose dans la sainte Eucharistie ; redouteraient-elles des rebuts, des rigueurs, des duretés dans le Dieu qui repose pour elles dans l'âme de leur Maîtresse ? Tout est Dieu pour elles sous les espèces sacramentelles ; ah ! que tout soit Dieu aussi sous les formes humaines qui le représentent à leurs yeux, qui les reçoivent en son nom, et qui leur parlent de sa part.

Imitez la conduite de Jésus-Christ ; c'est un bien magnifique modèle : eh ! quelle source plus abondante de consolations, d'encouragements, peut vous être ouverte ? Voyez comme il en use envers tous. Sans doute, ceux qui abusent de ses grâces, qui refusent d'écouter sa voix, qui résistent à ses douces inspirations, ne lui plaisent pas, et cependant il en agit encore à leur égard avec amour ; il les supporte, il les attend avec une inaltérable patience ; loin de les rebutter, il les appelle et les admet à la distribution de ses grâces ; il est le témoin de toutes leurs infidélités, de

toutes leurs fautes ; de plus, il en est la victime ; c'est au détriment de sa gloire qu'elles sont commises, et cependant, il est encore le premier à solliciter leur retour vers lui, à leur offrir le pardon, à vouloir qu'on revienne même avec confiance, au point que ce serait une nouvelle offense, et la plus griève, que de craindre un accueil froid, que de douter de son amour et de la paternité de son cœur ! Nous ne pouvons pas émouvoir les âmes par des grâces intérieures ; mais, à cela près, y a-t-il quelque chose que nous ne puissions imiter dans ce que je viens de rapporter ? Ne pouvons-nous pas, nous unissant à Jésus-Christ, conserver de charitables sentiments, d'obligeants desirs, une patiente amitié envers celles qui contristent notre zèle par des récidives perpétuelles et les défauts d'un caractère peu franc et peu ouvert ? Ne pouvons-nous pas, l'esprit bien rempli de la sainteté de nos fonctions, faire taire l'humeur, les sentiments personnels, pour les supporter par la charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, être toujours prête à les entendre, toujours disposée à compatir à leurs peines, à leur témoigner de l'intérêt, à oublier leurs torts, à les aider, à les accueillir en un mot comme nous le désirons et comme nous sommes toujours sûrs de l'être par Jésus-Christ. N'est-ce pas un bel emploi que d'être en titre d'office l'image de la bonté de Dieu sur la terre, et d'avoir pour état dans ce monde celui d'en imiter, d'en représenter tous les traits, d'aider à cette bonté infinie à se satisfaire, à s'exercer sur ses créatures ; et n'est-ce pas là expressément votre fonction, et cette fonction ne porte-t-elle pas avec elle un grand moyen de confortation et d'encouragement pour la remplir ? Que

peut-il y avoir de plus consolant et, par conséquent, de plus encourageant dans l'accomplissement de vos devoirs que de les remplir de manière à ce que les traits si aimables, si touchants, sous lesquels Jésus-Christ s'est représenté dans l'exercice de son tendre amour pour les hommes, en s'appelant le bon Pasteur, servent également à vous peindre et à vous représenter vous-mêmes ! Oh ! que celui-là est consolé et encouragé dans ses fonctions, quels que soient les exercices qu'elles exigent de lui, si elles l'autorisent à se reconnaître un peu dans le tableau que Jésus-Christ fait de sa propre bonté dans la si touchante parabole du bon Pasteur !

Une Maîtresse des Novices aussi charitable que zélée et vigilante, exerçant sur son petit troupeau une surveillance exacte, mais douce, protectrice et nullement importune et inquiète ; qui connaît bien toutes ses ouailles et qui en est bien connue aussi pour être nonseulement exempte de prévention, de partialité, mais aussi pour être bonne, compatissante, charitable ; qui ne laisse jamais apercevoir de fatigue, de lassitude, dans les soins qu'elle leur donne ; qui ne se rebute point de leurs petites indocilités, de leurs caprices, de leur résistance ; qui les recherche avec tendresse lorsqu'elles viennent à s'égarer, et qui, lorsqu'elle est assez heureuse pour les retrouver, sait encore ajouter à la fatigue de ses recherches celle de les rapporter elle-même au sein du troupeau, écartant, par la joie qu'elle leur témoigne, du service qu'elle leur a rendu toute idée de fatigue et de peine qui les affligerait ; une Maîtresse, dis-je, qui se conduit de la sorte, n'a-t-elle pas droit de se regarder un peu comme

l'associée du bon Pasteur, et ne reçoit-elle pas, par les traits de ressemblance qu'elle acquiert avec lui, la plus parfaite des consolations et le plus puissant des encouragements ? Et déjà les efforts qu'elle fait pour atteindre à cette ressemblance, pour en obtenir les premiers traits, ne portent-ils pas avec eux des consolations et des encouragements ? Jésus-Christ refuserait-il l'entrée des pâturages éternels à celle dont il se sera servi pour conduire ses brebis choisies dans les pénibles et difficiles pâturages de cette vie ?

Quand une âme est bien pénétrée de tout ce qu'elle est dans l'ordre des desseins de Dieu et de ses dispositions sur elle, elle ne redescend pas si aisément à la basse condition de ce qu'elle est dans l'ordre de la nature. Or, combien n'avez-vous pas d'occasions de vous reporter vers cet ordre des desseins de Dieu sur vous et de vous sentir être l'instrument de sa bonté ! Une de vos Novices, par exemple (et ce cas est bien fréquent), paraît devant vous, elle a le cœur bien gros : elle s'est laissée aller à son naturel, à ses penchants, elle sent que ses compagnes d'office ont lieu de n'être pas contente d'elle : elle soupçonne que la connaissance de ses fautes vous est parvenue ; elle s'approche de vous bien combattue dans ses pensées ; elle voudrait revenir à une meilleure voie, se rétablir dans votre esprit ; elle sent qu'elle a abusé de vos soins, qu'elle a mal reçu vos conseils, qu'elle a manqué de confiance, d'ouverture envers vous, que depuis longtemps elle a négligé de vous voir. La crainte, l'amour-propre, un peu de découragement, le démon, la retiennent et l'empêchent de faire une démarche tout entière. En

venant avec humilité vous faire l'aveu de sa situation et verser son cœur dans le vôtre, elle hésite, elle ne fait que la moitié du chemin; elle voudrait vous deviner, vous voir venir, ou peut-être que vous la deviniez vous-même; elle flotte entre une demi-volonté d'aller à vous et la crainte de ce que vous allez lui dire, entre le désir et le découragement. Qui la décidera? Qui l'emportera ici, de la nature ou de la grâce? Ce n'est pas en elle que j'irai chercher la décision de son sort; ce sera en vous, et je dirai : Si la grâce l'emporte dans sa Maîtresse sur la nature, voilà une Novice sauvée. Si la Maîtresse cède à l'impression du mécontentement, de la peine qu'elle a reçue de sa Novice, si elle conserve un peu de ressentiment, qu'elle en ait l'air et le ton, voilà une Novice décidément resserrée, qui s'éloignera, reportant avec elle tout son chagrin et en lui le principe de nouvelles fautes; oui, ce sera uniquement la Maîtresse que je considérerai pour pressentir les résultats de la circonstance; si je lui vois les bras ouverts, la Novice va s'y jeter; s'ils sont fermés, elle se retirera.

J'en reviens toujours au même motif : pour vous aider dans ces cas-là à vous oublier vous-même, pensez à la belle place que vous tenez : celle de Jésus-Christ, et de Jésus-Christ dans le touchant exercice de sa bonté et dans une de ces situations où il se peint encore sous des traits si aimables. Il nous a dit : *Venez à moi, vous tous qui avez le cœur oppressé, qui pliez sous le fardeau que vous portez, et je vous soulagerai; vous trouverez en moi consolation et repos.* C'est à cette favorable invitation que se ren-

dent vos Novices lorsqu'elles viennent autour de vous vous demander, par leur présence, l'air d'embarras, de tristesse, qui se fait remarquer en elles, car elles n'osent encore le dire de bouche, que vous les aidiez à se décharger du poids qu'elles ont laissé si imprudemment s'aggraver sur leur tête. Avant de se présenter à vous, elles ont parlé à Dieu de leurs peines, et Dieu leur a dit au fond du cœur comme il le dit autrefois tout haut à saint Paul : « Allez à Ananie ; » et elles sont venues à vous. S'y rendant par l'inspiration de Dieu, par le sentiment de leur devoir, il leur semblait venir à Dieu même ; et elles en ont été convaincues lorsque, à l'accueil que vous leur avez fait, au premier mot que vous leur avez dit, elles se sont senties déjà soulagées.

Oh ! qu'il vous serait pénible, ma chère Sœur, et jamais vous ne le pourriez, qu'il vous serait pénible de détruire en elles cette douce pensée, cette consolante espérance qu'elles trouveront Dieu en vous, qu'elles y éprouveront sa commisération, qui s'intéresse à leurs peines, son empressement compatissant à porter leur fardeau pour leur en ôter la charge, son aimable indulgence qui leur remet leurs fautes, son cœur paternel qui les oublie, sa délicate bonté qui les revêt, ainsi qu'il revêtit l'enfant prodigue, de leur première robe comme pour leur éviter jusqu'à l'humiliation de tout ce qui pourrait leur rappeler leurs erreurs ! Qu'y a-t-il de plus consolant, de plus encourageant que de se sentir être quelque chose dans l'exercice de la grande charité de Dieu envers ses créatures !

Mettez-vous à même de goûter cette immense con-

solation, en traitant toujours vos Novices, dans le cours de vos communications avec elles, de manière à ce que non-seulement elles espèrent, mais qu'elles soient bien convaincues que dans toutes les circonstances pénibles où elles se rencontreront, même par leur coupable résistance à vos sages avis, elles trouveront toujours en vous compassion, aide, assistance, toutefois sans mollesse, mais marquée au coin de l'imperturbable charité de Notre Seigneur Jésus-Christ, qui reprend, qui corrige, qui relève sans cesser d'être et de paraître charité.

Qu'elles sachent bien que vous n'êtes jamais affectée de ce qui ne vous est que personnel, que vous y faites peu d'attention, que l'on ne vous importune jamais en exerçant votre patience, qu'un manque de confiance ou d'égards envers vous, qu'une petite affectation de se dérober à vos yeux, que quelques plaintes de vous que l'on se permet de faire à d'autres, ne vous touchent que sous le rapport des intérêts de Dieu et des leurs. Par conséquent, n'usez jamais de paroles un tant soit peu rudes ou amères. Evidemment, elles ne sont pas dictées par la charité de Jésus-Christ; elles sont donc inspirées par l'humanité blessée, l'humanité a donc reçu ce qu'on vous a dit, ce que vous avez vu, puisque c'est elle qui répond. Or, il est bien gênant pour ceux qui ont à ouvrir leur intérieur, de mettre à découvert sous les yeux de l'humanité dans un autre, les faiblesses de l'humanité en eux-mêmes.

Dieu vous appelle, ma chère Sœur, à la connaissance des faiblesses de l'humanité dans les autres. Dans le nombre, il en est qui ne font qu'exciter un peu de pitié, quelquefois même un redoublement

d'intérêt pour ceux en qui nous les découvrons. Il en est d'autres qui ne sont pas belles et qui nous déplaisent particulièrement, eu parce qu'elles ont quelque chose d'un peu bas, ou parce qu'elles sont plus difficiles à corriger, ou parce qu'elles nous choquent un peu personnellement. Quant à celles-ci, n'oublions pas que nous ne les connaissons que parce que Dieu nous les a fait connaître par la place où il nous a mise, et pour l'avantage de celles en qui elles se trouvent. Ce n'est pas une connaissance naturellement acquise que nous avons, ce n'est pas à notre nature que Dieu les a fait découvrir ; c'est à notre charité, à notre zèle. C'est une connaissance que l'on peut appeler divine, parce que c'est sous le rapport des intérêts de Dieu qu'elle nous est parvenue. Si elle venait à exciter en nous des petites passions humaines de mépris, d'éloignement, d'aigreur, d'impatience ou d'insouciance pour les personnes en qui nous les voyons, cette faiblesse serait plus grande en nous que celle qui la cause dans le prochain.

Prenons les pensées de Dieu, puisqu'il nous prend pour les confidents et les coopérateurs de ses actions ; imitons sa patience, sa généreuse charité, qui n'exclut personne de ses bienfaits, de ses soins, pas même ceux dont il a tant à se plaindre, qui les invite sans cesse à venir à lui, qui ne les rebute jamais et qui les accueille dès qu'ils se présentent.

Que votre conduite habituelle avec vos Novices soit donc telle qu'elles ne doute jamais de votre charité pas plus que de celle de Dieu ; qu'elles ne craignent point de venir à vous, qu'elles ne soient jamais dans le cas de dire : « Sœur N... ne m'aime pas ; je me gêne

d'elle, je n'ose aller à elle, je crains de lui parler. » Quand elles viennent, et que vous les voyez dans un certain embarras, faites la moitié du chemin, faites-en les trois quarts, faites le chemin tout entier pour vous approcher de leur cœur, pour ôter l'enveloppe dont il est couvert, y pénétrer et en enlever tout ce qui s'y trouve de mauvais, de déplaisant, de désagréable, de dégoûtant même, vous regardant comme le canal par lequel doivent s'écouler toutes les immondices que peut recéler un pauvre cœur humain; trop heureux que Dieu veuille bien se servir de vous comme d'un balai qu'il emploie à nettoyer le lieu qu'il veut habiter. L'Apôtre s'appelait non-seulement le balai, mais la balayure du monde, tant il ne se comptait pour rien, tant il se sacrifiait parfaitement pour faire valoir uniquement les intérêts de Dieu.

Quel service vous aurez rendu à Dieu et à vos Sœurs quand vous les aurez effectivement aidées à tirer de leur cœur tout ce qui s'y trouvait de contraire à l'amour et à la reconnaissance qu'elles doivent à Dieu! Comme elles vous quitteront contentes et soulagées, remerciant Dieu et lui disant au dedans d'elles: « Il est bien vrai, ô mon Dieu, que vous déchargez du poids de leur fardeau ceux qui sont à vous. Il est bien vrai qu'ils trouvent près de vous la paix et le repos de leurs âmes! » Que vous auriez de regret d'apprendre que cette pauvre Sœur remporte, en vous quittant, son misérable fardeau dans son cœur, dans ce cœur qu'elle vous avait apporté pour que vous l'ouvriez vous-même; elle n'en avait pas la force, elle attendait, elle voyait venir, elle voulait, elle ne voulait pas! Que vous seriez fâchée, soit de ne vous être pas aper-

que de sa situation et de ne lui avoir rien dit, soit d'avoir débuté par quelques paroles qui l'ont chagrinée, soit d'avoir eu un ton, un air sérieux, froid, un peu sévère, qui l'eût enfermée en elle-même avec sa peine et comme recouvert l'une et l'autre d'une enveloppe de plus.

Le ton que l'on prend doit être toujours bien mesuré, bien ménagé, car il a autant et peut être plus d'effet que la parole même. J'ai lu dans un très bon livre une pensée fort judicieuse : « L'air du discours, dit l'auteur, entre dans l'esprit avant la raison, l'esprit étant plus prompt pour apercevoir cet air qu'il ne l'est pour comprendre la solidité des preuves qu'on lui présente. » Et, en effet, on est souvent persuadé par la confiance avant de l'être par le raisonnement. Le ton de celui qui parle indique la disposition de son âme ; ici ce ton est celui de la bonté, de la charité, la conquête est faite ; si c'est celui du mécontentement, de la sévérité, quelque fortes que soient les armes du raisonnement que l'on emploiera, on pourra bien réduire au silence la personne à qui l'on parle, mais je doute fort qu'on remporte une victoire sur elle.

Vous en remporterez, ma chère Sœur, vous en connaissez les moyens ; indépendamment de tout ce que je vous écris, Dieu vous les a révélés, et de plus il vous a donné une forte volonté d'en user. Vous placerez toujours la charité en première ligne, et ce ne sera qu'après en avoir bien établi la présence que vous mettrez, lorsque le cas l'exigera, un peu de force dans vos paroles, qui se montreront alors comme sortant de la charité même, et par là corrigeront sans

blessé. Bien résolue que vous êtes de remplir fidèlement et selon la mesure des grâces que Dieu vous donne, tout ce qu'il attend et se promet de vous, votre cœur s'écrie : « Oh ! qu'elles viennent à moi les Novices que vous m'avez données, ô mon Dieu ! Elles seront toujours reçues en votre nom ; jamais mon mécontentement et ma petite humeur ne leur répondront. Je ferai taire devant vos grands intérêts tout ce que ma pauvre et fragile humanité pourra m'inspirer, Je suis bien résolue de former mon caractère sur le vôtre : douceur, humilité, seront deux mots sans cesse présents à ma pensée. Je sens tout le prix, tout ce qu'il y a de consolant et d'encourageant d'être associée à vous, à votre touchante bonté, à votre tendre charité envers vos Novices, pour les rendre dignes de l'auguste titre de vos épouses, que vous leur destinez. Je me confie entièrement en votre secours, et, moyennant votre grâce, j'espère me conduire de telle sorte que quand il vous plaira de m'appeler à vous, vous daignerez me reconnaître pour celle qui aura été sur la terre l'heureux et docile instrument de vos miséricordes envers des âmes choisies par vous et qui vous sont chères. »

III.

Autre avis à la Maîtresse des Novices.

Mettons toute notre attention, ma chère Sœur, à nous rappeler l'importance et la sainteté de notre

vocation. Tout dépend de là pour des personnes à qui d'ailleurs Dieu a donné un désir sincère de le glorifier, une grande estime de la vertu et une bonne volonté. Tout est pour elles de sentir le prix et la dignité de leur situation, et de ne la pas perdre de vue. Ce n'est pas une conversion, un changement proprement dit qu'elles ont à opérer, c'est un sentiment qu'elles ont à cultiver, à animer, à rendre dominant en elles.

Jésus-Christ vous a choisie d'abord par votre vocation à la foi catholique et à la profession religieuse pour être dépositaire de sa foi et du feu de son amour, non pas seulement d'une foi et d'un amour purement intérieurs et oisifs, mais d'une foi et d'un amour en exercice et en action. Dieu n'est dignement honoré que par les œuvres que la foi dirige et que l'amour inspire ; or, comme il entend que cet amour ne cesse jamais de lui être rendu sur la terre, il s'y est choisi des créatures à qui il attribue par état la fonction de le servir en esprit de foi et d'amour. Que cette vocation est grande, que ce choix est distingué, surtout quand on considère à quel point il est restreint ! Combien il y a peu d'âmes sur la terre qui se conduisent par la foi, qui examinent toutes choses à la clarté du flambeau de la foi, c'est-à-dire sous le rapport qu'elles ont avec les intérêts de Dieu ; qui jugent de tout par les principes de la foi et selon les règles de l'éternité ! Combien d'hommes du temps, combien peu de l'éternité ! Combien d'hommes de la terre, combien peu d'hommes du ciel ! Combien d'hommes qui vivent pour eux, qui se comptent pour beaucoup et Dieu pour si peu ; combien peu qui vivent pour

Dieu, qui se comptent pour rien et Dieu pour beaucoup ! Combien il y a peu de cœurs vraiment embrasés de ce feu de l'amour que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre et qu'il désire si vivement y avoir allumé ! Dieu a fait entrer le vôtre dans ce petit nombre ; il vous a appelée à conserver le flambeau de la foi et le feu de l'amour ; votre vocation à la religion n'en est-elle pas la preuve ? A quelles mains plus sûres qu'à celles de ses épouses Jésus-Christ pouvait-il confier la conservation d'un dépôt si cher ?

Je vous considère comme étant en quelque sorte semblable à l'arche qui sauva de la destruction universelle quelques individus de l'espèce humaine pour conserver à Dieu dans la race des hommes quelques adorateurs sur la terre ; c'était le seul lieu où Dieu fût connu, craint, adoré, aimé, le seul où se portait son attentive bonté. Si donc nous pouvons dire, ainsi que cela est en effet, que nous sommes nous-mêmes un de ces points si rares et si peu nombreux dans ce siècle où Dieu soit encore servi, quel zèle pour son service cette pensée ne doit-elle pas allumer en nous ? Si nous réfléchissons sérieusement sur ce choix si glorieux, si distingué et si restreint en lui-même, que Dieu a fait de nous pour être en titre d'office les conservateurs des règles divines, des motifs surnaturels qui donnent aux œuvres des hommes le pouvoir de l'honorer, pour continuer par nous un culte fondé sur la foi, animé par l'espérance, vivifié par l'amour, dont il tire sa gloire, pour maintenir en quelque sorte l'exercice de ses droits et de son autorité sur la terre par la soumission et l'obéissance que nous lui rendons, tandis qu'il est abandonné de la généralité de ses

créatures, et qu'il les abandonne à son tour à la dissipation, à l'indifférence, dans lesquelles ils vivent, et au torrent de l'incrédulité qui les entraîne, qu'elle idée nous nous ferons du privilège si rare, si infiniment précieux, de notre vocation ! Lorsque nous en serons bien pénétrés, nous nous la rappellerons souvent, nous vivrons en présence de cette idée, et nous vivrons saintement ; nous ne redescendrons pas facilement à ce que nous sommes par le fait de la nature quand nous aurons bien présent à l'esprit ce que nous sommes par la grâce et le choix de Dieu, c'est-à-dire que nous ne prendrons pas un si vif intérêt aux contradictions, aux mortifications, qu'éprouveront notre caractère, nos goûts, nos inclinations ; nous nous laisserons moins émouvoir par l'importunité de leurs réclamations ; nous serons plus forts contre les penchants, les attraites de la nature, nous modérerons les désirs, les petits empressements humains, quand nous penserons que par là nous justifions cette grande confiance que Dieu nous a témoignée lorsque, par effet d'un choix libre de sa part et d'une faveur bien distinguée, il a remis entre nos mains le soin et les intérêts de sa gloire.

En face des intérêts de cette divine gloire dont nous nous regarderons comme chargés, céderions-nous à quelques peines, à quelques désagréments qui se présenteraient et qu'il faudrait supporter ? Nous laisserions-nous aller au dégoût, à la lassitude, à quelques lâchetés ? Serions-nous détournés du bien par quelques propos, par quelque intention peu favorable qu'on nous attribuerait ? Serions-nous sensibles à quelques procédés, quelques tons, quelques négligences de la

part des autres qui nous humilierait ? Oh ! non, des considérations d'un ordre supérieur nous occuperont.

En face des intérêts de la gloire de Dieu , nous rougirions de la pensée profane d'y mêler les nôtres et de nous occuper de nous. Nous sommes ici, nous dirions-nous, pour une autre cause que pour la nôtre ; ce sont des intérêts bien supérieurs à ceux qui nous touchent personnellement dont nous sommes chargés, ce sont ceux du ciel, se sont ceux de Dieu même.

Ce n'est pas encore là toute votre vocation , vous êtes appelée à quelque chose de plus. Dieu a voulu être servi par vous, mais ce n'est pas tout. Il veut que vous lui prépariez des cœurs qui le servent, que vous développiez en eux la connaissance de lui-même, les règles de son service, que vous y allumiez le désir de lui plaire, le zèle de sa gloire, l'amour pour lui ; que vous souteniez, que vous animiez en eux le dévouement et la fidélité au culte parfait qu'il en attend ; Dieu appelle les hommes, et c'est à quoi se borne son action immédiate. Depuis son Ascension il n'a plus instruit les hommes par lui-même ; il a voulu qu'ils le fussent par le ministère des autres hommes. Ce fut ainsi qu'après avoir appelé saint Paul à l'apostolat, il ne lui donna immédiatement aucune instruction pour en remplir les fonctions, mais il l'envoya à Ananie. Vous donc qui êtes établie par Jésus-Christ pour être l'Ananie de vos Novices, vous êtes revêtue pour cela d'une portion de son autorité et de son ministère. Si cette portion est moindre que celle des pontifes et des prêtres de l'Eglise, elle est la même quant à son origine et à sa source. Vous êtes également députée

par Jésus-Christ lui-même pour le représenter, parler, agir en son nom auprès des personnes qu'il a confiées à vos soins. Par conséquent, le caractère propre, l'intérêt personnel, le goût, les inclinations, en un mot les affections qui ne sont que naturelles, doivent se taire et laisser parler en vous un autre langage que le leur, parce que vous avez à traiter d'autres matières que celles qui les touchent.

Si vous cédiez à ces impressions de la nature, et que vous vinssiez à parler selon que vous êtes humainement affectée, en donnant à vos avis un ton ou plus doux ou plus sec, ou plus amical ou plus sévère, selon les petits contentements ou ennuis que vous avez reçus de la personne à qui vous les adressez, alors ce serait vos propres affaires que vous traiteriez; vous n'agiriez plus en qualité de représentant de Jésus-Christ, mais pour votre propre compte. Je me figure un ambassadeur envoyé par son souverain auprès d'un prince pour traiter avec lui de quelque affaire importante, comme, par exemple, d'une alliance en prenant une épouse dans sa famille. Le prince auprès duquel il est envoyé est, je le suppose, d'un caractère assez difficile, capricieux, léger, n'aimant point à s'occuper d'affaires sérieuses; il fait éprouver à cet ambassadeur bien des ennuis, des délais, des brusqueries même; si celui-ci perd de vue le titre dont il est revêtu et l'objet de sa mission; si, se comptant pour quelque chose, il se laisse gagner par l'humeur, qu'il le témoigne, il manquera son but. L'alliance qu'il négociait n'aura pas lieu, et peut-être s'ensuivra-t-il quelque éclat d'inimitié entre les deux souverains, parce qu'il se sera occupé de lui; que, cessant d'être ambas-

sadeur, il sera devenu lui-même, qu'il aura agi pour lui, au lieu d'agir comme le représentant d'un roi, vengeant ses griefs personnels aux dépens des intérêts de son maître. Supposez, au contraire, que, s'oubliant entièrement, il supporte tout, qu'il agisse toujours dans le sens qui lui paraît le plus propre au succès de sa négociation; que, ne faisant nulle attention aux procédés peu délicats, aux manques d'égards, de considération pour lui qu'il est dans le cas de remarquer, ne perdant jamais de vue les grands intérêts qui lui sont confiés, et qu'à force de patience, de raison, de sagesse, d'oubli de lui-même, il fasse tomber les préjugés que les ennemis de son maître avaient inspirés contre lui, et parvienne enfin à lui procurer l'alliance avantageuse qu'il ambitionne, vous aurez alors l'image et le modèle de ce que vous allez être, ma chère Sœur : vous supporterez toutes les peines, les épreuves, les petits dégoûts par lesquels, pour ainsi dire, vous achèterez à Dieu et vous paierez de vos deniers, c'est-à-dire de vous-même, les âmes qu'il désire acquérir; vous lui gagnerez par des œuvres constantes de patience et de charité des épouses dont il recherche avec tant de bonté et d'empressement l'alliance.

C'est bien là, comme ce fut toujours, votre sincère intention, votre ferme volonté; vous avez toujours désiré aussi que toutes vos actions, vos paroles, soient préparées par le recueillement, sanctifiées par l'intention, animées par la piété, modérées par le désintéressement et la charité. Qu'avez-vous à faire pour y parvenir? Il faut demeurer toujours ce que Dieu vous a fait et ne redevenir jamais ce que vous êtes par la

nature. Dépositaire des intérêts de sa gloire par la foi que vous avez reçue, et qui, éclairant vos pensées, vos jugements, vos affections, vous sert à les diriger vers la gloire de Dieu ; dépositaire de son autorité, établie ministre de Dieu auprès des personnes qu'il vous a données à diriger, vous ne descendrez pas de cette haute dignité pour vous mettre avec elles dans des rapports communs, ordinaires, humains, par lesquels vous deviendriez vous-même susceptible de toutes les petites pensées d'humeur, de prévention que vous avez à corriger dans les autres.

Si vous cédiez à ces petites impressions de la nature et que vous vinssiez à parler selon ce que vous êtes humainement, les intérêts de Jésus-Christ se trouveraient négligés et abandonnés. Il aurait préposé quelqu'un pour les faire valoir, et son fondé de pouvoirs traiterait pour lui-même en contentant les petites passions humaines auxquelles il se serait laissé être sensible, ou bien il prendrait dans la nature, dans ces petits mouvements quelquefois si brusques, si impatients et souvent si peu raisonnables, les moyens d'établir les intérêts de Dieu ; il perdrait à plusieurs égards la qualité de son représentant. Faisons-nous une grande idée de l'importance de nos fonctions ; mais qu'elle ne serve pas à nous troubler. Le bon Dieu, en nous chargeant de ses intérêts, sait bien que nous ne sommes que de pauvres créatures, sujettes à bien des faiblesses, placées sous l'empire si puissant de nos humeurs, de notre caractère, de nos passions, de nos sens, et nous devons compter sur son indulgente miséricorde ; mais il faut pour cela qu'une habitude de recueillement rende nos fautes rares, et excuse

celles qui nous échappent en les rendant moins volontaires.

Ayez donc la pensée fréquente, du moins qu'elle soit près de votre esprit quand elle n'y est pas réellement, de tout ce que vous faites dans l'ordre des desseins de Dieu ; doublement dépositaire des grands intérêts de sa gloire, vous avez à les faire valoir au dedans de vous-même par une vie de foi, en cherchant dans les principes de la foi le motif et la règle de vos actions, en y conformant vos pensées, vos jugements, vos affections, et vous dirigeant toujours à la lumière de ce divin flambeau. Vous avez à les faire valoir auprès de celles que Dieu a soumises à votre direction en vous montrant toujours auprès d'elles ce que Dieu vous a faite, son représentant, parlant, agissant pour sa cause, et en face de sa cause oubliant ce qui vous est propre ; vous souvenant toujours que lorsqu'on parle, lorsqu'on agit pour quelqu'un, on doit prendre son ton, ses manières, son caractère ; qu'il faut, autant que possible, qu'on croie le voir et l'entendre lui-même. Or, qui croirait que nous agissons pour Jésus-Christ, que nous représentons Jésus-Christ, si on ne reconnaît pas en nous la douceur, la bonté, la patience, le zèle, mais le zèle charitable de notre Sauveur. Il faut que celles à qui vous parlez ne puissent jamais dire avec quelque raison : « Sœur N... a quelque chose contre moi, je ne sais pas ce que je lui ai fait, ni si quelqu'un lui a fait quelques rapports sur mon compte. » Je dis avec raison, parce que l'amour-propre empêche souvent qu'on se rende justice à soi-même, et fait que l'on attribue mal à propos à des préventions des remontrances dictées par la sagesse et

la charité, ce qui ne doit cependant pas nous engager à les omettre, mais à employer toujours le ton de la bonté et de l'intérêt. Lorsqu'on est dans le cas d'y mêler un peu de sévérité, tâchons encore que ceux à qui nous parlons se retirent non mécontents de nous, mais, s'il se peut, mécontents d'eux-mêmes.

De toutes ces considérations il résulte, ma très chère Sœur, que le plan de conduite que vous devez vous former est tout tracé dans cette pensée, ne vous en laissez jamais distraire : « Je suis établie pour les intérêts de Dieu. » Que ce soit là votre mot d'ordre ; ralliez-vous-y toujours. C'était le mot de Notre Seigneur Jésus-Christ, et il vous le donne : *Ne faut-il pas*, disait-il, *que je sois toujours là où sont les affaires de mon Père ?* Les intérêts de notre Père céleste sont en toutes choses, et, partant, nous devons y être pour en procurer les avantages.

N'est-il pas bien doux, bien honorable de penser que l'on a des intérêts communs avec ceux de Dieu, que l'on partage avec lui, et dans tous les cas de pouvoir lui recommander ce qui nous occupe non comme des choses qui le regarderaient uniquement, ou qui ne concerneraient que nous, mais comme des choses communes, en lui disant nos affaires. Nos affaires n'ont pas de succès ; cette Novice ne se rend pas à nos invitations, ou bien : Grâce à vous, ô mon Dieu, nos instructions ont bien pris dans l'esprit de cette Novice ; il me semble qu'elle profite ; continuez, s'il vous plaît, à agir avec moi, et nous parviendrons à en faire ce que nous désirons qu'elle soit : votre sainte et fidèle Épouse !

En nous tenant dans cette union avec Dieu, les

résistances que nous éprouverons nous affligeront sans doute; mais nous ne nous heurterons pas quand nous en partagerons avec Dieu la peine; nous serons plus fortes contre les impatiences, les découragements, les tristesses; d'autre part, les succès nous consoleront, mais ne nous enfleront pas; nous penserons que Dieu a agi avec nous pour les opérer. Cette habitude de ne faire qu'une seule cause de celle de Dieu et de la nôtre, lorsque nous traitons ses affaires avec les personnes auprès desquelles il nous a établis ses représentants, nous fera contracter aussi celle de faire cause commune avec lui pour combattre nos propres penchans, notre caractère, notre mollesse, cette tendance à nous occuper de nous qui nous conduit si souvent à la crainte, à l'ennui, au dégoût et à tous les obstacles qui s'opposent au recueillement et à la vie intérieure. Elle nous fera considérer que si nous perdons quelque chose du côté de l'intérêt, de la nature, qui n'aime ni la contrainte, ni les contradictions, nous gagnons infiniment du côté de l'intérêt qui nous est commun avec Dieu : sa gloire, qui sera un jour la nôtre, et qui, en attendant, est confiée à nos soins, qui devient notre intérêt propre par la commission spéciale que nous avons reçue de Dieu d'y travailler en son nom, d'abord à l'égard de nous-même, puis à l'égard des autres.

Je le répète, et je renferme comme dans sa conséquence immédiate tout ce que j'ai prétendu dire. Prenez cette pratique de vous dire dans toute occasion où vous avez à écouter, à parler, à réfléchir ou à juger :

« Je suis ici pour les intérêts de Dieu. »

IV.

Avis à mère F. après sa retraite.

Je ne veux que vous rappeler ici les deux ou trois articles dont vous avez entendu faire le résultat particulier de votre retraite, et qui sont : 1° de vous prévenir contre le danger auquel l'exercice de l'autorité expose ceux qui en sont chargés. On se place tout naturellement soi-même, et sans pour ainsi dire s'en apercevoir, au-dessus de ceux à qui on commande. L'obligation de décider sur bien des choses fait aisément contracter l'habitude de juger de toutes ; le caractère prend un ton plus ferme, plus absolu, supporte moins doucement les résistances ; le commandement prend insensiblement un ton impératif ; on se laisse aisément gagner à l'illusion de se croire supérieure en lumières, en sagesse, en jugement, en mérite à ceux que l'on dirige et sur lesquels on n'a cependant de supériorité que celle que donne la grâce attachée à la place, et que l'on n'a droit de diriger que par une délégation spéciale et momentanée que Dieu, seul Supérieur par lui-même, nous a faite de son autorité. Défendez-vous de ce danger ; soyez supérieure sans cesser d'être une humble Religieuse, et de manière à devenir sans peine dépendante vous-même d'une autre supérieure ; je dis sans peine, non du côté de l'abdication d'une dignité dont les charges sont sans proportions avec les prérogatives, mais du côté de la soumission de l'esprit, de la simplicité du

cœur, de l'humilité dans les jugements, reprenant un caractère modeste, obéissant, doux et facile.

2° Toute autorité tend à rendre un peu ombrageux ceux qui l'exercent; ils aiment à voir tout partir d'eux et revenir à eux; ils se regardent comme un centre auquel tout doit aboutir, et comme il doit en être un peu ainsi à l'extérieur, l'illusion en devient plus facile et plus dangereuse. Le vrai, l'unique centre de tout, c'est Dieu; c'est parce qu'on le représente qu'on est soi-même supérieure. Il faut quelque attention pour ne pas confondre dans sa personne le représentant et le représenté, soi-même et le délégué de Dieu. On peut croire qu'on ne soutient que l'intérêt de l'autorité de Dieu et le respect qui lui est dû, et être mû cependant par l'intérêt propre et une certaine jalousie de ses droits.

Pour démêler le motif qui nous conduit et détruire l'illusion, s'il y en a, examinons si nous nous portons avec le même zèle à disposer, à arranger une chose, à en procurer le succès, soit lorsqu'on s'est adressé immédiatement à nous pour cette même chose, soit lorsqu'on a employé le ministère d'une autre personne. Dans ces deux cas, si le zèle est le même, alors on n'a que Dieu en vue; si, au contraire, il est plus froid, si l'on ne se sent pas porté avec le même empressement à opérer le bien que l'on désire de nous, alors nous sommes personnellement pour quelque chose dans le sentiment qui nous domine et nous pouvons mesurer la proportion par le plus ou le moins de froideur de notre zèle. Rendons-nous donc compte quelquefois de nos dispositions à cet égard, afin de donner à notre zèle plus de générosité et de dévouement.

Faites souvent quelques considérations sur la con-

fiance que Dieu vous témoigne en remettant à votre discrétion, à votre amour pour lui, des intérêts qui lui sont si chers, en vous regardant comme son fondé de pouvoirs pour tous les objets soumis à votre surveillance, comme revêtue par lui du droit de vous en occuper pour lui. Oh ! combien ces pensées et d'autres semblables que Dieu accordera à la recherche que vous en ferez, vous garantiront de la tentation de mettre en face des grands intérêts de Dieu ceux des petites passions d'amour-propre, de jalousie, de prévention, qui sont en nous, et de faire marcher les uns à côté des autres. Quoi ! se dirait-on, je reviendrais à moi par ce côté bas et humiliant ! moi, élevée jusqu'à Dieu par la confiance qu'il m'accorde et la charge de veiller aux intérêts de sa propre gloire qu'il me donne !... Non ! peu importe de moi et de ce qui ne touche que moi ; il ne s'agit que de Dieu, de Dieu seul !

Une personne qui réunit à sa table des hôtes de la plus grande considération, et qui lui ont fait l'honneur de se rendre à son invitation, est-elle bien occupée de se réserver une part dans ce qu'il y a de plus recherché dans les mets qu'elle a fait servir ? Si elle voit ses illustres hôtes les goûter, les louer, n'est-elle pas satisfaite ? Si, après les avoir servis, elle tombe elle-même sur un morceau moins bon, ne s'applaudit-elle pas de se l'être donné à elle-même plutôt que de l'avoir servi à d'autres ? Il n'y a que moi, dit-elle, qui en ai mangé ; ce n'est rien. Ainsi vous direz de toutes les peines que vous prendrez, de toutes les mortifications que vous ferez de vos petites passions pour faire réussir les grands intérêts de Dieu : il n'y a que

moi qui souffre, ce n'est rien ; Dieu sera servi, c'est tout.

3° Efforcez-vous de devenir plus forte pour supporter les défauts de vos Sœurs, non pour y être insensible, mais pour ne pas en irriter, pour ne pas manquer de charité, de support, de bonté envers elles. Sachez souffrir de leur manque d'intelligence, de leurs inconséquences, de leurs prétentions inconvenantes, de leurs demandes irréflechies, leurs censures peu justes, leurs travers, leurs ridicules, je ne dis pas sans ennui, cela ne serait peut-être pas possible, mais sans impatience, sans leur en vouloir, sans cesser de leur rendre service et de les aimer pour l'amour de Notre Seigneur Jésus-Christ, pour assurer sa miséricorde ; car il a dit qu'il n'y aurait de jugement de miséricorde que pour ceux qui auraient été miséricordieux envers leurs frères. Faites attention que tous les petits écarts de vos Sœurs touchent Dieu plus que vous ; néanmoins il les supporte ; il use de patience, il les aime, et vous, unie à lui dans tous les actes du zèle, vous en sépareriez-vous dans ceux de la charité et de la miséricorde ? Dieu seul est offensé par ces écarts ; tout cela ne vous regarde qu'indirectement ; vous ne devez les regarder que sous leur rapport avec Dieu, et par conséquent sans être trop affectée pour vous-même, préparant, avec lui est dans le calme de toute passion, la conduite que vous avez à tenir pour ses intérêts. En vous étudiant à agir de la sorte, vous aurez bien moins besoin pour vous de faire des confidences, et vous parviendrez à n'en faire que sous la vue des intérêts de Dieu. Ce n'est pas que je les proscrive généralement ; quand elles sont réglées par la prudence

et la discrétion, quand elles ne respirent ni l'animosité, ni l'impatience, Dieu peut nous y faire trouver un secours et des conseils.

Je voudrais que vous pussiez aussi gagner sur vous d'être moins abondante dans vos paroles ; je ne dis pas quand vous parlez à une Sœur dont vous voulez gagner la confiance, ouvrir et soulager le cœur, mais quand il s'agit de régler quelque chose : faites-le en deux mots ; si on réplique, si on revient à la charge, n'entreprenez pas de discussion, dites brièvement ce que vous voulez, et retirez-vous. On vous quittera mécontent, mais si la chose que vous ordonnez est juste, quand la petite humeur sera passée, on le reconnaîtra et on vous rendra justice. L'essentiel est d'être toujours juste ; pour cela, défiez-vous de vous-même et soyez sûre, bien que vous ne vous en aperceviez pas, parce qu'on n'est pas injuste sciemment, que vous êtes plus portée à croire qu'une telle de vos Sœurs a plus raison qu'une telle autre, et que ce que l'une vous dit est mieux reçu et fait plus d'impression sur vous que ce que vous dit une autre.

4° Sachez allier toutes les occupations extérieures, toutes les sollicitudes ou spirituelles ou corporelles concernant les intérêts de vos Sœurs ou de la maison, avec l'esprit intérieur et l'habitude du recueillement. Je conçois que ce n'est pas une des moindres difficultés de votre place que la conservation de la vie intérieure au milieu des soins nombreux qui occupent l'âme, l'agitent et la livrent en quelque sorte à toutes les petites passions auxquelles elle est sujette, et que tant d'événements divers mettent si facilement en

mouvement. Mais cette difficulté peut être surmontée cependant ; elle l'a été par tous les saints.

Qui a été plus occupé du soin des autres que sainte Thérèse, que saint François de Sales, que saint Vincent de Paul, et en même temps qui fut plus recueilli et plus uni à Dieu ? Ils nous ont révélé le secret de cette heureuse alliance : le nom de Dieu, les intérêts de Dieu, la gloire de Dieu, le secours de Dieu, étaient des mots si fréquents dans leur bouche, qu'on voit bien qu'ils exprimaient tout à la fois et les motifs et les règles de toutes leurs actions ; ils n'avaient point d'intérêts à part ; ils ne considéraient que ceux de Dieu, dont ils faisaient les leurs propres. Dans tout ce qu'ils entreprenaient, ils traitaient tout de concert avec Dieu, et ne se réjouissaient ou s'attristaient du résultat de leur entreprise qu'avec lui et jamais seuls et sans lui, parce qu'ils ne faisaient rien pour leur propre compte ; ainsi le commencement comme la fin de leurs actions les ramenait à Dieu ; et ils rentraient ainsi dans leur intérieur par les choses mêmes qui les portaient au dehors. Cette habitude de tout prévoir, de tout régler avec Dieu, les tenait dans un état de présence de Dieu habituelle, et quand la pensée de ce qu'ils avaient à faire se présentait à leur esprit dans la prière, elle ne les écartait pas de la pensée de Dieu, seulement leur prière changeait d'objet, mais elle restait toujours prière. Ainsi, je me figure que ce qui pour un autre aurait été distraction était pour eux un renouvellement d'attention, de ferveur et d'union à Dieu.

5° Etudiez-vous à faire ainsi de vos occupations des moyens de vous tenir recueillie en Dieu et unie

à lui dans la prière ; c'est là le grand avantage de votre place. Ce n'est pas une Supérieure qui est dans le cas de se plaindre de ne savoir que dire à Dieu, d'être stérile devant lui. Quelle abondance de choses à lui dire vous fournissent vos soins, vos sollicitudes, vos embarras, l'immensité de choses que vous avez à régler, d'avis à donner, de bien à faire, de mal à empêcher ! Rien de tout cela ne vous est possible sans l'aide de Dieu ; c'est donc par là même un sujet de prières, et le plus noble des sujets de prière que vous puissiez adresser à Dieu, et d'autant plus digne d'en être écouté que l'objet vous en est moins personnel, et qu'il intéresse Dieu plus encore que vous.

C'est la première partie de l'Oraison dominicale tout entière : c'est la sanctification du nom de Dieu, l'établissement de son règne, l'accomplissement de sa volonté, que vous lui demandez d'opérer dans le détail des diverses choses que vous avez à régler et que vous repassez dans votre esprit en sa présence ; c'est bien vous assurer la concession de toutes les autres choses que vous avez à demander pour vous-même, puisque Dieu a promis qu'à ceux qui chercheraient premièrement son royaume et sa justice il accorderait tout le reste.

Que de fois dans la journée vous avez occasion de la faire à Dieu, cette sublime prière, et à chaque fois pour un motif sensible, pressant, attachant, et par conséquent qui facilite le moyen de la faire avec attention, désir et ferveur ! Combien l'âme éprouve aussi de confiance, d'aisance, quand elle s'approche de Dieu pour lui parler de ses propres affaires ! Je me place en esprit dans l'antichambre d'un roi, et je vois

passer tous ceux qui y vont faire leur cour ; je lis sur la figure des uns l'embarras, la crainte dont leur âme est agitée, et je me dis : Ceux-là n'ont pas la conscience bien calme, ils craignent de recevoir quelques reproches du roi. Je vois aux autres un air occupé, incertain, flottant entre la crainte et l'espérance ; je conclus qu'ils ont quelque grâce particulière à solliciter, et qu'ils ne sont pas bien assurés d'obtenir. J'en aperçois d'autres portant un portefeuille sous leur bras, s'avancer avec calme, confiance, aisance, vers l'appartement du roi, et j'en conclus que ceux-là vont au roi pour l'entretenir de ses propres affaires et non des leurs, qu'ils seront bienvenus et accueillis comme des personnes occupées de ses intérêts et de sa gloire. Je me dis encore : Ce sont bien ceux-là qui sont assurés d'avoir part aux faveurs du souverain. C'est donc de vous que je parle ici, ma Mère. Voilà votre situation comparée à celle de vos Sœurs ; sachez bien l'apprécier et en connaître tous les avantages afin d'en jouir. Si quelquefois elle vous fait éprouver des fatigues et des peines, voyez-en l'immense compensation dans l'inestimable faveur d'être admise si souvent à l'audience du Roi des rois pour traiter avec lui de ce qui l'intéresse. En considérant ce précieux avantage, peut-on être rebutée par les contraintes et les sollicitudes et désirer d'avoir moins à s'en occuper pour servir Dieu et avec Dieu ?

V.

Avis à une Sœur.

Je crois connaître et juger votre position mieux que vous, ma chère Sœur, et la voici : Dieu a la bonté de vous faire connaître ce qu'il désire de vous, dans l'ordre de vos offices dans la maison ; les défauts que vous pouvez avoir à corriger, les vertus que vous avez à y pratiquer, tout cela exige de la peine, et surtout beaucoup de patience envers vous-même. Tous ces efforts, cette constance dans les peines qu'il faut prendre, cette persévérance à marcher toujours vers le but qu'on se propose à travers les chutes dont tant de pas sont encore marqués, sont bien rebutants, bien effrayants pour l'imagination, et le trouble qu'ils lui causent, quand elle saisit toutes ces choses, met le comble à vos maux et rend votre situation insupportable. Alors quel parti prendre et de quel côté se tourner ? car on ne peut pas tenir dans la situation où l'on est. Abandonnera-t-on tout travail, tout effort, et laissera-t-on aller les choses comme elle pourront ? Non, sans doute, cette idée de lâcheté et d'abandon ne se présentera pas à quelqu'un que la grâce de Dieu soutient cependant, et que Dieu veut forcer à entrer dans ses voies. Dira-t-on : Il faut que j'entre dans les voies de Dieu et que je supporte tout pour cela, que je me plie, que je me façonne, que je me fasse à tout ? Oh ! non ! on ne viendra pas tout de suite à ce beau parti, puisque c'est précisément la pensée de ce travail qui

nous accable ; on tâchera de trouver un parti mitoyen, qui, sans nous détourner de Dieu en apparence, nous écartera de la peine que nous ressentons, et du travail fatigant et décourageant auquel nous avons à nous livrer. On embrasse avec empressement ce parti mitoyen, on y pense, on l'embellit de tout le produit de son imagination, on en excite le goût en soi, et l'on finit par croire que c'est le véritable état qui nous convient, sans s'apercevoir que foncièrement ce n'est qu'une vocation de lâcheté et de découragement.

Vous êtes forcée, ma chère Sœur, vous êtes forcée par la grande bonté de Dieu envers vous, qui vous met entièrement, comme l'on dit, au pied du mur, ne vous laissant qu'un seul parti à prendre, celui de vous aimer, de vous encourager dans votre saint état, dans votre office, les regardant comme le chemin que Dieu vous ouvre pour aller à lui. Vous êtes sûr que celui-là vous y conduira, puisque c'est Dieu qui vous y a placée. Pourriez-vous en dire autant de celui que vous vous ouvririez vous-même, ou que vous vous feriez ouvrir à force de dire : « Je ne peux pas marcher sur le chemin où l'on m'a mise ; il faut m'en ôter ! » Les peines ne viendraient-elles pas vous y trouver et n'amèneraient-elles pas le découragement ? Encore une fois, vous êtes forcée à acquérir les vertus d'une Maîtresse des Novices ; il n'y a de sûreté pour vous que là. J'ai la consolation de vous dire, et vous l'entendrez en en rendant grâces à Dieu : vous n'avez pas tout à faire pour acquérir ces vertus ; la miséricorde de Dieu n'a pas permis que vous ayez perdu toutes les grâces qu'il vous a faites jusqu'ici. Ne perdez pas maintenant celles de constance, de géné-

rosité, de confiance en lui, que déjà il a placées en vous. Eloignez de vous la pensée que toutes les fautes de vos élèves sont les vôtres, et lors même que cela serait, est-ce que toute voie vous serait fermée pour en obtenir de Dieu le pardon, pour obtenir des grâces, pour tout espérer ? Autoriseriez-vous en pareil cas le découragement dans quelqu'un ? Ce que vous avez à faire, ma chère Sœur, c'est : 1° de vous mettre en garde contre votre imagination. Lorsque vous apercevez qu'une idée, surtout en fait de crainte, vous affecte et vous frappe vivement, qu'elle occasionne une sorte de terreur qui trouble, qui quelquefois, au lieu de vous porter à une œuvre bonne et utile, vous en détourne par la prétendue impossibilité d'y arriver qu'elle vous présente, alors n'hésitez pas le moins du monde de reconnaître là un travail d'imagination, par conséquent un fantôme, une illusion, un rien, qu'il faut impitoyablement mépriser. Dieu, sa grâce, n'y sont pour rien, leur action est plus douce ; la crainte que la grâce inspire est mêlée de confiance ; elle nous soutient à mesure qu'elle nous effraie ; elle nous porte à travailler, à agir ; elle nous éclaire et nous met toujours à même de juger sainement le parti que nous avons à prendre.

2° Lorsqu'une de vos Novices vient vous dire : « Ma Sœur, je ne peux pas, j'essaie et je tombe toujours ; je ne parviendrai jamais à me corriger de ce défaut, » vous lui dites : « Non, sans doute, vous n'y parviendrez pas tandis que vous croirez la chose impossible, vous ne la tenterez même pas sérieusement, personne de censé n'essaie ce qu'il sait ne pas pouvoir faire. Mais est-il bien vrai que cette chose vous soit impos-

sible avec le secours de la grâce ? D'abord Dieu, qui la commande, n'exige rien d'impossible ; et puis ne confondez-vous pas la difficulté avec l'impossibilité ? N'est-ce pas la peine qui vous décourage, l'assujétissement, la contrainte, cette vigilance soutenue qui captive l'attention, qui ôte à l'imagination une liberté qui fait son bonheur, plutôt qu'une impossibilité réelle ? Ne prenez-vous point le change aussi sur le but que vous vous proposez ? Vous ressentez toujours la même opposition au bien, la même peine pour l'opérer, la force des mêmes inclinations, et quoique vous les ayez contenues pendant quelque temps, quoique vous ayez déjà fait bien des résistances, vous ressentez toujours les mêmes penchants et la même difficulté, et vous en concluez que vous avez donc travaillé en vain. Oui, vous avez travaillé en vain si vous vous êtes proposé de détruire le vieil homme et de donner la mort à tous les penchants de la nature : c'est bien là une chose impossible. Mais si vous avez résisté quelquefois à leurs efforts, vous n'avez pas travaillé en vain. Toutes ces résistances ont valu à Dieu la gloire de ce triomphe et à vous le mérite ; de même, si vous vous êtes proposé de ne jamais être infidèle à aucune de vos résolutions, et que vous ayez eu pour plan déterminé une fidélité sans exception quelconque, il est clair que la première faute vous a fait manquer votre objet tout entier, et que comme vous n'êtes pas impeccable, vous ferez encore très probablement d'autres fautes ; que, par conséquent, c'est à peu près tenter l'impossible que de prétendre à une exactitude exempte de toutes fautes quelconques.

Mais si vous vous proposez de tendre à la perfection selon la mesure de grâces que Dieu vous donnera, une faute que vous viendrez à commettre, un relâchement dans lequel vous serez tombée, une peine dont vous vous serez affectée, tout cela vous empêchera-t-il de parvenir à la perfection à laquelle Dieu vous appelle ? Non, sans doute ; s'il en était autrement, à la première faute, il faudrait tout quitter. Une faute n'opère donc pas une impossibilité ; par conséquent, on ne peut jamais dire : J'ai fait une faute, j'ai manqué à une de mes résolutions, j'ai été lâche dans telle circonstance ; donc je suis hors d'état de pouvoir jamais correspondre aux desseins de Dieu sur moi. Y aurait-il bien des saints s'ils eussent raisonné de la sorte ? Croyez-vous que, dès qu'ils se donnèrent à Dieu, il ne ressentirent plus les obstacles de notre nature corrompue et perverse ?

Pour moi, je ne le crois pas. Ce que je crois, c'est qu'ils trouvaient dans leurs fautes mêmes, non un motif de découragement, mais, au contraire, un motif de travailler avec plus d'ardeur, de constance, de fidélité, et qu'ils y trouvaient un moyen de perfection et un surcroît de mérites.

N'ayez donc pas la prétention d'être parfaite au premier moment ; procédez-y simplement, humblement, vous disant à vous-même, lorsqu'une faute succède à quelques jours de fidélité : Eh ! n'est-ce pas déjà quelque chose pour une créature aussi faible que moi d'avoir été fidèle à Dieu pendant deux jours ? Oh je vais me relever de la chute que j'ai faite, et Dieu, qui a bien voulu me laisser passer deux jours dans cette fidélité, aura encore pitié de moi et m'aidera à

me soutenir davantage, et je ferai avec son secours quelque chose de plus par amour pour lui. Ne comptez-vous non plus pour rien le bien que vous avez fait pendant ces deux jours, et le mal que vous avez évité? Quand vous n'auriez évité et que dans la suite vous n'éviteriez qu'une seule offense à Dieu, cela ne vaudrait-il pas déjà toute la peine qu'il vous en a coûté et qu'il vous en coûtera? On ne fait peut-être pas assez d'attention à ce mérite-là ; on est bien occupé de soi dans sa dévotion, on est absorbé dans la pensée de son salut et de son bonheur éternel. Excellente pensée assurément, mais qui ne doit pas affaiblir celle de Dieu qui souffre d'une offense et qui est glorifié de l'effort que nous faisons pour la lui éviter.

3° Ce grand préambule semblerait être une préparation à des choses bien difficiles, bien pénibles, bien crucifiantes ; et cependant je ne crois pas avoir rien dans ce genre à vous proposer ; la seule exhortation que je crois être dans le cas de vous faire et de vous dire, est celle-ci : Soyez un peu plus patiente, plus douce, plus charitable envers vos Novices, qu'elles voient toujours en vous l'exemple des leçons que vous leur donnez à cet égard. Tout cela, à la vérité, exige de vous un peu plus de renoncement à vous-même. Dieu vous a donné les talents nécessaires pour parler à vos Novices, mais il vous a laissé un peu à vous-même le soin de leur servir de modèle, en accompagnant toujours vos paroles du ton de la bonté et de la charité. Or, pour que cela soit, prenez pour règle de ne pas leur faire de remontrances particulières quand vous vous sentez un peu mécontente, que vous éprouvez un peu d'humeur, un peu d'impatience. Vous

vous satisferiez en les exprimant, et tout ce qui en résulterait, ce serait de faire penser à celles à qui vous parleriez que vous êtes fâchée, que vous avez un peu d'humeur, que vous êtes difficile ; et voilà précisément ce qu'il faut qu'elles ne voient jamais. Ne leur faites pas de remontrances non plus lorsque vous les voyez tristes, chagrines, inquiètes. Si vous leur dites quelques mots, que ce soit des mots de douceur, de consolation, d'amitié. Quand leur tête est pleine, vos avis n'y entreraient pas, ils joncheraient davantage toutes les idées qui y sont et les tourmenteraient inutilement. N'exigez pas alors qu'elles s'ouvrent à vous ; bornez-vous à leur en faire naître le désir par vos procédés affectueux. Si elles ne le font pas, restez-en là pour le moment, bien que vous ayez à souffrir de leur humeur. Vous les aiderez bien plus par les grâces que leur vaudra cette souffrance supportée pour l'amour d'elles ; il y a de bons livres qui parlent de la correction fraternelle, lisez-les.

Retenez bien ces deux mots : supporter, endurer ; deux qualités plus essentielles encore pour celle qui est chargée de former les autres que le talent de leur bien parler. Elles ne peuvent pas être parfaites promptement ; on ne parvient pas ainsi, hélas ! nous ne le savons que trop. Soyons indulgents : excusons, aidons, patientons. Celui qui sera bien connu pour agir ainsi aura bien de l'avantage, fera beaucoup et de bon ouvrage. Cela exige, je l'avoue, bien du renoncement. Vous voudriez quitter votre office. Mais dites-moi, ma chère Sœur, parviendriez-vous mieux à acquérir ce renoncement, vertu qui vous est toujours nécessaire comme Religieuse quand vous auriez un puissant

motif et une nécessité de moins de l'acquérir, quand vous auriez moins d'intérêt à vous renoncer ?

Remarquez-le bien : lorsque vous voudriez être déchargée de votre office, c'est parce qu'il vous pèse sous le point de vue des vertus parfaites et excellentes qu'il exige ; c'est parce qu'il vous fait apercevoir que vous avez à acquérir de ce côté, c'est parce qu'il vous met fréquemment dans les occasions de les pratiquer. Dans un autre état, dans un autre office, vous ne seriez pas plus renoncée que vous ne l'êtes, vous n'auriez pas plus de vertus, mais vous vous en apercevriez moins. Et vous croyez que vous y feriez mieux votre salut, et que vous vous y prépareriez mieux à la mort ! Illusion, ma chère Sœur, pure illusion ! Vous êtes dans la vraie voie ; reconnaissez-le en répandant des larmes de reconnaissance envers Dieu, qui a daigné vous mettre dans la voie où il est nécessaire que vous acquériez les vertus qui vous conduiront sûrement au salut ; vous êtes forcée, ma chère Sœur, par l'amour que Dieu a pour vous ! Il veut que vous soyez une parfaite religieuse, et pour cela il vous a faite Maîtresse des Novices ; privée de ce moyen, croyez-vous que vous arriveriez mieux à la fin ?

Vous avez à faire quelque chose du côté du renoncement ; vous tenez non aux services, aux attentions délicates, aux démonstrations de tendresse, de respect, de la part de vos Novices ; cela vous fatiguerait, cela n'est ni dans votre genre, ni dans vos goûts, ni dans votre caractère ; l'éloignement pour tout cela est naturel en vous et n'est pas encore le renoncement religieux. « Mais, ne remarquez-vous pas un manque d'égard, de considération, de confiance, de

reconnaissance? Ne remarquez-vous pas que telle jeune Sœur qui vient d'entrer ne m'a encore rien dit, que ses parents n'ont fait aucune avance envers moi? C'est cependant moi qui dois faire de cette jeune fille une Religieuse Hospitalière! » Vos procédés envers elle ne se sentent-ils pas un peu de la sécheresse de ceux que l'on a eus envers vous? La traiterez-vous comme si elle était venue se livrer à vous et se mettre sous votre protection? Oh! sans doute, je crois que vous la traiterez de même, et que l'œuvre de Dieu n'en souffrira pas! Toutefois les sentiments que vous éprouvez vous avertissent que si vous cessiez de veiller sur vous-même, vous seriez bien prêts d'agir pour et selon vos goûts naturels.

Vous vous êtes aperçue que vous aimiez un peu moins votre compagne d'office que vous ne l'aimiez il y a quelque temps. Quelle en est la cause? Est-ce que vous croyez qu'elle est moins aimable aux yeux de Dieu et qu'elle en est moins aimée qu'il y a deux mois? Non, cette idée-là ne vous est pas même venue. Est-ce parce qu'elle n'a pas fait de progrès pendant ce temps, et qu'elle n'est pas plus avancée dans la perfection qu'elle ne l'était? Ce n'est pas encore là la raison. D'ailleurs, elle serait injuste, car nous ne voudrions pas que nos supérieurs nous traitassent de la sorte.

Pourquoi donc? Disons la vérité; parce qu'elle nous est moins agréable à nous-même, parce que nous avons remarqué en elle quelques manques de confiance, d'abandon, de considération, de déférence, de respect, envers nous, notre personne, nous-même; c'est nous précisément qui avons été un peu choqué,

qui avons souffert. Donc nous faisons attention à nous, donc nous nous écoutons, donc nous nous comptons pour quelque chose, donc nous ne sommes pas parfaitement renoncé, donc nous devons bien remercier Dieu de nous avoir mis dans un office qui nous fait connaître ce que nous sommes, et qui nous présente de si puissants motifs pour devenir ce que Dieu veut que nous soyons.

Je finis ; en voilà suffisamment pour une fois... Tout ceci est écrit à la hâte : vous le trouverez peut-être peu clair, peu satisfaisant ; je vous en fais des excuses. Avec plus de loisir, nous parviendrons, une autre fois, probablement, à mieux faire.

VI.

Avis sur l'autorité.

N'oubliez pas que l'autorité dont vous êtes revêtue est une émanation de celle que Jésus a accordée à quelques hommes pour nous conduire dans les voies spirituelles. Or, cette autorité est une charge, non une prérogative ; c'est un service, non une prééminence. Voulez-vous en bien connaître la nature ? Etudiez-en les fonctions dans Jésus-Christ même ; rappelez-vous en particulier ce qui se passa au cénacle : après la cène, fut-ce saint Pierre qui lava les pieds à Notre-Seigneur ? Non, ce fut Jésus-Christ qui lava ceux de saint Pierre. Voilà votre place auprès de vos Sœurs. Oh ! que ce trait de l'Evangile la rend belle ! ayez-le

souvent à l'esprit; il vous défendra contre les illusions du commandement. Est-il possible, en effet, de se prévaloir du droit de commander, de ne pas s'en reconnaître indigne, de ne pas commander avec humilité, lorsqu'on vient à penser que le Fils de Dieu, Dieu lui-même, a toujours servi, a toujours obéi?...

Vos Sœurs vous doivent respect et déférence; mais distinguez soigneusement, dans les manquements auxquels elles pourraient se laisser aller, ceux qui sont contre l'autorité de ceux qui sont contre votre personne. Reprenez les uns, mais avec précaution; quant aux autres, ne laissez jamais apercevoir que vous les avez remarqués. Soyez plus occupée de vos obligations que de vos droits; regardez-vous, ce que vous êtes en effet, comme redevable à tout le monde et particulièrement à vos Sœurs. Elles vous ont confié, soit en vous élevant, soit en venant se placer sous votre conduite, leur vertu, leur mérite, leur santé et en quelque sorte leur salut, tout ce qu'elles ont de plus cher. Vous leur devez le soin et la conservation de tout cela; il faut que vous puissiez dire à Dieu : « Aucune n'a souffert par ma faute ni dans son âme ni dans son corps. » Quand vous allez les visiter dans leurs offices, informez-vous de leurs peines, de leurs fatigues, comme vous vous informez de l'exactitude de leur service. Un mot d'intérêt et de charité adressé à celles qui sont surchargées, qui ont quelque chose à souffrir, dont le cœur est un peu oppressé, les soulagera, empêchera qu'elles ne succombent et ne se laissent trop aller à leur peine et au découragement qui s'ensuivrait. Vous leur conserverez par là la tranquillité de l'esprit, sans laquelle il n'y a point de re-

cueillement ni de sanctification intérieure de ses œuvres.

Portez votre attention sur les récréations. Faites en sorte que les repas commencent assez tôt pour qu'il reste toujours un temps suffisant pour les récréations. Favorisez, en tout ce qui est convenable et qui dépend de vous, ce qui peut les rendre agréables à vos Sœurs. La récréation est un exercice très influent dans une maison religieuse et qui me semble devoir être un objet de soins particuliers pour un supérieur. Nulle part il n'observe mieux les symptômes de santé ou de maladie du corps de la communauté. Les récréations sont à cet égard ce qu'est la transpiration insensible dans le corps humain, qui laisse échapper la surabondance nuisible des humeurs ; si cette transpiration est interceptée et qu'elle ne se fasse pas régulièrement, le corps ne tardera pas à être malade. Combien de petits chagrins se dissipent dans une récréation agréable, qui sans cela seraient restés dans l'âme et y auraient occasionné bien du trouble ! Les récréations sont encore comme le pouls de la communauté ; c'est là, mieux que partout ailleurs, que vous pouvez juger de son état de santé ou de maladie. Si l'on y remarque quelques Sœurs qui soient tristes, silencieuses, se tenant à l'écart, ayant l'air ennuyées ou uniquement occupées à l'ouvrage, la Supérieure doit se dire : « Voilà des âmes malades ; elles ont besoin de moi, je saurai ce qu'elles ont, et avec l'aide de Dieu je les soulagerai. » Pour celles en qui elle remarquera de la gaieté, de l'abandon, de l'épanouissement, une joie même un peu bruyante, qu'elle se gardera bien, du reste, de trou-

bler, et dont elle supportera avec bonté la petite importunité, ne l'arrêtant que dans le seul cas où il en pourrait résulter quelque mésédification, pour celles-là, dis-je, on peut les regarder comme possédant leur âme en paix, et la Supérieure peut en goûter avec sécurité le contentement.

Ce que j'ai lu dans un excellent auteur sur les qualités de la vigilance que nous devons exercer sur nous-même, me semble convenir également à celle que l'autorité qui vous est confiée vous fait un devoir d'exercer sur les autres. Cet exercice ne se doit point faire d'une manière dure, désagréable, rebutante ou vétilleuse ; ce qui rendrait bientôt insupportable l'autorité tout autant que la vigilance... Imitiez le gouverneur d'un jeune prince : il ne prend point envers son élève des airs de hauteur ; il ne l'épie pas avec rudesse ; il lui rappelle ce qu'il est, ce qu'il doit à son rang ; il le félicite, il l'encourage quand il fait bien ; d'un coup d'œil il le rappelle lorsqu'il s'échappe : une douceur polie, une fermeté exacte, le font aimer et craindre tout à la fois. C'est ainsi que vous devez en agir avec vous-même et avec les autres, pour ne jamais rebuter ni les autres ni vous-mêmes et vous animer mutuellement à la perfection que demande l'honneur insigne que vous avez d'être les Epouses de Jésus-Christ, et vous, en particulier, d'être le guide, la conductrice de ces Epouses.

VII.

Avis à une Supérieure.

Ce que j'ai plus particulièrement à vous recommander, ma Mère, c'est de modérer et de ne faire qu'avec prudence et sagesse les retours sur vous-même auxquels vous vous livrez souvent, dans l'intention de mieux connaître vos dispositions à l'égard de Dieu et notamment celles que vous apportez à la confession. Ce qui pourrait être avantageux à une autre ne vous convient pas à vous-même. Une imagination vive, qui se frappe aisément, est en vous la faculté dominante ; elle est la première qui s'empare des sujets que vous soumettez à vos réflexions ; son propre est de s'exagérer les choses et d'y chercher des émotions, et les plus tristes sont ordinairement celles qu'elle préfère, parce qu'elles sont plus fortes, parce qu'elles nous affectent davantage. C'est une singulière misère en nous que cette industrieuse faculté de nous tourmenter et cette sorte de pente qui nous entraîne à chercher des jouissances dans les plus pénibles affections de l'âme ; enfin cela existe. Livrez-vous donc sobrement, et seulement dans les moments où vous n'êtes point tentée du côté de la confiance en Dieu, aux examens et aux retours sur vous-même, jusqu'à ce que vous soyez venue à bout d'ôter ce travail à l'imagination, à qui il n'appartient pas, pour le rendre à la conscience, mais à une conscience calme et confiante, à qui il appartient, et qui saura

en tirer pour résultat non du trouble et de chagrinantes inquiétudes, mais des pratiques sages et utiles.

Occupez-vous de l'action extérieure que vous faites, et laissez là l'analyse des dispositions intérieures qui l'accompagnent ; j'ai vu quelquefois que, tout en venant vous confesser, vous n'étiez pas rassurée sur l'intention que vous aviez de le faire, et bien plus fréquemment encore sur la contrition que vous y apportiez. A quoi sert de discourir à part soi sur l'existence de l'intention que l'on a de faire une chose quand on la fait librement et avec une pleine connaissance, sans volonté de feindre ou dissimuler ? Croyez-vous, par exemple, que si vous commettiez une mauvaise action avec la même intention et la même volonté que celles qui vous conduisent au saint tribunal, vous pourriez vous excuser cette faute à défaut d'intention et de volonté ? Non, sans doute, vous vous regarderiez sans hésiter et avec raison comme coupable. En vous préparant à la confession, vous vous êtes excitée à la contrition selon la mesure des grâces que Dieu vous en a données et vous lui avez demandé de l'accroître en vous ; c'est bien sincèrement que vous regrettez de l'avoir offensé. Tenez-vous-en là : autrement vous sortiriez des bornes de la confiance par laquelle Dieu veut que nous l'honorions. Si vous vous travaillez l'esprit au point de vouloir sentir au dedans de vous l'existence réelle de la contrition, et si après la confession vous vous livrez encore à ce pénible travail pour savoir si vous l'avez ressentie dans votre préparation, il semblerait que vous ne comptez pas assez sur la miséricorde de Dieu

ou que vous voulez tout voir par vous-même. Toutes les fois qu'on se dit : « Si je pouvais rappeler le passé et me trouver dans la circonstance où j'ai manqué à mon devoir, je me tiendrais plus ferme, je ne ferais pas, je ne dirais pas, je n'omettrais pas ce que j'ai fait, dit ou omis ; » c'est assez pour fonder la confiance. Espérez que ces dispositions, et les prières que vous y avez ajoutées, ont été reçues et écoutées de Dieu ; confiez-vous en lui et abandonnez-vous entièrement à sa miséricorde.

Au sortir du confessionnal, remerciez Dieu comme vous le pourrez ; renouvelez, s'il vous en donne la grâce, les actes de contrition et de bon propos, et toujours les actes de confiance en lui ; bornez-vous là et que ce soit une action terminée. Ce qui servira encore à nourrir votre confiance sur le point que nous traitons, ce sera la grande exactitude à faire votre pénitence, ne la différez jamais par négligence. Si elle est de nature à pouvoir être faite immédiatement au sortir du confessionnal, faites-la ; car quand on se punit, on acquiert la preuve qu'on se repent. Si, voulant vous rendre compte à vous-même de tous les sentiments, de toutes les dispositions intérieures que vous avez pu éprouver, vous examinez scrupuleusement à part vous leur nature, leur durée, leur intensité, vous allez convertir en froide discussion, en une sorte d'analyse, en une forme de calcul, ce qui n'est en soi qu'un sentiment, qu'un acte moral qui est simple, et qui ne peut ni se diviser, ni se partager, ni trop être soumis à l'exactitude du raisonnement et produire une clarté qui frappe et dont on ne puisse douter. Peut-être cette contrition, que vous

avez éprouvée très réellement, n'existe-t-elle plus de manière à vous frapper et à se faire reconnaître dans le moment où vous l'examinez ; peut-être l'avez-vous eue sans vous en être sensiblement aperçue ; car Dieu n'est pas obligé de nous donner toujours la conscience de nos dispositions intérieures.

Evitez donc ces retours pénibles , ces fatigantes réflexions, qui vous exposent à tant de vaines inquiétudes, à tant de chagrins illusoires, qui souvent vous obsèdent et vous distraient en enlevant à la gloire de Dieu, à l'avantage du prochain, au soin de votre perfection, le temps que vous y consacreriez avec fruit si vous aviez l'esprit plus calme. Lorsque dans les choses qui regardent le salut (et qui, à raison de ce grand intérêt, sont si propres à nous frapper vivement) l'évidence nous manque , la confiance nous reste toujours ; Dieu nous a donné celle-ci pour suppléer à l'autre. Il en a ordonné ainsi parce qu'il est plus honoré de notre confiance que de notre certitude. Il est si doux pour nous de lui rendre cet honneur !

Voici encore un autre sujet de vos peines habituelles. Lorsque vous parlez soit pour consulter, soit pour ouvrir votre cœur à une compagne prudente et choisie, pour le soulager d'une peine qui le fatigue et qu'il ne peut porter seul , il est rare que quelques retours d'idées ne vous fassent douter de la légitimité de votre action et ne troublent votre confiance ; il est bien important de le former à cet égard, d'abord pour ne pas faire de fautes formelles là où il n'y en a pas de réelles ; en second lieu, pour éviter les troubles, les inquiétudes, le découragement, suite ordinaire de ces erreurs ; surtout quand on a, comme vous l'avez, à

redouter l'influence de l'imagination, erreurs qui en entraînent d'autres, car quand le découragement nous gagne, tout souffre, tout languit en nous ; les exercices de piété sont sans goût, et il est difficile qu'alors on ne les néglige pas , ou du moins qu'on en tire quelque profit ; l'amertume qu'on a dans le cœur se répand sur tout, même sur les consolations. On ressemble à un malade qui a les humeurs en mouvement, et qui ne peut profiter de la nourriture qu'il prend ; celle-ci l'incommode , les mets qu'il trouvait les meilleurs lorsqu'il se portait bien lui répugnent, les liqueurs les plus douces ne font que lui faire sentir encore d'avantage l'amertume des humeurs dont sa bouche est chargée. Efforçons-nous de sortir de cet état.

Persuadez-vous qu'en qualité de Supérieure vous pouvez vous choisir un conseil parmi vos Sœurs, comme vous avez dû vous choisir une assistante ; que pour toutes les sollicitudes qui ont pour objet le bien de la communauté, vous pouvez vous aider des lumières de celles qui y ont le même intérêt, sinon comme vous à titre d'office, du moins à titre de charité ; il ne s'agit que de suivre en cela les lois de la prudence, par conséquent : 1° peu de confidentes, 2° bien choisies ; 3° s'assurer, autant que cela est possible , que les ouvertures qu'on leur fera ne seront pas pour elles des sujets de tentations contre la charité ; qu'elles n'en prendront pas occasion de se livrer, je ne dis pas à quelque peine en général (on ne peut apprendre un tort, une inconséquence d'une Sœur sans en être touchée), mais je dis à quelques préventions, ombres, aversions, qui exposent prochainement à des

manquements à la charité ; 4° être plus circonspecte encore si l'on sait que la personne à qui l'on parle a déjà quelques dispositions de mécontentement à l'égard de celle dont on aurait à parler. Hors de ces cas, ne vous inquiétez pas si les ouvertures que vous faites pour forme de consultation nécessitent que vous fassiez connaître la faute que quelqu'un a commise : vous ne blessez pas en cela la charité. Si la personne coupable perd quelque chose dans l'estime de celles à qui vous parlez, qu'elle se l'impute à elle-même ; elle a perdu le droit de la conserver entière, du moment que vous vous êtes imposé l'obligation de chercher un remède au mal qu'elle a commis. Vous pensez bien que ce principe peut souffrir quelques modifications, mais il est vrai en général ; 5° de ne parler de vos peines personnelles que dans l'intention de trouver aide et assistance pour les sanctifier en les portant, et non pour vous en soulager en faisant partager à quelqu'un le mécontentement, l'indisposition, le petit ressentiment que vous auriez conçu contre une personne : il y aurait en cela un mal qui ne serait compensé par aucun bien. Dans ce cas, je vous conseille de vous imposer l'obligation de commencer par vous entretenir du sujet de votre peine avec Dieu, si vous voulez encore avec votre confesseur, avant d'en parler à d'autres ; cette sage précaution fera cesser dans bien des circonstances le besoin des confidences et dans toutes elle vous aidera à les régler. Pour y contribuer encore lorsque vous déchargez votre cœur oppressé par quelque affliction dans celui d'une amie choisie, rappelez-vous le souvenir de notre Sauveur demandant aussi des consolations et de l'assistance

à ses amis, et dans les angoisses de sa douloureuse agonie disant à ses apôtres chéris : « Demeurez et veillez avec moi, car mon âme est triste jusqu'à la mort. » En unissant votre action à celle de notre Sauveur, vous la préserverez de toutes les taches que de petits ressentiments, de petites aigreurs pourraient y imprimer.

Voilà pour les peines qui naissent de vos fonctions de Supérieure ou qui n'affectent que vous individuellement ; mais ce n'est pas le plus grand nombre qui puisse être ainsi rangé dans l'une de ces deux classes. Il est vrai que les peines ne participent pas à l'une et à l'autre cause, et que la plupart du temps vous ne vous sentez pas molestée de l'inutilité de vos soins, ou que vous êtes contrariée ou censurée dans l'accomplissement de vos devoirs de Supérieure ; la personne et la qualité se touchent de si près qu'ordinairement ce qui nous affecte sur un point, nous affecte aussi sur l'autre. Comment se conduire alors ? Le voici :

1° Prenez quelques moments pour laisser passer la petite humeur que l'on vous aura donnée par un procédé peu obligeant ; attendez pour parler et vous plaindre que le calme soit un peu rétabli en vous, et que vous soyez un peu débarrassée de ce qui vous affecte personnellement.

2° Quand même vous sentiriez encore qu'en parlant de ce procédé, l'humeur se réveille un peu, n'importe, vous pouvez continuer en tâchant de renoncer autant que vous le pourrez au motif personnel qui vous revient en pensée, pour ne voir que celui qui vous conduit à un bien. Cette précaution que vous aurez prise en différant de parler pour évi-

ter l'influence de ce motif personnel, vous rassurera contre le doute et la crainte que vous auriez d'avoir agi trop naturellement et humainement.

3° Efforcez-vous de vous conserver dans une plus grande égalité d'humeur en parlant à vos Sœurs. Je vous ai vue parfois leur adresser des remontrances tout à fait amicales et charitables, et d'autres fois parler aux mêmes personnes avec un ton élevé, qui annonçait un mécontentement chagrin. D'où vient cela ? C'est que dans le premier cas il n'y avait rien de personnel qui vous inspirât ; par conséquent le motif du bien faisait tout. Dans le second au contraire, ce motif était dominé, surpassé par celui qui vous touchait ; l'ennui, le mécontentement, l'humeur, qui vous affectaient personnellement, prévalaient et parlaient. Surveillez-vous donc plus soigneusement quand il s'agira des personnes avec lesquelles vous ne sympathisez guère ; ce plus ou moins de sympathie n'est pas en soi une faute ; nous ne sommes pas absolument libres à l'égard de ce sentiment, mais nous pouvons, nous devons en contenir l'effet. Soyez sur vos gardes quand il est question de certaines personnes, soit pour ne pas prendre légèrement et en mauvaise part ce qu'elles pourraient faire ou dire, ou ce que l'on rapporte d'elles ; soit pour parler vous-même avec réserve. Que la charité, s'il se peut, opère une prévention en leur faveur qui combatte la prévention contraire qu'inspire la nature. Lorsque vous êtes dans le cas de rendre compte des choses qui les regardent, figurez-vous que vous n'êtes que le rapporteur passif de l'affaire et non l'accusateur ; que votre but est d'éclairer la personne

à qui vous parlez, et d'en être éclairée à votre tour, et non de maîtriser son jugement et de l'amener à toute force à être de votre avis ; le devoir ne vous y oblige pas, et ce ne serait par conséquent pas le motif du devoir, mais le motif de ce qui vous est personnel qui vous y porterait. Observez-vous pareillement quand vous avez à juger une personne vers laquelle vous êtes portée d'inclination particulière, de qui vous recevez les procédés en meilleure part que d'une autre. En général, que tout sentiment qui nous flatte ou nous repousse, nous soit un avis de nous tenir sur nos gardes. Unissons ce mot à celui de vigilance, afin que l'un nous rappelle toujours l'autre ; cette pratique de prudence nous tiendra à l'abri de bien des illusions.

N'oubliez pas que vous ne faites pas vos affaires, mais celles de Dieu : un honnête homme ne détourne pas à son profit les deniers de la personne dont il gère les biens, il n'en fait pas usage pour lui ; si nous nous affections nous-mêmes et personnellement en bien ou en mal des choses qui intéressent Dieu, et que nous procédions en ces choses selon que nous en sommes ainsi affectés, nous userions en quelque sorte du bien de Dieu pour notre propre compte ; ce serait nos affaires que nous ferions, et non celles de Dieu, et quelle perte n'y trouverions-nous pas ? Nous aurions à souffrir seuls, et sans pouvoir aller chercher des consolations auprès de Dieu, de tout le mal que nous n'aurions pu empêcher, de tous les défauts que nous n'aurions pu corriger, de tous les manquements que nous n'aurions pu faire éviter. Et si nous obtenions des succès, ce serait sans pouvoir faire par-

tager à Dieu notre contentement, sans pouvoir le lui offrir, l'en remercier, espérer de sa part quelque récompense pour le travail que nous aurions fait. Le contentement serait bien superficiel, bien léger; il ne remplirait le cœur que d'une certaine fumée, qui, dissipée aussitôt, y laisserait un vide bien triste et bien désolant.

Plaisez-vous à agir toujours pour le compte des intérêts de Dieu ; si une Sœur vous fatigue par ses inconvénients, son défaut de réflexion, le peu d'attention qu'elle donne à vos avis, la manière peu soumise avec laquelle elle les reçoit et y défère, prenez garde de vous impatienter contre elle, vous n'en avez pas le droit; ce n'est pas à vous à qui elle manque, elle ne vous doit rien ; c'est à Dieu, qui ne s'impatiente pas lui-même de nos résistances, comme il nous le montre assez, et qui n'approuverait pas, bien loin de là, que pour ses intérêts mêmes nous nous permissions d'agir d'une manière si opposée à son caractère et à son cœur.

Que de précieuses occasions de vous unir à Dieu vous fournit la place que vous occupez. Elle vous le fait voir en quelque sorte de plus près, et vous met à portée d'acquérir plus facilement des traits de ressemblance avec lui, et de vous faire des titres à ses bontés et à son amour. N'usera-t-il pas de patience envers celle qui l'aura elle-même tant supporté dans les autres ? Ne prendra-t-il pas en main les intérêts de celle qui s'est dévouée aux siens ? Elle aura formé en elle toutes les dimensions de la mesure dont Dieu se servira envers elle.

S'il y a des peines attachées aux fonctions de supé-

rieur, convenons que Dieu les a bien compensées par les avantages qu'il y a réunis. Si les ministres d'Etat font tant de cas de la prérogative, tout astreignante et assujétissante qu'elle est, dont ils jouissent par leur place d'approcher fréquemment la personne du roi, de travailler avec lui, d'être à portée, soit par ce rapprochement, soit par le dévouement qu'ils ont occasion de lui montrer et les services qu'ils lui rendent, d'en recevoir des grâces, combien ne devons-nous pas estimer une place qui nous fait avoir avec Dieu des communications si fréquentes et si intimes ! Il est vrai que ces consolations sont toutes spirituelles et ne se font sentir à nous que par la foi, tandis que les sollicitudes, les peines et les fatigues de l'exercice de notre ministère pèsent réellement sur nous et affectent sensiblement l'âme ! Eh bien ! ranimons notre foi, elle nous apprend que les consolations et les souffrances viennent également de Dieu, que les unes comme les autres sont des manières, quoique différentes, que Dieu emploie pour communiquer avec nous. Par les peines nous allons à Dieu, par les consolations Dieu vient à nous. Ainsi en a-t-il disposé afin qu'il y ait de la réciprocité dans cette sorte de traité de commerce dans lequel il nous fait entrer avec lui ; si tout était consolations, Dieu seul ferait les fonds de cette société ; si tout était souffrances, ils ne seraient faits que par nous ; ce ne serait plus une vraie société, car il faut que chacun y mette du sien. Ici vous mettez la peine, la fatigue, l'oubli de vous-même ; Dieu met les grâces, les lumières, les secours, et le profit se partage ; à Dieu la gloire, les services ; à vous des consolations, de grandes espérances dans

ce monde et des récompenses infinies dans l'autre. En total, de grandes peines et de grands avantages, voilà votre partage.

Quand Dieu appela saint Paul à l'apostolat, il lui fit voir en même temps et les grandes choses auxquelles il l'appelait à coopérer, et les grandes tribulations qu'il aurait à supporter. « Je lui ai montré, dit le Seigneur à Ananie en lui envoyant le nouvel apôtre, que je le destinais à porter mon nom devant les Gentils, les rois et les enfants d'Israël, et combien il aurait à souffrir pour moi. » Aussi, dans le temps de la tribulation, saint Paul savait-il s'aider de la révélation que Dieu lui avait faite pour soutenir sa patience et ranimer son courage : « J'ai été établi, disait-il à Timothée, apôtre, prédicateur et maître des nations ; c'est aussi ce qui m'a attiré les maux que je souffre ; mais je ne m'en déconcerte pas, parce que je connais Celui à qui je me suis confié ! »

Oh ! que dirions-nous si l'Apôtre s'était laissé affaiblir sous le poids des épreuves et des tribulations, de tous les genres de souffrances que, dans l'épître aux Corinthiens, il nous dit avoir éprouvées ; s'il se fût livré au découragement, qu'il eût pensé à abandonner l'œuvre de l'apostolat, et qu'il se fût fait illusion au point de regarder ses tribulations comme un obstacle à son salut, et qu'au lieu de s'écrier : « Je ne crains rien, je peux tout avec le secours de Celui qui m'envoie ; » il se fût mis à soupirer après l'état calme et paisible de simple fidèle, qu'il l'eût envisagé comme étant plus sûr pour lui que l'apostolat ! Ce que nous dirions de saint Paul, dans cette supposition, disons-le à nous-mêmes toutes les fois que le

démon tenterait de nous porter au découragement par les contrariétés, les censures, les défauts de succès auxquels Dieu permet que nous soyons en butte, et qu'il nous ferait désirer autre chose ou croire qu'il y aurait une situation plus sûre, plus avantageuse pour nous que celle que Dieu a choisie lui-même.

Lorsque dans vos craintes, dans les tentations de découragement, vous vous raffermissez par les pensées de la foi, par les douceurs de l'espérance, par le dévouement de l'amour, non-seulement vous formez les actes de ces principales vertus, mais elles sont en vous en œuvre et en action ; vous êtes toute foi, espérance et amour ; vous mettez dans votre société de commerce avec Dieu des fonds d'une richesse immense ; Dieu de son côté en mettra-t-il de moindres ? Oh ! non, le même saint Paul nous en assure : « J'abonde de joie, disait-il, au milieu de toutes mes tribulations. » Donnons et Dieu nous donnera ; c'est le moyen de jouir, dans leur plénitude, de tous les avantages que procure un genre quelconque d'apostolat, et votre état en est un.

Je sais qu'il est des moments où toutes consolations semblent s'être retirées de nous, où nous ne sommes frappés que de la vue de nos fautes et de nos manquements, où nous ne voyons que notre impuissance et notre faiblesse. Moments bien pénibles, je ne puis trop en convenir ; que faire alors ? Les supporter par raison si nous ne pouvons plus le faire par sentiment, ne manquer à rien de matériel de nos devoirs, quoique nous ne puissions les animer des affections du cœur, des sentiments de la piété ; prouver à Dieu, en faisant ce qui dépend de nous, que nous ne sommes

pas tout à fait indignes qu'il veuille bien faire un peu pour nous ce qui ne dépend que de lui. Soyons sûrs que Dieu ne nous laissera pas longtemps agir seuls.

Pour abrégér la durée de ce bien pénible abandon, de ces effrois qui s'emparent de vous, et jouir, au contraire, de tous les avantages que vous donne la place où Dieu vous a mise, 1° ne vous trompez pas vous-même, comme cela vous arrive souvent, sur l'idée que vous vous faites de Dieu. Vous la prenez, cette idée de Dieu, dans votre imagination, qui est si vive, si impétueuse, si susceptible de s'alarmer, au lieu de la prendre dans votre cœur : ce n'est pas le bon Dieu que vous vous représentez, ce n'est pas Jésus, le Pontife éternel dont saint Paul nous dit qu'il n'est point tel qu'il ne puisse compatir à nos faiblesses, puisqu'il a éprouvé comme nous toutes sortes de tentations, hormis le péché ; mais vous vous figurez un maître dur et sévère dont tous les serviteurs sont des esclaves qui ne paraissent devant lui qu'en tremblant, qui ne nous emploie que pour le profit qu'il tire de nous, qui ne nous sait gré que des succès, sans égard à nos intentions, à notre faiblesse, à nos peines ; qui ne nous a établie supérieure que pour nous faire être la caution de tous les services qu'il a droit d'attendre de toutes les personnes qui habitent la maison, que pour répondre pour elles, et payer pour leur compte tout ce qu'elles n'auraient pas acquitté elles-mêmes. Quand vous considérez sous un pareil point de vue vos fonctions de supérieure, je ne suis point étonné que vous disiez : « Pourquoi suis-je chargée de toute cette responsabilité ? » Il serait bien plus avantageux pour

moi de n'avoir à répondre que de moi ; cette conséquence est juste, mais le principe d'où vous la tirez ne l'est pas.

Ce n'est pas précisément comme caution, mais comme associée que vous devez vous considérer par rapport à Dieu, il est de part avec vous dans le travail. Or, un associé n'est responsable de son géré à son co-associé qu'autant qu'il malverse sciemment, volontairement, dans la gestion des affaires de la société, ou que, par une négligence coupable, il laisse perdre la fortune commune, ou qu'il la détourne à son profit. Il n'est certainement pas garant de tous les événements qu'il n'a pas pu prévoir ou éviter, ou même auxquels il a pu s'exposer sans témérité. Pourriez-vous croire que Dieu soit plus difficile, plus exigeant, plus prompt à se courroucer que nous ne le serions nous-mêmes ; or, dans le cas dont je viens de parler, vous ne regarderiez pas celui avec qui vous auriez un traité de société comme caution des profits que vous n'auriez pas faits ou des pertes que vous auriez éprouvées, et comme obligé de vous en dédommager,

Toutefois, cette qualité, si honorable, si avantageuse, d'associé de Dieu, exige des soins, de l'attention, de l'exactitude ; d'abord un grand renoncement à soi-même pour ne jamais confondre, ainsi que nous l'avons dit, ses intérêts propres avec ceux de la société. Evitez donc de prendre à ce qu'on vous dit, à ce qui vous arrive, aucun intérêt dont Dieu ne serait pas participant. Consultez-le souvent, soit dans la prière, soit auprès des personnes qui vous le représentent. Ne vous hâtez jamais, ne faites rien par em-

portement, pas même ce qui vous paraît bon. Que vous puissiez toujours vous rassurer après l'événement en disant à Dieu, comme saint Vincent de Paul : « Seigneur, j'ai pris du temps, j'ai prié, j'ai consulté, c'est tout ce que je pouvais faire. » Ce grand saint trouvait en cela sa sûreté ; après avoir agi de la sorte, il était tranquille. Il n'y a cependant point de règle si générale qui n'admette des exceptions ; il y a quelquefois des moments d'inspiration, des idées entraînantes qui nous viennent de Dieu ; on les suit sous sa dictée et sous la sûreté de nos bonnes intentions.

Tâchez que la charité en tout conserve ses droits, c'est le moyen que Dieu ait aussi les siens, et puis toujours, quel que soit l'événement, ne vous troublez jamais. S'il n'est pas heureux, soyez-en affligée, soit, mais ne croyez pas qu'il faille que vous rendiez personnellement à Dieu tout ce dont il est privé par ce défaut de succès ; c'est une perte commune, Dieu la partage avec vous.

Si vous craignez qu'il n'y ait de votre faute, jetez-vous avec repentir et confiance dans les bras de la miséricorde de Dieu ; il vous dit : « Craindriez-vous que je me retirasse pour vous laisser tomber à terre ? Et, sûre de votre pardon, exhortez-vous doucement à mieux faire.

Si l'événement est heureux, jouissez-en avec Dieu ; vous y avez votre part, les profits sont communs. Dieu en retire une portion à raison des secours spirituels et des grâces qui viennent de lui, et votre zèle, vos soins, votre sollicitude, votre bonne volonté, et surtout votre confiance en lui, votre patience, votre

charité, vous donnent droit à en retirer aussi une part.

Etre appelée à entrer ainsi en société de travail avec Dieu, n'est-ce pas un premier appel à entrer aussi avec lui dans une société de bonheur et de gloire éternelle?

VIII.

Avis à une Supérieure.

Sûrement, ma chère Sœur, vous ne considérez pas la conduite de Dieu à votre égard sans éprouver un profond sentiment d'admiration, de regret et de reconnaissance. Ce Dieu vous avait appelée à l'aimer, et vous ne l'avez pas aimé ; dans la maison même qu'il remplit de sa présence, vous n'avez vu que vous ! Il se présentait à vous de toutes parts, et vous sembliez chercher tout autour de vous quelque autre objet qui pût fixer votre affection. Ce Dieu vous poursuivait néanmoins, et dans de fréquentes retraites il vous rappelait les projets qu'il avait conçus sur vous, le désir qu'il avait de posséder votre cœur. Dans ces moments de retraite, vous vous occupiez bien un peu de lui ; quelques idées de vertu, de piété, roulaient encore dans votre esprit ; vous vous prêtiez à écouter ce que l'on vous en disait ; mais il ne fallait ni que Dieu par sa voix intérieure, ni que ceux qui vous dirigeaient par leurs exhortations touchassent à votre cœur ; vous vous répondiez alors à vous-même : « Mon

cœur est à moi... mon cœur est à moi !... » Et vous le réserviez en effet, vous le teniez à la disposition des petits attachements sensibles, des petites affections humaines qui vous rapportaient quelques jouissances dont vous ne vouliez pas vous défaire, et Dieu n'obtenait rien ! Néanmoins, il ne s'est pas rebuté, et, poursuivant toujours une conquête à laquelle il a la bonté d'attacher tant de prix, il attaque maintenant ce cœur rebelle avec de nouvelles armes. Les récompenses, a-t-il dit, que je promets à ceux qui m'aiment, la connaissance que j'ai donnée à ce cœur de moi, de mes désirs, n'ont pu le gagner ; je l'avais créé pour moi, je l'avais rendu susceptible de tendresse, d'attachement, je l'avais fait vif et sensible, je l'avais formé, en un mot, comme pour moi, et j'ai travaillé pour un autre, un autre en a joui. Il faut que je l'attaque encore, mais avec de nouvelles armes. Ce qu'il n'a jamais reçu d'aucune des créatures auxquelles il s'est livré, je vais le lui donner, et quoi ? ma confiance, mon entière confiance ; je vais mettre à sa merci les plus chers intérêts de ma gloire, et je lui ferai dire de ma part : « J'aurais pu charger une autre que vous de défricher, de cultiver cette portion de ma vigne qui depuis si longtemps ne me rapporte rien ; j'aurais pu depuis longues années la faire mettre en valeur ; j'ai attendu, j'ai supporté une longue stérilité, de grandes pertes, parce que je voulais en tenir de vous le dédommagement, et vous devoir la restauration de mon héritage. C'est un moyen que je me réservais de vous donner un témoignage de mon amour et de ma confiance et un moyen d'enlever une bonne fois votre cœur ! »

Ma chère Sœur, je ne dis rien que la foi ne m'autorise à penser et à dire ; ce n'est pas de la mysticité ; ce n'est pas de la piété d'imagination, ce sont les pures et vraies idées que la foi inspire et produit. Oh ! si nous savions user de ce don précieux de Dieu, la foi, si nous savions la rendre vive, active, elle surpasserait tant l'effet que les sens, l'imagination peuvent opérer, elle contribuerait tant à calmer la violence des passions, elle pénétrerait notre cœur et nous ferait goûter toutes ces jouissances de sentiment dont vous ne pouvez vous passer, et d'une manière bien complète, car le sentiment qui a Dieu pour objet est le seul qui puisse remplir et satisfaire le cœur : il tient lieu de tout, il compense tout, il supplée à tout. Le cœur de Dieu est une possession qui ne laisse rien à désirer, et que l'on peut s'assurer de conserver toujours, dont on jouit tout entier sans tourment de jalousie, d'inquiétudes, d'ombrages, de remords ; seul bonheur de la terre comme du ciel, qui assaisonne tous les plaisirs permis, parce qu'il fait qu'on s'y livre comme à un bien que le Dieu qu'on aime a voulu et choisi pour nous. Ils deviennent une jouissance de l'amour, et ils en ont tout le charme, en même temps qu'ils ôtent aux peines et aux croix leur amertume, parce qu'en les supportant pour la gloire de Celui qu'on aime, par la soumission qu'on lui rend, c'est toujours une manière d'aimer, c'est toujours une jouissance de l'amour.

Oh ! heureuse, vous dites-vous, l'âme qui peut aimer ainsi ! Que je voudrais aimer Dieu ainsi ! Et pourquoi ne l'aimeriez-vous pas de la sorte ? Ce désir est déjà une heureuse disposition, il est déjà un

commencement d'amour, que Dieu, qui cherche votre cœur avec une si extrême bonté, ne laissera pas imparfait. Travaillez-y de votre côté, et ce bon désir sera satisfait.

Ce que vous avez à faire, c'est de vivre en présence de Dieu, de vous séparer le moins que vous pourrez de sa pensée. Dieu pense continuellement à vous, et aussi assiduellement, avec autant d'intérêt que si vous étiez sa seule et unique créature. Il est présent à vos pensées, à vos désirs, à vos jugements, à vos sentiments, en un mot à tout ce que vous pensez, dites et faites. Il est près de vous pour lui comme pour vous, pour être toujours à portée de recueillir ce que vous lui offrez et de vous accorder ce que vous lui demandez. En pensant à lui, il vous fera connaître le détail de tous les soins qu'il prend de vous, l'amour qu'il vous porte. Vous verrez que la vigilance de la plus tendre mère sur un fils unique, les délicatesses, les attentions, les prévenances de l'ami (pour ne pas me servir d'une autre expression) le plus vif, le plus dévoué, ne sont que de faibles images de l'ardeur des sentiments de Dieu pour nous.

Plus vous penserez à lui, plus les trésors d'amour que renferme le cœur de notre Sauveur se développeront sous vos yeux et se communiqueront à vous. Les connaître et en jouir, c'est le comble du bonheur.

Or, ma chère Sœur, s'il plaisait à Dieu de vous le faire un peu acheter, le bonheur, d'y mettre un prix, d'exiger de vous quelques efforts, quelques privations, quelques renoncements à vous-même, aux jouissances sensibles, aux affections humaines ; s'il

voulait vous soumettre un peu à l'exercice de la patience, de l'humilité, de la confiance en lui, qui soutient et opère la persévérance, croyez-vous qu'il vous ferait payer trop cher ce bonheur, cette paix de l'âme qui surpasse tout sentiment ? Que n'auriez-vous pas fait autrefois pour posséder exclusivement le cœur d'une personne pour laquelle vous vous seriez passionnée ? Et cependant quel pauvre bonheur que celui qu'on acquiert là ! Oh ! vous allez, je l'espère, transporter en Dieu tout ce désir et ce besoin d'aimer qui vous tourmentent, toute l'ardeur de vos affections, tout le travail, tout le courage qu'ils sont capables de vous inspirer ; et en consignant ici ma confiance, je me flatte de tracer prophétiquement l'histoire de votre nouvelle vie.

Venons à quelques détails :

Vous avez trop agi jusqu'ici par des motifs humains, faisant grand cas de tout ce qui était de convenance, de tout ce qui peut donner aux hommes une bonne idée de votre intelligence, des soins dont vous êtes capable, de votre travail, consultant plus un certain tact humain que les idées de la foi. A présent, sans négliger ce qui peut contenter, édifier les hommes, veillez à ce que ce motif ne se trouve que loin après celui de glorifier, de contenter Dieu. La gloire de Dieu, votre salut, voilà la fin unique, essentielle ; si en allant droit, les hommes sont contents, comme cela arrivera vraisemblablement, tant mieux ; mais ce n'est pas là votre but. S'ils ne le sont pas, c'est un petit, très petit malheur, et bien compensé, car Dieu, en vue de qui vous avez agi, à qui vous aurez donné la préférence, y gagnera da-

avantage, et votre salut s'assurera d'autant plus, par cette privation du contentement des hommes et par l'humilité dans laquelle elle vous tiendra, que ce que vous aurez fait aura été fait plus exclusivement pour Dieu.

Jusqu'ici, vous avez agi pour vous ; vous vous étiez faite le centre auquel vous rapportiez toute chose ; c'est vous qui étiez votre fin, et comme vous la manquiez souvent, cette fin, par le fait de la justice, ou si vous voulez de l'injustice, peu importe, avec laquelle les hommes vous jugeaient, vous étiez dans un état perpétuel de déroute. Le souvenir de ce que vous vous figuriez qu'on pensait de vous remplissait l'intervalle du temps où l'on n'y pensait pas, de manière que votre tête était habituellement démontée ; et l'on ne peut pas être autrement quand on sent qu'on manque sa fin et qu'on perd toutes ses peines. A présent vous avez renoncé à travailler pour votre gloire. Oh ! combien vous vous mettez par là à l'abri de ces violentes passions qui, en vérité, vous rendraient folle ; vous ne vous jugerez plus comparative-ment à vos Sœurs et d'après le code de l'amour-propre ; vous n'ambitionnerez pas une place au-dessus d'elles selon le jugement des hommes : vous vous jugerez d'après vos rapports avec Dieu et avec vos devoirs, et vous n'ambitionnerez un peu sérieusement, un peu vivement, une place que dans le cœur de Dieu. Vous vous rappellerez souvent cette maxime, à laquelle nous avons réduit quelques-uns de nos entretiens : Tout pour Dieu, rien pour moi ; tout selon le cœur de Dieu, rien selon le mien. Ah ! quel désordre c'est de dire non par paroles, mais par

actions : Tout pour moi ! pour Dieu après moi ! Vous avez le sens pour comprendre l'étendue de ce désordre, à présent que Dieu vous a donné le tact de la grâce pour juger et apprécier toute chose.

Actuellement que vous allez aimer Dieu, vous vous délivrerez de tous ces petits attachements dont se remplit si sottement un cœur vide de Dieu. Que de maux ils vous ont faits, et que de chagrins ils ont fait entrer dans le cœur des autres ! Oh ! qu'elles étaient à plaindre ces pauvres compagnes exclues de votre cœur parce qu'une autre en avait pris toute la place ; elles n'avaient plus d'espoir dans votre charité. Si elles faisaient bien, pas un petit mot de consolation et d'encouragement ; si elles manquaient à quelque chose, pas le plus petit droit sur votre amitié pour être supportées, excusées, pas le plus petit égard à leurs bonnes intentions ; point de justice envers elles ; tout était de préférence, rien n'était bien, rien n'était écouté, rien ne vous intéressait que ce qui venait de la personne qui possédait votre cœur, et quelquefois c'était une fille de service.

Que d'inconvénients bien plus graves résulteraient de cette faiblesse dans une maison et avec des Sœurs dont vous êtes chargée et devant Dieu et devant les hommes ! Que deviendrait l'œuvre de Dieu en vos mains ? Oh soyez bien en garde contre un pareil malheur ! Défiez-vous beaucoup de vous-même ! Au moindre petit indice d'attachement particulier, retenez votre cœur, contrariez-le par des marques d'attention, de confiance envers vos autres Sœurs ; faites de même aussi dans les indices de prévention et d'éloignement. Si vous alliez faire naître quelque om-

brage, quelque jalousie, dans le cœur de vos Sœurs, vous perdriez tous vos droits sur elles ; l'estime pour vous, la charité, la confiance, le respect, tout s'altérerait. Vous vous ôteriez vos grands moyens ; que feriez-vous ensuite ?

Mettez-vous grandement aussi en garde contre les rapports. Une supérieure est nécessairement circonvenue et entourée de gens qui, pour leur intérêt, cherchent à la surprendre et à gagner sa confiance. Oh qu'elle doit être circonspecte dans la foi qu'elle ajoute aux rapports qu'on lui fait ! Le défaut d'expérience peut les faire regarder comme une preuve d'attachement et d'intérêt, mais l'expérience les rend suspects de flatterie, et fait qu'on s'en défie. Demandez à Dieu la sagesse et la prudence pour savoir discerner la vérité ; ce fut parmi les dons que Dieu offrit à Salomon celui qu'il choisit. Demandez que votre cœur soit toujours assez dégagé de toutes les petites passions d'attachement, de jalousie, d'amour-propre, pour que la vérité puisse arriver jusqu'à vous.

Quand vous apercevrez quelques petits nuages entre vos Sœurs et vous (et il s'en élèvera), ne laissez pas travailler votre imagination dans l'obscurité qu'ils répandent autour de vous, expliquez-vous franchement, bonnement, amicalement ; il n'y aura aucun nuage qu'une légère explication ne dissipe. Soyez toujours franche avec vos Sœurs, qu'elles ne soient jamais dans le cas de chercher à deviner la cause de quelque mécontentement que vous paraîtriez avoir. Cet avis est court, mais il est grave, méditez-le.

Si vous avez l'air de vous gêner avec elles, vous les

mécontenterez, et elles se gêneront avec vous. Prenez garde de leur témoigner une défiance qui serait de nature à les humilier trop ; si, par exemple, elles vous disent avoir fait une chose que vous leur avez dit de faire, n'allez pas immédiatement, et devant elles, vous en assurer, cela les peinerait, et cette peine serait pour elles une tentation d'humeur, d'impatience, d'amour-propre ; or, c'est un de vos principaux devoirs que de les aider à éviter des fautes et à pratiquer des vertus. Ne soyez pas vétilleuse : si une chose est passablement bien faite, quoiqu'elle ne le soit pas absolument comme vous l'entendiez, passez sur cela, ne fatiguez pas par trop de leçons, trop d'avis, trop d'exigences ; ne faites pas de peine à quelqu'un pour des bagatelles. Si votre Sœur a de la peine, soit parce que son ouvrage ne se trouve pas bien fait, soit pour toute autre raison, n'ayez dans ce moment que des consolations et des encouragements à lui donner ; viendra le moment où vous pourrez lui faire vos charitables représentations.

Pour agir de la sorte, il faut être un peu maître de soi. Tenez-vous donc bien singulièrement en garde contre la vivacité de vos passions ; ce ne sont pas de petits orages qu'elles exciteront en vous, mais bien de fortes tempêtes. A B... leur effet ne se faisait sentir qu'à une petite distance de vous ; à quelques pas on ne s'en ressentait plus, tout restait calme. A S..... il n'en serait pas de même, elles ébranleraient la maison jusque dans ses fondements ; les Sœurs, les malades, les servantes, les administrateurs, tout serait dans l'agitation. Quand donc vous vous sentirez un peu émue, tâchez de ne rien dire ; car, quand

vous avez la tête montée, vous déraisonnez tout à fait. Allez un moment auprès du bon Dieu, non pour vous plaindre de vos maux : quoi ! se plaindre de ce qu'on souffre, devant Jésus-Christ sur la croix, supportant pour nous les horreurs d'un effroyable supplice ! vous ne le ferez plus ; mais allez-y pour vous calmer à la vue des souffrances, des humiliations de notre Sauveur. Là, vous vous direz : « Dieu m'a aimée d'un amour qui ne peut se mesurer que sur la distance qu'il y a entre un Dieu régnant dans le ciel et un Dieu régnant sur la croix : et moi je ne pourrais pas l'aimer de la valeur de quelques moments d'ennui, de la fatigue d'un jour, d'une contrariété, de la peine d'un ouvrage mal fait à recommencer, d'un petit désagrément, d'une courte humiliation ! et encore tandis que ce Dieu s'offre à moi pour être le dédommagement de ma souffrance !

A ces réflexions ou autres semblables, le calme renaîtra : comptez-y. Prévenez aussi la cause de ces tempêtes en modérant vos désirs, en vous dévouant et vous attendant aux peines ; car ces tempêtes sont presque toujours l'effet ou d'un désir contrarié, ou d'une peine imprévue.

En deux mots, ma chère Sœur, si vous vivez pour vous, vous n'aurez jamais ni paix, ni bonheur ; si vous vivez pour Dieu, tout vous tournera en biens et en mérites.

IX.

Avis à une Supérieure sur la charité.

C'est le mot par excellence qui doit sans cesse retentir dans votre cœur. Ce nom est celui de votre état, de votre maison, de la place que vous occupez, de l'autorité que vous avez à y exercer, de toutes vos actions, de toute votre vie ; ce doit être votre nom propre ; vous connaissez le prix de cette éminente et céleste vertu, vous en sentez l'importance, et de plus vous en avez le goût, vous avez la volonté de la pratiquer fidèlement ; je n'ai, à cet égard, qu'à en remercier Dieu avec vous, et à vous féliciter de l'intention bien formelle qu'il a mise en vous de faire assise à vos côtés, sur le siège que vous occupez, la charité.

Administrez, gouvernez, exhortez, reprenez, consolez, agissez, en un mot, et parlez toujours par elle ; toujours elle se présentera pour agir et parler pour vous, elle sera toujours là pour vous inspirer. Quel malheur, quel outrage ce serait de lui imposer silence, en quelque sorte, pour faire parler devant elle et en sa présence la nature, ses inclinations, ses propensions, ses humeurs, ses désirs, ses petites souffrances, ses préjugés, ses préventions. Toutes ces petites passions sont toujours aussi présentes, toujours en action ; elles luttent perpétuellement contre la charité pour tâcher de l'emporter sur elle, et pour tâcher de nous faire illusion, nous séduire, et sous

l'apparence de la charité, nous mettre de leur parti contre la charité elle-même, dont elles prennent la forme et le ton. Sans une grande vigilance combien n'est-on par exposé à venger une petite injure, à servir une petite passion, à céder à une impatience, à prendre un ton amer, sous prétexte de charité, pour rendre service au prochain, pour le porter à la pratique du bien, pour corriger un défaut, pour réformer ou prévenir un abus !

Qu'un moment de réflexion précède toujours ce que vous avez à dire ou à faire, prenez au moins le temps de prononcer à part vous le mot de charité, préparez-vous d'avance à voir, à entendre les choses qui pourraient choquer votre façon de penser, votre caractère, même le désir du bien qui est en vous, de manière à ce que l'impression fâcheuse qu'elles pourraient vous faire ne se manifeste pas, ou plutôt n'éclate pas et ne se fasse pas si promptement remarquer en vous, dès que l'on vous dit et que l'on vous demande une chose déplacée, ce qui vous donne un grand désavantage sur les personnes dont vous avez à régler ou à réformer les idées ou la conduite. Elles croient alors qu'on est mal disposé ou même prévenu contre elles ; leur cœur se ferme, et l'on n'y pénètre pas : écoutez des choses ridicules, inconséquentes, absurdes, sans qu'on puisse s'apercevoir, au premier abord, que vous les jugez telles. L'amour-propre de celle qui vous parle ne sera pas heurté, vos répressions seront reçues, et la charité qui aura précédé ménagera le succès à la démarche du zèle qui suivra.

Chassez comme de mauvaises pensées les idées de

prévention qui se présentent à votre esprit, c'est une bien malheureuse semence que l'homme ennemi jette dans un bon champ, parce qu'il connaît tout l'effet qu'elle peut produire. Trompons son funeste espoir. Si la cause qui produit ces préventions était réduite à ce qu'il y a de réel, ce serait peu de chose ; mais un fonds d'idées, tout léger qu'il est, s'il est nourri, travaillé, échauffé par l'imagination, acquerra un volume qui remplira la tête tout entière.

Que les services de charité que vous avez à rendre à vos Sœurs soient toujours proportionnés au besoin particulier que chacune en a, et jamais dirigés par le goût. Un service de prédilection, une complaisance accordée à l'une, lui plaira, il est vrai, mais déplaira à toutes les autres. Pareillement un air d'ennui, un petit rebut déplaira d'abord à celle qui en sera l'objet et par suite à toutes, quand ce ne serait que par l'effet d'un retour sur soi-même qui fasse dire : Je ne suis pas à l'abri de ce procédé. N'oubliez pas celles qui ont le plus besoin de vos soins, vous les connaissez.

Occupez-vous sagement, c'est-à-dire sans les rendre pusillanimes, du soin de la santé de vos Sœurs ; c'est là un grand moyen d'obtenir leur confiance, et leur confiance est un grand moyen de leur être utile. Quand après avoir lutté contre le mal, une Sœur vous fera enfin connaître qu'elle est malade, que le premier sentiment que vous lui laisserez apercevoir ne soit pas celui de l'ennui, de l'embarras que vous cause le vide qu'elle va laisser et la difficulté de pourvoir à son office, mais que ce soit un sentiment de compassion et de bonté. Nous devons regarder une

indisposition comme une pénitence que le bon Dieu envoie à l'une de nous, et une occasion qu'il fournit aux autres d'exercer la charité en adoucissant cette pénitence ; que serait-ce si on l'aggravait, et si on rendait la pénitence plus dure que le bon Dieu ne l'a décrété ! Faites que toutes celles que Dieu affligera de quelques souffrances, quelques maladies, puissent au moins souffrir et être malades tout à leur aise !

Imitez dans vos rapports avec vos Sœurs Jésus-Christ conversant avec ses apôtres ; il s'était choisi pour compagnons de sa demeure, de sa table, de ses voyages, douze hommes grossiers pour la plupart, sans éducation, sans politesse ; jamais il ne se sépara d'eux, jamais il n'eut ni dédain, ni mépris pour eux, jamais il ne les jugea sur l'air gauche ou la manière revenante qu'ils pouvaient avoir, il vivait avec eux dans une espèce d'égalité, toujours prêt à les servir et recevant leurs moindres services avec bonté. Telle doit être notre conduite avec le prochain ! bonne et simple, mais sans affectation : polie, sans être embarrassante ni pleine de compliments, humble dans ses paroles sans bassesse ni petitesse, reconnaissante comme si rien ne nous était dû ; remplie d'égards et de patience, tâchant de supporter les défauts d'autrui et ne lui donnant rien à supporter des nôtres.

Remplissez vos belles fonctions, toujours animée par le motif de bien servir Dieu et vos Sœurs, vous soutenant dans ce travail contre les fatigues, les ennuis, les rebuts et tout ce qui déplaît à la nature, par la pensée que chaque fois que vous résistez aux im-

pulsions du caractère ou des penchants, afin de mieux servir vos Sœurs, vous faites un acte de charité qui comprend l'amour de Dieu et l'amour du prochain, puisque Dieu y trouve sa gloire et le prochain des mérites. Combien la piété s'accroît et se nourrit des peines, des mortifications, des efforts courageux qu'inspire la charité ! Que de douceurs elle trouve à dire à Dieu : « Mon Dieu, vous ne me refuserez point le cœur de ma Sœur, que je désire gagner pour vous l'offrir ! Vous me donnerez d'opérer la réforme de cet abus, cette perfection de plus que nous pourrions donner à nos œuvres dans la maison ; j'y prendrai tant de soins, tant de patience, tant de constance, tant de charité, je m'y sacrifierai tellement moi-même, que vous m'accorderez d'obtenir cette conquête et le bonheur de vous en faire hommage comme à celui de qui je l'aurai obtenue. »

X.

Avis à une Sœur après une retraite.

C'est une nouvelle et bien grande grâce que le bon Dieu vous fait, de vous avoir inspiré les résolutions que vous venez de prendre ! Il couronne bien parfaitement par là toutes celles qu'il a répandues en vous pendant votre retraite ! C'est là une belle et abondante source de bonheur qu'il vous ouvre, et pour cette vie, et pour la vie à venir.

Attachez-vous à ne rien faire, à ne rien dire, à ne prendre aucune détermination que vous ne puissiez

l'offrir à Dieu ! Vous lui appartenez tellement, que tout ce qui vient de vous, tout le produit de vos facultés intellectuelles, est sa propriété ; vous ne pouvez pas prendre une plus haute idée de vous-même, de votre vocation, de la place où Dieu vous a mise, qu'en reconnaissant ce droit que Dieu a recherché, qu'il a voulu se donner sur tout ce qui vient de vous ! Vous êtes tellement son bien, que vous ne pouvez rien lui ravir de ce qui est de vous, sans commettre une injustice. Que ce titre de propriété de Dieu se présente souvent à vous pour élever, agrandir vos pensées, et empêcher qu'elles ne se traînent trop sur les considérations humaines et sur les choses si petites de la terre !

Habituez-vous, ma chère Sœur, à des entretiens familiers, fréquents, avec Dieu propriétaire de vous-même ! Que ces entretiens ne se bornent pas précisément aux objets généraux de la prière, la louange, l'adoration, la demande ; vous devez ce culte à Dieu sans doute comme chrétienne ; mais, comme sa représentante dans votre communauté, comme ayant sa procuration pour la régir, comme chargée de ses affaires, vous avez à traiter de toutes choses avec lui ; le consulter sur tout, prendre ses ordres, lui parler de tout avec aisance, avec confiance, comme vous parleriez à Mère F..... ou à moi. N'avez-vous pas remarqué en lisant l'ancien Testament combien les patriarches, les prophètes, parlaient simplement, confidemment au Seigneur, et avec quelle bonté le Seigneur leur répondait, et dans l'Evangile, comment les apôtres, les disciples, adressaient des demandes, exposaient leurs doutes, sollicitaient des explications

à Jésus-Christ, et ce ton de bonté, de douceur, d'intérêt avec lequel il leur répondait ? S'il leur faisait quelquefois des reproches, c'était avec ce ton d'amitié qui n'intimide pas, qui attache au contraire.

Pourquoi ne diriez-vous pas aussi tout bonnement au bon Dieu ; « Je suis bien embarrassée dans cette circonstance, je ne sais quel parti prendre ? Approuveriez-vous que je dise ceci, que je fasse cela ? » Le bon Dieu vous le fera connaître, non en parlant à votre oreille, mais en faisant naître un motif dans votre esprit ; alors suivez-le, et ne vous troublez pas. Quelquefois cela ne réussira pas, revenez alors à Dieu, et dites-lui tout bonnement : « Mon Dieu, je n'ai pas réussi, je n'ai rien gagné ; est-ce que je n'aurais pas suivi vos intentions ? J'en serais bien fâchée ; dites-moi ce que vous voulez, et je le ferai. » Quelquefois il vous dira : « Patience, confiance, persévérance ! » et vous lui répondrez, le cœur plein de reconnaissance : « Vous voulez donc, ô mon Dieu, que tout ceci tourne à mon profit, je vous remercie, et je veux tâcher de correspondre à votre amour ; mais, cependant, que votre gloire n'en souffre pas, pourvoyez-y vous-même, et que mes Sœurs, en évitant telle ou telle chose, en faisant ceci ou cela, acquièrent une part à vos bienfaits ! »

C'est là, ma chère Sœur, la bonne et sainte vie intérieure à laquelle le bon Dieu vous appelle. Vous me direz : Mais il faudrait être bien sage pour cela ! Oui, mais ce n'est pas à dire qu'il ne faille ressentir au dedans de soi aucune passion, aucun mauvais penchant, n'avoir aucune idée bizarre ou saugrenue, être incapable, en un mot, de pécher ! non, mais ne

pas aimer le péché, être un peu vigilante, un peu dévouée ; et puis quel plus grand moyen d'être sage que de vivre habituellement, familièrement avec le bon Dieu, et se rapprocher de lui bien souvent, non-seulement pour son propre intérêt, mais pour celui de Dieu lui-même !

Contractez cette heureuse habitude d'entretiens familiers avec Dieu. Que vous avez peu besoin, avec cela, de petits attachements, de l'estime des hommes, de tout ce qui n'est que terrestre et humain !

Que le bon Dieu vous confirme dans vos bonnes résolutions, et qu'il mette, qu'il entretienne sa grâce et sa paix dans votre cœur !

XI.

Lettre à Sœur M.

Avantages de la supériorité.

9 novembre 1816.

Je ne vous écris, ma Mère, que pour vous accuser la réception de votre lettre du 5 ; j'userai donc des pouvoirs que vous me donnez. Dieu veuille-t-il bien perfectionner et rendre dignes de lui les sujets que nous lui présentons pour devenir ses épouses !

Vous recevrez avec cette lettre une que je vous ai écrite depuis quelques jours, et dans laquelle je crois vous parler de toutes nos Sœurs. Convenez, ma bonne Mère, que pour bien former son caractère, apprendre à se faire tout à tous, à conserver son calme malgré

de petites agitations, à être zélé pour les intérêts de Dieu et du prochain, en renonçant à ceux de son caractère, de ses humeurs, de son naturel propre; à aimer ses Sœurs malgré beaucoup de petits ennuis qui viennent d'elles; convenez, ma Mère, que pour parvenir à se perfectionner, c'est une belle place que celle de supérieur, et que l'on peut dire que c'est la même chose de la part de Dieu quand il veut que nous soyons chargés des autres, ou quand il veut que nous devenions parfaits; c'est aussi un grand motif d'encouragement. Que voulez-vous? Vous ne viendrez jamais à bout de donner à Sœur N... un jugement juste, un esprit droit, simple, un caractère facile; elle est bien pénible pour elle-même d'abord et pour les autres.

C'est par la patience que l'Apôtre nous dit de courir au combat dont la victoire doit nous procurer la couronne éternelle; et Dieu merci, vous êtes à bonne école pour vous former à cette précieuse patience; ne vous découragez pas quand vous la sentez manquer un peu intérieurement; on n'en peut jamais avoir un bien grand magasin : c'est comme ces essences précieuses dont une goutte seule se paie si cher, parce qu'elle est le résultat d'une infinité de matières qu'on a employées pour l'en extraire. Saint François de Sales disait qu'il avait travaillé toute sa vie pour en amasser une petite cueillerée au fond de son cœur; aussi il l'a conservait bien; et Mère M..., en bonne pharmacienne spirituelle, fermera dans un bon flacon la petite provision qu'elle fera de cette précieuse essence.

Je persiste à croire, comme je vous le mande dans ma lettre, que Sœur L... fera bien de ne rien dire

dans ses confessions du sujet de sa peine; c'est le moyen, je crois, de la guérir de ce que je ne regarde que comme une terreur panique.

Je fais mon sincère compliment à Sœur E... des grâces que le bon Dieu lui a faites dans sa retraite : veuille-t-il l'aider à en conserver le fruit ! et je l'espère grandement. Le bon Dieu ne vous a pas si bien servies du côté de votre directeur pour ne pas augurer qu'il a de grandes vues de miséricorde sur vous toutes et qu'il vous aime bien.

Bien des choses à toute la communauté et à vous, ma très chère Mère. Tous mes hommages aussi à M^{me} de P... et qui renferment aussi ma juste reconnaissance de toutes ses bontés pour moi.

XII.

A la même.

Fidélité à faire observer la règle malgré les répugnances.

9 février 1813.

Je suis bien en retard avec vous, ma chère Mère, non pas de pensées, car vous êtes souvent l'objet des miennes, mais d'écrits. Je ne sais comment cela se fait ; il me semble que quand je me suis occupé de vous dans mon imagination, que je vous ai parlé, que je vous ai entendue, tout cela s'est passé en réalité, et que je n'ai pas à écrire à quelqu'un avec qui je me suis longtemps entretenu. Au fond le bon Dieu vous éclaire, vous soutient, vous conduit avec tant de soin

lui-même , que nous n'avons à venir près de vous que pour vous féliciter et vous dire : Agissez toujours exactement sous la dictée du bon Dieu. J'ai bien envie de mettre sur son compte les avis qui sont un peu pénibles à suivre, et il ne vous sera pas difficile de croire qu'ils viennent de lui, puisque vous ne manquez pas de les regarder comme bien utiles à son service. Je parle particulièrement du 31. Je sens que cet exercice doit vous coûter, mais quand je n'y verrais que l'avantage pour vous d'un acte de pénitence bien propre à expier toutes les fautes, les négligences qui peuvent vous échapper, j'aurais une raison bien suffisante de persister dans mon avis. Oui, ma chère Mère, cet exercice est comme un bain où toutes les fautes du mois sont lavées ; et je ne vous crois jamais plus pure devant Dieu qu'au sortir de là. D'ailleurs, maintenant que vous en avez déjà un peu l'usage, cette cérémonie doit moins vous coûter. Ne vous apercevez-vous pas aussi un peu, par l'expérience, qu'elle a quelque utilité et qu'il serait au moins bien inconvenant de l'omettre. Le bon Dieu vous a donc mise dans l'heureuse nécessité de faire le bien. Etre nécessité par le bon Dieu à faire le bien, n'est-ce pas là une grâce de prédilection et un puissant motif d'encouragement.

Ce qui en est un aussi, ce sont les consolations par lesquelles Dieu tempère les peines et les sollicitudes de la charge qu'il vous a donnée. Votre communauté va bien, Dieu en tire sa gloire, toutes vos Sœurs font des progrès dans la perfection de leur état ; toutes ne vont pas aussi vite, mais toutes marchent. Je suis bien édifié de la dernière lettre que Sœur E.... m'a

écrite, elle s'y peint avec beaucoup de naturel et de franchise, et le tableau me satisfait beaucoup. J'espère qu'elle entraînera avec elle Sœur B..., dont le pas est plus lent, mais que sa compagne peut, ce me semble, puissamment soutenir et accélérer. Votre Sœur L.... va son petit train, et sûrement mieux là qu'elle n'irait ici. Sœur F... a sa petite imagination qui la fait souvent voyager et qui la tourmente. C'est une grande occasion de mériter que le bon Dieu lui a donnée; elle en souffrira, mais elle ne s'égara pas; elle a trop de bonne foi, dans ses petites idées, et elle écoute avec trop de docilité et d'attention ce qu'on lui dit. En total, ma chère Mère, n'êtes-vous pas bien contente et bien encouragée des bénédictions que le bon Dieu répand sur le champ qu'il vous a donné à cultiver? Ne vous faites pas des croix là où le bon Dieu n'en a pas mis, et voyez toujours à côté de celles qui sont réelles sa bonté, sa protection et les indices si satisfaisants de sa bonne volonté et de son amour.

Bonjour, ma chère Mère, je vous renouvelle, et à toutes nos Sœurs par votre bouche, les assurances bien sincères de ma vive affection et de tout mon dévouement.

J'ai reçu la lettre de Sœur B...

XIII.

A la même.

Une Supérieure doit mettre toute sa confiance non dans les moyens humains, mais en Dieu seul. — Elle doit, malgré sa misère, compter sur la protection de Dieu. — Etre sans inquiétude sur le succès des affaires. — Laisser ce succès entre les mains de Dieu. — User de grande charité à l'égard de ses Sœurs. — Deux points importants de la règle.

Besançon, 26 septembre.

Il faut que vous en preniez votre parti, car je veux aussi vous dire *ma Mère*. Le bon Dieu vous a fait telle, il a voulu que vous fussiez la Mère de vos Sœurs, et M. le doyen a bien raison de vous nommer ainsi ; il est utile pour vos Sœurs qu'elle vous donnent ce nom, et il l'est beaucoup pour vous aussi que vous l'entendiez de leur bouche. Je suis bien assuré que votre amour-propre n'y trouvera pas de jouissance ; mais votre charité y trouvera bien des motifs pour se soutenir et s'animer. Ce nom vous rappelle tout ce que vous êtes pour vos compagnes, et il est aussi pour vous un titre pour compter sur le secours de Dieu et l'implorer. Puisqu'il vous a chargée d'un soin, d'une surveillance, il vous a donné par conséquent les moyens de vous en acquitter. Sur cela vous n'avez aucun doute. Mais... voici l'inquiétant *mais* qui se présente d'abord, mais mériterai-je que Dieu m'éclaire et me dirige?... Mais mes péchés, mes infidélités, ne feront-ils pas que Dieu m'abandonnera et

que mes Sœurs seront privées des secours qu'elles devraient trouver dans celle qui fait les fonctions de Mère ? Ma chère Mère, je ne voudrais pas vous dire que vous pouvez vous laisser aller impunément à toutes les lâchetés, indolences, tiédeurs, penchants, qui ont tant d'attraits pour notre faible nature, et que vous n'en serez pas moins conduite par le bon Dieu dans toutes vos voies, non ; mais aussi quelle idée nous ferions-nous de Dieu si nous venions à croire qu'avec des intentions généralement bonnes, avec un désir habituel et bien formé de procurer sa gloire, il se retirera de nous du moment où quelque chose aura échappé à notre faiblesse ; que le moindre acte qui se ressentira de la misère humaine nous privera de son assistance, et que les regrets que nous ressentirons aussitôt de la faute commise ne nous feront pas rentrer sous sa protection ? Eloignons ces idées. Une Sœur qui vous aurait manqué et qui viendrait vous témoigner son repentir et vous demander pardon, perdrait-elle quelque chose de ses droits à vos sentiments maternels ? Et si elle vous disait : Puis-je encore espérer, ma Mère, que vous prendrez soin de moi ? Oh le beau *oui* que vous prononceriez ; on l'entendrait jusqu'à Besançon ! Entendez de même celui que le bon Dieu prononcera dans votre cœur ; que sa bonté nous le fasse aimer davantage, et qu'en nous faisant craindre, elle fasse que nous le servions avec confiance.

Ne vous exagérez pas non plus les difficultés et les embarras de votre position : il n'y a de vraies difficultés et de vrais embarras que dans les affaires politiques et temporelles. Quand il faut se livrer à des

combinaisons et à des calculs humains pour prévoir les moyens de succès et les obstacles, préparer les uns, éviter les autres, tout tirer de soi, de son intelligence propre, de sa raison, de sa sagesse, trouver en soi toutes les ressources dont on a besoin, c'est là qu'il y a du travail et matière de crainte, d'inquiétude, d'anxiété. Dans les affaires de Dieu on n'est nullement tourmenté de toutes ces choses ; les combinaisons sont toutes faites, on a des principes certains, une marche sûre, et on obtient toujours un succès en les suivant. Bien faire à chaque instant ce que l'on a à faire, sans trop s'occuper de l'avenir, qui est toujours bon quand il est amené par des actions bonnes ; suivre pour chacune les lumières de sa conscience, consulter dans tous les cas difficiles, différer sa détermination sur les choses qui le permettent ; quand on est forcé d'agir sur-le-champ, se recommander à Dieu et prendre le parti qu'on croit le meilleur : voilà, à mon avis, toute la science et le grand savoir-faire de ceux qui traitent les affaires de Dieu et qui n'ont que lui en vue. On obtient toujours un succès, non pas celui que la nature désirerait le plus, qui apporterait le plus de contentement humain ; il peut manquer quelquefois, mais, à son défaut, on en obtient un plus avantageux pour soi, savoir, l'occasion de pratiquer un petit acte de mortification, d'humilité, de faire un petit sacrifice à Dieu. Quand donc on ne craint pas ces petits actes de pénitence, il ne reste rien à craindre. Dieu est également glorifié par une démarche de notre part faite dans de bonnes intentions, et selon la portée des lumières et de la prudence dont il nous a gratifiés, soit qu'elle réussisse, soit qu'elle soit suivie

d'inconvénient. Il n'y a que l'amour-propre qui ait à y perdre ; si une fois nous venons à bout de mépriser ses clameurs, nous sommes au-dessus. On a bien raison de dire qu'il vaut mieux servir Dieu que les hommes ; ne vous proposez que cela, ma chère Mère, mais en envisageant toujours Dieu comme un père plein de bonté, de compassion, d'amour pour nous, ne vous occupant que du présent, ne vivant point dans l'avenir, parce que vous n'avez pas grâce de Dieu pour vivre et agir à une époque autre que celle où vous êtes, et vous verrez que tout se fera bien et s'aplanira devant vous.

Ne faites pas trop de calculs sur les moyens que peuvent vous donner d'être utile à vos Sœurs les divers degrés de confiance que vous croirez qu'elles ont en vous, du moins pour les cas ordinaires ; sans penser à tout cela, faites-leur, chaque fois que votre conscience vous le dira, les représentations que vous croirez leur être utiles, mettez-y bien de l'amitié, de la bonté, de la charité, et vous verrez que Dieu bénira votre zèle, et que la confiance s'accroîtra par là même. Sœur N... ne me dit rien qui me fasse douter de l'utilité dont vous pouvez lui être. Avec son caractère facile et aimable, elle a ses petites idées, auxquelles elle a l'air de tenir. Je la crois déjà un peu corrigée de ce défaut, et sûrement son caractère foncièrement bon, son désir si franc de bien faire, vous aideront beaucoup à l'en corriger davantage. Dans le premier moment ses idées se portent sur les personnes dont elle est séparée, et l'empêchent d'apercevoir les ressources qui sont à portée d'elle. Je serais bien trompé si avant deux mois vous n'aviez pas sur elle

tout l'avantage que vous donnera son entière confiance ; elle m'annonce de grandes dispositions à vous la donner ; agissez déjà avec elle comme si elle était à son plus haut degré. J'ai lu la lettre que Sœur B... a écrite à Sœur F... Elle s'y peint d'une manière si franche ; elle y fait le récit de la faute qu'elle a faite avec une vérité et un naturel que je transporte volontiers aux expressions des regrets qu'elle ajoute en avoir, et des bonnes intentions où elle est. A son caractère un peu difficile se joint un défaut qu'elle a de commun avec Sœur N... : c'est de travailler à leur besogne comme des enfants qui ne prennent pas grand intérêt à la chose, parce qu'elles ne se regardent pas comme chargées d'en répondre et comme travaillant pour leur compte, deux points en elles qui appellent votre sollicitude. J'espère qu'un jour on dira ici, quand on remarquera quelques défauts dans une Novice : Il n'y a qu'à l'envoyer à N... ; elle s'y corrigera, oui, c'est là que Dieu répand ses grâces. Voyez notre Sœur E... ; ce que vous m'en dites et ce que vos Sœurs en mandent me fait bien grand plaisir. Vous-même, ne vous apercevez-vous pas que Dieu vous a ménagé à N..., dans les occupations qu'il vous donne et les grâces qu'il vous fait, un remède aux idées inquiétantes, chagrinantes, tristes, qui vous tourmentaient ici. Je ne vois pas de si heureux commencements sans concevoir bien de l'espérance pour l'avenir.

Je ne vous tourmente pas pour l'accomplissement littéral des avis que je vous ai donnés ; il est subordonné à ce que les circonstances et l'expérience vous indiqueront de faire. Laissons donc là le silence

pour une partie des moments où il est observé à Besançon ; mais je ne peux m'empêcher de demander grâce pour celui qui doit s'observer depuis la fin de la récréation du soir jusqu'après l'oraison du lendemain. Ménagez tout pour que cet exercice se fasse le mieux possible. Dans votre situation il en remplace beaucoup d'autres. Et ce terrible et dernier jour du mois, comment nous en tirerons-nous ? Oh ! qu'il y a de pénibles positions dans la vie ! Tous les jours s'entendre appeler ma Mère ; et puis arriver au 30 ou 31 du mois ! Comment se tirer de là ? Recevoir humblement le nom que Dieu veut qu'on nous donne ; s'en servir pour s'humilier devant lui, pour donner de la ferveur à nos prières, et se rappeler les devoirs qui nous sont imposés, voilà pour l'un : voyons maintenant pour l'autre. Je vais faire Mère M... : Après avoir récité le *Veni, Creator*, je dis : Nous sommes reunies, mes chères Sœurs, au nom de notre règle, qui nous le prescrit, et sous la présence de Dieu, pour examiner entre nous si notre conduite dans cette maison est bien conforme à l'esprit de notre vocation, bien propre à procurer la gloire de Dieu et de notre sanctification, selon la mesure des grâces que nous recevons de lui. Je voudrais que Dieu m'eût donné les talents nécessaires pour vous entretenir de la sainteté de nos devoirs, satisfaire votre piété et vous édifier ; vous savez que je n'ai pas reçu ce don-là du Seigneur. Je me borne donc à vous faire l'humble aveu des fautes que j'ai à me reprocher. (Ici je dis ma coulpe.) A présent, mes chères Sœurs, je vous prie de suppléer à ce que je ne sais pas dire, afin que nous puissions retirer de cet exer-

cice quelque chose d'utile pour la gloire de Dieu et pour nous-mêmes, en nous faisant part de ce que chacune aura observé que nous pourrions faire de mieux, corriger ou éviter dans le service de Dieu et des pauvres. Aidons-nous les unes les autres à nous bien connaître ; rendons-nous ce précieux devoir de charité. Je vous supplie, pour l'amour de Dieu et pour celui que vous voulez bien avoir pour moi, de me dire ce que vous auriez pu remarquer en moi qui ne vous eût pas édifiées, afin que je m'en corrige, que je vous en demande pardon et que j'en obtienne de la miséricorde de Dieu une entière rémission. Et pour commencer à m'acquitter moi-même de ce devoir de charité, voici ce que j'ai cru remarquer : Sœur, ne croyez-vous pas avoir un peu contristé la charité qui habite avec nous, qui nous unit toutes dans telle et telle circonstance, etc. ? Sœur, ne vous apercevez-vous pas que vous pourriez mettre plus d'intérêt, plus d'affection dans les soins que vous rendez, etc. ? Sœur, j'ai cru voir quelqu'un affligé d'un mot que vous lui avez dit, etc. Ne vous semble-t-il pas, ma chère Sœur, que nous pourrions mettre plus de gravité, avoir un ton plus occupé, plus recueilli, plus réfléchi dans notre travail ; plus de patience, plus de condescendance dans nos rapports avec les malades, plus de politesse et d'attention envers les étrangers ; plus de douceur et d'esprit de mortification dans les contrariétés, les besoins, les privations que nous éprouvons, etc., etc., etc. ? Allez, chère Sœur E..., je vous prie de vouloir bien nous faire part de vos observations et de vos réflexions ; ainsi de suite. A présent, mes Sœurs, récitons le *Mi-*

serere pour demander pardon à Dieu de toutes nos fautes; puis le *Salve, Regina*, etc.

Voilà, ma chère Mère, comme je me représente votre petite assemblée du 30 ou 31 : réunies toutes les quatre dans un vrai esprit de charité et d'humilité, toutes occupées uniquement de chercher les moyens de plaire à Dieu et d'assurer auprès de lui le mérite de ses propres œuvres. Il me semble toujours que vous pouvez ainsi vous rendre bien utiles les unes aux autres, vous préparer des secours pour mieux passer le mois suivant et vous perfectionner toutes. Oh ! qu'il est loin de ma pensée qu'aucune de vous manque d'estime pour cet exercice, ou y porte un esprit d'enfantillage, ou quelques prétentions d'amour-propre. Au surplus, en vous parlant de ce point de votre règle, je n'ai pas prétendu me servir d'aucun droit à l'obéissance, ni vous imposer une obligation nouvelle.

Je voudrais pouvoir faire passer dans votre âme toute l'espérance, toute la confiance qui est dans la mienne, et vous connaissez bien combien je vous félicite et je me réjouis de votre position. Je la regarde comme un trait d'un amour de prédilection de Dieu pour vous. Allez simplement et vous irez bien. L'Esprit-Saint a dit : « Celui qui marche simplement, marche en sûreté. » Eh bien ! ce sera là la marche de la bonne Mère de N....., et elle atteindra ses deux grands buts : la gloire de Dieu et sa sanctification.

Quand je vous ai parlé d'empressement, je n'ai pas prétendu combattre un défaut que je vous crusse naturel, mais vous inviter à la patience pour les petites

incommodités dont il vous tarderait de voir délivrées vos Sœurs.

Vous connaissez par expérience ce que l'on aime dans une Supérieure et combien un mot, un geste, une manière, a d'influence à l'égard des Sœurs. Voilà une grande avance que le bon Dieu vous a faite, et un grand avantage qu'il a accordé à vos Sœurs.

Je suis bien reconnaissant du bon souvenir de M. le doyen ; actuellement que vous êtes plus à lui qu'à moi, je n'ose dire que je suis reconnaissant aussi de toute l'amitié et de l'intérêt qu'il vous témoigne. Je vois avec bien de la satisfaction , par la confiance que toutes les Sœurs témoignent avoir en lui , que les espérances que je vous avais données que le bon Dieu vous avait ménagé tous les secours dont vous auriez besoin , se sont réalisées. Offrez-lui mes sincères et respectueuses civilités. Il me tarde qu'il ait quelques motifs de venir à Besançon et que je puisse m'entretenir un peu au long de vous avec lui. Il me tarde aussi que M. de P... passe ici. Sans doute , il prendra des instructions à vue de la maison qui pourront vous être utiles à N....

En voilà bien long, ma chère..., ce ne sera pas ici *ma chère Mère*, mais *ma chère fille*, car j'ai bien pour vous tous les sentiments qui correspondent à ce titre. Je pense bien des fois à vous dans un jour, et particulièrement à sept heures et demie. Je suis toujours près de vous toutes ; vous savez combien vous m'êtes chères. Je veux répondre un mot aux sœurs B... et L..., dont j'ai reçu les lettres. J'attends avec empressement celle que sœur E... se propose de m'é-

crire, et je leur renouvelle à toutes comme à vous les assurances de mon entier dévouement.

Je viens de relire la lettre de Sœur L... pour lui répondre : voici ce qu'elle dit de vous : en parlant de la gaieté de sœur E..., qui souvent la fait rire, elle observe que vous riez aussi avec elle ; et elle le remarque comme un trait de bonté de votre part. Je ne suis pas dans le cas de vous exhorter à être bonne, Dieu vous a donné cette vertu, et la pratique que vous en ferez aidera beaucoup à tous vos moyens. Elle ajoute : « Notre Mère a bien des bontés pour moi ; elle fait ce qu'elle peut pour me mettre dans le bon chemin, pour me consoler et m'encourager, je vais à elle avec confiance. » Vous voyez donc que vous êtes en bon chemin pour lui être utile, et, sans être prophète, je peux bien prédire que vous y arriverez.

XIV.

A la même.

Modérer les désirs et l'empressement. — Aller pas à pas. —
Faire les choses les unes après les autres.

4 septembre 1811.

Vous voilà donc, ma chère Sœur, à la tête de la petite colonie. Vous entrez en fonctions dans des sentiments qui me font bien plaisir et qui me semblent devoir vous assurer infailliblement le secours

du bon Dieu. Nulle confiance en vous et toute confiance en lui ; prévoyance de peines et assurance de son secours pour les porter ; la tête bien dans le nuage en contemplant la variété de choses auxquelles vous avez à pourvoir, et cependant de la présence d'esprit pour les prendre en détail, et faire à un bout ce qui se présentera à vous ; voilà les vraies dispositions pour bien faire, et vous verrez que tout se fera, non sans peine et, par conséquent, non sans mérites. J'espère que vous serez bien secondée et bien secourue par vos bonnes compagnes ; en voyant partir Sœur B... et Sœur L..., j'ai cru revoir le départ de Sœur M... et de Sœur E..., tant elles étaient remplies du même dévouement et de la même bonne volonté. Il est agréable d'avoir à diriger des personnes aussi animées du désir du bien. Union entre vous, confiance réciproque, égards mutuels, grande déférence des trois Sœurs envers celle que Dieu a mise à leur tête ; et dans celle-ci grande attention, grands soins pour aider, soutenir, alléger le poids du travail et les peines qui surviennent dans les autres, et Dieu sera avec toutes et se plaira à tirer sa gloire de vos œuvres.

N'embrassez pas trop de choses à la fois dans votre esprit ; quand l'imagination s'en saisit, elle les grossit, elle nous en fait peur et diminue nos moyens ; on craint que tout ne soit pas fait à propos ; on se tourmente, on se fatigue et on n'avance pas. Ne vous taillez de besogne pour l'ordre et l'arrangement de tous les détails de la maison que celle que vous pouvez faire. Mieux vaut y aller petit à petit. Il est souvent plus commode de se passer encore un moment

de quelque chose qui serait utile et agréable, que de se fatiguer l'esprit et le corps pour l'avoir plus promptement ; mieux vaut employer les forces de la patience que d'user trop de celles de l'esprit. En ne vous proposant jamais qu'un travail proportionné à celles-ci, elles se soutiendront, et vous verrez que tout se fera. Saint Vincent de Paul aimait aussi à modérer l'empressement naturel qui nous porte à désirer que ce qui plaît, ce qui est agréable, soit promptement exécuté ; il aimait à suivre pas à pas la Providence, et disait qu'il ne fallait pas l'enjamber. Vous, ma chère Sœur, qui voulez soumettre bien exactement votre conduite à la direction de Dieu, et que lui-même dirige et dispose de tout en vous, ne vous effrayez pas de tout ce qu'il y a à faire dans un nouvel établissement ; Dieu veut aussi que tout s'y fasse ; il y pourvoira et tout s'y fera ; il n'est question pour vous que de compter sur lui, d'attendre son moment, sans suivre la vivacité des désirs et la promptitude de l'imagination. L'ennui des détails a bien son mérite ; indépendamment de la patience qu'ils font exercer, ils ménagent la grande satisfaction de pouvoir dire, quand tout est fait : « C'est Dieu qui a tout fait, » et comme disait ce bon Saint : « Il n'y a rien ici que Dieu ne l'y ait mis. Rien n'y a été placé par mon goût, mon empressement et mon désir. » Or, comme il y a encore beaucoup de choses à mettre dans cet hôpital, soit par rapport aux effets qui y manquent, soit par rapport à votre manutention, et que tout cela doit y rester après vous, combien ne serait-il pas consolant pour vous toutes de mériter par votre patience, votre confiance en Dieu, la recherche que

vous aurez faite de son bon plaisir en tout, de pouvoir dire à celles qui vous remplaceront : « Nous avons tâché que Dieu ait mis lui-même dans cette maison tout ce que vous y trouvez. » Je ne vous dis pas tout ceci dans l'intention de combattre en vous trop d'empressement; je n'ai aucune raison de le faire. Mais je sais qu'il vous manque encore beaucoup de choses auxquelles vous avez à pourvoir, que par conséquent vous avez besoin de patience; et vous, ma chère Sœur M..., sur qui repose plus particulièrement le soin de tout, de vous faire des motifs pour ne pas vous inquiéter et vous reprocher le défaut des choses et des arrangements qui faciliteraient le service et seraient agréables à toute la communauté.

Vous êtes étonnée de la piété, de la sainteté que respirent les paroles que vous entendez sortir de la bouche des protestants. Vous vous demandez : Comment des sentiments aussi purs, aussi chrétiens, peuvent-ils se trouver dans des cœurs où n'est pas la foi ? Dieu peut-il laisser périr éternellement des âmes qui paraissent si chrétiennement vertueuses ? Questions difficiles et auxquelles vous donnez la meilleure réponse possible en disant : « J'abandonne tout cela au jugement de Dieu. » Oui, abandonnons-lui tout cela, bien sûr qu'il ne laissera aucun bien sans récompense, ni aucune faute sans punition. Nous ne pouvons pas juger, nous autres, jusqu'à quel point ces personnes peuvent être dans la bonne foi, et quel égard le bon Dieu peut y avoir. Elle peut être telle, qu'on puisse les regarder comme étant par vœu et par désir dans la véritable Eglise, lui appartenant et

pouvant par là être sauvées. La foi de désir n'aurait-elle pas les mêmes effets que le baptême de désir, qui, dans le cas d'impossibilité du baptême réel, remet le péché originel ? Tenons-nous-en à notre principe : « Hors le sein de l'Eglise catholique point de salut, » laissant à Dieu à juger ceux qui sont dans le sein de cette Eglise intérieurement sans y être extérieurement; nous ne pouvons prononcer un jugement sûr que sur les enfants validement baptisés dans les sectes hérétiques. Attendez-vous aussi que, pour l'honneur de leur secte, pour se rassurer eux-mêmes, les protestants vous parleront, à vous qui faites profession de pratiquer dans une plus grande perfection la religion catholique, avec un redoublement de piété et de rigorisme.

Il me tarde d'apprendre de vos nouvelles par le retour de nos Mères et de m'instruire un peu à fond de ce qui vous concerne toutes, tant en général qu'en particulier. Je suis si souvent avec vous en pensée, mes chères Sœurs; vous êtes si habituellement près de mon esprit, je vous vois, je vous parle, je vous écoute; je suis tellement auprès de vous, qu'il ne me semble pas que nous soyons réellement séparés, et ce qui me rend l'illusion plus complète, c'est que je suis bien convaincu que vous pensez aussi à moi; et c'est la preuve la plus certaine que nous puissions nous donner de nos sentiments réciproques. Bonjour, ma chère Sœur M...; je finis non parce que c'est samedi et que je vais à l'hôpital, mais parce que je pars demain pour la campagne, où je vais passer une quinzaine. Mes respectueux compliments à M. le doyen. Les choses les plus tendres à nos chères Sœurs;

vous connaissez la sincérité de toutes celles que je vous dis.

XV.

A la même.

Les rapports que les Supérieures doivent avoir avec Dieu dans la prière. — Confiance qu'elles doivent avoir.

Le bon Dieu vous fait bien des grâces, ma chère Mère, je crois pouvoir vous dire ce que l'archange dit à la Sainte Vierge : Le Seigneur est avec vous : *Dominus tecum*. Continuez à marcher dans votre simplicité, votre confiance, votre peu d'estime de vos moyens et de vos talents, et vous serez une preuve de plus que Dieu sait employer tels moyens qu'il lui plaît pour opérer d'excellentes choses. D'après tout ce que vous me dites, je ne crois pas que vous vous égariez dans aucune de vos voies, et tant que vous serez bien convaincue que c'est Dieu qui fait tout en vous et que vous ne vous en prévaudrez pas, vous êtes en sûreté. Continuez donc; soyez toute aux autres, vous êtes alors dans la charité, et quel plus bel asile ! Soyez toute aux autres pour l'amour de Dieu, et tenez-vous bien confiante en lui pour ce qui vous regarde. Dieu fait avec nous cette convention, que si nous nous occupons bien à faire ses affaires, il fera lui-même les nôtres. Je ne doute pas qu'il ne fasse les vôtres, car elles sont évidemment mieux faites que quand vous les faisiez vous-même ; vous éprouvez moins de

tristesse, d'abattement, de découragement que je ne vous en ai vu. Vos craintes sont sages, raisonnables, tempérées par une grande confiance. J'aime bien la manière dont vous vous êtes offerte au bon Dieu, à la rénovation de vos vœux ; c'est ainsi que nous devons nous présenter à lui, reconnaissant qu'il n'y a rien en nous digne de lui que ce qu'il veut bien y mettre lui-même, que tout ce qui est de nous n'est que misère. Offrez-lui toujours, comme étant son bien, la patience avec laquelle vous supporterez, soit les fautes de vos Sœurs, soit les ennuis et les fatigues de votre place, soit vos souffrances corporelles, trois abondantes sources de mérite que le bon Dieu vous a ouvertes, et trois manières de lui dire que vous êtes bien à lui, et qui, si vous veniez à l'oublier, vous le rappelleraient en vous faisant souvenir du besoin que vous avez de lui. Que ce soit toujours le bon Dieu qui parle, qui agisse, qui dispose en vous. Si les emplois auxquels l'autorité est attachée ont des dangers et des charges, ils ont aussi bien des avantages pour nous tenir unis à Dieu. Il permet, sans doute, à tous les chrétiens de lui parler et de s'entretenir avec lui ; mais il paraît qu'il autorise les dépositaires de son autorité à entrer avec lui dans des entretiens plus intimes, plus confidentiels, et j'oserais dire plus familiers. Voyez avec quelle liberté, quelle confiance filiale les anciens guides du peuple juif parlaient à Dieu : « Irai-je à tel endroit, lui disaient-ils ? Livrerai-je bataille à nos ennemis ? M'en rendrez-vous vainqueur ? Voyez les murmures de ce peuple et ses besoins ! Que leur dirai-je ? Comment est-ce que je les apaiserai ? » Véritablement ils parlaient à Dieu

avec la même aisance que deux hommes se seraient parlé entre eux. Or, puisque toute l'Ecriture est faite pour notre instruction, comme dit saint Pierre, je ne doute pas que Dieu n'ait voulu que tous ces traits y fussent consignés, afin que nous connussions jusqu'à quel point Dieu permet à ceux qu'il a établis chefs de s'entretenir, je dirais presque de causer avec lui sur l'exercice de l'autorité qu'il leur a confiée, et d'entrer en sa présence dans tous les détails de leur charge. Il ne leur parle pas, à la vérité, comme il parlait à Moïse, à Josué, mais il leur donne des lumières intérieures, il leur fait naître des pensées, il met dans leur cœur ce qui sert de réponse aux demandes qu'ils lui font, et combien tous ces entretiens, qui semblent n'avoir pour objet que des choses qui nous sont extérieures, nous servent intérieurement à nous-mêmes. Quand on sent qu'à tout instant il faut aller auprès de Dieu, entrer dans le sanctuaire invisible qu'il a dans notre âme, mais où il est bien réellement, pour lui parler et le consulter, combien on a en cela de motifs pour veiller sur soi-même et être toujours en état de parler à Dieu et de mériter d'en recevoir une réponse ! Que cette auguste commission ne nous porte cependant pas à prendre trop d'effroi lorsque nous venons à reconnaître combien nous sommes faibles, combien ce qui est naturel et humain a encore de pouvoir sur nous, et à combien de fautes cela nous entraîne. Hélas ! le bon Dieu le sait bien, et les Moïse eux-mêmes, les David n'étaient pas impeccables. L'essentiel est de se relever promptement : s'il nous est échappé quelque chose que la conscience nous reproche, recourons bien vite à la

bonté paternelle du bon Dieu, offrons-lui notre regret, notre humilité, un renouvellement de résolution, de vigilance, et sachons bien que le bon Dieu est bien prompt à revenir à nous quand nous recourons à lui avec sincérité. Il nous rétablit dans toute la tendresse de son amitié, et le temps qu'un autre mettrait à se déconcerter et se décourager est déjà pour nous un temps de grâce et de faveur. Accordez à votre santé tous les soins et le temps de repos que l'on vous conseille, mais accordez aussi à l'oraison le temps nécessaire, et que vous regardiez bien vous-même comme une de vos plus importantes fonctions.

J'ai lu avec bien de la consolation et de l'édification les lettres de vos Sœurs. Dieu vous protège toutes bien visiblement. Je crois qu'il veut faire quelque chose de vous, et se servir de votre établissement pour quelques grands desseins de miséricorde; il les manifeste déjà d'une manière bien sensible sur votre petite communauté. Je vous avouerai tout franchement que quand j'ai quelques peines, quelque inquiétude, je vais droit à N..., et que je dissipe mes nuages au milieu de vous, Espérons, me dis-je; les bénédictions de Dieu se répandent encore sur la terre. Dieu est toujours avec les siens, il se plaît encore à habiter avec des chrétiens et à se manifester sur eux.

Notre bonne Sœur F... est entrée en retraite hier au soir; puisse-t-elle en sortir aussi saine de corps que d'entendement, ce que je n'espère pas! Elle va bien, mais elle est toujours bien faible, hors d'état encore de reprendre la pharmacie; elle vomit toujours; je crois qu'elle sera patraque tout l'hiver, et

probablement toute sa vie ; mais j'espère, du moins, que le printemps la remettra dans l'état où vous l'avez laissée. Deux ou trois autres encore sont aussi en retraite. « Mon Dieu, et nous autres quand est-ce que nous y serons ? » Autant vaut que j'écrive cela et que vous le lisiez que de le dire de vous-mêmes, car toujours le diriez-vous et en *quatuor*. Eh bien ! mes chères Sœurs, vous irez, comme vous faites toute chose, selon le bon plaisir de Dieu, que vous cherchez seul. Il ne vous appelle pas maintenant à lever les bras sur la montagne, vous n'y feriez rien, il vous appelle à combattre dans la plaine ! Courage donc, vous vaincrez, parce que c'est la volonté de Dieu, et vous êtes toutes très disposées à ne vouloir que cela et à n'avoir de confiance qu'en cela.

Bonjour, ma chère Mère, j'aurai soin de voir Sœur d'A... plus souvent. Recevez l'assurance bien sincère de tous mes sentiments, et présentez à M. le doyen mes respectueuses civilités.

Je crois que c'est Sœur L... qui, dans une de ses lettres, dit un mot de l'assistance de quelques personnes de la ville à la rénovation de vos vœux, et de l'édification qu'elle a paru produire en elles. Faites-nous part des particularités qui peuvent avoir eu lieu à cet égard.

XVI.

A MÈRE F.

Avis sur quelques articles du règlement.

Nîmes, 8 mars 1826.

Le bon Dieu vous appelle donc encore une fois, ma chère et bien chère Mère, à gouverner la maison, à diriger ses Epouses, à veiller au soin de ses pauvres. Voilà de belles commissions, de grands titres à votre reconnaissance et à votre confiance. Je suis bien sûr que vous avez reçu cette commission de Dieu avec bien de l'humilité et avec bien de la foi, et qu'elle ne vous a pas permis d'hésiter de croire aux puissants secours que le bon Dieu vous a préparés d'avance. Point de pusillanimité ni de présomption ; croyez aux grâces de vocation et confiez-vous-y. Je ne sais si je vous l'ai dit quelquefois, mais ce n'était pas avec une aussi vive conviction que je pourrais le faire, aujourd'hui que je l'ai tant éprouvé. Il ne s'agit que de bien disposer son âme à les recevoir, et alors on les voit, on les sent venir au besoin. Le bon Dieu vous a donné une imagination vive, une intelligence qui vous représente clairement les objets, un jugement juste quand il s'agit des autres ; pour nous-mêmes, Dieu ne nous a pas fait si clairvoyants, parce qu'il nous destine tous à être conduits. Usez de ces dons, mais précautionnez-vous contre les dangers que, tout bons qu'ils sont, ils peuvent cependant

amener, comme de nous faire abonder dans notre sens, de soutenir notre opinion avec trop d'insistance, de nous prévenir contre ceux qui nous résistent et qui ne pensent pas comme nous, de croire qu'on les a prévenus eux-mêmes, que nous n'avons pas leur confiance, qu'ils sont influencés par tel ou telle. De là les petits dépités dans lesquels on dit : Eh bien ! je ne lui dirai plus rien ; il est inutile que je parle, on ne m'écoute pas.

Quand on se laisse remplir de ces idées, on ne cherche pas à examiner s'il y a quelques raisons, quelque vérité dans ce qu'on nous dit, tant on est persuadé qu'on a raison soi-même et que les autres se trompent ou sont trompés ; puis on se console de la peine qu'on éprouve dans cette contradiction en la regardant comme une épreuve ; quelquefois même cette manière de voir nous trompe d'une manière fâcheuse dans les circonstances où on nous dirait une vérité utile et que nous travestirions tout bonnement en épreuve. Défions-nous de nos lumières, ma bonne Mère, croyons volontiers que, malgré ce que nous regardons comme évidence, quelqu'un peut avoir raison contre nous, et cherchons avec simplicité et bonne foi à le connaître. Quelquefois on fait beaucoup par un acte de défiance de soi-même ; lorsqu'il devient un acte d'humilité, il plaît à Dieu et attire sa protection. En toutes choses ayez une patience douce, calme, tranquille, qui ne vous laisse sentir aucune irritation, ou du moins qui la calme. Parlons beaucoup à Dieu des choses que nous désirons et qui nous affectent ; parlons-en aux hommes, mais par devoir et, s'il est possible, jamais pour se satisfaire, car en

parlant par ce motif, on s'échauffe la tête. Je crois qu'il y a bien de la réforme à faire dans votre maison, mais ne vous annoncez pas comme une réformatrice ; louez ce qui est bien, excusez ce qui ne l'est pas et réformez-le douement et petit à petit ; chargez-vous du noviciat ; Sœur L... pourra vous aider, mais sans titre. Je vais vous rappeler encore quelques observations que nous avons faites autrefois, et que je crois importantes. Soyez bien ponctuelle aux heures du règlement : quand le premier coup de la cloche se fait entendre lorsque vous parlez, à moins qu'il n'y aille de la vie de quelqu'un, taisez-vous et partez ; cette ponctualité aura bien plus d'effet que tout ce que vous pourriez dire. C'était pour les intérêts de Dieu que vous parliez, c'est pour ses intérêts que vous vous taisez ; soyez sûre que Dieu alors prendra la parole et qu'il dira au cœur de cette personne, et avec bien plus d'effet, ce que vous n'avez pas achevé. Quittez pareillement toute autre occupation, à moins d'un grand dommage, et pour l'éviter, calculez votre temps. En n'observant pas cela, vous vous privez d'une grande consolation, qui est de ne pouvoir pas dire : « C'est pour Dieu que je parle et que j'agis, » et vous courez risque qu'il ne bénisse ni ce que vous dites ni ce que vous faites. Tâchez d'être toujours la première aux exercices. Je sais que cela n'est pas toujours possible, mais souvent je vous ai vue retarder librement. Dès que vous entrez au réfectoire, par exemple, l'heure étant sonnée, commencez à l'instant le *Benedicite* ; cela prolongera un peu les récréations et plaira à la communauté. Ne multipliez pas trop les permissions de parler pendant

le repas, ni les prières avant le souper ; une maison où est établi le noviciat doit avoir plutôt un excès de régularité que de trop dégénérer en vie de famille.

J'avais, dans le temps, témoigné un grand désir de voir observer le silence dans le passage de l'église au réfectoire ; cela me semblait imprimer une forte idée de régularité dans l'esprit des Sœurs ; je n'ai pas joui du succès de mon conseil. Si vous faisiez un peu valoir cet avis, particulièrement par votre exemple, cela me paraîtrait désirable. Mais, ma bonne chère Mère, ce que je vous conseille bien particulièrement, ce que je vous demande en grâce, au nom de Dieu, au nom du plus grand bien de votre maison, après ces noms je n'ose pas ajouter au nom de la confiance que vous m'avez toujours témoignée, je vous en prie, je vous en conjure, pas un mot, un seul mot de conversation après la prière du soir. Rien et absolument rien de ce qu'il sera possible de renvoyer au lendemain. Vous ne tarderez pas, je vous le prédis, à reconnaître combien Dieu bénira cette stricte observance et combien elle sera utile à vous personnellement et à toute la communauté. Il est extrêmement facile à un supérieur de s'aveugler, je le sais par expérience. Or, point d'aveuglement coupable quand on suit une direction ; mais quel danger quand on juge, que l'on agit par soi-même ! Je ne parle pas de quelques avis qu'on a à donner à des Sœurs, surtout s'ils sont graves ; ils font souvent plus d'impression dans le calme et l'obscurité de la nuit qu'à la lumière et au milieu des occupations du jour. En général, soyez sobre de paroles et ne répétez pas ce que vous avez déjà dit. Vous pourriez bien me donner à moi ce der-

nier avis ; ma lettre n'est qu'une redite, malgré cela je vous l'envoie, et je voudrais que vous fissiez tous les mois un petit examen sur ce qu'elle renferme. Je peux me tromper sur ce que je dis, mais je suis sûr de ne pas me tromper sur les intentions. Je vous aime très sincèrement, très ardemment, j'aime votre communauté, et j'ai cru, de bonne foi, acquitter dans cette lettre tout ce que ma tendre et vive amitié m'inspire pour vous, et aussi réparer un peu le délai de mes réponses à vos lettres. Vous croyez bien que les jours de saint Mathias et suivants je n'ai pas oublié, à la messe, la nouvelle Supérieure. Tous les mardis, à huit heures, je dis la messe pour tous mes amis et tous ceux qui prient pour moi. Vous voyez que vous y avez un double droit.

Bonjour, ma bonne et bien chère Mère.

XVII.

A la même.

Il rappelle adroitement à la Supérieure ses devoirs de charité.

16 août 1820.

Je me réjouis bien, ma chère Mère, de ce que la Providence vous a ménagé la bonne et utile visite de Mère F... Cette grâce est un indice de la protection de Dieu sur vous et sur votre maison, de sa volonté que vous soyez toutes de bonnes Religieuses, bien dévouées à son service et capables de tout sacri-

fice, de toute patience, de tout renoncement, de toute persévérance, quand il y va de sa gloire. Vous ne manquerez pas de sentir en vous une bien grande confiance d'être capables de tout cela en voyant que Dieu vous aide à le devenir. On travaille avec courage quand on sent que Dieu est avec nous et qu'il nous aide. Vous avez bien de la bonne volonté ; c'est un peu l'expérience qui vous a manqué ; en tout il faut un noviciat et la leçon du temps. Vous comprenez maintenant que la Supérieure forme sa communauté et en détermine l'esprit. Le proverbe dit : Tel maître, tel serviteur ; et non pas tel serviteur, tel maître. Cette œuvre est bien assujétissante pour une Supérieure : étudier les caractères, les suivre, n'exiger que conformément à ce qu'ils permettent, suivre en tout la grâce, ne pas demander au delà de ce qu'il paraît qu'elle accorde ; ne pas induire en tentation ; disposer les esprits, par la voie de la charité, de la confiance, de la patience, de l'amitié, à recevoir bien ce que l'on veut prescrire ; attendre, condescendre, supporter, tout cela n'entre pas trop dans l'exercice de l'autorité temporelle, mais bien dans celui de l'autorité divine. Ainsi Jésus-Christ, qui en est la source, l'exerçait-il. Un de nos anciens directeurs du séminaire disait : « Je plains une pauvre âme sur laquelle un jeune confesseur, tout chaud des principes de ses cahiers, les étend sur cette âme comme une règle sur des matériaux qu'on peut travailler pour en retrancher tout ce qui dépasse. Servez-vous plutôt d'une courroie, elle se prête ; pourvu qu'on ne la rompe pas, c'est assez. » Je laisse à Mère F... à faire le commentaire de mes idées.

Je ne crois pas que Sœur G... vous convienne ni qu'il soit convenable de l'éloigner du noviciat ; d'un autre côté, on molesterait bien Sœur B... si on lui enlevait Sœur G... Avec un air de simplicité elle est assez fière ; rien ne lui échapperait des petites plaintes, des petits mécontentements qui se passeraient en sa présence. Elle n'est pas comme Sœur R..., qui ne voit rien, absolument rien que son indignité ; elle n'est occupée que de cela. Ne serait-il pas possible de suppléer à une seconde Sœur à la cuisine par une servante ? Au surplus, je raisonne comme un homme sur des choses qui sont tout à fait de la compétence des femmes, et j'ai bien plus de confiance en ce qu'elles détermineront qu'en mes propres idées.

Il est bien vrai que Sœur L... a quelque chose dans la tournure de sa bouche, un trait, une ombre qui ressemble un peu à un signe de dérision ; mais trouvez bon que je me moque un peu de vous d'avoir pris cela pour l'indice d'une pensée, d'un sentiment, d'une affection de l'âme. Allez, allez, il n'y a pas plus de dérision dans Sœur L... qu'il n'y avait de géant dans le moulin à vent de don Quichotte. C'est foncièrement une bonne fille, qui a le défaut des gens bornés, un peu d'entêtement, pas de raisonnement et quelques prétentions ; vous la gagnerez aisément. Si elle veut du maigre pour ses malades, donnez-lui-en ; si elle n'en veut pas, donnez-lui de la viande ; si elle trouve que les portions sont trop petites, faites-les plus grosses. C'est là la courroie qui s'étend, et non la règle de bois qui ne se prête pas. Ensuite, quand on a gagné la confiance par des actes de complaisance,

on ramène doucement, petit à petit, les gens à la raison. Que sont quelques livres de viande de plus au pot pour entretenir la paix et la bonne amitié ? C'est les acheter à bon marché. J'espère, comme vous, que Mère F... vous fera jouir de ses grands biens, que vous vivrez toutes comme de bonnes Sœurs, vous entendant bien, vous aimant bien, vous supportant, vous passant bien des petites choses, tenant toujours ferme à l'esprit de vos règles ; mais laissant quelquefois la lettre, qui tue, surtout quand la charité le demande ; faisant aimer les prescriptions que l'on fait ; si elles ont le ton de la plainte, elles feront du mal ; si elles ont le ton de l'intérêt et de la bonne amitié, on est pris, on ne peut se défendre. C'est bien dans ces sentiments-là que je vous écris, ma chère Mère, et je me flatte de vous convaincre par là, de plus en plus, de mon sincère et affectueux dévouement.

XVIII.

A la même.

Il l'exhorte à maintenir la règle.

26 février 1821.

Je ne me suis pas pressé de vous répondre, ma chère Mère, parce que M. R..., inspecteur de l'Université, aura fait lui-même la réponse à cette jeune dame, qui est sa parente, et qui demandait qu'on approuvât M. C... pour la confesser. M. R... vint chez moi, samedi matin, me demander cette approbation,

en me disant que vous me la demandiez vous-même par une lettre que vous m'aviez écrite. Je répondis que je n'avais pas reçu de lettre de vous, parce qu'en effet je ne l'avais pas encore reçue ; que, d'ailleurs, je ne participais à l'administration du diocèse qu'en assistant au conseil et y donnant mon avis ; que pour l'exécution de ce qui s'y décidait, et pour tous autres actes de grand-vicaire, je ne m'en mêlais d'aucune manière, et que je le priais de s'adresser directement à MM. les vicaires-généraux. Il est vraisemblablement allé près d'eux ; j'ignore absolument ce qu'ils lui auront répondu. Que cela vous mette à votre aise, ma chère Mère, pour refuser toute sollicitation qu'on pourrait vous faire de m'écrire au sujet des affaires du diocèse. Dites qu'on s'adresse à MM. les grands-vicaires, que pour moi, je ne propose et n'exécute rien. Je dis mon avis au conseil sur les questions que l'on met en délibération, et c'est tout. En allant vous voir, je n'exercerai de juridiction directe, immédiate, qu'envers votre communauté, que Monseigneur a commise à mes soins particuliers. Je connais, et tout le conseil archiprêtre aussi, l'extrême pénurie dans laquelle se trouve cette pauvre et bonne ville de S... On y est réduit à deux seuls prêtres qui confessent, et un seul qui prêche ; je ne compte pas M. E..., que j'ai vu ici en passant, et qui me paraît hors de combat. MM. les grands-vicaires vous envoient M. M... Difficilement on trouverait un prêtre qui ait plus de talents pour la chaire, et en même temps plus pieux. Je sais qu'à S... on a été divisé sur ce choix. Je désire, sans en répondre, qu'on en soit content et qu'il s'y tienne. Je suis bien disposé à

vous aller voir, mais je ne crois pas ce voyage possible avant Pâques. Actuellement, bien que j'aïlle et que je vienne, et que je n'interrompe aucune de mes occupations, je ne suis pas entièrement à mon aise ; j'éprouve un peu de ces petites indispositions dont presque personne n'a été exempt ici cet hiver.

Sœur P... est en retraite depuis samedi, je n'ai encore eu avec elle que des conversations comme celles qu'elles a eues avec la Mère. Ce qu'elle se reproche beaucoup, c'est l'humeur, les petites gronderies, un ton de cuisinière, de servante qui grogne, qui crie, qui maussade ; elle se le reproche vivement. Je désire, et j'espère que le fruit de sa retraite, sera de s'en corriger. Vous l'aidez, vous la soutiendrez aussi en cela, vous lui donnerez les leçons et l'exemple d'une politesse religieuse, dont le ton est toujours celui de l'honnêteté, du respect mutuel que vous vous devez toutes les unes les autres, de cette bonté fraternelle que la charité inspire, dont elle rend les actes si aimables et si propres à adoucir les peines, à contenter l'âme et à doubler, tripler ses facultés : qu'on fait de besogne quand l'âme est contente et qu'elle est encouragée ! Je conçois que l'absence de Sœur P... augmente vos sollicitudes et vos occupations ; il en est ainsi, la Supérieure est la servante de toutes. Quand les vicaires sont absents ou malades, il faut que le curé fasse tout l'ouvrage, du moins celui qui ne peut rester à faire ; c'est alors que l'on sent venir à soi le secours de Dieu. Le besoin qu'on en a, fait qu'on y recourt davantage, et l'on se fait une bonne provision de mérites. Sœur P... est venue ici faire sa retraite.

Bien des choses amicales au cher dom B... Autant aussi à ma Mère, à toutes nos Sœurs et à vous tout particulièrement.

Dites bien à M. de L... que le plaisir de le voir entrera pour beaucoup dans mon voyage de S... Offrez-lui mes tendres et sincères salutations.

XIX.

A la même.

Prudence dans la direction des affaires.

15 avril 1817.

Vous vous doutez bien, ma chère Mère, à quel point je partage vos craintes et vos chagrins. La situation de notre petite Sœur m'affecte doublement ; je le suis pour elle et pour vous. La maison aurait trouvé en elle une bonne et bien intelligente Hospitalière ; elle offrait bien des ressources ; nous vous l'avions envoyée dans l'intention de vous procurer d'utiles secours, vous les auriez trouvés en elle. Le bon Dieu le veut, tout est dit, car je crois que nous la perdrons ; les progrès de la maladie sont effrayants, et puis je ne crois pas qu'il y ait dans son physique assez de force, de ressort pour surmonter une maladie bien grave. Hélas ! je ne croyais pas, lorsque je lui mettais une couronne sur la tête, il y a si peu de jours, que c'était déjà la couronne éternelle ; la première a été bientôt changée contre la seconde. Nous

croyions en faire une Hospitalière, et Dieu en faisait une sainte. C'est sa volonté qui doit prévaloir toujours ; nous l'avions formée pour lui ; il a voulu se hâter d'en jouir, et tous les préparatifs de sa profession auront été des préparatifs à son entrée dans le ciel ; certes elle n'est pas à plaindre. Que c'est à bien peu de chose que tient notre vie ! Nous avons cru vous envoyer cette jeune professe bien saine et bien portante ; elle croyait l'être également, et elle portait, tout en se croyant en santé, le germe d'une mort prochaine. Elle nous fournit encore matière à des consolations, en nous aidant à nous détacher des choses de la terre. Cependant, je reste affligé, cela est un peu permis à un père. Le bon Dieu veut tirer parti de vous, ma chère Sœur, en tout ce en quoi vous devez le servir. Quand vous étiez enfant de famille, vous n'aviez à prendre directement de soucis qu'à l'égard de vous-même ; les intérêts de la famille vous étaient chers sans doute, mais vous n'aviez à vous en occuper qu'indirectement ; actuellement que vous voilà mère de famille, c'est vous qu'ils regardent directement ; Dieu exige de vous une action plus immédiate ; il faut donc, ma chère Mère, que vous éleviez vos pensées, votre courage, votre âme, ou plutôt votre confiance en Dieu et votre soumission à sa volonté, au niveau des affaires qu'il vous donne à traiter et des charges qu'il vous impose. Le moment viendra où vous irez aussi échanger la couronne que je vous ai donnée autrefois contre celle que Dieu vous réserve ; et la circonstance présente nous rappelle ce moment d'une manière qui nous frappe. Eh bien ! portez-la, ma bonne chère Mère, cette couronne, avec foi et

force ; ne vous impatientez pas de toutes les piqûres que les épines dont elle est composée vous font ; portez-la, contente de ressembler par là à votre Epoux, qui n'en a pas porté une plus douce pendant sa vie mortelle. La couronne d'épines est devenue une couronne de gloire, elle est éternelle ; c'est ce que doit être la vôtre.

Je voudrais bien pouvoir aller offrir quelques consolations à notre chère malade, mais il m'est impossible de m'absenter à ce moment. Mon neveu fait sa première communion dimanche, et je le recommande bien à vos prières et à celle de nos Sœurs ; il entre, pour cet effet, en retraite ce soir ; je suis chargé de lui ; je ne peux absolument le quitter dans ce moment-ci, cela le dérouterait, l'étonnerait et lui nuirait trop. Ce ne serait, au surplus, qu'un motif de consolation pour notre Sœur et nullement de nécessité qui me ferait l'aller voir. Dites-lui combien je pense et m'intéresse à elle, que j'ai dit aujourd'hui la messe pour elle. Je pense qu'elle répète bien de tout son cœur au bon Dieu ce qu'elle a dit à sa profession : « Recevez-moi, Seigneur, selon la bonne parole que vous m'avez donnée, et je vivrai ; je vivrai pour vous, sur la terre ou dans le ciel, où il vous plaira, et je ne serai pas confondue dans l'espérance que je mets en vous. »

J'ai reçu hier une lettre de Mère F.... ; son voyage a été heureux, et son séjour là s'annonce sous les meilleurs auspices. Toutes les Sœurs sont dans un contentement parfait des nouvelles dispositions. Sœur F..., qui m'écrit aussi, me le mande. M. le Curé assure également que chacun sera content. Mère F....

me dit que son séjour là sera de trois semaines, et je le conçois. C'est la colonie la plus éloignée ; on n'y va pas comme à S.... ; c'est presque un renouvellement de choses. M. de P.... attendait l'arrivée des Sœurs pour faire une visite générale de l'hôpital. Il faut que Mère F..., qui ne connaissait aucun détail de la maison, s'en mette au fait, pour cela il faut du temps, une besogne aussi importante ne peut pas être étranglée. Agissez par vous-même, ma Mère, et selon la mesure des obligations et des grâces que Dieu vous fait. Je lui en demande pour vous de proportionnées à vos peines et à vos occupations ; croyez bien à tout l'intérêt que j'y prends, et ne m'oubliez pas auprès de toutes nos Sœurs.

XX.

A la même.

Il la reprend de ce qu'elle ne rend pas à Dieu la gloire
du bien qu'elle opère.

27 novembre 1815.

Votre lettre, ma chère Sœur, m'a fait bien grand plaisir. Tout ce que vous me racontez manifeste le soin bien particulier que le bon Dieu prend de vous et les desseins de sa miséricorde à votre égard. Quand vous avez eu la pensée de rendre vos vœux absolus, vous aviez bien l'intention de vous en faire un moyen

pour vous soutenir, mais ce n'était qu'en général que vous envisagiez le secours que vous pourriez en recevoir. Dieu seul connaissait d'avance l'avantage particulier que vous pouviez en tirer dans la circonstance actuelle et l'utilité dont serait un jour pour vous le papier où vous aviez tracé vos saints engagements. C'était d'avance et sans que vous y pensiez vous-même, que Dieu vous préparait un secours pour un besoin que seul il pouvait prévoir. Concluons de là, premièrement; combien vous devez être attentive et docile aux bonnes inspirations du bon Dieu. Quand même nous ne voyons point du tout quel effet notre fidélité à correspondre aux lumières que Dieu nous donne peut produire, quand même nous n'en comprendrions pas l'avantage, cédon's tout de suite, ne résistons pas et ne différons jamais que pour consulter et nous assurer que ce que nous croyons que Dieu nous demande n'est pas illusion de notre part et ne vient pas de notre imagination. Concluons, secondement, que nous devons nous abandonner avec une bien grande confiance à la conduite de Dieu, en nous regardant comme incapables de nous diriger nous-mêmes et de savoir ce qui nous convient. Ne nous étonner de rien de ce qu'il nous demande, mais y céder sans calcul ni raisonnement : que ce soit là une de vos grandes maximes.

Je connais vos bons sentiments, l'horreur que vous avez du mal, le désir que Dieu soit glorifié en vous et par vous dans les autres. Je suis bien le garant que vous n'avez jamais rien dit, pensé ou fait dans une intention contraire : mais, ma chère Sœur, une Religieuse porte en elle une vertu plus parfaite, plus pré-

cieuse, qui touche. ce semble, Dieu plus immédiatement que celle d'un simple laïque, et qui doit être conservée d'une manière plus particulière.

Le ton, le maintien, la circonspection d'une bonne chrétienne, ne suffiraient pas à la dignité d'une Epouse de Jésus-Christ. Il faut qu'ils soient, dans une Religieuse, tout à la fois sévères et doux, qu'ils portent tout à la fois au respect et à la confiance, qu'ils respirent l'humilité, et avec cela le sentiment de la dignité de sa vocation. Rien de trop aisé et de familier, mais rien de gêné et de dur. Ne perdez jamais de vue ce que vous êtes à l'égard de Jésus-Christ. D'abord son Epouse, en second lieu son imitatrice dans sa douceur et sa charité. Alliez ces deux titres, et la conduite qui montrera l'un et l'autre est précisément celle que vous devez tenir.

Combattez avec force le penchant que vous avez à vous occuper de vos Sœurs sous des rapports qui ne vous regardent pas. Tous les petits entretiens particuliers, toutes les petites confidences auxquelles vous êtes portée à vous prêter, n'ont pas en vous un mauvais principe : c'est une charité mal entendue qui vous y conduit ; c'est le désir de les soulager, la peine de les voir tristes, qui vous portent à les entendre. Mais considérez que vous ne pouvez leur donner que des secours humains, selon que la raison seule et la nature vous les offrent à vous-même. Dieu n'y est pour rien, il ne vous donne pas des grâces pour opérer des choses qu'il vous défend ; aussi le résultat de tout cela, loin de tendre à devenir et à rendre les autres meilleurs, opère plus souvent de petites peines, de petits chagrins, et donne lieu à des jugements où

la charité n'a rien à gagner. Ce n'est pas qu'il soit interdit de donner un bon avis en passant, et qu'il ne puisse être utile quand on ne fait rien par une voie que le bon Dieu désapprouve. Mais le meilleur avis est toujours de renvoyer aux Supérieurs, comme aussi d'y aller toujours soi-même.

Ne croyez pas, ma chère Sœur, qu'il faille une nécessité absolue pour se communiquer et s'ouvrir à une Supérieure. Dieu attache et grâces et mérites à cette action en elle-même, quel qu'en soit l'objet ; cette confiance, cette ouverture est déjà une vertu. Ne la considérez pas comme on la considérerait dans le monde, où l'on dirait que c'est une inutilité, une petitesse ; en religion on la considère comme une vertu de votre état. Et puis ne jugez pas vous-même ce qui peut être grave ou léger. Quelquefois une bagatelle devient quelque chose par l'effet du travail de l'imagination, lorsqu'elle y est arrêtée ; elle donne au moins quelques inquiétudes qui distraient dans la prière. Ne vous laissez pas aller surtout à cette petite fantaisie de croire que vous ne pouvez pas vous confesser ; on n'est pas toujours également bien disposé, je le sais ; mais on peut toujours faire un peu d'examen, et plus aisément encore dire ce que l'on a reconnu. Je sais bien qu'à la place de M. V...., je ne vous permettrai pas de communier dans les cas où je ne verrais pas un obstacle que vous ne puissiez vaincre à vous confesser, et, tout sévère que cela serait, je suis sûr que vous me remerciez de ne pas avoir laissé de petits caprices devenir maîtres de vous, parce que je suis bien convaincu de l'excellence de vos intentions, de toute la sincérité de vos

bons désirs ; avec tout cela, nous avons tous besoin d'être un peu tenus de près.

Dans tous les cas, évitez le découragement : vous seriez plus coupable qu'un autre de vous y laisser aller, car le bon Dieu vous fait des grâces bien particulières. Lorsque vous venez à découvrir quelques défauts que vous n'aviez pas aperçus en vous, qu'on vous avertit de réformer une chose à laquelle vous n'aviez pas pensé, considérez que c'est un avertissement de Dieu ; que Dieu n'avertit ainsi que ceux qu'il aime, et qu'il veut voir sans taches. Si donc le défaut, ou la faute, font de la peine, le témoignage de la bonté de Dieu que nous présente la connaissance qu'il nous en fait donner, est bien propre à ranimer notre confiance et à nous faire travailler avec courage à nous corriger.

XXI.

A MÈRE R.

Soumission à la volonté de Dieu.

24 novembre.

Vous vous doutez bien, ma chère Mère, de toute la part que j'ai prise à vos peines pendant la maladie et par la mort de Sœur D.... Dieu veut vous apprendre à le servir lui seul, à ne vous attacher et à ne prendre d'intérêt qu'à ce qui le regarde lui seul et en conformité à sa sainte volonté. N'est-ce pas avoir sur vous des vues bien bonnes, bien miséricordieuses, que

de vous former à sanctifier tous les événements, les incidents, les contrariétés que vous éprouvez, puisqu'il vous destine à un état où toutes ces choses sont journalières et composent votre vie. Si on saisissait toutes ces circonstances un peu humainement et que l'on se mît à la merci de ses désirs, de ses empressements, de ses goûts, si justes soient-ils, on serait bien souvent troublé, inquiet, contristé, et cette situation n'est pas favorable à la piété. Vous allez donc, ma chère Mère, savoir tirer un bon parti, instruite par les instructions que Dieu vous donne, de tout ce qui vous arrivera de contrariant, pour donner à Dieu des marques d'une parfaite et constante soumission à sa sainte volonté, et trouver en cela le repos et le calme de votre esprit et bien des mérites.

Toutes ces bonnes dispositions auront accompagné le renouvellement de vos vœux, elles les auront ornés et elles n'en seront devenues que plus vives et plus solides.

Bonjour, ma chère Mère R...., vous savez assez combien je vous suis dévoué.

XXII.

A la même.

Bonté nécessaire à une Supérieure.

Paris, 4 novembre 1817.

J'ai reçu, ma chère petite Mère R..., vos lettres du 23 et du 27 octobre, et avec celle-ci celles de vos

bonnes compagnes. J'ai bien à cœur de n'être pas oublié de mes filles, et je suis bien servi par elles à mon gré lorsque je reçois de leurs nouvelles et qu'elles continuent à m'écrire comme à un père. Si je suis évêque à Nîmes pour vous toutes, je serai toujours père par les sentiments d'affection, d'intérêt, que j'aurai toujours pour chacune de vous. Je voudrais pouvoir répondre à chacune par une grande lettre de trois à quatre pages ; c'est tout au plus encore si elle contiendrait tout ce que je me sentirais porté à leur dire par le désir bien vif de les voir très remplies de l'esprit de leur saint état ; mais une correspondance s'est ouverte déjà entre Nîmes et moi. Je ne peux écrire à la lumière, les jours sont bien courts et bien remplis par des courses et des visites à rendre et à recevoir, il faut donc m'excuser.

Je jouis véritablement du bien que vous me dites de votre communauté, je crois que vous en remerciez le bon Dieu de tout votre cœur, et que, par reconnaissance pour les jours sereins qu'il vous donne, vous supporterez avec douceur et patience les petits nuages qui obscurciront mais légèrement votre beau ciel. Vous vous montrez bonne, cela me fait grand plaisir, et, pour vous parler bien franchement, meilleure encore que je ne l'aurais espéré. La maternité a développé en vous un grand fond de bonté, ne l'arrêtez pas, ma chère Sœur, cet heureux développement d'une des plus belles qualités. Je ne redoute pour vous à cet égard que les petits dépits, les petits mouvements d'impatience quand vous êtes contrariée, et puis les jalousies ; c'est donc ici un vice bien odieux, puisqu'il détruit la plus excellente perfection

de l'homme ; c'est un vice bien malfaisant, car il tourmente horriblement le cœur où il entre. Oh ! que la simplicité, que l'humilité, y répandent de douceur, de jouissances, de contentements ! Pourquoi feriez-vous une revue à la rénovation ? Je n'en vois pas la raison, c'est perdre du temps, attendez votre retraite. Je serai sûrement très aise de vous voir à mon passage à Besançon ; mais, quand sera-ce ? je l'ignore ; peut-être pas avant trois ou quatre mois, et encore si cela nous approche de Pâques, la nécessité de me rendre dans mon diocèse pour ce temps me fera-t-il abrégé beaucoup mon séjour à Besançon. Dieu nous conduit, ma chère Mère, ne perdons pas cela de vue, et nous ne pouvons être mieux conduits qu'en nous laissant aller aux circonstances que nous devons regarder comme les dispositions de sa providence à notre égard ; nous faisons par état profession, vous et moi, de nous y soumettre. Remerciez de ma part Sœur P... du plaisir qu'elle me fait en me disant que vous lui avez permis de dire quelque bien d'elle à Mère F... Je l'invite bien à croître encore dans le dévouement et les mortifications religieuses ; plus on fait dans ce genre, plus on veut faire et plus on a de contentement dans ce qu'on fait.

Qu'est-ce que notre bonne Sœur N... me dit donc dans sa lettre, de confiance qu'elle a dans l'un, qu'elle a moins dans l'autre (des confesseurs) ? Qu'est-ce qui détermine sa confiance ? Sont-ce ses idées, ses goûts, un air, un ton qui revient plus dans l'un que dans l'autre ? Qu'une fille du monde regarde aux yeux, au nez, à la bouche de celui qu'on lui offre pour mari, passe ; mais qu'une Religieuse regarde

autre chose que ce qui lui est présenté par le bon Dieu, que la main qui lui envoie un confesseur, qu'elle soumette à son jugement propre, à ses goûts, à ce qui lui revient le mieux le choix que Dieu fait pour elle, il me semble qu'elle s'expose beaucoup, qu'il n'y a pas de sûreté dans cette conduite, et que, mieux avisée, la chère Sœur N... soumettra son jugement au choix de Dieu. Elle me dit encore, cette chère Sœur, qu'elle a toujours des retours vers B..., mais elle ne pense pas avoir épousé les murailles de l'hôpital Saint-Jacques, au lieu de Jésus-Christ, qui est où elle est et qui l'y veut. Une Religieuse n'est pas comme un chat, qui ne tient qu'à la maison. Oh ! si j'avais été chat, je ne serais pas sorti de chez vous !

Quel sujet d'édification j'ai trouvé dans Sœur T... ! Je suis allé la voir peu de jours après mon arrivée, vous jugez assez que ma visite lui a fait grand plaisir ; quelques jours après j'y suis retourné, et elle m'a appris qu'elle partait le surlendemain pour A... Vous conviendrez que ce départ, au moment où j'arrive, n'avait pas pour elle un grand charme, et cependant elle n'a point fait de représentations, elle ne s'est point engrignée, point plainte. « Dieu veut de moi, m'a-t-elle dit, de grands sacrifices, que sa sainte volonté soit faite. » Elle a ressenti de la peine, je peux dire beaucoup, mais sa douce résignation n'a rien fait perdre à Dieu de toute la gloire qu'il attendait de son obéissance, et elle en a le mérite tout entier.

J'ai lieu d'espérer, d'après la lettre de Sœur T..., de S..., qu'elle va son petit chemin. Elle a de la peine, son caractère ne se plie pas facilement à tout ce qu'elle désirerait faire pour correspondre aux

grâces de Dieu ; mais patience, qu'elle continue à prendre sur elle-même, à bien s'inoculer les sentiments de douceur, de patience, d'humilité dont elle a reçu le principe de Jésus-Christ même au jour où elle a fait alliance avec lui ; qu'elle ne se rebute pas de la peine, car rien de bien ne nous est facile et naturel aux uns et aux autres. Cette peine est un mérite et un grand mérite, et encore que nous ne parviendrions pas à une grande vertu, comme j'espère cependant qu'avec de la constance notre Sœur T... y parviendra, je crois que la peine que nous aurons prise pour y parvenir nous en tiendra lieu et nous obtiendra miséricorde. Mais quelle mouche a donc piqué cette Sœur, ... si bien qu'elle était, si fervente, si dévouée, si renoncée à elle-même au temps de sa profession ? Je lui dirais volontiers comme saint Paul disait aux Galates : « Qu'est-ce donc qui a obscurci vos idées au point qu'ayant commencé par l'esprit de Dieu, vous soyez retombés sous l'empire de l'esprit de l'homme ? » Du moins cette chute n'a pas occasionné une blessure mortelle, notre chère Sœur s'est relevée et deviendra, je l'espère, plus forte par l'effet de la faiblesse même qu'elle a éprouvée, et cela est naturel, car l'épreuve que l'on a faite de sa faiblesse, de son inconstance, est un grand contre-poids à l'amour-propre, qui accroît encore quand on se compare aux autres qui ne se conservent pas dans l'esprit de simplicité, de soumission, de dépendance, sans user d'un grand courage et d'une forte résolution. Ils s'étaient donc effacés de dessus le marche-pied de l'autel ces deux mots *humilité, obéissance*, que Dieu m'avait sans doute inspiré de lui proposer

comme le sommaire du travail qu'elle avait à faire, mais les voilà rétablis et rétablis pour toujours, et Sœur N... rétablie aussi dans tous ses droits à ma tendresse paternelle.

J'invite bien chère Sœur F... à conserver son âme dans le calme, à se défier beaucoup de toutes ses petites idées, quelque bien même, quelque perfection qu'elles lui présentent, cherchant le bien non dans ses jugements, mais au contraire dans la défiance d'elle-même et le renoncement à ses jugements.

Je suis bien aise que M. B... s'accoutume à S... Comment va sa santé ? J'ai parlé de lui à M^{sr} l'évêque de N..., dont la situation n'est nullement rassurante, il s'intéresse toujours beaucoup à lui ; où en est l'affaire de sa pension ? Offrez-lui mes affectueuses salutations, ainsi qu'à M. E...

Bonjour, ma chère Mère R..., j'espère que vous ne doutez pas de mon sincère attachement.

XXIII.

A la même.

Règles de prudence envers les caractères difficiles.

9 mars.

Je ne me rappelle pas, ma chère Mère, si c'est vous ou moi qui sommes en retard de lettres, mais nous n'y regardons pas de si près. Vous me passez mes retards quand j'en apporte ; quand j'ai un moment de

loisir, en revanche je dois vous le donner. Il me semble, d'après les lettres qu'on m'écrit et ce que j'entends dire à l'hôpital, que les choses vont mieux chez vous, qu'il y a plus de docilité et moins de petites incartades de la part de Sœur N...., du moins que, quand il lui en échappe, elle les sent mieux et revient plus promptement. Je le conclus en particulier d'une lettre qu'elle m'a écrite à l'occasion de ce qu'il lui est arrivé de dire au sujet de la lettre de Sœur D.... : elle sent la justesse des reproches que vous lui en avez faits. Le bon Dieu vous la donne pour aider à vous former à la patience, à la charité en même temps qu'il vous a donnée à elle pour l'aider à réfléchir et à sentir les inconvenances de ses paroles. Gagnez sa confiance par votre bonté et votre charité, afin de lui être utile selon toute l'étendue des vues de Dieu à son égard.

Cette pauvre Sœur N.... n'est pas douée de la faculté de réflexion : pour réfléchir il faut avoir deux idées à la fois pour les rapprocher, les comparer et tirer une conséquence. La pauvre Sœur n'en a qu'une : elle dit, elle la suit. Il y a souvent en cela plus de défaut de capacité que de malice ; vous, ma Mère, vous vous frappez vivement d'une inconvenance, d'une inconséquence que vous apercevez. Cette vivacité empêche aussi d'autres idées de se joindre à celle qui vous émeut et qui vous aideraient cependant à prendre le parti le plus sage et le plus profitable pour vous et pour les autres. Tout cela est plus aisé, j'en conviens, à mettre sur le papier qu'en pratique, mais enfin tendez vers le but tant que vous pourrez, et avec le temps vous y parviendrez.

Bonjour, ma chère Mère, mille choses tendres à toutes les Sœurs.

XXIV.

A la même.

Observations sur la règle.

5 juillet.

Je vous écris, ma chère Mère, sur le bureau de Mère F..., qui m'a communiqué vos lettres. J'y vois, avec bien de la consolation, votre tranquillité au milieu de vos grandes occupations : je ne doute pas que tous vos commettants temporels ne soient contents de vous. Je viens non pas vous rappeler les droits du grand Commettant céleste, que je suis bien sûr que vous n'oubliez pas, mais vous féliciter de tout le bien qu'il vous met à même de faire, de tout le parti qu'il veut tirer de vous pour sa propre gloire, et de ce qu'il vous fait ainsi acquérir beaucoup de titres à ses récompenses : accroissez-les vous-même par l'offrande réitérée que vous lui en ferez, en soutenant votre courage, votre patience, par la pensée de Dieu, qui est témoin de tout, qui vous garde tout. Que cette pensée devienne pour vous une consolation dans vos peines, un repos dans vos fatigues, un rafraîchissement pour votre âme quand le travail, les occupations, les sollicitudes, la molestent un peu. Dieu vous

fait bien des grâces ; j'aime à y voir un peu de contentement de sa part et un désir bien manifeste de faire de vous quelque chose de bon. Il veut qu'au mérite de vos nombreuses occupations vous ajoutiez aussi celui de soutenir avec douceur et fermeté tout à la fois les saintes règles de la maison. Je sens qu'il doit vous en coûter pour vous refuser à des choses qui paraissent aux yeux des séculiers avoir si peu d'inconvénients, comme, par exemple, que Sœur N... passe quelques jours seule chez sa maman. Il est tout simple que les personnes du monde ne saisissent pas l'esprit des règles de la maison à cet égard ; mais, vous et moi, nous avons pu reconnaître plus d'une fois que l'exacte observance de ce point de la règle a prévenu bien des abus. Depuis que je suis attaché à la maison, je ne l'ai jamais vu enfreindre. Ceux qui ont établi vos règlements étaient des hommes bien sages : tant que je serai supérieur de la maison, jamais on n'y manquera ; j'aimerais mieux voir une Sœur la quitter que de voir faire une brèche à la règle. Prévenons les abus, et supportons pour cela tous les petits désagréments et ennuis personnels qui pourraient nous en arriver : nous aurons bien mérité auprès de Dieu et contribué à conserver la congrégation dans l'exactitude de sa discipline et à prévenir le relâchement, ce qui serait un bien autre malheur que la perte d'une Sœur. Nous travaillons pour Dieu, ma chère Mère ; quand il sera content, nous aurons bien lieu de l'être aussi.

Mille tendres choses à toute la communauté. On croit que les affaires de l'Eglise vont être bientôt terminées ; je le souhaite, et surtout qu'elles le soient

avantageusement. Je n'attends rien cependant avant la réunion des Chambres.

Bonjour, ma bonne Mère.

XXV.

A la même.

Il l'engage à compter sur la protection de Dieu. — Devoirs d'une Supérieure.

5 juillet.

Je vous remercie bien, ma chère Mère, et je remercie toutes nos chères Sœurs du bon accueil que vous toutes avez fait à mon portrait et des lettres si aimables que vous m'avez écrites à ce sujet. Une grande consolation pour moi est de recevoir de votre part un témoignage aussi unanime, aussi sincère, d'un retour d'amitié à celle que j'ai pour vous toutes; et pour rendre ce portrait bien ressemblant, ajoutez-y tous les traits qui peuvent peindre le dévouement le plus entier, l'intérêt le plus vif dont je suis bien réellement pénétré pour vous. Qu'il soit aussi pour vous une occasion de me rappeler à votre souvenir dans vos prières et, ce que j'estime tout au moins autant, de me donner une part dans vos bonnes œuvres, dans vos sacrifices, dans tous les actes de bonté, de patience, de support, de charité, de mortification spirituelle, que vous exercez. Si j'avais la dîme sur tous ces bons fruits, je serais bien riche; or, cette

dîme-là n'a pas été supprimée, il est toujours permis de la réclamer, et vous me donnez tous les droits pour l'espérer. Je voudrais pouvoir répondre à toutes nos chères Sœurs P..., L..., C..., P...; je ne le pourrais pour le départ de Sœur T..., mais cela viendra. Je dois les remercier de tout ce qu'elles me disent de bon et d'honnête ; en attendant, acquittez-moi auprès d'elles. Je n'écris pas non plus à Sœur L..., puisque je vais la revoir. Comme Sœur R... n'a pas eu encore un mot de moi, il ne faut pas qu'elle soit la seule, et je tâcherai de porter ce soir à l'hôpital une petite lettre pour elle.

Offrez, je vous prie, à dom B..., mes bien sincères et bien amicales salutations.

Je suis content de Sœur T..., elle a fait sa retraite avec une bonne volonté d'en profiter, elle s'est bien connue, elle a bien mis le doigt et, je l'espère, le remède sur ses plaies. L'égoïsme, les petites jalousies, le ton dur, dédaigneux, peu complaisant, les petits goûts, les fantaisies dans la direction, le ton un peu dissipé, léger avec les laïques, tout a été passé en revue, tout a reçu sa correction, tout a été retranché de la vie future ; puisse rien de tout cela n'y rentrer. Le zèle charitable de dom B..., les soins maternels de mère R... aideront à ce que tous ces petits loups ne rentrent pas dans la vigne du Seigneur.

Je voudrais bien que Mère F... pût aller aussi donner un peu la chasse à ceux qui tenteraient de s'introduire dans votre petit troupeau ; mais, voici toujours ce vilain *mais*, que deviendra pendant son absence la pharmacie de l'hôpital ? Sœur G... n'y est plus ; il était bien difficile de lui refuser ce qu'elle

sollicitait depuis longtemps ; son emploi à la pharmacie n'a été jamais en elle qu'un effort d'obéissance. Je crois bien que pour le savoir Sœur F... s'en tirerait ; mais croiriez-vous prudent de confier absolument cet office à une fille de vingt-trois ans, surtout dans une circonstance où les médecins et chirurgiens, voulant en faire sortir les Sœurs, prétendaient que cet emploi important n'était confié qu'à des enfants, quoique sœur G... y fût encore ? Que diraient-ils s'ils n'y voyaient pas Mère F... ? Et s'il arrivait un renouvellement de plaintes accueillies par les administrateurs et dont la suite serait de placer un pharmacien à l'hôpital, combien vous regretteriez d'y avoir donné occasion ! Voyez, ma bonne Mère, dans cette vie, et particulièrement dans les circonstances difficiles où l'on est, toute la science d'une administration consiste, non pas à faire directement le bien, mais à savoir choisir de deux maux le moindre ; la réflexion sur ce que vous voyez par vous-même, c'est-à-dire l'expérience vous l'apprend. Celui qui se figure le bien idéal, qui y tend, qui veut l'obtenir, ne réussit pas. Adoptez ce principe : de deux maux prenez le moindre, et vous administrerez bien ; ne corrigez jamais un abus sans savoir s'il n'en résultera pas un inconvénient plus grand ; et supportez ce qui n'est pas bien dans la crainte d'avoir à supporter ce qui serait pire ; voilà la grande science, en fait d'administration ; elle n'est pas tout à fait la même pour sa conduite personnelle : tâchons d'aller toujours au mieux pour ce qui est de notre intérieur, en nous supportant toutefois malgré nos misères.

Je voudrais bien aussi qu'on pût vous délivrer

aujourd'hui de Sœur L..., de la part de qui vous craignez des troubles pour vous. Mais, ma chère Mère R..., pourquoi les craindriez-vous ? Ce que vous ne pouvez pas faire, laissez-le, vous n'y êtes pas obligée. N'attendons pas beaucoup de Sœur L... en fait de spiritualité. Dieu ne lui a pas donné beaucoup, il n'exigera pas beaucoup. Elle rend pénibles ses visites dans la salle. Hélas ! je le conçois, c'est un petit revenant-bon de mérites que le bon Dieu vous ménage. Elle y reçoit du monde ; mais du moment où il y aurait plus d'inconvénient de l'empêcher que de le tolérer, appliquez le principe : *Entre deux maux*, etc. Pourvu que les malades soient servis, qu'ils soient contents, voilà, à mon avis, l'essentiel. En faveur de cela, passons sur le reste. Je dis : l'essentiel pour vous, qui ne pouvez faire plus, car l'essentiel serait que Dieu fût bien servi et qu'il trouvât son service dans celui des malades ; ne pouvant faire que cela soit, contentez-vous d'offrir à Dieu vos désirs et vos recommandations. Peut-être Dieu est-il servi aussi, car il n'exige de nous que dans la proportion de ce qu'il nous donne, et qui nous dit que Sœur L... reste au-dessous de la mesure des grâces que Dieu lui fait ? S'il lui plaît par là d'exercer la Mère et de lui ménager de grands mérites de patience, sûrement elle ne s'en plaindra pas ; elle a trop de désir d'en acquérir, et elle sait trop qu'ils ne s'acquièrent que par des peines et des contrariétés, pour se plaindre. Vous avez un grand désir du bien, vous en avez la connaissance, ajoutez à cela le principe dont je vous parle : *De deux maux*, etc... Exigez beaucoup de vous, peu des autres ; perfectionnez-vous, sanctifiez-

vous pour que les autres soient parfaits et qu'ils se sanctifient : c'est la méthode que votre divin Epoux nous a appris qu'il suivait. Ressemblez-lui, c'est ce que je vous souhaite et vous désire selon toute l'étendue de mon dévouement pour vous et de mon attachement.

XXVI

A la même.

Offices de charité d'une Supérieure.

9 janvier 1817.

J'ai reçu vos deux lettres; mais, dites-moi, où avez-vous été chercher que j'étais parti de S... mécontent de vous et de la communauté, et que je ne voulais plus y retourner? Je n'ai ni dit ni pensé cela; certainement j'y retournerai; et s'il n'y avait des raisons de convenance pour ne pas trop multiplier les voyages, ils seraient fréquents. Je remercie bien le bon Dieu de la main protectrice qu'il étend sur vous et vos compagnes. Je n'ai qu'une chose à vous recommander, c'est que toutes lui en rapportent la gloire, que le désir et la satisfaction de contenter les hommes laissent tout entiers ceux que vous devez avoir de contenter Dieu; ne vous reposez pas dans les éloges que l'on peut vous donner et ne vous arrêtez pas à la fin de vous les procurer. Ce seraient là des motifs et des récompenses bien au-dessous de

vous, et qui entraînent bien plus de fatigues par la sollicitude pour les obtenir et par la crainte de les perdre que ce que l'on fait premièrement, principalement pour Dieu, quelque contrariant que cela soit pour la nature. Une erreur, un oubli, une inconséquence, qui est remarquée par les hommes, si elle est innocente devant Dieu, si elle est supportée avec humilité, a bien du prix et son prix subsistera quand tous les éloges des hommes seront finis.

Je lis avec bien du plaisir ce que vous me marquez de nos Sœurs, et je lis encore sur votre lettre ce que les Sœurs y auraient écrit si vous la leur aviez donnée à achever. Notre Mère est bonne, charitable, prévenante, constamment égale, conservant toujours bien sa tête, pour nous aider à remettre les nôtres quand elles se tourmentent un peu ; si nous manquons à quelque chose, elle nous le fait connaître avec tant de bonté que cette leçon de charité ne s'oublie pas ; si on est triste et chagrine, on ne la quitte pas sans être soulagée ; nous allons à elle avec confiance, et nous nous en allons toujours contentes. Vous voyez, ma chère Mère, que je m'entends encore à deviner, et que quand je désire de bonnes idées et de bonnes choses, je sais bien où il faut aller les trouver pour n'être pas un sot père.

Croyez-vous que le jour de l'an je ne vous ai pas vue au milieu de toutes les Sœurs de la maison, et que mes yeux ne se soient pas arrêtés sur la place où auraient été Mère R..., Sœur M ..., Sœur T... ; il n'y a que Sœur P.... à qui je pensais, à la vérité, mais je cherchais sa place, qu'avec bien de la peine je ne trouvais pas.

J'ai bien tardé à faire parvenir à vos dames de charité la réponse à la commission qu'elles m'avaient donnée ; mais il est toujours assez tôt de dire que l'on n'a pas réussi. Ni à Bellevaux, ni à la Sainte-Famille, on ne peut recevoir d'enfants gratuitement. Dites-leur combien je suis peiné de répondre si mal à leur confiance. Le prix des denrées est si cher que nos dames de charité, de B... viennent de faire des avances à Mère J.... pour les enfants qu'elles entretiennent dans sa pension.

Tout en vous offrant, ma chère Mère, les assurances de mon bien sincère attachement, j'espère que vous me manderez que cet article de ma lettre est bien superflu et que vous y comptez bien pleinement.

Je vous charge bien expressément de me rappeler au bon souvenir de M. de G..., si honnête envers moi, si complaisant pour vous et si bon pour tous. De même aussi auprès de M. E...., que je salue de tout mon cœur et envers qui je partage bien toute votre reconnaissance.

Je serais bien fâché que M^{lle} B... crût que je l'oublie. Il me tarde que son temps soit venu d'être incorporée dans la communauté.

La maladie de Sœur T... continue avec une variété d'accidents bien extraordinaires, des étouffements qui font craindre qu'elle n'en soit à son dernier soupir, quelquefois des syncopes, hier un délire qui a duré toute la journée et dans lequel elle ne reconnaissait ni les Sœurs, ni sa mère, ni ses sœurs, ni moi ; elle ne se croyait plus à B.... Quand j'arrivai vers elle, à sept heures du soir, elle me dit : Bonsoir,

Monsieur. Je lui dis que je venais de la part du Père de Chaffoy pour savoir de ses nouvelles ; elle m'en demanda elle-même de lui ; nous causâmes quelques moments, au bout desquels elle me dit : « Vous parlez tout comme le Père de Chaffoy. » Petit à petit elle me reconnut, et le délire finit tout à fait. Ce matin elle allait mieux ; je lui ai dit que j'allais vous écrire, elle m'a dit : « Je voudrais bien lui écrire aussi et à toutes nos Sœurs ; expliquez-leur la raison pour laquelle je ne le fais pas, et dites-leur bien des choses pour moi. » Elle est toujours bien patiente et bien courageuse, son délire même était extrêmement pieux et édifiant.

Bonjour, ma chère petite Mère.

XXVII.

A Sœur G.

Quand on a obéi à la voix de Dieu, l'on reçoit des grâces pour accomplir dignement ses fonctions.

Nîmes, 26 novembre 1822.

Comment se fait-il que je ne reçoive qu'aujourd'hui votre lettre du 19 ? Vous l'avez probablement gardée quelques jours, hésitant si vous m'en écririez une autre qui aurait montré un *oui* en gros caractères. Je vais vous en dire un, ma chère Sœur, mais écrit en petites lettres, afin que tout le monde ne le voie pas : *oui*, vous êtes, comme vous le dites, une

vraie guenille en renoncement, en courage, en dévouement, en sacrifice, en confiance en Dieu, et vous l'êtes plus que jamais dans ce moment en n'accédant pas à ce que le bon Dieu demande de vous. Vous osez lui refuser quelque chose, vous qui en avez tant à lui demander ! Vous lui refusez un service, mais y pensez-vous ? Vous vous justifiez dans ce refus en disant : « Je ne suis pas capable, etc. » Hé ! qui doute que vous soyez incapable de conduire la maison de S... ? Est-ce à vos talents que vos Supérieurs la confient ? Du tout. C'est Dieu, c'est sa grâce, dont nous ne sommes que les instruments, qui conduira cette maison. Que demande-t-il de vous ? Dévouement et confiance ? Est-ce là ce que vous entendez par le mot *incapable*, car je ne connais que cette incapacité-là ? Si cela est, humiliez-vous profondément de cette funeste incapacité ; reconnaissez combien Dieu est miséricordieux et bon de vouloir bien s'adresser à vous pour vous demander un service, et il sera impossible que par reconnaissance vous ne soyez pas dévouée et confiante. Réfléchissez, ma chère Sœur : Dieu vous appelle, il n'a pas coutume de nous parler lui-même ; il se sert de la voix de nos supérieurs, et c'est Dieu qui vous parle ici : vous devez le voir ainsi, ou vous manquez de foi ; car, voir Dieu dans ses supérieurs, c'est une conséquence très juste de la foi. Ah ! ma chère Sœur, ne vous exposez pas à ce que Dieu vous dise un jour : « J'ai eu besoin de vous, et vous m'avez refusé ; c'est moi qui vous faisais demander un service, et vous avez méconnu ma voix, vous ne me l'avez pas accordé, vous vous êtes défiée de moi ; vous avez craint que je ne vous donnasse pas les moyens

de répondre à mes vœux, » ou bien : « Vous avez redouté la peine que vous donnerait le service que je vous demandais, moi qui n'ai pas même redouté la mort pour vous mieux servir ! »

O ma bonne chère Sœur G..., il n'y a pas à hésiter ici. Quelle grâce Dieu vous fait ! Vous n'avez pas encore été réellement Religieuse, et Dieu vous donne l'occasion de le devenir. Vous avez toujours regardé derrière vous, et il veut vous faire faire un pas en avant. Créature privilégiée, recherchée de Dieu, assez heureuse pour qu'il veuille vous employer à son service, vous négligeriez de profiter de ses faveurs si distinguées ? Cela est impossible. Le joug de la religion vous a toujours effrayée, et pourquoi ? Parce que vous ne l'avez jamais vu que de loin, et que jamais vous n'avez voulu le mettre sur vos épaules par un renoncement à vous-même et un acquiescement aux volontés de Dieu ; ç'a toujours été pour vous comme un de ces fantômes qui font peur de loin et qui ne sont rien pour ceux qui ont le courage de s'en approcher. Tout vous a fait peur, vous n'avez jamais eu les forces que donnent les sacrifices, qui nous portent bien plus qu'ils ne nous chargent, quand nous présentons de bonne grâce notre tête au glaive. Combien vous avez déjà fait de refus à Dieu ! Que vous en est-il arrivé ? Au moins bien de la lâcheté et de la tiédeur dans votre vie. Allons ! allons, ma Sœur, notre vie s'avance ; moi, je suis vieux, et vous commencez à recevoir le nom de ma vieille ; *tout à Dieu*, quelque souffrance que doivent en ressentir l'amour-propre et le désir d'être exempté de peines. Croyez-moi, j'en parle par expérience, nous pouvons tout avec la grâce de Celui qui

nous envoie; il y a longtemps que j'ai lu cela dans saint Paul; mais je n'ai bien compris le sens et la force de ces paroles que depuis que je suis à Nîmes. Dieu ne nous donne pas des moyens pour briller, mais il nous en donne pour faire son œuvre. Je ne me suis pas fait ici la réputation d'un homme éloquent, mais je vois s'opérer des choses qui m'étonnent, dont je ne suis, certes, que l'occasion; j'aurais beau chercher une part dans la cause qui les a produites, je n'en trouverais aucune que je pusse m'approprier. J'ai bien quelquefois eu un peu de fatigue, la tête un peu remplie, mais ce n'est pas là ce qui bâtit des séminaires et qui les peuple. Je vous certifie que quand on occupe une place, pouvant se dire : « Je ne l'ai pas cherchée, c'est Dieu qui m'y a mis, » on se sent vraiment métamorphosé. On se trouve des ressources et des moyens qu'on ne soupçonnait pas avoir, et que Dieu veut bien susciter dans l'occasion. C'est le courage qui vous manque, voilà une belle revanche à prendre. Quand on vous a dit que mon sentiment était que vous allassiez à S..., on vous a dit la vérité. On me mandait que vous vous y opposiez, et je répondais : « Il faut insister et l'y envoyer de gré ou de force. » Je suis bien dur, n'est-ce pas, ma chère Sœur; oui, mais c'est parce que je vous aime bien sincèrement, et si je m'exprime durement aussi, c'est parce que je vous crois bien persuadée de l'intérêt et de la charité que j'ai pour vous, et je peux encore ajouter une sincère affection. Allons, il n'y a plus de fougère, ni de tonneaux, ni de paille pour vous. Il n'y a plus que Jésus-Christ sous vos yeux, à qui vous dites de tout votre cœur : « Maître,

je vous suivrai partout où vous irez. » Consolez-moi, ma bonne chère Sœur G..., en me mandant que vous exécutez votre promesse : soumission, obéissance. Je compte que vous serez la première de nos Sœurs que je verrai en allant à B...; de P... je pourrai prendre la route de S..., qui ne m'allongera guère. Mille choses affectueuses à tous les membres du concile devant lesquels vous aurez comparu.

XXVIII.

A la même.

Il l'exhorte à la confiance et à l'humilité.

Peu de lettres, ma bien aimée Sœur G..., m'ont fait plus de plaisir que la vôtre et m'ont fait désirer d'y répondre plus promptement. Jugez par mon retard de l'encombrement de mes occupations parmi lesquelles il y en a d'assez majeures ; ce n'est pas dans une lettre que je pourrais vous en donner le détail ; mais avec l'aide de Dieu tout se fera et aura, s'il lui plaît, un bon résultat. Le bon Dieu traite bien ceux qui ne redoutent rien par l'effet de leur confiance, et quand je vous exhortais à vous livrer ainsi vous-même, je vous parlais bien en connaissance de cause. Vous voilà donc, ma chère Sœur, tout à fait Religieuse ; vous serez heureuse : je ne dis pas que tout vous sourira, que vous n'aurez ni sollicitudes, ni ennuis, ni contrariétés, le bon Dieu vous veut plus de bien que tout cela ; mais vous voilà délivrée de tous ces tristes

combats entre ce que l'on sait bien qu'on doit être, et ce qu'on sent qu'on n'est pas; plus de tiraillements, plus de peines de conscience, plus de ces hauts et de ces bas, plus de ces grâces restreintes, de ces demi-grâces que Dieu donnait à celle qui n'était à lui qu'avec des restrictions et tout au plus à demi, plus d'incertitude ni de pusillanimité, plus de regards vers la grille pour y chercher la voiture à tonneaux; tout à Dieu et à la vie et à la mort : je le remercie, je vous félicite; votre départ pour S... est votre véritable profession, parce que c'est une profession en action et non en paroles. Regardez-vous maintenant comme étant tout à fait en la puissance de Dieu et dans ses mains; tout ce qui va vous arriver désormais, ee sera lui qui l'aura voulu et choisi pour vous. Cette pensée, bien vraie, sera bien forte pour vous faire combattre l'ennemi qui vous reste encore et avec lequel on ne peut faire de trêve. Je ne dis pas cette petite paresse d'esprit qui nous porte à éloigner tout ce qui fatigue un peu la tête, qui nous contraint un peu et nous laisse cette douce liberté de pouvoir à son gré ne penser à rien : vous vaincrez aisément cet ennemi-là; mais je parle de l'amour-propre, qui craint que dans un poste un peu élevé on n'aperçoive ses défauts et l'on ne fasse quelque imprudence, inconvenance, où l'on n'omette quelque chose d'un peu important. Vous avez fait acte de renoncement à vous-même et d'abandon à Dieu en vous oubliant sous le rapport d'amour-propre et en vous dévouant à servir Dieu comme il le voudra, services d'humilité comme de succès. Ne vous effrayez pas dans l'exécution de ces pratiques; vous avez la grâce de Dieu : vous et

lui, il n'y a pas d'ennemis que vous ne puissiez terrasser ensemble.

Je n'ai donc qu'à vous recommander, ma chère Sœur, d'être fidèle à vos résolutions ; je n'ai rien à y ajouter ; j'en suis content, et je regarde que c'est déjà une première et grande grâce que Dieu vous a faite de les avoir inspirées. C'est un gage qu'il vous donne de son assistance et un grand motif d'encouragement.

Je n'entre pas dans les détails de conduite que vous avez à observer, vous êtes en si bonnes mains pour être bien formées à cet égard ! C'est une seconde grâce que Dieu vous accorde de vous avoir donné pour guider vos premiers pas votre bonne et bien chère Mère F..., que j'affectionne bien sincèrement et tendrement. Elle ne m'écrit pas souvent ; elle me fait un peu expier ce qu'elle a pris quelquefois en moi pour de l'indifférence et une sorte de lassitude ; je ferai volontiers ma pénitence si elle est bien convaincue de tout l'intérêt et de l'attachement que je lui porte ; je vous charge de mes intérêts auprès d'elle et de m'en donner des nouvelles.

Bien des amitiés à toutes vos chères compagnes, je ne sais plus trop quelles elles sont, je sais seulement que vous avez amené Sœur R..., mais laquelle ? Nous en avons une que j'aime bien, qui est bonne Religieuse, bien raisonnable, bien obéissante, qui fait tout ce qu'on veut ; si c'est celle-là, je vous en fais mon compliment ; l'autre n'est pas si aimable ; elle se dépite, elle gronde quelquefois, surtout quand il s'agit de faire des *tôtfaits*, je ne pense pas que ce soit celle-là. Je crois qu'elle s'en est allée et que nous

ne l'avons plus ; il ne nous reste que la bonne Sœur R...

Excusez-moi auprès de l'excellent dom B... Si je ne lui écris pas encore, ce n'est pas indifférence, je l'aime et l'estime beaucoup.

Il faudrait que je m'enfermasse quinze jours pour me mettre à mon courant ; or, je ne peux être astreint à une clôture ; je n'ai pas eu le loisir encore d'achever mon mandement de carême.

Offrez mes affectueuses salutations à M. de L..., donnez-moi des nouvelles de votre situation, et croyez bien, ma révérende Mère, aux sentiments de mon bien sincère attachement. Mon intention est toujours de passer par S..., s'il plaît à Dieu d'approuver mon projet pour le mois de juin.

XXIX.

A Mère M.

Dieu seul suffit. — Se résigner.

5 juin.

Au premier moment de la lecture de votre lettre, ma chère Mère, je suis entré dans votre peine sur l'éloignement vraisemblable de M. V..., en considérant de quel intérêt il est pour toute la communauté que vous ayez un aumônier qui, par ses lumières et ses vertus, mérite la confiance de toutes nos Sœurs ; la perte de M. V..., qui avait justement obtenu cette

confiance, m'a affligé. Ce qui est sensible et pénible, c'est toujours la première chose qui se présente et qui nous frappe, comme aussi c'est dans les moyens qui sont à la disposition des hommes que se porte d'abord notre imagination pour y chercher ce qui peut remplacer les choses qui nous sont enlevées. Si j'avais persisté dans cette première manière de voir, votre balancier « *Dieu le veut, fiat,* » m'en aurait bientôt tiré ; il m'a fait envisager cette circonstance sous un point de vue qui est bien beau, bien consolant pour vous et bien digne d'envie pour les autres. Je vous vois toutes comme étant sous la conduite et la direction immédiate de la Providence ; elle ne veut point d'intermédiaire entre elle et vous ; il semble qu'elle soit jalouse de vous conduire elle-même et qu'elle ne veuille pas que vous deviez à d'autres qu'à elle ce qui vous arrive, afin de ne partager avec personne votre confiance et votre reconnaissance. Vous êtes là à la merci de Dieu, n'attendant rien que de lui, mais aussi attendant tout de lui. Ici Dieu a des représentants auprès de vos Sœurs à qui elles s'adressent au besoin ; là il n'en a pas, il fait tout par lui-même. Il est votre Père spirituel ; c'est bien à double titre que la communauté peut lui dire : *Notre Père* qui êtes au ciel... Il est votre conseil, votre consolateur, le pourvoyeur de tout ce qui vous est nécessaire ; il n'y a rien entre vous et lui ; il traite directement avec vous. Le voyez-vous comme moi ? Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que c'est là une situation bien particulière, bien privilégiée, et que ce n'est pas ainsi que Dieu en agirait avec des créatures qui lui seraient indifférentes et sur lesquelles

il n'aurait pas des desseins de miséricorde. Ne vous met-il pas toutes dans le cas de lui offrir un grand hommage de confiance et de faire un bel acte de foi en vous abandonnant sans chagrin à ce qu'il jugera à propos de faire pour pourvoir à vos besoins. C'est l'acte de foi d'Abraham, qui s'en alla, dit l'Ecriture, sans savoir où il allait, sans s'en informer ni s'en mettre en peine, parce qu'il se reposait de tout sur Dieu, à qui il obéissait. Dans combien de circonstances on n'exerce qu'une foi toute machinale, toute de routine ! Dieu veut être honoré de vous par une foi raisonnée, réfléchie et d'action. Qu'avez-vous donc fait à Dieu pour qu'il veuille voir en vous toutes des mérites qu'il ne recherche pas ainsi dans les autres ? Si vous avez les unes ou les autres quelque infidélité, quelques manquements aux grâces de Dieu à vous reprocher, croyez, n'en doutez pas, que c'est une belle occasion de tout réparer que le bon Dieu vous fournit en vous mettant dans le cas de faire un bel acte de foi et de confiance en lui, qui vous vaudra, s'il est bien pur, s'il bannit de vous toute inquiétante sollicitude, une indulgence plénière pour le passé et une continuation de la protection de Dieu pour l'avenir.

Quand je parle à mes enfants de la Charité, tant que je peux je leur raconte des histoires ; eh bien ! vous êtes aussi mes enfants, et je vais aussi vous en raconter une, que l'on m'a apprise il n'y a pas longtemps. M. de L... (1), auteur de la *Visite au Saint*

(1) Saint Alphonse de Liguori.

Sacrement, était supérieur d'une maison de missions ; le procureur vint l'avertir un jour que la communauté n'avait pas même de quoi dîner. Le saint homme le renvoie en l'invitant à mettre sa confiance en Dieu. Peu après il va à l'église, il ne croyait pas être remarqué ; mais la Providence avait amené quelqu'un dans une tribune d'où il put être observé. Il se rend, son chapeau sous le bras, dans le sanctuaire, regardant de tous côtés s'il n'était point vu ; il s'approche du tabernacle et frappe plusieurs fois à la porte en disant : « Ah ! Seigneur, je sais que vous êtes là, et vous ne me répondez pas ; savez-vous que nous n'avons rien pour notre dîner. » Il répète plusieurs fois le même exposé et se retire paisiblement. Bientôt on sonne à la porte de la maison ; on y apportait un secours considérable.

Eh ! bien, mes bonnes chères Sœurs, allez-vous-en toutes à l'église, et puis dites au bon Dieu avec la même foi, la même confiance que ce bon prêtre : « Mon Dieu ! nous savons bien que vous êtes là. Savez-vous que nous sommes menacées de perdre notre directeur. » Soyez sûres que cette prière de la foi vous obtiendra tout ce que vous pouvez désirer, c'est-à-dire tout ce que Dieu jugera vous être nécessaire.

Vous avez bien fait d'écrire au P. D. . . ; la confiance en Dieu n'exclut pas l'emploi des moyens que sa providence indique. Vous n'aviez pas besoin d'une lettre de moi pour faire la vôtre ; je suis persuadé que vous lui avez bien expliqué vos raisons, comme je sais qu'il les aura lues avec bien de l'intérêt et qu'il fera pour vous tout ce qui dépendra de lui.

Je conçois bien que vous ne passez guère de jour

sans avoir quelque ennui, et ce qui ennuie répugne à la nature; mais il s'en faut bien que cette répugnance ôte le mérite, puisque au contraire c'est ce qui le forme; c'est précisément ce qui constitue le sacrifice. Si la victime ne souffrait point, si elle n'était pas immolée, s'il n'y avait ni autel ni bûcher, où serait le sacrifice?

J'ai vu M. R.... Vous vous doutez bien que quand il vient de chez vous, on l'accable de questions, et je l'ai fait avec d'autant plus de plaisir que tout ce qu'il nous a dit de la communauté est en général bien satisfaisant, quoiqu'il y ait encore dans quelques-unes des Sœurs de quoi exercer la patience, le zèle et la charité de leur Mère. Allez avec confiance, ma chère, Mère, vous parcourrez une belle carrière, et malgré tout ce que pouvez avoir à vous reprocher, j'ai aussi, moi, cette confiance que le bon Dieu est content de vous; je voudrais que vous pussiez le croire comme moi; il me semble que cela vous encouragerait bien. Adieu, ma Mère, croyez bien à mon sincère dévouement, et assurez toutes nos Sœurs de tous mes sentiments. Je ne sais rien de nouveau dans votre maison; toujours encombrement de malades, mais toujours assistance de la Providence, qui soutient la santé des Sœurs. Ce soir on donne le bouquet à la Mère; c'est un tableau représentant le *Bon Pasteur*; j'ai fait le petit bavardon; chère Sœur B. ... a fait les couplets.

Quand M. D.... sera de retour, on vous mandera ce qu'on saura relativement au successeur de M. V.... Le pauvre doyen est bien à plaindre.



XXX.

A la même.

Marcher à la suite du Sauveur crucifié.

Pontarlier, 30 juin.

Me voici toujours à P..., ma chère Mère, et les moments les plus agréables que j'y passe sont ceux où je vous écris, parce que ce qui m'occupe le plus, c'est vous, c'est votre petite communauté; mon esprit est plein de vous, je me trouve avec vous au réfectoire, à la cuisine, dans les salles, et particulièrement à la chapelle, en face de votre beau tableau, qui me représente également et notre bon Maître nous portant tous sur ses épaules, car nous avons tous ajouté un poids à sa croix, et ses bonnes disciples, ses fidèles épouses, marchant à sa suite et portant aussi leurs petites croix pour accompagner la grosse, qu'il a prise pour lui. Vous tenez toutes le même chemin que lui, par conséquent vous arriverez au même but. Vous allez toutes bien, votre marche est sûre; il n'est question que de l'entretenir et de ne pas ralentir le pas. Je ne le crains point. Dieu vous a fait à toutes tant de grâces jusqu'ici, il vous a témoigné tant de confiance, il vous a donné un emploi si honorable en vous chargeant de faire connaître, les premières, les vertus et l'esprit de la véritable Eglise parmi ceux qui l'ont quittée; il a déjà répandu tant de bénédictions sur les prédications de foi, d'espé-

rance et de charité que vous avez faites par votre bonne conduite, que je ne doute nullement et que je suis très parfaitement convaincu qu'il continuera à protéger votre dévouement, vos personnes, et je puis dire votre apostolat, car je regarde comme tel votre séjour à N. ; tous les petits mots que j'ai entendus de côté et d'autre ne me laissent guère douter qu'il n'ait fait impression. Combien votre constance, votre patience, votre persévérance, n'y ajouteront-elles pas encore ? Je vous regarde toutes les cinq comme le plus beau sermon en cinq points qu'on puisse faire en faveur de l'Eglise romaine. Toutes les petites peines, les épreuves, les ennuis, que vous y avez, de temps en temps, supportés pour l'amour de Dieu, loin de nuire au succès de votre prédication, sont au contraire des fleurs d'éloquence qui ornent le discours et des moyens de plus pour le rendre efficace. Je suis convaincu que le cœur si paternel de Dieu s'intéresse aux petits combats que vous avez tenté de soutenir. Finalement, quelque opiniâtre que soit le combat, la victoire en reste toujours au bon Dieu, et au plus fort de la mêlée, ce beau cri de guerre : *Que votre volonté soit faite*, retentit toujours au fond de votre cœur, et tout en vous s'y rallie. Je reçois à ce moment votre lettre, ma chère Mère, elle me fait bien grand plaisir. Ce que vous me dites de votre petite compagne et de vos vénérables Sœurs m'est bien agréable et ne me surprend pas. Tenez, mes chères Sœurs, je suis sûr de vous et parfaitement tranquille sur votre compte. Le bon Dieu est avec vous, c'est lui qui vous a placées là où vous êtes, lui qui vous connaissait bien, qui n'ignorait ni vos dé-

fauts, ni vos vertus ; il vous a appelées telles que vous êtes. Il a voulu faire son bien et le vôtre : son bien par la conduite que par sa grâce vous suivez là, le vôtre en vous purifiant, en vous perfectionnant par les croix et les tribulations qu'il veut que vous éprouviez. Si, dans l'ordre des choses naturelles et humaines, vous éprouvez des peines, des regrets, si vous êtes quelquefois affligées dans l'ordre surnaturel de la gloire de Dieu et de votre salut, dites avec la Sainte Vierge le *Magnificat*, et dans la joie de votre cœur, car il vous est permis de vous appeler bienheureuses.

Bonjour, ma bonne Mère.

XXXI.

A la même.

Charité pour ceux qui souffrent.

Besançon, 26 avril.

On vient de me dire, ma chère Mère, qu'une femme qui part demain pour Notre-Dame des Ermites doit passer par N... L'occasion est-elle bien propre à vous faire parvenir promptement ma lettre ? Je n'en sais rien, mais elle est bien favorable pour moi, parce que j'ai besoin de m'entretenir avec vous. Votre lettre du 20 me touche, elle m'inquiète par la crainte que vous ne soyez encore plus peinée, fatiguée, que vous ne me le dites, de la situation où se

trouve cette pauvre Sœur L... Toutes ces peines d'esprit, tous ces tourments de l'imagination, dont celle qui les éprouve est sans doute la première victime, sont aussi un grand sujet de sollicitude et un grand trouble-bonheur pour celles qui ont à vivre avec elle. Voilà un grand champ ouvert à l'exercice de votre patience, de votre charité, de votre confiance en Dieu, et un nouveau genre de mérites qu'il veut vous faire avoir. Supportez, ma chère Mère, cette épreuve avec le calme, la tranquillité, et aussi la fermeté dont Dieu vous a douée. Je dis la fermeté, parce que je crois qu'il faut en joindre l'exercice à celui de la charité et de la compassion dont vous userez envers votre Sœur malade. Trop de condescendance fortifierait ses petites idées et prolongerait peut-être cette maladie morale, à laquelle le vrai remède est la soumission et l'obéissance, surtout à l'égard d'une Religieuse, pour qui l'obéissance n'est pas seulement une vertu, mais un devoir d'état. Un petit entêtement est le défaut particulier de Sœur L..., mais la ressource est que quand elle tient à quelque chose, ce n'est pas par suite de calculs, de raisonnements, de principes, qui établissent en elle une solide conviction ; c'est tout bonnement l'impulsion momentanée qu'elle reçoit de son imagination, par conséquent cela n'est pas durable. Du moins, c'est comme cela que j'ai cru la voir ici, et c'est ce qui me donne lieu d'espérer qu'elle ne persistera pas dans cette petite exaltation de tête ; d'ailleurs, je pense qu'elle est assez agréable à Dieu pour qu'il veuille bien abréger, en faveur de ses bonnes qualités, le temps de l'épreuve ; peut-être tout ceci est-il en sa faveur, et Dieu veut corriger son

petit entêtement par tout ce qu'elle en souffre la première, et la ramener à la soumission et à la confiance par la peine de s'y être soustraite, en la lui laissant éprouver.

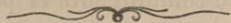
Toutefois, je sens combien sa situation répand la tristesse dans votre petite communauté. J'espère que notre chère Sœur E... vous aide à supporter cette peine, et vous seconde bien dans les moyens de guérison que vous employez. Je lui recommande bien, à notre chère Sœur E..., de ne pas laisser travailler ici son imagination. Une imagination montée en monte une autre, et cela par un effet tout naturel et par la même raison que l'on bâille quand on voit bâiller quelqu'un. Qu'elle soit calme comme vous, et qu'elle emploie ainsi que vous les voies d'une grande charité et d'une douce fermeté. Le bon Dieu lui a donné les moyens de répandre de la gaieté dans votre petite société; qu'elle en use ici à propos; en déridant quelqu'un, on peut lui démontrer un peu l'imagination. Qu'elle se serve de ce moyen dans des vues de charité. Le bon Dieu peut accorder le succès en vue des bonnes intentions; en tout cas, les bonnes intentions ne perdront pas leur récompense. Surtout, je la connais assez pour pouvoir ajouter ceci, surtout qu'elle n'aille pas se mettre dans la tête que c'est elle qui a causé tout ce brun, tout ce noir dans celle de Sœur L... Pour moi, je ne le crois pas. Mais elle serait cause et archicause de ce petit accident, que je lui dirais : « C'est une raison de plus de chercher à le réparer. » Que peut-il nous arriver de plus heureux que d'effacer une faute que l'on craint d'avoir commise ? Je ne lui propose ce motif que parce que

je sais combien elle est craintive sur tout cela. Je désire et j'espère tout autant, ma Mère, que vous trouverez en elle une consolation, une coopération dans vos peines et dans ce que votre charité vous inspirera de faire en faveur de cette bonne Sœur L... Je n'ai rien dit de tout ceci à Mère C...; il me tarde d'apprendre des nouvelles ultérieures de ce qui se sera passé, car il est inutile que je vous dise combien vous m'intéressez toutes. Je suis autant auprès de vous qu'auprès de vos Sœurs de B... Oh certainement, il est quelqu'un de votre connaissance qui désirerait bien aller abattre les toiles d'araignées de votre maison! Croira-t-il pouvoir le faire? Je voudrais pouvoir lui répondre : Vous le pouvez. Mère C... ne pourra faire le voyage qu'au mois de juillet. On se propose de faire faire profession à Sœur B... le 16 juin. M^{lle} F... entrera à cette époque. On cumulera les deux cérémonies.

Si vous croyez que je doive écrire à Sœur L..., mandez-le-moi. Je n'entends écrire ici qu'à vous et à Sœur E..., sans vous interdire un autre usage de ma lettre si vous le croyez convenir.

Bonjour, ma chère Mère, que le bon Dieu vous aide et vous soutienne! Le lui demander pour vous, c'est vous offrir le témoignage d'attachement qui vous est le plus agréable.

Nous avons reçu ici une lettre de M. R... de N..., peu de jours avant la vôtre, qui était bien satisfaisante.



XXXII.

A Mère F.

Consolation d'une Supérieure.

Paris, 26 février 1818.

Il me tarde bien de vous revoir, ma bonne Mère F..., et de traiter un peu avec vous de tout ce qui vous intéresse. Vous vous plaignez de n'être pas assez recueillie, assez unie à Dieu. Mais ne prenez-vous pas un vif intérêt à ses affaires ? N'en êtes-vous pas occupée ? Quand les choses vont bien, que vos Sœurs font de bonnes retraites, n'êtes-vous pas contente, n'en remerciez-vous pas le bon Dieu ? S'il y avait quelque accroc ou à B.... ou à S..., n'y seriez-vous pas pour tâcher de mettre de l'huile dans les roues, afin que tout marchât mieux ? Qu'avez-vous à ajouter à cela ? Eprouver en présence de Dieu les consolations et les peines de votre état, vous élever vers lui pour prendre conseil de lui, le remercier des consolations, lui offrir les peines. Eh bien ! ne le faites-vous pas ? J'ai cette grande confiance que le bon Dieu vous voit plus de mérites que vous ne vous en croyez vous-même. Occupez-vous seulement un peu de tous les petits défauts que nous avons observés ensemble dans les retraites. Vous m'affligez vivement dans ce que vous me dites de votre santé. Que le bon Dieu vous conserve et pour votre communauté et pour moi ! Je suis bien content des lettres de Sœur B.... et Sœur B....

Je ne leur écris pas, j'en ai peu le temps, mais je leur parlerai incessamment ; il est juste que j'aie couronné la patience avec laquelle M^{lle} G.... m'a attendu. Ne l'avez-vous pas fait entrer encore ? Il est possible que je parte jeudi 12 mars avec M^{gr} l'Archevêque, pour arriver le lundi 16, parce que nous séjournerions à Dijon le jour des Rameaux. Ainsi en sommes-nous convenus hier M^{gr} l'Archevêque et moi. Cependant son départ n'est pas tellement sûr qu'il ne puisse changer. Etant à la chambre des pairs, s'il y avait, à cette époque, telle matière sur le tapis qui exigeât sa présence, il resterait. Il m'a dit qu'il avait prévenu les ministres de son projet de voyage et qu'ils n'y voyaient pas d'inconvénients. Si M^{gr} l'Archevêque ne partait pas, il est probable que j'attendrais mon compagnon, qui a bien aussi le projet de s'en retourner, mais qui voudrait différer jusqu'après Pâques. Rien ne va ; comment tout ira-t-il par la suite ? sans un miracle, mal. Ainsi pour les affaires du monde. Mais pour celles de votre maison, que cela est différent ! Comment tout y va-t-il ? Comment vont Mère F...., Mère C...., Sœur B...., toutes les retraitantes ? bien. Comment iront-elles ? encore mieux. O âmes privilégiées de Dieu, attachez-vous bien à lui, bien à votre maison, car c'est là un des petits et très rares coins sur la terre où les choses vont bien. Faites part à M. G.... de ce que je vous mande sur le voyage de M^{gr} l'Archevêque : offrez-lui tous mes compliments et notamment le désir que j'ai d'aller célébrer la fête de Pâques avec lui ; mais n'ajoutez pas ce que je pense que vous avez déjà dit bien des fois : Notre Père ne part pas toutes les fois qu'il emballé. J'ai eu, il y a

quelques jours, la visite de M. B...., peintre, neveu de Sœur M...., qui m'a montré une lettre de sa tante, qui le chargeait de la part de l'hôpital de me prier de lui laisser faire mon portrait ; j'ai renvoyé la proposition à un plus ample informé. Qu'en est-il ? Je regrette bien et de tout mon cœur mon pauvre ami B.... C'était vraiment une belle âme. Ce pauvre homme n'avait pas l'air taillé en apoplectique. Je suis bien fâché de sa mort.

Bonjour, ma bonne Mère.

XXXIII.

A la même.

Comment il faut se conduire dans les circonstances difficiles.

Paris, 24 mars 1818.

Je sens, ma chère Mère, combien vous êtes tourmentée des inconvénients que produisent dans votre communauté la multiplicité des confesseurs et la diversité des directions ; je le sens d'autant plus que je vous connais mieux ; je fais plus que le sentir, je partage bien sincèrement votre peine à cet égard. Ne nous bornons pas l'un et l'autre à gémir ; cherchons le parti à prendre. D'abord ne laissons pas notre imagination s'emparer de ce sujet de peine : elle ne peut que l'aggraver et nous le rendre assez insupportable pour nous conduire à nous dépiter, nous décourager et nous faire désirer que Dieu charge un autre que

nous de se dévouer aux peines de son service. Vous ne pouvez voir ce qu'il souffre avec indifférence, mais voyez-le avec calme; attristez-vous, peux-je dire avec joie, contente que le poids du service de Dieu pèse sur vos épaules. Quel gage plus certain que vous porterez un jour le poids immense de sa gloire ! On n'y parvient, vous le savez, que par des peines.

Eh ! quel bonheur que le genre de peines par lesquelles Dieu veut vous sanctifier soient des peines de zèle pour son service, de charité pour les Sœurs qu'il vous a confiées. Gardez-vous de les voir, de les supporter comme celles que produisent les revers temporels. Que tout ici soit de Dieu, la manière de souffrir comme le sujet de la souffrance. Que la patience, la persévérance, la douceur, la charité, soient avec vous sur la croix, comme vous les avez vues sur la croix avec notre Sauveur dans vos méditations de la semaine dernière. Vous n'avez ni Père ni confesseur qui ait votre confiance ; j'admire et je bénis la conduite de Dieu à votre égard ; il ferme toute issue à votre âme, qui s'affecte de ses souffrances, qui voudrait en sortir ; il ne vous en laisse qu'une d'ouverte, celle qui vous conduit directement à lui, afin que vous ne puissiez plus vous soulager et respirer que de son côté. Et remarquez encore que pour vous faciliter cet heureux parti, en même temps qu'il vous afflige par des contrariétés, il vous rassure par des satisfactions. La conduite des Sœurs de S... et de N... ne vous démontre-t-elle pas que les miséricordes de Dieu ne se sont pas retirées de vous ? Ne sont-elles pas un appel que Dieu vous fait d'aller à lui, de ranimer votre confiance et de supporter avec courage, avec

la certitude que sa grâce ne vous manquera pas, les épreuves auxquelles il vous soumet? Lisez chaque jour quelque chose, au moins un verset, de l'*Imitation*, mais lisez-le bien; il n'y a pas une maladie spirituelle à laquelle on n'y trouve le remède.

A qui vous adressez-vous, hélas! ma pauvre Mère, pour avoir des consolations? Ah? si vous voyiez d'aussi près que moi la malheureuse situation de l'Eglise de France, les diocèses sans évêques, l'acharnement des impies pour mettre obstacle à leur établissement, l'incertitude où sont les choses, les malheurs qui peuvent arriver, les craintes fondées, vos peines particulières vous paraîtraient bien peu de chose, elles vous feraient peu de sensation au milieu de cette désolation générale de toutes les Eglises de France, qui ne peut finir que par un miracle! J'épanche aussi mon cœur dans le vôtre à ce sujet, mais gardons cela pour nous, ne battons pas l'alarme, et que la confiance en Dieu nous soutienne. Tout ce que je peux dire, c'est que les affaires de l'Eglise sont dans une situation dont il est impossible de prévoir le résultat.

Quoique j'aie déjà si souvent manqué de parole et que je ne devrais plus oser annoncer le jour de mon retour, cependant je vous dirai que M. de V... et moi nous projetons de partir le lundi 6 avril pour arriver le quatrième jour à B.... Cela est certain de notre côté, mais non du côté des événements; j'avais déjà le pied sur la porte le 12 de ce mois, et il a fallu rentrer. Ce qu'on peut faire de mieux est de suivre la Providence, de s'y abandonner. Aujourd'hui je serais fâché d'être parti alors. Si donc la Providence nous

laisse partir, nous partirons ; alors nous verrons ensemble ce que le bon Dieu nous inspirera de faire ; tâchons d'aller jusque-là. La source de tout le mal est le défaut d'évêque, qui réglerait et arrangerait tout : jusque-là on ne fait que du bousillage ; et si ce défaut d'évêque se fait ainsi sentir dans votre maison, jugez ce qu'il en est dans toute la France. Je ne m'entends donc pas davantage sur l'article du confesseur.

Vous avez bien fait de faire faire les demandes à vos deux capettes. Je serai bien consolé si je peux moi-même leur donner l'habit. J'espère bien que vous aviserez à un prédicateur. J'ai la tête si remplie d'autres choses, j'ai eu tant d'occasion de m'apercevoir ici que je devenais vieux, que je désire et je compte d'être exempté de la prédication, qui d'ailleurs n'est pas assez solennelle de la manière dont je la fais. Vous joindrez à la cérémonie celle de vos capettes, cela sera très bien. Je ne sais que vous dire de cette demoiselle P... ; tout l'entourage de sa famille ne me plaît vraiment pas. Je voudrais qu'on pût conseiller à cette jeune personne d'entrer dans quelque congrégation étrangère à la province ; si cependant c'est un bon sujet, si Dieu l'envoie, il serait malheureux de s'y opposer. Voyez-vous de l'inconvénient à laisser cela en souffrance encore une quinzaine de jours, pendant lequel temps vous demanderez à Dieu de vous faire connaître ses intentions ? Entretemps cependant, si on trouvait quelqu'un qui pût, de son amitié, lui insinuer que pour son agrément même elle serait mieux d'être éloignée de sa famille.

Je suis bien content des résolutions de notre chère S... ; qu'elle y persiste, elle sera bien heureuse dès

ce monde; il me tardé de la voir et de m'entretenir avec elle.

Il y a bien longtemps que je n'ai écrit à notre bonne Mère C..... Son bon ami M. D..... a eu l'honnêteté de me faire chanter la grand'messe, dans sa paroisse, le jour de Pâques, et le salut a été donné par M. de V.... Vous voyez qu'il a eu bien des égards pour ses paroissiens étrangers. Dites bien des choses pour moi, en remplacement de mes lettres, à Mère C.... et aussi à Sœur B.... et à toute la communauté. Combien il me tarde de la revoir ! L'espérance si agréable que j'en ai eue il y a quinze jours répondait bien au contentement qu'elle voulait bien en avoir de son côté; si nous avions pu nous entendre, nous aurions fait un beau *chorus*.

Au plaisir de vous voir, ma chère Mère : tout subordonné qu'il soit aux circonstances, ce vœu est toujours agréable à prononcer.

Un petit bonjour en particulier à M. G....

XXXIV.

A la même.

On a la foi quand on en opère les œuvres.

Je sens, ma chère Sœur, toute la peine de votre situation, j'y compatis du fond de mon cœur. Les tentations que vous éprouvez sont les plus pénibles de toutes, parce qu'elles tendent à détruire ce qui est notre sûreté, notre consolation, notre force dans

toutes les autres. Persuadez-vous cependant qu'il n'y a point de fautes réelles contre la foi dans toutes vos idées : 1° parce qu'il n'y a point assez de liberté en vous ; je connais votre imagination et toute la force et la vivacité des idées qu'elles vous présente, et je les crois très capables de détruire en vous la présence d'esprit et la liberté nécessaires pour produire un acte moral. 2° Vos pensées vous peinent ; or, si vous n'aimiez pas la foi, quelle peine auriez-vous de la perdre ? 3° Vous avez pris sur vous pour dévoiler avec simplicité et candeur toutes les idées qui se passent dans votre tête, aveu qui vous a coûté, qui est un effort et une victoire de la bonne volonté sur la mauvaise, et qui est une preuve de foi, de l'amour que vous en conservez malgré toutes vos idées, du désir que vous auriez de la sentir revivre en vous ! On ne prend pas ainsi sur soi pour arriver à un but indifférent et qui ne nous tient pas à cœur ; donc vous avez toute la foi que vous pouvez avoir.

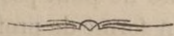
Au surplus, quand je parle de tout ce qu'il vous en a coûté pour m'écrire, je n'en raisonne que d'après ce que vous m'en dites, car d'après les sentiments que je me connais pour vous et que vous devez me connaître aussi, il me semble que vous ne devez pas vous gêner. Qui peut s'étonner qu'il passe par une tête des idées tant extravagantes qu'il vous plaira ? Il faudrait que celui-là n'en eût jamais eues ; et qui est-il ? Aveu pour aveu, ce n'est pas moi.

Votre âme ne peut plus rendre de témoignage de sa foi ; eh bien ! que son compagnon, votre corps, supplée à ce qu'elle ne peut pas ; prosternez-le devant le bon Dieu en forme de profession de foi. Quand

vous serez seule, mettez-vous à genoux et prononcez de bouche un acte d'amour de Dieu. Donnez le temps accoutumé à tous vos exercices de piété. Dites au bon Dieu que vous lui amenez votre corps en signe du désir que vous avez de ressentir les consolations de la foi ; adressez-lui, en remplacement de toutes les prières que vous ne pourrez pas faire, celle que les apôtres adressaient à notre Sauveur : Seigneur, *aidez à mon incrédulité, augmentez en moi la foi !* Je ne voudrais pas que cette épreuve interrompît vos communions. C'est une erreur bien ordinaire, dans les grandes peines d'esprit surtout, de croire qu'elles ne passeront jamais. Soyez assurée que votre tentation passera. Hé ! y a-t-il quelque chose de violent sur la terre et qui soit de durée ?

Je n'entre pas dans ce qui est la cause de votre peine actuelle. Nous ne pouvons pas raisonner sur les desseins de Dieu dans ce qu'il permet qui arrive dans les vues de sa sagesse éternelle ; tout est coordonné à la vie future. Nous ne connaissons bien que la vie présente ; comment pouvons-nous dire qu'il peut y avoir une contradiction dans la conduite de Dieu, qui connaît également l'une et l'autre, et que ce qu'il permet dans l'une ne soit adapté à ce qui convient dans l'autre ? Lisez, ma chère Sœur, l'histoire de Tobie, ou dans la Bible, si vous l'avez, ou dans l'*Histoire du peuple de Dieu* ; celle de Tobie est écrite à part.

J'envoie cette lettre avant moi ; si vous voulez que nous nous entretenions de ceci, vous me le direz.



XXXV.

A la même.

Qu'il faut être content de ce que Dieu veut.

Besançon, 19 juin 1817.

J'ai appris, ma chère Sœur, l'accident qui vous est arrivé en route et qui m'aurait beaucoup effrayé si la même lettre qui nous l'a annoncé ne nous avait en même temps rassuré sur les suites. Vous avez bien raison de croire que j'accueillerai avec grand plaisir la lettre que vous m'écrivez; vous ne me rendriez pas justice si vous n'étiez pas bien convaincue que tout ce qui vient de vous et ce qui vous regarde ne m'intéresse pas singulièrement. Vous avez fait une lieue et demie à pied; si M. E ... le savait, il dirait bien qu'il n'y a qu'à vous charger pour vous faire aller. Mais vous, ma chère Sœur, vous dites sans doute : La charité me portait; le bon Dieu, pour l'amour de qui j'ai fait ce voyage, m'a donné des forces, il a voulu me prouver par ma propre expérience que toutes les fois qu'on se renonce soi-même et que l'on se confie en lui, on est bien fort; que rien n'affaiblit comme les retours sur soi-même et l'occupation qui a soi pour objet. Ainsi saint Pierre, quand il était sur les eaux, à la suite de son excellent Maître, et qu'il venait à penser à lui et à sa situation, humainement parlant bien critique, il enfonçait; ce n'était que quand il fixait les yeux sur ce Maître tout puissant et

qu'il pensait à lui, qu'il revenait tout à fait au-dessus de l'eau. Je crois bien, ma chère Sœur, que là où vous êtes, éloignée de vos occupations, de vos connaissances, de vos habitudes, n'ayant aucune raison personnelle d'y être, vous ne pouvez avoir de grand plaisir, et que vous vous regardez comme dans une terre étrangère lorsque vous vous bornez à ces seules considérations-là; mais quand vous vous dites : Je ne suis plus à moi et je ne dois me compter pour rien, j'appartiens à Dieu, dont je suis la fille, l'épouse, la servante; il a eu besoin de moi ici, il m'y a amenée; je suis chez lui, par conséquent je suis chez moi; car quand on est chez son maître, chez son père, chez son époux, sans contredit on est chez soi, et l'on éprouve moins la maladie du pays. Vous êtes là fort occupée de visites, cela est peu de votre goût, par conséquent peu amusant; mais cette occupation est du goût de votre Maître, de votre Père, de votre Epoux; elle lui plaît, elle le satisfait, et dès lors ne devient-elle pas agréable à celle qui s'y livre? Surtout quand elle peut ajouter : Rien de ce que je fais n'échappe à la connaissance de Celui à qui j'ai intention de plaire. De ce peu de considérations je conclus qu'on trouve abondamment d'ennuis, de peines, d'inquiétudes, de fatigues, quand on se compte pour quelque chose, et que l'on trouve une aussi abondante source de consolation, de douceur, de force, d'encouragement, de grâces, quand on peut mettre Dieu à la place de soi. De même si une Maîtresse de Novices donne beaucoup d'attentions aux soins, aux peines qu'elle prend, si elle envisage les succès ou les insuccès dans les rapports qu'ils ont avec le travail qu'elle a fait pour

procurer l'avancement de ses Novices, j'avoue qu'il est difficile de se défendre quelquefois d'un certain mécontentement un peu naturel et de n'en pas vouloir à celle qui nous le procure. Lorsque, au contraire, on est parvenu à n'attacher à cela aucun intérêt personnel, qu'on n'y voit que celui de Dieu, la charité est bien à couvert ; non-seulement cela, mais elle trouve encore là un moyen de s'exercer, et, se considérant comme travaillant de moitié avec Dieu à une œuvre qui l'intéresse uniquement, elle se porte vivement vers lui pour le prier, le conjurer de mettre encore un peu plus du sien dans ce travail commun. Pour l'y engager, elle lui promet de faire de son côté encore plus d'efforts, de ne se rebuter de rien ; son but, son motif, empêchent, en effet, qu'elle ne se rebute et ne se décourage. J'espère, ma chère Sœur, que tous les sacrifices personnels que vous offrez à Dieu dans cette circonstance lui vaudront, par l'intention dans laquelle vous les faites, l'âme que vous avez cherché à lui donner et qui a apporté de la résistance à vos soins.

Je conviens que la personne à qui je vous avais adressé ne paie pas trop de mine. Son extérieur est froid et réservé, mais son âme est bien celle d'une âme de Dieu et d'un vrai et digne prêtre. Que je voudrais avoir sa vertu ! Au reste, soyez très tranquille sur vos confessions. Tous les détails que vous avez pu supprimer et que l'on ne développe que lorsqu'ils sont appelés par une grande confiance, ne sont pas matière nécessaire du sacrement.

J'ai dit à Sœur R... que j'avais demain une occasion pour V.... et par laquelle vous recevrez ce qu'elle

aura à vous envoyer. Bonjour, ma très chère Sœur. Je désire bien que votre santé vous laisse un peu de repos et que vous puissiez nous revenir au moins en aussi bon état que vous êtes partie! Recevez les bien sincères assurances de tous mes sentiments.

XXXVI.

A la même.

Dieu est un maître qui instruit

1^{er} octobre.

Il me tardait bien, ma chère Sœur, d'avoir de vos nouvelles et d'apprendre par vous-même et, par conséquent, au juste, la situation de votre esprit. Pour celle de votre existence à l'hôpital, je la connais en effet par les communications que la Mère me donne de vos lettres. Vous ne me surprenez point par tout ce que vous me dites sur vos dispositions présentes. Je m'attendais bien que vous n'éprouveriez pas un si grand changement sans que quelque retour sur ce que vous avez quitté ne vous fît éprouver des regrets et des peines. Ce ne sont pas encore les joies et les récompenses que le bon Dieu vous destine que vous êtes allée recueillir à O...; mais c'est bien évidemment un moyen de les accroître et de vous les assurer que Dieu a voulu vous y faire trouver, et, pour cela, il vous a inspiré une grande et parfaite pensée, que je lis dans votre lettre et à laquelle il faut vous arrêter.

Vous n'avez pas besoin de moi, ma chère Sœur, ni de mes avis. Le bon Dieu vous en donne directement. C'est lui qui, par une grâce toute spéciale, vous fait envisager votre position actuelle comme un troisième noviciat. Les deux premiers étaient des noviciats d'enfant ; celui-ci est d'une personne faite. Dans les premiers il vous avait laissée sous les ailes de vos instituteurs et comme dans le sein de votre famille ; dans le troisième, il vous délivre de tout cela. Dans les premiers il vous parlait par le ministère de ses créatures ; vous le voyiez en elle ; vous l'écoutez, vous le suiviez en écoutant et en suivant ses créatures ; les sens y étaient pour quelque chose, le cœur humain y trouvait aussi sa part. Dans ce troisième il n'y a plus rien de sensible, rien d'humain ; c'est la foi qui est tout, qui fait tout. C'est Dieu, que nous ne voyons, que nous n'écoutons qu'en ouvrant les yeux et les oreilles de la foi et en fermant les autres, qui est lui-même le maître de la Novice, qui l'instruit et qui la forme. Les premiers noviciats qui vous disposaient à des renoncements, n'exigeaient pas dans le fait tous ceux auxquels ils voulaient vous préparer. Celui-ci en veut un plénier. Habitude, liaison, amitié, secours mêmes spirituels, dans lesquels la confiance aidait à trouver des adoucissements, des consolations, tout fait matière de ce renoncement. Votre vocation est la vie parfaite d'une Religieuse, non en résolution, mais en exécution. Votre maître des Novices, c'est Dieu lui-même. Croyez-vous que ce soit là une belle destinée ? Croyez-vous que cette idée d'un troisième noviciat vous soit venue par hasard ? Moi, je ne le crois pas. Je la regarde bien positivement comme une

manifestation directe que Dieu vous a faite d'une qualité qu'il prend vis-à-vis de vous ; celle de votre maître des Novices. Allez maintenant à lui, ma chère Sœur, comme vous aimiez à voir venir à vous vos Novices. Si l'on fût venu vous dire : « Ma Sœur, je ne sais comme je suis, j'ai la tête grosse, je ne pense à rien, je suis comme hébétée ; je ne peux rien dire à Dieu, sinon que je veux bien être ici si c'est sa volonté ; mais il me prend des retours vers ma famille, qui me troublent, m'agitent et m'empêchent de penser ; oh ! ma Sœur, aidez-moi à me débrouiller, » auriez-vous envoyé promener cette Novice ? Bien certainement non. Eh bien, ma chère Sœur, persuadez-vous que vous étiez bien moins mère à leur égard que Dieu n'est père au vôtre. Allez donc lui parler de tout l'embrouillement de votre tête, et ne doutez pas un moment que vous ne receviez aussitôt le genre de grâces dont vous avez besoin. Ce ne sera probablement pas la cessation de tous regrets, de toute peine, de toute inquiétude, mais la force pour pouvoir être bien peinée, bien inquiétée, d'une manière agréable à Dieu et utile pour vous.

Prenez, ma chère Sœur, le caractère de la grande école à laquelle Dieu vous a appelée. Ce caractère doit être ferme, mâle, courageux. Je ne veux en rien diminuer la juste confiance dans les récompenses de Dieu que doit vous inspirer le sacrifice d'obéissance et de dévouement que vous lui avez fait. Mais gardez-vous de vous regarder comme une personne immolée. Cette pensée vous attendrirait sur vous-même et vous affaiblirait. Quoi que nous ayons fait pour Dieu, disons toujours : *Nous ne sommes que*

des serviteurs inutiles. Dieu en mérite bien davantage. Et, au fond, ce que vous faites ici pour le bon Dieu, vous le feriez dans le monde pour des intérêts temporels si vous aviez été appelée à y gouverner une famille. Qui est-ce qui ne fait pas une absence de deux ou trois mois si des affaires importantes l'exigent? Quelle est la femme qui ne se transporte pas à cent et deux cents lieues de chez elle pour accompagner son mari qui a un emploi, une place à cette distance de son lieu natal? Eh bien! vous, Epouse de Jésus-Christ, pensez que votre Epoux a transporté son domicile à quatre lieues de celui qu'il occupait, parce que des affaires essentielles pour lui l'exigeaient; il vous mène avec lui. Votre fidélité, votre parfaite docilité à le suivre est belle, sans doute, méritoire à ses yeux, parce qu'il veut bien voir un mérite dans l'accomplissement de nos devoirs; mais, au fond, ce n'est qu'un devoir; son plus grand prix lui vient de notre dévouement, de notre empressement et de la réflexion qui nous y fait trouver notre contentement.

Une idée qui me vient et que je joins à celle que vous avez eue d'un troisième noviciat, c'est qu'un temps fut où vous seriez volontiers allée à cent lieues pour y exercer je ne sais quelle fonction. Actuellement vous êtes à quatre lieues, pour quelques moments seulement, et pour y continuer très utilement vos mêmes fonctions. Voyez maintenant dans quelle situation d'esprit vous seriez si vous aviez exécuté l'idée qui vous passait alors par la tête. Mais voyez aussi comme le bon Dieu vous éclaire, vous instruit, vous dirige, quels soins il a de vous. Ne me parlez ni

de retraite, ni des privations que vous croyez éprouver. Vous n'avez besoin de rien ; Dieu est avec vous. Il suffit que vous connaissiez bien vos richesses et vos trésors, et que vous sachiez en user.

Ne cherchez pas tant les conseils auprès des hommes. Dieu veut être lui-même votre conseiller ; voilà pourquoi il permet que vous vous embrouilliez auprès d'un confesseur. Volez maintenant un peu de vos propres ailes, c'est-à-dire avec les ailes du Saint-Esprit, que vous consulterez, à qui vous vous adresserez dans vos prières, vos oraisons et les occasions où il faudra prendre un parti. Habituez-vous à tenir votre petit conseil à part vous, en la présence et sous la présidence de Dieu, et de prendre là votre résolution. Ici, vous étiez dans une position à ne rien prendre sur vous, vous étiez comme un enfant qui a père, mère, et qui ne fait rien que sous leur dictée. Votre troisième noviciat vous met dans une autre position ; vous êtes seule avec Dieu, il faut que vous tiriez tout de lui, que vous sachiez vous entretenir avec Dieu de ses propres affaires, les concerter avec lui, et après ces précautions, vous décider franchement ; puis, quel que soit le résultat de la décision que vous aurez prise, vous tenir tranquille, sans vous glorifier s'il est bon, et sans vous inquiéter s'il est mauvais.

Bonjour, ma bonne chère Mère.



XXXVII.

A la même.

Motifs véritables de la patience.

Vous voyez, ma chère Mère, que j'ai écrit une lettre pour la Mère ; les avis qui la terminent ne sont pas suspects. Je n'ai pas grand'chose à vous dire en particulier, votre conduite est bonne, et si ce n'était le petit mot par lequel vous terminez : *Mon âme a la paix, mais une paix sèche*, je n'aurais rien à vous dire. Peut-être cette paix sans consolation sensible est-elle celle que Dieu veut que vous ayez, afin que vous le serviez mieux pour lui, n'y trouvant pas de goût dont vous jouissiez ; peut-être aussi Dieu voudrait-il plus de générosité, de consentement, d'acquiescement ; encore quelquefois ce sont des motifs de raison qui influent peut-être trop ; on se fait, comme on dit, une raison pour supporter telle chose. Je ne blâme pas ces motifs ; ils sont bons en eux-mêmes ; mais ils ne sont pas suffisants ; ils nous laissent en chemin. Il faut tâcher, ma bonne Mère, d'aller plus loin que là où ils nous conduiront, et que, par l'effet d'une foi vive, d'une grande confiance en Dieu, nous jugions que telle chose est ce qui vaut mieux pour nous, puisqu'il nous l'envoie, bien convaincu de sa bonne, extrêmement bonne et paternelle volonté et de son amour pour nous ; que nous sommes dans la voie où il nous a mis et par conséquent la meilleure où nous puissions être. « Le bon Dieu me

conduit, ne suis-je pas bien heureuse ? » Eh bien donc, réjouissons-nous, et puis quand vient une contrariété, un délaissement, jouissons du moins de la satisfaction de voir que Dieu nous demande un service et du bonheur de le lui rendre. C'est bien en cela que consiste le service de Dieu, puisque c'est là où il trouve sa gloire. Ce service est d'une nature bien différente du service des hommes. Encore les servons-nous quand nous leur témoignons de la confiance et que nous ne témoignons pas de l'ennui de notre assujétissement à leur service.

Bonjour, ma bonne Mère.

XXXVIII.

A la même.

Attendre avec patience les moments du Seigneur. — Règles pour la communion.

Je ne réponds qu'à ce qui vous regarde, ma chère Sœur. Je verrai Sœur M.... Je voudrais comme vous que Sœur G... fît ce que vous désireriez. Dieu ne lui a pas encore donné la grâce de se bien connaître ; il permet qu'elle ait encore de fausses préventions. Espérons que sa retraite sera pour elle un moment de lumière et l'époque d'un renouvellement. Attendons avec confiance cette grâce de la part de Dieu ; demandons-la pour elle, et facilitons-lui les moyens d'en profiter en faisant tomber, autant qu'il peut être en nous, les petits préjugés auxquels elle a pu se

laisser aller. Soyons patients, attendons, espérons, et surtout persévérons et ne nous ne décourageons pas ; gardons-nous bien de dire : « Dieu ne nous accorde pas cette grâce, donc il ne veut pas nous l'accorder ; Dieu ne répand pas, autant que je le désirerais, ses bénédictions sur mes travaux, donc il ne veut pas que je les continue. » Persuadons-nous bien que le bon Dieu veut tout ce que nous voulons pour le bien, et qu'il finit par nous accorder ou ce que nous lui demandons ou mieux que nous ne lui demandions ; mais il veut de la confiance, et surtout il ne veut pas de nos petits empressements humains et encore moins de nos petits dépits. Supporter les délais de Dieu ; conformer et soumettre nos inclinations à son bon plaisir ; espérer, comme Abraham, contre l'espérance ; porter sur nos épaules la brebis qui a peine à marcher ; l'aider, la servir, faire les avances et tous les pas, s'il le faut, pour la trouver et la ramener : voilà, ma chère Sœur, une belle matière à mortification, et doublement utile, car ces choses, en nous mortifiant, nous perfectionnent. Pour des pénitences corporelles, vous en ferez de très bonnes en supportant avec patience et une parfaite soumission à la volonté de Dieu l'état d'infirmité où il vous a placée.

J'aime beaucoup votre empressement pour la communion, et je désire bien que vous reveniez aux deux communions dans le courant de la semaine. Ne croiriez-vous pas vous apercevoir que depuis que vous avez été privée de M. de B.... et de MM. D..., vous vous êtes un peu relâchée ? Je ne peux pas bien en juger moi-même, parce que je ne vous connaissais pas alors comme je vous connais aujourd'hui. Ce qui

est à ma connaissance, c'est que Dieu vous a bien donné des lumières pour vous faire voir ce qu'il désire de vous, ce que vous êtes, ce que vous avez à corriger, ce que vous devez devenir, et que vous n'avez pas toujours été bien contente de la conformité que vous avez donnée à votre conduite avec ces grâces et ces lumières ; les reproches que vous vous en faisiez n'ont pas toujours été aussi vifs, ni aussi accompagnés de volonté, d'efforts qu'ils le sont aujourd'hui. La rareté de vos communions était-elle la cause de ce peu de progrès, ou devait-elle en être l'effet ? Laissons cette question, votre situation est différente présentement ; votre esprit est plus présent à ce que vous avez à faire, il y a un commencement de travail. Si le premier mouvement, la première pensée, ne sont pas encore ce qu'ils doivent être, la réflexion les y ramène bientôt, et je pense que la communion considérée soit comme prix de ce que l'on a fait, soit comme moyen de mieux faire, doit devenir plus fréquente pour vous, et vous ferez bien de suivre à ce moment les conseils qui vous ont été donnés autrefois. Quand donc vous les aurez reçus de votre confesseur, ne vous abstenez pas de la communion pour avoir senti encore quelque tendance à la manière de parler et d'agir dont vous avez voulu vous corriger. Que le premier mouvement, la première parole ne soit donc pas un obstacle, mais seulement ce qui viendra à la suite, c'est-à-dire la persévérance dans un propos, ou un procédé mal commencé, avec réflexion et connaissance que l'on s'écarte des résolutions que l'on a formées. S'il n'y a eu que demi-réflexion, si l'on ne peut pas bien se rendre compte

à soi-même du degré d'attention et de volonté qu'on a eu, en tâchant de réparer cela soit intérieurement par un retour à Dieu, soit extérieurement par quelques actes d'humilité, accompagnés toutefois de direction, ce ne doit pas être non plus une raison suffisante pour se priver de la communion. Il faudrait pour cela qu'il y eût quelque chose de bien délibéré et laissé volontairement sans réparation, quoiqu'on ait pu en faire, pour nous éloigner de la sainte Table. J'entends toujours dans les matières dont nous avons parlé et qui sont en forme de résolution sur le papier que vous avez ; il n'est question ici que de cela. Je remercie Dieu des bons sentiments qu'il a daigné mettre dans votre cœur dans la journée d'hier, et de la sainte inspiration qu'il vous a donnée de revenir à une communion plus fréquente. Portez à la sainte Table une grande confiance, un entier dévouement, du courage, de la patience, de la persévérance, et vous y recueillerez, j'espère, abondamment des grâces de force et d'encouragement.

XXXIX.

A la même.

Se soumettre avec calme aux dispositions de la Providence.
Le bien ne se fait pas sans peine.

Nîmes, 13 décembre 1823.

Ma bonne Mère F..., j'ai reçu votre lettre de B..., du 22 novembre. D'après ce que vous me mandez, je

vous écris à S..., où je vous crois présentement. Je suis bien content de vous ; vous prenez parfaitement le sens de la conduite de Dieu envers vous. Il vous a bien isolée, j'en conviens, il vous a dégagée de toute conduite à l'égard des autres, réduite à vous-même, afin de vous avoir toute pour lui. Vous êtes entrée dans ses vues. Vous ne réglez rien par vous-même, mais vous êtes prête à tout ce à quoi il vous appellera, lui laissant le soin de tout prévoir et ordonner. Oh que le bon Dieu vous a traitée avec bien de la faveur ! Je peux bien vous dire, sans flatter votre amour-propre, que vous n'avez jamais été plus Religieuse que vous l'êtes aujourd'hui ; je dis cela, non pas au profit de votre amour-propre, car vous avez bel et bien regimbé avant d'entrer dans cette voie où Dieu vous voulait, mais il le voulait, c'est lui seul qui est le conquérant. Il est déjà bien agréable pour vous d'être sa conquête. Et c'est lorsque Dieu use de sa conquête que l'on sent mieux tout le bonheur de l'être. Vous avez déjà concouru immédiatement à former l'établissement de S..., et si Dieu vous emploie encore à former celui d'A..., quelle confiance ne vous montre-t-il pas par là et quels mérites il vous ménage ! Toute la gloire qu'il recevra dans une maison bien réglée, où tout se fera pour lui, ce changement en édification générale de ce qui n'était rien moins qu'édifiant, que le bon Dieu veut vous devoir en bonne partie, n'est-il pas quelque chose de bien encourageant et par conséquent de bien consolant ? Toute l'éternité vous jouirez du bien que vous aurez fait là ; toute l'éternité Dieu vous en remerciera. Oh ! que les remerciements de Dieu portent de bien avec

eux ! Sûrement tout cela ne se fera pas sans peine, mais aussi si cela ne devait vous coûter qu'une pensée, qu'une parole, ou qu'une journée de petits ennuis, que seraient les remerciements qui vous attendraient ? Proportionnés à la peine, ils seraient peu de chose. Je voudrais cependant qu'on vous évitât celle d'avoir pour compagne Sœur N..., parce que je crois que sa présence là ne sera pas utile à l'établissement. Tous les petits commérages auxquels on est habitué dans cette ville continueraient, c'est là le genre de la pauvre Sœur, et ils nuiraient beaucoup à l'esprit de votre règle. Cette espèce de faveur dont jouit Sœur N... lui donnerait bien de la force contre la Supérieure, qui voudra établir la régularité et l'austérité religieuses nécessaires. Il me semble qu'on n'a pas grand besoin d'elle pour obtenir la faveur publique ; à quoi vous servirait cette faveur ? Vous n'allez pas à A... pour votre profit et votre avantage ; ce n'est pas une acquisition pour laquelle vous sollicitiez une bienveillance humaine ; c'est, au contraire, un sacrifice et une simple obéissance que vous rendez à Dieu. En écrivant dernièrement à Mère C..., je lui en touche un mot. Au reste, vous serez bien appuyée là par l'évêque, qui me paraît un homme assez décidé et assez ferme.

Mère G.. voudrait qu'on lui laissât votre nièce. Elle lui est, en effet, utile et à elle-même et par la confiance que les chalands de la pharmacie ont en elle, et encore, si vous voulez, pour ne pas opérer trop de changements, qui ont toujours quelque chose de désavantageux quand surtout ils sont si subits : il vaudrait autant envoyer Sœur F... à A...

Vous voyez que je suis toujours le père et que je m'ingénie à donner des avis. Je crois que je mourrai avec cette habitude de me regarder comme père et vous regarder toutes, et Mère F... bien particulièrement, comme mes filles et mes filles bien aimées.

Bonjour, ma bonne Mère F...

XL.

A la même.

On est bien heureux quand on peut dire : C'est Dieu qui m'envoie.

Nîmes, 17 mai 1830.

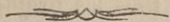
Vous voilà donc à V...., ma bonne Mère F.... On est bienheureux quand, quelque part où l'on se trouve, si quelqu'un vous demande : Pourquoi êtes-vous là ? on peut toujours répondre : Parce que Dieu m'y a mis. Vous aurez passé votre vie sans avoir habité sur la terre un lieu de votre choix, mais toujours du choix de Dieu ; Bethléem, Nazareth, l'Egypte, où que ce soit, toujours sur les pas de Notre Seigneur Jésus-Christ. J'envie votre bonheur, ma bien chère Sœur, non pour vous en priver, mais bien par le désir de le partager avec vous. Vous aurez dans votre nouvelle place des afflictions, des inquiétudes, des contrariétés, et je pense que déjà vous en savez quelque chose et que déjà aussi vous vous êtes dit bien des fois : C'est Dieu qui me les envoie. C'est par ces moyens-là que s'opère son œuvre. Dieu, qui

pourrait tout aplanir, tout faire d'une parole et sans moi, a la bonté de vouloir tout faire par moi. Quel choix glorieux pour moi il a fait en me désignant pour mettre cette maison en état de procurer sa gloire, et pour défricher cette terre, qui ne lui produisait rien qui remplisse ses greniers ! Le bon Dieu vous a fait, ma bonne Mère F..., de riches dons d'intelligence, de surveillance, de prudence, de sagesse. Je peux dire tout cela sans exciter votre amour-propre, car vous ne vous êtes pas créé ces avantages ; tout est de Dieu, tout vient de sa libéralité, et rien ne vient de votre nature, car de vous-même vous seriez bientôt dépitée, découragée, rebutée ; et il vous viendrait souvent à la pensée de dire : Pourquoi fait-on toujours porter sur moi le poids des corvées qui se rencontrent à faire ? J'aimerais bien mieux vivre tranquille, ignorée, n'ayant à m'occuper que de mon office, surtout étant souffrante comme je le suis. Mais Dieu ne veut pas que vous vous arrêtiez à de pareilles réflexions, et par l'effet des grâces qu'il vous accorde, le sacrifice de vous-même est généreux et complet. J'espère que Dieu vous en témoignera dès cette vie son contentement par des succès que vous lui rapporterez toujours et qui ne diminueront pas le mérite des peines que vous aurez prises pour les produire. Oui, ma bonne Mère, je suis persuadé que votre bonté, votre charité et bien particulièrement votre patience, détruiront tous les préjugés, toutes les préventions, toutes les oppositions que le démon excitait pour empêcher la bonne œuvre. Je ne peux pas entrer dans le détail des contrariétés que vous avez à supporter, pour vous dire ce que j'en pense : ne les

connaissant pas, ne pouvant même les bien connaître, car il faut voir les choses et être sur les lieux pour les juger, je ne peux m'en tenir qu'à des généralités et à des vœux que l'estime parfaite et la sincère amitié rendent bien vifs.

Il y a longtemps que Sœur B.... ne m'a écrit ; je désirerais bien plus vivement encore recevoir son journal s'il pouvait s'y trouver quelques articles de V.... Si vous aviez assez de loisir pour me donner quelques détails sur votre situation, je les lirais avec bien de l'intérêt ; mais je sens combien vous êtes occupée ; je vois par moi-même que les affaires laissent peu de loisir pour s'occuper de choses personnelles, malgré tout l'intérêt qu'elles inspirent. Je suis revenu à trois reprises et à plusieurs jours de distance pour vous écrire cette pauvre petite lettre, que j'ai tant de regret de faire suivre de si loin celle que vous m'avez écrite.

Bien des amitiés à votre bonne compagne Sœur M.... Vous me connaissez bien, ma bonne chère Mère, je peux bien vous assurer que mes sentiments sont et seront toujours ceux de quelqu'un qui vous est bien sincèrement dévoué.



XLI.

A la même.

Se réjouir d'un emploi difficile.

Nîmes. 13 janvier 1831.

J'ai reçu, ma bonne Mère, votre lettre du 30 septembre. Je m'identifie avec toutes vos peines ; j'y joins les miennes, et en pensant aux unes et aux autres, je m'écrie : Oh que nous sommes heureux, ma bien chère Mère, que Dieu nous ait choisis, vous et moi, pour le servir dans des places et dans des moments aussi difficiles que ceux où nous vivons ; il faut qu'il compte bien sur nous, ou plutôt et mieux que tout cela, il faut qu'il veuille nous faire acquérir bien des mérites, et qu'il soit décidé à nous accorder bien des grâces pour nous maintenir dans des temps et des emplois qu'on ne peut soutenir qu'avec son puissant secours ! Être réservé par le bon Dieu, être choisi par lui pour être chargé de ses intérêts dans de pareilles circonstances, n'est-ce pas là une faveur dont nous ne pouvons assez le remercier ? De quel intérêt sont pour nous les procédés des pères, des mères, des hommes d'affaires, de la bien ou malveillance des hommes ? Nous avons pour nous le maître de la maison ; quel tort peuvent nous faire ses serviteurs et domestiques ? Ne perdons pas de vue et disons-nous souvent : Notre Maître, Notre Seigneur Jésus-Christ, a coordonné toutes les choses de la vie présente

par rapport à la vie future. Rien n'a pour fin la vie de la terre, elle n'est qu'un passage bien court pour arriver à l'autre. Ce n'est qu'une petite allée bien étroite, bien raboteuse et qui, plus elle est difficile, plus sûrement nous conduit à un superbe et magnifique palais où nous aurons bien toutes nos aises, où rien ne nous contrariera, où nous n'aurons rien à souffrir, rien à craindre, pas même de voir finir notre bonheur. Dans cette petite et étroite allée, nous rencontrons des gens qui nous coudoient, peut-être qui nous marchent sur le pied ou nous disent quelques injures, cela vaut-il la peine de faire attention ? Je ne le pense pas. Il n'y a que l'attention que nous y donnons qui puisse nous nuire si elle prend sur nos forces et qu'elle nous porte à nous appuyer contre le mur de l'allée pour nous y reposer, car alors nous n'avancions pas, nous perdons du temps. Entrons bien dans les vues de Dieu, coordonnons aussi nous-mêmes toutes nos actions, nos intentions, nos pensées vers la même fin, le bonheur de la vie éternelle ; alors nous verrons dans ce qui nous arrive tout autre chose que ce que nous montrent les petits retours un peu trop humains que nous faisons sur cela.

Je vous souhaite bien, ma bonne chère Mère, pour vos étrennes, la paix de Dieu et ses grâces pour la conserver. Je n'exclus pas de mes souhaits cependant les consolations que Dieu lui-même nous fait goûter dans les communications qu'il nous fait trouver dans l'amitié et la confiance des amis qu'il nous a donnés. Ecrivez-moi plus souvent, si vous en avez le temps ; vous connaissez l'étendue et la sincérité de tous mes sentiments.

XLII.

A la même.

Rester dans un emploi malgré les répugnances.

2 mars.

Ne commencez jamais vos lettres, ma chère Mère, par des excuses sur ce que vous les multipliez. Toujours lorsque vous ne m'écririez pas, n'en serais-je pas moins occupé de vous, et plus péniblement encore que lorsque je vous lis. Je viens d'écrire à Sœur E... Elle vous communiquera sûrement ma lettre. J'ai pensé à vous comme à elle en l'écrivant : je crois qu'elle vous convient comme à elle ; du moins il me semble qu'en répondant à votre lettre, je vous écrirais à peu près la même chose, ainsi je ne vous en ferai pas ici un *dupplicata*.

Je ne sais si j'ai deviné les pensées contraires à la sainte volonté de Dieu auxquelles vous vous laissez aller, mais je croirais bien que c'est d'être délivrée de la charge de la maison de N..., et peut-être de redevenir simple particulière à Besançon. C'est donc à cela que je vais répondre. D'abord, ne soyez ni étonnée, ni bien mécontente de vous-même d'avoir ces désirs. Jamais volonté, quelque peu conforme qu'elle soit à celle de Dieu, à moins qu'elle n'ait un objet mauvais en soi, encore cela demanderait-il explication, n'a été un péché. Il ne nous est pas libre de ne pas ressentir au dedans de nous une volonté d'obtenir ce qui nous semble être agréable pour nous.

Notre Sauveur ne nous a-t-il pas fait connaître qu'il y avait en lui une volonté qui n'était pas celle de son Père et qui y était même opposée ? Si tout nous était égal, si nous n'avions pas plus de plaisir ou de peine à une chose qu'à une autre, où serait le mérite ? Celui qui n'aurait jamais vu l'ennemi, pourrait-il prétendre à la gloire d'une victoire ? Rappelez-vous l'instruction que Notre Seigneur nous a donnée à ce sujet : « Un père avait donné un ordre à ses deux fils : l'aîné l'accepta et ne l'exécuta pas, le cadet répondit non et fit cependant ce que le père prescrivait. » Notre Seigneur demanda à ses apôtres lequel avait rempli la volonté de son père ? Ils répondirent que c'était celui qui avait refusé, mais exécuté son ordre, et Notre Seigneur approuva la réponse. Il vous est aisé de vous faire une application de cette parabole. Dites tant que vous voudrez : « Non, je ne veux pas rester chargée du soin de cette maison. » Mais restez-y, en pensant que Dieu le veut, et vous aurez soumis, d'une manière méritoire pour vous, votre volonté à celle du bon Dieu, et vous aurez bien mieux fait encore que de dire *fiat*, puisque vous l'aurez exécuté, et un *fiat* en action vaut mieux qu'un *fiat* dans la bouche.

En second lieu, il faudrait renoncer à l'établissement de N... si vous cessiez dans ce moment d'en prendre la conduite. Je rends bien justice à Sœur N..., c'est une fille très vertueuse, je crois qu'elle a bien du mérite dans les combats qu'elle éprouve. Mais croiriez-vous qu'elle soit assez maîtresse de sa tête, de son caractère, de son imagination, pour qu'elle puisse veiller sur ses Sœurs, sur les malades, répondre à une administration de la manutention d'une maison ? Je

ne le crois pas. Aujourd'hui, elle est bien, elle est gaie, elle est à elle, tout à coup une idée se présente, elle l'affecte, la tête est montée, égarée ; et le lendemain elle sera morne, triste, malade, elle ne parlera pas, ou elle dira des choses qui seront teintées des couleurs de son imagination. Les Sœurs, étonnées de ce changement, dont elles ignorent la cause, craindront de lui parler ; rien de tout cela n'échappera à M. de P... et aux autres administrateurs. Ce n'est pas que je croirais Sœur N... bien coupable en cela. Il n'y aurait rien de bien volontaire en elle, et s'il y avait quelque chose, la pauvre Sœur l'expierait rudement ; mais il n'en est pas moins vrai que je ne la crois nullement propre à la chose. Il paraît encore qu'elle ne peut prendre son parti, même de demeurer à N..., et que c'est une nécessité de la rappeler. Il y a apparence que Mère C..., après Pâques, ira vous visiter et conduire une remplaçante que je désire bien qui ne soit pas seulement celle de Sœur N..., mais qui puisse devenir la vôtre, quand elle sera assez au fait de la conduite de la maison et qu'elle y aura assez bien pris pour cela. Mais, ma chère Mère, patience. Et si vous craignez de manquer de soumission envers Dieu, qu'il ne soit pas assez content de votre dévouement et de vos services, l'acceptation de tout cela réparera tout et lui dira d'une manière bien vraie, bien sincère, que c'est réellement que vous vous êtes donnée à lui. Faites cela, et cela vous sera encore plus utile que la retraite. Je m'en réfère, au surplus, à ce que je vous ai écrit dans une lettre qui s'est croisée avec la vôtre du 19 février. Je ne peux vous dire, ma chère Mère, combien vous m'occupez, com-

bien je vous recommande vous-même à vous-même : agissez pour vous, comme vous agissez envers Sœur N...; dites-vous tout ce que vous lui dites. Ne soyez pas la dupe de toutes les idées de découragement que le démon voudrait vous insinuer; rien n'est plus fâcheux que le découragement; ne croyez donc pas que le bon Dieu soit si mécontent de vous, cela n'est pas vrai. Revenez donc à lui bonnement, doucement, et surtout avec une pleine confiance. Si vous vous êtes un peu relâchée sur les soins, les attentions qui sont dues au meilleur des pères, revenez, comme une fille remplie cependant d'amour pour lui, humiliée de sa lâcheté, mais résolue de redoubler d'attention; vous êtes sûre d'être très bien accueillie, de recevoir de nouvelles caresses de ce tendre Père, de remplir de joie son cœur; vous vous satisferez vous-même en débutant par lui offrir un nouveau sacrifice, je ne veux pas dire celui de n'avoir point de volontés contraires à la sienne, ce qui ne vous est pas donné, mais celui de les soumettre à ce qu'il demandera de vous. Il y va bien en cela de votre intérêt, car je suis bien sûr que vous en conviendrez. A l'égard de Dieu, il est bien plus satisfaisant de se rendre que de combattre, et vous êtes digne, ma chère Mère, d'éprouver cette satisfaction. Ah! je vous souhaite bien en tout genre toutes celles qui peuvent assurer votre bonheur, et je me flatte que vous croirez facilement à la vivacité comme à la sincérité de ce souhait.

Mille amitiés, je vous prie, à nos chères Sœurs F..., R... et O... Il me tarde qu'elles donnent de leurs nouvelles.

XLIII

A Mère M.

Confiance en Dieu.

15 mai.

Je profite de la bonne occasion, ma chère Mère, et je me donne le plaisir d'écrire à tous les membres de votre sainte communauté. C'est plus encore pour me satisfaire moi-même en causant un peu avec toutes, que par l'utilité qu'il pourrait y avoir en ce moment où vous avez eu sûrement M. R...., à l'aide duquel vous vous êtes toutes renouvelées dans la grâce du bon Dieu. Je n'ai donc qu'à vous féliciter du dévouement et de la sainteté bien établis parmi vous. Elle y persévéra, je l'espère. Ce n'est pas que je me flatte que quelques petits nuages ne terniront pas, de temps en temps, mais pour un moment, la sérénité du beau jour qui luit maintenant. Il faut bien que la Mère ait aussi le mérite de la patience, de la confiance en Dieu et du recours à lui. Ce qui doit nous inspirer cette patience et cette confiance, c'est que je ne vois rien dans ce monde qui aille toujours comme il devrait aller. La pauvreté et la misère humaine se trouvent partout à côté des grands traits de la providence et de la protection de Dieu. Il faut, on le dirait du moins, que le côté faible paraisse toujours, et que les saints eux-mêmes sentent leur faiblesse et leur misère. La

perfection de la confiance et de l'espérance est de se soutenir au milieu de tout cela. Nous n'avons rien à attendre à titre de justice que le ciel si nous mourons dans la grâce. Mais cette mort dans la grâce, la persévérance finale, ne nous est pas due. Nos titres sont donc la miséricorde, et nous l'honorons, nous l'exaltons, cette miséricorde, par notre confiance et notre espérance. Je désire bien vous voir parfaitement établie dans la confiance. Je sais bien que vous allez me dire : « Mais il faudrait faire quelque chose pour cela, et quand on ne fait rien, cette confiance n'est-elle pas présomption ? » Si on ne faisait rien que le mal, il pourrait y avoir présomption ; encore si en ne faisant rien que le mal, on avait cependant la volonté de faire mieux, je ne croirais pas pouvoir dire que la confiance serait présomption. Mais quand on ne fait pas le mal toujours et qu'on ne le fait pas sans en avoir du regret ; quand on fait aussi le bien et qu'on désire sincèrement le faire toujours, oh j'affirme que quelques échappées qui nous laissent apercevoir notre faiblesse ne changent point notre ferme confiance en présomption : « Ne perdons pas notre confiance, nous dit saint Paul, car elle aura une grande récompense. » Croyez-vous, ma chère Mère, que la patience avec laquelle vous supportez les petits travers, les petits écarts de vos Sœurs, que les avis que vous leur donnez, resteront sans récompense ? Espérez-la donc et soutenez-vous par la force de votre confiance. Le plus grand ennemi que vous ayez toutes à redouter, comme je le dis à une de nos Sœurs, c'est le découragement ; aussi, remarquez-le, c'est par là que le démon vous attaque presque toutes :

il ne remporte pas une victoire complète et ne vous fait pas tout abandonner ; mais il vous attriste par là, il vous chagrine, et, dans le trouble et l'inquiétude où il vous jette, il gagne toujours quelque chose. Ne regrettez pas l'obligation où vous êtes d'être toute aux autres. Les autres, c'est Jésus-Christ qui est en elles ; quand vous êtes à elles, vous êtes donc en Jésus-Christ, et quand vous êtes à Jésus-Christ, pouvez-vous ne pas espérer qu'il est aussi à vous ? Ne croyez pas au bonheur de celles qui n'ont charge de rien ; elles ont plus de temps pour avoir charge d'elles-mêmes, c'est-à-dire plus de temps pour être à charge à elles-mêmes. Tout est compensé, et l'on ne peut dire heureuse que celle qui est là où Dieu l'a placée. Les occasions d'impatience se trouvent dans l'obéissance comme dans le commandement ; Dieu ne veut priver personne du mérite de la patience. Tenons-nous au poste où le bon Dieu nous a mis ; c'est encore le meilleur pour nous. Tâchons d'y bien faire attention, ne perdons pas confiance pour quelques échappées, ne nous scrutons pas nous-même avec trop d'inquiétude, et jamais sans avoir avec nous la pensée de la miséricorde de Dieu et de la confiance qu'elle mérite.

J'aimerais bien sans doute vous aller voir, mais tout franchement il est gênant d'aller descendre ainsi chez M. de P..., surtout cette année, où il y a beaucoup de monde. Bon pour quelquefois. Si vous aviez un quartier pour des hôtes, ou des chambres particulières dont l'habitation aurait un prix déterminé, cela mettrait plus à l'aise.

Je suis bien aise du cadeau que vous a fait M. de

P.... Vous ne pouviez pas le refuser. C'est une preuve de contentement ; grâces en soient rendues à Dieu. S'il permettait que votre séjour là accrût un peu la régularité et la ferveur des catholiques qui y habitent, vous auriez bien à vous applaudir d'avoir été choisies pour opérer ce bien et de pouvoir joindre les œuvres et les mérites du zèle à ceux de la charité. Vous faites l'éloge de la piété de M^{me} de P...; dites-nous aussi si elle vous fait des amitiés et si elle paraît contente de vous.

Je finis, parce que chacun attendant le retour de M. R...., vous allez être inondée de lettres. Personne ne vous dira plus sincèrement que moi, ma chère Mère, combien je vous suis entièrement dévoué.

XLIV.

A la même.

Qualités d'une retraite.

15 juillet.

J'étais à Cromary, ma chère Mère, où j'ai passé une semaine, quand votre lettre m'est parvenue. On m'a dit ici qu'elle avait été apportée avec d'autres par une personne qui devait repasser demain. Nous avons jugé que ce pouvait être M. R... J'ai donc attendu son retour ; voilà pourquoi je réponds si tard à votre lettre du 29 dernier.

J'approuve tout à fait votre projet de retraite. Profitez du moment que vous croirez opportun pour la

faire ; je désire que le fruit particulier que vous en retirerez, soit 1° de vous établir dans une bonne et grande confiance en Dieu, même malgré toutes les fautes journalières, les défauts habituels, les résistances aux grâces que vous pouvez avoir à vous reprocher. Croyez-vous donc qu'il n'y ait que les parfaits qui aient droit de compter sur la bonté et la miséricorde de Dieu ? S'il fallait se croire parfait pour y compter, Dieu aurait donc banni du cœur de tous les hommes sans exception la confiance en lui, car personne ne peut se croire parfait ; cette assurance excluerait l'humilité et par conséquent la perfection. Pour toutes choses ne perdons pas notre confiance, comme nous le dit saint Paul, parce que, ajoute-t-il, elle nous fera avoir une grande récompense, par conséquent elle nous disposera dès ce monde-ci à nous rendre dignes des récompenses de l'autre. Toutes nos chutes, nos infidélités, nos misères, sont, dit saint François de Sales, le trône de la miséricorde de Dieu. Ce ne sont pas ceux qui retombent fréquemment dans les mêmes lâchetés, les mêmes fautes, à qui cette confiance est interdite ; ce sont ceux qui le veulent, qui s'y plaisent, qui ne se les reprochent pas, qui auraient perdu, et seulement pour le temps où ils persévéraient volontairement dans cet état, ce précieux privilège. 2° De vous abandonner bien entièrement à la conduite de Dieu, et, s'il vous laisse sans goût intérieur pour lui, pour les sacrements, pour les exercices de piété, pour les fonctions de votre état, je ne vous dirai pas : Soyez indifférente à cette privation, mais bien : Ne vous découragez pas ; ne vous croyez pas abandonnée ; persévérez à frapper à la

porte du cœur de notre Sauveur. N'omettez aucun de vos exercices de piété, aucune de vos communions ; faites-les comme vous le pourrez, nous ne sommes comptables devant Dieu que des grâces qu'il daigne nous accorder ; à défaut de dispositions bien réelles, contentez-vous d'offrir à Dieu des dispositions de désirs. 3° Vous vous ranimerez un peu dans la ferveur et le dévouement, et une plus grande fidélité dans tout ce que vous croirez que le bon Dieu demande de vous accroîtra la confiance, l'espérance, dissipera la tristesse qui naît de ce que vous regardez comme des manquements et des infidélités. L'un fera valoir l'autre, et j'espère de la bonté de Dieu et de la protection si grande qu'il vous a accordée, que vous recevrez pour fruits de cette retraite plus de contentement, plus de paix intérieure et par là de l'encouragement et des forces.

Une raison encore qui me fait approuver votre retraite, c'est qu'elle fournira l'occasion à Sœur E.... d'un peu s'aguerrir, en se trouvant à la tête de la maison pendant le temps que vous serez recluse.

Oui, ma Mère, dites-vous bien tout ce que vous diriez à Sœur D.... si elle laissait troubler la paix de son âme en revenant sur les peines qu'elle a pu éprouver en se séparant de la société. Que le premier moment ait été sensible, je le passe, cela est tout naturel ; mais que depuis, cette sensibilité n'ait pas cédé à de longues et sages réflexions, cela m'étonne. Enfin qu'avez-vous perdu ? Ce n'est pas votre état ; vous êtes toujours et également Religieuse. Ce n'est pas l'esprit de la société ; ne le conservez-vous pas, ne pouvez-vous pas toujours agir d'une ma-

nière qui y soit conforme ? Toutes les saintes pratiques de la société ne sont-elles pas aussi à votre portée que du passé ? Est-ce le titre de fille, de protégée de Marie ? Hé ! ma chère Mère, qui peut vous le ravir ? Croyez-vous que vous lui appartenez moins par un fait qui n'est pas de vous ? Est-ce que vous avez perdu quelques-uns des titres qui vous donnaient droit de l'appeler votre Mère et de recourir à elle comme sa fille ? Vous ne pouvez pas le croire, et en effet cela n'est pas. Etes-vous moins constituée Epouse de Jésus-Christ par les vœux d'Hospitalière que par ceux de la société ? Vous ne le croyez pas non plus ; ces vœux n'ont pas du plus ou du moins, les uns n'ajoutent rien aux autres. Vous avez perdu une dénomination, un titre, une forme extérieure. Vous l'avez perdu, non par votre faute, mais par obéissance, par soumission même à Marie. Vous avez la chose, et la chose tout entière et parfaite ; que vous sert le mot ? Allons, ne soyez plus enfant, et ne voyez dans ces vieilles réminiscences, que le mérite de votre acquiescement aux dispositions de Dieu et de la Sainte Vierge, qui vous donnent un nouveau droit à sa protection ; cela vaut mieux que d'y chercher des contrariétés humaines que la Sainte Vierge elle-même ne veut pas que vous y voyiez !

On vous a mandé sans doute la maladie de Sœur M.... Elle est bien mal. C'est une de ces grosses vilaines fièvres que nos médecins appellent et jugent très maligne, tout au moins semblable à celle de Sœur E.... Elle est aujourd'hui au neuvième jour. Elle n'a ni assoupissement, ni surdité, ni délire ; mais au contraire les facultés intellectuelles dans toute leur

vigueur, ce que les médecins aimeraient mieux qui ne fût pas. Sans doute elle est en danger, mais non sans espérance. On ne peut être plus édifiante et dans de plus belles dispositions pour paraître devant Dieu. Depuis quelque temps elle avait infiniment gagné. Son dévouement, son courage, son intelligence, ses soins attentifs et prévoyants, un talent qui s'était développé en elle pour exhorter les malades, les vertus les plus douces et les plus humbles, la rendaient l'édification de la communauté. La Mère a dû vous faire part de ses demandes pour être admise à profession. Elle avait été reçue, et comme la maladie l'a surprise dans ces entrefaites, elle a demandé à prononcer ses vœux en recevant le saint Viatique : ce que le Père D. . . . et la communauté lui ont accordé ; et j'ai reçu ses vœux en lui apportant le bon Dieu. Ainsi me voilà toujours avec huit filles ; mes sept douleurs ont été changées en huit béatitudes. Que le bon Dieu me les conserve ! Les bonnes prières de la communauté de N. . . . y contribueront, je l'espère. Cette circonstance retarde pour vous la visite de Mère C. . . , qui ne partira pas avant que le sort de notre pauvre chère Sœur ne soit décidé. Ses parents sont arrivés aujourd'hui.

Je suis bien aise de ce que la princesse a acheté la maison du P. . . . Si elle va à N. . . . , votre chapelle deviendra sa paroisse, du moins en attendant que l'église soit bâtie ; et j'espère que ce voisinage vous sera avantageux. Sa présence là pourra l'être encore à l'établissement de la paroisse ; la Providence peut l'avoir choisie pour le moyen dont elle veut se servir. En attendant, ce pauvre M. V. . . . est dans la souffrance, cela me fait de la peine ; offrez-lui mes affectueux

compliments. Offrez aussi, je vous prie, mes tendres amitiés à nos chères Sœurs E...., dont j'ai vu l'oncle, l'autre jour, en passant à V..., et qui se porte bien, B..., L.... et F.... Vous connaissez, ma chère Mère, toute l'étendue et la sincérité de mes sentiments pour vous.

XLV.

A la même.

Devoirs des Supérieures.

24 août.

Je suis fâché, ma chère Mère, que vous ayez attendu si longtemps nos lettres. Leur départ était dépendant de celui de M. de P... Il m'en coûtait bien de voir toute ma paperasse séjourner à la pharmacie : ce n'était pas que je la crusse d'une grande utilité, mais c'était au moins une preuve de souvenir que vous aviez bien droit d'attendre de moi. Vous trouvez donc que mon papier n'est pas confit au sucre et au miel. C'est qu'il est bien plus aisé d'être sévère pour les autres que pour soi. Cependant, je veux croire, au moins pour vous faire niche, que vous en faites plus que je n'en dis sur mon papier. Au fond, quand tous les devoirs que nous avons à remplir sont pris en détail, ainsi que tous les sacrifices que Dieu demande de nous, cela présente une suite de peines qui se succèdent sans intervalle, une vie remplie de mortifications, de combats, d'efforts, qui offre un ensem-

ble vraiment effrayant. Mais quand on considère tout cela réuni dans un seul point et comme dérivant d'un seul principe : « Dieu m'a créé pour les intérêts de sa gloire, il a fait mon partage sur la terre du soin de ses propres affaires; dans tout ce qui m'entoure, dans tout ce qui se passe autour de moi, j'y suis pour veiller à ce que ses intérêts ne souffrent pas de dommage; je suis son fondé de pouvoir, son procureur spécial, » il me semble qu'on peut trouver dans cette pensée un grand moyen de force, et qu'on ne redescend pas si aisément à n'être que soi-même quand on s'est vu le représentant et l'homme de confiance de Dieu. Je suis persuadé, ma chère Mère, que vous trouverez tout le secours, tout l'encouragement qui sont renfermés dans cette pensée. L'exactitude à tous vos exercices de piété, le don de charité, de bonté, de patience, d'un zèle tendre avec toutes vos Sœurs, voilà la grande partie de vos devoirs. Quand vous les aurez remplis, tranquillisez-vous; ne cherchez pas, comme je dis quelquefois à notre bonne Sœur R. . . , midi à quatorze heures. Entre vous deux, vous feriez quelque chose de bon. Vous, vous trouvez toujours des manquements partout; elle, elle se désole quelquefois de ce qu'elle ne peut pas trouver ses péchés; eh bien ! je voudrais, pour vous accommoder toutes les deux, que vous en trouviez un peu moins, et elle un peu plus. Que nos regrets, dans nos manquements, soient toujours mêlés des douceurs de l'espérance, de la confiance que doit nous inspirer la bonté paternelle de Dieu, qu'ils n'aient rien de trop triste et d'amer; que nos regrets nous portent à Dieu, nous consolent et ne répandent jamais l'amertume sur nos

jours, et surtout qu'ils ne détruisent pas la confiance à laquelle l'Esprit Saint nous dit qu'une grande récompense est assurée. Nous avons besoin de l'espérance. Aussi Dieu en a-t-il fait une des trois principales vertus ; sans l'espérance nous ne pouvons rien. Je défie qui que ce soit de faire une entreprise, de travailler avec quelques peines, seulement deux jours, à une chose dans laquelle il n'a aucune espérance de réussir et qu'il prévoit sûrement ne lui servir à rien. C'est donc un des plus grands moyens dont le démon puisse se servir contre nous que de nous ôter l'espérance. Or, croyez-vous qu'il omette de l'employer ? Certainement non. Par conséquent, quand il vous prend de ces découragements, de ces tristesses qui vous abattent, qui vous exposent à l'humeur, à la grignerie et à en prendre le ton, vous avez toujours droit de soupçonner l'action du tentateur, de ne pas ajouter une foi trop certaine à tous les motifs de mécontentement de vous-même qui vous frappent quelquefois si vivement et vous déconcertent. Suspendez au moins votre jugement avant de vous tourmenter ; consultez et ne vous inquiétez pas par provision. Il y a toujours bien à parier que le démon est pour quelque chose dans tous ces troubles qui déconcertent. Les suggestions, les remords même, les peines qui viennent de Dieu, portent toujours avec eux quelques douceurs, quelque onction qui laissent l'espérance et qui y portent même et, par conséquent, qui ne troublent et ne déroutent pas une âme.

Entre autres grâces que le bon Dieu vous a faites dans votre retraite, je remarque la bonne conduite de vos Sœurs pendant ce temps. Voyez comme Sœur

E... s'est parfaitement comportée. Je vois, par les lettres des Sœurs, qu'elles ont accru d'estime pour elle dans ce peu de moments. Voyez la docilité, l'obéissance, la confiance que toutes ont eues envers elle. Tout cela s'est-il passé ainsi tout naturellement et par hasard ? Non, c'est le fruit de la grâce de Dieu. Vous avez servi votre communauté dans vos entretiens solitaires avec Dieu, comme vous la servez quand vous êtes placée au milieu d'elle. Vous en avez été le Moïse, dont les mains levées vers le ciel tuaient plus d'ennemis que les mains des combattants. Ainsi Dieu a voulu ranimer votre confiance, vous donner une preuve de contentement qui vous soutînt et vous encourageât. Tous vos *oui* sont parvenus jusqu'à lui, parce qu'ils en venaient originairement, étant l'effet de sa grâce. Tous les *non* sont rentrés dans la terre, parce qu'ils sont le produit de la nature. Marchez donc avec confiance sur la route où Dieu vous a placée; pensez plus souvent à Dieu, puisque vous reconnaissez que vous manquez trop à cette sainte pratique; pensez-y, en le considérant, comme je vous l'ai dit, comme celui des affaires duquel vous êtes chargée, comme votre commettant, et en même temps rappelez-vous que vous êtes sa lieutenante, et vous arriverez, oui, je l'espère, ma Sœur, à l'heureux terme de la carrière que vous parcourez...

Je vous prie, ma chère Mère, de dire à toutes nos Sœurs, en commençant par Mère E..., les choses les plus tendres et les plus amicales, et leur faire bien des remerciements de toutes les consolations que j'éprouve en recevant leurs lettres. J'espère que les vues que Dieu s'est proposées, j'ignore quelles elles sont,

mais sûrement il en a, s'accompliront. Et ce doit être pour vous toutes un grand motif d'encouragement et un grand sujet de satisfaction de concourir par votre conduite à leur accomplissement.

Recevez, ma chère Mère, mes plus affectueux compliments.

XLVI.

A la même.

Nécessité des peines. — Prudence et charité.

8 novembre.

Vous avez bien des peines, ma chère Mère, elles transpirent tout doucement à travers vos lettres ; je les partage ; la maladie de votre âme se communique à la mienne, et je suis triste de ne pas vous savoir calme et tranquille. Au fond, cependant, adorons ensemble les desseins de la Providence à votre égard, et suivez avec confiance la voie dans laquelle elle vous conduit. Pour moi, je la crois bonne, je la crois sûre pour vous ; et plus vous y éprouvez de peines et de tristesse, plus vous y avez de craintes, plus la volonté humaine y répugne, plus elle dit fortement *non* en vous, et plus le *oui* que vous faites est agréable à Dieu et renferme de mérite. C'est ainsi que le salut s'opère. Avez-vous jamais lu une vie d'un saint qui n'ait été remplie de croix, de contradictions, d'événements contrariants, pénibles à supporter ? Avez-vous vu beaucoup de saints parvenus à tel degré de sainte

indifférence qu'ils n'aient presque point ressenti les peines des contrariétés, ni les oppositions de leurs goûts et de leurs jugements ? Y en a-t-il eu un seul qui se soit cru assuré de son salut autrement que sur sa confiance dans la bonté et la miséricorde de Dieu ? Qui jamais a été sûr qu'il n'y avait rien à reprendre dans ce qu'il disait, ce qu'il faisait, ou, si vous voulez, dans ce qu'il ne faisait ou ne disait pas ? Vous paraissez craindre de n'avoir pas fait assez de représentations pour être déchargée de la supériorité de votre maison. Je vous assure, ma chère Mère, que si je ne considérais que votre tranquillité temporelle, je m'y intéresse assez pour que j'eusse dit depuis longtemps à vos Supérieurs : « Délivrez Mère M.... de la charge pénible que vous lui avez imposée. » Mais j'avoue qu'en considérant la gloire de Dieu d'un côté et de l'autre votre intérêt spirituel, je ne voudrais pas qu'un changement à cet égard vînt de moi. Et si votre confiance en moi vous faisait m'adresser à ce sujet, des représentations calmes, soumises, je vous répondrais dans le sens dont je viens de vous parler, et je vous dirais bien franchement, voyant les choses comme je les vois : « Ne vous refusez pas, ma chère Mère, au grand avantage d'ajouter le mérite de l'obéissance à celui des bonnes œuvres auxquelles vous vous livrez ; je crois que Dieu vous veut à la place où vous êtes, c'est par conséquent la plus sûre et la meilleure pour vous. » Si, au contraire, j'avais lieu de craindre qu'en vous parlant de la sorte et en n'accédant pas tout de suite à ce que vous désirez, j'excitasse en vous un certain orage, que vous ne vous soulevassiez avec force contre ma résistance à vos désirs ; que le caractère ne

l'emportât et ne vous ménageât le regret de vous y être laissé aller, je ne dirais pas à vos Supérieurs : « Ordonnez-lui de rester à sa place, » mais bien : « Puisqu'il serait utile qu'elle y restât, tâchez de négocier avec elle, de l'amener doucement à ce que vous croyez être le bien de la chose. Il faut plier avec précaution un ressort qu'on pourrait rompre si on le pressait de vive force. » L'obéissance a ses droits, il est vrai, mais la charité sait quelquefois l'en faire désister; un Supérieur charitable ne commandera pas en vertu de l'obéissance, quand il a lieu de croire que la chose qu'il commanderait répugne tellement qu'elle deviendrait une tentation trop forte de manquer à l'obéissance; mais se faisant, comme il peut, tout à tous, il prie, il exhorte, il invite, il représente, il prend des tempéraments qui peuvent ménager à la personne avec qui il traite tout le mérite qu'elle est susceptible d'acquérir, et la conduire au but par un chemin qui ne l'expose pas à des chutes. Heureux ceux qui se ménagent tout le mérite de l'obéissance en ne gênant point, par la manifestation trop vive de leurs goûts ou de leurs répugnances, l'action de l'autorité ! Cette maxime se trouve indiquée dans l'extrait du P. Judde. C'est là un grand point de perfection. Heureux ceux qui l'ont acquis; heureux aussi ceux à qui Dieu le fait connaître et à qui il donne aussi, avec le désir et la volonté, la grâce de l'acquérir ! Il est encore un point plus grand, plus essentiel parce qu'il mène à tout, c'est de travailler sans découragement. Ce ne sont pas les côtés faibles encore que l'on découvre en soi qui retardent, mais la triste pensée, que le démon insinue, qu'on n'a encore rien fait et qu'on ne fera rien

Et moi je dis bien positivement, et à vous, ma Mère, et à Sœur E... et à toutes vos compagnes : « Vous avez déjà fait beaucoup, oui beaucoup ; à la vérité, il vous reste encore à faire, mais ce que vous avez fait doit vous donner de grandes espérances. »

Combien je désirerais, ma chère Mère, que le bon Dieu répandît sur vous ses consolations ; je les lui demande bien sincèrement ; mais tenez-vous tout aussi sûre de vos peines, de vos ennuis, de vos croix, que vous pourriez l'être des plus douces faveurs de Dieu ; les peines sont aussi des faveurs quand elles ne nous font point abandonner son service. Eh bien ! cultivez avec confiance le champ que le père de famille vous confie ; ne vous rebutez pas des infirmités de vos Sœurs ; recevez-les de la main de Dieu, qui vous dira un jour : « J'ai paru avoir des faiblesses, des misères qui sollicitaient votre patience, votre charitable sollicitude ; vous m'avez supporté, vous m'avez aidé ; entrez dans la joie. » Oui, courage, ma Mère, et je serais bien assuré, si cela pouvait être, que vous entendriez un jour ces paroles. Je pense bien que vous aurez un peu à souffrir de quelques inconséquences de Sœur N..., mais au fond, ici cela n'était pas encore bien fréquent, et puis j'ai toujours trouvé en elle assez de bonne foi, de sincérité, de raison, pour que j'aie été toujours content d'elle chaque fois que je lui ai parlé. Dieu peut lui accorder bien des grâces en considération de votre patience et de votre charité. Recevez, ma chère Mère, pour vous principalement et pour toutes nos chères Sœurs, les assurances de mon bien sincère dévouement. Tous mes compliments, s'il vous plaît, à M. V.... Sœur L.... serait bien

mécontente si elle savait que je vous écris sans vous avoir parlé d'elle. Elle vous regrette, et N..., et toutes les Sœurs, au point que nous avons bien de la peine à la consoler. Dieu le permet ainsi afin que la communauté de B... voie que le séjour de N.... n'est cependant pas tant et tant à redouter. Sœurs L.... et B.... sont en retraite depuis aujourd'hui, recommandez-les bien au bon Dieu.

XLVII.

A la même.

Supporter les afflictions, quelles qu'elles soient.

Besançon, 2 novembre.

J'aurais bien voulu avoir pu vous écrire au moment où j'ai reçu votre lettre du 25, car vous m'occupez beaucoup, ma chère Mère, depuis que je vous sais triste et affligée ; et je sens que la situation de votre jeune Sœur, qui, quant au moral du moins, ne s'améliore pas, doit ajouter encore à votre inquiétude. Dans le petit examen de conscience que j'ai semblé faire dans la dernière lettre que je vous ai écrite, je n'ai nullement prétendu vous indiquer des fautes réelles : je ne parlais que de possibilité, et je pense bien que vous ne vous croyez pas obligée à trouver que toutes ces possibilités soient réellement existantes. Moi-même, tout en les indiquant, j'aurais plutôt parié qu'elles n'existaient point que de les croire réel-

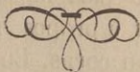
les. Toutes nos peines ne sont pas toujours des punitions, il s'en faut bien, souvent elles sont tout le contraire, des faveurs de Dieu. N'offre-t-il pas à ses amis à boire dans le calice de tristesse et d'amertume où il a bu le premier, et n'est-ce pas vraiment une grande faveur que la participation à ce calice, surtout en pensant aux ménagements dont notre Sauveur use envers nous en nous le présentant ? Il a commencé à épuiser tout ce que ce calice avait de plus amer ; et pour quelques gouttes bien adoucies que nous y buvons, il nous accorde le mérite et la récompense qui nous seraient dus si nous l'avions avalé tout entier. Je ne vous dirai pas, ma chère Mère : Ne trouvez pas d'amertume dans la situation où Dieu vous place, n'en ressentez point de peines, ne soyez pas triste ; mais je vous dirai : Quel que soit le motif pour lequel Dieu vous envoie ces peines, qu'elles soient ou l'expiation de quelques fautes, ou un sujet d'accroissement de mérites, sanctifiez-les en les supportant dans l'intention que Dieu a eue en vous les envoyant ; acquiescez-y. Pensez que les vues de Dieu, vues toujours bonnes et miséricordieuses, d'un Dieu qui est un père et qui aime ses enfants malgré leurs imperfections, s'accomplissent ; et faites-vous-en un sujet de consolation, d'encouragement, je pourrais dire de contentement et de joie. Ainsi on tire le bien du mal, on sent la peine ; mais par réflexion, on sent que par là on mérite auprès de Dieu, et on trouve une conséquence consolante d'un principe affligeant, et quand on s'occupe bien de cette conséquence, on abrège la durée de sa cause. Au reste, il est dans la nature des choses que les peines comme les maladies viennent

bien vite et s'en vont bien lentement. Tâchons de nous ménager aussi le mérite de la patience, qui rend l'œuvre parfaite.

Une des raisons qui m'a fait différer de vous écrire, c'est que je voulais parler à la Mère de la situation de votre petite Sœur, et il fallait prendre le moment favorable, afin que la maladie de la Mère, légère en elle-même, mais que son imagination lui fait trouver grave, n'en reçût pas quelque accroissement. Je lui en ai parlé hier seulement, et mon avis, qu'elle approuve, est qu'il ne faut pas mettre à une trop forte épreuve le courage et le dévouement de cette jeune Novice. A son âge, à l'époque d'un noviciat à peine commencé, on ne peut pas prudemment exiger ce que l'on attendrait d'une Professe ; d'ailleurs, il serait extrêmement fâcheux de compromettre la santé et la vocation d'une fille de bonne espérance. On est donc tout disposé à la rappeler incessamment, et vous êtes autorisée à lui faire part de cette résolution, selon que vous le trouverez à propos pour le soulagement de son âme et de son corps. En traitant cette question, nous avons traité aussi celle de son remplacement chez vous, car vous ne pouvez vous passer d'une cinquième Sœur. Il nous a paru que celle qui vous conviendrait le mieux était Sœur F...., ouvrière, bonne enfant et d'une vertu bien solide. La raison de ce qu'elle a une Sœur capette à la maison en rendrait aussi son éloignement plus convenable. Elle a, comme nous, tous ses petits défauts ; son décousu dans le travail, son imagination, qui lui fait voir qu'il faudrait s'y prendre comme ceci ou comme cela, faire ceci ou cela, mais qui du moins ne lui donne pas

d'humeur, ni même de peines d'esprit. Elle n'est pas scrupuleuse, elle ne s'impatiente pas trop, elle ne boude pas, son caractère est assez égal. Elle s'attend un peu à être envoyée à N..., parce qu'on le lui a un peu dit quand on a reçu sa sœur ; et quelques plaisanteries qu'on lui a faites dans la communauté ont prouvé qu'elle ne serait point fâchée, loin de là, d'aller se réunir à vous.

Bonjour, ma bonne Mère.



MÉDITATIONS

sur les devoirs des personnes qui sont engagées par état à soigner
les malades dans les hôpitaux.

PREMIÈRE MÉDITATION.

- I. Misère du pécheur ; bonté de Dieu quand il le convertit. —
II. Secourir les pauvres, excellent moyen de s'acquitter
envers lui. — III. Emploi glorieux et avantageux de servir
Jésus-Christ dans la personne des pauvres.

I.

La misère et la pauvreté du pécheur sont extrêmes : il est dans une indigence universelle de tous les biens véritables. C'est un malheureux qui meurt de faim, qui est accablé de dettes, qui ne sait où prendre ce qu'il lui faut pour s'acquitter, et qui ne pense pas même à s'acquitter ; c'est un aveugle, un sourd, un paralytique, un lépreux ; c'est un homme qui n'est que maux, que plaies, qu'ulcères ; enfin, c'est pis que tout cela : c'est un mort ; c'est un cadavre pourri ; c'est en un mot, l'ennemi de Dieu, l'horreur des anges et la proie des démons. Effroyable peinture, mais véritable, et qui, toute terrible qu'elle soit, n'est rien cependant en comparaison de la chose elle-même !

Hélas ! que les hommes sont donc insensés lorsqu'ils s'imaginent être heureux pendant qu'ils sont

dans une situation si funeste ! Mais qu'ils sont ingrats et peu sensibles aux bontés de Dieu, lorsque, en ayant été retirés par sa miséricorde infinie, ils ne se croient pas obligés de tout faire, de tout entreprendre, pour lui témoigner leur reconnaissance ! Que fait le Dieu de miséricorde quand il va chercher un pécheur dans l'abîme de son péché ? Qu'avez-vous fait pour moi, Seigneur ? Hélas ! où étais-je, et quelle était l'extrémité de ma misère ? Que j'étais malade ! que j'avais de maux ! que j'étais éloigné de Dieu ! que j'avais sujet de craindre sa trop juste indignation ! Cependant il m'est venu chercher. J'ai crié vers lui du profond de l'abîme où je m'étais précipité moi-même, et ce Dieu, si plein de bonté, n'a pas détourné ses oreilles ; il a jeté les yeux sur ma misère ; son cœur s'est attendri sur mes maux, il est descendu vers moi pour me secourir ! Ce Pasteur adorable m'a rapporté dans la maison sur ses épaules. J'y goûte en mille manières, qui remplissent mon cœur d'admiration, que sa douceur et sa clémence n'ont point de bornes.

O mon âme, bénis le Seigneur, et que toutes les puissances de mon être célèbrent la gloire de son nom ! Oui, mon âme, bénis le Seigneur, et que la multitude de ses bienfaits ne s'efface jamais de ta mémoire ! Souviens-toi qu'il t'a pardonné tous tes péchés, qu'il a guéri toutes tes plaies, qu'il t'a sauvé de la mort, qu'il t'a couronnée dans ses miséricordes, qu'il a comblé tous tes désirs et qu'il a répandu sur toi plus de biens que tu n'en pouvais espérer ! Enfin, souviens-toi que, t'ayant tirée de l'état misérable où ta pauvreté, tes plaies, tes ulcères, ta langueur mortelle et tant d'autres maux, t'avaient réduite, il t'a

redonné des forces, il a renouvelé ta jeunesse comme celle de l'aigle.

II.

Que peut faire un pécheur que Dieu a sorti de l'abîme de sa misère pour le combler de tant de faveurs ? Quelle reconnaissance ne lui doit-il pas ? Mais que fera-t-il pour la lui témoigner ? Que puis-je vous donner, Seigneur ? Le ciel et la terre sont à vous ; vous êtes mon maître et mon Dieu ; vous n'avez pas besoin de mes biens !

Mais, si Dieu n'exige rien de nous pour lui-même, il a des enfants sur la terre et des enfants qu'il aime avec une extrême tendresse. Ce sont les pauvres qui portent cette qualité si auguste ; ils sont les membres du Fils unique du Père ; ils sont les héritiers de Dieu et les cohéritiers de Jésus-Christ. Il est vrai que Dieu les laisse présentement dans la misère, qu'ils sont dans l'indigence et dans le manquement de toutes choses, qu'ils sont environnés de faiblesse et d'infirmités : *Multiplicatæ sunt infirmitates eorum*. Mais, après cette vie, leur Père céleste leur permettra de s'avancer vers lui et d'entrer dans ses palais éternels avec d'autant plus d'allégresse qu'ils auront gémi plus longtemps dans la tristesse et dans l'oppression : *Postea acceleraverunt*.

Or, Dieu transporte ses droits à ses enfants ; il veut que nous fassions pour eux ce que nous ne pouvons faire pour lui-même ; il veut que nous leur rendions en leur personne ce qu'il nous est impossible de lui rendre et ce qu'il ne peut lui-même recevoir de nous.

S'il permet qu'ils aient besoin de notre assistance, c'est autant pour nous donner ce moyen de lui prouver le sentiment que nous avons de ses bienfaits et de nous acquitter de nos dettes, que pour donner matière à leur patience et à leurs mérites, de sorte que leur misère est un trait de sa condescendance pour nous, comme elle en est un de sa miséricorde sur eux.

Ainsi, gardons-nous bien d'envisager les pauvres avec des yeux charnels; mais ne les regardons qu'avec les yeux de la foi. Que les mondains les considèrent par cet extérieur bas et misérable qui frappe les sens et l'imagination. Pour moi, mon Dieu, sans m'arrêter à la misère de leur état, à tous ces dehors bas et dégoûtants qui les environnent, je songerai seulement que ce sont des enfants que vous avez rachetés au prix du sang de votre Fils; que vous les aimez, Seigneur, et que vous m'ordonnez de les aimer et de les servir comme vous-même !

III.

Oui, c'est Dieu même que nous servons en servant les pauvres ; c'est Jésus-Christ que nous soulageons dans ses infirmités, que nous secourons dans ses besoins, que nous consolons dans ses douleurs ! C'est pour lui que nous veillons, que nous travaillons, que nous nous fatiguons ; c'est envers lui que nous exerçons notre compassion ; c'est à lui que nous donnons notre temps, nos peines et nos soins ! Oh ! quel bonheur pour nous ! Quel avantage ! Comment Jésus-Christ peut-il regarder ce que nous faisons en cela comme une reconnaissance de ses miséricordes ?

N'est-ce pas nous faire une nouvelle faveur que de souffrir que nous le servions, nous qui, pour une infinité de raisons, sommes indignes de nous approcher de sa Majesté ? N'est-ce pas une gloire pour nous, dont nos péchés devraient nous priver, que le divin Sauveur daigne avoir en quelque sorte besoin de nous et qu'il souffre que nous lui rendions des services ?

Il est vrai que nos yeux ne le voient pas et qu'il est caché dans ces pauvres sous des voiles très sombres et très obscurs ; mais c'est qu'il veut que nous ayons du mérite en le servant. Il ne se contente pas de nous donner un moyen de lui marquer notre reconnaissance et de nous acquitter envers lui ; il veut encore que nous devenions riches en le payant. Cette obscurité dont il couvre l'éclat de sa gloire en se cachant dans les pauvres, est un artifice de son amour pour exercer notre foi ; car, s'il paraissait lui-même à découvert, quelle peine aurions-nous à le servir et quel mérite y aurait-il pour nous ? Mais que nous soyons obligés de le chercher dans l'épaisseur de ces nuages, que notre foi ne le puisse voir qu'en perçant toute l'obscurité qui le dérobe à nos regards, c'est là ce qui peut donner quelque mérite à nos œuvres et lui rendre nos services agréables.

O mon Dieu, plus ces pauvres, dont vous me recommandez les besoins, me cachent les rayons de votre gloire sous la multitude de leurs défauts, de leurs misères, de leurs infirmités et de leurs maux, plus il m'est facile de mériter si je ne laisse pas de vous voir et de vous connaître en eux ! Moins vous y paraissez, et plus vous m'y récompensez, si je vous y sers avec la même ardeur que si je vous découvrais

de mes yeux. O Seigneur, animez donc ma foi ; faites que je vous reconnaisse toujours dans ces pauvres que je sers pour vous, et dans qui vous êtes véritablement. Ne permettez pas que leur misère et leur pauvreté, leur bassesse et leur obscurité, qui empêchent aux yeux corporels de vous apercevoir en eux, empêchent mon cœur de vous y trouver, de vous y aimer et de vous y servir avec tout le respect que je dois à votre Majesté souveraine !

DEUXIÈME MÉDITATION.

- I. Combien la vue de Jésus-Christ caché dans les pauvres doit inspirer de respect et d'humilité à ceux qui les servent. — II. Qu'on ne doit pas regarder les services qu'on leur rend comme des faveurs qu'on leur fait. — III. De ceux qui les traitent avec hauteur et qui leur marquent du mépris.

I.

Si Jésus-Christ est véritablement dans les pauvres, s'ils sont ses membres et ses enfants, s'il les considère comme des parties de lui-même, enfin si c'est le servir que de les servir, comme lui-même nous l'affirme, avec combien de respect et d'abaissement intérieur ne doit-on pas s'acquitter de tout ce que l'on fait pour eux ! C'est le Roi des rois, c'est le Maître de l'univers, c'est Celui à qui toute puissance est donnée au ciel et sur la terre, c'est lui-même qui est caché dans ces hommes qui nous paraissent si méprisables ! Quelle humilité cela ne doit-il pas nous inspirer lorsque

nous les servons ? Ceux qui servent un prince de la terre font tout ce qu'ils peuvent pour lui marquer un profond respect ; ses maladies et ses infirmités n'effacent point le caractère qui lui attire ces soumissions ; en quelque état qu'il se trouve, on lui rend toujours les mêmes honneurs. Jésus-Christ dans ses membres est dépouillé de sa gloire ; il est pauvre, il est malade, il est dans la misère et dans la bassesse ; mais, enfin, c'est toujours lui-même. Pourquoi donc n'aurait-on pas pour lui le même respect ? Pourquoi ne le servirait-on pas avec la même révérence ? Les pauvres sont les enfants de Dieu ; peut-on rencontrer quelque chose de plus noble et de plus illustre que leur naissance ? L'état misérable où nous les voyons doit-il nous faire oublier l'éclat de cette extraction divine ? Un jour, peut-être, ceux que nous voyons dans un état si bas rentreront dans la jouissance des droits que leur naissance leur donne ; peut-être qu'ils monteront sur des trônes et qu'ils régneront avec leur Père céleste pendant toute l'éternité ; peut-être serons-nous bientôt obligés de recourir à eux pour implorer leur faveur auprès de ce Roi tout puissant, dont ils sont les enfants bienaimés ! Combien devons-nous donc les ménager ; avec combien d'égards et de circonspection devons-nous les traiter, pour ne nous les point rendre contraires !

O Sauveur des hommes, qui devez un jour être notre juge, qui devez paraître aux yeux de l'univers avec un éclat infini de gloire et de majesté, vous vous cachez présentement sous des apparences basses et méprisables ; mais ne permettez pas que je vous maltraite dans la personne de vos membres ! Hélas ! que deviendrai-

je, Seigneur, et de quelle sorte me traiterez-vous, quand, revêtu de toutes vos grandeurs, quand, devenu le Dieu terrible et le Dieu vengeur, vous viendrez juger les vivants et les morts ! Que deviendrai-je, ô mon Dieu, si vous avez à me reprocher que je ne vous aurai pas servi avec le respect et l'adoration que je dois à votre majesté souveraine !

II.

Mais comment donc arrive-t-il si souvent que l'on considère les services qu'on rend aux pauvres comme des faveurs qu'on leur accorde ? Comment peut-on s'imaginer qu'on y met beaucoup du sien ? Il ne faut pas douter que ce ne soit un sentiment très contraire à ceux que la foi doit nous inspirer ; car, si Jésus-Christ est véritablement dans les pauvres, n'est-il pas évident que c'est un grand honneur pour nous de les servir ? Jésus-Christ ne nous fait-il pas un insigne honneur de souffrir que nous le secourions dans ses besoins ? Rien peut-il être plus glorieux que d'être au service d'un Maître si grand et si puissant ?

Non-seulement ce noble emploi relève et nous fait un honneur qui est beaucoup au-dessus de tout ce que nous pouvions mériter, mais il nous enrichit infiniment et nous ménage des avantages qui nous dédommagent avec usure de toutes les peines que nous pouvons prendre. O mon Dieu, c'est vous-même qui nous l'assurez : *Celui, dites-vous, qui donnera en mon nom un verre d'eau, ne perdra pas sa récompense.* Et que prétendez-vous lui donner, Seigneur, pour un service si peu considérable ? Quoi ! vous serez

vous-même sa récompense, et toutes les richesses que vous possédez seront le prix de cette bonne œuvre, si petite et si peu importante ! O prodige de libéralité ! ô magnificence divine ! Et nous croirions, après cela, que nous faisons beaucoup pour vous, et que vous nous en redeviez, lorsque nous aimons les pauvres et que nous les secourons dans leurs besoins !

Non, ce ne sont pas les pauvres qui sont nos obligés ; c'est nous qui leur avons des obligations essentielles ; c'est nous qui leur devons une grande reconnaissance ; c'est une grâce qu'ils nous font de recevoir nos offices de charité. Ce que nous leur donnons n'est rien en comparaison de ce qu'ils nous rendent : nous devrions les presser, les solliciter de souffrir que nous leur rendions service.

Ce sont là les sentiments que la foi nous inspirerait si nous agissions d'après ses enseignements et ses lumières ! Si nous en avons d'autres, si nous regardons ce que nous faisons pour les membres de Jésus-Christ comme nous donnant droit de nous élever au-dessus d'eux ; si nous nous persuadons que nous leur faisons des faveurs, cela provient uniquement de ce que nous regardons avec des yeux de chair et que nous ne jugeons point d'après les maximes de l'Evangile. Quel renversement n'est-ce pas, ô mon Dieu ! que des personnes qui vous sont consacrées, qui font profession de n'avoir plus aucun commerce avec le monde, que vous avez transportées du sein des ténèbres du siècle à celui de votre admirable lumière, regardent encore les choses comme les enfants de Bélial, par des vues basses et grossières et avec des sentiments tout charnels !

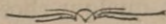
III.

Cependant il n'arrive que trop souvent que non-seulement on n'a point pour les pauvres, en les servant, tout le respect qui est dû aux membres de Jésus-Christ, mais même qu'on les traite avec hauteur et qu'on leur témoigne du mépris par mille manières dédaigneuses. On leur fait sentir la distance que leur misère met entre eux et nous; pour les maltraiter, on se prévaut du besoin qu'ils ont de notre secours; on prend à leur égard des airs impérieux; on leur parle d'une manière dure et méprisante, et, au lieu de les regarder comme ses maîtres, on les traite comme des esclaves!

Est-ce ainsi qu'on vous sert, ô mon Dieu? Quelle insolence ou quel aveuglement! Quelle insolence, dis-je, si l'on croit que les pauvres sont les enfants de Dieu ou plutôt qu'ils sont Jésus-Christ même, de servir son Maître et son Seigneur d'une manière si contraire au respect qu'on lui doit! Et quel aveuglement si l'on ne croit pas que Jésus-Christ soit caché dans ces misérables, après qu'il s'en est expliqué si clairement lui-même! Que penserait un maître de son serviteur s'il le voyait se conduire d'une manière si peu soumise et si peu respectueuse? Encore une fois, c'est qu'on n'agit nullement par les lumières de la foi; c'est qu'on se laisse aller à l'impression des sens. On les voit dans un état de bassesse et d'indigence; on sait qu'il faut qu'ils s'adressent à nous, on sent qu'on leur est nécessaire; cela fait qu'on se regarde comme élevé au-dessus d'eux, et voilà ce qui inspire ces hauteurs, ces ma-

nières dures et méprisantes. Mais votre jour viendra, Seigneur, et vous traiterez ceux qui vous auront méprisé comme vous en aurez été traité vous-même.

Lorsque le Fils de Dieu nous est venu secourir sur la terre, combien s'est-il abaissé pour nous ! quelle humilité n'a-t-il point fait paraître ! Il est descendu du trône de son Père ; il s'est revêtu de toute notre bassesse ; il a voulu naître dans l'obscurité ! Le Maître s'abaisse pour secourir et servir les esclaves, et les esclaves s'élèvent et s'enflent d'orgueil en servant le Maître ! Lorsque Jésus-Christ se prosterna devant ses apôtres pour leur laver les pieds, saint Pierre ne put comprendre ni tolérer une si grande humiliation ; il s'étonna, il se récria ; mais combien est-il plus surprenant, combien plus étrange de voir des esclaves et des pécheurs s'élever et prendre des manières pleines de hauteur et d'arrogance dans ce qu'ils sont obligés de faire pour leur Seigneur et pour leur Juge ! Hélas ! rentrons en nous-même... Nous méprisons les pauvres à cause de la misère où nous les voyons plongés, à cause de leur bassesse, à cause des besoins qui les obligent de recourir à nous ! Mais de quelles misères intérieures ne sommes-nous pas environnés nous-mêmes ! Dans quelle bassesse nos péchés ne nous ont-ils point réduits ! Quelle n'est pas la multitude de nos besoins, l'extrémité de notre indigence !... Cependant, ô mon Dieu, vous ne nous méprisez pas ; mais, au contraire, vous vous abaissez pour nous relever ; vous descendez, pour ainsi dire, jusqu'à notre néant pour nous faire monter jusqu'au trône de votre gloire !



TROISIÈME MÉDITATION.

I. Zèle, ardeur dans le service des pauvres. — II. Charité, douceur et compassion pour leurs maux. — III. Support et condescendance dans leurs infirmités spirituelles.

I.

Un prophète dit que *celui-là est maudit qui s'acquitte infidèlement de l'œuvre du Seigneur*. En effet, quelle punition ne mérite pas celui qui fait mal ce dont il est chargé de la part d'un si grand Maître ! On ne peut douter que le service des pauvres ne soit d'une manière très particulière l'œuvre de Dieu ; car, il en faut toujours revenir à cette vérité fondamentale « que les pauvres sont les enfants de Dieu, et qu'en les servant, on sert Jésus-Christ même. » En effet, combien Dieu ne s'intéresse-t-il pas pour eux ? En combien de manières ne se déclare-t-il pas leur protecteur ? Quelle tendresse ne leur témoigne-t-il point ? Cela se voit à presque toutes les pages des saintes Ecritures, où rien n'est marqué d'une manière plus claire et plus précise ! Mais quelle ardeur et quel zèle cela ne doit-il pas inspirer à ceux qui sont chargés d'un ministère auquel Dieu semble prendre tant de part, et où l'on peut en quelque sorte dire que Jésus-Christ est personnellement intéressé !

Cependant, ô mon Dieu, comment s'acquitte-t-on de cet emploi ? Comment accomplit-on votre œuvre ? On fait, à la vérité, quelque chose ; mais on ne fait

ni tout ce qu'on doit, ni tout ce qu'on peut : on regarde cette excellente fonction, de servir Jésus-Christ dans ses membres, comme un fardeau et comme une charge onéreuse; on en fait le moins possible. On sert les pauvres, on pourvoit en gros à leurs besoins; on fait les choses principales, celles dont on ne peut se dispenser sans manquer en quelque sorte aux convenances ; mais ce qui fait défaut, c'est cette exactitude, cette étendue de mille petits soins, cette recherche tendre et délicate de tout ce qui peut consoler et soulager des malades ! Oh ! que l'amour n'agit pas ainsi ! Que fait une épouse à l'égard de son époux quand il souffre, quand il est malade, quand il a besoin de son secours ? Quel empressement ! quels soins ! quelle inquiétude ! Combien se donne-t-elle de mouvements ! Combien entreprend-elle de travaux ! Que n'emploie-t-elle point pour soulager les douleurs de celui qu'elle aime ! Epargne-t-elle aucune de ses fatigues, et ne fait-elle pas le superflu plutôt que d'omettre ce qui peut servir ? Non-seulement elle ne manque à rien de nécessaire, mais elle recherche avec zèle, avec une ardeur, avec une application sans relâche, tout ce qui peut contribuer au soulagement de celui dont la santé lui est si chère. C'est ainsi qu'une mère en use envers ses enfants ; c'est même ainsi qu'un ami véritablement tendre en use envers son ami ; mais c'est ainsi, mon Dieu, que vous en usez vous-même envers nous, qui sommes vos esclaves ! Ah ! quelle étendue de soins ! quelle tendresse de providence ! Dans quel détail de nos besoins ne descendez-vous pas ! De quoi nous laissez-vous manquer, Seigneur,

soit dans l'ordre de la nature, soit dans celui de la grâce ? Votre ineffable bonté ne vous porte pas seulement à satisfaire à tous nos besoins ; mais vous le faites avec un assaisonnement de douceur et des témoignages de tendresse qui devraient enlever tous les cœurs ! Vous nous cherchez, vous courez après nous ; vous nous rapportez sur vos épaules ; vous nous forcez, pour ainsi dire, de recevoir les effets de votre bonté ! Vous guérissez les plaies que nous nous sommes faites en vous offensant ; vous nous rassemblez sous vos ailes, comme une poule rassemble ses petits ; vous nous portez dans votre sein, comme une mère porte l'enfant qui est sorti de ses entrailles. Enfin, mon Dieu, que ne faites-vous pas pour me témoigner votre amour ? Et moi, stupide, insensible, ingrat, je vous servais sans zèle et sans ardeur ? Je serais froid, indifférent, languissant, quand il s'agira de faire quelque chose pour vous ! Divin Jésus, qui vous êtes sacrifié pour trouver des remèdes à mes maux, qui n'avez rien épargné de tout ce que vous avez pu faire, qui ne vous êtes point épargné vous-même et qui vous êtes offert à la mort pour me faire jouir de la vie, vous me verrez agir pour vous avec cette froideur et cette non-chalance ! Ah ! que plutôt, ô mon Dieu, je meure un million de fois que de paraître à vos yeux dans une disposition si ingrate !

II.

Mais il ne faut pas se contenter de rendre aux pauvres, dans leurs infirmités, tous les services, tous les soins et toutes les assiduités dont on est

capable; il faut, de plus, leur marquer, par son air, par ses manières et par tous les plus sensibles témoignages, la charité, la tendresse et la compassion qu'on a pour eux. Il faut s'efforcer de les consoler dans les maux dont ils sont affligés et dans les douleurs qui les pressent. Car, pour l'ordinaire, dans les malades, l'esprit n'est pas moins indisposé que le corps; l'âme s'abat et s'attriste; elle se trouble et s'inquiète; elle tombe dans une espèce d'accablement. Il faut donc la relever et la soutenir, il faut tâcher d'adoucir l'amertume dont elle est remplie; il faut, pour le moins, apporter autant de soins à sa guérison qu'à celle du corps; or, c'est par la douceur, la charité, la compassion, c'est par des témoignages d'affection et de tendresse qu'on pénètre, pour ainsi dire, dans le cœur pour y porter le remède dont il a besoin.

C'est donc ne s'acquitter qu'à demi de son devoir envers les membres infirmes de Jésus-Christ que de faire, à la vérité, tout ce qu'on peut extérieurement pour le soulagement de leurs misères corporelles, mais de le faire d'une manière sèche et insipide, de n'y point apporter cet assaisonnement de tendresse et de douceur, de traiter les pauvres avec une espèce d'indifférence et d'insensibilité pour leurs maux. C'est les servir comme un esclave sert son maître lorsqu'il n'a point d'affection pour lui. Il fait tout, mais il le fait de mauvaise grâce; il le fait sans que son cœur s'y intéresse; il le fait non par amour pour son maître, mais par crainte, ou par respect, ou par intérêt, ou même, si l'on veut, par une espèce d'habitude et parce qu'il y est accoutumé.

Est-ce ainsi qu'on doit servir ses frères ? Est-ce ainsi qu'il faut traiter les enfants de Dieu ? Quoi ! ces saintes maisons, où la charité doit régner si parfaitement, seront changées en des espèces d'hôtels ! On y considérera les pauvres comme des étrangers ! On les y servira sans les aimer, avec plus de sécheresse et d'indifférence qu'on ne fait les passants et les inconnus dans les lieux où l'intérêt prend, pour l'ordinaire, tout l'extérieur de la charité ! O mon Dieu, que cette manière de vous servir est peu capable de vous plaire !

Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ nous a traités. *Je ne suis pas venu, dit-il, pour être servi, mais pour servir.* Quelle expression pour un Dieu ! Mais encore, de quelle manière nous servez-vous, Seigneur ! Ah ! quel amour ! quelle douceur ! quelle tendresse ! Il guérit les malades en les appelant ses enfants ! Il nourrit miraculeusement, par un mouvement de compassion, les peuples qui le suivent : *Misereor super turban.* Il se prosterne devant ses apôtres pour leur laver les pieds ; et que ne leur dit-il point ensuite, dans cet incomparable sermon de la Cène, pour leur marquer son amour, pour les consoler par avance des persécutions qu'ils auront à souffrir et pour leur montrer enfin le plus parfait modèle qu'ils pussent voir, de la manière dont il voulait que nous nous servissions les uns les autres ?

III.

Au reste, notre tendresse et notre compassion ne doivent pas seulement avoir pour objets les misères

corporelles des pauvres; elle doit encore s'étendre sur les infirmités spirituelles. Il ne faut pas les rebuter soi-même à cause de leurs défauts; il faut supporter leur mauvaise humeur; il faut avoir de la condescendance pour leur faiblesse, ménager doucement leurs inclinations et même les moins raisonnables de leurs fantaisies; quelquefois il faut entrer dans leurs petites passions, lorsque les objets en sont innocents; il faut souffrir leur grossièreté, leur ingratitude même pour la charité qu'on exerce envers eux et les bienfaits qu'on peut leur procurer. Est-ce là néanmoins ce que l'on fait lorsqu'on est rebuté du service des pauvres à cause de leurs faiblesses. On imite les Juifs qui méprisaient le Sauveur et qui ne voulaient point l'écouter à cause de l'apparente bassesse de sa condition. « C'est, disaient-ils, *le fils du charpentier*; nous connaissons tous ses parents, ce sont des gens de néant. » Oui, mais vous ne voyez pas ce qui est caché dans cet homme; c'est le Bienaimé de Dieu, c'est la Sagesse du Tout-Puissant, c'est le Fils du Très-Haut! Heureux celui qui ne sera pas scandalisé de lui! Heureux celui qui le reconnaîtra, malgré toute l'obscurité dont il est couvert dans ses membres! Car, enfin, c'est lui, oui, c'est Jésus-Christ même qui est caché dans les pauvres, de quelques misères et corporelles et spirituelles dont ils nous paraissent environnés! C'est de lui que nous nous dégoûtons lorsque ces misères et ces faiblesses nous refroidissent à leur égard!

Hélas! si vous en usiez de même envers nous, Seigneur, que notre condition serait à plaindre!

Mais vous avez pitié de nos faiblesses, vous souffrez nos inconstances dans le bien, vous supportez notre froideur et notre indifférence; vous nous pardonnez même nos ingratitude; nos égarements et nos désordres ne vous portent pas à cesser de nous aimer ! Vous tolérez avec patience des vases de colère; vous nous comblez de biens dans le temps même où nous vous offensois et où nous nous révoltons contre vous ! Quelle condescendance n'avez-vous pas pour nous ! Jusqu'où ne vous rabaissez-vous pas pour nous relever ! Ah ! mon Dieu, nos misères ne vous irritent pas, mais elles excitent votre compassion; nos faiblesses ne vous portent pas à nous abandonner, mais elles vous excitent à nous guérir et à nous secourir.

C'est sur ces mouvements de la charité de Dieu pour nous que nous devons régler la nôtre envers les pauvres, qui sont nos frères et ses enfants : que leurs faiblesses et leurs infirmités ne nous rebutent pas de les servir; mais efforçons-nous de les en guérir : employons-y nos prières; employons-y notre douceur et notre patience; employons-y tout ce qui est capable de les relever, et ne soyons pas si peu charitables que d'augmenter leurs maux par nos dégoûts et par nos rebuts !



QUATRIÈME MÉDITATION.

- I. Souffrir avec constance et joie ce qu'il y a de pénible et de laborieux dans l'exercice de la charité envers les pauvres.
- II. Ces travaux de la charité peuvent servir de pénitence.
- III. S'encourager par l'exemple de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous.

I.

Il est certain que si l'emploi de servir les pauvres est des plus saints et des plus relevés en regardant les choses par les yeux de la foi, il est aussi des plus pénibles et des plus laborieux. L'amour-propre ne s'y trouve satisfait par aucun endroit; tout y est mortifiant, tout y répugne aux sens et à la nature. C'est un perpétuel travail, et l'on peut dire en un sens que ce travail est ingrat, puisqu'il n'y a rien à gagner pour la vie présente, et qu'en servant les pauvres on se sacrifie pour des gens qui d'ordinaire n'en ont aucune reconnaissance.

Il faut donc beaucoup de courage et de constance pour se soutenir dans ces exercices de charité si difficiles et si pénibles, et l'on pourrait enfin succomber et se décourager si l'on ne se fortifiait par des vues élevées au-dessus de ses sens; mais toutes choses sont rendues faciles par l'amour, et non-seulement on souffre avec patience, mais même on souffre avec plaisir, quand on aime ceux pour qui l'on souffre. Que coûtent les fatigues à une mère quand il s'agit de sauver la vie à son enfant? Se

plaint-elle de ce qu'elle souffre ? La voit-on lui refuser les secours dont il a besoin, sous prétexte de se ménager ? Elle s'oublie elle-même ; elle ne songe qu'au mal de son enfant, elle en voudrait faire mille fois plus, si cela se pouvait, pour le soulager.

Qu'il est aisé de vous aimer, ô mon Dieu, quand il ne nous en coûte rien ! Mais quel mérite peut avoir cet amour ? Ou plutôt est-on bien assuré qu'on vous aime lorsqu'on n'a rien à souffrir pour vous ? C'est la tentation qui éprouve l'amour ; on ne connaît son cœur que dans les occasions où il faut offrir à Dieu des sacrifices pénibles. Il est fort aisé de dire à Dieu qu'on l'aime, mais il n'est point si facile de l'aimer effectivement ; il faut qu'il en coûte à la nature, et quand elle n'a rien à souffrir, craignons que ces mouvements si tendres, qui semblent ébranler notre cœur et qui nous font avoir si bonne opinion de notre charité pour Dieu, ne soient des illusions et des jeux d'imagination. Mais obéir à Dieu, souffrir pour lui, ne se point épargner quand il s'agit de sa gloire, ne se rebuter d'aucune peine dans l'accomplissement de ce qu'il exige de nous, voilà des preuves certaines et qui ne sont point équivoques de l'amour que nous lui portons.

Réjouissons-nous donc de pouvoir marquer à Dieu que nous l'aimons par les peines que nous supportons pour lui ; il n'y en a point qui lui soient plus agréables que celles qu'on souffre dans le service des pauvres. Toutes les austérités qu'on pourrait embrasser seraient moins capables de lui plaire. On ne sert que soi-même, en quelque façon, quand on exerce contre soi ces saintes rigueurs, cela n'est

point utile aux autres ; mais dans ce qu'on souffre pour soulager les membres affligés de Jésus-Christ, on se sert soi-même et les autres en même temps. Ce que l'on fait est, pour ainsi dire, utile à Jésus-Christ même, et c'est là proprement le servir.

Aussi, que ne promet-il point à ceux qui auront exercé sa miséricorde ? *Ils recevront*, dit-il, *miséricorde à leur tour. Venez*, leur dira-t-il au grand jour de la distribution de ses récompenses, *venez, vous qui êtes bénis de mon Père ; entrez en possession du royaume qui vous a été préparé avant la création du monde ; car, j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger, etc., etc.*

Ah ! Seigneur, en voilà trop ! Quoi ! c'est vous effectivement que je sers, que je nourris, que je soulage, et je pourrais me plaindre, je pourrais regretter mes peines ! Vous me promettez un royaume éternel pour me récompenser et me dédommager de ce que j'aurai pu souffrir en vous servant, et je pourrais n'être pas prêt à vous sacrifier un million de vies pour mériter ces récompenses ! Quoi ! la tendresse toute humaine et toute charnelle des enfants du siècle sera plus forte et plus généreuse que l'amour que je vous dois à tant de titres !

Quoi je ne pourrais souffrir pour le ciel ce que les hommes de ce monde souffrent pour la terre !

II.

Encore, si l'on ne devait rien à Dieu, si on ne l'avait point offensé, si l'on n'était pas obligé à faire pénitence, on pourrait peut-être excuser son impa-

tience et sa délicatesse. Mais quel sujet des pécheurs peuvent-ils avoir de se plaindre ! Quelles souffrances ne mérite pas celui qui mérite l'enfer ? Quoi ! nous pourrions ménager ce corps qui nous a fait tant de mal, qui nous a tant de fois entraîné dans l'abîme et qui est la cause de toutes nos misères ? Nous pourrions le plaindre, ce perfide esclave, qui s'est si souvent révolté contre nous et contre Dieu même ? Non ! punissons-le, détruisons-le, ou, s'il ne nous est pas permis de le détruire entièrement, du moins faisons servir ses membres d'instrument à la justice, quelque peine qu'il lui en coûte. Combien de fois ne les avons-nous point fait servir d'armes au péché contre le prochain, contre nous même et contre Dieu ! Combien de fois ne les avons-nous pas employés pour faire du mal ! Est-ce trop exiger de nous que Dieu nous les demande présentement pour les employer à son service, quand il veut que nous nous en servions pour faire du bien à nos frères et quand il nous ordonne de les faire travailler au salut de nos âmes, après nous en être si souvent servi pour leur perte ?

Nous avons mérité que Dieu nous punît par des supplices éternels ; il veut bien apaiser sa colère et tempérer les rigueurs de sa justice ; il change en des peines légères et de courte durée des tourments qui ne devaient jamais finir, et nous refuserions et nous nous plaindriions ! Encore, quelle est la pénitence qu'il impose à ceux qu'il charge du soin des pauvres ? Je veux qu'elle soit pénible et laborieuse, mais elle est en même temps infiniment honorable. On nous tire des mains des bourreaux, et l'on nous destine à

servir le roi que nous avons trahi, à le servir, dis-je, dans des emplois de confiance, dans des fonctions qui le regardent de fort près, et dans des postes qui ne devraient être confiés qu'à des sujets d'une fidélité éprouvée ? Cela devrait-il s'appeler une pénitence ? N'est-ce pas une faveur insigne ? Cependant, nous nous plaignons ! Un sujet s'est révolté contre son prince ; il a mérité la mort ; ce prince lui pardonne, le fait son favori, l'intendant de sa maison, le gouverneur de ses enfants ; il y a quelque peine et quelque fatigue à souffrir dans ces emplois, cela renferme des soins, de l'embarras et du travail ! Qui pourrait cependant supporter que cet homme se plaignît et qu'il crût en faire trop pour son maître ?

Ah ! Seigneur, que vos miséricordes sur mon sort sont ineffables ! En me pardonnant mes péchés, vous pouviez du moins me traiter avec plus de rigueur dans cette vie ! Je méritais d'être puni comme un esclave, d'être condamné à passer le reste de mes jours dans la solitude, comme dans une espèce de prison, pour y être nourri du pain de douleur, pour y châtier mon corps avec toute la rigueur qu'il mérite, pour y laver mes crimes dans des torrents de larmes. C'est ainsi que se sont eux-mêmes traités les grands pécheurs qui ont voulu retourner à vous par une véritable pénitence : c'est cette pénitence qui a peuplé les déserts, qui a porté tant de saints à s'ensevelir tout vivants dans des espèces de sépulcres, qui a fait embrasser à tant d'illustres convertis des austérités si surprenantes ! Et moi, ô mon Dieu, vous ne voulez pas me bannir, vous ne vou-

lez pas que je sorte de votre maison, et s'il faut que je souffre quelques peines pour expier mes crimes, c'est en vous rendant service, ô mon Dieu, que vous voulez que je les souffre ! Ah ! sont-ce là des peines de pécheur ? Sont-ce là des supplices et des châti-ments ? Et cependant, Seigneur, vous vous en conten-tez ; vous voulez que cela suffise pour ma pénitence et pour m'acquitter envers vous ! Quelle bonté, mon Dieu, quelle condescendance pour ma faiblesse !

III.

Mais faut-il que j'aie recours au souvenir de mes péchés pour m'encourager à souffrir quelque chose en servant Jésus-Christ ! Quoi ! la reconnaissance ne suffira pas ! Et la pensée de tout ce qu'il a souffert pour moi s'effacera tellement de mon cœur que j'aie besoin d'autres considérations pour me porter à souffrir quelques peines !

J'étais pauvre, j'étais malade, j'étais perdu ! Que n'a point fait ce divin Sauveur pour m'enrichir, pour me guérir, pour me chercher ! Que de travaux ! que de fatigues ! que de peines ! que d'humiliations ! que d'opprobres ! que de souffrances ! Enfin, mon Dieu, vous êtes mort, vous avez ouvert toutes vos veines pour que j'y trouve le prix de ma délivrance et de mon rachat ! Qu'y avait-il en moi, Seigneur ! qui vous portât à me chercher et à me sauver au prix de tant de douleurs et d'une vie si précieuse ! Qu'y avait-il en moi que de la malice, que du péché, que de la corruption ? Cependant vous l'avez fait ; et moi, Seigneur, après tant d'amour, après tant de

bienfaits, je ne souffrirais qu'à regret le peu de peines que vous me demandez et ces souffrances légères qu'il faut que je supporte en vous servant ?

Lors même que Dieu ne nous aurait pas marqué tant d'amour, quand il ne nous aurait pas comblés de tant de faveurs, nous sommes ses esclaves; il n'est rien qu'il ne soit en droit d'exiger de nous. Nous sommes obligés de le servir, quelque pénible et quelque laborieuse que puisse être notre servitude ! Que ne lui devons-nous donc pas après tant de bienfaits ? Que s'il s'était contenté de nous faire du bien, sans souffrir pour nous le procurer, et qu'il exigeât de nous des souffrances, pourrions-nous les lui refuser ? Et toutes les peines que nous pourrions souffrir seraient-elles capables de payer la moindre de ses faveurs ! Mais, nous ayant comblés de biens par ses souffrances, combien plus avons-nous sujet de nous soumettre à tous les travaux les plus pénibles pour lui rendre en partie ce que nous lui devons ? Et notre délicatesse est-elle supportable quand Jésus-Christ ayant embrassé tant de travaux pour nous secourir dans l'extrémité de notre misère et dans nos besoins les plus pressants, nous ne voulons pas qu'il nous en coûte rien pour lui témoigner notre reconnaissance ? S'il nous ordonnait de souffrir pour d'autres que pour lui, qui doute que nous ne fussions obligés de lui obéir et que nous ne dussions tout entreprendre ? Mais que ne devons-nous donc point faire, sachant que c'est effectivement pour lui que nous travaillons quand nous sommes occupés à servir les pauvres ? Oui, c'est Jésus-Christ qui souffre encore dans ses membres ;

c'est lui qui est malade et qui a besoin de notre secours; c'est lui qui est dans la misère et qui se plaint; c'est lui qui nous demande que nous le soulagions dans ses besoins, et nous le verrons dans cet état sans être émus de compassion ! Nous nous plaindrons de nos peines et de nos fatigues si nous lui rendons quelques petits services ! Nous le verrons d'un côté couvert de sang et de plaies pour nous tirer des abîmes où nos péchés nous ont précipités; de l'autre nous le verrons avoir besoin de nous et nous tendre la main pour nous demander quelque assistance, et nous aurons la dureté de la lui refuser ou de ne la lui donner qu'à regret, à cause d'un peu de peine qu'il faudra souffrir pour cela ! Quelle honte, Seigneur, et comment pourriez-vous supporter une ingratitude si criminelle ?

CINQUIÈME MÉDITATION.

I. Qu'il faut se donner entièrement et sans partage au service des pauvres. — II. Ne point s'embarasser dans les affaires du monde. — III. Détachement des parents et comment il faut répondre à leurs plaintes quand ils disent qu'on les néglige.

I.

Quand on est obligé par sa condition de servir les pauvres, on n'est plus à soi pour aucune chose; on n'a plus de temps dont on puisse disposer; on se doit tout entier aux exercices de cette fonction; c'est en quelque manière se profaner soi-même que de

se livrer à d'autres occupations ou que de se laisser aller à des amusements inutiles; c'est dérober à Jésus-Christ un temps qui doit lui être tout consacré.

Tous ces commerces de visites, d'entretiens, de communications, de lettres, qui n'ont point de rapport au service qu'on doit aux pauvres, sont des espèces de larcins qu'on fait de soi-même et de son temps à Celui à qui l'on doit uniquement appartenir ! N'a-t-on pas effectivement des affaires assez importantes pour s'en occuper tout entier ? Que dirait-on d'un homme dont la condition l'attacherait à la personne de son prince pour le servir à chaque moment, et qui cependant ne songerait qu'à son plaisir et qu'à se divertir, qui le quitterait sans cesse pour vaquer à d'autres affaires, ou simplement pour voir ses amis et passer le temps avec eux ? Jésus-Christ nous charge, pour ainsi dire, des affaires de sa maison, de la dispensation de son bien, du soin de ses enfants, et nous ne craignons pas de négliger ces occupations si importantes, pour nous amuser à des bagatelles, pour chercher des consolations humaines, ou pour satisfaire à des obligations imaginaires !

Quand des bienséances raisonnables, fondées véritablement sur la charité, et dont il n'est pas possible de se dispenser en considérant les choses selon Dieu, nous engagent à quelques commerces même avec les gens du monde, on peut dire que c'est obéir à Dieu que d'entrer dans ces commerces jusqu'au terme que ces bienséances le demandent, et ce n'est pas manquer au service qu'on lui doit, parce qu'on ne fait rien en cela qu'avec son agrément et, pour ainsi dire, avec sa permission. Mais il est très ordinaire d'étendre

au-delà des bornes les lois de ces bienséances : on s'en fait très souvent des règles qui n'ont point d'autres fondements que des coutumes mauvaises, que des exemples qui ne sont point à suivre, que notre curiosité, notre inquiétude, notre envie de voir et d'être vu, notre dégoût de nos devoirs, et le désir que nous avons de trouver parmi les gens du monde des consolations passagères !

Et quels maux n'a-t-on pas coutume de s'attirer par ces commerces et ces communications séculières ? Car, outre le temps qu'on y perd, temps qui nous est uniquement donné pour l'employer au service de Jésus-Christ dans ses membres, temps dont tous les moments devraient nous être précieux, puisqu'il n'y en a point qui ne nous pût valoir quelque chose pour l'éternité, si nous avons soin de l'employer à ce que nous devons, temps enfin dont on nous demandera quelque jour un compte rigoureux par rapport à l'emploi que nous en devons faire, outre, dis-je, cette perte de temps, quelles passions ne se réveillent point dans ces conversations mondaines ! Combien la vanité, l'envie de paraître, la fausse complaisance et mille autres mouvements déréglés s'y emparent-ils du cœur ! Combien l'amour du monde et des plaisirs a-t-il lieu d'y renaître ! Quelle dissipation ne produisent point ces commerces ! quel dégoût des choses de Dieu ! L'âme y devient, enfin, toute mondaine et toute séculière ; elle rentre dans tous les sentiments humains ; elle reprend goût aux choses qu'elle avait quittées pour se donner à Dieu, et si l'on porte encore des marques sensibles de religion, l'on n'en est pas moins véritablement plongé et comme enseveli dans les pensées de

la terre ! Si l'on sert les pauvres, ce n'est plus en les regardant par les yeux de la foi, comme tenant la place de Jésus-Christ, ce n'est plus par les mouvements d'un cœur rempli de charité ; c'est parce qu'on ne peut s'en dispenser absolument et qu'on veut, pour son propre intérêt, garder toujours certaines bien-séances extérieures.

II.

Mais le cœur est tout plongé dans la terre, et cela va quelquefois si loin qu'il y en a à qui ces commerces attirent plus d'affaires et plus d'embarras, par les choses toutes séculières, qu'ils n'en auraient eu s'ils étaient demeurés dans le monde. N'est-ce pas une chose honteuse, et qui crie vengeance devant Dieu, de voir des personnes qui se doivent tout entières au service des pauvres, que Jésus-Christ a choisies pour avoir soin de ses enfants, entrer dans des intrigues de tout genre, se mêler de mariages, de procès, de sollicitations, chercher des établissements pour leurs parents et pour leurs amis, faire des accords, des arrangements, des accommodements, remuer ciel et terre pour faire réussir leurs desseins et s'occuper enfin presque exclusivement des affaires de Babylone ! C'est particulièrement dans cette espèce de commerce, d'affaires et d'intrigues que toutes les passions se remuent ; c'est là qu'on voit ces âmes, qui devraient être toutes célestes, concevoir des tristesses mortelles des infortunes de leurs parents, s'abandonner à des joies toutes mondaines lorsqu'il leur est survenu quelque avantage, concevoir des haines, des jalousies, des colères

contre les personnes qui leur occasionnent des traverses, méditer des vengeances couvertes contre ceux qui ont déconcerté leurs mesures, entrer dans des complaisances pleines de bassesse pour les gens dont elles espèrent quelque chose, concevoir des desseins injustes pour faire réussir leurs affaires aux dépens d'autrui, et éprouver, enfin, tous les mouvements les plus déréglés et les plus corrompus dont les gens du monde soient capables !

A quoi pensez-vous, âmes aveugles ? Ces pauvres que vous négligez pour vaquer à d'autres affaires, s'élèveront contre vous au jour de Jésus-Christ ; ils vous accuseront de leur avoir dérobé le temps et les soins que vous leur deviez ! Au lieu de trouver en eux des amis et des protecteurs au jour de votre défaillance, au lieu d'être par eux introduits un jour dans les tabernacles éternels, vous trouverez des adversaires et même des juges qui vous condamneront et qui vous chasseront du royaume céleste pour avoir si peu cultivé leur faveur !

Jésus-Christ prendra lui-même leur cause en mains ; il vous demandera compte du soin dont il vous avait chargés et de l'honneur qu'il vous avait fait de vous destiner à des emplois si relevés et si saints ; il vous reprochera tous les moments que vous lui aurez volés pour vous occuper à des ouvrages de paille et de boue ; il vous dira que vous avez fait de la maison qui doit être une maison de charité, de sainteté, de prière, que vous en avez, dis-je, fait un lieu de négoce, de trafic et d'un commerce tout profane !

On ne fait pas, pour l'ordinaire, assez réflexion sur ces vérités, et il n'existe rien où l'on s'engage plus fa-

cilement que dans ces sortes de commerces humains, qui nous plongent dans des affaires et dans des embarras tout séculiers. On trouve mille prétextes pour s'autoriser dans ce dérèglement. On s'appuie sur la coutume et sur l'exemple de quantité de personnes dont la conduite paraît d'ailleurs assez réglée ; on se fait là-dessus des nécessités imaginaires ; on couvre même quelquefois ce désordre du prétexte de la charité. Mais le père des orphelins, le juge des veuves, le protecteur des pauvres, Jésus-Christ, qui voit dans le cœur et qui voudra discuter à fond les intérêts de ses enfants, dissipera la vanité de tous ces faux prétextes : il ne se paiera point de ces coutumes déréglées, il ne recevra pas pour excuses tous ces exemples qu'on alléguera ; les nécessités qu'on se sera faites d'agir contre son devoir lui paraîtront telles qu'elles auront été en effet, et si l'on s'est pu tromper soi-même en prenant pour charité ce qui n'était que cupidité, l'on ne pourra tromper ce Juge éclairé, qui connaît parfaitement les caractères de la charité véritable.

III.

La fausse tendresse et l'attachement déréglé qu'on a pour ses parents est très souvent l'endroit funeste qui nous retire du service de Jésus-Christ pour nous plonger dans des soins terrestres, et nous ne songeons pas qu'en nous consacrant à Dieu, nous avons dû renoncer à père, à mère, à frère, à sœur, à toute alliance et à toute parenté. C'est Jésus-Christ qui doit nous tenir lieu de tous nos parents ; il est notre père et notre mère, et les pauvres sont nos frères et nos sœurs.

C'est à nous qu'il dit, plus qu'à tous les autres, que nous sommes indignes de lui si nous ne haïssons en quelque manière nos pères, nos mères, nos frères, nos sœurs et même notre propre vie, pour nous attacher à son seul amour !

Nos parents ne doivent plus compter sur nous. *Nous sommes morts et notre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ.* Nous sommes crucifiés au monde, et le monde est crucifié pour nous. *Nous ne regardons plus les choses selon la chair.* Nous sommes entrés dans un ordre tout spirituel et tout divin ; pourquoi donc voudrait-on nous en retirer ? Pourquoi nous faire sortir de nos sépulcres, pour nous mêler encore dans les affaires de ce monde, dont nous ne sommes plus ? A-t-on coutume d'aller ainsi troubler le repos des morts ? Attend-on d'eux quelque service ? Les fait-on sortir de leurs tombeaux pour les faire entrer dans nos affaires ? Un cadavre hors de son sépulcre serait quelque chose d'affreux et d'insupportable ; sa puanteur ferait fuir tout le monde. Que cette image représente bien ce que c'est qu'une personne qui a fait profession d'être morte au siècle pour ne vivre qu'à Dieu, quand elle se reproduit et qu'elle rentre en commerce avec les hommes du monde ! Quel monstre, en effet, quelle horreur ! quelle exécration, même aux yeux des enfants du siècle !

Des parents se plaindront peut-être si l'on manque à les aider dans leurs affaires ; ils diront qu'on les abandonne ; ils nous accuseront d'indifférence et de dureté ; mais que faire, s'ils veulent être injustes et déraisonnables ? Ne vaut-il pas mieux les mécontenter, lorsqu'on ne peut pas faire autrement, que de

manquer à ce que nous devons à Dieu ? C'est lui qui nous a fait tout le bien que nous avons reçu par nos parents ; c'est de lui que nous avons tout à espérer et à craindre ; c'est à lui qu'il nous est uniquement important de plaire. Ah ! que Jésus-Christ nous a donné une excellente instruction là-dessus par son exemple. Il était demeuré dans le temple de Jérusalem après la fête de Pâques. Sa sainte Mère et saint Joseph avaient été fort en peine de lui ; l'ayant enfin trouvé, la Vierge lui fit une espèce de réprimande : *Mon fils, lui dit-elle, pourquoi nous avez-vous donné cette inquiétude ? Votre père et moi nous vous cherchions avec une extrême douleur de vous avoir perdu ! — Et pourquoi me cherchiez-vous ?* lui répondit Jésus-Christ ; *ne saviez-vous pas que je suis obligé de vaquer aux affaires de mon Père ?*

Voilà notre réponse toute prête, alors que nos parents selon la chair voudront se plaindre de nous ! Pendant notre jeunesse, Dieu, qui est véritablement notre père, nous avait mis chez eux comme en pension ; c'était lui qui leur donnait exactement toutes les choses dont nous avions besoin. Pendant ce temps-là il leur laissait quelque droit sur nous ; mais il nous a pris enfin dans sa maison, il nous a chargés de ses affaires, il nous a donné des occupations très importantes. Par là tout leur droit a cessé. Quand donc ils nous cherchent encore et qu'ils se plaignent que nous les abandonnons, disons-leur comme le Fils de Dieu : *Quid est quod me quærebatis ?* A quoi songez-vous de me chercher, moi, qui ne vous appartiens plus, qui suis sorti de votre maison pour entrer dans celle de mon Père céleste, à qui il a confié ses affaires ? Ne

savez-vous pas que je suis obligé de m'occuper tout entier de ces affaires si importantes ? Ne savez-vous pas que je leur dois tout mon temps et toute mon application ? Ne savez-vous pas qu'il m'est de la dernière conséquence de m'en bien acquitter ? *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt oportet me esse ?*

SIXIÈME MÉDITATION.

I. Secours spirituels qu'il faut s'efforcer de donner aux malades. — II. Prendre le temps et l'occasion pour les instruire des vérités du salut. — III. Combien l'état où ils se trouvent leur rend ce secours nécessaire.

I.

Si dans le service qu'on rend aux pauvres on n'avait pour fin que le soulagement de leur corps, sans porter ses vues jusqu'aux besoins de leur âme, ce ne serait pas les servir de la manière dont Jésus-Christ veut qu'on le fasse. Dans tout ce que nous faisons pour les autres, nous ne devons avoir en vue que leur salut éternel ; nous devons leur souhaiter et leur procurer autant qu'il est en nous les biens solides et véritables, c'est-à-dire la grâce et la gloire. L'amour qu'il faut que nous ayons pour notre prochain doit être réglé par celui que nous nous devons à nous-même. Or, nous ne devons songer pour nous-mêmes aux biens de cette vie que par rapport aux biens futurs. C'est à l'éternité qu'il faut rapporter et que doit tendre tout ce que nous faisons pour notre corps. Nous

ne devons servir les pauvres que parce qu'ils appartiennent à Jésus-Christ et qu'ils sont ses membres. Or, quoique leur corps et leur âme lui appartiennent en cette qualité, c'est bien plus selon l'âme que selon le corps qu'ils ont avec lui ce rapport si intime et cette liaison si parfaite. C'est par leur âme proprement qu'ils sont ses membres et ses enfants ; c'est elle qui est l'objet de son amour, c'est pour elle qu'il a versé son sang ; c'est elle qui doit jouir de lui pendant toute l'éternité. Ce ne serait donc pas entrer dans les intentions de ce divin Sauveur que de borner notre charité à soulager les pauvres dans leurs besoins corporels, sans songer à la principale partie d'eux-mêmes, et comme le dessein de Dieu dans les maladies dont il les afflige est de faire servir ces mêmes maladies à leur salut, il faut, de notre côté, que nous regardions la charité que nous exerçons envers eux en les soulageant dans leurs misères sensibles, comme une occasion qu'il nous donne pour être utiles au bien de leur âme.

Nous sommes donc obligés de leur procurer dans cet état tous les biens spirituels qui peuvent dépendre de nous en quelque manière que ce soit. Il faut s'enflammer d'un zèle ardent pour leur salut, il faut être vivement touché de leurs mauvaises dispositions lorsqu'on en voit de telles en eux, et faire avec une application incessante tout ce qu'on croit pouvoir contribuer à les en retirer. Il ne faut rien épargner pour les entretenir et pour les fortifier dans leurs bons sentiments quand ils en ont. Enfin, c'est particulièrement en ce point que la charité doit être ingénieuse pour nous faire trouver tous les moyens possibles d'amener

dans le chemin du salut ceux qui n'y sont pas encore et d'y retenir ceux qui ont déjà commencé d'y marcher.

Premièrement, l'on doit avoir recours à la prière, et l'un des plus importants devoirs de ceux qui sont chargés du soin des pauvres est de les recommander au souverain Pasteur des âmes, de solliciter sans cesse sa charité pour eux et de le prier par de vives instances que les pauvres, qui sont présentement ses membres, le soient encore dans l'éternité et qu'ils ne soient jamais séparés de lui ! Ah ! que la prière vous est agréable, ô mon Dieu, lorsqu'elle est le sincère épanchement d'un cœur véritablement rempli de charité ! Ah ! que la prière est efficace et qu'elle produit de grands effets !... Combien de fois arrive-t-il que les âmes les plus endurcies se convertissent par la force de ces prières, en même temps que les corps sont soulagés par la charité qu'on exerce envers eux ! Combien de fois la grâce entre-t-elle dans les cœurs les plus impénétrables par l'ouverture qu'y fait, pour ainsi dire, la prière d'un juste accompagnée et comme soutenue de ses offices de charité.

Employons donc la force de ce moyen pour procurer à nos frères le plus grand de tous les biens, et pendant que la violence de leurs maux les empêche de s'élever à Dieu pour lui demander autre chose que le soulagement de leur corps, prenons leur place avec un zèle plein de charité pour leur obtenir, par l'ardeur de nos vœux et de nos supplications, ce qui leur est infiniment plus nécessaire et plus important pour leur bien véritable !

II.

Au reste, quoique la prière soit le principal moyen dont nous devons nous servir pour contribuer au salut des pauvres, qui sont nos frères, ce n'est toutefois point l'unique, et l'on doit encore en employer d'autres : il faut, par exemple, leur parler très souvent de Dieu et des vérités éternelles ; il faut les exhorter en toute rencontre de songer à la grande affaire, à leur salut ; il faut les porter à rentrer en eux-mêmes et à purifier leur conscience ; il faut prendre occasion de tout ce qui se présente pour les faire penser à l'autre vie. C'est en cela que consiste la sainte adresse de la charité : à bien prendre tous les temps, à ne point manquer d'occasions de leur inspirer de bons sentiments, à s'insinuer si bien dans leur esprit et dans leur cœur, par des manières pleines de tendresse et à la faveur des services sensibles qu'on leur rend, qu'ils reçoivent la vérité sans répugnance et sans dégoût.

Ce qui manque pour l'ordinaire le plus aux malades, aux pauvres et aux personnes qui ne vivent que de leur travail, c'est l'instruction et la connaissance des choses du salut ; ils sont communément dans une ignorance grossière des vérités les plus importantes et des maximes les plus essentielles. Peu de gens se mettent en peine de les en instruire, parce qu'on méprise les pauvres et qu'on trouve trop peu à gagner pour soi dans ce qu'on fait pour eux. Eux-mêmes se soucient fort peu de chercher et d'acquérir ces connaissances, parce qu'ils sont grossiers et que, d'ailleurs, les besoins sensibles qui les pressent leur font oublier le soin de leur âme. Lorsqu'on est obligé de

chercher de quoi vivre, il est rare qu'on songe à s'instruire, et les nécessités du corps l'emportent le plus souvent sur celles de l'âme.

Il faut donc, pour ainsi dire, annoncer de nouveau l'Evangile à ces chrétiens ignorants, qui ne savent pas même ce que c'est que le christianisme ; il faut leur faire connaître les lois et les maximes de Jésus-Christ. Il est vrai qu'il appartient proprement à ceux qui sont chargés de la conduite spirituelle des pauvres de leur faire des instructions dans les formes et de leur prêcher avec autorité les vérités de l'autre vie ; mais cela ne dispense pas les autres de contribuer à cette grande œuvre ; et souvent même des entretiens familiers, où l'on tâche d'insinuer la religion par des manières douces et engageantes, font plus d'effet sur les cœurs les plus indociles que ne feraient des discours préparés et méthodiques. Il ne faut pas avoir beaucoup d'esprit ni de capacité pour s'acquitter de cet excellent office de charité ; les maximes les plus simples et les plus ordinaires sont aussi les plus proportionnées à l'intelligence des personnes peu instruites ; aussi trouvent-elles plus facilement entrée dans leur esprit.

Il faut donc leur parler des jugements de Dieu, de la mort, de l'enfer, de l'éternité, des autres grandes vérités du christianisme ; il faut leur faire sentir vivement combien il est juste d'obéir à Dieu, combien méritent d'être punis ceux qui l'offensent, combien l'on est obligé de faire pénitence alors même que nos péchés nous auraient été tous pardonnés. Ces grandes vérités, qui sont simples et faciles, proposées d'une manière insinuante et forte en même temps, disposeront peu à peu les pauvres à qui on les annoncera à

faire des réflexions sur eux-mêmes ; elles remueront leur conscience, elles les porteront à rechercher les moyens de se bien mettre avec Dieu ; elles leur feront supporter en patience leur pauvreté et leurs maladies comme des pénitences que Dieu leur impose pour satisfaire à leurs péchés ; enfin, ce remède salutaire étant porté jusque dans les parties les plus intérieures de leur âme, en rétablira la force et la santé. Il est à remarquer qu'on est d'autant plus obligé d'exhorter et d'instruire les pauvres en même temps qu'on les sert dans leurs infirmités corporelles, que ce service même qu'on leur rend les dispose beaucoup à recevoir les instructions qu'on leur donne. Ils sentent qu'ils ont besoin de nous ; ils sont dans une espèce de dépendance, ils voient que c'est par charité qu'on les sert ; cela les rend soumis et dociles ; cela fait que, du moins par complaisance, ils écoutent ce qu'on leur dit ; et la vérité, qui peut-être ne fait d'abord que frapper extérieurement les oreilles, entre insensiblement dans le cœur pour y opérer le salut et la guérison.

Enfin, quand nos exhortations ne produiraient aucun effet et quand nous sèmerions sans recueillir, cela ne devrait pas nous empêcher de faire toujours notre possible. Lorsque Jésus-Christ nous met ces pauvres entre les mains, il ne nous oblige pas de guérir leurs corps et de convertir leurs âmes ; c'est de lui seul que dépend l'un et l'autre : il veut seulement que nous fassions tout ce qui peut dépendre de nous : *Curam exigeris, non curationem*. Faisons-le donc avec tout le zèle dont nous sommes capables ; pour le succès, abandonnons-le à la miséricorde et à la justice du Juge suprême.

III.

Hélas ! peut-être que bientôt l'une ou l'autre, c'est-à-dire la miséricorde ou la justice de Dieu, décidera pour l'éternité du sort de ces âmes, dont le salut nous est commis en quelque sorte ; peut-être ne leur restet-il que très peu de temps pour se disposer à paraître devant le tribunal de leur juge ; peut-être que la mort suivra de près les commencements de leur maladie, ainsi que nous en voyons tous les jours des exemples ; et quand même ces maladies seraient plus longues, quel rapport y a-t-il entre le temps qu'elles doivent durer et l'éternité qui les doit suivre ? Comment donc pourrait-on se dispenser d'employer tous les moyens qu'on a pour secourir ses frères dans des circonstances aussi pressantes ? Les voilà sur le point de périr pour toujours ou d'entrer en possession d'un royaume éternel ; d'être abandonnés à la fureur des démons ou d'être réunis dans la compagnie des anges ; d'être précipités dans les abîmes ou d'être enlevés dans le ciel ! Oh ! quelle effroyable alternative ! quelle terrible conjoncture ! Et cependant, nous ne nous en remuerons pas !... Nous demeurerons tranquilles en voyant nos frères dans ces dangereuses circonstances ! Tout occupés du soin de leur corps, qui doit être bientôt réduit en cendres, nous ne songerons point à leur âme, dont l'on va décider, dans quelques moments, si elle sera éternellement heureuse ou éternellement en proie à d'épouvantables tortures ! Que dirait-on d'un père qui, voyant son fils chargé de chaînes attendre dans le fond d'un cachot l'arrêt de sa mort ou celui de sa grâce, ne songerait qu'à l'y tenir propre, qu'à charmer un

peu l'ennui et les rigueurs de sa captivité, et qu'à lui faire porter de temps en temps quelques douceurs et quelques rafraîchissements, sans se mettre en peine, du reste, de solliciter les juges en sa faveur, sans lui donner des moyens et des conseils pour se tirer d'un danger si pressant, sans employer le crédit de tous ses amis pour obtenir sa grâce. On dirait, avec raison, ou que ce père n'aurait point de tendresse pour son enfant, ou qu'il n'aurait qu'une tendresse fausse et déraisonnable ! Voilà néanmoins ce que nous faisons à l'égard des pauvres quand, tout disposés et empressés à les soulager dans leurs maladies corporelles, nous ne songeons nullement à l'affaire de leur salut ; car ils sont, pour ainsi dire, dans la prison ; ces maladies même qui les retiennent sont comme des chaînes qui les lient et dont ils sont chargés ; leur sentence doit peut-être bientôt être prononcée, l'accroissement de leurs douleurs est un avertissement sensible d'une prochaine décision. Nous pouvons les servir beaucoup en sollicitant pour eux le souverain Juge et en leur donnant des conseils salutaires. Cependant, nous n'en faisons rien, nous demeurons dans l'indolence et nous laissons périr nos frères, sans nous donner le moindre mouvement pour leur procurer des secours !

Il est vrai que souvent ils ne pensent pas eux-mêmes à cette affaire si importante, et que, plongés dans l'infirmité de leur chair, ils ne s'occupent que de ses besoins, sans même songer, pour ainsi dire, qu'ils ont une âme et sans demander aucun secours pour elle ; mais c'est cela même qui doit redoubler notre compassion et notre inquiétude ; c'est cela même qui doit rendre notre zèle plus ardent et plus empressé ; moins

ils pensent à leur salut, plus ils faut y penser pour eux, et plus il faut s'efforcer, par tous les moyens imaginables, de les y faire penser eux-mêmes. Il faut les effrayer par la vue des jugements de Dieu ; il faut leur présenter des images vives et de la rigueur de la justice et de la sévérité de ses châtiments ; il faut les encourager à retourner à lui, en les assurant de sa clémence et de sa miséricorde infinie ; il faut les exhorter à recourir à Jésus-Christ, le père des pauvres et le refuge des pécheurs. Il faut soi-même s'adresser à ce divin Sauveur pour le conjurer, par les entrailles de sa charité divine et infinie, d'amollir le cœur de ceux qui l'ont insensible. Enfin, l'on ne doit rien épargner dans ces précieux moments pour détourner de dessus nos frères des malheurs qui les menacent de si près.

Il y va même de notre intérêt ; car, outre que Jésus-Christ recherchera dans nos mains le sang de nos frères dont nous aurons négligé le salut, si nous sommes, au contraire, assez heureux pour avoir contribué en quelque chose à les faire entrer dans la bonne voie et pour leur avoir facilité l'entrée du royaume éternel, quelle couronne sera-ce pour nous ! Quelle récompense n'avons-nous pas lieu d'en espérer ! Quels intercesseurs n'aurons-nous pas nous-même auprès de notre Juge ! Quelle faveur ne trouverons-nous pas auprès de ces enfants du ciel à qui notre charité, nos exhortations, nos prières, auront procuré tant de bien !...

Faites donc, ô mon Dieu, que je m'assure un appui si puissant et qui m'est si nécessaire, et ne permettez pas que je me prive, par ma faute, d'une protection

dont j'aurai un si grand besoin lorsqu'il faudra que je paraisse, à mon tour, devant vous pour vous rendre compte de ma vie !

SEPTIÈME MÉDITATION.

I. Edifier les pauvres par sa conduite. — II. Ne rien faire qui les puisse scandaliser. — III. Combien le scandale qu'on leur donne offense Jésus-Christ.

I.

Ce n'est pas assez d'exciter les pauvres par des paroles et par des exhortations à penser à leur salut ; on est encore bien plus obligé de les y porter par des exemples. C'est ne rien faire que de parler si l'on se borne là. Il faut que les œuvres accompagnent la voix, il faut persuader aux pauvres par sa conduite qu'on croit les vérités qu'on leur annonce ; il faut que ces vérités soient comme tracées dans toutes nos démarches et que tout ce que nous faisons prouve sensiblement que ce que nous disons est dans notre cœur beaucoup plus que dans notre bouche. Sans cela nous aurons beau dire ; toutes nos paroles seront sans effet et nos exhortations sans fruit. Il est donc indispensablement nécessaire de prêcher d'exemple ; il faut, si nous voulons porter les autres à craindre Dieu, à songer à l'éternité, à se préparer au jugement, à se mettre en peine de l'affaire de leur salut ; il faut, dis-je, paraître nous-mêmes tout remplis de ces sentiments, tout pénétrés de la crainte de Dieu, tout plongés dans

les pensées de l'éternité, tout effrayés dans l'attente du jugement, tout occupés de l'affaire de notre salut. Si l'on veut les porter à la pénitence, il faut soi-même être pénitent. Si l'on prétend les exciter à suivre les maximes de Jésus-Christ, il faut que notre conduite retrace énergiquement et constamment ces maximes et ces règles saintes.

C'est un des plus grands avantages que les pauvres doivent trouver dans ces maisons de charité quand leurs misères et leurs maladies les y conduisent : pendant qu'ils sont en santé, rien presque ne se présente à leurs yeux qui ne les gâte et qui ne les corrompe ; ils ne voient que de mauvais exemples ; la nécessité même de leur condition les oblige à avoir indifféremment commerce avec tous ceux qui peuvent les soulager dans leurs besoins, de sorte qu'ils ne respirent partout qu'un air empesté qui fait contracter à leurs âmes une infinité de maladies mortelles dont les suites peuvent être très funestes. Or, ces hospices de charité dans lesquels ils sont reçus sont, pour ainsi dire, des maisons de Dieu, où l'on ne doit, au contraire, respirer qu'un air de santé et où tout doit se ressentir de la sainteté de Celui qui en est le maître. Pendant que les pauvres y demeurent, il faut qu'ils y trouvent en abondance tout ce qui peut rétablir leurs forces spirituelles ; il faut qu'ils y puissent amasser un trésor de bons sentiments et de saintes maximes ; il faut les y fournir d'une provision de préservatifs contre l'air empoisonné du monde pour l'époque où ils seront obligés de s'y exposer de nouveau.

On ne voit guère de pauvres, quand ils sont en santé, s'aviser de faire des retraites pour penser aux

affaires de leur salut, quoique souvent ils en eussent bien plus besoin que beaucoup d'autres : il faut que leurs maladies leur servent d'occasion pour en faire, et c'est la miséricorde de Dieu qui les leur envoie dans ce dessein. Or, dans les maisons où l'on a coutume de faire des retraites, on a soin non-seulement d'occuper ceux qui les font à de saints exercices et de les entretenir des vérités du salut dans les conférences qu'on leur fait tous les jours ; mais on fait en sorte que tout les porte à Dieu, que tout ce qu'ils voient soit édifiant, que tout parle le même langage, c'est-à-dire un langage de salut et de sainteté. Cela se doit donc aussi rencontrer dans ces saintes maisons où l'on reçoit les pauvres pour en avoir soin dans leurs maladies. Ceux qui sont chargés de ce soin ne doivent rien faire paraître que de saint dans tout ce que les pauvres leur voient faire ; il faut qu'on n'aperçoive en eux que des exemples de vertu ; il faut qu'ils soient ardents et tout de feu dans ce qui regarde le service de Dieu ; qu'ils soient remplis de charité pour le prochain, qu'ils soient doux, humbles, patients, compatissants, secourables ; qu'ils s'acquittent avec zèle de tous leurs devoirs ; qu'il paraisse dans tout ce qu'ils font pour Dieu un air de ferveur et d'onction ; enfin, que rien ne manque à l'instruction qu'ils sont obligés de donner aux pauvres par l'exemple de leurs vertus et par l'odeur de leur sainteté.

II.

Mais, si l'on est si fort obligé d'édifier les pauvres, combien est-on coupable quand on les scandalise et

quand on fait en leur présence des choses qui détruisent l'effet des vérités qu'on leur annonce ! C'est leur donner d'une main le remède et de l'autre le poison ; et comme l'on est plus susceptible du mal que du bien, ce remède ne sert de rien, et souvent ce poison produit la mort. Le mauvais exemple que donnent les personnes qui, par leur condition, devraient être des modèles accomplis de toutes les vertus, est encore plus pernicieux que celui que donnent les autres.... Quand des gens font, pour ainsi dire, profession de mener une vie déréglée, comme on sait assez que leur exemple n'est pas une règle à suivre, cela ne forme pas un piège, et pour peu qu'on ait le désir de s'en préserver, on s'en garantit aisément ; mais lorsque des personnes qui ont embrassé un état de sainteté et qui font profession de vertu se laissent aller à faire quelque chose contre le devoir, il n'est pas facile de s'imaginer combien cela fait tort aux âmes et combien cela autorise le dérèglement ; car on croit pouvoir faire en sûreté de conscience tout ce qu'on voit faire à ceux dont la conduite passe pour devoir être la règle des autres. Si donc on les voit se laisser aller à la dissipation, si on les voit se répandre en des discours vains et frivoles ; si l'on sait qu'ils se permettent toutes sortes de libertés ; si on leur voit négliger leurs devoirs, suivre leurs inclinations et leurs passions presque en toutes choses ; s'abandonner à l'impatience, à la colère, aux emportements ; quand on les voit chercher des plaisirs et des satisfactions humaines ; quand on s'aperçoit qu'ils sont sensibles à l'honneur ; enfin, quand on remarque en eux tant d'autres mouvements déréglés, qui ne sont que trop ordinaires aux person-

nes qui ne s'observent pas assez, cela ne passe plus pour être mauvais, et bientôt on n'y trouve rien que d'innocent ou qui du moins ne soit très excusable !

O mon Dieu ! quel soin ne devons-nous donc pas apporter pour éviter les moindres défauts lorsque surtout ils sont capables de scandaliser les faibles ! Saint Paul ne voulait pas seulement qu'on portât cette circonspection jusqu'à s'abstenir des défauts réels, si petits qu'ils pussent être ; mais il ordonnait même que pour *ménager l'infirmité des consciences faibles*, on évitât jusqu'aux moindres apparences du mal : *Ab omni specie mala abstinete vos*. Il s'abstenait lui-même, pour ne scandaliser personne, de mille choses qui lui étaient permises ; il se condamnait à ne manger jamais de chair, supposé qu'en en mangeant il pût blesser la conscience faible de ses frères ou les porter à faire quelque chose contre leur devoir. *Non manducabo carnem in æternum ne scandalizem fratrem meum*. Ce saint apôtre craignait de rendre son ministère méprisable par l'ombre même de quelque faute qu'on pût lui reprocher ? Il ne voulait pas faire tort à la vérité qu'il prêchait en faisant des choses qui eussent pu mal disposer pour la recevoir ceux que Jésus-Christ l'avait chargé d'instruire des maximes de son Evangile. Craignons donc aussi d'exposer notre ministère au mépris et de nous rendre incapables, par notre faute, d'être utiles au salut de nos frères. Ne faisons rien qui détruise dans leur esprit la créance et l'autorité que nous y devons avoir : *Ut non vituperetur ministerium nostrum*. Evitons même ce qui peut avoir quelque apparence de mal, afin que quand nous exhortons les pauvres, notre vie leur parle encore plus

que notre bouche et que nous ne nous attririons pas ce reproche, qu'ils ne manqueraient pas de nous faire, au moins intérieurement, si notre conduite n'était pas réglée : *Medice, cura teipsum* ; reproche que le Fils de Dieu voulait lui-même éviter lorsqu'il accomplissait tous les préceptes et toutes les cérémonies de la loi sans y être obligé et lorsqu'il disait, en parlant de lui-même : *Il est à propos que nous accomplissions toute justice : Decet nos adimplere omnem justitiam.*

III.

Au reste, c'est un grand malheur pour nous-mêmes quand nous scandalisons les pauvres, que nous sommes si fort obligés de porter à Dieu par nos paroles et par nos exemples ; car, enfin, les pauvres sont ces petits qui croient en Jésus-Christ et qu'il nous défend si expressément de scandaliser. *Celui, dit-il, qui scandalisera un seul de ces petits qui croient en moi, il vaudrait mieux pour lui qu'on lui pendît au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer.* Je les aime, dit ce divin Sauveur, ces pauvres et ces petits ; *laissez-les s'approcher de moi* ; ils sont mes favoris, ils sont mes enfants. Donnez-vous bien garde de les mépriser. *Qui les touche me touche à la prunelle de l'œil.* Comment osons-nous, après cela, faire la moindre chose qui puisse scandaliser des âmes si chères à Jésus-Christ ? O mon Dieu, comment nous traiterez-vous si nous sommes pour vos enfants un sujet de chute et de scandale, si nous détruisons au lieu d'édifier, si nous dissipons au lieu d'amas-

ser !...

Les pauvres sont des pierres vivantes, ce sont même les principales de celles que vous voulez placer dans l'édifice éternel du temple que vous élevez à la gloire de votre Père. Vous taillez, pour ainsi dire, ces pierres par les souffrances et par les afflictions ; vous les polissez et vous vous appliquez à les rendre propres pour les faire entrer dans la construction de ces murs de la Jérusalem céleste. Et moi, Seigneur, je gâterais tout votre ouvrage ! Au lieu de vous aider, comme vous m'y avez destiné, je romprais vos desseins, je renverserais l'ordre de vos travaux ! Et bien loin de contribuer de toutes mes forces à l'édification de ce temple divin, je mettrais des obstacles à son achèvement et à sa perfection !... O mon Dieu, quelle vengeance n'en prendriez-vous pas !

Il est certain que Jésus-Christ a témoigné partout une tendresse extrême pour les pauvres. Il paraît presque toujours irrité contre les riches ; il les maudit sans cesse ; sans cesse il leur parle des châtimens qui les attendent s'ils ne savent pas faire un usage utile de leur opulence ; mais pour les pauvres, il les bénit, au contraire, à chaque moment : il se déclare partout pour eux ; il les appelle heureux ; il les regarde, enfin, comme son troupeau d'une façon très particulière. Ce troupeau chéri, ce troupeau qu'il aime si tendrement, il nous le recommande, il nous en donne, pour ainsi dire, la garde ; il nous en commet le soin. Quelle grâce pour nous ! quelle faveur ? et que ne sommes-nous pas obligés de faire pour nous bien acquitter d'un emploi de cette importance ? Cependant nous laissons quelquefois périr de faim ces brebis du Sauveur, ou, ce qui est pire encore, nous

leur donnons du poison pour pâture ; nous avons soin de leur corps, et nous faisons mourir leurs âmes ! Quelle cruauté pour elles ! Quelle ingratitude envers Jésus-Christ ! Quel compte ne nous demandera-t-il pas de cette perfidie et quelle vengeance n'en tirera-t-il pas ?

O mon Dieu, faites-moi faire sur ces vérités toutes les réflexions qu'elles méritent, et ne permettez pas que je me flatte là-dessus comme on a coutume de le faire. Ce ne sont pas, dit-on, de grandes fautes que je commets en présence des pauvres, ce sont des faiblesses qui m'échappent, ce sont des imperfections légères. Je le veux, mais cela suffit pour vous rendre très coupables. Car, enfin, ces faiblesses et ces imperfections les scandalisent ; elles affaiblissent la vérité dans votre bouche, elles vous rendent incapables de leur persuader les maximes du salut dont ils voient que vous êtes si peu touchés ! Cela suffit, dis-je, et de reste, pour vous attirer une grande condamnation !...

HUITIÈME MÉDITATION.

- I. De la charité qui doit régner entre les personnes qui servent les pauvres, et combien leur désunion et leurs contestations scandalisent. — II. Que les pauvres sont mal servis quand ceux qui les servent ne s'accordent pas bien. — III. Que les services qu'on leur rend dans cette désunion ne sont point agréables à Dieu.

I.

Ce qui peut le plus malédifier les pauvres dans les personnes qui sont destinées à les servir, ce sont leurs désunions et leurs contestations. Car,

enfin, les passions entrent partout, et le démon de la discorde trouve moyen de se glisser dans les lieux les plus saints, pour y causer des plaintes et des murmures, des contestations et des querelles, des mouvements et des troubles. Cela ne va pas toujours si loin; mais, enfin, l'on voit des altérations, des mécontentements et des aigreurs. On ne saurait retenir ses petits chagrins et ses petits ressentiments; l'on fait tout paraître sans considération et sans discrétion; l'on se traite les uns les autres avec dureté; on se dit des choses désobligeantes; on ne se ménage point, et cela suffit assurément pour scandaliser beaucoup les pauvres, lorsqu'ils sont témoins de toutes ces faiblesses.

Cela suffit, dis-je, pour les scandaliser extrêmement : car la nature paraît tout entière dans ces petites contestations; l'orgueil, la fausse délicatesse, l'amour-propre, l'attachement à son propre sens, tout cela se déploie et se montre à découvert dans ces mouvements de passion et d'humeur. Quelquefois on avait avancé beaucoup dans le bien spirituel d'une âme; elle commençait à goûter la vérité; on s'était insinué dans son cœur; il y avait tout sujet de beaucoup espérer pour elle; mais ce moment funeste gâte tout et fait perdre toutes ces avances. Car, ceux qui nous voient dans ces mouvements déréglés ne nous croient plus qu'à demi; notre crédit est ruiné dans leur esprit, et, comme dit l'apôtre saint Paul, quand nous tiendrions des discours plus qu'humains et plus qu'angéliques, n'ayant point la charité, nous sommes *comme une cloche qui sonne et comme une cymbale retentissante.*

Cependant, ce qui est étrange, c'est que souvent la charité pour les pauvres, mal entendue, est le prétexte de ces contestations et de ces gronderies. On s'emporte d'un faux zèle pour les besoins de leurs corps; on se plaint de quelques manquements; on ne peut souffrir certains défauts de propreté, d'adresse, de promptitude, dans les personnes qui nous sont jointes dans les mêmes fonctions. Cela paraît, ce me semble, avoir pour principe l'amour des pauvres; mais l'on se trompe en cela par une illusion fort grossière.

Car, premièrement, la charité n'est point capable de ces mouvements irréguliers, qui ne naissent certainement que de l'amour-propre, de l'orgueil et de l'immortification du cœur. Il faut bien prendre garde à cette illusion et reconnaître devant Dieu que les sujets qui font sortir ainsi notre âme de son assiette, et qui nous jettent dans toutes ces manières si éloignées de la douceur chrétienne, sont moins de véritables sujets de s'émouvoir par principe de charité que des prétextes spécieux de justifier nos passions et d'en suivre sans scrupule les mouvements désordonnés. Mais, de plus, quelle est cette espèce de charité qui pour procurer le bien du corps est funeste à celui de l'âme? C'est un renversement de charité; car, au lieu que dans l'ordre véritable on ne doit servir le corps que pour l'âme, ici l'on sert le corps au préjudice de l'âme. La manière dont l'on s'intéresse pour l'un peut causer et cause effectivement quelquefois la perte de l'autre. Au pis-aller, ne vaudrait-il pas mieux qu'ils fussent un peu moins bien servis que de l'être mieux aux dépens de leur

bien spirituel ? Ne vaudrait-il pas mieux laisser quelque peu souffrir leur corps que de priver leur âme d'un aussi grand bien qu'est l'édification que nous sommes obligés de leur donner par toutes nos paroles, par toutes nos actions ?

II.

Mais l'on se trompe encore en se persuadant que ce zèle, si indiscret et si contraire à la charité, puisse faire que les pauvres soient mieux servis : car il en arrive tout différemment. Ces aigreurs et ces contestations troublent tout et font que ceux qui servent les pauvres ne s'entendent point entre eux ; les choses ne peuvent que mal aller. L'on s'empêch et l'on s'embarrasse les uns les autres ; l'un met obstacle au bien que l'autre tâche de faire. Bien loin de remédier au mal qu'on voudrait empêcher, par ces moyens mal entendus on l'augmente presque toujours ; car, comme l'on irrite les passions de ceux contre qui l'on se fâche, ils s'arrêtent et s'opiniâtrent dans leur sentiment et font les choses tout à contre-sens de ce qu'on voudrait les obliger de faire, par ces manières qui les choquent et qui les aigrissent.

Quand un grand nombre de personnes sont occupées dans une même administration, il arrive presque inévitablement que tout va mal, si la charité et la bonne intelligence n'y règnent pas ; car, les fonctions étant différentes, et même quelquefois en apparence opposées les unes aux autres, comment les choses se pourraient-elles faire dans l'ordre et dans

l'exactitude, à moins qu'un même esprit ne conduise tout et qu'un ressort principal ne soit le premier mobile et comme le principe de tout ce qui se fait et de tous les mouvements particuliers ? Or, ce premier mobile qui doit tout régler dans ces maisons de charité, c'est la charité elle-même.

Il faut donc que les personnes qui sont engagées au service des pauvres imitent, dans la diversité de leurs emplois et de leurs fonctions, la manière dont les anges destinés à la conduite du monde, des royaumes et des esprits, à la garde de chacun de nous en particulier, se conduisent entre eux dans l'administration qui leur est confiée ; car, bien que leurs fonctions soient très différentes, lors même qu'ils semblent devoir entrer dans des intérêts tout opposés, cependant ils conservent entre eux une admirable paix et une parfaite intelligence. Pourquoi ? parce que chacun en particulier s'occupe tellement de ce qui le regarde que tous ensemble ne tendent qu'à un même but, qui est d'obéir à Dieu et de concourir au bien général. Cela fait qu'ils ne se troublent point les uns les autres et que chacun d'eux fait ce qu'exige de lui le ministère dont il est chargé, sans empêcher les autres de s'acquitter du leur. Au reste, n'avons-nous pas dans notre propre corps, comme l'Apôtre nous l'enseigne, une image parfaite et des biens que produit l'union et des désordres que causent toujours les divisions ? Chacun de nos membres a sa fonction particulière, chacun a sa destination, sa place, son emploi. Tout n'est pas œil, tout n'est pas main, tout n'est pas tête, et l'on ne voit cependant pas que les pieds se plaignent des

yeux, ni que les autres membres murmurent contre la bouche et l'estomac. S'il arrive qu'un membre fasse moins bien sa fonction que les autres, on ne les voit pas s'élever contre lui pour se plaindre et pour le maltraiter; bien au contraire, ils s'unissent tous pour le secourir, et c'est de cette parfaite intelligence qui règne entre toutes les parties différentes du même corps que naît la conservation du tout. Que s'il arrivait, au contraire, de la discorde, de la désunion, l'on peut assurer infailliblement ou que le tout périrait sans ressource, ou qu'il s'y ferait du désordre. Ce corps ne serait plus propre à rien, et les membres, qui s'embarrasseraient réciproquement, ne se donnant pas le secours qu'ils se doivent les uns aux autres, n'auraient plus que des mouvements irréguliers, incapables de produire aucun effet juste et proportionné. Voilà ce qui arrive toujours lorsque des personnes qui doivent s'aider mutuellement dans des ministères pour lesquels Dieu les a choisies, se divisent et rompent la bonne intelligence qui doit régner entre elles; bien loin que les choses en aillent mieux, il est inévitable que tout soit en désordre.

A quoi songeons-nous donc, alors que, sous prétexte de zèle et de charité pour les pauvres, nous blessons la charité que nous devons à ceux qui sont unis avec nous pour les secourir? Nous scandalisons ces pauvres, nous faisons du mal à leur âme en prétendant faire du bien à leur corps, et, pour comble d'illusion, bien loin de procurer à leur corps ce bien que nous avons dessin de lui faire, nous empêchons qu'ils ne soient aussi bien servis qu'ils le

seraient si nous étions plus modérés et plus patients.

III.

Mais le mal en retombe sur nous-mêmes d'une manière qui nous est tout à fait préjudiciable; car, enfin, à quoi nous servent tout notre travail et toutes les peines que nous nous donnons pour secourir les pauvres, si tout cela n'est point agréable à Dieu et si nous sommes frustrés de la récompense que nous aurions sujet d'en espérer. Nous travaillons en vain, nous nous fatiguons en vain, nous souffrons en vain, tout ce qu'il y a de plus laborieux dans cette occupation pénible, si tout cela nous est compté pour rien devant Dieu. Quelle perte, hélas ! et comment, ô mon Dieu, pourriez-vous récompenser des travaux qui ne sont pas animés de la charité ? Vous ne mettrez en ligne de compte pour nous couronner dans l'autre vie que ce qui est produit par l'amour qu'on vous porte. Et comment peut-on dire qu'on vous aime ? Il faut absolument que rien ne manque à l'intégrité de la charité, pour qu'elle soit véritable. Nous n'avons point d'amour pour Dieu si nous n'en avons point pour le prochain, et nous n'avons point d'amour pour le prochain si nous n'en avons pas pour tout le monde, si nous n'en avons pas pour les pauvres. Lorsque nous en manquons pour ceux qui doivent les servir avec nous, nous nous trompons; l'inclination qui nous porte à secourir les pauvres n'est point la charité : c'est quelque autre affection secrète et toute humaine qui veut se couvrir des apparences de cette vertu. La cha-

rité doit avoir toutes ses dimensions; elle doit s'étendre partout; elle doit embrasser tout le monde; c'est une émanation de la bonté de Dieu, qui se répand sans réserve et sans exception sur tous les êtres qu'il a créés.

Hélas ! qu'on est donc malheureux de faire tant de choses et des choses si laborieuses, sans en tirer aucun avantage ! Quelle surprise alors que, paraissant devant Jésus-Christ pour lui présenter nos œuvres et lui en demander la récompense, le Juge éclairé n'y trouvera que du vide, sans aucune solidité ! Ce ne sera que du bois et de la paille, qui ne pourront subsister dans le feu dévorant de sa justice : on entendra sortir de sa bouche ce coup de tonnerre épouvantable : *Recedite a me, operarii iniquitatis; non novi vos !* Allez, retirez-vous, ouvriers d'iniquité; je ne vous connais point; vous avez travaillé, mais ce n'a pas été pour moi; vous avez opéré quantité d'œuvres, mais vous ne les avez pas faites pour mon amour.

Ah ! quelle désolation ! S'être cru si riche, et ne rien trouver dans ses mains ! S'être cru chargé de mérites, et s'en trouver entièrement destitué ! S'être attendu à des récompenses, et ne recevoir que des châtimens ! Voilà néanmoins ce qui arrivera certainement à tous ceux dont les bonnes œuvres apparentes n'auront pas eu la charité pour principe. Oh ! ne permettez pas, mon Dieu, que nous tombions dans un si extrême malheur. Répandez votre charité dans nos cœurs, en nous donnant votre Esprit Saint. Fondez-nous dans cette charité d'une manière inébranlable et faites-nous y prendre de profondes racines pour n'en être jamais séparés. Faites-nous-en comprendre et

embrasser l'étendue tout entière. Enseignez-nous, Seigneur, quelle en est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur, afin que, vous aimant de tout notre cœur, de toute notre âme et de toutes nos forces, et qu'aimant tous nos frères comme nous-mêmes, ainsi que vous nous l'ordonnez, vous nous aimiez aussi pendant toute l'éternité.

NEUVIÈME MÉDITATION.

- I. Qu'il faut prendre garde de ne pas se négliger soi-même en se donnant trop aux offices de charité. — II. Qu'on doit sans cesse demander à Dieu le secours dont on a besoin pour cela, et mériter par sa fidélité qu'il nous l'accorde. — III. Combien il faut s'appliquer aux exercices de piété.

I.

Ce serait une grande imprudence de se donner tellement aux autres qu'on ne se réservât rien pour soi-même. L'apôtre saint Paul, comme dit saint Bernard, se faisait tout à tous ; mais il se comprenait lui-même dans cette universalité de ceux qu'il voulait gagner à Jésus-Christ. La mesure de la charité, c'est d'aimer notre prochain comme nous-même ; et Jésus-Christ nous a précisément marqué cette règle. C'est donc pour nous une obligation de nous aimer nous-même de la manière dont Dieu nous le prescrit, et si celui-là est maudit qui ne se réserve qu'une médiocre portion, combien plus le sera celui qui ne prendra rien du tout ? *Si maledictus ille qui partem suam facit*

deteriorem, quanto magis ille qui se penitus reddit expertem ! Celui-là peut-il même passer pour aimer véritablement les autres qui ne s'aime pas comme il doit s'aime ? *Et pour qui sera bon*, dit l'Écriture sainte, *celui qui n'est pas bon pour lui-même ? Qui sibi nequam, cui bonus ?* Cependant, il arrive très-souvent que les personnes attachées au service du prochain se plongent tellement dans les soins de ce qui regarde les autres, qu'elles ne songent point à leurs propres affaires, et qu'elles semblent oublier presque entièrement qu'elles ont une âme qu'il faut sauver. Car, enfin, comme dit Jésus-Christ, que nous servirait de *gagner tout le monde*, de servir tout le monde, *si nous perdions notre âme ?*

On est exposé, dans ces sortes d'emplois, à une dissipation presque continuelle ; et, comme on croit agir par charité, l'on ne se précautionne presque point contre une tentation si délicate ; on s'y livre, au contraire, et l'on s'y abandonne sans scrupule ; on sort entièrement de soi-même et l'on n'y rentre presque jamais, de sorte qu'on peut dire avec le prophète, en un sens plus fâcheux que celui auquel il le disait, que les étrangers dévorent toute notre substance et dissipent tout notre bien : *Omnem substantiam meam alieni devorant*. Car, bien que les pauvres soient nos frères, bien qu'ils soient les membres du même chef auquel nous appartenons, on peut dire cependant qu'ils nous sont en quelque sorte étrangers, en considérant leurs intérêts par rapport à ceux de notre âme, qui doivent assurément nous toucher de plus près.

Ceux qui ne se donnent aucunement au prochain et qui se renferment entièrement en eux-mêmes sont,

pour ainsi dire, des avares ; mais ceux qui se donnent tout entiers aux autres, sans se rien réserver pour eux, sont des prodigues et des imprudents.

C'est une chose à laquelle nous ne saurions faire trop d'attention, si nous voulons que la charité soit bien ordonnée en nous ; il faut même que tous les offices de charité que nous exerçons, bien loin de nous porter hors de nous-mêmes, servent à nous y faire rentrer ; il faut être dans une vigilance continuelle pour empêcher que le démon ne profite, pour notre ruine, des moments où nous ne songeons point à nous. Plus nous avons d'occasions de nous laisser dissiper et de perdre de vue la fin qui doit nous conduire en tout, plus nous devons être attentifs à garder nos voies, à ramener notre esprit et notre cœur quand ils s'écartent, à nous redresser quand nous faisons quelque faux pas.

II.

Mais il faut avouer que, quelque effort que nous fassions pour cela, nous n'y réussirions jamais si nous ne recevions du secours d'ailleurs. Lors même que nous sommes le plus à couvert et le plus éloigné de tous les sujets de distraction, nous ne laissons pas d'avoir beaucoup de peine à retenir notre esprit, et à ne pas laisser entrer dans notre cœur mille objets qui le détournent de son Dieu. Comment donc aurions-nous la force de le faire dans un mouvement si violent et dans une si grande dissipation ?

Que ferai-je donc, ô mon Dieu, dans un besoin si pressant ? A qui m'adresserai-je, sinon à vous ! Ar-

rêtez-vous, Seigneur, devant les yeux de mon âme ; fixez la mobilité et l'instabilité de mon cœur ; empêchez que je ne sois entraîné par le torrent des objets dont je suis sans cesse obligé de m'occuper ; ne permettez pas que je perde, parmi ces occupations, la vue de votre sainte loi ; gravez dans mon âme vos sacrées ordonnances, afin que je ne vous offense point et que je n'oublie pas de marcher dans la voie de vos commandements ! O mon Dieu ! ma conservation dépend de vous seul, et si vous ne veillez sur moi, l'exercice de la charité, qui doit me conduire à vous, servira cependant à m'en éloigner !

C'est ce qu'il faut sans cesse reconnaître, et demander à Dieu son secours par des prières continuelles. On ne doit jamais aller servir les pauvres sans s'adresser à lui pour le supplier de nous conduire et de ne pas permettre que nous perdions de vue notre affaire unique, qui est celle de notre salut. Dans le temps même où l'on est occupé auprès des malades, il faut souvent et même continuellement, s'il se peut, élever nos yeux vers la montagne sainte où le Seigneur habite, pour implorer son assistance et pour le prier de ne pas souffrir que nos pieds se détournent de la bonne voie, ou que nous fassions quelques mauvaises démarches. Si nous sommes fidèles à cette pratique excellente, nous n'avons qu'à tout espérer de sa bonté infinie, et nous pourrons nous dire à nous-mêmes, avec le saint roi prophète : que Dieu ne s'endormira point sur notre garde : *Ecce non dormitabit neque dormiet qui custodit Israël.*

Tout ce que nous avons à faire avec cela, c'est de nous conduire de telle manière que nos prières ne

soient pas indignes d'être exaucées, et certainement elles le seraient si nous commettions volontairement des fautes contre les devoirs de notre état et contre les choses que nous savons que Dieu demande de nous ; car, *Dieu n'écoute point les pécheurs*, et leur prière est trop pesante, comme parle saint Ambroise, pour pouvoir monter jusqu'à lui : *Peccato gravescit oratio, et longè fit a Deo*. Que ceux donc qui veulent obtenir de lui ce secours soient dans une application continuelle pour éviter les moindres péchés ; qu'ils remplissent tous leurs devoirs avec une exactitude fidèle ; qu'ils ne fassent rien contre la plus parfaite observation de leurs vœux ; qu'ils soient fidèles à toutes les règles de leur état, qu'ils ne négligent pas même les plus petites, soit qu'elles regardent le service des malades, soit qu'elles aient rapport à l'ordre et à la disposition régulière, soit qu'elles concernent les exercices de piété et la conduite spirituelle. Certainement Dieu ne les abandonnera point, s'ils gardent cette exactitude et cette parfaite fidélité.

Mais si, au lieu de cela, nous nous négligeons dans nos devoirs, sous prétexte qu'ils nous paraissent peu importants ; si nous commettons des fautes sans scrupule, parce que nous ne croyons pas qu'elles soient considérables, nous n'avons qu'à nous attendre que certainement nous tomberons plus bas, qu'insensiblement nous donnerons dans une entière dissipation, et qu'enfin peut-être cela nous conduira jusqu'à négliger visiblement l'affaire de notre salut, parce que Dieu nous abandonnera, pour nous punir du peu d'amour avec lequel nous le servons : de sorte que, livrés à nous-mêmes, nous nous jetterons, pour ainsi dire,

corps perdu dans les occupations extérieures, et, faisant beaucoup pour les autres, nous ne ferons plus rien pour nous-mêmes.

III.

Pour prévenir un si grand malheur, il est de la dernière importance aux personnes qui sont engagées par leur état à vaquer à des occupations extérieures, de reprendre, pour ainsi dire, des forces de temps en temps en s'appliquant avec un zèle plein de ferveur aux exercices de piété qui leur sont prescrits à certaines heures. Car, de même que le corps, qui s'épuise et perd ses forces par la continuité du travail, les répare par le repos et en prenant des aliments; de même l'âme, qui s'affaiblit et se consume, pour ainsi dire, en agissant trop au dehors d'elle-même, a besoin de reprendre des forces dans la tranquillité spirituelle et dans ces espèces de repas qui lui sont préparés de temps en temps.

Il faut donc qu'elle s'y porte avec une sainte avidité, qu'elle ait une grande faim de cette nourriture céleste, et quand elle est dans ces temps heureux, qu'elle profite de tous les moments. Les personnes qui travaillent beaucoup, mangent plus et avec plus d'avidité que les autres. Il faut aussi que ceux dont l'âme est exposée à de grands mouvements et à de continuelles dissipations, se nourrissent du pain spirituel avec une ardeur plus vive et plus empressée. C'est une marque bien mauvaise quand on perd le goût de cette nourriture divine et quand on n'a point de zèle pour s'acquitter avec fruit de ces pratiques de piété, dont

l'âme doit tirer sa subsistance ; c'est une preuve infaillible qu'on est malade, qu'on est même en danger de perdre la vie ; car, enfin, comment pourrait-on vivre sans se nourrir, et quels sont les aliments de l'âme ? Quel est le pain de vie, sinon la parole de Dieu, dont on se nourrit dans ces saints exercices ?

Ne permettez pas, ô mon Dieu, que mon cœur se dessèche pour avoir oublié de manger son pain ! Conservez-lui toujours le goût qu'il doit avoir pour cette nourriture salubre ; donnez-lui cette faim spirituelle qui le porte à la souhaiter avec empressement et à s'en remplir avec avidité ; mais en même temps, Seigneur, donnez-lui le discernement des viandes qui lui sont les meilleures par rapport à ses besoins et à l'état où il se trouve.

Les gens dont le travail est fort pénible ont besoin d'une nourriture solide, et pour l'ordinaire les aliments les plus grossiers leur sont les plus propres ; il en est de même de nous. Laissons à Marie, qui est toujours assise aux pieds de Jésus-Christ, de méditer sur les choses les plus élevées, de pénétrer les mystères les plus cachés, de se porter par le vol de la contemplation jusque dans le sein de la Trinité, pour y découvrir les secrets les plus impénétrables. Ces mets sont trop délicats pour nous ; ils ne sont point proportionnés au travail que nous avons à faire. Nous exerçons l'office de Marthe ; nous travaillons beaucoup au service des membres du Sauveur : il nous faut quelque chose de plus solide et de plus nourrissant.

Ainsi, quand nous sommes appliqués à l'oraison, livrés à la lecture ou aux autres pratiques de piété, songeons à des vérités d'usage ordinaire ; remettons

nos devoirs devant nos yeux ; comptons avec nous-mêmes pour voir de combien nous nous sommes écartés du vrai chemin ; cherchons les sources de nos défauts ; voyons les moyens dont nous devons nous servir pour réformer ce qu'il y a de défectueux dans notre conduite. Excitons-nous à craindre Dieu ; songeons à la mort et au jugement ; instruisons-nous dans les exemples de Jésus-Christ, et méditons-les sérieusement ; voilà des aliments solides, capables de réparer nos forces et très-proportionnés à la constitution de notre âme.

C'est une illusion visible, quoiqu'elle soit trop ordinaire, quand on a un grand nombre de devoirs à remplir, de s'occuper de tout autre chose dans la prière ; de passer le temps de ses oraisons à des spéculations stériles, quand on a mille choses à méditer qui sont pour nous d'une pratique journalière ; de vouloir s'élever, comme les anges, à la contemplation des choses les plus sublimes pendant que nous sommes sujets à des misères dont nous ne pouvons nous guérir qu'en nous traitant nous-mêmes comme des pécheurs.

O Seigneur ! éloignez de moi cette présomption si dangereuse ; qu'il me suffise dans la prière de réparer mes forces et de guérir mes plaies, d'apprendre votre crainte et votre amour, de méditer votre sainte loi, de prendre des préservatifs contre les séductions du diable, des créatures et de mon propre cœur, et de chercher enfin les moyens, ô mon Dieu, de m'unir inséparablement à vous !

DIXIÈME MÉDITATION.

I. L'état des pauvres dans leurs maladies nous représente celui de Jésus-Christ dans ses souffrances. — II. Il nous fait souvenir de l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour lui. — III. Il nous instruit des sentiments où nous devons être.

I.

Si, dans nos heures de retraite, nous avons soin de nous munir et de prendre des forces, bien loin que nos occupations puissent nous dissiper et nous séparer de la vue de Dieu, nous y trouverons mille moyens de recueillement. Quelle source, par exemple, de saintes pensées et de bons sentiments ne découvre-t-on pas dans cette vérité, que les pauvres sont effectivement les membres de Jésus-Christ et qu'ils sont, en quelque manière, Jésus-Christ même ! Car, cela supposé, tout ce que nous voyons dans eux nous parle de ce divin Sauveur, et surtout nous avons dans leurs maux et dans leurs misères une vive représentation de ce qu'il a bien voulu souffrir pour nous.

Nous pouvons regarder tous ces membres de Jésus-Christ diversement affligés et rassemblés dans un même lieu comme le corps entier de ce divin Rédempteur couvert de sang et de plaies, plongé dans la douleur, accablé de tourments et *n'ayant pas une partie saine depuis les pieds jusqu'à la tête*, selon l'expression d'un prophète. Nous pouvons nous représenter le mépris si général qu'on fait des pauvres comme une image de la profonde humiliation du Fils de Dieu, qui l'a fait,

pour ainsi dire, se réduire lui-même jusqu'au néant : *Exinanivit semetipsum* ; qui l'a fait regarder des autres comme un ver et non comme un homme : *Ego sum vermis et non homo* ; qui l'a fait traiter de ses ennemis comme l'opprobre du genre humain : *Opprobrium hominum et abjectio plebis*. Enfin, nous pouvons envisager l'état où la misère et les maladies réduisent ces pauvres comme un tableau parlant du Fils de Dieu mourant en croix.

De sorte que quand on se prépare à aller les visiter et à les secourir dans les besoins qu'ils ont de nous, il faut penser qu'on va voir Jésus-Christ au Calvaire, qu'on va voir couler son sang de ses veines, qu'on va le voir percé de clous, qu'on va le voir tout froissé, tout meurtri, tout sanglant, tout mourant, enfin qu'on va le voir mourir abandonné des hommes, des anges et même de son Père dans l'extrémité des maux qui l'accablent.

Hélas ! nous sommes bien stupides si nous ne trouvons pas de quoi élever nos pensées à la vue d'un si grand spectacle, et nous avons le cœur bien insensible si nous ne pouvons être ébranlés par la considération d'un objet si tendre et si touchant !

Quel sujet de recueillement, ô mon Dieu ! quelle source inépuisable de pensées et de sentiments ! Comment peut-on se laisser aller à la dissipation quand on vous a sans cesse devant les yeux ? L'Apôtre reprochait aux Galates de ce qu'ils se laissaient séduire par les paroles des faux apôtres après qu'il leur avait si vivement représenté la mort de Jésus-Christ dans ses discours, qu'on pouvait dire qu'il avait été crucifié devant leurs yeux : *Ante quorum oculos Jesus-Christus*

tus præscriptus est in vobis crucifixus. Combien plus avons-nous sujet de nous reprocher notre facilité à nous laisser aller à toutes sortes de pensées vaines, à nous laisser dissiper, à cesser d'envisager la vérité que Jésus-Christ nous prêche en tant de manières différentes, nous qui pouvons sans cesse le voir crucifié devant nos yeux dans des images si vives et si sensibles !

Regardons ce divin Sauveur dans ses membres affligés ; méditons sur ses souffrances ; entrons dans son cœur pour voir ses sentiments ; contemplons toutes ses vertus ; écoutons ce qu'il nous dit et ce qu'il nous enseigne ; fixons nos regards sur ce grand objet ; ne nous contentons pas d'ouvrir les yeux du corps pour voir les misères et les besoins des pauvres, mais ouvrons ceux de l'âme pour les remplir de la vue d'un spectacle qui la doit occuper tout entière. Elle y trouvera suffisamment de quoi s'attendrir, de quoi se consoler, de quoi se nourrir, de quoi s'éclairer. Enfin, que ne trouvera-t-elle pas dans Jésus-Christ et dans Jésus-Christ crucifié ?

II.

Quels avantages ne tirera-t-on point de cette vue des souffrances du Sauveur dans celles des pauvres ! Tout ce que l'on fera pour leur soulagement sera un exercice continuels d'amour de Jésus-Christ. Comme on aura toujours sa mort devant les yeux, on y verra toujours l'amour qui la lui fit souffrir, et cet amour, selon que nous l'envisagerons diversement, animera le nôtre, tantôt par la reconnaissance, tantôt par la compassion et tantôt par la douleur d'avoir commis des crimes qui ont causé la mort d'un Dieu.

Oui, Seigneur, la vue de vos souffrances, dont celles de vos membres me représenteront l'idée, remplira mon cœur d'un amour plein de reconnaissance, égal, autant qu'il me sera possible, à celui qui vous a fait souffrir pour moi tant de douleurs. J'admirerai sans cesse la grandeur et l'étendue de votre charité pour une créature qui méritait si peu que vous l'aimassiez et qui ne méritait, au contraire, que votre haine éternelle ; je m'abîmerai dans cette considération d'un Dieu souffrant et mourant pour un esclave rebelle. Mais comme je ne puis, ô mon Dieu, vous faire sentir à vous-même les effets de ma reconnaissance, ils retomberont tous sur ces pauvres qui me représentent vos douleurs. Si vous ne souffrez plus en vous-même, vous souffrez encore en eux, etc'est en eux aussi que je veux tâcher de vous servir et de vous secourir. Que ne puis-je, ô mon Dieu, leur donner mon sang comme vous m'avez donné le vôtre ! Que ne puis-je vous immoler ma vie en mourant pour eux comme vous avez bien voulu mourir pour moi ! Que serait-ce cela, Seigneur ? Qu'est-ce que ma vie, pour la comparer avec la vôtre ? et qu'est-ce que tout ce que je suis capable de faire, en comparaison de ce que vous avez fait pour mon salut ?

Mais, mon Dieu, quelle compassion ne dois-je point avoir de vos douleurs ? Peuvent-elles être plus grandes qu'elles ne le sont ? Hélas ! tout ce que je vois de maux dans cette multitude de malades n'est qu'une faible peinture de ce que vous avez souffert ! Que si nous sommes touchés des supplices que nous voyons souffrir aux coupables, quel sentiment vos douleurs ne doivent-elles point nous causer, sachant que vous êtes l'innocence même ? Enfin, qui ne serait pas attendri, qui

ne serait pas touché de voir un Dieu dans les tourments, et de savoir, de plus, que c'est l'amour qui l'y a mis? Tout l'univers en est ému, Seigneur, les pierres se fendent, et mon cœur serait insensible! mon cœur ne serait point ébranlé!

Que faire cependant? Comment vous marquerai-je la part que je prends à vos douleurs? O membres souffrants de mon Sauveur! c'est à vous que ferai paraître ma compassion; c'est sur vous que je répandrai ma tendresse; c'est vous que je tâcherai de consoler; c'est en vous soulageant, en vous secourant, en faisant pour vous tout ce que je pourrai avec une ardeur infatigable, que je satisferai mon amour!

Ce sont donc mes péchés, ô mon Dieu, qui vous font souffrir et qui vous font mourir? Quels monstres abominables! Et moi, Seigneur, que suis-je, d'avoir enfanté ces monstres? Quels supplices n'ai-je pas mérités! Et si vous ne me punissez pas, que ne dois-je point faire moi-même pour me punir! Que mon amour ne me doit-il pas inspirer? Pauvres de Jésus-Christ! membres souffrants de mon Sauveur! vos maux sont des images qui me représentent ses douleurs, qui me font souvenir de la grandeur des crimes dont mon ingratitude m'a noirci, qui m'avertissent de l'obligation que j'ai de me punir moi-même! Vos maux, dis-je, et vos souffrances peignent à mes yeux toutes ces choses. Et je refuserais de souffrir en vous servant! Je reculerais, je me défendrais! O mon Dieu! quelle injustice! Souffre, ingrat, et meurs en souffrant! Tes péchés ont fait mourir un Dieu : quoi! tu pourrais en rappeler! Tu pourrais te plaindre! Tu pourrais t'épargner!

III.

Au reste, le souvenir des souffrances de Jésus-Christ, qui nous sont si vivement représentées par les misères des pauvres, ne doit pas seulement réveiller notre amour par des mouvements de tendresse, de reconnaissance, de compassion, de pénitence ; il doit encore y exciter tous les autres sentiments que Jésus-Christ avait dans le cœur quand il est mort pour nous sur la croix. Et les pauvres, qui nous retracent dans les maux qu'ils souffrent ce que notre divin Sauveur a souffert pour nous, nous disent en même temps avec l'Apôtre : *Hoc sentite in vobis quod et in Christo Jesu.*

Leur pauvreté, leur bassesse, l'état humble où nous les voyons, est une leçon que nous fait Jésus-Christ pour nous porter à l'humilité et au mépris de la gloire humaine. Car qui aura de la peine à s'humilier en voyant un Dieu nous en donner l'exemple ! Oh quelle humilité, Seigneur, que celle d'un Dieu ! Mais quel orgueil dans un homme de vouloir s'élever après qu'un Dieu s'est humilié, de vouloir qu'on l'honore après avoir vu son Dieu couvert d'opprobre ! Je la contemplerai, Seigneur, votre humilité, afin de faire en sorte de m'y conformer ; mais je contemplerai aussi votre patience, qui vous fait tout souffrir sans vous plaindre, et j'apprendrai par elle à supporter mes petits maux avec plus de tranquillité que je ne fais. Je contemplerai votre douceur ineffable, qui ne vous laisse pas échapper un seul mot d'aigreur, ni le moindre signe de ressentiment contre l'acharnement injuste de

vos persécuteurs et contre la cruauté barbare de vos bourreaux ; et je trouverai dans elle le remède à cette honteuse délicatesse qui me rend si sensible aux petites injures qu'on me fait. Je contemplerai votre incomparable charité, qui vous fait prier pour ceux qui vous outragent avec tant d'injustice et donner votre sang pour ceux qui le répandent avec une si cruelle inhumanité ; et je m'exciterai par elle à pardonner à ceux qui me font quelque tort et qui me causent quelque traverse. Enfin, Seigneur, en me représentant dans les souffrances des pauvres les mystères de votre croix, j'y contemplerai tous vos sentiments et toutes vos vertus, pour m'en remplir et pour m'en nourrir, autant qu'il me sera possible de le faire.

Mais je m'arrêterai, Seigneur, principalement sur votre amour infini pour votre Père ; car, enfin, c'est cet amour qui vous a fait tout entreprendre ; c'est pour satisfaire cet amour que vous avez tout enduré, et c'est pour sacrifier à cet amour que vous avez subi la mort ! C'est ainsi, mon Sauveur, que vous m'apprenez de quelle manière il faut que j'aime Dieu ! Ah ! faites en sorte que je comprenne et que je retienne cette sublime leçon ! Donnez-moi, Seigneur, tout le mépris que vous faites paraître pour les biens périssables, pour les plaisirs et pour les honneurs ; et faites que mon cœur, imitant votre divin Cœur, ne soit rempli que du seul amour de Dieu et du prochain pour Dieu. Détachez ce cœur aveugle des choses qu'il ne peut aimer sans se perdre.

Ah ! que faut-il davantage pour nous convaincre que les véritables biens ne sont point ceux qui frappent nos sens ! Ce qu'un Dieu méprise peut-il être

estimable ? Ce qu'il ne veut pas donner à ceux qu'il aime, peut-il passer pour être bon ? Voyons ces pauvres qui sont devant nos yeux : ce sont ses membres et ses enfants ; nous savons qu'il les aime et qu'il les chérit ; cependant, comment les traite-t-il ? O mon Dieu, traitez-nous comme vous traitez vos enfants et comme vous vous êtes traité vous-même ! Que j'apprenne, Seigneur, en voyant si souvent dans les misères des pauvres votre dépouillement, vos privations, votre séparation de toutes choses, votre pauvreté, votre humiliation, vos souffrances, que j'apprenne, dis-je, à reconnaître la solidité des biens éternels et la vanité de ceux d'ici-bas ! Que j'apprenne quelles sont les richesses de l'amour de Dieu, les chastes plaisirs qu'il renferme et la gloire solide qu'il porte avec soi ! Que je l'apprenne, Seigneur, par votre exemple, et que jamais je ne puisse l'oublier !

ONZIÈME MÉDITATION.

- I. — Les diverses maladies dont nous voyons que les pauvres sont affligés sont de vives images de nos maladies spirituelles. — II. Des misères de cette vie. — III. Et de la rigueur de la justice de Dieu.

I.

Si nous ouvons les yeux de l'esprit sur le spectacle qui leur est sans cesse exposé, nous trouverons mille sujets de réflexions dans ces différentes maladies qui rassemblent tant de misérables dans les hôpitaux, car,

non-seulement elles nous rappellent, comme on vient de le voir, l'idée des souffrances de Jésus-Christ quand nous considérons les pauvres comme ses membres ; mais elles sont de vives images de nos maux intérieurs et des langueurs spirituelles dont notre âme est attaquée. Il faut donc nous regarder nous-mêmes dans tous ces malades pour y reconnaître la multitude de nos misères. Oui, les aveugles, les hydropiques, les boiteux, les paralytiques, les lépreux mêmes et ceux dont les maladies font le plus d'horreur, tous ces misérables, dis-je, n'exposent à nos yeux qu'un faible crayon des maux de notre âme et des misères dont elle est accablée lorsque Dieu la laisse à elle-même.

En effet, y a-t-il une surdité plus profonde que celle qui empêche le pécheur d'entendre le tonnerre des menaces d'un Dieu ? Y a-t-il un aveuglement plus funeste que celui qui le plonge dans les ténèbres au milieu même de la lumière de la vérité ? Quelles plus cruelles blessures que celles qui vont jusqu'à l'âme ! Quelle fièvre plus ardente que celle de la colère, de l'envie, de l'ambition ! Quelle hydropisie plus insatiable que celle de l'avarice ! Quelle paralysie plus universelle que celle de la paresse ! Quelle lèpre plus informe et plus honteuse que celle de l'impudicité !

Que si la main charitable du médecin de nos âmes nous a guéris de tant de maladies mortelles, souvenons-nous du moins, en voyant dans les pauvres les maux qui représentent notre ancienne misère, de l'état où nous avons été ; admirons la bonté de ce divin Médecin qui nous a secourus ! Mais surtout ne dédaignons pas les pauvres, quelque horribles et quelque dégoûtantes que soient leurs maladies, puisque Dieu

ne nous a pas dédaignés dans l'extrémité de notre misère. Il a bien voulu s'approcher d'une âme toute gangrénée, malgré sa puanteur, malgré sa corruption, malgré l'infection de ses plaies et de ses ulcères. Approchons-nous donc aussi des pauvres et secourons-les, malgré toute la répugnance que notre délicatesse nous y fait trouver, et malgré tout ce que leurs maux ont de plus capable de rebuter les sens ! Songeons aussi que nous ne sommes pas guéris si parfaitement, qu'il ne nous reste encore de grandes faiblesses, et qu'il y a dans les pauvres non-seulement de quoi nous rappeler nos maux passés, mais de quoi nous représenter nos misères présentes !

Nous voyons la lumière, à la vérité, mais nous ne la voyons que sombrement ; nous entendons la voix de Dieu, mais nous ne l'entendons que confusément ; nous marchons dans la voie du salut, mais nous n'y marchons que faiblement ; nos blessures sont guéries, mais les cicatrices n'en sont pas encore bien refermées ; la fièvre nous a quittés, mais nous en avons encore des ressentiments ; enfin nous sommes guéris, mais nous ne sommes pas tout à fait rétablis. Que cette considération nous humilie ; qu'elle inspire le même empressement pour notre guérison parfaite que nous remarquons dans les pauvres, quand ils commencent à se mieux porter, pour le parfait rétablissement de leurs forces. On leur recommande de se ménager, de ne se point trop exposer, de ne pas suivre indiscrètement leurs goûts et leurs caprices, de se conduire en tout par les avis de leurs médecins : voilà quelle doit être notre règle. Ménageons notre faiblesse ; ne nous exposons point aux occasions ; réprimons les saillies

de nos inclinations et de nos fantaisies ; surtout, attachons – nous inviolablement au régime que Jésus-Christ, notre céleste Médecin, nous prescrira. Ne l'irritons pas par notre indocilité, ne le portons pas à nous laisser à nous-mêmes. Car, ce qui nous reste de faiblesse suffira pour nous faire retomber dans des maux encore plus grands que ceux dont nous avons été guéris, si ses soins charitables ne nous en empêchent et s'il ne continue à nous secourir.

II.

On peut dire que les personnes qui sont consacrées au service des malades ont toujours la misère devant les yeux ; et c'est un très-grand avantage, qu'elles feraient fort mal de négliger ; car, un de nos plus grands maux, c'est de trop estimer la vie, d'y être trop attaché. Cette estime que nous avons pour la vie présente ralentit nos ardeurs pour le ciel, et fait que nous cherchons à nous établir ici-bas, que nous ne marchons point vers notre patrie, ou que nous y marchons lentement, que nous sommes pleins d'ardeur pour les choses de la terre et que nous demeurons dans une espèce d'assoupissement à l'égard de l'affaire de notre salut. Or, quand on ne voit que ce qu'il y a d'agréable et de beau dans le monde, il est très-difficile de ne pas s'y attacher. Si l'on en jouit, on l'aime, on s'y plaît ; on tâche de se l'assurer, et si l'on n'en jouit pas, on le désire et l'on s'y porte avec toute la force du penchant de la nature. Le monde n'est que vanité, ses biens ne sont que de l'ombre et de la fumée ; mais il a de belles apparences ; il brille aux yeux, et

cela suffit pour gagner un cœur qui n'a point de solidité. L'homme est trop faible pour résister à ces attraits, quelque vains qu'ils soient, parce qu'il n'est lui-même que vanité.

Que faire donc pour être à couvert? Il faut, à l'imitation du prophète, se mettre la misère devant les yeux ; et c'est l'avantage dont on jouit dans ces retraites de misérables ; on y peut dire à tout moment : *Ego vir videns paupertatem et miseriam*. L'on n'y voit, en effet, rien autre chose que de la misère ; on a sujet d'y contempler à tout moment la déplorable condition des enfants d'Adam ; on voit sans cesse les maux auxquels nous avons été condamnés et les suites funestes du péché du premier homme. On a sans cesse devant les yeux les tristes apanages de notre exil. Quel dégoût de la vie cela n'est-il pas capable de produire! En effet, quelle vie! comment pourrait-on l'aimer avec tant de misères? Oui, la vue de tant de maux nous fait soupirer après notre céleste patrie. C'est là qu'on ne verra plus couler de larmes, parce que Dieu lui-même les essuiera ; c'est là qu'il n'y aura plus d'affliction, ni de plaintes, ni de cris ; c'est là qu'on ne sentira plus de douleurs, parce que le temps des maux sera passé.

Malheur à ceux qui cherchent ici-bas leur bonheur ! il n'y en peut avoir de véritable ; tout n'est que misère et que vanité ; ceux mêmes qui jouissent en apparence de la plus grande félicité sont, en effet, les plus misérables ; et ces pauvres qui nous paraissent dans une si grande misère sont, dans la vérité, moins à plaindre qu'eux. Quel renversement de tout ordre ! Il faut que cette vie soit bien misérable, puisque le

plus grand bien dont on y puisse jouir, c'est la misère même, et que le plus grand mal qu'on y puisse avoir, c'est d'y être heureux!

O céleste Jérusalem, séjour des bienheureux, patrie des exilés, quand vos portes me seront-elles ouvertes? Quand me recevrez-vous dans votre sein? Jusqu'à quand mes yeux ne verront-ils que de la misère? Jusqu'à quand mon cœur ne sera-t-il rempli que de douleur? Jusqu'à quand pleurerai-je sur les rives des fleuves de Babylone, en me ressouvenant de Sion? Jusqu'à quand soupirerai-je après ma patrie?

Mais, hélas! je crains, ô mon Dieu, qu'il ne m'arrive même d'aimer mon exil et mon esclavage, si vous le faites encore durer longtemps. Qu'il finisse donc au plus tôt, ou, si vous voulez qu'il dure encore, faites-m'en toujours de plus en plus sentir la misère! Ne me laissez point ouvrir les yeux sur la vaine pompe des choses du monde et sur le faux bonheur des enfants du siècle, et que ces maux dont je suis sans cesse spectateur dans l'état que vous m'avez fait embrasser, me fassent continuellement souvenir que je ne suis point dans ma patrie, mais que je vis dans un lieu de dangereux exil, au sein d'un laborieux pèlerinage!

III.

Oui, la terre tout entière n'est qu'un théâtre de tourments, où Dieu, par une infinité de supplices, exerce partout ses vengeances contre l'homme rebelle à sa loi, et les maux que nous voyons souffrir à ces

pauvres, qui sont entre nos mains, nous représentent en raccourci les différents effets de sa justice. Quelle est terrible, ô mon Dieu, cette justice, et qui peut en comprendre les rigueurs ? Ces hommes que nous voyons accablés de tant de misères ont été créés pour être heureux comme les anges et pour participer au bonheur de Dieu même. Hélas ! quelle différence entre leur état et celui pour lequel Dieu les avait formés ? Qui fait cela, grand Dieu ! qui les rend si misérables ? C'est cette justice vengeresse ; c'est la colère du Tout-Puissant. Ne nous étonnons plus ; c'est un Dieu qui se venge et qui punit les hommes coupables !

Mais ce qui est bien plus terrible, c'est que tous ces maux répandus sur la terre, et qui affligent les hommes en tant et de si cruelles manières, ne sont que de légers crayons de ce que fait la justice de Dieu dans l'autre vie. S'il punit ici-bas, c'est par un effet plutôt de miséricorde que de justice. Il châtie ses enfants par tous les maux qu'il leur envoie ; mais dans l'autre vie, c'est contre ses ennemis qu'il agira. Que ne fera-t-il donc point pour les punir ? S'il traite ses enfants avec tant de sévérité, comment traitera-t-il donc ses ennemis ? *Si hæc facta sunt in viridi, in arido quid fiet ?*

Mais cette considération de la rigueur des châtiements dont Dieu punit les coupables ne doit pas être stérile et ne produire en nous aucun effet ; il faut qu'elle nous porte à la pénitence comme le Fils de Dieu nous l'a enseigné. « Pensez-vous, dit-il aux Juifs, être moins pécheurs que ceux qui viennent d'être écrasés par la chute de cette tour ? Sachez donc que si

vous ne faites pénitence, vous périrez tous de la même façon. » Nous devons tirer la même conséquence de tous les maux qui frappent nos yeux et de tous les accidents funestes que nous voyons arriver, et il faut nous demander à nous-mêmes si nous avons moins offensé Dieux que ceux à qui il fait souffrir ces maux et à qui il envoie ces accidents ?...

Lorsque nous pénétrons dans une salle remplie de malades, il faut rentrer en notre conscience et nous interroger nous-mêmes sur les péchés dont nous sommes coupables et dont Dieu nous pourrait punir par les mêmes misères dont il afflige ceux que nous voyons. De là nous concluons que nous devons faire pénitence, et nous nous efforcerons de la faire effectivement. Nous craindrons que Dieu ne nous traite un jour comme ses ennemis, si nous ne nous hâtons de satisfaire à sa justice pendant qu'elle peut encore se contenter des peines passagères de cette vie, dont il a coutume de punir ses enfants. Toutes les misères que nous verrons seront donc pour nous des exhortations à la pénitence ; elles nous apprendront à craindre Dieu ; elles nous porteront à nous réjouir des peines qu'il voudra bien nous faire souffrir ici-bas, et à les regarder comme des effets d'une justice tempérée de miséricorde. Bien loin de nous plaindre et de murmurer contre lui, dans nos peines et dans nos souffrances, nous le remercierons et nous reconnaitrons que ce sont des faveurs qu'il nous ménage dans son inépuisable bénignité.

O mon Dieu ! rien n'est plus juste que ces pensées ; rien n'est plus conforme à la foi que ces sentiments, et cependant je ne les puis avoir à moins que vous ne

me les donniez ! Tout me parle dans les maux qui frappent continuellement mes yeux, mais je ne puis rien comprendre à ce qu'ils me disent, si vous n'éclairiez mon esprit et ne lui donnez l'intelligence. Ouvrez donc, Seigneur, les oreilles de mon âme afin qu'elle vous entende. Mon cœur ne veut point vous écouter alors que vous lui parlez de faire pénitence et de souffrir ! Vous vous servez de cent bouches pour lui faire entendre qu'il y est obligé ; toutes les misères dont vous affligez les enfants des hommes sur la terre sont pour lui des prédicateurs de la pénitence ; mais il est sourd à toutes ces voix, et il ne peut se résoudre à la souffrance ! O mon Dieu ! réformez ce cœur aveugle, détrompez-le ; faites-lui comprendre que s'il ne veut pas souffrir pour vous, il faudra qu'il souffre de vous ; faites-lui comprendre que dès cette vie ceux-là sont les moins malheureux qui souffrent le plus pour faire pénitence, et que s'il cherche des plaisirs ici-bas, il n'y trouvera que des tourments. Enfin, Seigneur, faites-lui comprendre que lors même qu'il faudrait souffrir pendant cette vie tout entière, sans aucune consolation, ce serait toujours un fort grand avantage d'échanger les maux éternels, qu'ont mérités nos péchés, contre des afflictions temporelles qui doivent finir avec la vie éphémère que nous possédons actuellement.

DOUZIÈME MÉDITATION.

- I. — Sentiments que doit inspirer le spectacle de la mort, qu'on a sans cesse devant les yeux dans les hôpitaux. —
II. — Mort des justes. — III. Mort des pécheurs.

I.

Ceux qui servent les malades dans les hôpitaux sont frappés continuellement de l'image de la mort. Ils voient à chaque instant mourir des personnes de tout âge, de tout sexe, de toute condition, de tout état, et ils les voient mourir en mille manières différentes. Ils les assistent au moment du trépas ; ils sont témoins de leurs dernières dispositions ; ils leur ferment les yeux ; ils les ensevelissent, ils les voient porter en terre. Ces objets sont, dis-je, sans cesse devant leurs yeux ; mais quelquefois on s'accoutume trop à les voir et l'on n'en est pas aussi touché qu'on devrait l'être. On voit la mort à tout moment sans presque penser à la mort. Cependant, rien ne nous est plus utile que la pensée de notre dernière heure. C'est cette pensée qui contribue plus que toute autre à nous détacher des choses de la terre, à réprimer notre orgueil, à calmer toutes nos passions. C'est elle qui nous fait songer à notre établissement éternel, qui peut nous convaincre de la vanité des grandeurs humaines ; qui nous fait voir le ridicule de l'ambition et l'extravagance de la plus grande partie des mouvements que les hommes se donnent pour s'établir et pour s'agrandir sur la terre.

Écoutons donc ce que nous disent ces cadavres, car, tout muets qu'ils nous paraissent, ils nous annoncent des vérités et nous donnent des instructions qui nous sont de la dernière importance. Ils nous disent que notre tour viendra bientôt; que dans peu ce corps, qui nous occupe uniquement, que nous aimons et que nous flattons, ne sera plus qu'un cadavre puant; que ce monde qui frappe nos yeux, toutes ces choses sensibles qui nous attachent, tous ces objets dont nous nous occupons, seront bientôt anéantis à notre égard. Ils nous disent que nous sommes ridicules de nous élever au-dessus des autres, puisque dans un moment la mort nous égalera au dernier des hommes; que nous sommes insensés de nous donner tant de mouvements pour monter un peu plus haut que nous ne sommes, puisque lors même que nous posséderions l'empire de l'univers, après quelques années tout au plus, il faudrait descendre du trône dans un trou de terre pour y pourrir. Ils nous disent que nos impatiences, nos envies, nos espérances, nos craintes et toutes nos autres passions, qui se portent avec une vraie fureur vers les choses de cette vie, sont des puérilités, des folies et des extravagances, puisque dans peu ces choses seront à notre égard de même que si elles n'avaient jamais été !

Lorsqu'on envisage sérieusement la mort, on ne se soucie plus d'être riche, d'être grand, d'être savant, d'être aimé, d'être estimé, d'être quelque peu plus ou quelque peu moins riche. Tout devient égal, tout devient indifférent; toutes les passions s'amortissent; on voit sensiblement que la vie étant si courte, il n'y a rien sur la terre qui mérite, pour ainsi dire, qu'on

se remue et qu'on se donne la moindre agitation. Comme l'on ne se soucie point des biens de la terre, ni de la grandeur humaine, on souffre aussi les afflictions et les abaissements avec une entière tranquillité. On voit que ce qu'on souffre finira bientôt, et l'on comprend que ce n'est pas la peine de s'impac-
tenter pour des maux dont la durée doit être si rapide !

Oh ! que ces morts sont éloquents ! Oh ! que ce qu'ils nous disent est capable de nous convaincre si nous avons des oreilles pour les entendre ! Mais l'homme est si stupide et si peu touché de ses véritables intérêts, qu'il ne veut presque rien écouter dans les choses qui lui sont les plus importantes. Quelquefois il entend malgré lui certaines vérités qui sont trop vivement marquées dans les objets qui frappent ses sens pour qu'il puisse en éviter la première impression ; mais quand ces objets le frappent souvent, bien qu'ils disent toujours les mêmes choses, il n'y fait presque aucune attention. Dans un hôpital on est toujours, pour ainsi dire, au milieu de la mort ; on voit mourir, on ensevelit, on enterre ; quelle impression cela ne devrait-il pas faire sur le cœur ? Mais l'on s'accoutume à voir cet objet. La mort nous parle sans cesse ; mais on a, pour ainsi dire, les oreilles rebattues de ces discours et l'on n'y prend plus garde. Quel assoupissement !

O mon Dieu ! ne permettez pas que j'y tombe ! Tenez toujours mes oreilles ouvertes pour entendre cette prédication des morts, et faites que j'apprenne par elle à mépriser toutes les choses de la terre !

II.

Mais, Seigneur, faites aussi qu'elle m'enseigne à aimer le ciel et à désirer le séjour de Jérusalem. Hélas ! pourquoi la mort, que nous voyons, si souvent, ne nous fait-elle pas songer à notre céleste patrie ? Lorsqu'un homme est exilé sur une terre étrangère, loin de son pays, séparé de ses amis et de ses proches ; quand il gémit dans la misère, dans la pauvreté, dans l'oppression, dans l'esclavage, et qu'il voit partir quelqu'un pour aller dans sa patrie, demeure-t-il indifférent ? Cela ne renouvelle-t-il pas ses désirs ? Cela ne lui fait-il pas verser des larmes ? Hélas ! nous n'avons jamais vu notre patrie : mais nous savons qu'on y est infiniment heureux ; nous savons que tous ceux qui l'habitent sont autant de rois, nous savons qu'elle est remplie de richesses, et que les fleuves qui l'arrosent sont des torrents de délices : nous le savons et nous sentons en même temps les misères de notre exil. Cependant nous voyons sortir nos frères de cette vie pour entrer dans cette région heureuse, sans être touchés du désir de les suivre et sans songer presque au bonheur dont ils vont jouir ! Tout ce qui attire nos regards, c'est que ce sont des gens qui meurent, qui nous ont donné de la peine, qui ne nous en donneront plus, qu'on se prépare à mettre en terre, et dont on n'entendra plus parler ; et nous en demeurons là, sans porter nos vues plus avant ! Quel changement cependant n'arrive-t-il pas dans ces personnes qui nous quittent ! D'un moment à l'autre elles passent de l'extrémité de la misère à l'excès de la solide félicité, de la dernière pauvreté à l'abondance de toutes

les richesses, du dernier degré de la bassesse à la plus sublime de toutes les élévations, d'un océan de douleurs et d'infirmités dans un océan de délices. Les sens ne disent rien moins que tout cela ; mais ce sont les enseignements de la foi. Ceux qui paraissent mourir ne meurent pas véritablement ; au contraire, ils commencent à vivre. C'est alors que Jésus-Christ commence à leur faire part de sa vie : *Visi sunt oculis insipientium mori ; illi autem sunt in pace.*

Dès cette vie les fidèles sont les enfants de Dieu et les co-héritiers de Jésus-Christ ; mais cela ne paraît pas encore. Au contraire, il semble que Dieu les néglige et les abandonne ; il permet qu'ils soient humiliés, qu'ils soient affligés, qu'ils soient environnés d'infirmités ! Qui dirait, en les voyant dans un état si misérable, qu'ils sont les enfants du Dieu tout puissant ? Mais, au moment de la mort, il se déclare leur père ; l'adoption des enfants est révélée, ils entrent en partage avec Jésus-Christ, leur frère aîné, de l'héritage éternel. Ce divin Sauveur leur tend les bras et leur ouvre son sein. Quels transports de joie pour eux ! Quel comble de félicité ! Que leur paraît le monde qu'ils quittent en comparaison de celui où ils entrent ? Que pensent-ils de ces fantômes de grandeur, de puissance, de bonheur, dont les hommes ont coutume de se former de si grandes idées ? Que pensent-ils des travaux et des afflictions qu'ils ont endurées sur la terre ? Entrons donc un peu dans leurs pensées ; efforçons-nous de les suivre par l'esprit dans cette région de lumières où nous les voyons entrer.

Il est vrai que tous les justes qui sortent de cette vie n'entrent pas à l'instant dans la possession de ce

bonheur ; mais ceux qui sont ainsi retardés ne fournissent pas moins que les autres de grandes matières à nos réflexions. En effet, quelque douloureux que soit l'état où la justice de Dieu les retient momentanément, il est cependant plus heureux que le nôtre : ils sont assurés qu'ils aiment Dieu, et nous ne savons pas certainement si nous l'aimons ; leur salut ne peut leur faire défaut, et nous ignorons si le nôtre ne nous manquera point ; ils sont hors de danger d'offenser Dieu, et nous ne cessons de l'offenser tous les jours ! Au reste, si nous considérons comme quelque chose de très-affreux la rigueur de ces flammes qui les purifient, et si nous croyons avec raison que ce supplice est encore infiniment plus effroyable que nous ne pouvons nous le figurer, quelle idée devons-nous avoir des fautes qui méritent d'aussi terribles punitions ? Que doit-on penser de ces péchés qui, tout légers qu'ils nous paraissent, sont châtiés avec tant de sévérité, malgré l'amour infini de Dieu pour ceux qui s'en trouvent coupables ?

Seigneur, soulagez ces âmes qui sont dans les douleurs ; délivrez-les, puisque vous les aimez ! Que votre justice relâche un peu de ses droits en faveur de l'amour que vous leur portez ! Pour moi, mon Dieu, faites que, salutairement effrayé de cette sévérité si terrible, j'apprenne et à vous craindre et à ne rien négliger de tout ce qui peut être capable de vous plaire !

III.

Mais si Dieu traite ses enfants avec tant de rigueur, comment traitera-t-il ses ennemis ! Hélas ! où vont

peut-être la plupart de ceux qui meurent entre nos bras ? Quel épouvantable moment que celui de la mort ! Les voilà lancés dans l'éternité ! Oui, cette heure, ce moment, arrête invariablement leur sort pour toute la durée des siècles infinis. Je le vois, ce mourant, je lui parle encore ; il me parle, il me voit ; il pousse un soupir, ses yeux se ferment ! Et que devient-il ? Où va-t-il ? Quoi ! dans l'abîme ! Ah ! malheureux ! arrête un moment ! Que deviens-tu ? ... Non, l'enfer l'engloutit ; l'y voilà pour l'éternité ! ...

Quel spectacle, ô Dieu ! Voilà ce qui se passe devant moi presque à tout moment, et je ne suis point effrayé ; je n'y pense pas ! ... O mon âme, regarde un peu quels sont les mouvements de ces malheureux ! Suis-les jusqu'au fond de ce gouffre, dans la rapidité de leur chute ! Quelle épouvantable surprise ! On leur avait dit un million de fois, on les avait avertis ; ils n'en voulaient rien croire ; ils affaiblissaient l'idée des terribles menaces dont Dieu frappait sans cesse leurs oreilles ! Enfin, le voilà, cet abîme épouvantable ! *Dilatavit infernum os suum obsque ullo termino.* Vous y tombez, malheureux, et votre malheur n'a plus de ressource. Vous êtes perdus pour toujours ! Oh ! quels regrets ! quels repentirs ! mais vains repentirs et vains regrets ! ils dureront éternellement. Vous avez méprisé la patience de Dieu, vous n'avez pas écouté ses menaces, vous avez outragé son amour, et vous l'avez fait jusqu'à la fin. Mangez donc à présent le fruit de vos œuvres ; buvez à longs traits le calice de sa fureur ; il a fait ce qu'il a pu pour vous empêcher de périr ; il n'a pris, pour ainsi dire, qu'à regret la résolution de se venger ! *Heu ! consolabor*

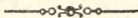
super hostibus meis et vindicabor de inimicis meis.

Hélas, disait-il avant ce moment fatal, faut-il que je me satisfasse en punissant mes ennemis? Faut-il que je me venge des insultes qu'ils me font! Mais, enfin, l'arrêt est prononcé; c'en est fait; et ce Dieu, dont la miséricorde et la patience vous ont si longtemps attendu, est à présent inexorable et inflexible; et vous êtes pour toute l'éternité l'objet de ses vengeances et de sa juste colère.

Oh! quel affreux désastre! quel désespoir! quelle rage! Quoi! plus de ressource! plus d'amis, plus de consolation! Quel abandon! quelle épouvantable solitude! Quoi! pas le moindre bien! tous les maux! un vide affreux! *Reddidit me quasi vas inane.* Quelle nudité! quelle pauvreté! quelle désolation!

Malheureux cœur! tu n'as plus rien! Toi qui ne peux être content si tu n'es rempli d'un objet infini, que deviendras-tu? Quel horrible tourment! des désirs infinis avec un désespoir éternel!... Il n'a tenu qu'à toi de ne pas tomber dans ce malheur: il ne fallait qu'aimer un Dieu qui t'aimait, qui t'a sollicité, qui t'a pressé, qui t'a menacé, qui t'a attendu jusqu'à la fin! C'est donc ta faute! Hélas! si Dieu te hait, c'est toi-même qui as allumé sa fureur contre toi! Vois-tu ce bonheur ineffable, ce torrent de délices, cette abondance de richesses et ce comble de gloire, dont jouissent les bienheureux! Ton Dieu t'en voulait faire part; il t'a mille fois offert tous ces biens, et tu n'en a pas voulu!... Sois-en donc privé pour toujours et ne songe plus qu'à être malheureux pendant l'éternité, pendant les siècles infinis!

O mon Dieu, cette image me remplit d'horreur et de crainte! mais que ne me frappe-t-elle plus souvent? J'en ai les occasions presque à toutes les heures du jour; tous les morts que je vois m'en rappellent l'idée. Mais, hélas! que je suis stupide! Je n'y pense presque jamais! Que faut-il donc, Seigneur, pour m'ébranler si des objets si terribles n'en sont pas capables?



DISCOURS

SUR

L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.

Omnis disciplina in præsenti quidem videtur non esse gaudii sed mœroris, postea autem fructum pacatissimum exercitatis per eam reddet justiciæ.

Toute règle de discipline dans le temps où l'on si forme, paraît être un sujet de tristesse et non de joie ; mais ensuite elle fait recueillir, dans une profonde paix, les fruits de la justice à ceux qui s'y sont exercés.

(Hebr. 12. 11.)

J'étonne, j'alarme peut être, mes chères Sœurs, votre ferveur, votre sainte ardeur en me servant ici des expressions de tristesse, de sujet qui semble exclure la joie, pour vous parler d'un objet vers lequel vos cœurs se portent tout entiers. Ils ne vous laissent apercevoir en ce moment où vous allez vous revêtir du saint habit de la religion que grâces célestes, choix de Dieu, bonheur de le servir dans la carrière qui s'ouvre devant vous ; et je viens vous arrêter à l'entrée pour vous parler d'assujétissement, de discipline, de sujet de tristesse : douterai-je de la sainteté de vos motifs, de la sincérité de vos résolutions, des grâces que Dieu vous fait ? Non sans doute ; je rends justice à vos sentiments ; je reconnais en vous la présence, le pouvoir de la grâce ; j'applaudis à votre fidélité à y correspondre et aux saints transports qui ne vous

laissent accessibles qu'à la pensée des grâces de Dieu et aux charmes de la reconnaissance, mais je ne dois pas moins vous dire : il est des peines, des contraintes, des assujétissements coûteux ; des souffrances à éprouver, même sous la loi de Dieu ; ses grâces, ses faveurs, ses marques de prédilection, telles signalées qu'elles soient, nous laissent notre caractère propre, nos sens, nos inclinations, nos humeurs et tout le malheureux apanage du péché dans lequel nous avons été conçus, et par conséquent nous laissent aussi des combats longs et opiniâtres à soutenir, un travail pénible et difficile à faire. Le courage, la volonté, le désir que Dieu inspire le font entreprendre avec ardeur ; mais le continuer, l'achever le conduire à sa perfection, c'est le fait d'un assujétissement continu et volontaire, d'une patience soutenue, du détachement d'un esprit de pénitence solidement formé en nous, et de l'exacte observance de toutes les règles de discipline ; tout cela signifie peine, assujétissement, contrainte, sacrifice. Je ne craindrais pas de vous en entretenir et de vous en montrer le tableau, parce qu'il m'est donné d'en tempérer les couleurs en vous disant avec l'apôtre : si c'est le propre de tout ce que l'on entreprend pour sa perfection de n'avoir pas le premier aspect de la joie, mais de se montrer au contraire avec toutes les apparences de la tristesse et de l'ennui, toutes ces choses se tempèrent par la pratique et l'essai qu'on en fait ; l'habitude qu'on en acquiert les adoucit, et la grâce de Dieu les convertit en fruits de consolation et de justice. Pleines de confiance en lui, envisagez sans crainte les sacrifices et les renoncements qu'il vous demande.

Le premier renoncement que vous avez à faire est celui de vos familles : écoutez, ma fille, vous dit l'Esprit Saint par l'organe du Prophète Roi ; prêtez une oreille attentive à l'avis que je vais vous donner ; voulez-vous que l'époux céleste s'attache à vous ; qu'il se plaise à vous parer des vertus et des grâces propres à vous rendre agréable à ses yeux ; désirez-vous qu'il vous accorde son amour ? oubliez la maison de votre père, oubliez les personnes qui la remplissaient ; les parents, les amis qui la fréquentaient : *Obliviscere populum tuum et domum patris tui*. Vous viviez toutes heureuses dans le sein de vos familles ; vos jours s'écoulaient paisiblement dans les douces communications de l'amitié ; dans le tendre épanchement des sentiments qui vous liaient à vos proches, dans un échange de soins, d'attention, de prévenance aussi doux à rendre qu'à recueillir, il faut maintenant que vos cœurs se ferment à toutes ces tendresses pour s'ouvrir à des sentiments plus parfaits, il est vrai, mais aussi d'un ordre moins naturel, moins personnel, moins sensible et par conséquent plus sévère ; ici, le cœur doit être uniquement rempli par le Dieu invisible qui ne se communique que par la foi et qui ne se rend sensible que sous l'emblème de la pauvreté, des peines, des souffrances que l'on soulage, ou que l'on éprouve soi-même. Ici les cœurs sont tout à Dieu et les actions toutes aux pauvres ; Dieu et les pauvres, voilà la devise d'une religieuse hospitalière ; à ce mot, tout ce qui est en elle se rallie et se meut ; affection, tendresse, pensées, prévoyance, souvenir, sollicitude, tout est prêt, tout agit, tout est en mouvement quand Dieu et les pauvres commandent, elle est tout à

Dieu sans cesser d'être tout aux pauvres ; ces deux sentiments s'allient en elle et s'entr'aident ; l'amour de Dieu se nourrit et se satisfait dans tous les services qu'elle rend aux pauvres ; et les pauvres profitent du zèle que , pour les servir , l'amour de Dieu allume en elle.

Voilà, M. C. S., comme Dieu vous veut et comme il entend vous former, vous le comprenez, pour unir ainsi dans un seul sentiment, Dieu, les pauvres, soi-même ; pour ne se retrouver plus que dans Dieu et dans les pauvres, il est bien des renoncements préalables à faire ; vous le voyez, et par la grâce de Dieu vous ne vous rebutez pas. Vous interdirez donc généreusement à votre cœur tout souvenir trop tendre qui ne pourrait que l'amolir et lui ôter les forces nécessaires pour s'élever à Dieu ; mais prenez garde ici que le démon, trompant vos bonnes intentions, ne vous fasse retrouver dans les sœurs que la religion vous fait acquérir, les sœurs qu'elle vous a fait abandonner, et que vous ne transportiez sur les membres de cette famille d'adoption, ces attachements naturels, ces jouissances sensibles que vous goûtiez avec tant de douceur dans les familles qui vous ont vu naître ; ne vous faites pas illusion sur cela. Ce n'est pas un changement d'objets que Dieu a prétendu offrir à la tendresse humaine en vous appelant dans cette maison ; mais c'est le vide de votre cœur qu'il a voulu opérer afin d'y placer des sentiments d'un tout autre genre. D'après ses vues, reconnaissez, ici, pour véritables sœurs, celles qui vous aideront à n'aimer que Dieu et les pauvres ; qui, sans trop de ménagements, pour la sensibilité humaine, sans pitié pour les douleurs de

l'amour-propre, vous mettront sur la voie des vraies et solides jouissances en vous apprenant à plaire à Dieu, à ne plaire qu'à lui et à servir les pauvres.

Premier sacrifice d'oubli : plus de sentiments qui vous portent vers la nature, plus d'oreilles qui s'ouvrent à la voix de la chair et du sang. *Obliviscere*. Laissez, vous dit Jésus-Christ, laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts, et vous, suivez-moi.

Second sacrifice d'oubli : séparation du monde. Je n'entends pas parler ici du renoncement aux dissipations, aux joies profanes, aux plaisirs trop licencieux du monde ; par la grâce de Dieu, rien de tout cela n'est pour vous la matière d'un sacrifice ; mais, c'est la manière dont on a coutume de voir, de juger, d'apprécier les choses dans le monde. Ce sont les vues, les fins, les motifs pour lesquels on y agit ; c'est l'attachement à ses intérêts, c'est l'estime de ses biens, de ses faveurs, de tout ce que les hommes y recherchent avec un si vil empressement qui doivent être offerts à Dieu en anathème d'oubli : *In anathema oblivionis*.

Un mur de pierre ne s'élèvera pas ici entre le monde et vous ; le fer et le bois ne s'uniront pas pour former des grilles et des barrières qui, écartant le monde de vous, vous avertissent que vous y avez renoncé ; moins vous aurez de secours étrangers, plus vous avez à y suppléer par la perfection de vos renoncements. C'est dans votre cœur que doit s'élever le mur de séparation entre le monde et vous. Vos abnégations, vos renoncements intérieurs, votre recueillement, aidés de la grâce, voilà ce qui doit former votre clôture. Les années de votre noviciat sont destinées à l'établir et à la

consolider ; c'est pendant ce temps que vous devez apprendre à ne vous regarder plus comme appartenant au monde ; comme destinées à vaquer aux emplois de la terre, à travailler aux affaires du monde ; mais ce qui exige de vous de grandes préparations, à vous regarder comme députées de Dieu pour exercer dans le monde la vertu du ciel : la charité ; pour vous y occuper des intérêts de Dieu ; pour n'avoir plus de relations avec le monde que dans l'ordre seulement où elles peuvent glorifier Dieu, faire connaître son amour pour les hommes et porter les hommes à l'amour de Dieu.

Dans le monde vous eussiez pu vous occuper des intérêts temporels de vos familles, désirer pour elles des places, des établissements, du bien-être, y coopérer même ; le mal n'eut été que dans les moyens ou dans l'excès ; ici, il serait dans la chose elle-même, parce qu'elle vous distrairait de ce qui doit être l'unique objet de vos pensées : Dieu dans les pauvres. Nous ne pouvons donner une autre interprétation à ces paroles de Jésus-Christ : Laissez aux morts le soin d'enterrer leurs morts. Sans doute cette action est bonne en soi et si Jésus-Christ la réprouve, c'est pour nous apprendre jusqu'où s'étendent les sacrifices d'oubli qu'il exige de ceux qu'il appelle à le suivre de plus près par la pratique des conseils évangéliques.

Ne prenons cependant pas trop à la lettre l'expression dont Jésus-Christ s'est servi, et ne lui donnons pas une interprétation exagérée. Il vous permet, les règles qu'il a données à cette maison vous y autorisent, il vous permet dans quelques circonstances de retourner encore auprès des morts, c'est-à-dire d'aller don-

ner des soins à des parents infirmes ; mais dans ce cas, l'esprit du conseil de l'Evangile doit tenir lieu de la lettre, et afin de ne pas vous en écarter, telle doit être l'habitude acquise de vos sentiments envers Jésus-Christ que tout en allant rendre des soins à des proches, vous ne cessiez pas d'être à sa suite ; et que les actes même d'une piété filiale ne perdent rien de tout le mérite d'une œuvre de charité.

Voilà déjà bien du travail et bien des renoncements, M. C. S., et tout cela ne fait encore que commencer celui qui est le plus difficile de tous, parce qu'il vous touche de plus près : le renoncement à soi-même. C'est ici où il faut s'armer de courage, de patience et surtout de confiance en Dieu, puisque ce renoncement est de tous les jours, de tous les instants et que tout en est matière. Vos lumières, vos inclinations, vos goûts, vos jugements, votre liberté, vos forces et jusqu'aux plus saints empressements de la piété, jusqu'aux choses que vous jugeriez utiles au service de Dieu, et, pour ne rien omettre, jusqu'à votre santé elle-même. tout doit être remis au bon vouloir de Dieu pour n'user de rien et ne rien faire que dans sa dépendance.

Il faudra donc que votre volonté soit assujétie à la volonté des autres. Vous désireriez tel genre d'occupations, la société de telles personnes ; et ce seront d'autres occupations et d'autres personnes qui vous seront données. Dans vos familles on eut applaudi à la continuité de votre travail, à l'assiduité de vos soins, et l'on eut aidé ainsi à votre constance ; ici il faudra qu'elle se soutienne par elle-même ; personne ne la remarquera, et tout ce que vous pourrez faire de bien sera tellement dans l'ordre des devoirs qu'on n'en fera

pas le sujet d'un éloge. Le bien que vous ferez ne sera donc pas aperçu, et au contraire vos plus légers défauts seront observés; on vous en avertira; à la vérité, la charité dictera ces avis; mais la charité qui reprend n'a-elle pas aussi ses importunités ?

Vos devoirs vous placeront dans une activité continuelle et une grande agitation; et ces mêmes devoirs vous imposeront l'obligation de conserver votre âme dans le calme. Votre état exigera que vous vous livriez à des occupations nombreuses et souvent pressées, et en même temps il vous fera une loi de la réflexion, de la gravité, de la décence qui doivent faire reconnaître en tout le Dieu charitable que vous représentez et au nom de qui vous agissez. Dieu permettra que vous rencontriez de fréquentes contrariétés; et son intention est qu'elles ne servent jamais que d'épreuves à votre patience, et de matière à son triomphe. Quelquefois le bon ordre vous commandera de la fermeté; et la charité, qui ne voudra rien perdre de ses droits, voudra qu'on s'aperçoive toujours de tout ce qu'il lui en coûte lorsqu'elle est forcée de devenir sévère. Quand, dans toutes vos peines, le besoin que vous en éprouverez vous portera à aller chercher dans son temple le Dieu des consolations, le Dieu des sacrifices vous retiendra au travail, et il faudra lui obéir. Lorsque quelque goût, quelque attrait vous porteront soit à pratiquer, soit à différer quelques actes de piété; les goûts et les attrait céderont à l'obéissance, et s'anéantiront devant la règle. Tout ce qui est en vous sera soumis à son empire; et, comme je l'ai dit, jusqu'à votre santé elle-même; vous ne pourrez ni en user, ni la soigner au gré de ses forces et de ses be-

soins ; mais uniquement d'après et selon la mesure de la permission que Dieu vous en donnera par l'organe de votre Supérieure.

Enfin, M. C. S., vous travaillerez , vous prendrez sur vous, vous ferez des efforts pour dominer la nature et la soumettre aux règles de discipline et de perfection ; et après bien des peines et des contraintes, vous ressentirez encore les mêmes oppositions ou bien les mêmes difficultés dans l'accomplissement de vos devoirs ; le même poids du joug, le même vieil homme qui demandera toujours avec importunité sa part en toutes choses et qui parviendra trop souvent à vous l'arracher ; vous croirez vous retrouver toujours les mêmes ; il vous semblera que vous ne faites aucun progrès vers le but que vous vous proposez ; et cependant il faudra continuer à y marcher comme si vous vous sentiez en approcher. Dieu permît-il que vous fussiez privées de tout motif sensible d'espérance ; il faudrait encore résister au découragement ; et à l'exemple d'Abraham, pleines de confiance en Dieu, savoir espérer contre l'espérance : *Contra spem in spem credidit.*

N'en voilà-t-il pas assez, M. C. S., pour m'autoriser à vous dire que toute règle de discipline porte avec elle de la tristesse et de la peine dans le temps où l'on s'y assujétit ? Je n'ai pas craint de vous présenter tout le travail qui vous attend, parce que je me suis tenu bien assuré que loin d'ébranler par là vos bonnes résolutions, je ne ferais que les affermir davantage ; et que plus le sacrifice que vous voulez faire à Dieu vous paraîtra devoir vous coûter, plus vous le jugerez digne de lui, et plus vous vous sentirez de volonté

pour le lui offrir. Je ne crains pas qu'aucune de vous apportant ici une volonté restreinte de demi-dispositions, un zèle borné de perfection me dise : eh quoi, faut-il donc pour vivre chrétiennement et rendre quelques services à l'humanité souffrante tout cet effrayant appareil de contrainte, d'abnégation, de détachement, de recueillement, de spiritualité ? Ce sont les devoirs d'une religieuse dans le cloître que vous nous tracez et non les vertus toutes simples d'une fille chrétienne, qui, sans se séquestrer absolument du monde, veut vivre avec régularité en s'occupant de bonnes œuvres.

Non, M. C. S., je ne vous fais pas l'injure de croire que j'emprunte ici la pensée d'aucune de vous. Ce n'est pas un don restreint que vous vous proposez de faire à Dieu ; vous vous regarderiez comme trop heureuses déjà, si, vous offrant sans réserve, il voulait bien vous agréer. Surement vous ne demandez pas qu'il mette de son côté des bornes à ses vues de miséricorde sur vous, et qu'il diminue les grâces qui pourraient vous rendre plus agréables à ses yeux et donner à vos œuvres une perfection qui les rendît plus dignes de lui. Vous êtes bien convaincues, d'un côté, que nous sommes comptables envers Dieu de toutes les grâces qu'il met à notre disposition pour nous rendre possible notre avancement dans la vertu, et que, de l'autre, il n'est pas impossible que l'âme d'une religieuse du cloître, c'est-à-dire qu'une âme détachée du monde et d'elle-même, recueillie en Dieu et vivant intérieurement avec lui, n'anime le corps d'une hospitalière, toute livrée qu'elle est aux fonctions extérieures de la charité chrétienne. Vous pensez avec raison que Dieu ne considère pas seulement

ces fonctions en elles-mêmes, mais qu'il fait attention à la main qui agit et à l'âme qui la fait mouvoir. L'Eglise l'a pensé comme vous quand elle a voulu que l'âme d'une hospitalière fût ornée et embellie aux yeux de Dieu par les vœux de la Religion, afin que ses œuvres déjà si faites par elles-mêmes pour plaire à Dieu, lui devinssent encore plus agréables à raison de la main plus parfaite qui les opère ; car la qualité de la main qui offre influe sur le prix du don qui est offert. Interrogeons-nous nous-mêmes. Qu'estimons-nous le plus dans un don qui nous est fait ? c'est moins la valeur qu'il peut avoir que la main amie d'où il sort, que le cœur qui l'offre, que le témoignage d'une vive attention de la part de celui qui nous le donne, que le désir bienveillant qui l'anime de nous faire jouir d'un objet qui nous soit utile ou agréable. Si Dieu veut bien emprunter vis-à-vis de nous tous les rapports d'un ami, et en cette qualité, recevoir des dons de notre part, ce serait donc bien être ingrat envers lui, bien ennemi de soi-même que de retrancher des dons que nous lui faisons précisément ce qui peut lui en plaire davantage, en restreignant notre dévouement à son service ; en bornant les renoncements qui lui conservent plus exclusivement nos cœurs et le recueillement qui nous fait approcher de plus près de lui et jouir de sa présence ; en tempérant en quelque sorte en soi, comme par système et par calcul le désir de devenir plus parfait à ses yeux.

Je le répète, M. C. S., je ne crains pas qu'il y ait rien de borné en vous dans la volonté d'entrer dans tous les desseins de Dieu sur vous ; et cette ferme volonté qui va vous faire contracter pendant les années

du noviciat, une sainte habitude dans la pratique des règles de l'état religieux et de l'état d'hospitalière, vous ouvrira par là même les sources de douceurs et de consolations que l'Apôtre promet à tous ceux qui s'assujétissent à une règle de discipline.

Quel heureux fruit vous recueillerez des années que vous allez employer à cet assujétissement, si vous apprenez bien à vous détacher du monde, à vous dominer vous-mêmes et à vivre intérieurement avec Dieu. Vivre avec Dieu est sans doute le plus grand bonheur que nous puissions goûter sur la terre, puisque c'est lui qui nous approche le plus près du bonheur des saints dans le Ciel. Or ce qui vous conduit à vivre avec Dieu, c'est une séparation d'intérêt avec le monde ; c'est l'empire sur soi-même, ce sont les fonctions de votre état d'hospitalière.

Qu'il est difficile quand on est par état (comme il est ordinaire dans le monde), occupé continuellement d'intérêts temporels, et livré à un travail qui se rapporte aux choses de la terre, de ne jamais confondre la fin avec les moyens ; de ne chercher que Dieu dans tout ce que l'on fait ; de ne trouver ni dans le succès de ses travaux, des jouissances qui nous distraient de Dieu et nous rendent moins pressant le besoin de le rechercher ; ni dans les revers, le dépit et l'impatience qui nous écartent de la soumission à sa volonté. Oh ! que c'est une voie bien plus sûre de recueillir des fruits de justice et de paix, de faire une entière séparation avec le monde, que d'en modérer l'usage ; vous connaissez assez le monde pour que le simple souvenir de ce que vous y avez vu vous convainque de cette vérité. Qu'est-ce qui met en mouvement cette

multitude de personnes (et l'exception à faire est bien petite) qui remplissent la scène du monde, et que nous voyons dans une agitation et une sollicitude si continuelle, accablées de fatigues, de soins, de projets, de pensées qui se succèdent dans leurs esprits, les travaillent et ne leur laissent ni paix, ni repos ? La terre, ses biens, ses faveurs, ses plaisirs, voilà ce qui donne le mouvement à tout. Quelle place reste-t-il à Dieu dans une âme ainsi agitée et remplie des idées de la terre ? Ah ! plutôt tout en elle est crainte de l'apercevoir. La pensée de Dieu est déjà pour elle un jugement de condamnation. Oh qu'elle aura pour vous, mes Chères Sœurs, cette bienfaisante pensée, un effet bien différent ! Si l'homme qui fait le mal fuit l'œil de son juge, cet œil porte la paix et la sécurité dans l'âme de celui qui fait le bien. Comment l'homme tout occupé de projets de fortune ne craindrait-il pas d'élever ses yeux vers Dieu qui lui dit d'un ton menaçant : malheur à vous, riches de la terre : *Væ vobis divitibus*. C'est à vous, M. C. S., que sont réservés tous les charmes de sa présence ; écoutez-le vous dire avec tant de bonté : O vous qui avez tout abandonné pour me suivre, je vous le dis : vous retrouverez tout ici au centuple, et, dans le siècle futur vous aurez la vie éternelle. L'homme qui recherche avec ardeur les joies, les plaisirs de la terre, qui s'y complaît, oserait-il appeler sur lui le regard de Dieu ? Il y lirait ces paroles consternantes : malheur à vous qui riez à présent : *Væ vobis qui ridetis nunc*. Mais vous qui voulez apprendre à renoncer à toutes ces joies ; vous dont le cœur est quelque fois si triste, dont les yeux sont si souvent baignés de larmes, appelez, appelez sur

vous le regard de Dieu ; lisez dans ses yeux ces consolantes paroles : heureux ceux qui pleurent : *Beati qui lugent*. Quand Dieu vous proclame heureuses, qui est-ce qui aurait le pouvoir de vous affliger ? Celui qui recherche la louange, l'estime, les égards des hommes ; qui veut faire jouir son âme des douceurs et des agréments de cette vie, chercherait-il à se rapprocher de Dieu ? Oh non, son prétendu bonheur s'évanouirait à l'instant, il entendrait de trop près cette sentence de Jésus-Christ : L'homme qui aime son âme dans ce monde la perdra dans l'autre : *Qui amat animam suam perdet eam*. Par conséquent, vous qui renoncez volontairement à toutes ces jouissances, qui voulez oublier votre âme et exercer dans ce monde une sainte haine contre elle, prêtez l'oreille à Jésus-Christ qui vous dit : Celui qui hait son âme dans ce monde la conservera pour la vie éternelle : *Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam*.

Ne semble-t-il pas que tout ce qui est dans ce monde, Dieu ne l'a créé qu'en vue de l'âme qui veut s'en détacher, comme pour lui préparer une matière de mérites ; et que tout ce qu'elle peut éprouver de peines, d'afflictions, de sujet de larmes, Dieu ne le permet que pour se ménager la satisfaction d'être lui-même son consolateur. Tout est donc fait pour celui qui ne veut jouir de rien, et tout appartient à celui qui se dépouille.

C'est encore, M. C. S., travailler bien efficacement à son bonheur, même dès cette vie, que de se rendre maître de son âme, de ses mouvements, de ses volontés. D'où viennent la plupart de nos chagrins et de

nos sujets de tristesse ? Convenons-en, ils naissent de nous-mêmes ; notre cœur est comme une terre agreste qui produit naturellement toute sorte de plantes amères. Quiconque s'abandonne à ses goûts et cherche son bonheur dans ses inclinations, dans la liberté qu'il laisse à son caractère, dans l'accomplissement des désirs qu'il forme, dans des objets humains, s'assujétit par là, non seulement à toute la variété et l'inconstance qui lui sont propres ; mais encore à toute l'instabilité des choses humaines, dans lesquelles il faut reposer son bonheur. Il se consume en désirs, et lorsqu'il se croit au moment de saisir l'objet qu'il poursuit, ou il lui échappe, ou bien il ne le retrouve plus tel que son imagination le lui avait fait, et le regret s'empare à son tour de la proie que le désir lui a préparé.

N'est-il pas étonnant après cela qu'il en coûte tant pour tarir en nous, au moins pour y contenir cette source abondante de peines et de tourments ? tel est l'état où le péché de notre origine nous a mis. La grâce est venue le réparer ; et si, cédant à son mouvement, nous savons faire un premier effort sur nous-mêmes, c'est alors qu'elle se répandra abondamment sur vous, pour nous faire goûter le calme, les consolations, les douceurs d'une conscience pure qui recherche Dieu et que Dieu recherche. C'est lui, c'est Dieu, Dieu qui est toujours le même, toujours constant ; toujours fidèle dans ses promesses, toujours bon envers ceux qui le cherchent dans la droiture de leurs cœurs, toujours reconnaissant du peu qu'on fait pour lui, toujours généreux, infini dans ses récompenses, qui viendra remplacer tous ces minutieux objets qui osaient occuper sa place dans nos cœurs.

Vous allez, M. C. S., la lui préparer cette place, en écartant de vous par vos renoncements tout ce qui pourrait la lui disputer. Il y descendra, il imprimera des traits de sa présence sur tout ce qui vous environnera. Vous le verrez dans la règle qui gouverne cette maison, dans vos supérieurs, dans vos compagnes, dans les pauvres que vous servez, dans l'économie de leur bien qui vous est confié, dans les dons de la charité que vous leur distribuerez ; tout vous dira que vous faites ici les affaires de Dieu ; et tout vous aidera à porter vos pensées vers lui et à vivre dans une société habituelle avec lui.

Il est cependant un écueil contre lequel il n'est que trop ordinaire que les plus belles résolutions aillent échouer ; et il est de mon devoir d'appeler sur ce danger toute votre vigilance. Cet écueil, c'est le temps, c'est l'habitude. Tout tend à se relâcher, et l'usage des choses en diminue le prix à nos yeux. Celle de vous qui ne se tiendrait pas en garde contre cette malheureuse influence verrait bientôt s'évanouir toutes les consolations que Dieu a attachées à l'accomplissement de ses devoirs ; bientôt elle ne verrait plus dans ce qu'elle fait que l'action en soi ; et Dieu qui y est placé lui échapperait. Dès lors, elle considérerait cette action comme la sienne, elle la ferait comme sa propre action, et par conséquent selon l'impulsion de ses inclinations, de ses humeurs, de son caractère : au lieu d'élever une action humaine à la dignité d'une œuvre de Dieu, l'œuvre de Dieu serait rabaissée dans ses mains à la condition d'une action humaine, elle ne se soustrairait pas absolument à la règle, mais comme elle n'en sentirait que l'importunité, elle la rempli-

rait avec dégoût et inexactitude : elle servirait les pauvres. Mais au lieu de montrer en elle l'image d'un frère qui aide un frère, on y verrait que celle du pouvoir de l'autorité qui veut bien se prêter un peu au besoin de la faiblesse ; si celle-ci était inquiète, sollicitieuse, importune , elle ne lui soustrairait pas, je le veux, les secours absolument nécessaires ; mais ce malheureux, au lieu de les recevoir de la main de la charité qui supporte tout, *omnia suffert*, ne les recevrait plus que de la main du mécontentement et quelquefois de l'impatience, et ceux qui entrent dans cette maison et qui s'attendent à y trouver la charité en paroles, la charité en actions, la charité en tout, n'y trouveraient plus que ce qu'ils voient partout ailleurs, l'humanité, la pauvre humanité.

Quelles précautions avez-vous à prendre, M. C. S., pour éviter le danger dont je parle ? la voici : c'est de bien vous rendre raison à vous-mêmes de la fin pour laquelle vous êtes venues dans cette maison, et vous la rappeler souvent. Or, quelle est cette fin ? est-ce de servir les malades ? est-ce de faire beaucoup d'ouvrage ? Non, oh non, sans doute ; ce serait prendre le moyen pour la fin. Votre véritable fin est la gloire de Dieu. Le service des pauvres n'est que le moyen. Les pauvres doivent être servis, mais pour la gloire de Dieu ; ils doivent être servis, non comme vous l'entendez, mais comme Dieu l'entend. Ne vous rassurez jamais en disant : Les malades qui me sont confiés sont servis, l'ouvrage dont je suis chargée est fait, car encore une fois ce n'est pas là votre fin ; mais, dites-vous, et dites-vous souvent : Dieu trouve-t-il sa gloire dans mon travail ? Si la réponse que votre cons-

science fera à cette question est favorable; jouissez, jouissez; une grande récompense vous attend; mais si cette réponse vous condamne, alors reconnaissez en vous le ravage du temps et de l'habitude et dites-vous : Je n'ai rien fait, mon travail est perdu; revenez alors sur vos pas; et reportez-vous au moment de ferveur dont Dieu vous donne la grâce aujourd'hui.

Vous trouverez encore pour la conserver, cette ferveur, un secours particulier dans la religieuse décoration que vous allez recevoir. C'est l'enseigne de la charité, c'est le symbole du dévouement au service de Dieu et des pauvres que vous allez porter sur vous. Je ne rappellerai pas ici tout ce que j'en ai dit dans des circonstances semblables à celles qui nous réunit; mais je le confirmerai en vous rapportant un trait qui est bien peu de choses en soi, mais qui devient d'un grand prix aux yeux de la piété à qui il sert pour s'élever à Dieu.

J'entrais un jour dans cette maison; je rencontrai quelques soldats nouvellement arrivés qui passaient devant la grille. Au même moment une de vous vint à traverser une des galeries; oh se dirent-ils entr'eux, on doit bien être dans cet hôpital, voyez ce sont des Sœurs qui le tiennent. Intérieurement je bénis Dieu du témoignage que ces gens rendaient si bonnement, et presque sans s'en douter à sa charité, mais je me dis aussi : quelle obligation cependant contractent les personnes qui portent cet habit ! Cet habit qui les fait ainsi confondre avec la charité elle-même; cet habit qui est pour le pauvre la charité rendue visible; cet habit dont la vue seule élève l'espérance du pauvre, soulage ses craintes et lui fait concevoir toutes les idées

de bonté, de douceur, d'humanité, de bien-être. Que de réflexions naissent de ce peu de paroles dans la bouche du pauvre : On doit être bien dans cette maison, ce sont des Sœurs qui l'habitent ! Oh oui, on y est bien, venez-y, pauvres de Jésus-Christ, c'est sa maison, ce sont les épouses qu'il s'est choisies qui vous en feront les honneurs. Venez, ne craignez pas que votre misère les rebutent, que vos sollicitations les importunent ; que vos inquiétudes les fatiguent, que vos besoins les lassent ; qu'elles se prévalent de votre pauvreté pour ne pas vous accueillir avec humilité. Venez, vous n'entendrez ici ni l'accent de l'humeur, ni la voix de l'impatience, ni les paroles de la vivacité, ni le ton impérieux du commandement. Venez, encore une fois, venez dans cette maison, pauvres de Jésus-Christ, ce sont des Sœurs qui l'habitent. Des Sœurs ! c'est-à-dire, les consolations, la pitié, la condescendance, la patience, l'humilité, et pour tout exprimer en un mot : la charité.

Voilà, M. C. S., ce que vous serez par la grâce de Dieu que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit.

Ainsi soit-il.

Récompense de la Charité envers les pauvres.

A l'entrée de la sainte carrière où vous vous présentez, recevez d'abord, M. C. S., ce nom que vous donne la charité. Elle vous adopte ; elle vous introduit dans sa famille qui est composée de pauvres, de malades,

d'êtres affligés, délaissés, de tous ceux qui ont besoin de secours. Et pour marquer l'alliance qu'elle vous fait contracter avec eux et le degré auquel vous leur appartenez, elle vous donne la dénomination de Sœur; et c'est sous ce titre qu'elle vous présente à l'indigent et au malade. Quelle faveur déjà de recevoir de la part de la charité un nom qui est une marque de l'adoption qu'elle fait de vous : Et ce n'est pas là le seul avantage que j'aie à vous annoncer.

Vous n'êtes encore qu'à l'entrée de cette belle carrière de charité, vous n'avez pour ainsi dire encore exercé cette grande vertu que dans vos cœurs, par des désirs et par des pensées miséricordieuses à l'égard du pauvre et du misérable ; vous êtes au premier pas , et déjà je peux vous parler des bénédictions que Dieu vous donne. « Heureux, nous dit-il, par son prophète : heureux celui qui conçoit des pensées de » miséricorde envers son prochain , qui porte son » attention sur le pauvre et l'indigent : *Beatus qui » intelligit super egenum et pauperum*. Le Seigneur » le délivrera au jour de son affliction, il le conservera, il le vivifiera, il le rendra heureux sur la terre » et ne le livrera point à la méchanceté de ses ennemis, » il l'assistera sur le lit de sa douleur : oui, la main » du Seigneur elle-même retournera son lit pour l'y » faire reposer dans ses infirmités : *Univasum strata- » tam ejus versasti in infirmitate ejus* : » Ces paroles sont du psaume 40°, il est nécessaire de citer, car si elles n'étaient pas formellement exprimées dans les livres saints, ces tendres bénédictions de Dieu sur l'âme miséricordieuse, qui pourrait croire que c'est jusqu'à ce point, que Dieu sait gré du soin que l'on

prend de ses pauvres ; et que, pour pourvoir à nos besoins, il entrera avec nous dans le même détail dans lequel nous serons entrés avec les misérables ? Dieu sera donc pour vous tout ce que vous aurez été pour le pauvre. Les mains que vous étendrez vers eux pour les soulager, vous représentent la main que Dieu étendra vers vous pour vous aider dans vos propres infirmités. Quand vous tiendrez ces pauvres malades dans vos bras, dites-vous : c'est ainsi que Dieu me recevra dans les siens ; tous les soins que vous prendrez, tous les mouvements que vous vous donnerez en faveur des pauvres, Dieu les imitera envers vous. Qui a-t-il à excepter, puisque Dieu va jusqu'à dire que dans votre infirmité il retournera de sa main votre lit pour vous y faire reposer : *Universum stratum ejus versasti in infirmitate ejus.*

Jésus-Christ nous a confirmé toutes ses promesses dans l'Evangile ; il les a toutes renfermées dans une seule pensée, en nous disant : la mesure dont vous vous serez servies avec vos frères sera celle dont Dieu se servira pour vous. Quelle situation donc que la vôtre dans cette maison, M. C. S., où vous pourrez vous préparer une si copieuse mesure de miséricorde ; où vous allez traiter de la grande affaire de votre salut éternel avec les pauvres, bien assurées que Dieu ratifiera toutes les conditions que vous aurez obtenues d'eux, leurs bénédictions seront des bénédictions de Dieu ; leur reconnaissance sera sa reconnaissance, leur amour sera son amour.

Dieu aime les pauvres, dit saint Vincent de Paul, et par conséquent il aime ceux qui aiment les pauvres. Car quand on a de l'affection pour quelqu'un, on en

a pour ses amis et ses serviteurs. Or, ici, c'est toujours saint Vincent qui parle, il est besoin d'en avertir, il sera si naturel de penser que c'est moi qui vais parler de cette maison ; or, ici, on tâche de s'appliquer avec affection à servir les pauvres qui sont les bien-aimés de Dieu ; et ainsi nous avons lieu de croire que, pour l'amour d'eux, Dieu nous aimera. Allons donc, continue ce Saint, et employons-nous à servir avec un nouvel amour les pauvres, et même cherchons les plus pauvres et les plus abandonnés, reconnaissant devant Dieu que ce sont nos seigneurs et nos maîtres, et nous sommes indignes de leur rendre nos petits services.

C'est par de pareilles considérations que ce grand Saint s'exhortait à l'amour et au service des pauvres et qu'il prenait soin de revêtir sa charité de son bel ornement : l'humilité. Les mêmes motifs produiront en vous, M. C. S., le même encouragement, la même ardeur, la même disposition d'humilité sans laquelle les œuvres de la plus héroïque charité n'ont aucun prix, aucun mérite devant Dieu, et je ne peux mieux qu'en vous les rappelant ces grands motifs, m'acquitter du ministère que j'exerce en ce moment et vous prouver tout l'intérêt que vous m'inspirez par votre résolution de vous dévouer au service des pauvres et des malades. Marchez donc d'œuvres de charité en œuvres de charité ; c'est-à-dire de bénédictions en bénédictions, jusqu'à ce que vous parveniez à cette dernière et éternelle bénédiction que vous recevrez immédiatement de la bouche de Jésus-Christ, lorsqu'il vous dira : Venez les bénis de mon père, venez prendre possession du Royaume qui vous est préparé. C'est à

l'effet de vous en ouvrir les voies que je vais offrir le saint Sacrifice.

Pour la Fête de la Purification.

Ne laissons passer, M. F., sans fruit pour nous les saintes solennités de la religion, c'est pour notre édification et notre instruction qu'elle les a établies, et que dans le cours de l'année elle rappelle à notre souvenir, à notre foi, à notre piété les mystères de la vie de Jésus-Christ, notre sauveur et notre modèle. Son intention est de nous faire vivre avec Jésus-Christ sur la terre, parce que c'est le seul moyen que nous ayons de parvenir à vivre éternellement avec lui dans le Ciel. Si nous ne nous rendons semblables à Jésus-Christ dans cette vie, nous ne viendrons pas semblables à lui dans l'autre? entrons dans les vues de l'Eglise; et afin que la circonstance particulière de la vie de Jésus-Christ que nous honorons aujourd'hui, nous soit profitable et devienne en nous l'objet d'un culte qui lui soit agréable, faisons un rapprochement de notre conduite avec l'exemple qu'il nous donne pour nous y conformer.

Vous avez vu qu'au moment de sa naissance, Jésus-Christ a soumis son corps à Dieu en accomplissant la loi de la Circoncision. Quelques jours après il est apporté au temple pour y faire à Dieu une offrande plus entière de lui-même, offrande qui renferme toute sa vie et qui s'étend jusqu'à la mort qu'il doit subir. Par cet acte de religion, il nous apprend à reconnaître le souverain domaine de Dieu sur nous; il élève nos

pensées vers Dieu, il nous le montre comme l'auteur de notre existence, comme l'arbitre de notre destinée, comme le dispensateur de tous les biens dont nous jouissons et par conséquent comme le maître souverain à qui nous devons et à titre de justice et à titre de reconnaissance, l'offrande de notre vie, l'emploi de nos jours, l'usage de toutes les facultés dont il nous a enrichis et le retour, en un mot, de tous les biens que nous tenons de sa libéralité.

C'est de Dieu que nous avons reçu le don de l'intelligence, la faculté de penser et de connaître. Que nous serions coupables, si par une injustice criante, nous abusions de ce don au point de nous occuper à peine de Dieu, de n'avoir aucun zèle pour apprendre à le connaître, pour étudier ses volontés, pour savoir ce qu'il demande de nous, pour nous instruire de ses vues sur nous, de la destinée qu'il nous réserve et des moyens qu'il nous a donnés pour y parvenir ; si notre esprit n'était rempli que d'idées frivoles, que de pensées terrestres et criminelles peut-être.

C'est lui qui a mis en nous un cœur susceptible de sentiments, capable d'attachement et d'amour. Que nous serions ingrats si en éloignant Dieu de nos pensées, nous l'avions éloigné par là même de notre cœur, si lorsqu'il daigne y porter encore son regard, il n'y appercevait un mouvement qui fut pour lui, pas un sentiment dont il fut l'objet, pas une place qu'il peut y occuper, tant il serait rempli de sentiments purement naturels d'attachement aux choses de la terre et d'objets que les passions y auraient placés.

Il nous aurait confié les intérêts de sa gloire, en nous appelant de préférence à tant d'autres à le ser-

vir et à lui rendre le seul culte qu'il agrée et tout notre culte envers lui ne consisterait que dans quelques actes extérieurs auxquels l'esprit et le cœur n'auraient aucune part. Quel malheur ce serait pour nous d'avoir ainsi passé notre vie.

Comprenez par là, vous, mes chers enfants, combien votre situation est heureuse d'avoir encore devant vous et à votre disposition, la plus grande partie de votre vie, et de pouvoir en faire à Dieu une offrande qu'il désire, qu'il recherche et qu'il bénira ; daigne sa bonté vous faire comprendre toute l'étendue du bonheur que vous procurera et dans cette vie et dans l'autre la fidélité avec laquelle vous soumettrez toutes vos actions à la loi de Dieu.

Et nous, M. F., qui aurions eu le malheur de soustraire à son autorité tant de jours de notre vie, tant d'actions qui les ont remplis, ne perdons pas du moins la grâce qu'il nous accorde en nous donnant encore du temps pour réparer le passé. Hâtons-nous de reconnaître par nos œuvres le souverain domaine de Dieu ; replaçons sous son autorité, en la dévouant entièrement à son service, le reste de vie qu'il nous plaira de lui conserver. Mais prenons pour cela des moyens plus efficaces que ceux dont nous avons usé jusqu'ici ; assez souvent nous avons offert à Dieu des résolutions ; ce sont des actions qu'il faut maintenant songer à lui offrir. Il est facile dans les moments où la foi répand sa vive lumière dans notre âme ; où l'on n'a à combattre aucune tentation ; où nous sommes dans un état de calme et de paix, de renouveler à Dieu des promesses de fidélité : mais quand le moment du combat est venu, quand il faut se contraindre,

soi-même pour éviter seulement les dissipations, les pensées oiseuses qui rendent moins vives celles de la foi et qui refroidissent le cœur ; quand la patience, l'humilité, la charité sont mises à l'épreuve dans le creuset des peines, des humiliations, des contraintes ; quand il faut user de rigueur envers soi pour devenir le maître d'une inclination, d'un penchant, d'une humeur, d'un goût ; on ne s'aperçoit que trop alors combien sont insuffisantes les résolutions qui ne sont nées que d'un mouvement passager de ferveur. Donnons-leur donc aujourd'hui plus de solidité en les unissant à celles que Jésus-Christ dépose dans le temple au jour de sa présentation. Joignons notre offrande à la sienne et demandons-lui instamment d'en être le protecteur et le garant.

Je ne satisferais pas votre piété et votre reconnaissance, M. C. S., si je ne parlais pas, au moins pour vous en féliciter, du bienfait de Dieu que ce jour vous rappelle ; il en a fait pour vous, de ce saint jour, une fête particulière depuis qu'il l'a choisi pour vous revêtir une seconde fois du saint habit de la religion. Si ce jour est pour tous les chrétiens un jour d'offrande, il est de plus pour vous un jour d'action de grâce, et vous ne manquez pas d'en joindre l'hommage, chaque année, à l'oblation de vous-même, qu'à l'exemple de Jésus-Christ, vous venez faire à Dieu dans son temple. Vous avez l'avantage de vous présenter à lui avec la consolante pensée que vous n'en êtes pas mécon nues, puisque vous paraissez devant lui sous la forme qu'il vous a donnée, et qui annonce et votre dévouement à son service et l'acceptation que sa bonté a daigné en faire.

Ce qui doit rendre votre dévouement de plus en plus parfait et accroître votre reconnaissance, c'est que depuis l'époque où Dieu a permis que vous reprissiez ses livrées, il vous a plus d'une fois confirmé ce don. C'est dans ce sens que j'interprète la continuation de cette même faveur dans cette maison, chaque fois qu'il admet une nouvelle sœur à y participer. N'est-ce pas de sa part renouveler, reproduire, confirmer le premier don qu'il vous a fait, et vous dire qu'il n'a pas de regret de l'avoir fait ?

Puisse, dans cette maison, se perpétuer à jamais l'édifiant, le consolant spectacle d'un sincère dévouement au service de Dieu et de la protection spéciale de Dieu envers ses fidèles serviteurs.

Pour la Fête de la Compassion de la Sainte Vierge.

L'Evangile nous apprend, M. F., que Jésus-Christ sur la croix prêt à consommer par sa mort la plus grande affaire qui ait jamais pu intéresser le Ciel et la Terre tout ensemble, dans le moment de ses plus excessives douleurs, suspend tout-à-coup les plaintes qu'il adressait au Ciel, cesse de faire entendre à son père la voix suppliante d'un médiateur, oublie ses propres souffrances, interrompt en quelque sorte le sacrifice qui allait être accompli, pour s'occuper de sa sainte Mère, qu'il voit au pied de sa croix. Le Fils de Dieu, le réparateur de sa gloire, le sauveur du monde redevient dans ce moment le Fils de Marie. Le sentiment qui semble dominer en lui sur tous les

autres, quelques vifs qu'ils soient, est la douleur que lui cause la profonde affliction dans laquelle il voit sa sainte Mère plongée. C'est à elle que s'adressent dès lors toutes ses paroles ; c'est à lui chercher des consolations qu'il paraît tout occupé. Son cœur s'unit à celui de Marie, et le glaive commun qui les transperce ne lui laisse pour ainsi dire plus ressentir ni les clous qui l'attachent à la croix, ni les épines qui couronnent son front, ni les plaies dont son corps est couvert.

Ce sont ces mêmes sentiments pour Marie que l'Eglise partage et qu'elle entend exprimer lorsque dans ces jours consacrés au souvenir de la passion et de la mort de notre sauveur, elle abaisse un moment les yeux qu'elle tenait fixés sur lui pour contempler au pied de sa croix sa sainte Mère qui l'arrose de ses larmes ; pour compatir à l'exemple de son Fils à ses propres douleurs et lui offrir le juste tribut de reconnaissance qui lui est dû pour la part qu'elle a eue au sacrifice qui nous a rachetés.

Qu'ils sont grands les titres de Marie à notre reconnaissance ? Si je vous disais : un homme s'était misérablement précipité dans un abîme sans fond ; il lui était impossible d'en sortir, il allait y périr, lorsque la plus tendre des mères dévoue son fils unique, le plus aimable des fils, à une mort certaine, pour le délivrer. Je vous citerais là un trait humainement parlant impossible, incroyable ; et cependant, sous cette figure, je ne rendrais pas, loin de là, l'héroïsme de la charité de Marie envers nous. Jugeons-en par le genre de ses sentiments pour son fils. Ils étaient autant au-dessus de toute tendresse maternelle que la

personne du fils était au-dessus de toute créature humaine. Quel genre de tendresse en effet, quelle piété ne dut pas concevoir un cœur aussi parfait que celui de Marie pour un fils dont elle avait vu à Bethléem la gloire annoncée par les anges, la Royauté reconnue par les mages, la Divinité attestée par le Ciel, pour un fils dont elle avait vu la toute puissance se manifester avec tant d'éclat dans toute la Judée; où, à sa parole, les énergomènes étaient délivrés, les lépreux guéris, les aveugles éclairés, les morts ressuscités, les pauvres instruits, les pécheurs convertis, où tous les peuples ravis le suivaient en foule, le recevaient en triomphe, publiaient de concert et à l'envi le pouvoir de son bras, la sublimité de sa doctrine, la pureté de sa morale, la sainteté de ses mœurs et surtout proclamaient le bonheur et la gloire de celle qui l'avait mis au monde en s'écriant : heureuses sont les entrailles qui vous ont porté ! heureux est le sein qui vous a allaité, et voilà le fils que le Ciel demande et qu'il demande à la plus tendre des mères, la plus pure des victimes.

Ah si la force de nos inclinations est la mesure de nos sacrifices ! quelle dut être l'étendue de celui de Marie dévouant elle-même son fils aux horreurs d'une mort infâme. Sacrifice au surplus qui avait commencé pour elle dès la naissance de son fils. Elle avait compris la nécessité de cette oblation quand elle vit Jésus-Christ à sa nativité, se soumettre à toutes les infirmités de l'enfance, à toutes les rigueurs de la pauvreté, à toutes les injures de la saison ; quand elle le vit au jour de la Circoncision répandre les prémices de son sang pour remplir les premiers engagements d'un

Dieu sauveur; quand elle le vit dans l'âge le plus tendre obligé de fuir pour se dérober aux fureurs d'un prince jaloux et sanguinaire, non-seulement elle conçut alors la nécessité de cette oblation, mais elle en pénétra le mystère, elle en prévint les suites, elle en éprouva d'avance toute l'amertume. Elle comprit que le Saint des Saints n'éprouvait ainsi toutes les rigueurs du Ciel que parce qu'il s'était chargé de toutes les iniquités de la terre; et que la main qui commençait sitôt à le frapper ne s'arrêterait qu'après avoir porté le plus terrible des coups. Ce moment prévu et si redoutable arrive enfin.

Quand autrefois le Dieu d'Israël voulut éprouver la fidélité du père des croyans en exigeant de lui l'immolation de son fils, il respecta la tendresse de Sara jusqu'à appréhender qu'elle ne soupçonnât le moindre apprêt de ce redoutable sacrifice; mais s'agit-il du véritable Isaac. C'est à la nouvelle Ève, à la plus généreuse des mères que le Ciel s'adresse et qu'il devait s'adresser sans doute, parce qu'étant la plus pure des créatures, elle seule pouvait, elle seule devait offrir la plus pure des victimes.

Toujours constante, toujours égale, telle on avait vu Marie au sacrifice du matin, telle elle parut au sacrifice du soir, je veux dire ce jour à jamais mémorable, ce jour de larmes et de sang, où son divin fils fut offert, non plus pour être racheté, mais pour racheter les autres; non plus dans les murs sacrés du Temple, mais sur la triste montagne du Calvaire; non plus dans les bras respectables de Siméon, mais sur ceux d'une ignominieuse Croix.

Qui pourrait sonder l'Océan d'amertume, c'est l'ex-

pression dont se sert le prophète pour peindre la profonde douleur de Marie : *Magna est enim velut mare contritio tua*. Qui pourrait, dis-je, sonder l'abîme de tristesse où l'âme de Marie fut plongée au pied de la croix de son fils. Elle voyait toutes ses douleurs ; elle recevait tous ses soupirs ; elle comptait toutes ses plaies ; et cependant toujours généreuse, toujours résignée, elle ne cessait d'adorer la main qui frappait l'homme Dieu pour épargner l'homme coupable ; et comme si l'amour qu'elle nous portait eut à jamais triomphé dans son cœur de celui qu'elle avait pour son fils, l'occupation de cette mère de douleur au pied d'un fils mourant était de renouveler l'oblation qu'elle en avait faite si souvent et de partager, de consommer avec lui le sacrifice dont notre salut éternel devait être l'heureux effet.

La plus généreuse des bienfaitrices ne verrait-elle en nous que des cœurs insensibles ; à quel excès ce serait porter l'ingratitude ! Marie aurait pu sacrifier la vie d'un fils pour racheter celle d'un esclave, et elle n'aurait pu obtenir la reconnaissance de l'un pour le sacrifice de l'autre ! Oh ! non, Vierge charitable ! ce ne sera pas dans cette maison, ce ne sera pas de la part de ceux qui l'habitent ou qui la fréquentent que vous sera offert l'affligeant spectacle d'une si odieuse insensibilité. Non, ce sera près de vous, à vos côtés, au pied de la croix de votre fils que nous aimerons à nous placer souvent et que nous passerons plus habituellement encore le saint temps où nous sommes arrivés. Ce sera à la vue des souffrances du fils et de la mère que nous nous pénétrons d'horreur pour le péché dont elles furent l'expiation d'amour par la vic-

time qui s'est immolée pour nous ; de reconnaissance et de piété pour la généreuse mère qui a rempli le cruel ministère de Pontif dans ce terrible sacrifice. C'est là où nous apprendrons encore à offrir à Dieu à votre exemple le sacrifice de tout attachement trop tendre envers nous-mêmes, de toute affection trop sensible, trop naturelle envers nos proches ; de tout empressement trop humain ; de tout ce qui pourrait, en un mot, contrarier le renoncement, l'état de perfection auquel votre divin fils a daigné nous appeler.

Heureux celui qui sait se placer auprès de Marie : il est assuré par là même de se trouver sous les yeux de Jésus. Ce fut lorsque du haut de la Croix il les abaissa sur sa sainte mère qu'il aperçût le disciple bien aimé. Ce fut à sa fidélité à Marie, à sa tendresse pour elle qu'il dût de devenir son fils après Jésus-Christ, de succéder dans son cœur maternel au fils véritable, de lui être donné comme un sujet de consolation. Jésus-Christ cherchait alors sinon à réparer la perte qu'elle allait faire, du moins à lui en adoucir l'amertume, aujourd'hui ce ne sont plus seulement des soulagements et des consolations que son divin fils cherche pour elle, mais bien de nouveaux trophées à sa victoire ; des dédommagements à ses peines passées ; un accroissement de splendeur et de magnificence à son triomphe, et ce sont tous les cœurs fidèles à Marie, pieux envers elle, qui sont appelés à cette belle destinée. Rendons-nous en dignes, M. F., soyons comme saint Jean, les enfants reconnaissants, compatissants de Marie, mère de douleur sur le Calvaire, et nous deviendrons les enfants heureux de

Marie, glorieuse et triomphante dans le Ciel. Dieu nous en fasse la grâce. Ainsi soit-il.

Panégyrique de saint Pierre.

Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo ecclesiam meam.

Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église.
(*Saint Mathieu, chap. xvi.*)

— Quelle destinée, M. F. ! l'Eglise de Jésus-Christ, cette institution céleste, qui nous a rétabli en société avec Dieu, qui forme le seul lien qui unisse le Ciel à la terre, qui ouvre la seule voie donnée aux hommes pour parvenir au Ciel. L'Eglise de Jésus-Christ, seul temple où la divinité accueille les hommages des hommes sur la terre, ouvrage de la venue du Fils de Dieu parmi nous. L'Eglise de Jésus-Christ, encore une fois ! cette arche mystérieuse, destinée à recevoir dans son sein toutes les générations et à sauver tous les hommes. Eh ! bien, cette Eglise de Jésus-Christ, c'est sur un homme qu'elle va reposer. Pierre lui est donné pour base et pour appui. C'est lui qui va devenir le fondement sur lequel sera placé cet immense édifice dont le fondateur et l'architecte est Dieu ; et afin qu'il soit bien connu pour tel, Dieu lui donne un nom que nous ne pouvons prononcer sans désigner par là même la place qu'il occupe dans l'église : *Vous êtes Pierre, et sur cette pierre j'établirai mon Eglise.*

Dès lors l'existence de Pierre est confondue avec l'existence de l'Eglise ; elle en fait partie, et ne peut plus en être séparée. Le sort de l'un est le sort de l'autre, et comme un édifice n'offre plus que des ruines dès qu'il a cessé de reposer sur sa fondation ; de même il n'y a plus d'Eglise là où nous ne trouvons pas Pierre lui servant de base et de fondement. Ainsi Pierre est l'homme de Dieu dans le sens même que l'église est l'église de Dieu : Pierre est l'homme de tous les hommes, dans le sens aussi que l'Eglise est appelée à en être la mère commune.

Telle est la part principale que dans cette divine institution, Jésus-Christ a donnée à saint Pierre ; il en a fait son vicaire, son représentant, l'homme de l'Eglise par excellence, et si ce titre ne suffit pas à sa gloire, si en cette qualité il a eu des successeurs, s'il n'est que le premier dans l'ordre de ceux qui ont porté comme lui le titre de Vicaire de Jésus-Christ, il en est un qui lui est particulier, qu'il ne partage avec personne : c'est d'avoir été immédiatement l'élu de Jésus-Christ, l'homme de son choix, l'homme de son cœur. Ainsi au titre qui lui assure notre déférence, notre soumission, il joint celui qui lui concilie notre respect, notre amour, notre confiance. C'est sous ces deux rapports, que je vais vous entretenir du patron de toute l'Eglise et qui est spécialement le vôtre.

Les bornes d'un discours sur une matière si abondante me permettront peu d'entrer dans des détails de pratique, mais ils ne vous échapperont pas, et vous saurez vous apprendre à vous-même à respecter l'autorité de Jésus-Christ dans son vicaire, et assurer votre propre élection dans son cœur.

La sagesse de Dieu vous a donné saint Pierre comme votre maître dans la foi, le cœur de Dieu vous le donne comme son élu; correspondons à ses vues, honorons son représentant, honorons son choix, rendons à l'autorité, dont il a revêtu saint Pierre, le devoir de soumission qui lui est dû, offrons au choix glorieux dont il l'a honoré, le juste tribut de nos félicitations, de notre respect, de l'estime profonde que nous faisons d'un si précieux avantage.

C'est le double hommage qu'au jour de sa fête je viens rendre avec vous au prince des apôtres, votre illustre patron. Implorons....

PREMIÈRE PARTIE.

Jésus-Christ, pour exprimer mieux la plénitude de pouvoir dans laquelle il établissait saint Pierre son représentant sur la terre et la place qu'il lui donnait dans son Eglise, transporte sur cet apôtre le nom figuratif sous lequel il avait été désigné lui-même dans l'Ecriture et par les prophètes. C'est lui, c'est Jésus-Christ, qui nous est représenté par cette pierre d'où jaillirent les eaux qui abreuvèrent le peuple juif, prêt à périr dans le désert : *Petra autem erat Christus* (1). C'est Jésus-Christ qui est la pierre rejetée par les architectes, et qui est placée cependant à la tête de l'angle de l'Edifice. *Hic est Lapis.... qui factus est in caput anguli* (2). C'est Jésus-Christ encore qui est cette autre pierre détachée de la montagne, qui doit

(1) 1 Cor., c. 10.

(2) Act. 42.

croître, s'élever, et devenir elle-même une montagne qui couvrira toute la terre (1). C'est toujours Jésus-Christ qui est la pierre sur laquelle l'homme sage édifie, les vents soufflent, les torrents débordent, et la maison n'est point renversée (2)!

Qu'il est donc imposant dans l'église, le nom de Pierre qui signifie Jésus-Christ, et l'Eglise elle-même. Quelle dignité, quelle prééminence dans celui qui reçoit de Jésus-Christ le droit de le porter, que Jésus-Christ substitue à son nom pour exprimer mieux qu'il le substitue à sa place, et que c'est par lui qu'il se propose d'accomplir tout ce qui est figuré, tout ce qui est prédit de lui-même sous le nom symbolique ! Vous vous appelez Simon, fils de Jean, dit Jésus-Christ à son apôtre, ce ne sera plus votre nom : désormais vous vous appellerez Pierre : *Vocaberis Petrus* (3), parce que c'est vous que je place à l'angle de l'édifice que je veux élever, c'est sur vous que je veux édifier : *Super hanc petram ædificabo* (4). Ce sera de vous comme de la pierre du désert que sortira un fleuve intarissable de doctrine et de grâces que je destine à inonder la terre : c'est vous qui êtes cette petite pierre détachée de moi, qui doit grossir, s'étendre au point de remplir la terre entière.

Ainsi la même figure nous représente Jésus-Christ et son apôtre, elle les désigne l'un et l'autre; à ce nom de Pierre, ma pensée se porte également et sur Jésus-

(1) Dan. 2.

(2) Math. 7, 29.

(3) Jean, 1, 42.

(4) Math., 6.

Christ, pierre invisible, essentielle, fondamentale de l'Eglise : *Fundamentum aliud nemo potest ponere* (1), et sur son apôtre établi par lui la pierre visible qui supporte l'édifice. L'un conduit nécessairement à l'autre. Quand la voix pure du Centenier Corneille s'éleva vers le Ciel pour en implorer les lumières, le Ciel l'envoya à Pierre. *Ancra Simonem qui cognominatur petrus*. Il vient à Pierre, et Pierre, cet homme du Ciel, conduit le pieux Centenier au baptême de Jésus-Christ. Si, connaissant Jésus-Christ, je veux discerner son Eglise de toutes celles qui en usurpent le titre, je n'ai qu'une chose à savoir : quelle est l'Eglise établie sur saint Pierre, c'est-à-dire, qui reconnaît saint Pierre pour chef, qui est soumise à son autorité, qui reçoit ses enseignements ; car c'est là la véritable Eglise, la seule où je puisse trouver la sécurité et le mérite dans la foi, la vertu dans le sacrifice, les grâces dans les sacrements. Ailleurs, les mêmes formes extérieures pourraient encore se présenter à moi ; mais je n'y vois pas l'influence du ministère de Pierre, je n'y trouverai pas l'action de Jésus-Christ. Tout y sera frappé de stérilité, tout y sera mort. Prenez déjà ici, M. F., une idée de la dignité de celui que Jésus-Christ a constitué partie essentielle et caractéristique de son Eglise.

Avant que d'entrer dans d'autres développements sur les fonctions propres de cette grande dignité, il est nécessaire de prémettre quelques notions sur l'Eglise elle-même, notions intéressantes pour tout chrétien qui aime à se rendre compte de sa foi ; notions qui

(1) 1 Cor., 3.

ne m'écarteront pas absolument de mon sujet. L'Eglise et saint Pierre sont tellement unis que l'on ne peut s'entretenir de l'un sans avoir la pensée de l'autre.

Jésus-Christ, Fils de Dieu, venu sur la terre pour réconcilier les hommes avec son Père, et les éclairer de la connaissance des vérités éternelles, Jésus-Christ, fondateur de l'Eglise à qui il a confié le dépôt et la dispensation de tous les biens qu'il est venu apporter aux hommes, Jésus-Christ, dis-je, n'a rien écrit, il n'a consigné dans aucun livre sa doctrine, ses institutions, ses préceptes ; il s'est borné à choisir un petit nombre d'hommes à qui il a fait une révélation complète de tout ce qu'il nous est nécessaire de connaître, de croire et de pratiquer. Il a conféré à ces hommes la même mission qu'il avait reçue de son Père : *Sicut misit me pater, et ego mitto vos* (1). Il les a chargés de continuer son œuvre, d'instruire, de réformer la terre, il les a autorisés à ouvrir et à fermer le Ciel sur elle, puis il l'a quittée.

Telle est l'origine et l'institution du ministère de l'Eglise catholique, qui sous l'assistance de Jésus-Christ se perpétuera jusqu'à la consommation des siècles, par une succession non interrompue de ministres qui se transmettront cette même et première mission donnée par Jésus-Christ aux apôtres.

Les apôtres, selon la belle pensée de saint Jean Chrysostôme, ne sont pas venus à nous comme autrefois Moïse descendant de la montagne, apportant sur des tables de pierre les lois de Dieu, toutes écrites de sa

(1) Jean, 20, 11.

main. Non, les apôtres de Jésus-Christ sont eux-mêmes les tables vivantes de sa loi. Imbus de sa doctrine, élevés à son école, témoins de ses prédications, de ses miracles, de tous les actes de la mission qu'il était venu accomplir, remplis de l'esprit de Dieu descendu en eux pour leur donner l'intelligence de toutes les vérités, les apôtres viennent à nous, portant dans leurs personnes l'esprit saint et le trésor des dogmes et des dons qu'il a mis en eux : *Spiritum sanctum mente portantes et Thesaurum quemdam dogmatum donorumque gestantes* (1). Leur ministère est un témoignage, la vie de Jésus-Christ, ce qu'ils ont vu et entendu en est l'objet. Perpétuer sur la terre le souvenir de Jésus-Christ, de ses enseignements, de ses institutions est la fin qu'ils se proposent, et le moyen qu'ils emploient est le ministère de la parole : *Ministerio verbi instantes erimus* (2). On pourrait croire qu'il n'entraît pas dans leur plan de nous laisser des Evangiles écrits. Il semble même que plusieurs ne sont dûs qu'à des circonstances particulières ; mais ce qui est évident, c'est que les apôtres n'ont prétendu, en les écrivant, que donner un secours à l'enseignement oral et non le remplacer. Ce ne fut qu'à l'âge de quatre-vingt-quinze ans que saint Jean, pressé par les sollicitations des évêques d'Asie, se détermina à écrire l'Evangile qui porte son nom, et cependant, à cet âge, que de prédications il avait faites, que d'Eglises il avait fondées, et qui existaient par conséquent sans avoir d'Evangile écrit. Aussi,

(1) Chrisost. hom. 1 in Math.

(2) Act. 6, 4.

saint Irénée, nous dit-il, que de son temps, il y avait des nations chrétiennes qui servaient Dieu sans avoir les écritures (1), et comme si saint Jean eut craint que l'autorité de l'Evangile écrit qu'il remettait aux Evêques d'Asie, ne nuisit à l'autorité de l'Evangile qu'il leur avait transmis par la parole, et qu'on n'en négligeât le souvenir, il termine son divin écrit en disant qu'il s'en faut bien qu'il renferme tout ce que Jésus-Christ a dit et a fait.

Et, en effet, nous trouvons dans les épîtres des apôtres des points de foi dont il n'est pas fait mention dans les évangiles : telle l'institution du Sacrement de l'Extrême-Onction. Nous en avons reçu par l'enseignement oral dont les saintes Ecritures ne nous donnent pas connaissance : telle la validité du baptême conféré par un hérétique, même par un infidèle.

Il est donc pour nous un autre livre encore que l'Evangile à ouvrir, si nous voulons connaître tout ce que Jésus-Christ a dit et a fait. Ce livre, c'est cette transmission orale de toutes les vérités, de tous les préceptes qui sont sortis de la bouche de Jésus-Christ, ont passé dans celle des apôtres et de ceux qui ont continué jusqu'à nous et continueront jusqu'à la consommation des siècles, sous la garantie des promesses divines : le ministère de l'enseignement. Ce livre, dont je parle, c'est ce que les apôtres ont appelé Dépôt, *Tradition*, et dont ils recommandaient expressément la conservation à leurs successeurs (2) : *Depositum Cus-*

(1) *Sine Charta et ariamento*. Irén. *contra haer.* 63. 1, 4.

(2) Tim. 6, 10.

todi: tenete traditiones (1). Ce livre, c'est le corps de doctrine renfermé dans les écrits des Pères approuvés par l'Eglise, ou définis par elle, ou conservés dans la croyance et la pratique des Eglises particulières. C'est là, c'est dans ce précieux dépôt que l'Eglise enseignante, c'est-à-dire le corps des Evêques réunis à leur chef, puise journallement et ses lumières pour interpréter les Ecritures et la matière de ses jugements dogmatiques, et les motifs de ses commandements, et la règle de ses lois de discipline.

Quand l'Eglise propose à notre foi une vérité qui ne nous était pas connue ou qui était contestée, ce n'est pas une révélation nouvelle qu'elle nous fait, c'est une connaissance qu'elle nous donne d'une vérité révélée par Jésus-Christ et connue dans le Dépôt de la Tradition ; de même quand elle nous soumet à une pratique religieuse, à une règle de discipline, c'est encore une observance, où qu'elle a reçue immédiatement de Jésus-Christ, ou qu'elle sait infailliblement être conforme à ses intentions, à sa volonté ; et le vrai fidèle la reçoit, comme une institution purement humaine, mais comme le prescrit d'une autorité dépositaire et légitime interprète des volontés de Jésus-Christ. De là, vient le respect du chrétien pour tout ce qui émane de l'autorité de l'Eglise, respect qui n'a rien d'inférieur à celui même qu'il porte aux livres saints. Je révère, disait saint Grégoire-le-Grand, je révère les quatre Conciles généraux (ceux qui avaient eu lieu de son temps) comme les quatre Evangiles,

(1) Tim. 2, 15.

sicut sancti Evangelii quatuor libros, sic quatuor Concilia suscipere ac venerari me fateor (1).

Nous avons donc un enseignement à recevoir de l'Eglise, ou ce qui est la même chose, l'Eglise a donc reçu de Jésus-Christ le droit de nous instruire, et c'est dans l'exercice de cette auguste fonction que paraît et se développe la prérogative accordée par Jésus-Christ au chef des apôtres, et après lui, au chef des Evêques. C'est lui qui est placé à la tête de l'enseignement : vérité professée par tout catholique, et que le clergé de France, toujours si orthodoxe, a consigné dans le quatrième article de sa célèbre déclaration en ces termes : « Dans les questions de foi, le Souverain Pontif a la principale autorité et ses décisions regardent toutes les Eglises et chacune en particulier. » *In fidei questionibus principuas summi Pontificis esse partes, ejusque decreta ad omnes et singulas Ecclesias pertinere.* C'est à lui, c'est à Pierre, c'est à son successeur qu'est imposé un devoir de vigilance sur toutes les parties de l'Eglise pour y maintenir l'intégrité et l'unité de la foi. C'est lui qui est le lien et le centre de cette unité ; c'est lui dont le siège a reçu avec le sang de son fondateur le dépôt complet de tout ce que Jésus-Christ a dit et a fait ; c'est lui qui est le dépositaire suprême et le premier interprète de cette tradition dont j'ai parlé. C'est à lui, c'est à son Eglise que de toutes les parties de la chrétienté l'on a recours pour reconnaître la vraie foi : et ici je parle le pur langage de l'antiquité.

« Quand nous voulons, disait au second siècle saint

(1) Grég. May. Epist. 24.

« Irénée, quand nous voulons confondre ceux qui par
« ignorance, orgueil, mauvaise foi, s'écartent de la
« vérité, nous recourons à cette grande et antique
« Eglise de Rome, dépositaire universelle de la tra-
« dition apostolique qui nous est conservée et trans-
« mise dans la succession de ses Evêques. Là nous
« nous assurons de la foi qu'ils possèdent, et cette
« foi est l'arme victorieuse que nous opposons à tout
« novateur, car c'est à cette principale Eglise, à cause
« de sa primauté et de son pouvoir, *propter poten-*
« *torem principalitatem*, qu'il est nécessaire que
« toutes les autres aient recours pour s'assurer qu'elles
« tiennent la vraie tradition apostolique (1). »

Ainsi s'exprimait-on au second siècle, ainsi s'exprimait encore au seizième, notre Eglise gallicane qui, assemblée à Melun, disait : « Que l'on fasse profession de croire ce que croit et professe l'Eglise romaine qui est la maîtresse, la colonne, le ferme fondement de la foi et à laquelle il est nécessaire que toutes les Eglises s'adressent (2). »

C'est ainsi que l'Eglise, dès ses commencements jusqu'à nous, dans tous les combats qu'elle a eu à soutenir pour la foi, a constamment réclamé l'assistance particulière de l'Eglise de Rome et a toujours fait profession de reconnaître dans le Pape une suprématie qui, non-seulement le place au premier rang dans la hiérarchie, mais qui lui attribue une juridiction sur toutes les Eglises pour la conservation du Dépôt de la foi et de la discipline ecclésiastique, su-

(1) S. Irén. *contra haer.* Lib. 3, c. XIII.

(2) Assemblée de Melun, 1579.

prématie qui réunit tous les pasteurs et les attachent tous à un chef. Dans toutes les occasions de divisions et de schisme, comme il était nécessaire qu'il y eut dans l'Eglise un tribunal infaillible qui prononçât sur toutes les questions dogmatiques, il l'était pareillement que ce tribunal, à raison de la dispersion de ses membres, eut un chef qui ne fut pas seulement le premier entre des égaux, dont la dignité ne fut pas bornée à un simple droit de présidence, d'exhortation, de conseil, ce qui aurait laissé les Eglises dans une pleine indépendance, et sans liaison les unes avec les autres, mais qui fut revêtu d'une autorité de juridiction qui put lier les consciences, exiger la subordination comme un devoir de religion au nom de Jésus-Christ et devenir ainsi un centre d'unité; et en effet, comment l'Eglise, cette société répandue sur toute la terre, soumise pour le temporel à tant de divers souverains, pourrait-elle être une sans un chef qui unisse en lui à une primauté d'honneur, une primauté de juridiction, sans une Eglise mère et maîtresse dont la foi fut la règle de la foi de toutes les autres ?

Au surplus, qu'est-il besoin de raisonnement ? le commandement du zèle et de la vigilance est donné par Jésus-Christ au pasteur sur tout le troupeau : *Pasce agnos, pasce oves* (1). Le commandement de la docilité est donc donné à tout le troupeau envers le pasteur.

Concluerai-je de là, M. F., que les jugements portés par le Chef suprême du Tribunal dont je parle ne puissent être réformés par le tribunal lui-même ? non

(1) Jean, 21.

sans doute, et cette conséquence n'est nécessaire ni à l'exercice des fonctions divines dont ce chef est chargé, ni par conséquent à la sûreté de notre foi, et j'achèverai ici la citation que j'ai commencée du quatrième article de la déclaration du clergé de France : *Nec tamen irreformabile esse judicium nisi Ecclesie consensus obtinet* ; mais j'ajouterai aussi avec notre grand Bossuet : Il faut bien, quoi qu'il en soit, que la promesse faite par Jésus-Christ à saint Pierre, que sa foi ne manquera jamais, *non deficiet fides tua* (1), promesse d'autant plus solennelle que Jésus-Christ l'annonce comme le fruit de sa prière : *Rogavi pro te* (2), il faut bien, dis-je avec Bossuet, que cette divine promesse ait tout son effet. Si donc il peut arriver, ce que nous n'avons jamais vu, que l'Eglise de Rome hésite, chancelle un instant, il est impossible que le flambeau de la foi s'éteigne jamais en elle, et qu'elle soutienne une erreur avec cette opiniâtreté qui la rendrait hérétique ou schismatique : l'Eglise catholique finirait alors, car le chef étant séparé du corps, le corps est nécessairement privé de vie (3).

En élevant ainsi, en affermissant le siège de celui qu'il a établi son vicaire, Jésus-Christ a voulu nous ménager à tous un moyen d'être affermis nous-mêmes dans l'imperturbable profession de sa foi, dans l'unité de son Eglise et la participation aux grâces de salut qu'elle seule renferme, et cet heureux moyen nous

(1) Luc, 21, 32.

(2) Ibid.

(3) Voyez Opusculs de Fleury, imprimés à Paris 1807, page 146 et suiv.

rend toujours prompte, facile, certaine, la connaissance de ce que nous devons croire et pratiquer, vous allez en juger.

Une erreur naît dans une Eglise particulière, elle se pare, et c'est sa coutume, des noms séduisants de réformation, de retour à l'antiquité, de conformité plus fidèle à la tradition; elle se fait des partisans, on la soutient avec chaleur, le zèle, cependant, suscite des défenseurs à la vérité, la dispute s'engage; moi, simple fidèle, cherchant de bonne foi cette vérité, quelle conduite ai-je à tenir? faudra-t-il que j'aie laborieusement cherché dans les immenses dépôts de la tradition ce qu'elle nous enseigne sur l'objet contesté? Eh quoi! il faudrait donc être savant pour être chrétien? et Jésus-Christ qui a donné tant de bénédictions aux petits et aux simples, aurait donc mis hors de leur portée la connaissance de ce qu'ils doivent croire ou pratiquer? Oh non, Dieu qui a voulu humilier notre raison, en la soumettant à la foi, n'a pas fait dépendre la connaissance des vérités qu'elle enseigne de la sagacité de notre esprit. Me déciderai-je par la confiance particulière que m'inspirent ceux qui attaquent ou défendent l'opinion contestée? Ce ne serait là qu'un motif humain et par conséquent sujet à l'erreur, or ma foi doit avoir un bien autre fondement.

Dans cette situation, je me tourne vers celui que Jésus-Christ a chargé de confirmer ses frères dans la foi et, empruntant les paroles du clergé de France, écrivant au Pape, au commencement du dernier siècle, je me dis : « Il y a un premier Evêque, il y a un
« Pierre préposé par Jésus-Christ pour conduire tout
« le troupeau, il y a une mère Eglise établie pour

« enseigner les autres, et l'Eglise de Jesus-Christ en
« est fondée sur cette unité comme sur un roc immo-
« bile et inébranlable (1). » Mes yeux se fixent donc
sur cette mère Eglise, et bientôt ils lisent le jugement
qu'elle a prononcé.

Ce ne sera pas, me direz-vous, un jugement irré-
formable, soit : mais déjà c'est assez, et tout fidèle do-
cile en conviendra. C'est assez, si je ne suis ni témé-
raire ni présomptueux, pour que je suspende mon
assentiment à l'opinion condamnée, et à plus forte
raison pour que j'arrête les efforts par lesquels j'au-
rais tenté de la soutenir.

Ce fut assez de ce jugement, pour que vous vous
condamnassiez vous-même, vertueux Fénélon ! vous,
modèle également parfait et de la brebis et du pas-
teur ; vous, dont l'humble docilité à la voix de Pierre
est un de ces traits que l'on aime à répéter, qui pas-
sера de bouche en bouche et dont le souvenir se per-
pétuera à jamais pour la gloire de notre Eglise galli-
cane ; et pour servir de modèle à ceux que l'erreur
pourrait séduire. O vous en qui le sincère dévoue-
ment au Saint-Siège avait le caractère du sentiment et
s'exprimait dans le langage du cœur, souffrez que je
le fasse encore tressaillir, ce cœur si chrétien, en
m'écriant ici après vous : « O Eglise romaine ! ô Cité
« sainte ! ô chère et commune patrie de tous les chré-
« tiens, ... O Eglise d'où Pierre ne cesse de confirmer
« ses frères ! que ma main droite s'oublie elle-même,
« si je vous oublie jamais : que ma langue se sèche
« et devienne immobile, si vous n'êtes jusqu'à mon

(1) Mémoire du clergé, tome 1, page 1, 13, année 1700.

« dernier soupir le principal objet de ma joie et de
« mes cantiques (1). »

J'ai dit : Le Souverain-Pontife a prononcé sur la contestation ; son jugement est adressé à toute l'Eglise ; dès lors, l'Eglise elle-même est investie de la cause, elle est dans la nécessité de réformer ce jugement s'il n'est pas parfaitement conforme à la foi, parce que l'Eglise ne peut se taire quand la foi est en danger. C'est ici une de ces vérités fondamentales que nous trouvons dans cette tradition dont je vous ai donné une connaissance. Saint Augustin l'avait recueillie de ses devanciers ; il l'a transmise dans ses écrits à ses successeurs ; et tout catholique n'a cessé de croire comme lui que l'Eglise ne peut pas plus autoriser les erreurs et les désordres par son silence que les consacrer par son approbation et ses enseignements : *Ecclesia quæ sunt contra fidem vel bonam vitam non approbat, nec tacet, nec facit* (2).

La raison toute seule n'établirait-elle pas cette vérité qu'un enseignement contraire à la foi serait répandu dans toute l'Eglise, sous le nom respectable du successeur de saint Pierre, et que rien ne préviendrait l'effet funeste d'une si importante autorité. Il est le pasteur des hommes, il m'indique un pâturage, et Jésus-Christ m'aurait mis dans cette alternative, ou de manquer au pasteur en méconnaissant sa voix, ou de m'exposer à périr en me nourrissant de plantes empoisonnées. Ce pasteur est aussi la pierre sur laquelle Jésus-Christ a fondé son Eglise ; je m'y ap-

(1) Histoire de Fénelon, par M. de B.

(2) *Epist. 5 ad januarium alias*, 119.

puie, et cette pierre s'enfoncerait sous moi dans l'abîme sans qu'aucune voix ne m'ait prévenu du danger, sans qu'aucune main ne se présente pour m'aider à en sortir ! et ce nom de Pierre que Jésus-Christ a donné à son représentant, et ces clefs du Ciel qu'il lui a confiées, et cet ordre de paître le troupeau et celui de confirmer ses frères dans la foi, et cette promesse que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre lui, tous ces titres augustes ne seraient pour moi que des pièges ? Oh non, ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ a pu ordonner son Eglise ; me reposant sur sa sagesse, je me livrerai à toute la confiance que des titres si imposants m'inspirent, à moins que l'Eglise elle-même ne me fasse entendre sa voix. Quand le successeur de saint Pierre aura parlé, je ne demanderai pas : l'Eglise a-t-elle prononcé les mêmes paroles ? Non, il me suffira de savoir qu'elle n'en a pas prononcé de contraires, son silence sera pour moi une parole d'approbation, parce qu'encore une fois, l'Eglise ne peut garder le silence quand la foi est en danger. *Quæ sunt contra fidem nec approbat nec tacet.* De cette manière le jugement de Pierre devient pour moi le jugement irréfornable de l'Eglise.

Ainsi, quand Dieu, pour éprouver la fidélité des siens permet au démon de l'erreur d'agiter, de troubler l'Eglise, il nous a donné dans la prérogative dont il a revêtu saint Pierre et ses successeurs, un moyen infailible et toujours à notre portée de n'être jamais séduits. Tout le travail que ce moyen exige de la part du chrétien qui cherche de bonne foi la vérité, se réduit à la connaissance d'un simple fait public, notoire : Le Souverain-Pontife a-t-il prononcé un jugement ?

l'Eglise ne fait-elle entendre aucune réclamation ? demeure-t-elle paisible ? Si ce fait existe, la cause est jugée, la vérité est suffisamment établie, l'erreur est dès ce moment sur le compte de celui qui y persévère.

Rendons nos actions de grâce à Jésus-Christ qui nous a donné un moyen si efficace, si facile de persévérer constamment dans la profession de sa foi et l'unité de son Eglise.

Rendons à l'autorité, dont il a revêtu saint Pierre, le juste tribut de notre docilité et de notre soumission. Jésus-Christ en a fait bien véritablement le fondement de son Eglise, puisque les prérogatives qu'il lui a accordées et qu'il a rendu permanentes dans ses successeurs, font dans tous les instants la pureté de notre foi.

Rendons encore à la personne de ces apôtres, devenue si recommandable par le choix que Jésus-Christ en a fait pour l'établir chef visible de son Eglise, le tribut non moins légitimement dû de notre profonde vénération, de notre confiance, de notre amour. C'est le nouvel hommage que je vais lui offrir dans la seconde partie de ces discours.

SECONDE PARTIE.

Quand Dieu voulut donner un législateur à son peuple et établir près de lui un dépositaire de son autorité, il déploya, dans le choix qu'il en fit, l'appareil de sa toute puissance ; il se montra comme le maître de la nature qui en change les lois à son gré. Il frappe par un prodige le regard de Moïse ; et en

même temps qu'il l'attire par un spectacle étonnant d'un buisson enflammé, et qui ne se consume pas, sa sainteté l'arrête et lui rend redoutable le lieu où il manifeste sa présence. Du Sanctuaire inabordable qu'il s'était choisi, il intime ses ordres à Moïse, et parlant en Dieu, il lui dit : Vous direz aux enfants d'Israël : celui qui est, m'envoie vers vous (1).

Maintenant, quand Jésus-Christ choisit un chef au peuple chrétien, c'est un ami qui se montre, c'est un cœur plein d'amour qui s'ouvre et qui se dilate. Il prend à part son élu, et quel admirable entretien s'établit entre l'un et l'autre. Simon, fils de Jean, c'était le nom de cet élu, m'aimez-vous ? — Oui, Seigneur, je vous aime; païssez mes agneaux. Puis, comme prenant plaisir à recevoir ce témoignage d'affection, Jésus réitère une seconde, une troisième fois la même demande : Simon, fils de Jean, m'aimez-vous plus que les autres ? Le disciple, attristé de la pensée que son témoignage eut besoin de confirmations réitérées, se croyant bien assuré cependant de la vérité de ses sentiments, il n'hésite pas dans sa sincérité d'appeler de son propre cœur à celui de son maître : Seigneur, vous connaissez tout, vous savez donc que je vous aime. Sans doute Jésus le savait, mais il entrait dans les vues qu'il avait sur Simon, fils de Jean, que nous le sachions, nous aussi, et que nous fussions bien convaincus que ce n'était pas en toutes mains qu'il prétendait nous remettre, mais qu'il ne voulait nous confier qu'à la garde d'un cœur qui, brûlant d'amour pour lui, serait par là même rempli d'amour pour

(1) *Exod.* 3, 14.

nous. Jésus-Christ reçoit donc les trois témoignages de son disciple et lui remet son troupeau et ses fonctions de pasteur. Paissez mes agneaux, paissez mes brebis (1).

Ce n'est pas d'un buisson embrasé et effrayant que part le nouveau Moïse que Dieu nous envoie ; c'est de son cœur qu'il sort immédiatement. Si donc saint Pierre paraissait à ce moment au milieu de nous, s'il venait lui-même instruire des fidèles qui lui sont chers et leur développer la doctrine de Jésus-Christ, tout en le voyant paraître, il me semblerait que la bouche de Simon, fils de Jean, va s'ouvrir pour nous dire : celui qui aime m'envoie vers vous. O qu'il désignerait bien par là le Dieu fait homme, le Dieu rédempteur, le Dieu auteur de la Loi de grâce et d'amour : *Deus omnis gratiæ* (2), comme il l'appelait, et qui a voulu que l'amour marquât de son sceau le titre qui a établi la mission de son envoyé. Le Dieu qui aime, en un mot : *Deus dilectionis* (3), et qui n'est pas plus étonnant dans les prodiges où éclate sa toute puissance que dans la bonté avec laquelle il veut bien se laisser aimer par nous, se contenter pour lui-même de la manière dont nous savons aimer, se regarder comme payé des immenses bienfaits qu'il est venu nous apporter, par le retour de son amour, et qui accorde toujours de nouvelles faveurs à chaque nouveau témoignage que nous lui en donnons. C'est bien à saint Pierre qu'il appartient de nous faire connaître le cœur charitable de notre Sauveur, lui qui y

(1) *Joan*, 21.

(2) *Petri*, 9, 10.

(3) *Ad corinthios*, 13, 18.

occupait une place si distinguée, lui qui en reçut l'insigne faveur d'un choix qui devait le mettre à la place de Jésus-Christ même.

Si tous les rapports que Jésus-Christ a eus avec les hommes pendant sa vie mortelle, et que l'Évangile nous fait connaître, annoncent de sa part une volonté si bonne, si charitable de se les attacher tous, soit comme disciples, soit comme apôtres ; ses rapports particuliers avec saint Pierre, annoncent quelque chose de plus parfait encore. Ils manifestent évidemment que ce n'est pas un apôtre seulement qu'il a voulu se conformer en lui, mais que c'est un successeur, un autre lui-même qu'il a entendu se préparer. Il a voulu que l'Évangile nous présentât Pierre sans cesse à côté de lui, que le nom de Pierre fût habituellement placé à la suite du sien, sans doute afin de nous montrer Pierre comme le premier après lui ; afin de disposer les hommes à aller à Pierre quand ils seraient privés de sa présence visible. Quel autre motif, en effet, que celui de nous accoutumer à la voix de son Vicaire futur a pu porter Jésus-Christ à lui adresser constamment la parole : à vouloir que chaque fois qu'il a désiré de recevoir de ses apôtres un témoignage de foi, d'amour, de dévouement, ce fût Pierre qui le prononçât au nom de tous ? Et sans doute encore, pour nous rendre plus imposante, plus respectable la voix de Pierre, chaque fois qu'il a parlé, Jésus-Christ le proclame (1), tantôt le pasteur de ses frères, *pasce oves* (2), tantôt le dépositaire des clefs du Ciel, *tibi*

(1) Jean, 21.

(2) Matth. 16, 19.

dabo claves (1), tantôt le vainqueur des efforts de l'Enfer, *non prævalebunt* (2), tantôt enfin la pierre fondamentale de l'Eglise, *tu es petrus* (3).

Ainsi, quand Jésus-Christ demanda à ses apôtres pour qui les hommes le prenaient, ils répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; d'autres, Elie, Jérémie, où l'un des prophètes. Mais quand il leur demanda ensuite ce qu'eux-mêmes pensaient de lui ? Ce fut Pierre qui répondit avec cette ardeur qui peignait si bien et celle de sa foi et celle de son caractère franc et sincère : *Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant* (4). Alors Jésus-Christ nous apprit que Pierre était l'élu de Dieu le Père, comme il était le sien propre, parce que Dieu le Père l'avait choisi pour lui révéler la grande vérité qu'il venait de prononcer, comme il le choisissait lui-même pour en être le premier promulgateur. Qu'il est grand dans cette circonstance, le chef de l'Eglise que Jésus-Christ proclame heureux : *Beatus es Simon Barjona* (5), qu'il rapproche de Jésus-Christ dans cette échange de déclarations réciproques qui émanent du cœur de l'un comme du cœur de l'autre, et que la même formule sert à exprimer : *Tu es Christus, tu es Petrus* (6).

Dans cette autre circonstance où tous les disciples s'étaient retirés de Jésus-Christ, parce qu'ils avaient mal interprété sa doctrine sur l'Eucharistie, où Jésus-

(1) Math. 16, 19.

(2) Ibid.

(3) Ibid., 16, 16.

(4) Ibid. p. 17.

(5) Ibid.

(6) Ibid.

Christ ne voyant plus autour de lui que ses douze apôtres leur dit : Et vous aussi, voulez-vous me quitter (1)? Il semblerait que Jésus-Christ ne fît cette question que pour ménager à Pierre une nouvelle occasion de manifester son amour, et d'exercer un acte de sa suprématie, puisque lui seul prononce la réponse. Sans doute aucun des apôtres n'avait l'intention de quitter Jésus-Christ, chacun d'eux disait dans son cœur : où irions-nous ? mais un seul en fait publiquement la protestation. Pierre, interprète du collège apostolique, s'écrie au nom de tous : Eh ! où irions-nous, Seigneur ? Vous avez seul les paroles de la vie éternelle, nous avons cru, nous avons connu que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant (2). Pierre seul a parlé et Jésus-Christ se tient assuré de la fidélité de tous, modèle de ce qui devait avoir lieu dans l'Eglise. Le successeur de Pierre prononce, le corps des Evêques consent par son silence ; et le fidèle est confirmé dans la foi.

C'était dans toute l'ardeur et la sincérité de son cœur que saint Pierre aimait Jésus-Christ, et Jésus-Christ condescendait avec lui au point de lui faire trouver dans ses sentiments tout le charme, tous les effets de l'amitié. Il se prêtait à être avec lui l'objet de cette douce union qu'elle opère dans les cœurs et qui fait que tout devient commun entr'eux, que chacun croit avoir le droit de n'être jamais séparé de l'autre, et quelque fois même de se mettre à sa place. Aussi voyons-nous que si Jésus-Christ parle à ses

(1) Jean, 6, 68.

(2) Jean, 6. 68.

apôtres des dangers qu'il court de la part des Phari-siens et de la mort dont il est menacé, saint Pierre se croit en droit par son amour de lui dire qu'il donnera sa vie pour le sauver. *Animam meam pro te ponam* (1). S'il voit son maître marcher miraculeusement sur les eaux, il lui semble qu'il a le droit d'y être avec lui ; que c'est injustement que la nature oppose des obstacles à ce qu'il soit toujours et partout où est Jésus-Christ. Commandez-moi, lui dit-il, d'aller à vous sur les eaux (2) ; et à peine a-t-il entendu sortir de sa bouche cette parole, et quelle parole pour celui qui aime Jésus-Christ et qui veut aller à lui ! Venez (3), qu'à l'instant il est hors de la barque, il pose son pied sur les eaux et s'avance vers son maître, et si la mobilité de l'élément qui le porte lui fait ressentir quelque crainte, il tend sa main à Jésus-Christ, saisit la sienne et assure sa marche sur les flots. Encourageante image de l'attentive protection de Jésus-Christ sur les fidèles, dans les périls où ils se trouvent exposés en marchant à sa suite.

Mais quand les sentiments, que le cœur de saint Pierre renfermait pour son divin maître, se pressèrent tout à la fois de se manifester, ce fut à ce moment, si touchant de la vie de Jésus-Christ, où interrompant la dernière Cène qu'il célébrait avec ses apôtres, il se présenta à eux pour leur rendre ce service de si étonnante humilité. O que nous aurions de regrets si l'auteur sacré qui rapporte ce trait ne nous eût pas

(1) *Joan*, 13, 37.

(2) *Math.*, 14, 28.

(3) *Ibid.*

montré saint Pierre dans cette occasion si intéressante ! O qu'il serait satisfaisant, nous écrierions-nous, d'entendre, de voir saint Pierre dans le moment où le Christ, Fils du Dieu vivant, courbé devant lui, le corps ceint d'un linge, se présentait pour lui laver les pieds ! Nous ne sommes pas dans le cas des regrets, Jésus-Christ semble avoir voulu nous faire agréer son choix dans la personne de saint Pierre, en nous faisant conserver dans l'Evangile les traits les plus propres à le justifier, et c'est tellement dans ce sens qu'écrit l'Evangéliste qui rapporte ce trait qu'il croit avoir achevé sa narration dès qu'il nous a dit ce qui se passa entre Jésus-Christ et saint Pierre. Avec quelle émotion l'apôtre donne essort aux sentiments dont il était animé ! *Quoi, Seigneur, vous, me laver les pieds ! Ô non, jamais, jamais je ne le souffrirai.* Jésus-Christ répond : *Si je ne vous lave les pieds, vous n'aurez aucune part avec moi.* Quelle menace pour le cœur de saint Pierre ! et quelle vivacité aussi dans la réponse ! *Ah Seigneur ! non-seulement les pieds, mais les mains et la tête* (1). S'il était possible de séparer dans cet apôtre le respect de l'amour, je dirais : l'amour l'a emporté sur le respect.

C'est le même ardent amour qui enflamma en lui ce généreux, cet impétueux courage qui ne connut point de danger, qui ne calcula point lorsqu'il vit les envoyés de la Synagogue s'approcher de Jésus pour se saisir de sa personne. A l'instant il se place entr'eux et lui, il arme son bras, il frappe ; et seul il eut sauvé son maître, si son maître n'avait été qu'un homme,

(1) Jean, 13.

mais c'était un Dieu, et un Dieu qui voulait mourir. A côté de cette noble et généreuse action, comment placer ce moment d'oubli, d'abandon, de pusillanimité qui l'a suivi de si près ? Passerai-je sous silence cette affligeante scène de la maison de Caïphe, et la fatale interrogation de cette femme, et le triste chant du coq qui annonce, hélas, que la faute est consommée ! Oh non : ce trait est trop instructif pour l'omettre ici. C'est Jésus-Christ, d'ailleurs, que nous devons prêcher dans les panégyriques des Saints, tout doit s'y rapporter à sa gloire. Si la faute que je rappelle, que saint Pierre n'oublia jamais, qu'il expia toute sa vie, accuse en lui un instant de faiblesse, à quel point elle fait ressortir l'extrême bonté, le trésor de miséricorde et de propitiation que renferme le cœur de Jésus-Christ ! Quel motif de confiance elle présente au pêcheur pénitent ! Saint Pierre cesse d'être coupable aux yeux de Jésus-Christ, du moment où les larmes ont coulé des siens. Jésus-Christ ne rétracte point son choix, il se confirme au contraire en conservant à son disciple pénitent l'auguste nom de Pierre qu'il lui fait donner par l'ange qui, le premier annonce sa résurrection, *dicite discipulis et Petro*(1), et ce qu'il y a d'étonnant et de vraiment admirable, c'est que jamais Jésus-Christ ne parla à saint Pierre de sa faute. Il l'en avait prévenu, il le regarda au moment où il la commit. Mais dès qu'elle fut pleurée, elle fut oubliée. La rémission de nos péchés, comme nous l'apprend ce saint apôtre et comme il avait bien le titre pour nous l'apprendre, la rémis-

(1) Max., 16, 7.

sion de nos péchés que Jésus-Christ a portés en son corps sur la croix est tellement complète, qu'elle élève notre repentir au rang même de l'innocence. Quelle obligation nous avons à Jésus-Christ!

Si j'osais, je dirais encore que cette faute a été heureuse, oui si saint Pierre se fût montré dans la maison de Caïphe tel qu'il avait été au jardin des Olives ; pour moi, je l'avoue, j'aurais peut-être trop aimé Simon, fils de Jean, dans le Vicaire de Jésus-Christ, et il fallait que l'homme si attachant par le caractère le plus franc, le plus généreux par le cœur, le plus sensible, le plus aimant, disparût pour ne laisser apercevoir que l'apôtre de Jésus-Christ, créé par lui la pierre de son Eglise, et qu'ainsi Jésus-Christ fût seul le motif de notre confiance dans son Vicaire. Il fallait que, déjà l'élu du Père Céleste, l'élu du cœur de Jésus-Christ, saint Pierre fût encore l'élu de sa miséricorde et de sa grâce. Il fallait enfin que, destinés comme nous le sommes, à être conduits par des hommes dans les choses de Dieu, nous fussions prémunis contre le danger du scandale, et sachant toujours distinguer et reconnaître dans la même personne et l'homme sujet au péché, et le ministre de Dieu, les fautes de l'homme pécheur ne nuisissent pas à la soumission qui est due à l'homme de Dieu.

O vous qui cherchez, qui publiez avec une si maligne affectation les fautes échappées à quelques-uns des successeurs de Pierre, que prétendez-vous nous apprendre ? qu'ils ont été pécheurs ? Eh, nous le savons, ignorons-nous que Pierre a renié Jésus-Christ ; et Pierre n'en est pas moins resté le Vicaire de Jésus-Christ.

Rendu à l'innocence par le repentir, saint Pierre reçoit le complément de son élection dans la plénitude de l'Esprit saint qui descend dans son âme, qui y épure tout ce qui était encore en lui de naturel et d'humain pour en faire le parfait imitateur de Jésus-Christ, comme il en était le représentant. Ce même Pierre qui tout à l'heure voulait frapper pour défendre son maître, devenu comme lui un agneau devant celui qui le tond, il est frappé lui-même et ne voit dans ce procédé que la gloire d'acquérir un trait de ressemblance avec Jésus-Christ. Celui que la voix d'une servante intimidait, reproche à la Synagogue assemblée l'horreur de son déicide, et remplit Jérusalem de la doctrine de Jésus ressuscité. Déjà la Judée est trop circonscrite pour son zèle. Antioche même, cette métropole de l'Asie, n'y suffit pas. C'est dans la capitale du monde, à Rome, au milieu le plus connu de la terre, qu'il est appelé à placer cette tige mystérieuse de Jessé dont a parlé le prophète Isaïe (1) : Jésus-Christ, sa croix, ce signe de salut que les nations doivent rechercher et auquel elles viendront adresser leurs supplications. C'est là aussi où il a le bonheur d'accomplir dans sa perfection la promesse qu'il avait faite autrefois à Jésus-Christ de donner sa vie pour lui : *Animam meam pro te ponam* (2). Cette promesse n'était alors que l'effet d'un bon cœur; dans son accomplissement elle fut l'œuvre parfaite de la grâce. Ce fut dans cette circonstance que ce cœur aimant, qui ne pouvait supporter d'être séparé de son

(1) Isaï, 11, 10.

(2) Joan, 13, 37.

bon maître, qui voulait le suivre sur les eaux, eut l'honneur de le suivre sur la croix. A Jérusalem il n'avait été que le témoin de la scène sanglante du Calvaire, à Rome il en fut le héros ; comme Jésus-Christ il est arrêté, lié, traduit devant les tribunaux, conduit sur un nouveau Calvaire, attaché à une croix, et si son humilité lui fit refuser d'y être placé comme le Rédempteur, s'il voulut en mourant adorer les pieds du Sauveur, du moins, eut-il avec lui cette ressemblance d'avoir pu, sur la croix, avant que de remettre son âme dans les mains de Dieu, dire aussi dans son sens : tout est accompli. L'Eglise de Rome est fondée, la pierre angulaire de l'édifice est placée, elle est cimentée de mon sang, ma mission est accomplie: *Consummatum est* (1).

Et ce n'est pas là le dernier titre de gloire que Jésus-Christ imprime à son Vicaire, il lui avait fait porter le nom de Pierre pour désigner la place qu'il lui assignait dans l'Eglise, et pour nous en faire connaître tout le sens, tous les effets, il a voulu que l'Eglise particulière que Pierre a fondée, donnât son nom à toutes les autres et fût le titre caractéristique de tous les vrais chrétiens. Notre dénomination est celle de Catholique romain, de sorte que nous ne pouvons dire que nous appartenons à l'Eglise de Jésus-Christ, sans annoncer par là même que nous appartenons à l'Eglise de Pierre.

Je n'ai pas dû, M. F., m'écarter d'un sujet si grave, si important, qui nous montre à découvert l'essentiel fondement de l'Eglise, pour appeler votre atten-

(1) *Joan*, 19, 30.

tion particulièrement sur vous-mêmes. Mais entendant ces choses, vous ne vous êtes pas regardés comme étrangers aux grands intérêts qu'elles nous présentent, vous avez compris que c'est pour l'avantage du troupeau que Jésus-Christ a réuni sur le pasteur tant de prérogatives, tant d'autorité, tant de faveur ; qu'il ne l'a fait si grand qu'afin que nous soyons nous-mêmes plus en sûreté sous sa conduite, et que s'il nous a montré dans son cœur les motifs de son choix, ça a été pour nous apprendre que ce cœur nous est ouvert aussi, et que c'est par les liens de l'amour qu'il veut nous attacher à lui.

Vous nous avez fait connaître, grand apôtre, les moyens par lesquels se forme, se soutient, se perfectionne cette sainte et délicieuse union que Dieu nous appelle à contracter avec lui. C'est vous qui venez de nous instruire, car je n'ai parlé que pour répéter ce que vous avez dit : rappeler ce que vous avez fait, montrer ce que vous êtes, vous faire connaître, en un mot, et donner dans cette connaissance à tous les fidèles réunis pour vous rendre leurs religieux devoirs, un moyen de persévérer dans la profession de la doctrine de Jésus-Christ, et de trouver leur propre élection dans son cœur.

Cette instruction vous appartient donc toute entière, daignez la protéger. Bénissez ce temple consacré sous vos auspices à Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, que vous avez le premier reconnu et proclamé sur la terre, bénissez cette paroisse, qu'elle se rende constamment digne par son attachement à la foi, par son amour pour Jésus-Christ, du beau nom qu'elle porte de paroisse de Saint-Pierre. Bénissez celui qui en est le

Dieu, l'intérêt de sa propre gloire, le bonheur de ses enfants ne sont pas séparés et ne composent qu'un même sentiment ; lui adresser des vœux pour l'un comme pour l'autre, c'est également lui plaire ; aussi le saint roi David, qui connaissait si bien le cœur paternel de Dieu et son amour pour ses fidèles serviteurs, lui disait dans sa prière : Je m'attache à votre service à cause de la récompense que vous m'avez promise.

Voilà, M. C. S., le maître au service duquel vous allez renouveler votre acte de dévouement, et le renoncement que vous avez fait à toutes choses pour le suivre, s'il fait tant de cas du peu que les hommes font pour lui, s'il est si bon, si paternel envers tous ceux qui le connaissent et qui l'adorent, que n'est-il pas envers des disciples choisis qu'il approche de lui, qu'il a appelés à continuer son ministère sur la terre, soit en répandant les lumières de la foi comme les apôtres et leurs successeurs, soit en soulageant les pauvres et les malades comme il l'a fait lui-même ? Ce sont ceux-là qu'il autorise tout spécialement à l'interroger sur le salaire dont il paiera leur dévouement ; c'est avec eux qu'il aime à entrer dans le détail des biens immenses qu'il leur réserve, à les en faire jouir d'avance par l'effet de ses promesses, à les encourager dans leurs travaux en leur parlant du bonheur et de la gloire qui leur sont assurés.

Ce n'est pas la valeur en elle-même du don que nous faisons à Dieu qu'il considère et qu'il estime ; sous ce point de vue, qu'avons-nous à lui donner ? tout n'est-il pas à lui ? C'est l'intégrité de ce don qui lui plaît et qui détermine sa bonne volonté pour nous ;

parce que c'est là ce qui met Dieu dans nos cœurs à la place où il doit être, c'est-à-dire au-dessus de toute chose, et ce qui prouve en cela de notre part un amour de préférence, qu'avaient abandonné les apôtres pour suivre Jésus-Christ ? une barque, des filets, des parents pauvres et misérables, une profession pénible et obscure. Tout cela est bien peu de chose, à l'estimer selon le monde ; mais c'était tout. *Omnia*, et cela devenait par là même beaucoup à l'estimer selon Dieu. Les apôtres ne firent entrer Jésus-Christ en partage avec personne, pas même avec eux ; ils ne voulurent plus que ses biens et ne voulurent plus rien de ceux de la terre. Du moment où ils s'attachèrent à Jésus-Christ, ils ne conservèrent plus aucun autre attachement, aucun goût, aucune volonté propre, aucune autre jouissance ; ne s'étant rien réservés, ils donnaient à Jésus-Christ un autre témoignage de préférence universelle et une preuve qu'ils l'aimaient par-dessus tout. Voilà ce qui donnait du prix à leur offrande, et ce qui les autorisait à la rappeler à Jésus-Christ, en lui disant : nous avons tout abandonné pour vous suivre.

Pour être admis à demander à Dieu comme les apôtres, quelle sera notre récompense ? Il faut donc pouvoir lui dire, avec autant de vérité et de sincérité qu'eux, nous avons tout abandonné pour vous suivre. Seconde considération que nous présente le trait de l'Evangile qui nous occupe.

Est-ce ainsi, M. C. S., que vous vous êtes attachées à lui ? est-ce un amour sans bornes que vous lui avez voué ? Au milieu de grands sacrifices faits à sa gloire et à son service, ne se rencontre-t-il pas encore bien

des circonstances où l'on se trouve soi-même, où l'on jouit pour son propre compte du mérite de son travail et des succès que l'on obtient, où l'on s'en applaudit, où l'on en prend occasion de s'estimer davantage, où les contrariétés, les oppositions au bien que l'on ressent, l'inutilité des peines que l'on a prises, nous fait éprouver une tristesse qui annonce bien plus la blessure que l'amour-propre a reçue que la souffrance que Dieu peut en ressentir dans sa gloire et dans son service ? Pour bien connaître la part que nous nous réservons dans nos actions et dans nos motifs, réfléchissons sur les moyens que nous employons, même pour opérer le bien ; ne les prenons-nous pas tout naturellement dans notre propre caractère, ne cédonous-nous pas trop souvent à sa première impulsion ? Et si cela est, ne s'ensuit-il pas que nous agissons beaucoup pour nous ? Si nous ne désirions des succès que pour Dieu, si nous ne voulions que le bien de Dieu, ce serait en lui seul que nous irions prendre nos moyens ; c'est de lui que nous en attendrions les effets et que, pour les hâter, nous compterions bien plus sur le mérite de notre patience, sur la mortification de nos humeurs, sur les contraintes exercées sur soi-même, sur toutes les peines supportées par amour pour Dieu, que sur le secours de nos lumières, que sur les mouvements et les pénibles agitations inspirées par le genre de notre caractère.

Réfléchissons aussi sur la nature et les motifs de la tristesse, du mécontentement, de l'amertume où vous plonge quelquefois une contrariété que vous éprouvez, un avis, une leçon que vous recevez, une parole qui vous est adressée ; la vivacité du sentiment que

l'on éprouve alors n'annonce-t-elle pas bien moins la peine que devrait produire la pensée que le service de Dieu ou sa gloire ont souffert quelque chose de notre part, que notre peine personnelle ? Je ne veux pas conclure cependant que, pour être à Dieu d'une manière qui lui plaise, il faille être parvenu à une entière insensibilité sur soi ; mais bien qu'un sincère dévouement à son service affaiblirait l'extrême vivacité de cette sensibilité, et surtout défendrait l'accès à l'abattement et au découragement qui en sont les suites.

Un moyen encore pour juger de l'intégrité du don que vous avez fait à Dieu de vous-mêmes, c'est l'examen de la manière dont vous accomplissez les règles de la maison. Par votre règle vous appartenez à Dieu, elle est comme le traité de la donation que vous lui avez faite de vous, c'est par là qu'il use de vous comme de son bien, puisqu'au nom de la règle il dispose de tous vos moments ; si donc vous en négligez l'observation, soit que vous ne vous rendiez pas au temps, au lieu où la règle vous demande, soit que vous fassiez à telle heure ce qu'elle veut que vous fassiez à telle autre ; ce serait pour cette heure-là, pour cette circonstance particulière, reprendre à Dieu le droit que vous lui auriez donné de disposer de vous pour l'exercer vous-même ; ce serait, par conséquent, détruire l'intégrité de votre offrande.

Parmi les divers points de la règle, puisque nous en parlons ici, il en est un bien essentiel ; et je profite de cette circonstance pour vous le recommander aussi expressément que je peux le faire : c'est le silence dans le temps où il est prescrit, notamment

lorsque vous allez du réfectoire à l'Eglise, ou de l'Eglise au réfectoire ; et tout le temps où vous êtes dans ce dernier lieu pour les repos, à moins d'une dispense de cette règle générale ; mais le temps qui est éminemment celui du silence, celui que dans toutes les communautés religieuses on appelle le temps du grand silence, et sans l'observance minutieuse même duquel il ne faut se croire dans une communauté religieuse, c'est le silence du soir, de l'espace qui s'écoule depuis la prière du soir jusqu'à l'oraison du lendemain. Il n'est qu'une seule cause qui puisse en dispenser, c'est la nécessité du service dont on est chargé auprès des malades, nécessité qui doit être telle que le prochain aurait à souffrir si l'on renvoyait au lendemain ce qu'on a à dire le soir. Comme la nécessité est ici la seule cause de dispense, tout ce qui se dit au-delà, se dit contre la règle, et par conséquent contre le prescrit de Dieu. Cet espace de temps est la grande préparation à l'oraison, et il me semble qu'il est impossible de bien faire une action à laquelle on s'est préparé par une désobéissance formelle à la volonté connue de Dieu. Peut-on s'élever vers lui sans son secours ? et comment le lui demander alors ? Oserait-on lui dire quand on est fatigué de la sécheresse et de la tiédeur qu'on éprouve dans ce saint exercice ? Pourquoi me délaissez-vous ainsi, moi qui ai tout abandonné pour vous suivre ? tandis que la conscience nous dit : Eh ! hier vous avez délaissé Dieu le premier, vous l'avez abandonné pour suivre votre goût, votre inclination ! Je sais que l'on fait aisément des prétextes, et un prétexte pour céder à un penchant, a bientôt pris l'apparence d'une cause légitime. Par

exemple : ce sera une sœur qui est indisposée que l'on veut visiter, c'est un soin, un secours qu'on veut lui rendre, c'est un acte de charité qu'on veut exécuter; à cela je réponds, il ne peut y avoir de charité là où il y a opposition à la volonté de Dieu ; celle-la seule qui est chargée du soin d'une sœur malade, peut aller à l'heure dont je parle la visiter et exercer en le faisant une œuvre de charité; à toute autre, l'accès vers elle est interdit. La règle, c'est-à-dire Dieu lui-même est à la porte pour empêcher que vous ne l'ouvriez; si vous le faites, vous forcez Dieu. Peut-il y avoir là de la charité ? Est-ce un moyen de vous rendre Dieu favorable ? Ajoutez donc, M. C. S., ajoutez aux promesses que vous allez renouveler à Dieu, la ferme résolution d'être fidèles à tous les points de la règle et tout particulièrement à celui qui prescrit le silence du soir.

Quand vous avez tout donné à Dieu, du moins, quand vous en avez la bonne intention et que vous ne serez en rien retenu volontairement, qu'il vous sera consolant, encourageant de lui dire comme les apôtres : J'ai tout abandonné pour vous suivre ; que me destinez-vous pour prix de ce renoncement ? Vous entendrez au dedans de vous la voix de Jésus-Christ qui vous répondra : Réjouissez-vous, faites éclater votre joie, car une grande récompense vous est réservée dans le Ciel. Troisième réflexion.

Que l'on marche facilement dans la voie de ce que Dieu prescrit et même de ce qui lui plaît et de ce qu'il désire, quand on sait que cette voie nous conduit à une si immense récompense ! C'est ici que Dieu permet que nous nous retrouvions nous-mêmes et que nous nous occupions de nous en nous demandant de

nous donner tout à lui sur la terre; il nous autorise à penser que ce n'est pas un dépouillement sans compensation qu'il attend, mais qu'en échange il se donnera tout à nous et nous revêtira de lui dans le Ciel. S'il faut donc que nous pensions à nous, que nous ayons quelque retour d'amour sur nous, que nous nous occupions de ce qui peut nous rendre heureux, ne jetons pas les yeux autour de nous pour faire un choix; ne formons pas des rapports entre nous et les choses passagères et périssables de la terre. N'avons-nous pas mille et mille fois éprouvé qu'elles nous rapportaient bien plus d'inquiétude et de chagrin que de plaisir, et que si elles nous donnent un instant d'illusion qui nous satisfait, elles nous font payer bien cher une satisfaction qui a été bien courte? Si nous nous aimons donc nous-mêmes, jouissons d'avance par nos pensées, par notre espérance des biens dont nous serons rassasiés quand Dieu nous révélera sa gloire. *Satiabor cum apparuerit*. Vivons dans le Ciel, ou si vous voulez, amenons par l'assiduité et la force de nos pensées, le Ciel sur la terre; entourons-nous d'avance de tout ce que Dieu nous a révélé sur le bonheur de notre destinée future, et là, sous les yeux de Dieu que nous nous représenterons, répandant déjà sur nous comme il le fait sur les Saints, son amour, ses bénédictions, son bonheur, sa gloire, son éternité, plongés déjà par la foi et par l'espérance dans cet océan de béatitudes, livrons notre corps aux travaux et aux fatigues des œuvres de la charité; livrons notre âme à l'union avec Dieu, à la prière, à la recherche de sa volonté, à la méditation de sa loi; livrons notre cœur exclusivement à ce que Dieu aime,

aux pauvres, aux malades ; aimons le prochain parce que Dieu l'aime et comme il l'aime, aimons comme on aime dans le Ciel, en Dieu et pour Dieu ; quand le Ciel nous aura servi sur la terre de motifs de règle, d'encouragement, la terre à son tour nous servira dans le Ciel de témoin des vertus, des mérites, des titres aux récompenses éternelles que nous y aurons acquis. Si notre vie sur la terre se passe déjà dans les consolations, les jouissances anticipées, les encouragements que procure la pensée du Ciel, notre vie dans l'éternité ne sera-t-elle pas l'accomplissement, la perfection, la jouissance entière des désirs, des espérances, des pensées qui nous auront soutenus, animés, encouragés pendant notre vie sur la terre ?

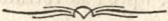
Je résume ces courtes réflexions, et voici les sentiments dans lesquels je désire qu'elles vous portent à aller renouveler à Dieu la consécration que vous lui aurez faite de vous-mêmes pour le servir dans les pauvres. Premièrement, sentiment de confiance dans un maître qui trouve bon que nous traitions avec lui du salaire de nos services, qui s'intéresse à notre bonheur comme à sa gloire même et qui écoute avec une égale bienveillance et les vœux que nous lui adressons pour la gloire de son nom, et la demande que nous lui faisons du partage de son royaume. Deuxièmement, sentiment de générosité qui ne se réserve rien de ce qui pourrait détruire l'intégrité de son offrande, qui jouit de tout ce dont elle se prive pour le donner à Dieu, pour qui c'est une plus grande consolation de remettre entre les mains de Dieu, ses goûts, ses inclinations, les douceurs, les satisfactions qu'elle pourrait rencontrer, d'en accroître sa gloire et

ses mérites auprès de lui, que de s'en réserver la jouissance. Enfin, sentiment de joie et d'allégresse excitée par l'intime conviction que la pratique de la pauvreté de Jésus-Christ, du renoncement à nos sens, de l'abnégation de notre volonté que l'on embrasse de bon cœur, est la voie qui conduit à son royaume ; que l'offrande que l'on fait à Dieu de tout ce qui est à soi n'aura rien moins que Dieu pour équivalent et pour récompense, et que dire à Dieu dans la sincérité de son cœur : J'abandonne tout pour vous suivre, c'est déjà entendre Dieu nous répondre : Vous qui avez tout quitté, qui avez renoncé à tout pour marcher à ma suite, tout vous sera rendu au centuple dans ce monde, et dans l'autre vous posséderez la vie éternelle. Fasse la grâce de Dieu que nous y arrivions.

Ainsi soit-il.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



DISCOURS ET EXHORTATIONS.

I. — Pour la rentrée des Sœurs à l'Hôpital . . .	1
II. — Discours pour une prise d'habit.	6
III. — Même sujet.	30
IV. — Pour une profession.	44
V. — Pour la fête de la présentation. — Rénovation des vœux	62
VI. — Pour l'élection d'une Supérieure	75
VII. — Pour l'ouverture du Jubilé.	83
VIII. — Discours aux Dames de Charité, prononcé dans l'église Notre-Dame	98
IX. — Pour la fête de tous les Saints	112
X. — Pour la fête de l'Immaculée Conception . .	120
XI. — Pour la fête de Noël.	124
XII. — Pour la fête de la Circoncision.	128
XIII. — Pour la fête de la Purification.	133
XIV. — Pour la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs	140
XV. — Exhortation à une Novice	147
XVI. — Exhortation à la piété pour la Semaine sainte	150
XVII. — Pour la fête de la Pentecôte	158
XVIII. — Pour la Fête-Dieu	163
XIX. — Pour la fête de l'Assomption.	171
XX. — Pour la fête de sainte Marthe.	176
XXI. — Pour la fête de la Nativité de la Sainte Vierge	185
XXII. — Pour la fête du Saint-Rosaire.	191

AVIS DE DIRECTION POUR LES SUPÉRIEURES.

I. — A MÈRE C..., Supérieure, et à Sœur F..., Maîtresse des Novices	197
II. — Nouvelles instructions à la Maîtresse des Novices.	248
III. — Autre avis à la Maîtresse des Novices	263
IV. — Avis à MÈRE F... après sa retraite.	274
V. — Avis à une Sœur	282
VI. — Avis sur l'autorité.	291
VII. — Avis à une Supérieure.	295
VIII. — Avis à une Supérieure.	311
IX. — Avis à une Supérieure sur la charité	321
X. — Avis à une Sœur après une retraite	325
XI. — LETTRE A SŒUR M... — Avantages de la supériorité	328
XII. — A LA MÊME. — Fidélité à faire observer la règle malgré les répugnances	330
XIII. — A LA MÊME. — Une Supérieure doit mettre toute sa confiance non dans les moyens humains, mais en Dieu seul. — Elle doit, malgré sa misère, compter sur la protection de Dieu. — Être sans inquiétude sur le succès des affaires. — Laisser ce succès entre les mains de Dieu. — User de grande charité à l'égard de ses sœurs. — Deux points importants de la règle.	333
XIV. — A LA MÊME. — Modérer les désirs et l'empressement. — Aller pas à pas. — Faire les choses les unes après les autres	342
XV. — A LA MÊME. — Les rapports que les Supérieures doivent avoir avec Dieu dans la prière. — Confiance qu'elles doivent avoir	347
XVI. — A MÈRE F... — Avis sur quelques articles du règlement	352
XVII. — A LA MÊME. — Il rappelle adroitement à la Supérieure ses devoirs de charité.	356
XVIII. — A LA MÊME. — Il l'exhorte à maintenir la règle	359
XIX. — A LA MÊME. — Prudence dans la direction des affaires.	362

XX. — A LA MÊME. — Il la reprend de ce qu'elle ne rend pas à Dieu la gloire du bien qu'elle opère.	365
XXI. — A MÈRE R... — Soumission à la volonté de Dieu	369
XXII. — A LA MÊME. — Bonté nécessaire à une Supérieure	370
XXIII. — A LA MÊME. — Règles de prudence envers les caractères difficiles	375
XXIV. — A LA MÊME. — Observations sur la règle	377
XXV. — A LA MÊME. — Il l'engage à compter sur la protection de Dieu. — Devoirs d'une Supérieure	379
XXVI. — A LA MÊME. — Offices de charité d'une Supérieure	383
XXVII. — A SOEUR G... — Quand on a obéi à la voix de Dieu, l'on reçoit des grâces pour accomplir dignement ses fonctions.	386
XXVIII. — A LA MÊME. — Il l'exhorte à la confiance et à l'humilité	390
XXIX. — A MÈRE M... — Dieu seul suffit. — Se résigner	393
XXX. — A LA MÊME. — Marcher à la suite du Sauveur crucifié.	398
XXXI. — A LA MÊME. — Charité pour ceux qui souffrent.	400
XXXII. — A MÈRE F... — Consolation d'une Supérieure	404
XXXIII. — A LA MÊME. — Comment il faut se conduire dans les circonstances difficiles.	406
XXXIV. — A LA MÊME. — On a la foi quand on en opère les œuvres.	410
XXXV. — A LA MÊME. — Qu'il faut être content de ce que Dieu veut.	412
XXXVI. — A LA MÊME. — Dieu est un maître qui instruit	416
XXXVII. — A LA MÊME. — Motifs véritables de la patience	421
XXXVIII. — A LA MÊME. — Attendre avec patience les moments du Seigneur. — Règles pour la communion.	422
XXXIX. — A LA MÊME. — Se soumettre avec calme aux dispositions de la Providence. — Le bien ne se fait pas sans peine	425
XL. — A LA MÊME. — On est bien heureux quand on peut dire : C'est Dieu qui m'envoie.	428
XLI. — A LA MÊME. — Se réjouir d'un emploi difficile.	431

XLII. — A LA MÊME. — Rester dans un emploi malgré les répugnances.	433
XLIII. — A MÈRE M... — Confiance en Dieu	437
XLIV. — A LA MÊME. — Qualités d'une retraite	440
XLV. — A LA MÊME. — Devoirs des Supérieures.	445
XLVI. — A LA MÊME. — Nécessité des peines. — Prudence et charité.	449
XLVII. — A LA MÊME. — Supporter les afflictions quelles qu'elles soient	453

MÉDITATIONS.

PREMIÈRE MÉDITATION.

I. — Misère du pécheur ; bonté de Dieu quand il le convertit	457
II. — Secourir les pauvres ; excellent moyen de s'acquitter envers lui	459
III. — Emploi glorieux et avantageux de servir Jésus-Christ dans la personne des pauvres.	460

DEUXIÈME MÉDITATION.

I. — Combien la vue de Jésus-Christ caché dans les pauvres doit inspirer de respect et d'humilité à ceux qui les servent	462
II. — Qu'on ne doit pas regarder les services qu'on leur rend comme des faveurs qu'on leur fait	464
III. — De ceux qui les traitent avec hauteur et qui leur marquent du mépris	466

TROISIÈME MÉDITATION.

I. — Zèle, ardeur dans le service des pauvres.	468
II. — Charité, douceur et compassion pour leurs maux	470
III. — Support et condescendance dans leurs infirmités spirituelles.	472

QUATRIÈME MÉDITATION.

I. — Souffrir avec constance et joie ce qu'il y a de pénible et de laborieux dans l'exercice de la charité envers les pauvres	475
---	-----

- II. — Ces travaux de la charité peuvent servir de pénitence 477
- III. — S'encourager par l'exemple de ce que Jésus-Christ a souffert pour nous 480

CINQUIÈME MÉDITATION.

- I. — Qu'il faut se donner entièrement et sans partage au service des pauvres. 482
- II. — Ne point s'embarrasser dans les affaires du monde 485
- III. — Détachement des parents et comment il faut répondre à leurs plaintes quand ils disent qu'on les néglige. 487

SIXIÈME MÉDITATION.

- I. — Secours spirituels qu'il faut s'efforcer de donner aux malades. 490
- II. — Prendre le temps et l'occasion pour les instruire des vérités du salut. 493
- III. — Combien l'état où ils se trouvent leur rend ce secours nécessaire 496

SEPTIÈME MÉDITATION.

- I. — Edifier les pauvres par sa conduite. 499
- II. — Ne rien faire qui les puisse scandaliser. 501
- III. — Combien le scandale qu'on leur donne offense Jésus - Christ. 504

HUITIÈME MÉDITATION.

- I. — De la charité qui doit régner entre les personnes qui servent les pauvres, et combien leur désunion et leurs contestations scandalisent. 506
- II. — Que les pauvres sont mal servis quand ceux qui les servent ne s'accordent pas bien 509
- III. — Que les services qu'on leur rend dans cette désunion ne sont point agréables à Dieu 512

NEUVIÈME MÉDITATION.

- i. — Qu'il faut prendre garde de ne pas se négliger soi-même en se donnant trop aux offices de charité. . 514
- II. — Qu'on doit sans cesse demander à Dieu le secours dont on a besoin pour cela, et mériter par sa fidélité qu'il nous l'accorde 516

III. — Combien il faut s'appliquer aux exercices de piété.	519
--	-----

DIXIÈME MÉDITATION.

I. — L'état des pauvres dans leurs maladies nous représente celui de Jésus-Christ dans ses souffrances. .	522
II. — Il nous fait souvenir de l'amour que nous sommes obligés d'avoir pour lui.	524
III. — Il nous instruit des sentiments où nous devons être.	527

ONZIÈME MÉDITATION.

I. — Les diverses maladies dont nous voyons que les pauvres sont affligés sont de vives images de nos maladies spirituelles	529
II. — Elles sont aussi l'image des misères de cette vie. .	532
III. — Elles sont encore l'image de la rigueur de la justice de Dieu	534

DOUZIÈME MÉDITATION.

I. — Sentiments que doit inspirer le spectacle de la mort qu'on a sans cesse devant les yeux dans les hôpitaux	538
II. — Mort des justes.	541
III. — Mort des pécheurs.	543

DISCOURS SUR L'OBSERVATION DE LA RÈGLE.	547
RÉCOMPENSE DE LA CHARITÉ ENVERS LES PAUVRES. . . .	565
POUR LA FÊTE DE LA PURIFICATION.	569
POUR LA FÊTE DE LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE. .	573
PANÉGIRIQUE DE SAINT PIERRE.	579
RÉNOVATION DES VŒUX.	609

FIN DE LA TABLE.



BIBLIOTEKA KÓRNICKA

120505/3